

N° 16071.

~~61. 11. 11.~~

Q 6115

LES
SORCIÈRES
NEUCHATELOISES

PAR
FRITZ CHABLOZ

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE ROMANDE ET DE LA
• SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NEUCHATELOISE.



NEUCHATEL
IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER.

1868

LES

Q 6115

SORCIÈRES NEUCHATELOISES

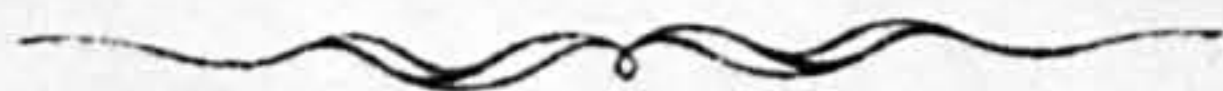
PAR

FRITZ CHABLOZ

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE ROMANDE ET DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NEUCHATELOISE.

Du condamné, un jour l'obscur tombeau se rouvre,
Qu'on le fasse profond et muré, qu'on le couvre
D'une dalle de marbre et d'un plafond massif !
Quand vous avez fini, le fantôme pensif
Lève du front la pierre et lentement se dresse.
Mettez sur ce tombeau toute une forteresse,
Tout un mont de granit, impénétrable et sourd :
Le fantôme est plus fort que le granit n'est lourd,
Il soulève ce mont comme une feuille morte.

V. Hugo.



NEUCHATEL

IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER.

1868

INTRODUCTION

Tout changement de religion chez un peuple est un mélange de religions, parce que la nouvelle croyance ne peut jamais déraciner tout d'un coup celle qui l'a précédée ; — les débris d'un culte abandonné ou proscrit deviennent des superstitions : toute idée superstitieuse a sa raison d'être dans le passé, aucune n'est née d'elle-même ; les dieux bannis deviennent des esprits malins que le peuple redoute ; c'est dans les croyances populaires qu'on peut retrouver les ruines d'un culte, détruit quelquefois depuis des milliers d'années : — deux axiomes ethnologiques dont le savant archéologue scandinave Nilsson s'est servi avec beaucoup de sagacité et de succès. Nous allons tâcher de les faire concourir à notre projet de mettre au jour les origines de la Sorcellerie.

Il paraît toujours plus démontré que le culte le plus répandu dans l'antiquité a été celui du Soleil et de la Lune. — En Chine, le firmament tout entier était dieu ; mais dans les cités-royaumes de Ninive, de Babylone, c'était le Soleil, Bel ou Bahal, ainsi que chez les Phéniciens dont l'empire était si grand. Il en était de même chez les Arabes, qui l'adoraient sous le nom de Jaûk, chez les Egyptiens sous ceux de Ré ou de Horus, et chez les Perses sous celui de Mithras ; il était le dieu unique des Messagètes, des Colchidiens ; il était le dieu principal de la race rouge, de la race polaire et de la race malaise ; ce n'est guère que chez les peuples de race noire (Africains et Australiens) que le Soleil n'a point eu de culte. — De son côté, la Lune était révé-
rée chez un

grand nombre de ces peuples sous les noms d'Astarté, d'Isis, de Diane, d'Artémis, etc. — Il est probable que nos ancêtres, les peuples de l'âge de la pierre et du bronze, qu'ils soient venus de l'Asie ou de l'Afrique septentrionale, ont été, eux aussi, des adorateurs du Soleil et de la Lune. Essayons de le prouver. Les mêmes faits sur lesquels Nilsson s'appuie pour établir que le culte de Bahal a été connu dans la Scandinavie, nous serviront de preuves; nous ajouterons seulement un ou deux faits qu'on n'a pas encor indiqués, mais qui nous semblent pouvoir prendre place à côté des preuves de Nilsson.

Partout le dieu Soleil a été considéré comme le protecteur de la santé et par suite comme le dieu de la médecine : Apollon a pour fils Esculape, et c'est la déesse Isis qui enseigne l'art de guérir à son fils Horus. — Voyons-nous que le Soleil ait été envisagé par nos ancêtres comme le protecteur de la santé? Oui, et les croyances populaires ont gardé de précieux renseignements à cet égard. Ainsi c'était le soir ou pendant la nuit qui précédait la fête du Soleil (24 juin) qu'il fallait cueillir religieusement les *simples*, pour que leurs vertus médicinales fussent dans leur pleine efficacité; durant tout le moyen-âge, les populations gardèrent avec un soin remarquable les observances des devanciers relatives à cette cueillette; de nos jours, on va encor chercher les *bonnes herbes de la Saint-Jean* sur les sommités du Jura où nos lointains ancêtres avaient coutume de célébrer la fête du Soleil. Le bétail participait à la bonne influence du jour de la Saint-Jean; les fruitiers couronnaient ce jour-là les plus belles vaches de leur troupeau; les bergers communaux en faisaient autant, car les paysans savaient gré de cette attention : on prétendait qu'une *couronne de la Saint-Jean* préservait des épidémies et des fléaux qui frappaient si souvent dans son bétail le paysan des siècles passés.

Le livre des Rois ¹ dit, en parlant de la joûte entre Elie-

¹ Ch. XVIII, v. 26. Traduction de H.-A. Perret-Gentil.

le-Prophète et les prêtres de Bahal, que ceux-ci *marchaient en se balançant autour de l'autel*, c'est-à-dire qu'ils exécutaient une danse en invoquant leur dieu. — Si nous examinons les fêtes et les réjouissances populaires, nous découvrons qu'il existe encor dans quelques-unes de nos localités, et qu'il a existé dans tout le pays une coutume remarquable, celle d'allumer des feux le jour de la Saint-Jean, sur un cret bien en vue, et de danser en ronde à l'entour. On avait même la coutume d'aller ce jour-là sur une sommité, sur Chasseron, sur Tête-de-Ran, sur le Mont-Aubert, pour y allumer les feux de la Saint-Jean. Aujourd'hui on ne danse plus guère en ronde sur l'herbette; on ne va même plus au sommet de la montagne que pour faire une excursion et voir le pays; mais le chalet des Rocha (sur les montagnes de la Béroche) a gardé bonne tradition du dimanche de la Saint-Jean. De temps immémorial, les jeunes gens de la contrée avoisinante viennent y danser; il y a grande fête. Encor aujourd'hui, dit le D^r Guillaume, un bal champêtre est organisé sur le mont Chatelu et on y danse au son du violon, et de la clarinette. Les gens d'Outre-Doubs s'y rendent en foule, tandis que nos concitoyens de la vallée de la Brévine perdent peu à peu l'habitude de participer à cette fête. Le soir on allume un immense feu de joie sur cette montagne. La commune des Gras se charge des frais qu'occasionne cette espèce de kermess, qui chaque année se renouvelle avec le même entrain et la même fraîcheur.

C'était un jour de deuil que le jour du solstice se levant avec un ciel nuageux. On l'envisageait comme de mauvais présage; des préjugés populaires ont conservé cette vieille croyance. S'il pleut le jour de la Saint-Jean, dit le paysan, les noix seront noires et de mauvaise qualité. A Vauxmarcus, il y a même un proverbe qui constate cette créance :

— Ha maddo! se pyeu lo dzo de la Sin-Djan
 Le kokkè son fottyè — dyn in pyoran
 Le vîlyo z-Ekèrû a leu z-infan.

Les feux des Brandons qu'on allumait jadis le sixième jour de la Lune de Mars, mais que l'Eglise a transposés au jour des *Cendres*, comme elle a rejeté la fête du 21 Juin sur le jour de Saint-Jean, sont aussi des vestiges de la grande fête du printemps, où nos ancêtres se réjouissaient du retour des beaux jours et des chauds rayons, et où l'on allait en grande pompe couper le gui, emblème de l'hiver, qui avait crû sur le chêne sacré. On dansait en ronde autour du feu comme les prêtres de Bahal. — A la Béroche, chaque ménage est tenu de par l'usage de donner un fagot ou une gerbe de paille pour l'érection du feu des Brandons; tous se rendent sur le cret où il doit brûler et les enfants porteurs de flambeaux faits de branches résineuses, courent et évoluent autour de l'immense brasier.

Moïse défendait aux Israélites de passer leurs enfants par le feu, comme faisaient les Cananéens¹. Or, il était de mode chez nous d'apporter les enfants malingres et chétifs ou atteints de maladies de la peau, et de les passer et repasser plusieurs fois dans la fumée et sur le feu de la Saint-Jean, alimenté essentiellement avec des branches de genévriers. Cette pratique était efficace pour chasser l'épilepsie, ou les malins esprits comme on disait alors. Une vieille femme du Val-de-Ruz se souvient d'avoir vu cela en pleine pratique².

A Bahal étaient consacrés les arbres verts plantés sur les tertres, les *bocages* ou *aschères*. En Suède, les arbres que l'on trouve sur les tertres ou tumulis de l'âge du bronze, sont toujours des épines blanches. Jusqu'à une époque récente, elles étaient sacrées aux yeux de tous; jamais la hache ne leur portait dommage et on défendait aux enfants d'y toucher. — Chez nous, cette vénération a disparu, mais elle a existé, et j'en citerai pour preuve les restrictions apportées par le pouvoir seigneurial, sur les terres relevant de Gorgier, quant aux coupes de bois : en 1263, le sire de

¹ Deutéronome, Ch. xviii, V. 10.

² Dr Guillaume, dans le *Musée neuchâtelois* de février 1867.

Gorgier permettait à ses sujets de tailler toute espèce de bois dans les forêts de la seigneurie, mais défendait de toucher aux biessonniers, aux bouétseniers, à l'*épine blanche* et aux chênes. Quelle pouvait être la raison de cette restriction ? Sans doute la consécration de l'antique respect qu'inspirait ce groupe d'arbres. Autre chose nous faisant croire que l'*épine blanche* a joué un rôle dans les mythes de la religion primitive, c'est le nom donné à son fruit : *poire au bon Dieu*. Mais ici il faut ajouter une thèse aux deux axiomes déjà cités : c'est que partout où un mot fait allusion aux choses de la religion, aux noms bibliques, aux noms des saints, on peut être assuré d'y trouver la preuve d'une confiscation du culte chrétien sur le culte primitif; nous aurons l'occasion d'appuyer ce dire par plus d'un fait.

Chez les peuples syro-arabes, chez les Phéniciens entre autres, c'était, avons-nous dit, sous des arbres toujours verts, des cyprès, des pins que se dressaient les autels du Soleil. Ce reproche-ci fut adressé à presque tous les rois d'Israël : « Tu as dressé des autels à Bahal sur les tertres, et des Astartés sur toute colline éminente et sous tout arbre vert, pour y offrir de l'encens ! » — Dans le Nord, c'était près de l'if ou sous les touffes du gui. Or, le gui s'attache spécialement aux pommiers, aux poiriers. Nous savons de quelle importance aussi était le gui dans le culte des Gaulois; les Helvètes, rameau de cette famille, bien que venus du Nord, révéraient également le gui. A l'époque où tout encor est couvert de neige, le gui suspend ses bouquets de fleurs jaunes aux pommiers, aux chênes, aux sapins; l'hiver déchaîne ses bises et ses frimas, le gui verdoie, fleurit et s'apprête à montrer ses baies blanches : emblème significatif de la doctrine druidique (qui n'était qu'une modification du culte de Bahal), doctrine qui faisait procéder la vie de la mort. — De même l'aubépine arrivée à une vieillesse des plus avancées semble mourir, mais de nouvelles pousses surgissent au pied des vieux troncs.

On a beaucoup controversé pour savoir quelle a été la des-

tion primitive des granits debout ou menhirs. Après les avoir d'abord envisagés comme monuments religieux, on ne veut plus y voir aujourd'hui que des pierres funéraires. En admettant, ce qui a été prouvé, que ces blocs erratiques n'ont pas été fichés en terre par les Celtes, mais par un peuple probablement d'origine africaine, ne peut-on pas continuer de les envisager comme monuments d'un culte? On sait, en effet, que le culte de Bahal ou du Soleil s'est étendu le long des rivages africains que baigne la Méditerranée; rien d'étonnant alors à voir des menhirs et des amas pyramidaux ou coniques sur les versants de l'Atlas. Quant à ceux que nous rencontrons dans nos champs et nos forêts, il nous semble peu probable que les peuples du premier âge du fer ou du bronze, qui sont censés les avoir dressés, aient dépensé une pareille quantité de force pour élever des monuments à leurs morts, tandis qu'ils n'auraient rien fait pour leurs dieux. Nous croyons que tels de ces monuments sont des monuments funèbres, ceux par exemple sous lesquels on a découvert des ossements; mais nous croyons aussi que plus d'une pierre erratique a été consacrée au culte du Soleil, car l'histoire nous montre le Soleil personnifié sur la Terre, par une pierre de forme conique ou pyramidale.

« Entre les haches et les lances dont les hommes de l'âge du bronze se servaient, représentées sur la première pierre du monument de Kivik (Suède, pays de Skône), s'élève une pyramide ou un cône, symbole du dieu Soleil. La tour phénicienne de Gozo renferme une pierre conique, haute de deux pieds et demi, qui fut vraisemblablement l'une des divinités du temple. Des pierres de forme semblable étaient généralement révérees dans l'ancienne Egypte, sous le nom d'*Ob-El*, d'où les Grecs ont fait *obelos* et plus tard *obélisque*. La mythologie de Bryant représente même un prêtre égyptien agenouillé devant un serpent et tenant dans la main une figure conique. La grotte du cairn de New-Grange, qui a servi au culte de Bahal, renfermait également une pyramide haute de cinq à six pieds. Nous savons, en outre, qu'Alexan-

dre-le-Grand, lors de son expédition en Egypte, visita le temple de Jupiter-Hammon, où les prêtres lui montrèrent l'image du dieu sous la figure d'un cône formé d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Dans l'histoire d'Hérodien, il est question d'une femme phénicienne du nom de Moesa, dont la sœur épousa l'empereur Sévère; cette Moesa avait deux fils, tous deux prêtres du Soleil, qu'ils adoraient sous le nom d'*Héliogabale*. L'historien ajoute qu'on ne trouvait point dans le temple du Soleil, comme chez les Grecs et les Romains, de statue du dieu, mais qu'on voyait à sa place une grande pierre conique; les prêtres affirmaient qu'elle était tombée du ciel et qu'elle était l'image du Soleil. Hérodien remarque à ce propos que les Syriens conservent dans leurs temples des emblèmes semblables, et que si Hammon est, comme on le croit, le Soleil, ce culte aurait pris naissance en Egypte ¹. » — D'un autre côté, le livre des Rois dit en parlant des manquements du peuple d'Israël : Ils se dressèrent des *Colonnes* et des *Astartés* sur toute colline éminente et sous tout arbre vert ². » — Or, le traducteur n'aurait-il pas pu remplacer le mot *colonne* par le mot *menhir* ou pierre levée? Et ce mot *colonne*, c'est bien l'image du Soleil, de Bahal; au moins la tournure de la phrase le laisse-t-elle pressentir : des *colonnes* et des *astartés*, c'est-à-dire des images du Soleil et de la Lune.

Pourquoi ne pas admettre que chez nous aussi les pierres debout, de forme pyramidale ou conique, furent des symboles du Soleil, des images, des statues? Toute pierre que nous appelons menhir ne fut pas, sans doute, une pierre consacrée au Soleil, mais au moins toutes celles sur lesquelles on découvre le travail de l'homme. Moïse défendait formellement aux Israélites de dresser des *pierres ciselées pour les adorer* ³; il ordonnait d'élever les autels du Dieu

¹ *L'Age du bronze en Scandinavie*, par E. Claparède.

² Second Livre des Rois, Ch. xvii, V. 1.

³ Lévitique, Ch. xxvi, V. 1.

Fort de pierres que les métaux n'eussent pas touchées, pour accentuer la différence et l'antipathie du culte dont il était le prophète, avec le culte du pays, le culte de Bahal. — Or, nous trouvons toujours nos menhirs sur les points élevés, et presque toujours ils ont été entaillés, ciselés. Il en a été enfoui un grand nombre, et beaucoup ont été exploités; mais parmi ceux qui restent, on peut en citer de fort intéressants; ainsi ceux de la Béroche et celui qui se trouvait debout sur la pointe des rochers excavés en grottes naturelles, qui ferment le Pertuis-du-Soth. La vue y est de toute beauté; de granit verdâtre, ce dernier était planté trois pieds dans un trou du rocher et avait onze pieds à vif ciel. Dubois de Montperreux, qui le premier (1847) a signalé l'existence de ce menhir-là, le décrit ainsi : « Le sommet se compose d'une surface plane, unie; au lieu de pointe, une forme en carré, large de deux pieds huit pouces, haute de un pied et demi, légèrement voûtée en haut et s'appuyant sur deux renflements de la pierre comme sur deux épaules; entre ces renflements qui mesurent trois pieds huit pouces de large, ont été taillés, à deux pieds du sommet, trois trous ou excavations longues de cinq pouces et demi, larges de deux, et profondes de deux aussi, qui forment une espèce de collier. » Aujourd'hui ce monolithe est brisé et renversé. Ceux du Bas-du-Devin (Béroche) sont aussi remarquables; l'un est muni près de son sommet de deux entailles, profondes de deux pouces; l'autre a la forme d'une pyramide quadrangulaire à faces très-régulières, haute d'une dizaine de pieds. Le fait que l'on a trouvé, au pied d'un menhir voisin, sous une couche de terre de bruyère, une large dalle de granit rougie par le feu et du charbon, est plutôt en faveur de notre hypothèse qu'elle n'y est contraire. — Si tous les menhirs n'ont pas la forme heureuse signalée dans le bloc pyramidal du Bas-du-Devin, c'est qu'il faut se souvenir qu'il n'était pas facile à un peuple n'ayant que la pierre, le fer et le bronze, de tailler le granit, — car nous doutons fortement qu'aucun de ces blocs ait des faces taillées; ils ont été plantés comme la mo-

raine de l'époque glaciaire les a laissés sur notre sol, sauf les entailles et les trous qui frappent les yeux. — Enfin ce qui apprend que ces monolithes ont été autre chose que des monuments funéraires ou de commémoration (comme celui qu'éleva Josué sous un chêne)¹, c'est la croyance populaire qui dit, à la Béroche par exemple, que certains jours de l'année, au son des cloches, ces pierres s'ébranlent elles-mêmes et font trois tours. Quel est le fil mystérieux qui a lié aux clochers des églises chrétiennes la vie de ces granits cachés dans l'épaisseur des chênaies? Il est difficile de trouver autre chose qu'un souvenir religieux : au son des cloches, ils s'ébranlent comme pour protester contre l'usurpation chrétienne.

Quant au culte de la Lune, bien que moins marqué dans nos traditions que celui de son illustre époux, il est cependant caractérisé chez nous par beaucoup de souvenirs qui ont passé dans les croyances populaires. Nombre de préceptes rustiques se rapportent à son influence. La ménagère dit : Nous plantons les oignons à la pleine Lune, autrement ils resteraient comme des nabots; — le vigneron : nous ne taillons la vigne que lorsque la Lune est dure, car elle ne pousserait point de bois et ne ferait que *pleurer*; — le paysan : il ne faut tuer son pourceau que lorsque la Lune est tendre, la viande deviendrait coriace; préparez votre choucroûte à la même époque; — de son côté, la bonne-femme disait : ne vous faites tailler la chevelure que si la Lune décroît, sinon vos cheveux deviendraient aussi raides que le poil d'un *habillé de soies*; léchez vos verrues et exposez-les aux rayons de la Lune, elles s'en iront; baignez-vous durant le croissant; la pierre de la vessie, les douleurs de la colique sont causées de la Lune; l'insolent qui voudrait décharger son fusil contre la Lune, le verrait éclater entre ses mains. — Dans la vieille langue populaire, le patois, elle porte le nom de *Belle* : La *Balle* baille (la Lune donne, brille)! Quel-

¹ Josué, Ch. xxiv, V. 26.

ques pratiques, existant encore au sein des populations, prouvent que pendant longtemps la Lune a été invoquée; voici, par exemple, l'invocation que devait prononcer trois fois, en marchant à reculons, le soir de Noël, avant d'aller se coucher, la jeune fille qui désirait ne plus coiffer Sainte-Catherine :

Belle Lune, toi qui m'éclaires
De tes rayons si salutaires,
Oh ! fais-moi voir en mon dormant
Le cher amant de mon vivant !

Les cieux ont toujours attiré l'attention des mortels. Nos premiers pères vénéraient non seulement le Soleil et la Lune, mais les grands faits qu'ils admiraient dans le ciel. Tel est au moins notre soupçon en voyant, dans le patois, les noms de *Chariot-de-David*, *Bâton-de-Jacob*, donnés aux plus brillantes constellations, de *Chemin-de-Saint-Jaques*, donné à la Voie Lactée, de *Courroie-de-Saint-Martin*, à l'arc-en-ciel. L'anathème dont l'Eglise a chargé la belle étoile Vénus, en la cédant à *Lucifer*, est encore un indice révélateur, ainsi que le récit populaire disant que ce que l'on voit dans la Lune, c'est Judas de Kérioth, qui attise avec une fourche flamboyante un feu éternel où rôtissent les damnés.

Si notre hypothèse était admise, nous dirions que dans ces temps reculés de l'âge du bronze ou de la pierre, et peut-être avant, nos ancêtres rendaient un culte au Soleil, représenté par les menhirs ou granits encor debout sur les collines les plus en vue de nos campagnes; ils dansaient en chantant autour de ces granits et faisaient des offrandes qu'on brûlait devant le menhir ou qu'on répandait sur la pierre même. — On comprendra qu'on ne peut donner beaucoup de détails sur des faits aussi éloignés de nous.

* * *

Maintenant la Sorcellerie se relie-t-elle à ce vieux culte de la nature, à ce culte des astres? — La Sorcellerie n'a été

produite que par les souvenirs de l'antique religion nationale, — et voici une ou deux preuves que nous présentons à l'appui de notre opinion.

Dans les méfaits que l'on fait confesser aux sorcières, on rencontre invariablement celui-ci : *elle a dansé autour d'un feu bleu, d'un feu vert !* — Il y a là un indice : le peuple n'avait-il pas gardé souvenance par tradition que c'était de cette manière que ses ancêtres rendaient hommage à leur dieu ; les anathèmes dont les prêtres chrétiens frappaient tous les vestiges du culte national, avaient fini par faire regarder ce qui était auparavant quelque chose de vénéré comme un hommage au Démon.

« Il est remarquable, dit M. Quiquerez, archéologue du Jura bernois, que les assemblées de sorciers affectaient tout particulièrement les lieux jadis témoins des sacrifices druidiques, le voisinage des dolmens, des hauts lieux, et bien des localités où la seule indication de la tenue des sabbats nous a presque toujours fait découvrir des antiquités de l'époque antéhistorique : il semble de là qu'on peut rattacher les pratiques de la sorcellerie du XV^e au XVII^e siècle à celles de temps fort antérieurs. » — On peut faire la même remarque chez nous, car les endroits choisis pour la célébration des grands sabbats ou de la Youkke, sont toujours ceux que nos archéologues, les Dubois de Montperreux, les Desor, les Clément, les Otz nous ont signalés comme emplacements celtiques ou préceltiques, ainsi le *Pertuis du Soth*, le *plateau de Kudret à la Prise Imer*, *Voens*, *Entre-Roches et Port-Conty* (Béroche), la *Roche-Châtillon* (près Saint-Blaise), la *Perrière des Tombets* (entre Serrières et Peseux), etc. Les pierres préceltiques elles-mêmes ont joué un rôle dans la Sorcellerie, à mesure que plusieurs procédures les désignent comme ayant servi de siège à Satan, autour duquel les sorciers dansaient en ronde, ou bien comme étant la table sur laquelle les contributions des sorciers se payaient.

La fête du Soleil était célébrée près de sources qu'on appelait *sacrées*, à cause de certaines qualités, comme d'être

thermales ou de jaillir et d'être fraîches en toutes saisons. Plusieurs de ces sources ont gardé le nom de *bonnes fontaines* : or, il est singulier que les endroits où sourdent ces sources, réputées bonnes de toute antiquité, soient précisément ceux que choisissaient les sorciers pour leurs assemblées. Tel était le cas pour la fontaine qu'on a rarement vue tarie, près du *Chemin-des-Sorcières* qui descendait au *Port Conty* (Saint-Aubin) ; tel était le cas aussi pour les lieux où jaillissaient les sources de *Fontaine-Chêne*, de *Combe-Bazin*, de *Fontaine-du-Soufre*, de *Fontaine-au-Lépreux*, du *Closel-de-la-Fontaine*, de la *Fontaine-du-Chânet* (châtellenies de Thielle et du Landeron), de la *Combe-Girard* (Locle), etc. Les sorcières s'y assemblaient de tout loin et s'y occupaient à *faire de la grêle*, en frappant dans l'eau avec des verges blanches.

Malgré les anathèmes des prêtres chrétiens, quelque chose était resté dans le peuple du vieux culte du Soleil, de Bahal ; nous le découvrons dans les procédures de sorcières, comme dans les usages du peuple encor aujourd'hui : Lorsque quelqu'un avait été *féru de méchante main*, ou *vu de mauvais œil*, comme on disait alors, quand on se croyait *grevé* par sortilège, il fallait, d'après les conseils des *bonnes-femmes*, *passer au-dessus d'un feu* les *habits* du maléficié, ou si c'était un animal, le *lien* qui servait à l'attacher à l'étable ; on alimentait le feu avec des combustibles *parfumants*, comme le genévrier. Il ne peut y avoir grand doute que ce ne soient des restes de l'antique culte de Bahal, car nous voyons Moïse défendre aux Israélites de se livrer à ces pratiques existant chez les Phéniciens. « Personne de vous ne fera passer par le feu son fils ou sa fille. »

Le gui figure aussi dans la Sorcellerie : le peuple l'appelle le *Balai-des-Sorcières*, gardant ainsi à ses yeux toute la puissance que lui attribuait le vieux culte, car chacun sait que le balai ou la *remasse* était la cavale emmenant les sorcières à la Synagogue. Il est même remarquable que de toutes les plantes consacrées à l'ancien culte, le gui ait été

respecté *dans son nom* par les prêtres chrétiens. Il n'y avait probablement pas possibilité de le confisquer au profit de l'Eglise, on l'anathématisa. — En kymrique, il était le widd, la *plante excellente*, dans le patois de la Savoie, il est le wellion et la draine qui mange ses baies est la willietta; en Franche-Comté c'est le wuichot, et à la Béroche, le weliet : la racine n'a pas changé comme on le voit.

La créance populaire reprochait aux sorcières de continuer d'employer les plantes qui figuraient dans la médecine du vieux culte, car dans l'antiquité tout prêtre était médecin; elles s'en servaient, disait-on, pour leurs *sorcerons*, leurs breuvages maléficiés. Ces plantes, il est facile de les retrouver, à cause de l'alluvion chrétienne qui leur est restée : l'actée en épis devint l'*Herbe-de-Saint-Christophe*, lorsqu'on substitua le nouveau culte à l'ancien, lorsque Ogmius, le dieu des arts libéraux, fut remplacé par Saint-Christophe; la gratiole officinale devint la *Grâce-à-Dieu*, la douce-amère, la *Vigne-Vierge*, la *Vigne-de-Judée*, la digitale pourprée, le *Gant-de-Notre-Dame*, l'ellébore, la *Rose-de-Noël*, la *Rose-de-Jéricho*. Cette dernière est avec le bois-gentil, une de ces rares plantes si printannières qu'elles ouvrent leurs fleurs même tout entourées de neige; elles étaient envisagées comme emblèmes d'une nouvelle vie. — On peut ajouter à ce que nous venons de dire que très-souvent on reprocha aux sorcières de s'être servies de *pommes* et de *poires* pour ensorceler leur monde ou pour le guérir; nous savons que le poirier et le pommier étaient des arbres consacrés dans le culte primitif : les noms de *Poire-du-bon-Chrétien* et *Poire-du-bon-Dieu* en sont des indices. Certains poiriers ont passé longtemps pour avoir été *charmés* par les sorciers; Fresens en a gardé un, où le *Tsin Rosset*, un sorcier qui *revient*, arrête chaque nuit sa course expiatoire. Fenin a aussi, dans son voisinage, un poirier sous lequel bien des gens ont été charmés.

Nous citerons encore l'importance des *Quatre-Temps* (primitivement Equinoxes et Solstices) pour les sorciers : celui

qui avait la malechance de naître l'une de ces quatre journées-là, était prédestiné à entrer dans la Secte, et le don de double vue lui était dévolu dès sa naissance.

Ce n'est qu'à ces souvenirs d'un autre culte, transmis de génération en génération, que nous pouvons rattacher les premières origines de la Sorcellerie. — Nous prouverons qu'il est impossible que les sorciers aient vécu de l'existence que leur prêtent nos procédures. Ces récits qu'ils font les uns après les autres, avant de monter sur le bûcher, ont été composés sur le canevas des croyances antiques, des vieilles légendes, mêlées aux doctrines que le christianisme (par le Vieux-Testament) répandit dans les masses, touchant les *esprits*, les *démons*, les anges, etc. Les traditions des siècles qui venaient de passer ont servi à faire un canevas sur lequel tous les sorciers ont été obligés de broder uniformément, semblables à des araignées qu'on ne laisserait filer que dans un étroit espace. C'est la seule raison de cette uniformité sèche et cruelle que chacun a pu constater s'il a lu les procédures pour sorcellerie.

* * *

Nous savons que parmi les auteurs qui ont traité cette sombre chose appelée Sorcellerie, peu se sont arrêtés à l'idée que nous développons dans cet ouvrage. Il était difficile qu'il en fût autrement. Nos historiens n'ont voulu étudier les procédures de sorciers qu'avec des idées préconçues; le talent, le savoir, l'intelligence ne servent plus à rien, lorsque le parti pris les empêche de se produire; et il en a été ainsi dans la Sorcellerie. Comment regarderait-on des juges qui fermeraient les yeux sur certains côtés d'une affaire, côtés qui pourraient faire chanceler l'échafaudage de l'accusation? — Comme des juges iniques. Les historiens qui ont parlé des sorciers devaient faire une chose bien simple à notre avis : examiner si les faits reprochés aux accusés *ont pu être commis*... Car si nous voulons admettre avec MM. F. de Chambrier, S. de Chambrier, A. Matile, C.-

A.-M. Jeanneret, L. Junod, C. Lardy, etc., que nos ancêtres ont eu raison dans les poursuites pour sorcellerie et être conséquents, nous devons croire : Que la sorcière est une femme en communication directe avec le Diable, qu'elle l'adore, le sert, fait ce qu'il commande, qu'elle est parfois sa maîtresse; que la sorcière est une empoisonneuse qui peut faire mourir d'un attouchement, d'un simple souffle, d'un regard; que la sorcière a le pouvoir de faire entrer les malins esprits au corps des gens et de les en chasser; que la sorcière peut faire de la grêle, voler dans les nues; qu'elle est visible à la maison bien que présente en chair et en os au sabbat; qu'elle peut se transformer en lièvre, en chat, en loup; que la sorcière douée d'une pareille puissance ne peut rien contre les ministres, les châtelains et les justiciers; qu'une fois la sorcière en prison, le Diable n'avait pas le pouvoir de l'en retirer, etc., etc. Nous le répétons, si nos ancêtres ont eu raison de punir les sorcières, c'est parce qu'elles faisaient tout cela, et non pas une partie seulement de cela : on ne peut tronquer une procédure; c'est une pièce qui doit former un tout bien complet; ces messieurs ne s'en sont pas assez souvenus.

Cependant un grand historien, M. Michelet, nous a arrêté longtemps. Lui voit l'origine de la Sorcellerie dans l'épouvantable état d'écrasement dans lequel gémissait le peuple : c'est une révolte, et le sabbat est une assemblée de conjurés contre les pouvoirs civil et religieux. Mais celui qui lit attentivement *La Sorcière*, de M. Michelet, remarque une curieuse chose, un dualisme dans les conclusions qui naissent pour ainsi dire de l'exposition des faits : le sabbat n'a pu exister et il a existé! — M. Michelet fait voir que le sabbat, comme nous l'ont dépeint les inquisiteurs et plus tard les juges laïques, n'a jamais eu lieu; il s'en moque fort spirituellement, ainsi que des sorciers qui y assistent; cependant il croit au sabbat, mais à un sabbat de son invention, magnifique sabbat dont nous dirons un mot. C'est que M. Michelet est aussi poète qu'il n'est historien, et les deux hommes par-

fois peuvent se jouer de malins tours. Nous croyons que chez lui cela est arrivé : l'historien avait un bon livre à faire éclore, mais le poète, s'emparant de quelques côtés du sujet, a tout gâté. La Sorcière de M. Michelet est un peu comme les vierges de l'île de Sen (d'Eug. Sue) : elles sont belles, mais elles n'ont jamais existé. — Hâtons-nous d'ajouter que le livre de M. Michelet n'en est pas moins un ouvrage des plus riches et des plus utiles à consulter : le poète a beau faire, il ne peut empêcher l'éminent historien de lever la tête souvent.

Malgré cela, nous exposerons les idées de M. Michelet, en ce qui concerne l'origine et la puissance de la Sorcellerie, l'adaptant à notre pays. On ne peut nier qu'il y ait quelque chose de remarquable dans le plan qu'il a conçu.

D'après cette hypothèse si probable que la Sorcellerie est née du vieux culte, il a pu arriver que des assemblées de partisans de l'ancienne religion aient donné lieu de croire aux réunions des sorciers. A chaque révolution religieuse, on a vu de petits troupes, se réunissant en secret pour célébrer les vieux rites ; les évêques chrétiens se montrèrent très-violents envers ceux qu'on surprit regrettant le culte qui s'en allait ; les derniers prêtres païens furent pourchassés dans les solitudes. Deux religions ont pu exister quelque temps côte à côte ; nous savons que les prêtres et les conciles chrétiens tonnaient sans grands succès contre les vestiges de l'ancienne religion nationale qu'ils croyaient apercevoir dans les us du peuple, ainsi contre les adorateurs des pierres et des arbres. Lisez les décrets des conciles d'Arles (442), de Tours (567), de Leptines (743), les capitulaires de Charlemagne (vers 800), les triades bardiques des Gallois, et vous verrez l'incroyable vitalité de la religion primitive.

Mais nous ne pouvons admettre que ces réunions aient persisté jusqu'au moyen-âge, et que le sabbat soit un culte rendu au Diable : il est impossible que ces assemblées qui, pendant trois ou quatre siècles, avaient lieu si souvent et en tant d'endroits, n'aient jamais été aperçues par un témoin

digne de foi. Car nous n'avons pas un témoin qui certifie s'être trouvé dans un lieu où se célébrait le sabbat, toutes les histoires qui en parlent sont l'œuvre des accusés. — Ce fait seul que personne parmi les non-affiliés à la secte n'a vu ou entrevu le sabbat, est très-significatif, ce nous semble.

Il est une opinion que nous avons d'abord adoptée et que tout dernièrement un savant de la Suisse vient d'exposer. M. Quiquerez voit une des causes de la Sorcellerie dans la présence des Tsiganes dans l'Europe occidentale. — « Chose digne de remarque, dit-il, dans nos contrées, la Sorcellerie ne commença à faire du bruit et à se développer que vers le milieu du XV^e siècle, après l'arrivée des Zigueuner ou Egyptiens, qui pratiquaient presque ouvertement la magie; on sait que les Zigueuner faisaient grand usage de plantes diverses dans les remèdes et enchantements qu'ils administraient, et nous présumons qu'ils furent imités par des gens malfaisants. »

Les Tsiganes, cette race connue en Europe sous les noms de Bohémiens, de Gypsies, de Zigueuner, de Gitanos, de Zingari, ont quitté les environs du delta de l'Indus, il y a quatre cents ans, et n'ont cessé de sillonner non-seulement nos pays, mais l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale, exploitant les passions de l'humanité, la cupidité, la sensualité, l'amour du merveilleux, etc. Durant ces perpétuelles migrations, ils se sont instruits de tout ce que les peuples qu'ils visitaient avaient de mauvais, de ce qui pouvait leur aider à vivre hors la Loi; ils sont devenus savants surtout dans l'art de faire, de vendre ou d'administrer les poisons : la croyance populaire indique même comme d'importation tzigane dans notre pays, la *pomme épineuse* et la *jusquiame*. Ce peuple a été connu de tout temps pour passé maître dans la magie et les secrets cabalistiques; il a fourni et fournit encor en quantité, des nécromans et somnambules vendant l'avenir. Mais c'est leur faire beaucoup d'honneur que de les envisager comme les pères de la Sorcellerie; d'ailleurs, dans les procédures, rien n'autorise cette manière de voir.

Ce silence est d'autant plus remarquable que les croyances populaires ont gardé des récits où les Tsiganes interviennent : ainsi pour être un grand sorcier, il fallait, si l'on n'avait étudié avec un capucin ou un jésuite, faire un stage chez une famille de la tribu redoutée.—Les narrés populaires de la Béroche ont conservé le souvenir d'un des leurs, *Lo Vîlyo Intso*, qui avait été sept ans avec les Bohémiens et qui lisait le Grimoire en langue tzigane comme un Zigueuner. « Il avait grande foi au Diable, conséquemment grande puissance. Il connaissait quantité de secrets sataniques dont il se servait pour son usage particulier; aussi personne n'avait un domaine plus beau que le sien. Il savait entre autres choses une incantation magique redoutable : elle frappait d'immobilité absolue celui contre lequel elle était prononcée. Du vieux temps, on n'avait pas l'habitude d'emporter des *fruitières* de notre Jura les ustensiles à faire le fromage; bien plus on laissait la porte fermée simplement au *loquet*; mais lo Vîlyo Intso, doué d'une plus grande dose de prudence que ses voisins, prononçait toujours l'incantation sur son chalet avant de le quitter. Or, un hiver, un rôdeur, peu au fait de la terrible puissance de l'Homme-des-Prises, s'introduisit dans le chalet enchanté et chargea la grande chaudière de cuivre sur ses épaules, pour l'emporter. Il avait compté sans son hôte : en voulant faire le premier pas pour sortir, il se sentit cloué au sol; impossible de remuer un doigt... Au printemps, lorsqu'on ramena le bétail à la montagne, on trouva le larron debout sous la chaudière, au milieu de la cuisine; dès que lo Vîlyo Intso l'eût touché, le corps tomba décomposé. — C'est encore lui qui, étant à la veillée une fois chez des voisins, mit la tête à la fenêtre pour examiner le temps; en levant les yeux, il vit un sorcier qui passait, emporté par un nuage. Il appela les veilleurs : *Bouïta vâé sù sorsî, komin è vaule!* Puis s'adressant à l'aéronaute : *Hé compère! détourne-toi un peu de ce côté-ci!* Force fut au sorcier de s'arrêter, car ayant voulu continuer son chemin, il se sentit choir; il s'abattit en mau-

gréant sur un vieux poirier, et cria : *Maître ! laisse-moi reprendre ma course ! tu me détournes de plus de 60 lieues !* Intso, s'étant informé du but de son voyage, le laissa partir, en lui recommandant d'éviter les clochers des églises, au grand ébahissement des voisins. — Son répertoire de formules était des plus riches ; il les appelait élégamment des *prières*, et c'est sous ce nom que ses descendants les ont conservées. »

Remarquons que pas un de nos sorciers n'est désigné comme Tsigane ou disciple de Tsiganes ; et nous savons par les mandements de mœurs de l'époque combien l'autorité surveillait de près ces derniers et de quelle sévérité on usait envers eux.

Une autre opinion est celle, sauf quelques nuances, de tous nos historiens neuchâtelois.

M. C. Lardy a dit : « Nous croyons que des hommes pervers, abusant de la superstition, se disaient des diables, se déguisaient pour faire le mal. Nos procédures constatent quelques cas d'accusés qui reconnaissent s'être fait passer pour le Diable, pour épouvanter des esprits faibles. Ces hommes se servaient de ces déguisements pour entraîner à la débauche des femmes qui cherchaient peut-être l'occasion de mal faire. Il nous paraît établi qu'il y avait réellement des sectes, des assemblées, des orgies. Les enquêtes établissent manifestement que les individus inculpés, que les femmes accusées rôdaient fréquemment la nuit. Bon nombre d'accusés aussi sont de ces soudards, de ces reîtres qui s'enrôlaient comme soldats et lansquenets dans les pays où on recherchait leurs services, dont la vie n'était trop souvent qu'une série de vols, de meurtres et de rapines, pour lesquels le crime était une seconde nature, et qui n'avaient d'autre Dieu que le Diable. Bon nombre de sorcières apparaissent comme des femmes haineuses, rancunières, se vengeant d'une injure, en nuisant à gens et à bêtes. »

M. Quiquerez porte ce jugement : « Nous présumons que les Zigueuner furent imités par des gens malfaisants, qui ne

voulant pas faire le mal par eux-mêmes, pour ne pas s'exposer à des châtiments, induisaient en erreur des gens malheureux ou dans l'affliction, ou des femmes perverses dont ils abusaient pour se faire passer pour le Diable, et auxquelles ils donnaient des poudres nuisibles pour porter préjudice à leurs ennemis et souvent par le seul plaisir de faire le mal. — Il est également probable que les onguents qu'ils remettaient à leurs complices pour se rendre invisibles, ou pour aller instantanément au sabbat, étaient composés de plantes pouvant produire des hallucinations, et dont Cardan et Porta, célèbres médecins du siècle de la Sorcellerie, avaient découvert le secret. On employait à la confection des breuvages et des onguents les solanées vireuses, telles que la belladone, la jusquiame, l'opium, la datura, la mandragore et autres. Des frictions faites avec ces drogues convenablement préparées, procuraient, disait-on, des hallucinations que les individus, quoique tout éveillés, croyaient être des réalités. L'effet de ces pommades pouvait agir avec plus de force sur des femmes, déjà si impressionnables, et cela explique pourquoi il y eut plus de sorcières que de sorciers. »

M. Coullery a écrit : « Les seigneurs et les prêtres avaient institué le *sabbat*. C'était une réunion le samedi dans les forêts. Là se rendaient des hommes déguisés et des femmes des villes et des campagnes. Elles y trouvaient des inconnus avec musique et bon vin. Il y avait des orgies et des bacchanales. C'étaient les seigneurs qui étaient déguisés, et parmi eux l'un portait des cornes et une queue. On distribuait aux sorcières de l'argent, qu'elles gagnaient comme nos femmes publiques. On choisissait ordinairement les plus belles parmi les pauvres, parmi celles qui avaient besoin d'argent. Ces femmes croyaient être vendues au Diable ; elles avaient fait un traité ; elles recevaient de l'argent, puis on leur donnait quelque poison pour empoisonner le bétail de leurs ennemis, quelque drogue pour faire du mal à ceux qui leur en voulaient. De temps en temps on en brûlait une

toute vivante, mais seulement quand elle était vieille. Pendant qu'elle était belle, elle faisait la terreur du village, les délices des seigneurs; elle était un beau sujet de sermon. Enfin ceux qui l'avaient perdue, la condamnaient sans masque; et sa vie, sa mort, devenaient ainsi un sujet d'abrutissement pour le peuple. Ces sorcières croyaient véritablement à leur pacte avec le Diable, ce que prouvent leurs dépositions que l'on peut encor consulter dans les archives de tous les pays. Ces diables étaient tout simplement les hommes du pouvoir et de l'Eglise. Voilà qui est édifiant! Les sorciers étaient de pauvres gens trompés et corrompus par les riches, et les diables des coquins de libertins. »

F. de Chambrier, après avoir raconté les turpitudes du sabbat en homme qui y croit fermement, s'exprime ainsi :

« C'est un phénomène bien digne d'attention que l'existence prolongée pendant plusieurs siècles d'une secte aussi atroce, d'une succession de scélérats qui prenaient la figure du Diable pour en commettre les œuvres, et de cette multitude de malheureux devenus les instruments de leurs passions et de leurs vengeances, corrompus, pervertis, poussés au crime, tourmentés tour à tour par le Démon et par le remords, et allant au devant des supplices comme d'une expiation et d'une délivrance. »

M. Matile dit : « On ne trouverait dans aucun autre temps des crimes aussi atroces et aussi nombreux que ceux qui furent commis dans les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles par les hommes que l'on appelait sorciers, c'est-à-dire dévoués à l'ange des ténèbres; dans aucun autre temps des peines plus épouvantables que celles qui les ont frappés. Il résulte pour nous de la lecture que nous avons faite d'un très-grand nombre de ces procédures, la conviction intime qu'il existait dans ces temps-là une association d'hommes dont le but unique était de faire le mal et rien que le mal. Les auteurs ont signalé ces associations dans toute l'Europe. Une société semblable a existé chez nous, on ne peut le nier, société complètement organisée et dirigée par des chefs supérieurs

et inférieurs. Cette société eut pendant trois siècles ses réunions habituelles, ses sectes, ses clubs. C'était là qu'allaient se retremper les membres de cette infernale association, là qu'ils recevaient de l'argent pour faire le mal, là qu'on leur délivrait des poisons pour faire mourir gens et bêtes, là que l'on infligeait des peines à celui d'entre eux qui n'avait pas fait l'emploi requis de ses drogues vénéneuses, là que l'on faisait prêter serment aux jeunes initiés de renier Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit et le bonheur à venir, de se conformer à la règle de la société dans laquelle ils entraient; là enfin que se commettaient les plus scandaleuses et dégoûtantes orgies qui jamais aient été faites. Faut-il être surpris qu'après cela on ait attribué l'existence de ces associations sataniques au Père-du-Mensonge, à l'auteur de tout mal, et appelé les hommes qui en faisaient partie des anges de ténèbres? Le glaive de la justice, quelque sanglant qu'il ait été, a été bien loin d'atteindre autant de ces coupables qu'ils ont fait eux-mêmes de victimes par le poison, l'assassinat et l'incendie. »

S. de Chambrier : « Le grand nombre d'accusés du crime de sorcellerie dans les XVI^e et XVII^e siècles, la consonnance des dépositions de ceux d'entre eux qui étaient saisis et questionnés, ne donnent guère lieu de croire que leurs aveux procédassent ou de la force des tourments, ou d'une imagination qui aurait créé la même illusion chez eux; on ne peut guère douter qu'il n'existât une secte malfaisante qui séduisait par des prestiges l'esprit des initiés, des femmes surtout, dont l'imagination vive était plus disposée à se laisser tromper par les apparences. On ignore les moyens employés pour faire arriver les adeptes aux lieux d'assemblées. C'étaient des prairies, des croisées de chemins, des endroits découverts au milieu des forêts. Le jour était le samedi, sabbat des Juifs, dont ces assemblées prirent le nom; l'heure était celle de minuit. Le chef de l'assemblée, représentant le Diable, imprimait une marque sur une des parties du corps des récipiendaires, qui lui vouaient obéissance et

se donnaient à lui. Il y avait des temps d'épreuves, comme dans toutes les associations qui exigent secret et dévouement; si l'épreuve avait été soutenue, l'initiation suivait; si elle n'avait pas été remplie, on peut croire que le récipiendaire était mis hors d'état de trahir le secret qu'il avait pu entrevoir. Les moyens d'engager les récipiendaires et de les attacher à la secte, avaient du rapport avec ceux que l'on dit avoir été mis en usage par le Prince-du-Mont-Liban (*Le Vieux-de-la-Montagne*) dans le XIII^e siècle : la satisfaction des sens. L'objet en était malfaisant : des poisons donnés, ou sous leurs vrais noms, ou sous celui de philtres pour se faire aimer. Dans le premier cas, l'obéissance de l'initié, dont on avait pris soin de s'assurer, en rendait l'emploi certain contre ceux dont les chefs de la secte voulaient se débarrasser; dans le second cas, son désir de posséder une femme le rendait crédule et lui faisait adopter les moyens les plus propres pour y parvenir. »

L'abbé Jeanneret : « Bien des gens resteront incrédules et maudiront peut-être la législation de nos pères qui condamnait au supplice des innocents. Mais comment se persuader qu'une infinité de procédures, faites dans toute l'Europe pendant quatre ou cinq siècles avec tant de soin et de maturité, par de très-graves magistrats et par des juges éclairés, soient toutes fausses? que des effets aussi réels que ceux qui remplissent les archives de notre pays et des contrées voisines, aussi bien que les livres des auteurs les plus estimables, ne contiennent que des illusions et des faussetés. Si l'on vous citait des choses éloignées, arrivées dans un autre pays, dans un siècle d'ignorance et reculé, je m'en défierais beaucoup davantage. Mais les auteurs qui en ont parlé, les juges qui ont jugé, vivaient au XVII^e siècle, dans ce siècle de lumières qu'on a nommé le siècle de Louis-le-Grand et où, dans notre pays, vivaient les Osterwald, les Montmollin et d'autres hommes éclairés. Les magistrats de ce temps auraient été des monstres si, sans preuve aucune, ils avaient condamné à mort des innocents. Je veux bien admettre que

la torture ait poussé des malheureux à exagérer leurs crimes pour être délivrés plus tôt de leurs souffrances ; mais personne ne me fera jamais croire qu'une infinité de personnes se soient livrées aux tourments les plus terribles, au feu, à la mort, à la perte de leurs biens, au déshonneur de leurs familles, pour soutenir une simple illusion, dont il aurait été si aisé de les guérir, et que tant de gens avaient intérêt à détruire : c'est ce qu'on a peine à concevoir. L'imagination, la prévention, la superstition peuvent agir sur l'esprit d'une femme ou d'une personne agitée par une violente passion ; mais tout cela ne sera pas capable de causer une maladie à une autre personne, ni de répandre cette illusion et cette folie dans plusieurs sujets du même pays, ni de faire périr le bétail, ni d'empoisonner les hommes, ni de détruire les récoltes. Or, c'est ce qui résulte de toutes les procédures que nous avons étudiées. Il est certain qu'on ne doutait nullement dans le pays de la réalité des crimes et de l'existence de cette secte malfaisante, puisque on en recherchait les membres, qu'on les punissait publiquement des plus rigoureux supplices, et les princes, les magistrats, les juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient arrêté, par tous les moyens possibles, le cours d'une impiété très-dangereuse, d'un culte sauvage, ridicule, abominable, rendu au Démon, qui perdait une infinité de personnes et causait dans l'Etat mille désordres très-réels. Plusieurs écrivains distingués de notre pays, tels que MM. de Chambrier et Matile, ont soutenu le même sentiment que nous à l'égard de cette secte impie, qui étendait ses funestes ramifications sur toute la surface de l'Europe. Elle avait sa source dans la corruption et la perversité du cœur humain, laquelle, arrivée à son dernier terme, semble rendre l'homme insensible à toute autre jouissance qu'à celle de nuire à ses semblables. Quoi qu'il en soit, la juste sévérité déployée contre les sorciers fit disparaître cette secte abominable ; il n'en fut plus question dès la fin du XVII^e siècle, ni en Suisse, ni ailleurs. »

Le pasteur Junod : « Rien de plus humiliant pour l'his-

toire de notre pauvre humanité que le chapitre qui va nous occuper. Il est difficile de ne pas reconnaître qu'une puissance surnaturelle et malfaisante s'est emparée d'hommes pervers et corrompus dont elle s'est servie pour faire le mal. Telle est l'explication qui nous paraît la plus rationnelle de l'existence des sorciers qui pendant plusieurs siècles, mais surtout au XVII^e, apparaissent dans toute l'Europe. Leur existence, quelle que soit l'explication qu'on en donne, est trop réelle pour qu'elle puisse être envisagée comme le produit de l'imagination et de la superstition. Le fléau devint si général que le pape Innocent VIII publia, en 1484, une bulle par laquelle il instituait un tribunal spécial pour juger les sorciers. L'empereur Maximilien reconnut, en 1486, la bulle du pape et ordonna en conséquence au pouvoir civil de protéger les juges nommés par le pape. Des facultés de théologie recommandaient de poursuivre les sorciers, afin de défendre ainsi la foi catholique. »

Ce sont ces diverses opinions que nous nous sommes donné la tâche de combattre. Il fallait essayer de répondre au dernier paragraphe de l'ouvrage du D^r C. Lardy : « Cependant nous ne prétendons point qu'il soit aisé de porter un jugement certain sur ces procès mystérieux ; nous pensons, au contraire, que pendant longtemps encor, l'histoire de la Sorcellerie se présentera aux hommes sérieux et réfléchis comme un problème difficile à résoudre, et comme une des phases les plus extraordinaires de l'histoire de l'esprit humain. »

Mais, en restant dans le cercle d'idées de ces historiens, nous dirons : Ou les procédures pour sorcellerie sont véridiques, ou elles sont mensongères. De leur aveu, les sorciers étaient les pires scélérats que jamais on eût vus, des impies, des voleurs, des brigands, des impudiques effrénés, des empoisonneurs, des incendiaires, enrégimentés sous la bannière du Père-du-Mensonge : les procédures pour sorcellerie ne sont que la transcription des aveux de misérables pareils, et l'on veut que nous croyions cela !... D'après leur

origine, les procédures pour sorcellerie ne peuvent être que mensongères.

Ensuite nous leur poserons ce dilemme : Ou vous croyez que les juges qui dans notre pays ont jugé les sorciers se sont trompés, ou vous croyez qu'ils ne se sont pas trompés. Si vous croyez qu'ils se sont trompés, vous manquez de conscience en faisant l'histoire de la Sorcellerie avec les détails que vous trouvez dans les procédures qu'ils nous ont laissées. Si vous croyez qu'ils ne se sont pas trompés, vous êtes historiens infidèles, à mesure que vous passez volontairement sous silence certains détails contenus dans les procédures, détails qui sont là pour témoigner de leurs travaux, ainsi les transformations de sorciers en animaux, le pouvoir de traverser les airs, etc., détails qui ont aussi bien fait condamner les accusés que leurs prétendus empoisonnements; détails qui feraient paraître les sorciers tout autres que vous ne les présentez. Dans les deux cas, vous êtes en faute.

LES SORCIÈRES NEUCHATELOISES

LIVRE PREMIER

LA SORCELLERIE SUIVANT MICHELET

1. C'est une création du moyen-âge. — 2. Les dieux domestiques. —
3. Le Sabbat.
-

CHAPITRE PREMIER.

C'est une création du moyen-âge.

Au premier moment il semble que l'Eglise, animée de l'esprit de son divin chef, le grand ami du pauvre et de l'affligé, aurait dû faire quelque chose pour les serfs, la partie la plus nombreuse de la population. Mais si l'on en excepte la *Trêve-de-Dieu*, défense à tous de guerroyer pendant un certain temps de l'année, les *jours de fêtes* qu'elle établît nombreux, et quelques stériles résolutions des conciles aux premiers siècles, on ne trouve rien nous montrant qu'elle ait été bien pénétrée du désir d'améliorer le sort de la plèbe. Encor faut-il bien se dire que c'était d'abord en faveur des abbayes, des monastères, que la *Trêve-de-Dieu* avait été établie.

Quand on regarde de près l'Eglise de ces temps, on n'est plus étonné de son esprit, de ses tendances : Grands dignitaires, évêques, abbés, prêtres, tous à peu près sortaient de la classe des *grands*. Comment auraient-ils pu comprendre et vouloir améliorer la position du serf ? Nos évêques de Lausanne, de Bâle, sont toujours pris dans les hautes familles, parmi les Grandson, les Cossonay, les Neuchâtel, dans la haute noblesse romande. Et non-seulement les grands font curée des dignités élevées pour leurs cadets, mais ils disposent des places moins lucratives en faveur de leurs bâtards : au XIV^e siècle Jehan d'Estavayer est *cardinal* et Thibaut d'Estavayer, bâtard, est *curé* de Saint-Aubin-le-Lac.

Aussi ces prêtres-seigneurs vivaient-ils sans contrainte aucune, de la grande vie féodale, conduisant journellement des chasses par monts et par vaux, sans souci des blés des serfs, profondément ignorants, vivant dans la débauche, portant la cuirasse plus souvent et mieux que la houlette du pastoral : en 850, l'évêque David de Lausanne est tué près d'Anet par un baron du voisinage, et les évêques de Bâle sont rossés une douzaine de fois par les comtes de Neuchâtel. — Les supérieurs des couvents imitent leurs chefs, et les moines, leurs supérieurs ; ils vivent dans un mélange indistinct avec les couvents de femmes : la fille d'un comte de Neuchâtel, abbesse de certain couvent de la ville, devient enceinte des œuvres de l'abbé des moines blancs. S'il n'y a pas de religieuses dans le voisinage, les moines-seigneurs (de Bevaix, du Vauxtravers, par exemple) s'abattent sur leurs serfs et leur rappellent à tous coups que leurs femmes et leurs filles sont *serves de corps* : toutes nos traditions ont aussi gardé aux abbayes des histoires de couloirs secrets ouvrant sur la campagne et de jeunes filles disparues à jamais derrière leurs murs. Informez-vous des traditions de la Chartreuse de La Lance.

Une autre cause qui fit que l'Eglise ne pouvait pas avoir l'amour du serf, c'est que de froide, d'austère qu'elle avait

été pour lui jusque vers l'an 1000, elle devint inintelligible à partir de cette époque. Il ne comprend plus son langage, elle parle latin, et chaque jour creusera plus profond l'abîme qui les sépare. C'est à peine si elle lui laisse quelque fête où il puisse figurer et se reconnaître, où il voie que les faibles, les malheureux, les travailleurs ont une part au soleil, dans les fêtes des *Innocents*, des *Fous*, de l'*Ane*; encor l'Eglise tâcha-t-elle constamment de les proscrire, avec les fêtes héritées du vieux culte. « Le prêtre chante et prie sous une chape d'or, dans la seule langue que Dieu veuille entendre; que nous reste-t-il, pouvaient dire les serfs, sinon de mêler notre voix qu'on trouve trop rude, à celle de l'innocent compagnon qui ne nous dédaigne pas, qui nous cède de bonne grâce sa toison ou son lait pour subvenir à notre pauvre vie! »

Résumons la situation en citant ces énergiques paroles du chancelier de Montmollin, paroles auxquelles une étude approfondie des documents de nos archives donne toute la force et la puissance de la science : « Sous le monstrueux régime féodal, les gensd'armes et ceux d'Eglise traitaient la multitude des hommes comme vraies bêtes de somme; toutefois les uns et les autres étaient chrétiens ou soi-disant; voire les principaux prêtres de l'Eglise du Seigneur, évêques ou abbés, n'étaient les derniers en ce méchant ménage, agissant la plupart non en pasteurs, mais en vrais loups. »

Les seigneurs étaient donc en bien grand nombre? nous demanderons-nous. C'étaient tous les descendants des Burgundes et des Francs?... Erreur! très-grande erreur! les hommes libres étaient réduits chez nous à trois ou quatre familles. Les *sires*, les *barons*, les *dynastes*, profitant des embarras des empereurs, puis des rois rodolphiens, ont posé l'insolente maxime : *Nulle terre sans seigneur!* et les terribles invasions des Hongrois et des Sarrasins sont venues éteindre la dernière étincelle de liberté. Nous ne parlons point encor des serfs, mais des vieux hommes francs; ils

ont tous disparu, tués sur les champs de bataille, ou devenus de force les hommes liges des seigneurs de Neuchâtel, d'Estavayer et de Grandson; ils ont été obligés d'entrer dans la classe des *ministériaux*, astreints à des services personnels; ils sont devenus les *sénéchaux*, les *favres*, les *portiers*, les *chambriers* des grands; plus tard ils rempliront les charges administratives de *mayors*, de *châtelains*, de *métrals*; mais dans les partages, ils sont divisés en lots tout comme les serfs des domaines. — Essayons de montrer comment on avait pu en venir là.

Quand les hordes des Sarrasins et des Hongrois arrivèrent sur leurs petits chevaux, les hommes libres eurent frayeur. Ils coururent auprès des grands : Recevez-moi comme *vassal* (qui voulait dire *brave* et *vaillant* dans l'origine); donnez-moi le secours de vos gens; faites bâtir des tours dans les campagnes, sur les positions fortifiées par leur situation; ma femme et mes enfants trouveront protection derrière les murs; je camperai avec mes bêtes dans la *closule*, le mur d'enceinte, et à la tête des serfs je la défendrai de toutes mes forces et mon courage. — Bien, répondit le grand seigneur, bâtis; voici, mes serfs maçons et autres sont à ta disposition; une fois la guerre finie, tu t'en retourneras sur ta possession; jusqu'alors, protège mes terres et mes gens; je t'aiderai dans tout, à ce point que si tu t'embourbes, je descendrai de cheval pour te prêter secours! — Telle était la formule antique. — Mais les invasions durèrent un demi-siècle. Le seigneur ne voulut plus se souvenir que le vassal ne le servait que de son bon vouloir; il avait pris plaisir à le voir sous sa bannière et obéissant à ses ordres. Des tours s'élevèrent à Vauxmarcus, à Valeyres, à Gorgier, à Bevaix, à Valangin, à la Mollière, etc. On envoya des cadets de famille y habiter : Un Grandson s'établit à Vauxmarcus, un autre à Valeyres, et un Estavayer à Gorgier, un autre à la Mollière, etc. Ils firent alliance avec les seigneurs ecclésiastiques de Bevaix, du Vauxtravers, etc.; ils devinrent leurs avoués; tous s'accordèrent pour étendre sur le pays un lourd linceul de servage,

de terreur, de froid. — L'homme libre voulut résister. Il s'adressa au roi Conrad; mais celui-ci était vieux et faible; les grands faisaient chacun à leur volonté; les plaintes des hommes libres ne parvinrent pas à ses oreilles, ou bien il ne put ou ne voulut pas leur rendre justice. Ils revinrent l'œil morne et se soumirent.

Puis naquit la classe des genspillehommes, qui établirent leurs castels dans les *cluses*, les lieux de passage à la sortie des montagnes, à Rochefort par exemple, perchés comme des aires de buses. Rien à peu près ne resta aux vieux hommes francs; c'est à peine si quelques-uns obtinrent de ne pas être confondus avec les serfs et de garder en fief quelques bribes de leur héritage; la plupart habitèrent les bourgs féodaux, à Vauxmarcus, à Valangin, etc. — Nul moyen de s'échapper d'ailleurs : qui fait un pas est perdu; il devient la pâture du droit d'épave, *aubain*, *gibier sauvage*, que l'on fait serf ou que l'on tue; *l'air rend serf*! — Les franchises qui permettaient de devenir bourgeois de certaines villes, comme Neuchâtel, étaient la seule atteinte à ce droit; aussi le Chancelier dit-il que « toute la Rue-du-Chastel était occupée, voire farcie de logements appartenant aux nobles féotiers et hommes royés. » — Encor faut-il remarquer que les bourgeois de Neuchâtel n'occupaient que le plus haut échelon de la servitude; en devenant bourgeois, l'homme libre abdiquait une part de sa liberté.

Plus bas qu'eux, quelle était la position des serfs? Celle d'un animal de somme, livré au bon plaisir du seigneur, un être que dans l'origine il pouvait tuer sans autre forme de procès, comme on tue un chien qui vous a mordu. « Car il est aujourd'hui démontré que la servitude féodale n'a pas été, comme on l'a cru longtemps, *un adoucissement de l'esclavage antique*, mais bien plutôt une institution nouvelle qui avait pris naissance, ou tout au moins un immense développement, depuis la migration des peuples et l'établissement du christianisme, en particulier sous les Carlovin-

giens. » Les serfs furent plus de mille ans à conquérir une position acceptable dans la société.

A l'*érgastule*, où le Romain entassait ses esclaves, avaient succédé des huttes séparées, faites de pierres et de branches, couvertes de chaume; quelques chèvres au ratelier, une vache peut-être qu'on menait pâturer dans les *communs*, un porc qui labourait le sol des chânaies, une paire de poules et d'oies, une ruche que le seigneur avait permis de prendre dans un vieux tronc, et dont les abeilles allaient butiner sur la prairie, une bande de blé et un carré de légumes, telle était la fortune du serf. Elle aurait été acceptable si des guerres continuelles ne l'avaient tondu, écorché tout vif.

Durant les invasions barbares, hongroises et sarrasines, les populations s'étaient réfugiées sur les *châtelards* ou *châtelets*, ces forteresses naturelles que l'on retrouve dans beaucoup de localités de notre pays; mais les seigneurs s'en étaient approprié la plus grande partie. Car si nous examinons avec attention la position de nos châteaux, nous verrons qu'ils sont presque toujours bâtis sur les collines fortifiées par nos pères en cas d'invasion et de surprise. En général, la position des châtelards est très-bien choisie; c'est le plus souvent un cret sous bois ou attenant à une forêt, rapproché d'un cours d'eau, d'une source, parfois du lac; les pentes des châtelards étaient rendues aussi abruptes que possible; des fossés étaient creusés à l'entour et des palissades de pieux ou d'épines devaient les protéger. — Une fois la tour perchée sur le châtelard, le serf était nécessairement tenu à l'obéissance, s'il voulait être protégé par les murailles de son seigneur; aussi accepta-t-il forcément tous les droits dont on le chargea. — Tous?... Lesquels?...

Quand nous parlons de redevances fixes, de franchises achetées, de chartes, nous oublions trop combien il y avait peu de garanties dans cela, et nous ne voyons pas que ces franchises datent presque toutes du XIV^e siècle, donc de l'époque où, comme nous le savons, le peuple essayait de relever la tête. Avant cela qu'existait-il donc? Rien.... que

le droit du plus fort! — Travaille, serf! mais songe que j'ai le droit, moi ton seigneur, de te prendre tout, tes biens, ta vie, ton honneur, celui de ta femme et de tes filles, car comme toi elles sont serves de corps. — On ne veut pas se souvenir du droit de cuissage; pourquoi? parce qu'il est infâme? plaisante délicatesse! Oui il a existé chez nous comme ailleurs dans toute sa crudité! Les actes du XIV^e siècle en signalent encor des restes: qu'était-ce que ce sexteret de vin payé par les nouveaux mariés, sinon un reste de ce droit-là, duquel on avait fait découler cet autre droit d'infamie par lequel l'aîné avait le patrimoine de la famille; car, comme le disent cyniquement certaines coutumes, « l'aîné du paysan est censé le fils du seigneur, car il peut être de ses œuvres. » — On se prêtait les serfs pour en avoir la race, comme on fait de nos jours pour chevaux et chiens. C'est une remarque de Montmollin, en parlant des serfs qu'au rapport du chanoine Bailloz le comte de Neuchâtel avait fournis au seigneur de Valangin (1152), et que celui-ci s'engageait de rendre dès qu'ils auraient suffisamment multiplié.

Aux prises avec une pareille situation, il y avait de quoi se laisser aller au désespoir; les guerres continuelles y poussaient tout à fait les malheureuses populations. Notre si petit pays est le théâtre de toute espèce de démêlés vidés à main armée. Tantôt c'est avec les évêques de Bâle, tantôt avec les seigneurs de Valangin, ou encor avec les barons de Grandson que les Neuchâtel se battent; et ce n'étaient pas des guerres d'une année, mais des haines inextinguibles, des haines qui amenaient vingt combats, des centaines de *razzias* et d'incendies, accompagnés de viols et de meurtres sur les serfs; des haines qui se léguaient de père en fils, d'oncle à neveu: Lisez nos historiens, lisez les Chanoines, Montmollin, Boyve, Chambrier, etc., feuillotez les manuscrits, déchiffrez les vieux actes, et vous acquerez la certitude qu'il y avait de quoi désespérer pour le peuple. Le régime féodal avait justement les deux choses qui font un enfer: la *fixité extrême*, l'homme cloué à la terre et l'émigra-

tion impossible ; — une *incertitude incroyable* dans la condition, car la pente est horriblement glissante qui fait de l'*homme libre* un vassal, du *vassal* un serviteur, du *serviteur* un serf... — Cette horreur était arrivée au comble, lorsqu'on eût vu l'an 1000 passer et emporter avec lui la sinistre prédiction d'anéantissement des prêtres : l'Eglise avait donc menti !... Plus de foi ! la haine la remplace !

.....
Cela devait amener la grande création du *Sabbat* ou de la *Messe-Noire*, dans laquelle on défiait Dieu (qui ne voulait pas entendre le cri des serfs), et on se soumettait au Grand Rebelle, au Diable, en invoquant sa puissance.

CHAPITRE II.

Les dieux domestiques.

Arriva-t-on tout d'abord à cette immense révolte ? non ; l'esprit des serfs n'osa procéder que par gradation. Avant elle renaquirent les personnages de nos légendes, les *fées*, le *servant*, le *lutin*, le *follaton*, le *niton*, le *manaû*, la *rôde* ; on vit revivre les anciens *dieux lares*, ces dieux qui aidaient de leur présence et parfois de leurs travaux, ceux de la ménagère, de la fileuse, du couturier, du tisserand, du meunier. La femme leur met en réserve le premier morceau coupé au pain, la première tasse de lait, ou leur fait d'autres hommages. — Chose remarquable, ces follatons, ces nitons, étaient du sexe féminin ! Voilà qui fait pressentir l'apparition de la *Sorcière* qui, au moyen de ses incantations, viendra corriger le destin que le Ciel a fait si rude aux pauvres serfs.

Encor aujourd'hui, dans les campagnes, le *luton* est celui qui punit l'homme maltraitant les animaux : un beau jour

il fait prendre le mors aux dents à un cheval qui tue son maître, ou bien il le fait tomber sous les bœufs et le char lui passe sur le corps.

Le *manau* est le génie des fontaines et des cours d'eau; il se venge de celui qui trouble et empoisonne les sources (crime commun au moyen-âge, prétendait-on). Les bonnes et les nourrices l'appellent à leur aide quand leurs babys font les méchants.

Le *niton* préside au repos; une tradition nous a conservé l'une de ses plus charmantes métamorphoses : Un habitant de La Coudre ayant appris que le niton lui rendait visite la nuit, réussit à fermer l'ouverture par où il entra; devinez sa joie lorsqu'il aperçut, assise au *cachet du fornet*, une délicieuse petite femme, toute rougissante et confuse, qui les yeux en larmes, lui demanda pardon et consentit à l'épouser; elle lui donna trois beaux enfants, puis elle disparut; on ne l'a jamais revue. — Ailleurs il joue le même rôle que le luton, au moins si nous en croyons l'*Essai statistique sur la mairie des Verrières* : « Encor de nos jours, il y a parmi nous les restes de croyances bizarres; telle est celle aux esprits follets, et surtout celle d'une espèce de lutin qui joue dans l'esprit de quelques bonnes vieilles femmes un rôle tout particulier. Il est connu sous le nom de Niton, et ses rapports n'ont lieu qu'avec les chevaux. Si le cheval de telle maison est dans les bonnes grâces de ce diabolin, le plus malin qu'on connaisse, ses crins sont toujours bien peignés, quelquefois même admirablement tressés; le poil est uni, luisant; l'animal prospère. Si, au contraire, le niton n'est pas l'ami de la pauvre bête, il l'agace, la tourmente, emmêle sa crinière et la fait maigrir. Ce n'est jamais que la nuit que notre farfadet fait ses visites amicales et ses espiégleries; et si l'on croit arriver inopinément pour le prendre sur le fait, lorsqu'il tourmente le cheval, par exemple (ce qui se reconnaît au bruit que fait le pauvre animal en se débattant), plus prompt que l'éclair, le niton s'échappe sans qu'on puisse jamais l'entrevoir, et souvent en ajoutant à sa fuite un petit

cri moqueur qui semble, en prouvant toute son adresse, faire la critique des gauches recherches de l'arrivant. »

La *rôde* est une bonne déesse qui préside à la première nuit de l'année druidique, c'est-à-dire à la nuit du solstice d'hiver. Elle est accompagnée d'un âne qui porte les cadeaux que la rôde distribue aux enfants obéissants et travailleurs. C'est par la cheminée qu'elle descend, et beaucoup d'enfants, la veille de la venue de la bonne rôde, déposent sous la cheminée l'avoine ou le foin que doit manger l'âne aux allures fantastiques.

Le souvenir de plusieurs *follatons* est resté dans les populations de la Béroche, cette partie du pays qui a gardé le mieux les traditions des vieux âges; nous avons entendu nous-même raconter les faits et gestes du follaton du moulin de Saint-Aubin; plusieurs autres maisons sont encore placées par le peuple sous une protection mystérieuse.

Mais, comme ils l'avaient fait pour tout, les seigneurs s'emparèrent bientôt (quoique involontairement) de cette création populaire. En voyant combien tout réussissait mieux à leur seigneur qu'à eux, les serfs se mirent martel en tête; ils crurent que les hôtes de leurs foyers les avaient quittés pour ne résider plus que chez les hautains barons. Ne leur avaient-ils pas pris leurs châtelards, fallait-il qu'on leur ravît encore celui qui protégeait leurs bestiaux, qui mettait la main à leur travail? — Cela dut produire une recrudescence de désespoir. A presque tous les châteaux de la Suisse romande, le peuple a gardé un servant; l'un de nos poètes l'a chanté¹. Mais les serfs lui ôtèrent son caractère bienveillant; ils le firent malin et méchant, si bien qu'en certaines ruines il a fini par ne faire plus qu'un avec le Diable: ainsi à la Tour-de-la-Mollière. Il en fut de même du *niton*, qui revêtit dès lors des formes terribles: il ressemble à un grand chat noir avec de longs poils, des oreilles pointues, des yeux qui lancent du feu, une langue toute rouge

¹ J. Olivjer, dans ses *Chansons lointaines*.

et de longues griffes, desquelles il se sert pour tourmenter les gens qui dorment; il se plaît à rester des heures sur leur poitrine pour les étouffer.

Les croyances populaires de la Béroche ont conservé avec assez de détails le souvenir du *follaton* ou *foulaton* du château de Vauxmarcus.

Ce follaton est donc un esprit familier, un esprit avec le sexe de la femme. Comme le seigneur du manoir, il exige une dîme; il veut les primeurs, le meilleur et le plus beau. C'est pour lui que toujours doit être le premier morceau de la fournée de pain, le premier fruit cueilli sur le grand poirier ou le grand pommier du verger, le premier œuf pondu avant Pâques, etc. Sinon il joue de méchants tours : ainsi dans ses courses nocturnes (car il n'est jamais en repos), c'est lui qui s'amuse à faire tinter la cloche du château, à faire grincer les girouettes, à faire trembler soudain les feuilles du lierre qui grimpe aux murs des tours; parfois, au lieu de veiller à ce que le poil du bétail reluisse bien, il met deux bœufs dans le même lien : alors le maître de la maison seul a le pouvoir de faire que tout rentre dans l'ordre, en touchant trois fois les bœufs avec le *balai* d'écurie. — Le follaton surveille avec un soin jaloux le bien de la maison; la tradition cite plusieurs faits aussi anciens que vrais, qui prouvent sa rigidité en cette matière. Qui n'a entendu parler, à la Béroche, de cette jeune servante envoyée au grenier pour y prendre des noix, qui une fois son panier rempli, voulut remettre la main dans l'arche à serrer le fruit : le malin follet lui fit perdre aussitôt l'équilibre; elle resta là, tête dans les noix, cotillons troussés, jusqu'à ce qu'advint le seigneur qui retira la pauvre fille demi-morte de frayeur et de honte : *lors elle cuydoit oyr aucuns s'esjoyr, ains ne veyoit rien!* Qui n'a ouï raconter la terrible aventure de cette femme de Vauxmarcus qui avait la mauvaise habitude d'enlever une partie des œufs du poulailler du château : le foulaton ordinairement se contente de faire venir les doigts *longs* à ceux qui se permettent des soustractions de ce genre,

cette fois il souffla sur les mains de la voleuse : les mains enflèrent et se couvrirent d'ulcères ; l'enflure gagna les bras, puis le corps, et finalement la pauvre femme mourut dans d'atroces douleurs. Une autre fois, l'un des valets, pressé par la soif et peut-être aussi par le désir de lier connaissance intime avec les *gouttes d'or* du baron, voulut descendre aux caves ; trois fois il se trouva au pied du vieil escalier qui y conduit, trois fois un souffle chassé par le follaton lui éteignit sa lampe ; mais prenant son courage à deux mains, il s'avança sans lumière dans l'allée formée par les laigres ; aussitôt il est saisi par le cou et serré si cruellement qu'il croit rendre l'esprit ; il essaye de recommander son âme à Dieu ; point de changements ! et il va périr suffoqué, quand faisant un dernier effort, il s'avise de râler : *le Diable t'emporte !* O bonheur inespéré ! il se sent hors des serres qui l'étrouffaient.... dix minutes après il courait encor. — Dès lors, dit-on, plus rien ne fut attaqué par les valets, partant plus de mauvais tours du servant. — On montre encor au château de Vauxmarcus, dans l'une des tours, la selle et la bride qui témoignent de la vérité de la légende disant que, dans une époque de troubles, l'un des barons de Vauxmarcus devait, en sa qualité de baillif de Messieurs de Berne, partir pour le théâtre de la guerre ; le follaton, qui veille à la conservation de la famille, prit la mule du baron et la transporta au sommet de l'une des tours du château ; on envisagea cet enlèvement comme une chose de mauvais augure et le baron ne partit pas ; peu de temps après, l'on apprit qu'une rencontre meurtrière avait eu lieu : si le baron avait commandé le corps à lui désigné, il y aurait probablement laissé ses os. — On conte d'autres prouesses de ce genre, celle de la *bille-de-chêne* entre autres, mais en général et pour tout autre que les seigneurs, il est d'un naturel méchant. Il se plaît à tirer la queue du chat, dont les yeux brillent ou qui sommeille près du foyer, à jeter trop de sel dans la soupe, à tourmenter ceux qui dorment. C'est lui qui, dans la nuit sombre, se déguise en flamme vacillante courant

le long des fossés du château pour y faire tomber les passants attardés. Les servantes surtout sont exposées à ses tracasseries ; mais lorsque tout est à son gré, leur besogne est expédiée en un clin d'œil : il surveille le pot au feu, même pendant la visite de l'amoureux, veille à ce que le lait ne tranche pas ; il fend les pommes de terre pour leur donner un air plus appétissant, recouvre de cendres la châtaigne qui rôtit sur la braise, prépare le *poucenion* et se charge de les réveiller en les pinçant si elles dorment trop longtemps. — Le follaton est invisible, mais dans les nuits d'orage, lorsque le vent gronde dans les cheminées, c'est lui qui fait craquer les vieilles boiseries, les vieilles parois, les escaliers des galetas, qui poursuit la gent trotte-menu dans ses couloirs et lui fait pousser des cris affreux ; il se cache dans la *toupine* du beurre, sur les *tablars* où l'on met le fruit, dans une *dame-jeanne* vide, dans la fumée qui monte par la cheminée, partout où l'on croit qu'il n'est pas. — Celui qui par fortune l'aurait entrevu doit mourir ; aussi ignore-t-on complètement sa figure. Seulement on cite le cas d'une jeune fille du château qui s'était fêlée d'amour pour son complaisant compagnon et qui le priait nuit et jour de se laisser voir, ne fût-ce qu'une seconde. Après l'avoir avertie de ce à quoi elle s'exposait, le follaton lui donna enfin un rendez-vous. C'était entre onze heures et minuit ; la fillette en entrant aperçut un *énorme chat noir* ; mais jamais on ne sut les détails de l'entrevue, car lorsque le lendemain on vint dans sa chambre, on trouva morte la pauvre enfant....

Les génies tutélaires ont donc abandonné les huttes des serfs ; ils hantent le château du maître.

Représentez-vous maintenant ces serfs, humiliés, écrasés, outragés ; ces serfs que le seigneur rançonne avec une impitoyable rapacité, dans leurs biens et dans leur honneur ; représentez-vous-les, le jour où le baron, sous prétexte qu'il a besoin d'argent et que les villes où il vend les produits de ses seigneuries le frappent d'un impôt, où le baron exige impérieusement la seule chose qu'ils n'aient pas, de l'ar-

gent : « Plus de redevances en nature ! tout sera coté à *mailles* et *oboles*, à *sols* et *deniers* ! à vous, serfs, de vendre vos denrées ! allez à Estavayer, à Yverdon, à Neuchâtel, allez ! vous y payerez les péages et les droits qu'on y perçoit sur toute chose vendue, grain, vin, bétail, poisson, toile, charbon, chaux ; vous saurez me livrer ce que je demande ; vendez ! vendez tout ce qu'on peut vendre ! vous subsisterez comme vous pourrez ! je veux des espèces ! » — C'était l'âge du *cuivre* qui commençait pour eux.

Figurez-vous ces damnés, là sur le sillon, la bêche aux bras, retournant la terre et cassant les mottes, avec cette idée fixe en tête : Comment amasser le plus possible ? — Et si alors, sourdement, comme une vague rumeur, circulait la nouvelle de l'existence de gens pouvant découvrir les trésors et faisant riche quiconque se soumettait à certaines formalités, ne peut-on pas croire que bien des pas se dirigeaient la nuit, furtivement, vers les lieux où l'on avait dit qu'on trouverait la hutte de la femme au pouvoir merveilleux ; car la science mystérieuse a été regardée, chez tous les peuples, comme conforme au caractère féminin. Après s'être glissé le long des haies, blotti dans les taillis, avoir rampé à travers les bruyères et traversé les grands bois de sapins, on arrivait ; c'était au milieu d'une clairière mi-cultivée, au sein des joux noires, où le seigneur n'avait jamais mis le pied ; tout près se trouvaient les pierres où les prêtres du vieux culte avaient accompli leurs rites : on était chez la Sorcière.

Ce n'est pas de l'argent qu'y trouvait le pauvre homme ; la Sorcière en avait moins que lui ; mais il ne partait pas sans être à moitié consolé par les perspectives qu'on lui avait fait entrevoir, reconforté par les cérémonies mystérieuses où il avait appris qu'un Dieu veillait sur ses destins.

CHAPITRE III.

Le Sabbat.

On peut partir de cette idée très-sûre que, pendant bien des siècles, le serf mena la vie du loup et du renard, qu'il fut un *animal nocturne*, je veux dire agissant le jour le moins possible, ne vivant vraiment que de nuit. Toutes les réunions des hommes du Grütli, par exemple, eurent lieu la nuit. — Encor jusqu'à l'an 1000, tant que le peuple est occupé à faire ses saints, ses légendes, tant qu'il attend la ruine de la Nature, la vie du jour n'est pas sans intérêt pour lui. Mais quand il vit que rien n'arrivait de ce que lui avaient dit les prêtres, il commença à ricaner; l'Eglise carlovingienne lui avait fermé les créations de légendes, défendant d'innover, il créa pour lui; il rendit la vie aux dieux du foyer et de la fontaine : nous avons vu le follaton, le niton, la rôde. Les vieilles croyances rajeunirent. La Lune reprend son rôle; il la craint, l'honore, croit à son influence sur sa vigne, son carré d'oignons, sur sa santé; c'est elle qui l'éclaire dans ses réunions nocturnes.

Croira-t-on que les grandes révoltes du XIII^e et du XIV^e siècles ne furent pas influencées par ces mystères et cette vie nocturne du *loup*, de ce gibier sauvage, comme l'appellent les cruels barons. Ces révoltes ont bien pu naître dans les fêtes de nuit. Elles vinrent donner cette audace qui porte le peuple à instituer la *Messe Noire*; ce fut l'explosion d'une furie qui monta l'impiété au niveau des colères populaires. Et pour comprendre ce qu'elles devaient être ces colères, il faut se rappeler que le peuple élevé par le clergé lui-même dans la croyance et la foi au miracle journalier, bien loin d'imaginer la fixité des lois de Dieu, avait espéré, avait attendu un miracle pendant des siècles, et ne voyant toujours rien venir, le Ciel lui parut comme l'allié de ses bourreaux.

X Fraternité humaine, — défi au ciel chrétien, — culte dénaturé de la Nature, — tel est le sens de la Messe Noire.

Représentez-vous le plateau de Kudret à la Prise Imer, entouré de rideaux de bois de sapins, de hêtres et de chênes : l'autel, dressé autrefois par les druides, est resté sur le promontoire qui domine si magnifiquement la gorge de l'Areuse, dont le bruit, quand la nuit est calme, peut arriver jusque-là ; un feu étrange de couleur y brûle ; le peuple est en bise, sur le plateau, il regarde le tertre ; au-dessus du peuple et de l'autel resplendit le grand dôme du ciel constellé. La Sorcière est près de l'autel ; elle a dressé un grand Satan de bois, noir et velu ; par les cornes et le bouc près de lui, il eût été *Bacchus* ; par les attributs virils c'était *Pan* et *Priape* : ténébreuse figure que chacun voyait autrement. L'autel était dressé pour lui : c'était le Grand Serf révolté, celui auquel on a fait tort, le Vieux Proscrit injustement chassé du ciel, l'Esprit qui a créé la terre, le Maître qui fait germer les plantes. La scène est éclairée par des feux résineux, dont la fumée forme une vapeur fantastique.

La Sorcière a fait s'avancer les longues files du peuple ; la foule est là autour de l'autel ; la Sorcière s'en approche, échevelée, la couronne de chêne sur la tête sans doute, car son aspect doit frapper les esprits. — Le service commence : la sombre prêtresse renie Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, la vierge Marie et toute la Cour céleste ; un bruissement pareil à celui des flots court sur la plaine pendant que le peuple répète après elle ses audacieuses paroles. Ensuite elle va prêter l'hommage au Maître. Comme dans les réceptions de chevaliers, le baiser féodal intervient ; mais, de même que chez les Templiers, pour bien montrer que l'on donne tout, sans réserve, pudeur, dignité, volonté, elle baise le derrière de Satan. Puis elle se fait sacrer ; le dieu de bois l'accueille comme autrefois Pan et Priape ; elle se donne à lui suivant la forme païenne, siège un moment sur lui, comme la Delphica au trépied d'Apollon. Elle est censée en recevoir la fécondation, le souffle, la vie, l'âme ;

elle devient la Fiancée du Diable. Puis solennellement elle se purifie.

Le service est interrompu par le banquet : rénovation des repas celtes et parodie des agapes des premiers chrétiens; le Diable affectait d'y apparaître sous la forme d'un mouton, tournant ainsi en dérision l'Agneau symbolique des chrétiens. Au rebours du festin des nobles qui siégeaient tous l'épée au côté, ici point d'armes; et pour gardien chacun a une femme; sans femme on ne peut être admis, épouse ou non, parente ou non, jeune ou vieille, peu importe. D'immenses quartiers de viande, de venaison le plus souvent prise aux chasses du seigneur, rôtissaient sur les brasiers allumés dans la plaine encaissée, fermée de bois; on ne voyait rien du lointain; le vin, le cidre, le poiré circulaient entre les convives. Le repas une fois fini, venait la fameuse *ronde du Sabbat*.

Puis, on offrait des remerciements au Dieu protecteur de ces réunions, défendues et par les prêtres parce qu'elles tuaient leur Dieu, et par les seigneurs parce qu'elles leur volaient une part de leurs serfs, leur travail. La Sorcière reprenait l'office. Revenue à l'autel, elle présentait les vœux de l'assemblée et l'offrande pour la récolte : on offrait du grain à l'*Esprit de la Terre* qui fait pousser le blé; des oiseaux étaient lâchés et étaient censés devoir porter au *Dieu de Liberté*, les soupirs des serfs. Que demandaient-ils? — que nous, leurs enfants, nous fussions affranchis. — En dernier lieu, elle déposait sur l'autel deux offrandes qui semblaient de chair, deux *simulacres*, l'un représentant le *dernier mort*, l'autre le *dernier nouveau-né* de la peuplade assemblée. Le bouc était sacrifié sur l'autel, puis la cène était donnée au peuple; l'hostie était noire. — Ensuite elle se retournait et comme pour constater la légitimité de tout ce qui s'était fait dans la réunion, levait un bras menaçant vers les étoiles; elle appelait la foudre et défiait le Dieu destitué. La voûte céleste restant bleue, rien n'apparaissant dans la nue, on croyait l'ancien Dieu vaincu.

Mais déjà l'aube inexorable blanchit les pics neigés de la

Jungfrau et de la Blumlisalp. Le serf a été libre durant quelques heures; il doit retourner bientôt sous l'ombre du château, sous l'ombre du monastère, à l'éternel travail qu'on lui impose sans qu'il en retire les fruits. Vite encor quelques instants de liberté! — La ronde sabbatique était reprise; la foule tournait, tournait, et enfin s'arrêtait essouffée... A cet instant les groupes s'éloignaient sous la ramée.

On a dit que c'était une orgie confuse, effrénée, où tout se trouvait permis, l'inceste commandé par Satan lui-même, où les actes les plus monstrueux se commettaient devant tout le monde. — Cela est difficile à croire; celui qui connaît bien la famille du moyen-âge, n'admet pas du tout cette vaste promiscuité qui eût mêlé une foule; le serf craignait excessivement d'empirer son sort, en multipliant une famille qu'il ne pouvait nourrir. Le seigneur commandait d'augmenter le nombre de ses serfs¹, mais chacun s'unissait pour rendre les unions le moins fécondes possible, et il passa en proverbe touchant le Sabbat : *jamais femme n'en revint enceinte* ! — Vœu effroyable que celui qui faisait demander à Satan beaucoup de blé et peu d'enfants, et qui montre bien l'état misérable du peuple à cette époque.

Mais voici l'aube!... Allons, serf, à l'ouvrage !

La Sorcière fait disparaître les traces du grand service; la statue du Maître est cachée dans les profondeurs de la forêt, dans quelque excavation inconnue, jusqu'à la réunion prochaine, dans trois mois. La Sorcière se retire la dernière; elle rentre dans la profondeur des bois, priant son Dieu de la garder du perfide prêtre et du seigneur violent qui pourraient la découvrir dans leurs chasses, et la faire asseoir sur des charbons ardents.

¹ *Multipliez, peuplez la terre!* c'est l'éternel refrain qu'on lit dans les lignes et entre les lignes des chartes octroyées par les seigneurs. Mais, dans leur bouche, cette parole divine perd tous ses charmes; c'est comme de nos jours, lorsque le planteur la dit à ses nègres. — Des restes de cette idée seigneuriale sont restés: c'est la coutume de quelques souverains de faire leur filleul, le septième des enfants mâles de leurs sujets.

Tel était le Sabbat au XIV^e siècle ; tels auraient été chez nous les premiers temps de la Sorcellerie, si l'on admettait la manière de voir de M. Michelet. — Mais nous avons dit les causes qui nous empêchent de l'adopter : rien dans nos procédures ne laisse supposer sérieusement que ces réunions du sabbat aient eu lieu. Si le peuple avait eu des assemblées de ce genre, il en serait resté des souvenirs dans les documents du temps.

Nous allons montrer la Sorcellerie, telle qu'on peut se la représenter au moyen des pièces de nos Archives, c'est-à-dire, comme produite par l'ignorance et la superstition du temps, greffées sur les antiques croyances du pays.

LIVRE II

LES SORCIERS AVANT LE XVI^e SIÈCLE

1. L'inquisition chez nous. — 2. L'enquête. — 3. La prison. — 4. La question. — 5. L'interrogatoire. — 6. La sentence. — 7. La confiscation. — 8. Les faits et gestes des Sorciers. — 9. Rôle du Diable au XV^e siècle. — 10. Soixante-et-dix ans de tolérance.

Quand nous examinons les procédures neuchâtelaises touchant la Sorcellerie, nous trouvons des époques, des temps où l'on brûle les sorciers comme on brûle les fagots l'hiver, suivis de périodes de calme, auxquelles succèdent des reprises d'une rigueur intense.

C'est ainsi que dans le XV^e siècle, il y a deux périodes de dix ans bien notées, de 1430 à 1440, et de 1480 à 1490. Puis viennent septante années de calme; un peu avant 1570, point une époque épouvantable où la Justice, ou plutôt son fantôme, semble affolée, tant elle envoie de condamnés au supplice; les cachots de nos châteaux regorgent de malheureux: c'est le temps où l'on creuse de nouveaux krotons, espèce d'inpaces humides, sous terre, sans lumière et sans air; c'est le temps où le même bûcher, dans nos si petites juridictions, dévore jusqu'à quatre, cinq sorcières à la fois. — Cela dure cent ans.

CHAPITRE PREMIER

L'inquisition chez nous.

En 1430, sur le bruit qu'une secte ennemie de Dieu s'était propagée dans le pays, l'Evêque de Lausanne députa à Neu-

châtel un moine dominicain, Ulrich de Torrente, avec l'ordre de rechercher les gens suspectés d'*hérésie*, de *sorcellerie*, de *bougrerie*, de *casserôderie*, de *vaulderie*, de *genaulcherie*, — tous termes synonymes, — et de sévir contre eux avec la dernière rigueur.

« L'Inquisition, nous dit M. Michelet, avait pris en Espagne des proportions si terribles, qu'elle dominait la royauté et semblait devenue une institution conquérante qui dût marcher d'elle-même, pénétrer partout, envahir tout. Elle trouvait, il est vrai, un obstacle en Allemagne : c'était la jalouse opposition des princes ecclésiastiques, qui, ayant leurs tribunaux, leur inquisition personnelle, ne s'étaient jamais prêtés à recevoir celle de Rome. Mais la situation de ces princes, les très-grandes inquiétudes que leur donnaient les mouvements populaires, les rendirent plus maniables : tout le Rhin et la Souabe, plus loin même, semblaient minés en dessous. De moment en moment éclataient des révoltes de paysans ; on eût dit un immense volcan souterrain, un invisible lac de feu qui de place en place, se fût révélé par des jets de flamme. L'Inquisition étrangère, plus redoutée que celle du pays, arrivait ici à merveille pour terroriser le pays, briser les esprits rebelles, brûlant comme sorciers aujourd'hui, ceux qui peut-être demain auraient été insurgés. Excellente arme pour dompter le peuple, admirable dérivatif ! On allait détourner l'orage cette fois sur les sorciers, comme en 1349 et dans d'autres occasions, on l'avait fait tomber sur les Juifs. »

Dans la Suisse romande, l'Inquisition n'éprouva aucune peine à s'établir, bien que les évêques de Genève, de Lausanne, de Sion, de Bâle, fussent tous plus ou moins princes temporels. La première fois qu'elle eut à jouer en grand son rôle dans nos campagnes, fut lorsque les *frères du Libre-Esprit* se virent poursuivis : ils niaient l'efficacité des bonnes œuvres, se confessaient entre eux et rejetaient une partie des sacrements. Ils furent brûlés par centaines (XIV^e siècle).

Mais, se demandera-t-on, l'Inquisition a-t-elle vraiment

jugé chez nous selon les points de sa sauvage Coutume, de son code sanguinaire? — Oui.

L'Abbé Jeanneret a bonne grâce à nous dire que « la Loi canonique était beaucoup plus douce que la Loi civile, parce que l'Eglise, suivant les préceptes de son divin Maître qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, devait recevoir, en vertu de ses propres constitutions, l'acte d'une véritable repentance et d'un amendement sincère : *Qui veut se convertir de vaulderie*, disait la Loi canonique, *son évêque le doit recevoir et prendre son serment que jamais il ne retombera dans telle erreur, il devra promettre qu'il se gardera de rechoir dans cette mauvaise vie; et son évêque lui doit une pénitence selon son droit et son méfait*; — il a donc oublié que ce texte est abrogé de par le *Concile de Narbonne* (1235) sur la demande des Dominicains; et mieux que cela! que ce concile a décrété que les hérétiques même qui se soumettraient à l'Eglise, devaient être emprisonnés à *perpétuité*, les autres suppliciés; qu'il a fait admettre pour convaincre d'hérésie le témoignage de ceux qui sont sous le poids d'une sentence infamante; qu'il a défendu par *prudence* de révéler le nom des témoins! Il a donc oublié ces instructions données aux Inquisiteurs qui semblent avoir été inspirées par le Diable en personne! « Tout ce que l'art de trouver des coupables peut inventer de ruses, de subtilités captieuses, de tortures morales et physiques, pour contraindre un accusé à trahir ses amis et lui-même, fut alors réduit en principes. Procédure secrète, refus de confrontation des accusés avec les témoins, absence de défenseurs, encouragement à la délation, torture, — telles furent les bases principales de cet arsenal de tyrannie qui, inventé par les tribunaux de l'Eglise, remplaça bientôt dans les tribunaux laïques la grossière mais loyale jurisprudence féodale, jusqu'au jour où le XVIII^e siècle et la Révolution firent justice de ces détestables principes » (Vulliet). — Voltaire en faisait une peinture vraie dans ces vers de la *Henriade* :

. Un sanglant tribunal,
Un monument affreux du pouvoir monacal
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels et qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré :
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs encor plus qu'inhumains,
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains.

Fribourg a encor une centaine de procédures pour sorcellerie, chez nous il en reste fort peu. — La première est de l'an 1430; cinq autres sont de 1431, de cette année où Jeanne Darc était condamnée au feu comme *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*, comme sorcière; les autres sont de 1439; de là il faut aller jusqu'en 1481 pour retrouver dans nos archives quelques traces du passage des terribles robes noires.

CHAPITRE II.

L'enquête.

Comment s'y prenait l'Inquisiteur pour découvrir les sorciers? L'une de nos procédures se charge de répondre à cette question. C'est d'autant plus utile à constater que pendant tout le XV^e siècle on suivit la même marche.

Une fois bien établi dans l'une des salles du château, les pieds sur les chenêts, devant un bon feu, le corps bien à l'aise, partant l'esprit dispos, la première chose que faisait le Dominicain, c'était de prêter l'oreille à la *clameur publique* : *vox populi, vox dei* ! disait l'Eglise dans ces cas-là. De chaque village on appelait des gens censés bien pensant; on

les faisait comparaître devant l'Inquisiteur, qui les interrogeait sur les voisins, et s'il n'y avait pas des gens mal famés dans la commune, des gens suspects d'hérésie.

« Le mardi 27 novembre, Antoine Udriet, de Boudry, examiné au châtel de Boudry, par l'Inquisiteur, sur la matière de la foi, dépose par serment : Que Antoine Rollet se connaît aux bierres, et sait le temps avenir par elles; lui-même lui en a oui juger. — Que selon la commune renommée, Petit Jehan Pingeon est *valdois* et fait de mauvais breuvages. — Que Rollin Borguignon, de Cormondrèche, et Girard Lespaule, de Neuchâtel, se connaissent aux bierres. — Et que selon la commune renommée, Jaquet Simonin, Jaquet Droge et Guillaume Percheta sont *valdois*.

» Le mercredi 28 novembre, Jean Clerjon, de Rochefort, examiné, dépose : Qu'il a oui dire à Guillaume DeBrot que le fruitier Pierre DeFretereules, ayant eu noise avec lui, le fruitier menaça le dit Guillaume DeBrot, lui disant qu'il avait des bêtes allant sur terre, mais qu'avant huit jours, elles iraient autrement. Il advint que dans ce temps quatre de ses vaches périrent.

» Le dimanche 2 décembre, en la chambre de l'Inquisiteur, à Neuchâtel, Guillaume Matthey, d'Auvernier, interrogé sur la matière de la foi, dépose : Qu'il ouit un homme dire à son père, qu'il avait trouvé bien matin, en son cellier, Jaquette Grandjean, d'Auvernier, endormie. Dont il eut si grande peur qu'il s'enfuit; alors la femme s'éveilla et le pria qu'il n'eût point peur et qu'il lui pardonnât: encor à présent (dit le déposant), elle a le nom d'être une *valdoise*. — Qu'il y a deux hommes, à Auvernier, Guillaume Percheta et Jaquet Droge : il a oui celui-ci reprocher à Percheta qu'il était *casserôd*, lequel ne répondit rien contre. — Qu'il a oui dire que Claude, fils du dit Jaquet Droge, est *valdois*. — Qu'il a oui dire à la Babylioche, *en faisant son procès*, que tous ceux qui se mêlent de connaître les bierres sont hérétiques, et que Annelet Pachelin, d'Auvernier, et Petit Jehan Colin, de Corcelles, sont de ce métier.

» Guillaume Lardy dépose que Guillaume Percheta, selon la commune renommée, est hérétique.

» Vaucher Lausseroix dépose : Que environ à la Saint-Jean, étant à sa vigne de Serrières, il ouit Jean Percheta qui reprochait à Jean Grant qu'il gardait en sa maison deux *casserôdes*, et (comme dépose le dit Vaucher) il y a deux femmes chez lui, sa femme et sa fille; l'autre lui répondit : Je ne vais point par les combes, comme ton frère!

» Tout ainsi dépose Jean Jacobé, allié Gorguillon, *mayor* de La Côte.

» Nicolas Robert, d'Auvernier, dépose qu'il a oui dire que Guillaume Percheta et Jaquet Droge sont *casserôds*; — et que Jehanneret Roy, de La Gratta, lui a dit qu'il vit une fois ces deux en une combe, derrière Bôle, qui s'appelle Merdasson, où ils se couchèrent.

» Jean Bergeon dépose des reproches qui furent entre Jean Percheta et Jean Grant, tout ainsi que les précédents; puis dit que Rollin Borguignon, de Cormondrèche, et Petit Jehan Colin, de Corcelles, se connaissent aux bierres.

» Junod Page, dit ainsi de ces deux. Outre plus dépose que la femme de Jean Grant et celle de Guillaume Percheta se sont reproché l'une à l'autre qu'elles étaient *casserôdes*.

» Jean Tissot, de Cormondrèche, dépose que Petit Jehan Colin, de Corcelles, et Rollin Borguignon, se connaissent aux bierres; — qu'il a oui dire que Jehanneret Roy a eu vu Guillaume Percheta et Jean Droge, en temps de tempête, en la combe du Merdasson, *qui est lieu désert*.

» Jacob Borguignon, de Cormondrèche, dépose qu'il a oui dire que Petit Jehan Colin *se connaît au cours des étoiles*, et que Vomard Sasin avait un petit-fils qui fut trouvé mort et oppressé.

» Le mardi 4 décembre, Henri Rollet, examiné par l'Inquisiteur, dépose : Qu'il a oui Jaquet Junod reprocher à Guillaume Percheta qu'il était *casserôd*; — que Rollin Borguignon se connaît aux bierres avec Petit Jehan Colin.

» Girard Boivin dépose que Rollin Borguignon se connaît aux bierres.

» Michel Brochier dépose qu'il a oui dire à Pierre Dubois que Guillaume Percheta *tomba une fois avec le temps, dès l'air en terre*; — que se trouvant delà le Lac, il ouit dire que Jaquet Junod et Guillaume Percheta *étaient pris*; — que la noise qui fut en la vigne de Serrières fut comme dessus; — que Rollin Borguignon se connaît aux bierres, car une fois en regardant les étoiles, il dit qu'il mourrait un petit enfant, et le lendemain une femme enfanta un fils qui vint mort.

» Jaquet Simonin dépose qu'il a oui dire que Petit Jehan Colin et Rollin Borguignon se connaissent aux bierres, et que la femme de Jean Grant se connaît au temps avenir et *devine quel temps il fera*.

» Jean Montmollin dépose qu'il a oui dire qu'Antoine Udriet (!) et Guillaume Percheta sont casserôds.

» Le mercredi 5 décembre, Pierre Dubois dépose qu'il a oui dire que Jaquet Droge *chut de l'air par-dessus un arbre*; — et que lui avec Guillaume Percheta, Jaquette Grandjean et Antoine Udriet sont hérétiques.

» Etaient présents à ces divers interrogatoires, tantôt l'un, tantôt l'autre : honorable homme, maître Loys de Pierre [chanoine de Neuchâtel], frère messire Clément Lonet, messire Jaques de Berne et Jean Paillardet ¹. »

Telle était l'enquête! — On aura pu remarquer, en passant, les histoires saugrenues que débitent quelques-uns des témoins. La seule chose que nous puissions admettre, c'est le reproche adressé à quelques-uns des suspects de faire de *mauvais breuvages*: il est possible, en effet, que des personnages connaissant les propriétés de nos vénéneuses, le fruitier DeFretereules, par exemple, aient utilisé leur savoir pour nuire aux voisins avec lesquels ils étaient en différend. — Arrêtons-nous un instant à la déposition touchant Jaquette Grandjean, d'Auvernier: comment faut-il expliquer

¹ Grandes Archives: B ²³/₂₃ b.

la présence de cette femme endormie dans un cellier, à l'aube du jour? Très-simplement, selon nous. Cette femme était somnambule; elle faisait des excursions tout endormie, sans en avoir conscience; cette nuit-là, elle était sortie peut-être par une fenêtre donnant sur le toit, avait suivi les chénaux des maisons de la rue, avait probablement trouvé ouverte la fenêtre du réduit où l'on est dans l'habitude, à la campagne, de mettre pommes, noix, grains, fruits secs, chanvre teillé, etc., était entrée et s'y était arrêtée. Au matin, le plus surpris des deux peut-être fut celle qui se croyait couchée à côté de son mari; mais comme elle connaît les idées qui courent sur les sorciers, elle rassure le propriétaire du cellier, et le prie de lui pardonner sa présence inexplicable en ce lieu. Peut-être n'a-t-elle pas la conscience parfaitement en repos sur ses courses nocturnes et croit-elle que c'est le Diable qui la transporte dans des endroits solitaires?

L'Inquisiteur florentin Grillandus (1520) conte dans son ouvrage contre les sorcières, un trait assez semblable: « Un homme traversait la campagne à la première lueur de l'aube; en suivant un ruisseau, il s'entend appeler d'une voix très-douce, mais craintive et tremblante. Et il voit là une blanche figure de femme, à peu près nue, sauf un petit caleçon: honteuse, frissonnante, elle était blottie dans les ronces. Il reconnaît une voisine. Elle le prie de la tirer de là. — Qu'y faisiez-vous? — Je cherchais mon âne! — Je n'en crois rien. — Alors elle fond en larmes; la pauvre femme qui bien probablement sortait du lit de son mari, se met à s'accuser: Le Diable l'a menée au sabbat; en la ramenant il a entendu une cloche et l'a laissée tomber. — Elle tâche ensuite d'assurer sa discrétion; elle lui donne un bonnet, des bottes, trois fromages. Mais le sot ne put tenir sa langue; il se vanta de ce qu'il avait vu. Elle fut saisie, torturée, puis brûlée. » Tel fut sans doute le sort de Jaquette Grandjean et des seize autres inculpés. Il fallait si peu pour faire naître la *commune renommée d'être sorcier*! — Nos prisons, à cette époque, contenaient une foule de gens accusés de sorcellerie (1481).

CHAPITRE III

La prison.

Telle était l'enquête, avons-nous dit. — Ensuite l'Inquisiteur lançait un mandat d'amener contre ceux qui paraissaient coupables dans les désignés par la voix publique. Assez souvent on arrêtait les *suspects* avant l'enquête : une déposition nous montre qu'on avait procédé ainsi à l'égard de Guillaume Percheta et de Jaquet Junod.

C'était ordinairement pendant la nuit qu'on les saisissait. Aussitôt pris, on veillait à ce qu'ils ne pussent toucher terre, on les amenait en char ou on les portait, afin de tirer d'eux plus facilement la vérité. De plus, le Juge évitait scrupuleusement que le sorcier pût lui toucher la main et les bras nus et qu'il le regardât le premier ; par ce regard le sorcier pouvait le corrompre.

Une audition courte et sommaire avait lieu sur-le-champ. Dans cet examen, le juge d'instruction devait s'entretenir avec le prévenu comme en riant, afin de le surprendre, de lui arracher un aveu qui devenait, quelque léger qu'il pût être, la base de toute l'opération. Ensuite on le jetait en prison.

Or, il faut savoir ce qu'étaient les prisons, à cette époque. Nous avons quelques documents qui prouvent que l'art de martyriser par la prison était très-bien entendu, et qu'il subsista durant toute l'époque protestante. Les prisons étaient dans les tours de châteaux (Thielle, Boudry, Môtiers, Gorgier, etc.), et ressemblaient à des caveaux ; c'étaient les *krotons* dans lesquels on descendait avec une échelle ; ou bien des cages formées de poutres en chênes, assujetties par des boulons de fer. Toutes étaient sombres, étroites, affreuses. Dans ces cachots se trouvaient des appareils pour enchaîner les prisonniers, afin qu'ils ne pussent s'évader. A Valangin

on voit encor des poutres pour serrer les jambes des prisonniers. Une autre méthode était d'attacher les détenus à des croix en fer ou en bois : les bras, le cou, les jambes et le corps y étaient fixés. Ou bien, les mains derrière le dos, on les rivait au mur par une chaîne si courte que les malheureux ne pouvaient changer de position. Quelquefois on leur attachait de grosses pierres aux pieds de manière à les immobiliser encor davantage. Les *krotons* étaient souvent si étroits que c'étaient de véritables trous, dans lesquels on pouvait à peine être debout, assis ou couché. Quelques-uns étaient profonds comme des puits, solidement murés et voûtés dans le haut; on descendait le prisonnier par une ouverture pratiquée dans la voûte, et on le remontait soit par une corde, soit au moyen d'une échelle (Boudry); il avait une tour sur la tête. En hiver, les détenus gelaient à moitié, de telle sorte que les pieds se gangrenaient. Partout l'obscurité la plus profonde; les malheureux étaient dans une nuit continuelle; la seule chose qui pût leur indiquer que le temps s'écoulait, c'était la goutte de boue liquide qui suintait le long des murs et tombait dans le fond du cachot sur la paille pourrie; leurs membres étaient bientôt perclus de rhumatisme, une inquiétude angoissée s'emparait de leur âme; ils gisaient dans leurs ordures empestant le peu d'air qu'ils respiraient. La nourriture était grossière et parcimonieuse. Ils ne pouvaient dormir, tourmentés qu'ils étaient par la vermine, par les rats, par les souffrances, des songes affreux, l'épouvante qu'engendre la superstition. En outre, ils étaient malmenés par les geôliers, les bourreaux et leurs aides.

Quand on se représente la situation d'un prisonnier en prévention à cette époque, dans un cachot obscur, avec ses chaînes, ses rats, sa température glaciale, son humidité et son air infect, on comprend que le prévenu dût être disposé à avouer tout ce que l'on voulait. Les confesseurs et les juges savaient accélérer l'aveu par des ruses parfois d'un raffinement diabolique. Il arrivait que l'on arrachait

un aveu volontaire, en promettant une libération complète, mais cet aveu extorqué par une promesse fallacieuse, était infailliblement suivi de la mort sur le bûcher.

Les questions étaient presque toujours les mêmes. L'accusé n'en pouvait comprendre la plus grande partie ; elles étaient toutes tirées de petits manuels, faits exprès pour poursuivre l'hérésie, de manuels directeurs composés par des moines inquisiteurs retirés, de manuels où l'on trouvait à foison inepties et âneries, les choses les plus folles mêlées aux plus cruelles : ils portaient les noms baroques de *Fouets*, *Fourmilières*, *Fustigations*, *Lanternes*, *Marteaux-des-Sorcières*. Ce sont ces manuels qui ont fait que la secte des sorciers paraît partout la même.

CHAPITRE IV.

La question.

Si l'accusé ne faisait pas d'aveux, venaient les épreuves de la *question*, comme on appelait gracieusement dans ces siècles de barbarie la torture et les tourments savamment gradués du bourreau.

Les tortures étaient diverses ; on y employait l'eau, le bois, la pierre, les cordes, le fer et le feu. — Pour la question, l'accusé était mis en chemise ; on laissait aux femmes un jupon sur la chemise, jupon qu'on liait aux genoux. Si c'était celle de l'eau, le bourreau l'étendait sur un tréteau, les mains et les pieds liés et passés dans des anneaux de fer ; la tête était maintenue renversée, et un aide versait lentement dans la bouche les pots d'eau auxquels on avait coté l'épreuve. L'Inquisiteur, placé auprès du tourmenteur, à chaque degré de la torture sommait le patient de dire la vérité.

— Pour la question de l'*estrapade*, de la *grue*, on levait l'accusé au moyen d'une grosse corde placée dans une poulie fixée au plafond; la corde serrait les mains liées en croix derrière le dos. Pour la question simple, on hissait le patient à une certaine hauteur et on l'y laissait à la volonté du Juge; pour la seconde épreuve, on lui attachait aux orteils une pierre de vingt-cinq livres, ensuite une de cinquante, enfin pour la question extraordinaire le quintal; une épreuve avait lieu le matin, en général, une autre l'après-midi; le temps pendant lequel on laissait le patient suspendu variait; il pouvait aller à 1, 2, 3, 4 heures. La souffrance était si forte que souvent, au rapport des procédures, la sueur ruisselait du corps des questionnés et coulait sur les dalles; souvent aussi les épaules se *décrochaient* et les bras se trouvaient avoir fait le tour; — le bourreau les remettait une fois la question close. Les premières épreuves n'étaient pas les pénibles : quand, les membres endoloris, enflés, le patient se voyait de nouveau accroché au fatal cable, à l'infernal cabestan, il était bien rare qu'il ne se résolût pas à avouer tout ce qu'on exigeait de lui. Cette question était la plus en usage chez nous; souvent on lâchait la corde brusquement, puis on hissait de nouveau et rapidement le malheureux entre ciel et terre. A Valangin, on voit encor une pièce de bois en forme de cabestan, adossée aux murs, et trois gros anneaux de fer scellés à la partie supérieure de la voûte; à la Neuveville, les instruments de torture sont intacts.

Il y avait ensuite la question du *chevalet* : le bourreau plaçait l'accusé à cheval sur une pièce de bois taillée à arêtes vives, aiguës, tranchantes; on suspendait des poids à chacun de ses pieds, afin que les angles lui pénétrassent dans les chairs. — Ou bien celle de l'*expansion* : on étendait le sorcier sur une espèce d'échelle sur laquelle se trouvait un cylindre garni de pointes en bois, avec lequel on lui labourait le dos. — Puis celle du *brodequin*, qui consistait à serrer la jambe du patient dans une espèce de boîte, formée de quatre morceaux de chêne ferrés; le bourreau

enfonçait à coups de maillet des coins entre les planches qui aplatisaient les pieds et fendaient les os. — On avait aussi des appareils à serrer les pouces jusqu'à ce que le sang jailût de dessous les ongles. — Il y avait encor la question du *treuil*, la plus terrible de toutes, celle des *mèches soufrées* qu'on enroulait autour des doigts et auxquelles on mettait le feu; celle où l'on faisait usage de tenailles, de pinces et de fers rougis au feu, de charbons ardents ou d'eau-de-vie enflammée.

Avant d'être appliqués à la torture, les patients devaient passer par la préparation angoissante du *Stock* : « c'étaient deux blocs de bois superposés, longs de deux à trois mètres, mesurant chacun, en hauteur comme en largeur, vingt centimètres, joints à l'une des extrémités par une charnière de fer, à l'autre assujettis par deux boulons de fer, clef de l'engin, qui se vissaient dans les deux blocs. Au centre de l'instrument, creusées mi-partie dans un bloc, mi-partie dans l'autre, se trouvaient deux ou trois ouvertures avec un diamètre de dix centimètres, distantes l'une de l'autre de vingt-cinq centimètres. On levait une des pièces de bois; les jambes du malheureux étaient placées dans les entailles circulaires; on fermait l'instrument qui serrait la jambe entre la cheville du pied et la naissance du mollet; ensuite on scellait les bras au-dessus du poignet, dans deux demi-anneaux de fer, fixés dans la partie supérieure du *Stock*, à quinze centimètres des jambes. Le patient restait donc là replié sur lui-même dans une position horriblement angoissante, parfois des nuits entières, mais le plus souvent avant l'interrogatoire ».

Grâce à ce luxe d'instruments, le bourreau était devenu l'une des trois grandes figures de l'époque qui ressortaient aux yeux du peuple : le *seigneur*, le *prêtre*, le *bourreau*! triangle fatal aux angles duquel il allait trop souvent se heurter! Le jargon en usage chez nous à cette époque nous montre très-bien comment était envisagé le rôle donné par le pouvoir au bourreau. On appelle celui-ci le *carnacier*;

l'idée populaire le met en parallèle avec les animaux qui ont toujours l'œil sanguinolent, aux griffes des morceaux de chair et le muffle ensanglanté ; — encor il valait mieux pour eux tomber sous leurs crocs que sous la main du tourmenteur. Le féroce animal attaquait sous la verdure, près d'un arbre, d'un cours d'eau, il y avait moyen de fuir et d'appeler à l'aide ; mais le froid bourreau, l'homme à la casaque rouge et au tablier de cuir, ne sortait pas de son antre, la Chambre-de-la-Question.

Habituellement, ces chambres-de-la-question étaient à l'étage souterrain ; chacun connaît la *Cave-aux-Sorciers* du château de Colombier ; « celui qui visite le château de Valangin et qui descend l'escalier obscur conduisant à l'étage souterrain, pénètre dans une espèce de corridor étroit, voûté, fermé d'un côté par le mur extérieur [large en cet endroit de douze à quinze pieds], de l'autre par une paroi verticale dans les murs épais de laquelle sont pratiquées trois ouvertures servant de portes à de sombres cachots : c'est l'enceinte réservée à la torture ». Les murs, on le voit, étaient assez épais pour étouffer les cris ; c'étaient de vraies *caves* en effet. Si, une fois là, on se représente les instruments de torture appendus ou fixés aux murs, fichés dans la dalle, suspendus à la voûte, les roues, les tours à serrer, les vis, les tenailles, les scies, les coins, les colliers et les carcans, les chevalets, les entonnoirs, le stock, les pierres, les chaînes, les cordes, le réchaud où le bourreau faisait rougir ses *outils*..... la terreur vous saisit, l'angoisse serre le cœur, on se prend à dire que jamais cela n'a existé..... Et pourtant cela a été ! et les fauvettes qui chantent aux lierres du château sont les filles de celles qui jetaient leurs mélodies, près des murailles étouffant les cris des malheureux torturés.

Voyez dans l'une des chambres-de-la-question de Vaux-marcus, de Gorgier, de Boudry, de Colombier, de Neuchâtel, de Thielle, du Landeron, de Valangin, du Vauxtravers, la scène de l'interrogatoire : Dans les mains du bourreau,

la sorcière; elle a 60, 70, 80 ans et plus, les cheveux gris, les yeux éraillés, la voix cassée, — ou bien le berger, visionnaire, amateur d'antiques recettes, et, comme la vieille, fauteur d'exercices magiques, de pratiques cabalistiques; leur corps a été brisé par la torture; aucune force de volonté n'existe plus chez eux; ils répondent *oui* aux questions posées par l'homme en robe noire, dont la seule présence dans un quartier effraye les populations et glace d'épouvante ceux que la voix publique accuse d'hérésie. Il est là entouré de moines du pays, ses subordonnés de par la loi de l'Inquisition, qui le suivent aveuglément, qui l'envisagent comme un personnage.

Quel vouliez-vous que fût le résultat d'une pareille manière de procéder! — Le bûcher! c'était inévitable. Il est même étonnant que de nos jours des gens croient encor que si les sorciers avaient été innocents, on les aurait relâchés, et que leur condamnation seule prouve leur culpabilité. L'Inquisition était passée maîtresse dans l'art de trouver des coupables: l'on ne sortait de la Chambre-de-la-Question que pour marcher au supplice. N'avons-nous pas sous les yeux les iniques procédures dressées contre les Juifs, les lépreux, les Templiers, les Albigeois, les Vaudois, les grands et les petits hérétiques de toutes les nations?

CHAPITRE V.

L'interrogatoire.

Pour fixer notre jugement, prenons quatre procédures dressées en 1481, par l'Inquisition, et faisons examen des actes de très-près.

« S'ensuivent les procès formés à l'encontre de Jehanneret Regnal-le-Boiteux, de Travers, de Pierre Croschard, de Cou-

vet, de Rollet Croschet, de Boudry, et de Rollin Borguignon, porcher, de Cormondrèche, d'après les écritures de Jaques de Berne, prêtre, chapelain de Neuchâtel, notaire apostolique et impérial, — procès formés par François Grenet, de l'ordre des Frères Prêcheurs (Dominicains), *docteur en théologie*, vice-gérant et vicaire de frère Thomas Gogat, Inquisiteur général aux diocèses de Genève, de Lausanne, de Sion et de plusieurs autres lieux, à l'instance du Procureur de la Foi, frère Jean Gay ; en présence tantôt de noble homme Conrad de Diesse, châtelain de Boudry, de frère Jean Ruffi, de l'ordre des Frères Prêcheurs, de messire Clément Lonet, prêtre, et de Jaques Vanner; tantôt de noble religieux Claude de Livron, prieur du Vauxtravers, de frère Jean Gay, de l'ordre des Frères Prêcheurs, de frère Etienne Paige, de Grandson, et de dom Jean du Frasne; ou encor de maître Louis de Pierre, chanoine de Neuchâtel, noble homme Antoine de Pierre, maître d'hôtel de Monseigneur Rodolphe de Hochberg, Jean Paillardet et Regnal Coulon, — tous ordonnés par le sire comte susdit.

A. JEHANNERET REGNAL-LE-BOITEUX. — Le samedi 6 octobre, délié de tout, il est amené devant Monseigneur l'Inquisiteur ; interrogé, *sans être mis à la torture*, du cas d'hérésie dont il était accusé, il répond libéralement :

— Il y avait environ trente ans, en un lieu dit la Combe-Uldry, sur Boveresse, il renia Dieu. Alors le Diable s'apparut à lui, comme semblance d'un grand homme noir, auquel il fit hommage en lui donnant le petit doigt de sa main droite, que le Diable toucha et étreignit à cette heure. Perrin Gaulner et Esthevenin Guyenet étaient avec lui.

Q. — Du crime de *sodomie* dont il était aussi diffamé ?

R. — Dès sa jeunesse il allait après les vaches comme font les taureaux.

Q. — Comment avait nom son Maître ?

R. — Josaphat.

Q. — S'il se montrait à lui en plus d'une façon ?

R. — Aucunes fois en espèce de mouton, aucunes fois en espèce de loup.

Q. — S'il n'avait point fait affaire de mauvais temps ?

R. — Oui. Une fois en un lieu qui se nomme la *Chaude-recte*, lui et ses compagnons, par la puissance de leur Maître, firent émouvoir le temps, le vent, la pluie et la tempête. Une autre fois, il peut y avoir un ou deux ans, lui, Etienne Guyenet et Pierre Croschard, allèrent ensemble, à la minuit, au Morset, et y trouvèrent leur Maître en forme de mouton; étant allés chacun sous un arbre, ils firent émouvoir la tempête.

Q. — S'il avait fait mourir des bêtes ?

R. — Oui beaucoup, lui avec ses compagnons ; entre autres un bœuf en la maison de Perrod Greset, de Travers, et un autre à Perrin Jaquet, auquel ils donnèrent il ne sait quoi, et qui fut tantôt mort.

Q. — Si son Maître ne lui avait point baillé de boîte [d'onguent ou de graisse] ?

R. — Oui, une qui était pour lui, pour Esthevenin Guyenet et Pierre Croschard, dont ils oignaient leurs cuisses et leurs bâtons, quand ils allaient en la Synagogue.

Q. — S'il avait un bâton comme les autres [accusés de sortilège et en prison] ?

R. — Oui, — et le montra publiquement.

Lundi 8 octobre.

Q. — Combien il gagnait d'aller à la Secte ?

R. — Cinq sols chaque fois qu'il allait à la Secte envers minuit.

Q. — En quelle forme était son Maître quand il lui fit hommage ?

R. — (On lui fait prêter serment de nouveau de dire la vérité.) En forme de loup ; il le baisa au derrière ; bien souvent il lui apparaissait en guise de *hors* (ours?).

Q. — Combien de fois il avait été en la Secte ?

R. — Tant de fois qu'il n'en savait le nombre, ni ne pouvait se le ramentevoir ; par coutume, il y allait le jeudi au soir, vers minuit.

Q. — Si son Maître ne lui avait point donné de boîte à lui seul?

R. — Oui; une pleine de vieux onguent vert, duquel il s'oignait les jambes, et disait : *C'est de par le Diable!* et lors il allait où il voulait.

Q. — S'il prenait de l'eau bénite et du pain bénit, à l'église?

R. — Oui aucunes fois, bien que son Maître le lui défendît, à lui et aux autres.

Q. — Comment ils faisaient mourir les bêtes?

R. — Ils mettaient d'une herbe que son Maître leur avait baillée, par là où les bêtes devaient passer; lors elles tombaient malades et mouraient.

Q. — S'il avait fait mourir un bœuf à Etienne Bersuad?

R. — Oui; partant il l'avait accusé aux Allemands.

Q. — Quel honneur il faisait à son Maître Josaphat, en la Secte ou ailleurs?

R. — Bien souvent il mettait un genou en terre devant lui.

Q. — S'il ne rencontrait pas aucunes fois son Maître, en allant et venant?

R. — Beaucoup de fois en semblance d'un homme brun.

Mardi 9 octobre.

Q. — Quelle avait été la cause principale qui l'avait fait entrer dans la Secte?

R. — Ce fut pour être riche; car il était bien pauvre et pas encor marié; cependant *il n'est pas riche par son Maître seulement*; car il promettait plus qu'il ne tenait.

Q. — Lequel l'avait mis en la Secte?

R. — Perrod Berthoud le premier le mena en la Combe-Uldry, où il vit le Diable *en espèce de grand homme noir* (!) auquel il fit hommage, comme il a dit. Là étaient ceux qu'il a nommés et Etienne Petit Gaultier.

Q. — Quels sont les endroits où il a été à la Secte?

R. — A la Combe-Uldry, à la Chauderecte, sous le pont de Couvet, au Morset de Travers, à Noiraigue.

Q. — Lesquels il a vus les premiers en la Secte?

R. — Perrod Berthoud, Petit Gaultier, Esthevenin Guyenet.

Q. — Ce que leur Maître leur commanda en la Secte ?

R. — Qu'ils fissent toujours beaucoup de mal, qu'ils devaient faire mourir les bêtes et les petits enfants, et ne point user de pain bénit, ni d'eau bénite.

Q. — Y mangea-t-on des petits enfants ?

R. — Une fois Esthevenin Guyenet, Petit Gaultier et Pierre Croschard mangèrent un enfant de celui-ci, sous le pont de Couvet ; mais il n'était pas présent, quand on le tua

Q. — S'il n'a point vu de femme à la Synagogue ?

R. — Oui, Agnès Dubied, de Noirevers.

Q. — Touchant le corps de notre Seigneur ?

R. — Il y a deux ans ou environ, à Pâques, qu'il le reçut et le garda jusqu'au lendemain. Il le porta à la Secte, où il le mit sur le feu dans une pelle, là où il se perdit, et ils ne surent ce qu'il devint : Agnès Dubied, Pierre Croschard, Etienne Guyenet de Couvet, étaient présents.

Q. — Si son Maître lui avait point parlé en la prison ?

R. — Oui, quatre fois : il lui défendit d'accuser ses compagnons ; alors Regnal lui demanda de le tirer hors de prison ; mais il lui répondit qu'il n'avait nulle puissance de faire cela.

Q. — Touchant la tempête qui chut le jour de Saint-Barnabé, il y a sept ou huit ans ?

R. — Elle vint de Noirevers, *par l'art du Diable*, à la requête de ses compagnons et de lui : bien que pour lors elle fût à Vauxmarcus, la tempête chut au Vauxtravers.

Q. — De ceux qu'il a connus à la Secte ?

R. — Pierre Guessaz, de Môtiers, Vuillème Sicquard allié Dubois, de Travers, Berthoud Arbelet, Regnal DuPasquier, de Fleurier, Humbert Guyenet, Jeanjacquet, de Couvet, et Agnès Dubied, de Boveresse, avec ceux déjà dits.

Q. — Quel office il avait en la Secte ?

R. — Il était trésorier et payait les autres.

Q. — S'il n'en avait point vu d'autres en la Secte ?

R. — Il y a dix à onze ans qu'il y a vu Jean Bovet, une fois en Noirevers et une fois sous le pont de Couvet.

Mercredi 10 octobre.

Q. — Si tout ce qu'il a confessé aux répétitions précédentes est vrai ?

R. — Oui.

Q. — Où il fut la dernière fois à la Synagogue ?

R. — Au Morset ; ceux qu'il a nommés étaient avec lui.

Q. — Qui lui baillait l'argent duquel il payait les autres, suivant son office ?

R. — Le Diable lui baillait aucunes fois vingt florins d'or ; aucunes fois plus ou moins, avec quoi il les payait.

Q. — Où fut pris l'enfant de Pierre Croschard pour le porter en la Secte ?

R. — Il ne sait.

Q. — S'il demandait la conclusion de son procès, n'ayant plus rien à dire ?

R. — Il priait Mgr l'Inquisiteur qu'il lui plût de le faire.

Et lors l'Inquisiteur l'assigna au temps que dûment il le pouvait clore.

Vendredi 12 octobre.

Q. — Si tout ce qu'il a confessé est vrai ?

R. — Tout est vrai.

Q. — Depuis quand il ne fut en la Secte ?

R. — Depuis un mois ; c'était sous le pont de Couvet, où étaient ceux qu'il a accusés.

Q. — Si son Maître n'était point venu à lui la nuit devant ce vendredi ? on l'avait oui lui parler.

R. — Oui, et Regnal lui reprochait de n'avoir point tenu la promesse qu'il lui avait faite de ne le point laisser prendre ; et s'il était pris de le délivrer de prison et le faire riche.

Q. — Où est la boîte que son Maître lui a baillée ?

R. — En son poile, derrière le fornet.

Q. — S'il n'a oublié aucun de ses complices ?

R. — Non, excepté Jeannette, la femme de Lambert Favre, de Boveresse.

Q. — Touchant Jean Bovet, s'il avait entendu dire en torture qu'il n'était pas Valdois, et répondu : Tu mens !

R. — Il est vrai.

Q. — De quoi il faisait mourir les bêtes ?

R. — *C'était de poudres faites d'aucunes herbes qu'il ne connaissait pas, que son Maître lui avait baillées (!).*

Q. — Du muselet ?

R. — Il est vrai : ils vont l'un avec l'autre, la face devers la terre, en la manière des bêtes ; souventes fois il avait fait ainsi.

Et ce vendredi même, son procès fut conclu à la *fournée des autres*.

B. PIERRE CROCHARD. — Lundi 22 octobre.

Interrogé du crime d'hérésie, dont il était diffamé, après qu'il eut été mis à la torture, selon l'ordonnance du droit¹, et admonesté trois fois et par trois jours, et *une par dessus de grâce*, il confesse volontairement :

Pour une déplaisance qu'il eut au bois de Couvet, il renia Dieu et se donna au Diable, en l'appelant pour le venir quêrir, parce qu'il ne pouvait avoir une ludje de foin.

Q. — Qui l'avait mené en la Synagogue pour la première fois ?

R. — Le Mauvais Esprit vint à lui, auprès de sa maison, en semblance d'un grand homme noir, qui lui dit : « Tu es mien, car tu t'es donné à moi ! » Il le mena à la Chauderecte, près de Couvet, bien qu'il lui fût grief. Mais le Mauvais Esprit lui ordonna de venir, lui disant qu'il y avait de ses amis et qu'il lui donnerait cinq sols. Lors il y alla.

Q. — Où il avait fait l'hommage et comment ?

R. — Par le chemin en allant. Le Malin Esprit lui commanda de lui donner l'ongle du petit doigt de sa main senestre, en signe d'hommage ; lequel ongle peu après lui tomba.

¹ Que disait-il ce droit ? Le *Miroir de Souabe*, recueil des lois de l'Empire, porte que lorsque homme ou femme sont accusés du crime de sorcellerie, *on les doit accuser par devant leur Evêque, qui les fera examiner par sages clercs ; et quand la chose est prouvée, l'Evêque les doit rendre au juge temporel. Le droit dit qu'on les doit ardoir sur une claie.*

Q. — Quand il fut à la Chauderecte, ce qu'il vit ?

R. — Il y avait beaucoup de gens. Ils étaient assis à une table et y mangeaient. Leur Maître était assis au-dessus d'eux, en semblance d'un grand homme brun. Selon son semblant, ils étaient bien trente personnes, desquelles il ne connut que Pierre Perret, de Sainte-Croix, le mari de sa mère, Henry Joseph et Margot Tofle, de Couvet. — (En marge : *il se dédit de la table.*)

Q. — Comment était le feu ?

R. — Il était pers (bleu) et les chandelles noires avec une lumière perse. — De là il s'en retourna tout seul en sa maison, environ quatre heures de nuit. — (En marge : *il se dédit des chandelles.*)

Q. — Quelle voix avait son Maître ?

R. — Il l'avait grosse et mal plaisante, et ruinait en la manière des taureaux.

Q. — Où il fut la seconde fois à la Secte ?

R. — Sous le pont de Couvet. Là le mena Margot Fresete.

Q. — S'il n'y porta rien ?

R. — La dite Margot y porta l'un de ses enfants à lui, de l'âge de deux ans, qu'elle déterra ; ils le portèrent en la Secte tous deux, et la femme le présenta au Diable son Maître.

Q. — Ceux qu'il vit à cette Secte sous le pont de Couvet ?

R. — Henry Joseph, Jehanneret Regnal, de Travers, Margot Tofle, Pierre Perret et plusieurs autres qu'il ne connaît point.

Q. — Que lui commanda son Maître ?

R. — Qu'il apportât en la Secte toujours quelque chose comme bêtes, viandes et autres biens de ses voisins, des petits enfants, et quand il recevrait le corps de Dieu (l'hostie consacrée), de n'en point user, mais de le garder en quelque lieu pour le porter en la Secte. Il leur défendait de se confesser et de faillir de venir à la Secte.

Q. — Où il fut la troisième fois à la Secte ?

R. — En Morset sur Travers. Là il a vu ceux qu'il a nommés et Pierre Guessaz. — (En marge : *il ne lui semble pas qu'il y vît le dit Guessaz.*)

Q. — Qui le payait des cinq sols que son Maître lui avait promis?

R. — Pierre Perret, son beau-père, recevait acquit pour eux deux, et lui donnait toujours sa part cinq sols.

Q. — Comment il alla à la Secte, cette fois?

R. — Son Maître vint à lui en semblance d'un mouton, et le porta au Morset; il tenait devant lui un agneau.

Mardi 23 octobre. Pierre Croschard étant ramené devant l'Inquisiteur, du tout délié.

Q. — Où il avait été la quatrième fois, à la Secte?

R. — A la Roche-Blanche. Son Maître vint le quérir en forme de mouton; avec lui alla Agnès Dubied, sur un cheval noir; elle portait un enfant mort; lui avait un chevret.

Q. — Comment son Maître avait nom?

R. — Se nommait Raphas.

Q. — Si son Maître ne lui bailla pas de boîte?

R. — Oui, la première fois qu'il fut à la Secte. Elle était pleine d'onguent noir; son Maître lui dit que c'était pour faire mourir gens et bêtes.

Q. — Quel office il avait en la Secte?

R. — Il servait devant la table, et Agnès Dubied faisait la cuisine.

Q. — En quelle forme était son Maître?

R. — En la forme d'habitude; excepté qu'après la fête, il se transfigura en gros taureau, et puis en ce point, s'en fut parmi les bois.

Q. — Pourquoi il avait varié dans ses réponses?

R. — Pour cuider échapper. — Il confesse encor qu'une fois, il dormait sur le foin, devant le poulet chantant, quelque chose le prit par le bras (selon son avis) et le réveilla. Lors il eut peur et se signa, puis se leva pour aller vers une femme qu'il avait autrefois connue.

Jeudi 25 octobre, à heure de midi.

Q. — S'il n'avait point porté le corps de notre Seigneur en la Secte?

R. — Nanny; mais il y a huit à neuf ans qu'il reçut no-

tre Seigneur, le samedi, veille de Pâques, et le garda secrètement en sa bouche; puis le mit dans son sein et le porta jusqu'à Couvet, et là le bailla à Margot Tofle, en lui demandant ce qu'elle en voulait faire; car elle lui avait persuadé de l'apporter; à quoi elle répondit qu'elle en voulait faire de l'oignement. Mais il dit que de cela et de tous cas d'hérésie, il a été confessé au Pardon de Lausanne, et conséquemment au Pardon qui fut au Vauxtravers.

Q. — Si, depuis sa confession, il est retourné en la Secte?

R. — Oui, par deux fois.

Q. — Si tout ce qu'il a confessé est vrai et s'il a commis les choses qu'il a dites?

R. — Oui, ainsy est.

Et fut lu son procès devant lui, de mot à mot, en lui demandant si tout était vrai. Ayant répondu que oui, il fut interrogé s'il voulait la conclusion de son procès, et s'il renonçait à toute opposition et telle manière de faire. — Ayant dit que oui, et prié Mgr l'Inquisiteur qu'il lui plût de conclure son procès, comparut frère Jean Gay, Procureur de la Foi, lequel demanda la conclusion du procès. Adonc, l'Inquisiteur avec les dites parties en fit conclusion et assigna les parties, de jour à jour, de heure à heure, en temps de us ordinaire, pour ouir la sentence définitive.

C. ROLLET CROCHET. — Mardi 27 novembre.

Q. — S'il était hérétique?

R. — Il pouvait y avoir quarante ans ou environ qu'il était entré en la Secte.

Q. — Qui l'avait mené à la Secte?

R. — Etant jeune, Jaquet DuPlan lui dit une fois, à Neuchâtel, que, s'il voulait le croire et aller avec lui, il serait riche et aurait beaucoup de biens. Lors il fut content et y consentit. Jaquet DuPlan l'emmena à Pierrabot, à la Secte, où il y avait beaucoup de gens. Et là était le Diable, en figure d'un grand homme noir, auquel il fit hommage. Et lors il se transforma en semblance d'un mouton, qu'il baisa

au derrière en signe d'hommage; ensuite il lui donna l'ongle du doigt du milieu de sa main destre, qu'il lui ôta du doigt sans lui faire grande douleur. Puis son Maître lui donna un arbre, nommé un sappe de son connu, lequel arbre peu après fut frappé du feu de l'esluyde (*l'éclair*).

Q. — Comment son Maître avait nom ?

R. — Robin !

Q. — Comment il le savait ?

R. — Le Diable le lui avait dit.

Q. — Ce qu'il fit en la Secte ?

R. — Il renia Dieu, la foi catholique, les sacrements de l'Eglise; il fit la croix en terre, puis marcha dessus en la dépitant (*maudissant*).

Q. — Lesquels il vit en la Secte ?

R. — Jaquet DuPlan qui l'y mena; Jaquet DuPasquier, Perrod Rondet et beaucoup d'autres qu'il ne connut pas.

Q. — Ce qu'on y mangea ?

R. — L'on mangea de la chair de petits enfants. Il but et mangea comme eux, mais non pas de cette chair, — comme il dit.

Q. — Du feu ?

R. — En cette Secte était un grand feu, dont la couleur était verte et qui n'était pas comme l'autre feu.

Q. — Ce qu'il vit en la Secte ?

R. — Le Diable, qui lui défendit de prendre pain bénit et eau bénite, et lui commanda d'approcher les croix [posées le long des chemins] le moins qu'il pourrait. Les viandes qu'on y mangeait ne sont pas comme les autres. La coutume est qu'après avoir bu et mangé, l'un prend l'autre par la main et ils dansent. Ensuite chacun prend sa part, homme ou femme; ils se connaissent en la manière des bêtes. Et lui — comme il dit — prit une femme en la Secte, avec laquelle il se mit à la façon des autres.

Q. — Qui les payait ?

R. — L'un de la Secte était prévôt, les payait et leur ordonnait les maux qu'ils devaient faire, à l'un d'une manière,

à l'autre d'une autre. Au cas qu'ils ne fissent point ce qu'il leur avait commandé, il menaçait de ne point les payer.

Q. — S'il se confessait ?

R. — Depuis qu'il était entré en la Secte, jusqu'à l'heure présente, il n'avait point confessé le péché d'hérésie, par peur et crainte.

Q. — Où il fut la seconde fois à la Secte ?

R. — En une combe, derrière le château de Valangin, en VauxSeyon. Il y trouva son Maître en forme d'un chien qui allait parmi eux; et lui semblait qu'il voulait recueillir ce qui demeurait des viandes.

Q. — Quel jour c'était ?

R. — Le jeudi après midi.

Q. — S'ils n'avaient pas peur qu'on les vît.

R. — Leur capitaine, qui se nommait *Hanchemand-le-Mazelier*, leur disait qu'ils n'eussent aucune peur, car ils étaient bien sûrs, et l'on n'avait garde de les voir.

Q. — S'il n'avait pas fait affaire de mauvais temps ?

R. — En cette journée-là chut temps de tempête et de tonnerre, sur Cornaux et Cressier, et, à son avis, Jaquet Du-Pasquier fut cause de cette tempête.

Q. — Quel office il avait en la Secte ?

R. — Il était messenger et allait où le capitaine de la Secte *Hanchemand-le-Mazelier* lui commandait.

Q. — Quelle chose ce capitaine lui commandait ?

R. — D'aller çà et là, et d'empêcher en temps de tempête qu'on sonnât les cloches; car, comme disait le capitaine, cela empêchait les mauvais temps.

Q. — Ce qu'il avait fait à cette seconde Secte ?

R. — Tout ainsi qu'à la première; l'un se mêla avec l'autre comme devant; et lui avec cette femme qu'il avait eue la première fois.

Q. — Comment s'appelle cette femme ?

R. — Ytenette de Saint-Martin-des-Epines.

Q. — Où il fut la troisième fois à la Secte ?

R. — Delà Neuchâtel, au cimetière des Juifs [*Pertuis-du-Soth*].

Q. — Combien on lui donnait quand il y allait et qui était celui qui les payait?

R. — Le capitaine Hanchemand donnait à l'un plus, à l'autre moins; mais jamais il ne lui donna plus de cinq sols par fois, et (comme il dit) cet argent ne lui profitait pas; il ne savait ce qu'il devenait.

Q. — Si son Maître ne lui avait point donné de boîte [d'onguent]?

R. — Non, mais il avait de l'onguent dur comme de la poix, de la grosseur d'une noix, que son Maître lui avait baillé, avec lequel il oignait une remasse [balai] sur laquelle il partait à la Secte.

Q. — Si, par la vertu de cet oignement, il pouvait aller où il voulait, sur sa remasse?

R. — Non, seulement à la Secte.

Q. — S'il allait à la Secte, toujours sur sa remasse?

R. — Non; aucunes fois son Maître venait à lui en semblance d'une nuelle [nuée], dans laquelle il était: lors, comme vent, il le portait à la Secte.

Q. — Qui il a vu en cette Secte?

R. — Des vivants qui sont hérétiques comme lui: Petit Jehan Pinjon, du Champ-du-Moulin, Vauchier Couchon, de Chambrelieu, et Jean Thibault, de Bôle.

Q. — En quel lieu il a été le plus souvent à la Secte?

R. — En VauxSeyon et en PontSeyon. — Il fut une fois au Vauxtravers, en un lieu qu'on appelle en Morset, où il vit Jehanneret Regnal, Etienne Guyenet, Jean Bovet, Pierre Croschard: Etienne Guyenet était prévôt de cette Secte?

Q. — Combien de fois il a été à la Secte?

R. — Tant de fois qu'il ne saurait les nombrer.

Q. — En quel lieu il avait vu Petit Jehan Pinjon, Vauchier Couchon et Jean Thibault?

R. — En VauxSeyon et en PontSeyon.

Mercredi 28 novembre.

Q. — Il est sommé de dire et accuser ceux qu'il a vus le plus souvent à la Secte.

R. — Ceux qu'il a déjà nommés, puis Girardoz Baillot, de Bôle, Collet Leschet, de Colombier, Jean Conraul et Vuillemin Simonin, de Cormondrèche, qu'il a vus souvent à Vaux-Seyon, lieu ordinaire de la Secte; et Jean Jaquet, de Couvet, qu'il a vu au Morset, sur Travers.

Vendredi 30 novembre.

Q. — Si ce qu'il a dit aux *répétitions* précédentes, était véritable?

R. — Oui, et ne voudrait pas dire le contraire.

Q. — Pourquoi, au commencement, il n'avait pas accusé ces sept qu'il a nommés depuis? si c'était par oubliance?

R. — Non, il s'en souvenait bien; néanmoins, par peur de son Syre, il n'avait osé les accuser.

Q. — Depuis quand il n'est pas allé à la Secte?

R. — Depuis deux ans, car il voulait tout laisser. Et parce qu'il n'y allait plus, son Maître le battait bien souvent aux champs, même en sa maison.

Q. — Si sa petite fille, qui était avec lui, ne s'apercevait pas qu'on le battait?

R. — Nanny, bien qu'elle l'ouît aucunes fois se plaindre.

Q. — Comment est le feu de la Secte?

R. — Il est bleu et se fait sans bois; après on n'y trouve ni cendres ni charbon.

Q. — Comment est le Diable?

R. — Il a la voix rauque et mal entendible; il est toujours vêtu de noir.

Q. — Depuis quand il n'avait parlé à son Maître?

R. — Trois semaines avant qu'il fût pris, en allant à Couvet, il passa au Morset; il y vit le Diable en semblance d'un oiseau noir, auquel il parla et dit qu'il avait peur d'être pris. Lors l'oiseau lui répondit qu'il ne devait point avoir peur, qu'il était bien assuré.

Q. — Si l'on ne porte point d'enfants à la Secte?

R. — Il y a environ trois ans que Jordan Colin, de Corcelles, y porta un enfant, au Cimetière des Juifs; l'un de la compagnie l'apprêta et ils le mangèrent tous ensemble. Il y a une fosse où l'on jette les têtes de ces petits enfants.

Q. — Pourquoi ils ne les mangeaient pas comme le reste?

R. — A cause des crânes.

Q. — Que fait-on du cœur de ces petits enfants?

R. — L'onguent qu'on leur baille : mais il ne le sait pas de vérité. La chair de ces petits enfants n'a pas la même saveur que l'autre.

Q. — La manière qu'on les y porte?

R. — On les présente premièrement au Maître ; puis celui-ci commande qu'on les baille à celui qui a l'office de les habiller (*apprêter*) en la Secte.

Samedi 1^{er} Décembre.

Q. — Si tout ce qu'il a confessé aux précédentes répétitions, est vrai, et s'il le soutient par le serment qu'il a fait sur les saints Evangiles?

R. — *Non, il n'est pas vrai; ce qu'il a confessé, c'est par torture.*

Même jour, après dîner.

Q. — Pourquoi il a nié tout son procès, en disant qu'il a confessé par torture, bien qu'il n'y fut qu'une seule fois et sans avoir de pierre attachée aux pieds, et qu'il n'y demeura guère? Quelle était la cause de cela?

R. — Ce fut pour tant que son Syre était présent, auquel il n'avait pas reconnu son cas, bien qu'à le faire, il l'eût admonesté.

Q. — S'il n'avait point porté le corps de N. S. en la Secte?

R. — Oui, par deux fois. La première au Cimetière des Juifs, il y a environ quatre ans; après qu'il l'eut reçu à Pâques de la main du prêtre, il l'ôta de sa bouche et le mit dans son sein; puis le porta à la Secte.

Q. — Ce que l'on en fit quand il fut là?

R. — Il le bailla à manger à un chien par le commandement de son Maître : lors, son Maître était invisible, toutefois il l'oyait bien parler. — La deuxième fois, son Maître ordonna de le donner à un oiseau qui était là; mais l'oiseau et l'hostie s'évanouirent.

Q. — Si son Maître ne lui avait point parlé en prison?

R. — Oui, mais une seule fois. Il lui dit de ne point confesser son cas, et de ne personne croire mieux que lui, car il le garderait; mais s'il le confessait, il le *comparerait*. — Que lui Rollet Croschet, priait instamment Mgr l'Inquisiteur qu'il lui plût de conclure son procès, disant qu'il n'y saurait rien ajouter, ni rien diminuer, car tout ce qu'il avait dit était vrai, — hormis qu'il disculpait Petit Jehan Pinjon.

Q. — S'il n'en voulait point disculper d'autres, car s'il en avait accusé quelque autre par erreur, malin vouloir et vengeance, il damnerait son âme?

R. — Nanny; mais sûrement ceux qu'il a accusés sont tels que lui.

D. ROLLIN BORGUIGNON.

Q. — Du cas d'hérésie dont il était diffamé?

R. — Il y a trente ans qu'il s'accorda avec un Juif, nommé Isaac, pour qu'il lui apprît la Science des bierres; il promit à ce Juif de lui mener cinq chars de bois en récompense; mais il ne lui tint point promesse et le déçut. — Ensuite il eut une grande *mélancolie* pour une fiancée (*caution*) qu'il avait faite. Et passant sur Serrières, près de l'eau, vint à lui un homme vêtu de noir, long, et avec des pieds ronds comme ceux d'un cheval, qui lui dit que s'il voulait le croire, il lui apprendrait la Science des bierres, qu'il désirait si fort à savoir, et qu'il le ferait être joyeux. Lors, il y consentit et connut bien que c'était le Diable, ains de grande *mélancolie*, il ne lui en chaloit. Puis le Diable lui dit de renier Dieu, la Cour céleste et les Sacrements de l'Eglise. Rollin en fut content, renia Dieu, les Sacrements, la Foi chrétienne et toute la Cour céleste : toutefois il ne voulut oncques renier la benoite Vierge Marie. Ensuite le Diable lui dit de mettre son pied sur le sien, ce qu'il fit. Et il apprit à connaître les bierres.

Q. — Quel hommage il fit à son Maître?

R. — Point d'autre hommage que de mettre son pied sur le pied du Diable et de se donner à lui. Ensuite il lui de-

manda le petit doigt de sa main senestre. De quoi Rollin fut content par telle considération qu'il jouirait de ce doigt jusque après sa mort.

Q. — Quel nom avait son Maître ?

R. — Affaron ! Et il avait la voix rauque et mal compréhensible : il parlait à la manière de ceux du Gessenay.

Q. — Lesquels il connaît de cette science ?

R. — Girard Lespaule, Nicholet Mestrau, PetitJehan Collin et la femme de Jean Grant sont tels que lui. — Une fois la pestilence était à Colombier ; et Mgr Antoine, du dit lieu, s'en était fui avec sa famille. En après, le dit seigneur rencontra Rollin et le pria de regarder aux bierres, pour savoir s'il n'en mourrait plus à Colombier. Mais Rollin s'en excusa, disant que s'il était connu comme tel, on le brûlerait. Lors le seigneur Antoine l'*assûra*, et Rollin lui dit que dedans huit jours, il lui en dirait la vérité. Il le fit et connut aux bierres que l'on ne mourrait plus à Colombier. Alors le dit seigneur s'en retourna y demeurer.

Q. — S'il n'avait pas été avec la Babylioche, exécutée par le feu dernièrement ?

R. — Oui. Une fois, elle et lui revenaient d'Estavayer, d'acheter du blé au marché, et il lui parlait de deux florins qu'il devait pour une dîme et qu'il ne pouvait nier. Lors la Babylioche lui dit : « Si tu veux venir avec moi demain au Crou-du-Maige (aujourd'hui *Creux-des-Sorciers*, au bas de la Fin de Peseux), nous y trouverons ton Maître et le mien ; l'un des deux te baillera ces deux florins ; mais il faut qu'au matin, en te levant du lit, tu fasses la croix à reculons ; si tu l'oubliais et que tu fisses la croix à droite, ne viens pas au Crou-du-Maige. » Mais comme il allait *Sous-Chably*, il rencontra la Babylioche et son Maître, qui le battirent tellement qu'il demeura dix-sept semaines au lit.

Q. — Quel nom avait le Maître à la Babylioche ?

R. — Ragot ! Une fois qu'elle et lui avaient bu en la maison de Jean Robert et qu'ils passaient sous Auvernier, ils eurent noise ensemble. Lors le Maître de la Babylioche vint

contre lui en semblance d'un chat gros et noir ; et le gros chat noir et la Babylioche lui soufflèrent tellement contre la tête que les cheveux lui tombèrent, si bien qu'il ne lui en demeura pas un.

Q. — S'il n'a point été avec Rollet Croschet ?

R. — Oui, et il lui a entendu dire que nous n'avons pas d'âme, pas plus qu'un cheval ; Croschet ne faisait jamais la croix.

Q. — Et lui, Rollin ?

R. — Quand il faisait le signe de la croix à droite, son Maître le battait sans remède.

Q. — S'il n'a pas appris la Science des bierres à aucuns ?

R. — Oui, à Michée Roget, *Curé* de Concise, qui devait lui donner trente gros et qui ne lui donna qu'une bouteille de vin.

Q. — S'il faut prêter hommage au Diable, pour être savant en cette Science ?

R. — Nul ne peut savoir la Science des bierres sans lui faire hommage comme il l'a fait : *alors le Diable se démontre au ciel, pas guère haut, en semblance d'une bierre* ; et l'on voit ce qu'il advient. Et nul ne le peut voir que ceux qui lui ont prêté hommage ; — ce qu'il affirme et veut maintenir devant tous et sous la peine du feu : nul ne sait cette Science qu'il n'ait renié Dieu et adoré le Diable, comme lui.

Q. — En connaît-il d'autres qui soient tels que lui ?

R. — Nicolet Mestrau lui a dit autrefois qu'il savait la Science des bierres, et la femme de Guillaume Lamoureux est *Charmeresse* ; elle charme et guérit les bêtes *que les loups ont blessées*, — ce qu'il lui a vu faire.

Q. — En quelle forme le Diable s'est apparu à lui ?

R. — Il s'est apparu à lui plus de dix fois, toujours en forme d'homme, avec un pied rond, et vêtu de noir comme la première fois ; sauf quand il s'apparut au bois de Colombier, alors qu'il gardait les pourceaux, en forme d'un aigle noir qui lui commanda beaucoup de choses qu'il ne voulut pas faire ; toutefois il lui fit honneur.

— De plus Rollin Borguignon, admonesté par l'Inquisiteur de vouloir se reconnaître très-entièrement et dire s'il avait été à la Secte? et avec qui? et de quelle manière? — ni à la seconde, ni à la tierce monition, n'a voulu le reconnaître; il donne son corps et son âme à tous les diables s'il a été à la Secte, et s'oblige à être brûlé si l'on prouve le contraire, sans lui faire grâce ni miséricorde ¹. »

CHAPITRE VI.

La Sentence.

Une fois le procès conclu, comme disait l'Inquisiteur, la besogne était facile, et les coupables étaient envoyés au supplice par fournées, suivant une autre de ses expressions. Nous n'avons pas les condamnations qui frappèrent ces accusés; nous savons seulement qu'ils furent brûlés vifs avec beaucoup d'autres : Croschet à Boudry, Regnal et Croschard près de Môtiers, et Borguignon à Colombier. Mais en fait de sentences, il nous reste (en latin) celles qui avaient été prononcées quarante ans auparavant; elles doivent être identiques, car ce sont les mêmes faits, les mêmes crimes, reniement de Dieu et du Paradis, hommage au Diable, etc.; Hanchemand-le-Mazelier, chef de la Secte, est accusé d'avoir, comme un animal féroce, mangé ses propres enfants.

Voici l'un de ces actes, rédigés sur le Cimetière, devant la Collégiale de Neuchâtel, sous le tilleul où se rendait la Justice :

« Nous, frère Ulrich de Torrente, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Inquisiteur pour la foi, député par Messire Jean de Prangins, Evêque de Lausanne, pour la recherche des

¹ Gr. Arch. : B. ²⁰/₂₃; ²⁰/₁₉; ²⁰/₁₈. — F. ²³/₂₈.

crimes d'hérésie dans son diocèse, etc., avons poursuivi spécialement Jaques DuPlan, de la paroisse de Neuchâtel, accusé, avec plusieurs complices, d'hérésie, d'idolâtrie et d'autres crimes énormes, reniant la Sainte Trinité et sa part du Paradis, prêtant hommage au Diable, l'Ennemi et l'Adversaire, et se livrant à plusieurs autres crimes abominables, qu'il a reconnus lui-même après les monitions juridiques, *non pas de son propre mouvement, mais après de fortes et répétées exhortations*. Par l'avis de plusieurs personnes notables, ecclésiastiques et séculières, après avoir invoqué le nom de Jésus-Christ, nous condamnons le dit Jaques DuPlan, *comme hérétique obstiné et impénitent*, à être livré au bras séculier. — Nous exhortons les juges à prononcer, *suivant les saints Canons*, la peine de la roue et la mutilation des membres, ainsi que la confiscation de ses biens à partager en trois parts, dont deux pour le fisc et la troisième pour l'Inquisiteur. — Donné à Neuchâtel, sur le Cimetière-de-l'Eglise, Matthieu de Cottens, domzel, étant mayor de Neuchâtel, sous le sceau de l'Inquisition, le Samedi 20 Juin 1439. — Témoins : noble et puissant seigneur Jean III, comte d'Arberg, seigneur de Valangin, Jean I^{er} de Neuchâtel, seigneur de Vauxmarcus, Jean, seigneur de Colombier, les trois chevaliers, Louis et Aymon d'Estavayer, Othenin de Cléron, Jaques de Diesse, Jaques de Vauxmarcus, Ulrich Haller, Jaques de Montagny, Jean de Treytorrens, les huit domzels, Pierre Gruères, Pierre de Gradibus, G. Esthonnaz, les trois notaires, Messire Etienne Bourselier, Jaques Berchinet, Pierre Queue-d'Ane, les trois chanoines de Neuchâtel, et enfin Messire Jean de Pierre, curé d'Onnens. »

Avant d'aller plus loin, faisons remarquer que le tribunal de l'Inquisition n'était point modifié pour notre pays, comme veut nous le faire croire l'Abbé Jeanneret. Si, comme il le dit, il tenait ses séances en plein air, s'entourait de toutes les lumières propres à l'éclairer, si les principaux officiers du Comte de Neuchâtel, les membres les plus instruits du

Clergé, les plus grands seigneurs du pays siégeaient aux côtés de l'Inquisiteur, le redoutable tribunal n'en était pas moins l'Inquisition, l'impitoyable Inquisition. — Cet *avis de personnes notables* n'est là que pour la forme; l'Inquisiteur cite les terribles lois de l'Eglise : de par les *saints Canons*, ces crimes-là sont passibles de telles peines; appliquez-les... Et on les appliqua en effet; les soi-disant criminels furent mis à mort. — Ajoutons que ces seigneurs, ces chanoines, que l'on nous représente comme des gens éclairés, pouvaient l'être dans leurs fonctions publiques, comme ministres des Comtes, administrateurs du pays, chefs des milices; mais aussitôt qu'il s'agit de *Sorcellerie*, ils deviennent des gens crédules, ils tombent presque au niveau des moines dominicains, venus la plupart de l'étranger et d'une ignorance crasse. Ne voyons-nous pas le seigneur Antoine de Colombier recourir à un Sorcier pour connaître l'avenir?

CHAPITRE VII.

La confiscation.

L'Eglise ordonnait, nous venons de l'apprendre, la confiscation des biens des Sorciers. — On a voulu trouver là les causes de cette recherche infatigable des Sorciers en tous pays. Michelet dit que les plus acharnés étaient les princes-évêques: En 1505, l'évêque de Genève en brûlait 500 en trois mois; celui de l'imperceptible évêché de Bamberg 600 en peu de temps, et celui de Wurtzbourg 900; la Sorcellerie, ajoute-t-il, était devenue un de leurs meilleurs revenus; c'est en vain que Charles-Quint veut établir « que la Sorcellerie, causant dommages aux biens et aux personnes, est une affaire *civile* et non *ecclésiastique* », ils continuent à brû-

ler en furieux ; les choses vont si loin, à la fin, que l'empereur le plus bigot qui fût jamais, l'empereur de la Guerre-de-Trente-Ans, Ferdinand II, est obligé d'intervenir, d'établir à Bamberg, un commissaire impérial pour que l'on suive le droit de l'Empire, et que le Juge épiscopal ne commence pas ses procès par la torture, qui les tranchait d'avance.

Il n'est pas facile de formuler, pour les poursuites qui eurent lieu chez nous, une accusation d'une pareille portée ; il faut avoir pièces en mains. La seule chose que nous puissions dire avec certitude, c'est que les Sorciers jugés chez nous ne furent pas tous d'aussi pauvres gens que le porcher Rollin Borguignon. Un compte trouvé aux Grandes-Archives le prouve. C'est le rôle des créances qui furent dévolues au Comte dans la saisie de biens des Sorciers Pierre Trump et Hanchemand-le-Boucher. Nous en annexons un relevé plus bas. On y verra que ce dernier était une espèce de banquier, dont les opérations s'étendaient non-seulement sur la banlieue de Neuchâtel, mais assez loin à la ronde. — Et si nous prenons, à cette époque, la moyenne du prix de la viande de bœuf, de veau et de porc, et des œufs (les denrées qui, dans le moyen-âge, sont le moins sujettes à de brusques variations), et que nous la comparions à ce que ces denrées se vendent aujourd'hui, nous trouvons que *le sol* de 1450 vaut fr. 1,25 de notre monnaie et que la livre lausannoise égale fr. 15. — D'après cela, chacun pourra apprécier combien était belle la fortune de Hanchemand ; car ce n'est qu'en 1454 que fut dressée cette liste de créances ; il en était probablement déjà beaucoup rentré depuis 1439 ; ensuite, les biens meubles et immeubles ne sont pas compris là-dedans ; et, d'après les termes mêmes du procès, l'Inquisiteur Ulrich avait déjà prélevé le tiers qui lui était dévolu par le droit. Il se peut très-bien que, tenu compte des époques, la fortune du boucher de Neuchâtel atteignît, en 1439, à la valeur qu'a pour nous la fortune de nos banquiers du jour ; il y avait de quoi tenter l'avidie Inquisition. — Pierre Trump, autre supplicié de 1439, possédait aussi une

jolie fortune : son compte de créances¹ se trouve sur le même rôle que celui de Hanchemand que voici :

*Tableau des Créances saisies par le Comte de Neuchâtel
à Hanchemand-le-Mazelier, Sorcier exécuté en 1459,
non encor recouvrées le 20 Septembre 1455.*

- 18 avril 1414. Petit Menod, bourgeois de Neuchâtel, 30 sols
petits.
- 6 mai 1423. Girard Niquelau et son frère, de Bellevau, 27
écus d'or.
- 6 novembre 1423. Perrenet Pochert, de la Cluse, 25 livres
lausannoises faibles.
- 1 mars 1425. Henzely, bourgeois de Bienne et autres, 50
livres lausannoises faibles.
- 5 mars 1425. Pierre Chuirissier, d'Yverdon, 17 livres laus.
5 sols.
- 25 avril 1426. Jehan Belin et son gendre Rollin de Sales, 12
livres lausannoises.
- 3 février 1427. Uldrio Marmo, de Fribourg, 100 sols petits.
- 10 février 1427. Jaques et Jehan Rama, de St-Albin en Vuilly,
28 muids de froment.
- 17 juillet 1427. Jaquet Grelaux, de Dombresson, 7 florins
d'or.
- 27 août 1427. Perrenet Pochert, de la Cluse, 45 liv. lausan.
faibles.
- 1 juin 1429. Jaquet LeGay, et Jehan Chaulli, de Cernier, 11
livres laus. faibles.
- 12 avril 1431. Clément Lemercié, à Pontarlier, 24 flor. d'or.
- 3 juin 1432. Henzely Feichneich, de Duana, 31 1/2 liv. bâl.
- 2 mai 1434. Villemenet dit Mercroussel, de Neuchâtel, et
autres, 73 sols 4 deniers petits.

¹ Il se monte à 237 émines de froment, 94 d'avoine, 3 de noix, 6
livres de cire, 12 chenevottes de chanvre, 573 pots de vin, 182 flo-
rins d'or, 67 livres bâloises, 9 livres lausannoises et 132 ambresines.
— Gr. Arch. : P. ²⁴/₁₀.

16 janvier 1436, Jehan Joram, bourgeois de Neuchâtel, 40 sols 11 deniers lausannois.

31 janvier 1436. Cuinche Blast, bourgeois de Soleure, 100 florins d'or.

31 août 1436. Jehan Borguignon, bourgeois de Neuchâtel, 1 muid de vin.

17 janvier 1437. Uldreset Bouchet, de Chézard, 19 florins et 6 sols.

11 janvier 1438. Jehanneret et Mermet, de Bogin, 8 livres.

24 janvier 1438. PetitJehan à la Jehanne, de La Sagne, 13 florins d'or.

29 mai 1438. Perrod Cordier, 3 chars foin, 3 muids d'avoine.

11 juin 1438. Messire Pierre Besson, d'Engollon, 5 fl. d'or.

16 juillet 1438. Le même, 2 muids de froment.

23 novembre 1438. Jehan Conraud, 3 florins et 1 mâcle.

31 décembre 1438. PetitJehan à la Jehanne, de La Sagne, 43 florins d'or.

Sans date indiquée : Jehan Duvant, de Morteau, 15 fl. d'or.

» Messire Besançon, noble de Font, 1 muid de froment.

» Vuillème Malechar, de Travers, 8 florins d'or.

» Girard Henry, de Savagnier, 6 fl. d'or.

» Divers (sur papier ordinaire) 11 émines de froment.

» Idem, 2 florins d'or.

» Idem, 49 livres, 2 sous, 10 deniers.

Voilà des données : jugera qui voudra ! — Mais peut-on dire que « tous ces Sorciers et ces Sorcières étaient dans une misère telle qu'il n'est pas bien sûr qu'on pût couvrir les frais de leur procès, en vendant leurs biens ? ¹ »

¹ M. de Mandrot, dans le *Musée neuchâtelois*.

CHAPITRE VIII.

Les faits et gestes des Sorciers.

C'étaient les Sorciers plutôt que les Sorcières qui désolaient le pays, puisque sur 36 personnes signalées comme sorcières, dans les procédures que nous venons de lire, il y a 29 Sorciers. — En général, il y en avait au moins un dans chaque village. — Nous savons les endroits où ils se rassemblaient pour adorer leur dieu et célébrer leur culte mystérieux.

Après avoir ôté ses vêtements et s'être frotté d'un onguent le corps tout entier, si l'on voulait vaguer dans les airs, seulement les jambes et son bâton, si l'on désirait cheminer rapidement et sans fatigues, on se mettait en voyage. Pendant l'acte de l'onction, les Sorciers ne disaient mot ; mais avant de partir, avec leur air le plus sérieux, ils répétaient trois fois d'une voix creuse : *De par le Diable!* Ensuite ils mettaient le pied gauche sur la crémaillère et prenaient leur élan. En arrivant au haut de la cheminée, un chien noir, un bouc noir, un mouton noir s'offraient comme montures ; ou bien ils chevauchaient sur le balai symbolique, ou encore à califourchon sur quelqu'un des monstres que l'on voit dans les nuages. En quittant le toit, il fallait répéter : *Sur les eaux et sur les buissons!* ou bien il arrivait des mésaventures.

Dans l'air, les Sorciers avaient des cris de ralliement, et arrivaient de compagnie au lieu fixé pour l'assemblée. Dans leur course aérienne, ils devaient éviter avec soin les clochers, alors surmontés de croix. Ces croix les faisaient choir ; si, par aventure, ils passaient auprès d'une église, et se sentaient descendre, ils tâchaient de se retenir auprès des cloches qu'ils fêlaient ; après cette opération, leur puis-

sance leur revenait, car la cloche ne pouvait plus sonner, ce que les Sorciers avaient en horreur. En s'abattant, ils poussaient le cri sacramentel de *Emen-Hétan! Emen-Hétan!* ou bien le cri venu de Tolède : *Allah garde! Allah garde!* que le bon populaire errant encor dans la nuit prenait pour la voix alarmée des guets de nuit : *A la garde!* Mais si l'on entendait des bruits insolites dans l'air, sans retourner la tête, en fermant les yeux, on courait s'enfermer au logis, tout épeuré et priant la Vierge et les Saints de garder chacun des Sorciers. C'était surtout en automne et au printemps qu'on disait avoir entendu la *Youkke* ou la *Haute-Chasse*. — Si le passant avait levé les yeux et avait examiné l'air attentivement, il aurait vu un spectacle qui l'aurait rassuré, — pourvu toutefois que l'idée ne lui fût point venue que ce pouvaient être des Sorciers transformés. Une cohorte d'oiseaux en migration, après avoir fait de longues évolutions, s'abattait l'aile sifflante, à la tombée de la nuit, dans un coin retiré et tranquille, qui retentissait d'un cri formé de mille cris, suivi d'un grand silence. Ce cri étrange, comme la voix et les appels de tous les oiseaux en migration, pouvait très-bien passer aux yeux d'un vulgaire superstitieux, pour un mot arabe ou hébreu : nous aurons l'occasion de signaler un témoignage où il est difficile de ne pas reconnaître un fait de ce genre.

Une fois à Voens, au Pertuis du Soth, à Kudret, à Entre-roches, les Sorciers y trouvent le Diable leur maître. Ceux qui ont des offrandes les lui présentent; elles consistent en chair fraîche, en agneaux, en chevreaux, en veaux, en pièces de venaison; parfois en magnifiques bœufs amenés d'un pâturage voisin; tout cela est présenté au Maître, qui y jette un coup d'œil, puis ordonne de les donner au cuisinier en chef, car chacun dans la réunion a son office; tout cela est mis à la broche. Mais la grande offrande est celle d'un jeune enfant, mort ou vivant, qui est apprêté également. Quelquefois la sainte hostie est apportée pour servir à des rites infernaux. Puis les Sorciers rendent hommage à

leur Sire, en mettant un genou en terre. Les néophytes s'approchent et reçoivent l'initiation. Le Diable remet un rouleau d'or au Sorcier-Trésorier, qui donne à chacun cinq sols. Puis il fait ses recommandations et publie ses ordonnances ; ses *Speatch* sont prononcés d'une voix grosse et rude : il défend d'aller à l'église, il défend de s'approcher des croix placées aux carrefours des chemins, il défend d'user d'eau bénite et de recevoir le pain consacré : il ordonne de faire le signe de croix à rebours, de faire du mal à gens et à bêtes, surtout aux bons chrétiens. La lumière des flambeaux est d'un vert ou d'un bleu faible, sépulcrale. Les viandes une fois rôties, on passe au banquet, qui est servi d'une façon grandiose ; comme régalade on distribue de la chair d'enfant. Au sortir du festin, une ronde s'établit ; le Diable y prend part ; habituellement on se tourne le dos. La ronde se brise et ses anneaux s'écartent ; la fête dégénère en orgie hideuse.... Au chant du coq, l'assemblée se sépare, qui deçà, qui delà, et cheminant de cent façons plus curieuses les unes que les autres, — ce qui a donné naissance au proverbe populaire : *comme la poste du Diable, tout par sauts*.

« Puis honteuse la nuit
Prend la fuite, et traînant à la hâte ses voiles
Dans les plis de sa robe emporte les étoiles,
Et les mille soleils dans l'ombre étincelant,
Comme les sequins d'or qu'emporte en s'en allant
Une fille aux baisers du crime habituée
Qui se rhabille après s'être prostituée. »

Tel est, en résumé, le fond des déclarations concordantes d'une foule de Sorciers, déclarations provoquées par la torture, dès lors dignes de foi.

Voyons quelques-unes des pratiques de la Secte, telles que les exposent dans leurs confessions, Croschard, Jehan-Renaud, Croschet et Borguignon, avant de dire que le Sabbat n'a existé que dans l'imagination des Juges et du peuple.

Réellement étaient-ce des enfants que l'on présentait au Diable et que l'on mangeait? Telle est la première question qui se présente à l'esprit. — Comment croire qu'il y ait eu des gens capables de se repaître de leur progéniture, quand les viandes les plus délicates étaient à leur disposition? Les peuples qu'on nous a signalés comme anthropophages, ont en général le plus grand soin des leurs. Comment concevoir que des personnages, riches souvent, et fréquentant la haute société, aient pu avoir le goût assez pervers, assez cannibale, pour se régaler de la chair d'enfants qui, d'après les dépositions elles-mêmes, ont été empoisonnés et ont passé plusieurs jours au cimetière¹, quand ils avaient les morceaux les plus succulents sous la dent, des quartiers de bœuf, des biquets, des agneaux, des viandes de venaison!... D'ailleurs, pour une pareille foule, il eût fallu des enfants par douzaines!... Et puis, pourquoi arrive-t-il qu'aussitôt l'Inquisition hors du pays, cette accusation d'affreux cannibalisme disparaît des procès pour Sorcellerie? les Sorciers ont-ils perdu du coup les papilles nerveuses qui leur font saient trouver délicate la chair humaine? — Non, c'était le grand, le même crime (avec l'empoisonnement) dont l'Eglise savait toujours charger les sectes qui lui étaient opposées, et qu'elle savait prouver, car ses prêtres avaient un front d'airain. C'était ce que l'on avait reproché aux hérétiques du XI^e siècle; dans leurs secrètes assemblées, ils se livrent, disait-on, à des débauches infâmes, mettant en pièces et brûlant de jeunes enfants, puis en avalant les cendres, après s'être liés les uns aux autres par d'exécrables serments : les mêmes atrocités stupides, dont les païens avaient accusé autrefois les premiers chrétiens pour irriter le peuple. — C'était ce qu'on avait reproché aux Juifs lors de la grande peste de 1348; ils furent accusés d'avoir empoisonné les

¹ L'Inquisiteur Llorente fait dire bien pis à ses Sorcières espagnoles : on mange des enfants en hachis, et pour second plat des corps de Sorciers déterrés Quel régal!

fontaines; des bûchers s'élevèrent et on les brûla par centaines; à Bâle, il n'en resta pas un. — C'était ce que l'on avait également reproché aux Lépreux, une trentaine d'années auparavant. — C'était ce qui avait eu lieu pour les Templiers, accusés de toutes les infamies, mais beaucoup trop puissants à côté du cupide et ombrageux Philippe-le-Bel. — On voulait faire de l'existence des Sorciers une tragédie; il fallait attacher la curiosité des spectateurs par de grands crimes. Aussi avait-on ajouté aux méfaits des Sorciers, déjà énormes, cette violation des lois de la nature, imitée des abominations de la vieille Sodome, que nous venons de voir Jehanneret Renaud et Rollet Croschet confesser nettement à l'Inquisiteur, — violation que l'on avait déjà reprochée aux Templiers.

Après l'anthropophagie, l'empoisonnement et la sodomie, arrivait comme grand chef d'accusation, l'impiété. C'était comme empoisonneurs des âmes qu'avaient été condamnés Jean Huss et Jérôme de Prague; l'impiété était à peine envisagée, dans le droit de l'époque, comme un crime moindre que le parricide. On accuse les Sorciers, comme nous l'avons vu, de maudire la croix, de profaner l'hostie sacrée. C'était encor ce qu'on reprochait impartialement aux Juifs, aux Maures et à tous les hérétiques. L'Inquisition voulait présenter les Sorciers comme adorateurs du Démon, il fallait bien leur donner des pratiques religieuses toutes contraires à celles des *chrétiens*; ils font la croix à rebours, ils présentent leurs enfants au Diable en dérision du baptême, comme si on voulait lui consacrer la jeune génération, etc. Au reste, le sacrilège touchant l'hostie pouvait avoir lieu pour les compositions de charmes, mais par un Sorcier bon teint, c'est-à-dire par un magicien ou un cabaliste, et non par nos pauvres compatriotes Berthoud, Bovet, DuPasquier, etc.

Une chose, à notre avis, devrait faire réfléchir beaucoup ceux qui croient que réellement les Sorciers étaient des coupables : c'est la qualification de *Valdois* ou *Vaudois* que

les Inquisiteurs leur donnent. Ainsi les pieux chrétiens des vallées du Piémont étaient des Sorciers ! Edifiante conclusion, et bien propre à nous faire croire aux crimes abominables dont on a chargé la Secte ! conclusion qui est le pendant de l'étrange étymologie donnée par les Dominicains au mot *maléfice*, le mot qui était censé représenter le crime des Sorciers ! Il vient de *maleficiendo*, disent-ils, ou *malè de fide sentiendo* ; étymologie d'une portée très-grande, car si le maléfice est assimilé aux mauvaises opinions, tout *douteur*, tout *incrédule* est un Sorcier qu'on fera bien de brûler.

Un autre crime reproché aux Sorciers, très-propre à allumer la haine d'un peuple de campagnards, étaient les conjurations pour empêcher ou troubler le cours des lois de la Nature : dans les temps antiques, les magiciennes faisaient descendre la Lune, détachaient les étoiles du firmament, allaient chercher la foudre dans les nuages, arrêtaient le cours des astres, provoquaient les tempêtes, détrempeaient les montagnes et causaient des éboulements, faisaient trembler la terre, ou la faisaient osciller sur son axe comme un homme ivre... On ne pouvait mieux faire que d'obliger les Sorciers à marcher sur leurs traces. Aussi voyez avec quelle foi candide Rollet Croschet conte que Jaquet DuPasquier est cause de certain temps affreux de tonnerre et d'éclairs qui passa sur Cressier et Cornaux ; avec quels détails concluants LeBoiteux raconte ses expéditions au Morset et à la Chauderecte pour y émouvoir le vent, la pluie et la tempête, et comme il fit que l'orage qui se déchaînait sur la Béroche, le jour de Saint-Barnabé 1474, vint choir sur le Val-de-Travers.—Croire au pouvoir surnaturel des Sorciers ! ineptie greffée sur bêtise, qui peut aller de pair avec les voyages aériens qu'on leur faisait confesser, avec la puissance de cet onguent merveilleux qui douait le jarret d'une force à faire dix lieues à l'heure, — dit-on aujourd'hui. Mais a-t-on le droit de tronquer les procédures de l'Inquisition et d'admettre certains articles pour rejeter le reste ? Non, il faut tout accepter ou tout mettre en doute, il n'y a pas de milieu !—Alors on n'avait pas l'ombre

d'un doute à cet égard; les Sorciers pouvaient voler, c'était article de foi; ils pouvaient produire des tempêtes, article de foi! — Quelle heureuse idée de la part du clergé! qu'il y avait bien là de quoi abrutir le peuple! « Ce porcher auquel nous avons fait si longtemps garder nos bêtes dans les chenaies, il a le pouvoir de faire grêler sur nos champs, d'amener la gelée sur la fleur de nos vignes! Cette vieille faiseuse de balais connaît le moyen de diriger vents et nuées avec sa baguette de coudrier! Que le pouvoir donné par Satan à ses serviteurs est grand, qu'il doit faire beau en être investi! »

Il faut avouer que nous ne ressemblons guère aux Orientaux. Ils ont des contes qui font notre admiration; nous en avons qui excitent la colère et le dégoût! C'est que leurs contes sont nés au doux murmure de l'eau, au gazouillis si frais des oiseaux, sous les ombrages des délicieux bosquets qui faisaient de Damas et de Cordoue, des images du paradis, tandis que les nôtres ont vu le jour sous des voûtes sombres, aux grincements des grues et des cabestans virés par les bourreaux; ils ont causé une sueur de sang à ceux qui leur ont donné la vie, — et quelque chose en est resté qui nous empêche de donner aux incroyables aventures de nos Sorciers, les sourires que nous prodiguons aux prouesses d'Ali-Baba, d'Aladin, et de tous les preux créés par les délassements de l'Arabe poète. L'exception que l'on serait tenté de faire en faveur de nos contes de fées, *Riquet à la Houppe*, *Peau d'Ane*, *la Belle et la Bête*, tombe si l'on croit avec Michélet que ces créations populaires datent d'une époque antérieure à celle de la Sorcellerie.

Un dernier crime reproché aux Sorciers, mais que nous ne trouvons pas dans les procédures neuchâteloises de l'époque, c'était celui d'*envoulter*, de faire périr de langueur telle ou telle personne dont on façonnait l'image avec de la cire et qu'on faisait baptiser par un prêtre sacrilège (comme le curé de Concize). En enfonçant dans cette effigie, ce *voult*, comme on l'appelait, une longue

épingle qui lui traversait le cœur, on amenait sûrement la mort de l'envoulté. Les grands avaient particulièrement peur du vout. Chacun croyait à l'envoutage, car l'on avait vu, au XIV^e siècle, un pape, Jean XXII, donner la sanction de l'Eglise à cette imbécile croyance, en brûlant l'évêque (!) de Cahors qu'il accusait de l'avoir envoulté, après l'avoir, au préalable, fait écorcher vif et tirer à quatre chevaux. Cette croyance aux voutls florissait encor du temps de la Ligue; plusieurs *prêtres* ligueurs font des images d'Henri III et du roi de Navarre, les mettent sur l'autel, les piquent pendant la messe durant quarante jours, puis leur enfoncent une épine d'acier au cœur. — Voltaire, dans la *Henriade*, nous a peint en beaux vers l'une des scènes de la Ligue; c'est le moment où la faction des Seize fait une conjuration envoultante, à la fois contre Henri III et contre Henri IV.

« Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure
» Le silence a conduit leur assemblée impure.
» A la pâle lueur d'un magique flambeau,
» S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
» C'est là que des deux rois on plaça les images,
» Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
» Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel
» A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
» Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
» Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées :
» Appareil menaçant de mystères affreux.
» — Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
» Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
» Portent de mers en mers leur misère profonde,
» Et d'un antique amas de superstitions
» Ont rempli dès longtemps toutes les nations.
» — D'abord, autour de lui, les Ligueurs en furie
» Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
» Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
» De Valois sur l'autel, ils vont percer le flanc;

» Avec plus de terreur et plus encor de rage,
» De Henri, sous leurs pieds, ils renversent l'image
» Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
» Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
» — L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème;
» Il invoque l'abîme et les cieux et Dieu même,
» Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
» Et le feu de la foudre et celui des enfers.
» — Tel était, dans Hendor, le sanglant sacrifice
» Qu'à ses dieux infernaux offrait la Pythonisse,
» Alors qu'elle évoquait devant un roi cruel
» Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
» — Aux magiques accents que sa bouche prononce
» Les Seize osent du Ciel attendre la réponse :
» A dévoiler le sort, ils pensent le forcer. »

CHAPITRE IX.

Rôle du Diable au XV^e siècle.

Nos historiens ont tous admis que ce n'était pas le Diable qui assistait à la Secte, tous, sinon l'abbé Jeanneret, et l'auteur de l'*Histoire populaire de Neuchâtel*. Voici ce que dit ce dernier, le pasteur Junod : « L'explication qui nous paraît la plus rationnelle de l'existence des Sorciers, c'est qu'il est difficile de ne pas reconnaître qu'une *puissance surnaturelle et malfaisante s'est emparée d'hommes pervers et corrompus, dont elle s'est servie pour faire le mal.* — Il est assez curieux que ce soient deux membres du clergé qui veuillent soutenir les épouvantables idées du moyen-âge, car la définition que nous venons de transcrire ne diffère en rien de celles des Dominicains. — M. F. de Chambrier écrit : « C'est un

phénomène bien digne d'attention que l'existence prolongée pendant plusieurs siècles, d'une secte aussi atroce, d'une *succession de scélérats qui prenaient la figure du Diable pour en commettre les œuvres.* » — M. Matile, après avoir cité les faits et gestes des sorciers au Sabbat, ajoute : « Faut-il être surpris après cela qu'on ait attribué l'existence de ces associations sataniques au Père-du-Mensonge, à l'Auteur de tout mal, et appelé les hommes qui en faisaient partie, des anges de ténèbres. » M. S. de Chambrier dit : « L'on ne peut guère douter qu'il n'existât une secte malfaisante, qui séduisait par des prodiges l'esprit des initiés, des femmes surtout.... le *chef de l'assemblée représentait le Diable.* » — Enfin M. C. Lardy : « *Nous croyons que des hommes pervers, abusant de la superstition, se disaient des diables, se déguisaient pour faire le mal.* »

Mais il n'est pas un des juges qui ait seulement paru douter que ce ne fût réellement le Diable, avec ses formes de Protée, que les Sorciers confessaient avoir vu..., au moins à en juger par les pièces qui nous restent touchant la Sorcellerie. Nous l'avons dit : les grands dignitaires du Comté, au temps de l'Inquisition, sont des hommes éclairés dans la tractation des affaires publiques, mais aussitôt qu'il s'agit de Sorciers, ils retombent au niveau des moines prêcheurs¹.

¹ Nous croyons que les contes fantastiques du moyen-âge ont dû influencer beaucoup sur la classe qui lisait; pour délassements, on n'avait guère que la *Vie des Saints*, ouvrage légendaire s'il en fut, où le Diable joue toujours un rôle très-actif. L'une des rares mentions qui nous laissent voir qu'on lisait à la cour de nos Comtes, est du temps de Conrad de Fribourg; la voici : *peau achetée pour recouvrir le Roman de Lancelot, et parchemin pour en recouvrir les aissilles en bois.* Ce manuscrit de 300 pages, divisé en cinq branches [Gallehot, — la Charrette, — Agravain, — la quête de Saint-Graal, — la mort d'Arthur —], commence par un résumé du *Roman de Merlin*, le fameux enchanteur breton. Fils du Diable et d'une pieuse recluse qui, un soir, avait oublié de mettre son sommeil sous la garde de Dieu, il avait été doué par son père d'un pouvoir surnaturel; il eut l'art des esprits maudits, la connaissance des choses célestes, la science universelle. Merlin joue un grand rôle; tour à tour

Nous aurons l'occasion, dans l'époque protestante, de faire la même remarque. — Et il est facile de comprendre cet état de choses; celui qui voulait *discuter* tombait aussitôt au nombre des hérésiarques; celui qui doutait, hérésiarque aussi. Ainsi c'était une hérésie grosse de peines, que de mettre en doute les miracles opérés par la puissance du Diable. Pour en prouver la vérité, on a des textes tirés, qui des légendes canoniques, qui des saints, qui des prophètes juifs, qui des évangélistes, des textes qu'on cite comme on verse l'eau.

Saint Thomas dit positivement : « Tous les changements qui peuvent se faire de la nature et par les germes, le Diable peut les imiter. » — Lui-même peut revêtir la forme qui lui plaît : pourquoi n'apparaîtrait-il pas aux Sorciers sous la forme d'un taureau, d'un aigle, d'un loup? disaient les Inquisiteurs; ne s'est-il pas montré à la première femme avec le corps d'un serpent? Pourquoi n'apparaîtrait-il pas sous la figure d'un homme? Le poème de *Job*, ne nous le montre-t-il pas venant se promener sur la Terre, et y cherchant une proie comme un lion qui sort rugissant de son repaire, ou comme une vipère qui se glisse entre les fleurs du pré? ne savez-vous pas qu'il est plein de ruses audacieuses autant qu'un champ de bluets? Hélas! ce n'est pas au

vieillard vénérable, paysan robuste à la libre et grossière parole, nain difforme et moqueur, lui et sa baguette magique apparaissent toujours aux moments critiques. Grand ami des bois et des solitudes, *Merlin-le-Sauvage*, comme le nomme la légende celtique, s'y éprend de la fée Viviane — personnification de la Nature, suivant le sens primitif de la légende — lui enseigne le moyen que seul il connaît, d'emprisonner un mortel, sans murailles ni liens d'aucune sorte, et, comme Samson l'hercule, devient victime de sa trop grande condescendance : une fois que Merlin dormait aux pieds de Viviane, sous un buisson en fleurs, la fée se lève et décrit avec sa guimpe un cercle autour du buisson, en prononçant les paroles magiques que le Sauvage lui a apprises. Dès lors, on ne le revit plus : ainsi fut le grand Sorcier ensorcelé. — C'est cette même fée Viviane qui sauve et élève dans son palais, enchanté Lancelot (le jeune garçon) qui plus tard fut Lancelot-du-Lac, le modèle des chevaliers.

commun des mortels seulement qu'il s'attaque : il a entrepris de faire broncher le saint homme Job, l'apôtre Jude le laisse entrevoir combattant avec l'Archange Michel, touchant le corps de Moïse ? Prenons garde, nous Inquisiteurs si terribles au vulgaire, le Diable nous guette aussi. — Et la vieille ou le sorcier qu'ils torturent, se font parfois un plaisir de les mettre à leur tour sur la sellette, de leur infliger un demi-talion, si bien, par exemple, que le fameux Sprenger, l'idéal des Inquisiteurs, arrive à croire que le Diable lui livre des assauts : « Quand j'étais à Ratisbonne, dit-il dans son *Malléus*, il venait frapper aux carreaux de mes fenêtres ! que de fois il enfonçait des épingles à mon bonnet ! ou bien c'étaient cent visions de chiens, de chats, de singes, etc. » — Rien de bien extraordinaire là, disait-il, le Maudit ne s'est-il pas attaqué au Christ et n'ont-ils pas lutté à mort ? Rien d'extraordinaire non plus qu'il fasse riches ses adeptes ! n'a-t-il pas osé lui proposer d'entrer dans sa vassalité : « Toute la puissance des royaumes du monde avec leur gloire m'a été donnée, et je la donne à qui je veux ! » a-t-il dit. C'est une flèche acérée qui a ricoché sur la cuirasse du Fils de l'Homme, mais qui ne pouvait qu'atteindre profondément aux flancs les Sorciers.

Mais alors, dirons-nous, comment les moines expliquaient-ils cette puissance effrayante qu'ils élevaient à côté de Dieu ? — Dieu *permet* qu'il en soit ainsi ; le temps des démoniaques est revenu.

Mais au moins, demanderons-nous encor, les Inquisiteurs avaient des moyens à opposer à cette facilité pour le Diable de séduire la pauvre humanité ? — Aucun !... La récitation de prières à la Vierge n'est bonne qu'autant qu'elle est continuelle, car on peut être pris entre deux *ave* ; la sainte hostie elle-même ne chasse point le Pervers. Il n'y a qu'un moyen aux yeux des terribles frocards pour saper sa puissance : brûler sans pitié les gens dont il s'est emparé par cautèle ou par force !... Encor ce moyen devient-il parfois inutile : le Diable, en sortant du corps d'un Sorcier qu'on brûle, peut

s'établir immédiatement chez un voisin, chez le prêtre même qui l'exorcise, ou le Juge qui surveille l'exécution, au dire de Sprenger. — Malgré cela, on usera du moyen indiqué, en brûlant avec une vraie rage.

C'était le beau temps de la puissance du Démon. — Lors de la conversion de nos pères, les prêtres, au lieu de leur faire envisager leurs divinités comme des songes vides, les laissèrent vivre, mais firent de tous des diables qui, ayant perdu leur puissance par la victoire du Christ, cherchent néanmoins, Satan à leur tête, à attirer les fils des hommes dans leurs filets, par les plaisirs de la vie. — Jusqu'à cette époque (V^e siècle, au temps de saint Martin), le Diable était resté un esprit ; mais pour effrayer les seigneurs, trop souvent enclins à envahir les biens ecclésiastiques, les prêtres incarnèrent fortement le Démon ; ils inculquèrent cette idée qu'il tourmenterait les pécheurs — et quels plus grands pécheurs que ceux qui violaient les immunités ecclésiastiques, — non-seulement dans leur âme, mais dans leur chair, par des supplices exquis, et qu'ils souffriraient réellement dans leur corps toutes les douleurs raffinées que les bourreaux savent donner. « Aux premiers temps du moyen-âge, on croit que le Diable est obligé d'attendre la mort pour prendre l'âme et l'emporter. Sainte Hildegarde (vers 1100) dit *qu'il ne peut entrer dans le corps d'un homme vivant ; c'est l'ombre et la fumée du Diable qui y entrent seulement, autrement les membres se disperseraient*. Cette dernière lueur de bon sens disparaît au XII^e siècle, et dans le XIII^e il se trouve un prieur qui craint tellement d'être pris vivant, qu'il se fait garder jour et nuit par 200 hommes armés » (Michelet). Chez nous, on n'attend pas même si longtemps, témoin l'histoire scandaleuse de ce Lambert de Grandson, enlevé par le Diable, quoiqu'il fût évêque de Lausanne (Boyve, 1089).

Dès lors, le pouvoir du Sire de l'Enfer va toujours en empirant jusqu'au XVIII^e siècle ; et la Réforme, bien loin de lui rogner griffes, cornes et dents, le laisse debout dans toute son insolence. Luther lui-même, le grand réformateur qui a

donné des coups de hache si vigoureux au papisme, en vient à se prendre aux cheveux avec Satan, à lui jeter son encrier à la tête, et à la fin, à manger et à coucher avec lui, ainsi qu'il nous l'apprend en ces termes : « Le Diable sait poser ses arguments d'une manière pressante; sa voix est grave et forte; il dispute avec beaucoup de vivacité; en un instant la question est posée et résolue. Nous ne pouvons jamais être que des théologiens spéculatifs, si nous n'avons pas le Diable pendu au cou; pour moi, je connais le Diable aussi bien qu'on peut le connaître, *intus* et *in cute*; car j'ai mangé avec lui plus d'un boisseau de sel; il se promène dans ma chambre, se pend à mon cou, et couche avec moi, plus souvent et *propius* que ma Catherine. »

Les visionnaires se rencontrent toujours parmi les individus chez lesquels l'imagination domine les autres facultés, chez les gens menant une vie contemplative, les moines, les bergers, ou dans les sectes nouvelles, où l'on est tellement dans l'habitude d'ergoter et de faire intervenir Dieu et le Diable, qu'il est facile d'en devenir halluciné. Cela se voit à toutes les révolutions religieuses; nous avons nous-même entendu des personnes qui venaient d'embrasser avec enthousiasme des idées nouvelles en religion, dire qu'elles avaient vu le Diable, le Christ; d'autres qui dépeignaient l'enfer comme si elles y avaient été : c'était effrayant; c'était à se croire ramené au temps où l'on comptait les religieuses et les moines par centaines chez nous; au temps des monastères dans lesquels une vie peu laborieuse laissait développer une surexcitation cérébrale qui, arrivée à un certain degré, amenait des visions, l'extase, des hallucinations, douces et délectables, sombres et terribles, suivant l'état physique et moral de l'individu. Même de nos jours, cet état s'est rencontré au sein de populations retirées dans la montagne, sans grandes communications avec les voisins, ignorantes, comme on a pu le remarquer il y a quelques années (1861) dans le village de Morzines, en Chablais.

Et puis — qu'il nous soit permis de le dire ici — notre éducation influe beaucoup sur la manière de concevoir le monde immatériel : la superstition qui règne encor chez nous n'est qu'un legs de nos pères. Les idées superstitieuses inculquées dès le bas-âge, influent d'une manière absolue sur les idées qui doivent ultérieurement se développer dans le cours de la vie. Ainsi, dans la plus tendre jeunesse souvent, grâce aux contes dont certaines gens saturent leurs enfants, contes de revenants, contes de sorciers, contes de démons, contes de saints, le cerveau devient le siège d'une surexcitation continue qui fait que le fluide nerveux s'y accumule et donne lieu à des phénomènes cérébraux annonçant un commencement d'altération. Cette surexcitation a généralement pour résultat l'exaltation de l'une des facultés intellectuelles, l'imagination, au détriment des autres, et particulièrement du jugement et de la raison. Il nous serait tout-à-fait impossible de comprendre les esprits immatériels, si notre imagination ne les matérialisait. Ainsi, on a donné une forme aux esprits de l'autre monde, on les a habillés et parés, et on les montre ainsi à l'enfance, de telle sorte que ces idées grandissent avec les enfants, avec nous, et qu'à force d'en être bercés, nous finissons par croire vrai ce qui n'est qu'une pure chimère de l'imagination.

C'est en passant que nous signalons ce côté de l'éducation que nous donnons à nos enfants. Certains récits mis entre leurs jeunes mains, peuvent leur inculquer les notions les plus fausses. Ainsi qu'est-ce que cette histoire dans le livre apocryphe de Tobie, du démon Asmodée qui tue successivement les sept fiancés de Sara, fille de Raguël, avant qu'ils aient eu sa compagnie, parce qu'il l'aimait ; qui s'enfuit à l'odeur du cœur et du foie d'un poisson, placés sur de la braise ; et qui est lié dans la Haute-Egypte par Raphaël, l'un des sept anges qui présentent à Dieu les prières des saints ? — Ainsi pourquoi ne pas montrer aux enfants que les démoniaques de tous les temps étaient des malades comme nous en avons parmi nous, des épileptiques,

des fous, des muets, et ne pas propager cette idée atroce qu'il y a eu une époque où le Démon pouvait élire domicile, bien et dûment, dans le corps de pauvres gens qui n'en pouvaient mais.

Au reste, il y a eu des visionnaires de haut et de bas étage, depuis Socrate, qui s'entretenait avec un démon familier, jusqu'à la pauvre Sorcière Claudia Brunyé, brûlée en 1568, à Neuchâtel, pour avoir, entre autres crimes, *gardé l'Ennemi familier sept ans dans une fiole*. Mais le nombre des visionnaires décroît en raison des lumières des temps, et augmente en raison de l'ignorance. Le Moyen-Age, cette malheureuse époque de ténèbres et de fanatisme, fut fertile en visionnaires, en hallucinés de toute espèce; nos temps modernes qu'éclaire le flambeau de la raison, sont au contraire très-pauvres en visionnaires; s'il en paraît un par hasard, il ne tarde pas à être conduit à un hospice d'aliénés. On croyait au surnaturel autrefois, aujourd'hui on n'y veut plus croire; malgré les efforts ridicules des fauteurs du merveilleux, malgré les tables devineresses, les esprits frappeurs et les manifestations fluidiques, la société actuelle, douée de bon sens, reste incrédule, et la science donne presque toujours la raison physique de ces phénomènes annoncés comme surnaturels ¹.

CHAPITRE X.

Soixante et dix ans de tolérance.

Les perquisitions du frère Ulrich de Torrente et du frère François Grenet, purgèrent le comté de Neuchâtel. Dix ans après les poursuites de 1481, c'est à peine s'il restait ça et

¹ D'après M. Debay.

là un Sorcier, chétifs débris d'une société qu'on avait dite si puissante.

Ce fut la dernière fois que les Dominicains parurent chez nous, investis de pouvoirs par la sainte Inquisition. — En 1491, il y eut un procès pour *hérésie*, où des juges laïques prononcèrent seuls. Avait-on eu maille à partir avec la cour épiscopale ? les Dominicains avaient-ils été reconnus pour ce qu'ils étaient, ignares et avides ?... « Le 22 mars 1491, Jean Calieux, de Travers, ayant été pris et détenu prisonnier pour cas d'*hérésie*, dont il était accusé et coupable, comme il l'a confessé en la prison, a été condamné, après avoir été à son libéral arbitre, *tant par les bourgeois de Neuchâtel que par les jurés du seigneur Claude de Neuchâtel*, selon le *droit impérial*, à être exécuté *par le feu et à faire cendres*. D'après cette sentence, le malfaiteur a été mené en chemise, le chevêtre au col, par les officiers de monseigneur de Travers, près de Môtiers, sur le lieu patibulaire, pour être ars et brûlé ¹. »

Quelles furent les causes de la tolérance qui régna au commencement du XVI^e siècle, dans le comté de Neuchâtel ? — L'état des esprits dans les temps qui précèdent et qui suivent immédiatement l'établissement de la Réforme ; il se faisait, dans la société religieuse, un travail qui remettait tout en question.

« Un légiste de Constance, Molitor, avait dit cette chose de bon sens, qu'on ne pouvait prendre au sérieux les aveux des Sorciers, puisque en eux, celui qui parlait, c'était justement le Père-du-Mensonge. L'illustre médecin de Clèves, Wyer, demandait que, puisque les misérables Sorcières étaient le jouet du Diable, on s'en prît à lui et non à elles, qu'il fallait les guérir et non les brûler. — L'examen du procès de Jeanne Darc par le parlement français, sa réhabilitation, firent réfléchir sur le commerce des esprits bons ou mauvais, et sur les erreurs des tribunaux ecclésiastiques.

¹ Gr. Arch. : D ⁹/₈, p. 7.

Sorcière pour les Anglais et les grands docteurs du concile de Bâle, elle devient une sainte pour les Français. Sa réhabilitation inaugure pour la France une ère de tolérance. Le parlement de Paris réhabilite aussi les prétendus Vaudois d'Arras; en 1498, il renvoie comme fou un Sorcier qu'on lui présente; nulle condamnation sous Charles VIII, Louis XII, et François I^{er}, tandis qu'en Espagne, tout au contraire, la pieuse reine Isabelle et son premier ministre Ximénès (1506) recommencent à brûler les Sorcières » (Michelet).

Ce qui vient d'être dit de la France peut trouver son application chez nous, car à dater de Jeanne de Hochberg (1503), notre petit comté subit l'effet, le contre-coup de tout ce qui se passe en France; la grande révolution religieuse qui y éclate, fait chanceler l'Eglise chez nous, et c'est un réformateur français, Farel, qui vient la renverser.

Un acte se rattachant par sa nature à notre sujet, est celui qui nous montre l'astrologie cultivée chez nous¹. Il ne porte pas de signature, mais nous le croyons de la facture de l'un des chanoines de Neuchâtel : personne plus qu'eux ne pouvait avoir les loisirs de se livrer à l'observation du ciel. Dans le fond de leurs cloîtres, les moines en général s'étaient mis à étudier les secrets de l'astronomie, ou plutôt de l'astrologie, de la médecine et parfois de la magie. Quelque chose qui est là pour nous montrer une union très-intime chez nous, entre la médecine et les sciences naturelles, c'est la qualification de *physicien* donnée aux médecins de nos anciens comtes. — Tolède était devenue l'université où tous ceux qui voulaient devenir maîtres dans l'art cabalistique et la physique allaient faire un stage; les secrets des Maures, des Juifs, des Tsiganes, c'est-à-dire tous les secrets de l'ancien monde, et les découvertes des savants, étaient étudiés avec la patience la plus énergique, si bien que chaque prince, chaque seigneur en vint à avoir un astrologue dans la haute tour de son château; la cabalistique était la science à la

¹ Gr. Arch. : E ²⁴/₁₂.

mode ; Nicolas Flamel et autres, qui s'étaient mis à la recherche du grand œuvre, n'avaient pas peu contribué, en allumant la cupidité, à rendre leurs travaux l'objet de l'attention de toute intelligence un peu développée. — L'astrologie surtout, qui semble avoir été connue déjà par Moïse¹, fut cultivée et ramenée à des règles fixes : on admit que chaque étoile envoyait son rayon sur la tête d'un mortel. On recherchait ces étoiles, et suivant leur position par rapport aux signes du Zodiaque et au Soleil, en opposition, en conjonction, etc., on trouvait l'avenir d'une personne.

Chez nous, les moines surent aussi *faire le thème*, comme on disait alors, et composer des *pratiques*, almanachs très-primitifs. Celui dont nous allons transcrire quelques fragments est de 1494, quatorze ans après que le Grand Inquisiteur eut fait appréhender au corps et brûler Petit Jehan Colin, de Corcelles, parce qu'il se *cognoyssoit au cours des estoiles* ; il nous montrera avec les idées du temps, qu'on s'occupait déjà, à Neuchâtel, de calculs touchant les événements qui se passent dans le ciel.

« La grande configuration de cette année, divisée en VIII parties, selon la propriété de Saturne et de Mars et de leur nature, usera d'aucunes merveilleuses émeutes et affaires, en villes et en pays, car de nulle mauvaiseté n'y semblera trop ; mais de toute trahison, fausseté, mauvaiseté, sans vergogne régnera, principalement entre les puissants : prudence et les pauvres qui n'ont de quoi payer, sans honte seront abaissés. — Touchant la seconde partie ou différence du Seigneur de cette année, selon les plus anciens en cette science, je juge que la débonnaire planète Vénus, à l'aide de la Lune, sera Seigneur et Dame ; lesquels donneront temps fructueux ; et l'an sera plus enclin à chaleur et hu-

¹ Si on le considère comme auteur du livre de Job ; au chap. 38, v. 31, il met dans la bouche de l'Eternel, cette parole : Pourrais-tu retenir les douces influences des Pléiades ou modérer la vertu resserrante d'Orion ?

midité qu'à froidure, ains sera un an bon et bien fortuné à tous fruits, combien que l'autre constellation menace le peuple de moult d'erreurs, maladies, débilités, mortalités, guerres, haines et rancunes; — toutefois la débonnaire planète Vénus en ôtera beaucoup. — La tierce différence quant à la fertilité de cette année aura les quatre qualités comme sont chaud, froid, humide et sec. »

Il y a quelques observations plus particulières, après l'indication du nombre d'or, de la lettre dominicale, de l'indiction. « Les six semaines et quatre jours entre Noël et Carême-Entrant, le temps sera fort froid, avec vent et neige; néanmoins par l'opposition de Jupiter et de Mercure, donnera quelque chaleur et clarté. Le premier dimanche de Carême, 16 février, par Soleil et Saturne, sera fort froid avec vents usuels, mais en aucuns pays et contrées aura plus de chaleur. — Le jour de Pentecôte, 18 mai, temps instable en toutes choses; toutefois le Soleil et Mars en opposition au milieu du ciel, en la maison de Mercure, donnera clair temps avec vents. L'Avent commencera le jour de saint André, fort froid avec vent et neige sera. »

Viennent ensuite des conseils médicaux : « Les mardi et mercredi après la saint André, aux jeunes réjouit le ventre des jambes. Quand la Lune est en équerre, il ne faut pas prendre médecine, mais il fait bon baigner. Le samedi après sainte Lucie aux vieux réjouit le poumon. Il fait bon prendre médecine quand la Lune est au Cancer. »

Le savant de 1494 termine par l'annonce de trois éclipses : « Le vendredi avant mi-carême (7 mars), le Soleil perdra une partie de sa clarté que la Lune lui ôtera; commençant à 3 heures 40 minutes après midi, sera au plus gros à 4 heures 24 minutes, et finira à 5 heures 8 minutes. — Le vendredi avant Pâques flories, perdra la Lune sa clarté, et sera tout obscure, commencera après minuit à 1 heure 4 minutes, sera au plus grand à 2 heures 50 minutes et finira à 4 heures 36. — Le lundi avant la saint Mathias, perdra la Lune sa clarté et sera tout obscure, commençant devant

midi à 6 heures 9 minutes, sera au plus grand à 7 heures 57 minutes, et finira à 9 heures 45. »

Ainsi ce n'est pas à dater d'Abram Amiet (1689) que l'infailibilité de l'almanach est reconnue.

* * *

Cependant le branle des bûchers reprend en France. Durant l'année 1534 et les suivantes, la flamme des échafauds ne cesse de flamber sur la place de Grève. Ce sont d'abord des *huguenots*; mais, à dater du règne de Henri II, les Sorciers, ces vieux hérétiques, reparaissent sur la scène; sous Henri III, on brûle le prêtre-sorcier Sechelles, qui accuse 1200 complices; l'Inquisition est rappelée et les magistrats laïques luttent de rage avec elle : « En une seule fois, le Parlement de Toulouse met au bûcher 400 corps humains ! Qu'on juge de l'horreur, de la noire fumée de tant de chair, de graisse qui, sous les cris perçants, les hurlements, fond horriblement et bouillonne ! Exécrable spectacle qu'on n'avait pas revu depuis les grillades et les rôtissades albigéaises » (Michelet).

La France brûle ses hérétiques, nos bûchers vont se relever; quelque chose de cette fumée qui monte de la France est apporté outre Jura et vient irriter les narines de nos légistes et de nos ecclésiastiques. — Calvin le premier prend un brandon allumé et le jette au bûcher de Servet, le savant médecin, mais l'hérétique (1553). A Genève, dit M. Daguet, sous l'empire de la loi draconienne établie par Calvin, 150 personnes périrent sur le bûcher dans l'espace d'un demi-siècle. Farel qui, selon nos chroniqueurs, revint tout malade du supplice de Servet, semble s'être opposé à l'erreur générale du XVI^e siècle (et du XVII^e), qui veut que l'hérésie, l'impiété, le blasphème soient regardés comme le plus grand des crimes. Mais il meurt en 1565. Trois ans après, les bûchers qui ouvrent la seconde période des poursuites contre les Sorciers, s'élèvent sur le Cret-du-Gibet, près de Neuchâtel; deux femmes y montent. — Le Protestantisme oubliait

que c'était au nom de cette hérésie, monstre à cent têtes, que des milliers de Réformés périssaient dans les pays circonvoisins.

Ce sont ces procédures pour Sorcellerie durant l'époque protestante que nous examinerons dans le livre suivant.

LIVRE III

LES CAUSES POUR FAIT DE SORCELLERIE

1. Les Consistoires ou l'Inquisition des Réformés. — 2. Les témoins contre les Sorcières. — 3. Les Sorcières en prison. — 4. Les confessions des Sorcières. — 5. Les suicides de la Sorcellerie. — 6. Les sentences contre les Sorcières. — 7. Les frais de Justice.
-

CHAPITRE PREMIER

Les Consistoires ou l'Inquisition des Réformés.

Nous avons dit que l'Inquisition avait profondément modifié notre organisation judiciaire. Le prévenu était cité devant la cour de justice bourgeoise, en première, seconde et troisième instance, par le représentant de la seigneurie, demandant qu'il lui fût échu corps et biens. Cette demande était appointée ou rejetée; dans le second cas, le prévenu restait libre de sa personne; dans le premier, la formule *échu corps et biens* était ordinairement traduite par une amende plus ou moins forte, rarement par la confiscation et la mort, dont c'était le sens primitif. Les choses changèrent de face au XV^e siècle; l'Inquisition introduisit le principe de la procédure secrète, qui fut accueillie et appliquée par nos tribunaux. Cela nécessitait la saisie du prévenu, car il fallait qu'on pût lui faire subir la torture et lui arracher des aveux. On ne fut plus dès lors très-scrupuleux sur l'obser-

vance des chartes et de leurs garanties quant à la liberté individuelle; la bourgeoisie de Neuchâtel seule eut toujours grand soin de la maintenir à ses ressortissants, aussi étendue que possible. — Nous avons cependant trouvé quelques cas où, pour cause de sorcellerie, l'ancienne manière de procéder est à demi observée.

La Réformation avait donc renversé le Catholicisme. — Il est vrai que des réformes étaient généralement désirées, à cause de la vie scandaleuse du clergé et des outrageants abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise. Mais on serait dans l'erreur si l'on croyait que le peuple lui-même désirait des réformes dans sa vie religieuse et privée, et qu'il les demandât : propagées au sein des populations élevées par le Catholicisme, les idées des Réformateurs avaient été envisagées comme des *lois* plutôt que comme des *principes* religieux. L'attitude des magistrats, poussés par Berne, avait d'ailleurs contribué à amener ce résultat. C'est à cela qu'il faut attribuer les conversions en masse du peuple des campagnes, alors sous la tutelle des bourgeois de Neuchâtel, plus qu'à la conviction produite par l'Evangile; les dîmes payées à l'Eglise avaient été aussi pour beaucoup dans cette révolution, car on ne peut guère envisager la Réforme que comme une révolution. Après avoir renversé les autels, brisé les images, chassé les prêtres, abjuré les erreurs, comme le dit l'historien Chambrier, on était loin d'avoir réformé les mœurs.

Ce fut encor l'autorité, de concert avec les prédicants, censés les interprètes de la *loi* nouvelle, qui se chargea d'y porter remède. Le peuple n'eut aucune part dans ce qui se fit alors; les communes elles-mêmes ne furent point consultées; aussi peuple et communes s'y montrèrent toujours opposés.

Farel ayant tonné du haut de la chaire contre une femme qui refusait de rejoindre son mari, malgré ses exhortations, fut exilé par la paroisse assemblée à l'extraordinaire, le jour même, devant le château de Neuchâtel. Il fallut l'interven-

tion de Berne pour réconcilier l'Eglise avec son pasteur. Beaucoup de faits de cette nature se passèrent dans les autres paroisses du comté, et il fallut prononcer des peines sévères contre ceux qui insultaient les prédicants, même en chaire, et qui parfois les rossaient d'importance.

Si le pouvoir énorme dont les pasteurs étaient investis leur avait été confié par le peuple ou les communes, celles-ci n'auraient-elles pas pu leur en ôter une partie, en signalant ce qui faisait que le bât blessait! — Les populations, au lieu de regarder les pasteurs comme de simples conducteurs spirituels, voyaient en eux les chefs du nouvel ordre de choses, des gens qui, à l'exemple des justiciers, étaient là pour punir tout ce qui, dans les croyances ou les pratiques, n'était pas conforme à la *loi*. Il faut avouer que les pasteurs ne s'attachèrent pas précisément à ôter cette idée du milieu du peuple. Dans aucune paroisse, si ce n'est à la Béroche (et encor pour peu de temps, bien que les Bérochaux eussent acheté ce droit de leurs deniers!), l'élection des ministres de la religion ne fut entre les mains du peuple. La Vénérable Classe hérita du droit de *collature*, la Vénérable, dont les tendances ont toujours été d'avoir dans l'Etat la plus grande part possible du pouvoir et de la puissance.

Envisageons ce fait converti en droit, de frapper d'une manière directe, par des peines temporelles, ceux que la nouvelle Eglise considérait comme ses adversaires. — Nous verrons que cette étude se rattache d'une façon spéciale à notre sujet.

Corault, Calvin et Farel quittaient Genève en exilés. Neuchâtel, qui avait conservé bon souvenir de son réformateur, l'appela chez elle en qualité de pasteur. Il répondit que les Neuchâtelois ne verraient pas son visage tant qu'ils n'auraient pas décrété l'établissement d'une *discipline ecclésiastique*, — c'était une chose dont on n'avait pas voulu peu de temps auparavant. Neuchâtel se déclara prêt à l'accepter; Farel arriva. — Sur-le-champ il se mit à l'ouvrage. Des *Consistoires seigneuriaux* furent établis à Neuchâtel, à Bou-

dry, à Thielle, au Landeron, au Vauxtravers, à Gorgier, à Travers et à Valangin.

Dans l'origine, ces tribunaux étaient laïques : ils étaient composés du Châtelain, du Ministre et de quatre Justiciers, sauf à Neuchâtel, où, comme membres du Consistoire, on nomma trois Conseillers d'Etat, trois Jurés et un Ministre, présidés par le Maire, et à Valangin, où c'étaient deux officiers de seigneurie, deux Justiciers et deux Pasteurs, présidés par le Maire. — Mais de bonne heure, le Clergé réclama contre la composition de ces tribunaux, qu'il envisageait comme rouage de la société religieuse, non de l'Etat, et il y eut des changements. Les Justiciers ne furent nommés membres des Consistoires que s'ils étaient *Anciens d'Eglise*, et les Ministres y parurent en plus grand nombre : à Valangin, sur les six juges il y eut trois Ministres, et au Vauxtravers, le Consistoire fut composé de tous les ecclésiastiques du Vallon (celui de Travers excepté), sous la présidence du Châtelain. — Mais la Vénérable Classe n'était pas encor satisfaite : en 1566, une requête fut adressée au prince de Neuchâtel, pour lui demander que « dans chaque paroisse il y eût gens ordonnés avec eux pour interroger chacun de sa foi, instruire les ignorants, admonester les défaillants, exclure les incorrigibles et les scandaleux de la communion du saint Sacrement. — Ce fut l'origine des *Consistoires de Paroisse*.

Pour nous faire une idée un peu claire de ce qu'étaient ces créations de la Réforme, quel était le pouvoir du Consistoire seigneurial de Valangin ? — Il citait à sa barre les citoyens des treize paroisses valanginoises, qu'on avait représentés comme violateurs des lois ecclésiastiques, les *adultères*, les *paillards*, les *ivrognes*, les *joueurs*, les *jureurs*, les *blasphémateurs*, les *parjures*, les *impies*, les *hérétiques* (sorciers, égyptiens, *anabaptistes*¹, catholiques), les *inso-*

¹ « En 1542, on sévit avec une grande rigueur contre les anabaptistes : ils devaient être emprisonnés et nourris au pain et à l'eau

lents, les *danseurs*, les *vaniteux*, les *querelleurs*, les *hôtes* peu scrupuleux, les *oiseux*, les *usuriers*, les *violateurs* de bois banaux, etc., etc., la *kyrielle* serait longue. Il condamnait les délinquants à la *réparation publique*, à des *amendes* arbitraires, à la *prison*, au *carcan*, au *tourniquet* et au *bannissement* en cas de récidive; il pouvait interdire de leurs offices les *Sauthiers*, les *Justiciers* même; il renvoyait aux tribunaux criminels les détenus à frapper de peines plus graves, de mort, par exemple, il jugeait sans appel; le Souverain pouvait seul faire remise de la prison aux condamnés; c'était le Consistoire qui faisait la première enquête contre ceux qui étaient accusés de Sorcellerie par la *voix publique*, et qui les traduisait devant la Cour Criminelle. Toutes les amendes prononcées appartenaient aux membres du Consistoire; le président avait double portion. Il s'assemblait très-souvent, dans les premiers temps; puis il réduisit le nombre de ses séances à quatre par an. — C'était un tribunal dont le pouvoir était aussi grand que peu contrôlé.

Il faut lire les *mandements de mœurs* publiés à cette époque, pour croire quel excessif rigorisme avait été introduit dans les paroisses. Ce pauvre peuple, on le traitait comme un enfant sinon comme un esclave; il avait été longtemps serf quant à la liberté civile, on le soumettait au même régime touchant la liberté religieuse. Les Consistoires, de concert avec l'Etat, réglementèrent à satiété : — Tu prieras soir et matin, avant et après chaque repas, même aux tavernes; inquisition sera faite pour que chacun se conforme à cet ordre; — tu iras à l'église le dimanche et trois fois la semaine, toi ou quelqu'un de ta maison; si tu es trouvé *oiseux* dans la rue pendant le service divin, tu paye-

Jusqu'à ce qu'ils eussent abjuré leurs erreurs; s'ils s'opiniâtraient, être mis à la torture et punis selon l'exigence du cas; s'ils se repentaient, faire pénitence publique; s'ils retombaient, avoir la tête coupée. On croit lire une bulle contre les Albigeois. » Chambrier.

ras une amende de neuf sols; une punition plus rigoureuse t'attend si cela se renouvelle; — envoie tes enfants et tes serviteurs aux catéchismes; — fais tes vêtements comme le mandement l'ordonne; — tu ne joueras aucunement pendant le prêche et tu n'entreras point aux tavernes; à l'heure où l'on peut s'y rendre, ne bois pas avec gloutonnerie, sois sobre, ou tu seras puni, et ton nom affiché sur la porte des auberges; n'y joue pas aux cartes ni aux quilles (trente sols d'amende), mais seulement aux jeux de l'arbalète, de l'arquebuse, de la paume et du palet; — si tu viens à jurer, à blasphémer, baise la terre aussitôt et crie merci à Dieu, sinon tu seras jeté à la javiôle; — si ton cœur est joyeux, chante les psaumes et les louanges de Dieu. »

Sans transition, d'un extrême on était tombé dans l'autre. — Une chose sur laquelle les mandements s'appesantirent beaucoup, c'étaient les danses. Elles avaient été conservées pour les noces, mais le mandement de 1553 proscrivit toutes danses sous peine de 60 sols d'amende; on alla jusqu'à défendre les antiques rondes nationales, les *vuillerez* et les *rondeaux*. — Les délinquants furent poursuivis sans miséricorde : dans les registres des Consistoires, il y a jusqu'à la seconde moitié du XVII^e siècle, des centaines de mentions de ce genre : « Jaques Perrelet et sa femme, ayant dansé, chacun 60 sols d'amende. Jehan Monnet, ayant *corné* et *mené* les danses, ban de 60 sols. » — De tous temps la danse a été le plaisir favori des peuples; je n'en sache aucun qui n'ait eu ses danses propres. On a dit quelque part que la Sorcellerie ne devint si puissante que par les danses nombreuses que l'on y trouvait. Cette idée ne surprend pas : c'était en secret que les populations apprenaient ces danses qui se sont conservées si longtemps dans les campagnes; les rondes des moissonneurs, des vendangeurs, du printemps, danses gaies ou graves, dont la mélodie était fixée par des mots étranges, mais faciles à retenir. — Aussi les défenses du Clergé trouvaient-elles de nombreux opposants; et ceux mêmes qui auraient dû prêcher par l'exemple, les

juges au Consistoire, ne se montraient pas toujours observateurs scrupuleux de cette loi draconienne : « En 1553, le Maire de La Sagne danse aux fiançailles de son fils, promet de faire réparation publique, et refuse ensuite de le faire ; en 1586, le Ministre du Locle danse avec scandale, en revenant d'une noce, paraît, fait ses excuses et paye un ban de 60 sols¹ ; » — et Bonstetten, le Gouverneur du Comté, écrivait à ses amis de Paris, que maître Guillaume Farel venait de fiancer une fort belle fille de seize à dix-sept ans, et qu'on se disposait à bien danser à ses noces.

Il ne faut donc pas être surpris de la demi-rebellion qui se trouvait à l'état latent dans les classes populaires, état que les registres des Consistoires nous font toucher du doigt : « Les Gouverneurs de Cernier, Saint-Martin, Engollon, Savagnier, se plaignent du mandement qui ordonne de fréquenter les temples le dimanche et le mercredi de chaque semaine ; Savagnier et Cernier refusent de sonner les cloches. — G. Huguenin parle légèrement du mandement de la Seigneurie et émeut le peuple à sédition. — Ordre aux paroissiens de Fontaines et des Geneveys d'aller aux prêches du dimanche et du mercredi ; défense d'outrager leurs ministres qu'ils ont actionnés en justice ; renvoyés à la Seigneurie pour avoir dit qu'ils en voulaient d'autres. — Les gens de Cernier ne veulent pas jeûner à ce dernier jeûne. — P. Racine dit qu'on est bien fou de croire les prédicants. — P. Fallet, condamné à trois jours et trois nuits de prison, au pain et à l'eau, à faire réparation à genoux à l'église, et à crier merci pour avoir dit que les prêtres valaient mieux que les prédicants. — Les gens de Coffrane mangent du pain et du vin après le sermon, bien que le Ministre leur eût refusé la cène, ce qui est une dérision. — N. Matthey a la langue percée pour avoir dit que Beelzébuth est le prince de Calvin. — J. Vuillemin tient de mauvais propos sur le prédicant qui prie ; défense à lui de fréquenter les

¹ Registres du Consistoire de Valangin.

tavernes. — Le secrétaire Comtesse dit qu'il aimerait mieux être gouverné par le Diable que par les prédicants¹.» — Partout on murmure.

En réponse, les ministres de la religion redoublent de rigueur : « Considérant l'ire de Dieu étendue sur la Terre en plusieurs manières, par pestes, guerres et famines, nous commandons que toutes crieries, bruits et ragements soient abolis tant aux tavernes qu'ailleurs. » — Puis ils crient que Dieu va frapper de terribles jugements ce peuple au cœur de rocher. Une comète apparaît dans le ciel : tremblez ! c'est un signe de la colère de Dieu ! Une aurore boréale sillonne les nues de glaives de feu et de sang : présage de grandes guerres ! un Dieu vengeur va user de la verge ! tremblez, jeûnez et repentez-vous ! — Le Clergé, non content de frapper ses ouailles dans leurs biens et leur honneur, par des amendes, par la réparation publique, la prison, le carcan, exploitait encor les dispositions au merveilleux qui se retrouvent chez tous les peuples non instruits. La Sorcellerie reparait : elle épouvantera bientôt les masses et les obligera à courber servilement la tête devant les soi-disant représentants de Dieu sur la Terre. Les sanglantes holocaustes que les Druides offraient à leurs dieux au fond des bois, ont reparu : pour éviter les châtiments d'un Dieu courroucé, les prêtres, dépositaires des doctrines chrétiennes, ne trouvent pas de meilleur moyen que de jeter par douzaines des malheureux au feu ! Ils affolent les populations de tortures et de supplices, au nom de la Loi, mais non du Christ, dont ils n'ont jamais seulement entrevu l'esprit. Leur fanatisme, mêlé à des intérêts sinistres, pousse le peuple dans un égout. La vie devient un cauchemar où l'on a toujours à ses côtés le Diable ou l'un de ses anges.

Les Consistoires se montrèrent impitoyables envers les Sorcières : non-seulement ils savaient les découvrir, mais ils les créaient. Si notre pays a vu s'élever un si grand nombre

¹ Registres du Consistoire de Valangin.

de bûchers, c'est en grande partie aux Consistoires qu'il le doit. Chargés de veiller à la pureté des mœurs, c'étaient eux qui faisaient les premières enquêtes contre les Sorcières et puis qui les traduisaient devant la Cour de justice criminelle.

Sur quoi se basaient les Consistoires pour se donner la tâche de poursuivre les Sorcières ? — Sur la Loi de Moïse, qui dit : *Tu ne laisseras point vivre la Sorcière*¹. — Le Clergé ne tenant aucun compte des pas que l'humanité a faits durant trois mille ans, voulait juger d'après les articles d'un code que l'Evangile était censé avoir sinon abrogé, au moins sensiblement modifié.

Quant à la loi pénale, c'était déjà alors un sujet de controverse de savoir si le code de Charles Quint, appelé la Caroline, que l'on invoquait souvent dans les matières criminelles, était ou non la Loi de l'Etat. Le Conseil semble avoir admis l'affirmative, car il reprenait les Cours de justice qui s'étaient écartées de cette règle. Le chancelier de Montmollin pensait que l'on avait retenu l'usage des ordonnances de Charles Quint, non comme une loi, mais comme une lumière servant à éclairer le sentiment intérieur². — La Caroline disait : « Ce sera un *indice* suffisant pour la question, contre celui qui s'offrira d'apprendre la Sorcellerie aux autres, ou qui menacera d'ensorceler quelqu'un, et que pareille chose arrive à celui qui a été menacé ; de même celui qui aura une liaison particulière avec des Sorciers ou qui fera usage de choses suspectes de sortilège par sa contenance, par ses paroles ou par sa conduite » (art. 144).

Le cadre était vaste ; l'on y fit entrer ce qu'on voulut. Dans les dépositions de témoins, nous verrons ce que les autorités ecclésiastique et judiciaire envisageaient comme un

¹ Exode chap. XXII, v. 18. — Le professeur Perret-Gentil traduit : Tu ne laisseras point vivre la *magicienne* ! — Ce qui change tout à fait l'ordre de Moïse ; mais les vieilles Bibles ont toutes le mot *sorcière*, — malheureusement.

² F. de Chambrier : *Etat du pays au XVII^e siècle*.

indice. — Une vigilance effrayante fut déployée par les Consistoires. Malgré la destruction, pour des motifs faciles à comprendre, de beaucoup de procédures, nous en avons eu en mains plus de *deux cents*, dressées chez nous ! et ces deux cents coupables indiquent plus d'un *millier* de complices !... Un système complet d'espionnage avait été organisé : les vieilles dévotes en étaient les dernières ramifications ; les Anciens mouchardaient à qui mieux mieux, et les prêtres du Seigneur renchérisaient. C'était la *Terreur* au petit pied ; les mains du Clergé de l'époque sont rouges de sang.

Quelques mentions tirées des registres consistoriaux de Valangin diront la force des indices admis pour attaquer quelqu'un comme Sorcier.

« La femme *Aubert* veut guérir la tache aux yeux avec des paroles : inquisition à faire. — *Jeanne Matile* s'est laissé appeler casserôde, de même. — *Perrenon Bosset*, même cas. — *Clara Pétremand*, même fait, et de plus manque les prédications et la communion ; audition de témoins constatant qu'elle est Sorcière. — *Blaisa Maumary* et *Guillauma Bulard* font mourir des poules à leurs voisins ; informations à prendre pour voir si c'est par Sorcellerie. — *Jeanne Guenot*, sortilège présumé. — *Marguerite Grosclaude*, citée pour Sorcellerie, ne paraît pas ; audition de témoins constatant qu'elle est Sorcière ; sera constituée prisonnière. — *Jaqua Morel*, suspecte de Sorcellerie, évadée de prison, est condamnée à y rentrer. — *Jeanne Humbert*, prévenue de Sorcellerie, demeurera prisonnière pendant l'inquisition. — *Clauda Tendron*, saisie pour avoir dit que la Gemella était aussi belle que Notre Seigneur. — *Marguerite Cunier*, pour propos horribles contre Dieu, ayant dit à d'aucuns qui l'accusaient de Sorcellerie, qu'elle n'était pas plus Sorcière que la vierge Marie, ni plus atteinte de casserôderie que Dieu et son Fils Jésus-Christ ; inquisition. » — De ces accusées, nous n'avons les procédures que des deux dernières ; mais leur sort laisse préjuger celui des autres : elles furent

brûlées après avoir eu la langue percée pour leurs exécrables propos.

Nous l'expliquerons ailleurs : un mot irréfléchi, un mouvement brusque, une égratignure, un coup d'œil, un souffle, suffisaient pour conduire au bûcher. Les jurés, les anciens, les ministres, les médecins, tous unissaient leurs forces pour accabler une pauvre femme.

En lisant les témoignages de pasteurs, dans les assez rares auditions de témoins qui nous ont été conservées, on peut se convaincre de leur zèle, aussi ardent que peu éclairé, contre tout ce qui faisait mine d'attaquer l'arche sainte ; ils étaient à la tête des idées du temps touchant la Sorcellerie, le Diable, les esprits, et donnaient le dernier coup à l'abrutissement des masses. Il semble que celui qui prenait si modestement les titres de *docte, scientifique et vénérable*, aurait pu avoir des notions plus saines que le vulgaire, quant à beaucoup de choses ; au contraire, le règne de la superstition se trouve établi on ne peut plus solidement, grâce à leur concours.

L'audition de témoins terminée, le Consistoire entrait en délibération ; si la suspecte paraissait coupable, avis en était immédiatement donné au châtelain de la juridiction. Celui-ci faisait assembler les justiciers, qui *connaissaient*, c'est-à-dire, sentençaient si l'accusée devait être saisie : au moins c'est ce qui semble résulter de la pièce suivante :

« *Jaques Baillo*d ayant été rencontré par les gardes de Cressier, à heure indue et nocturne, sur leur demande, se dit de Cressier ; ne l'en reconnaissant pas, il fut retenu prisonnier ; près du château de Thielle, il a pensé s'évader et l'a fait ; il s'est exilé du pays, estimant n'être à bon sujet et sans coulpe : d'ailleurs il a été accusé de plusieurs Sorciers et Sorcières (qui sur telles accusations sont demeurés fermes jusqu'à leur dernière heure). — Lesquelles choses, ainsi représentées par le *noble et vertueux* châtelain de Thielle, il a demandé, au nom de S. A., de le pouvoir faire saisir prisonnier au château. Les honorables El. Doudiet, Jq. Prince dit

Clottu, le notaire P. Clottu, Abr. Brenier, El. Bugnot, jurés en la justice de Saint-Blaise, après avoir eu avis, et entendu l'attestation des gardes de Cressier, ayant fort connaissance de l'exil du dit Baillod, et sachant qu'il a été accusé du *vice* de Sorcellerie par plusieurs, — donnent pour connaissance que le Châtelain peut le faire saisir prisonnier, en attendant plus ample connaissance. — Ce 19 mai 1653 »¹.

Le Châtelain donnait à ses officiers l'ordre d'aller saisir le personnage suspect. Il en usait de même à l'égard de ceux que les suppliciés avaient désignés comme complices. — Voici la règle comme la donne le manuscrit *Instructions pour les Juges en fait de Sorcellerie* (1602)², copié en entier de la main du juré A. Landry, — manuscrit qui a éclairci pour nous bien des points obscurs de nos procédures et qui nous a fait pénétrer au vif dans la manière de procéder contre les Sorciers, en usage dans notre pays : — « Je serais toujours d'avis que l'on arrêât une personne sur l'accusation de ses complices, quand bien il n'y en aurait qu'un, surtout que l'on a remarqué que les Sorciers qui ont confessé, n'en ont point accusé pour l'ordinaire qui ne fussent du métier ou du moins très-suspects, si avant que Binfeldius, suffragant de Trèves, écrit qu'à peine de cent Sorcières, il s'en trouve une qui en accuse un mal à propos. — Il en faut faire tout de même, si la personne est chargée du bruit commun, parce que *le bruit commun est presque infaillible en fait de Sorcellerie* »³.

Pour frapper l'esprit et l'imagination, et pour que rien ne se fît dans une cause pour Sorcellerie comme dans une cause ordinaire, c'était la *nuit* qu'on procédait à ces arrestations ; — « Ils ont pris avec eux, parce qu'il fallait aller sur les montagnes des Verrières saisir le *Grand Nicolas* et *Guillaume Griffon*, et que c'était de *nuit*, deux pots de vin,

¹ Thielle : N⁶⁸/₃₁₀. — ² Manuscrit appartenant à M. H.-F. DeBrot, chef d'Institut à Cormondrèche, et qu'il a très-obligeamment mis à notre service. — ³ Idem : Art. 3.

du pain et deux chandelles (1614)¹. — « Le capitaine Tribollet, les sieurs jurés Lahire, Prince et Dardel, le greffier et le sauthier, sont allés *nuitement* saisir *Jean Compagnet, Pierre Fargot, Jean Gauchat* et sa femme, avec la veuve de Jaques Chasnel (1665)². »

« Il faut que ceux qui ont la charge de prendre l'accusé remarquent bien particulièrement la contenance du prisonnier, et même ce qu'il dira. Comme il est surpris, il lui échappe de dire beaucoup de choses qui sont directement contre lui, comme *qu'il est mort ! qu'il n'est pas de ces gens-là ! qu'on le rebaptise !* etc., etc. De là le juge bien avisé doit commencer ses interrogats »³.

On avait conservé les bonnes traditions inquisitoriales : même état des prisons ; mêmes dépositions de témoins ; même rôle du bourreau.... Disons la vérité : l'Inquisition n'était pas sortie du pays ; elle avait changé de nom ; les Consistoires remplaçaient les Inquisiteurs, et les remplaçaient avantageusement, car ils plongeaient dans les vagues populaires comme des faucons munis d'yeux d'Argus.

Le Châtelain, le Maire ou son Lieutenant, avec deux ou trois Jurés, procédaient eux-mêmes à une nouvelle enquête, corollaire obligé de celle dressée par le Consistoire ; les Pasteurs, les Anciens, étaient les premiers appelés ; ensuite venaient ceux que l'on avait entendus médire de l'accusé.

CHAPITRE II.

Les témoins contre les Sorcières.

Nous allons maintenant, sans ordre et comme on égrène un chapelet, transcrire des dépositions contre les Sorcières. Il est malheureux que nous ne retrouvions pas, avec chaque

¹ Gr. Arch. : Z ²²/₁₈. — ² Thielle : N ⁶⁸/₂₂₈. — ³ Man. DeBrot : Art. 4.

procédure, l'enquête qui d'habitude l'accompagnait, nous aurions un arsenal où puiser. Cependant nous pourrions montrer les poursuites contre les Sorcières, ce qu'elles étaient : tout ce qu'il y a de plus inique.

« Blaise Junod, par le serment à lui vié selon coutume, dit qu'il y a déjà bon espace de temps la *Clauda Jaynin* s'en allait par un jour garder les bêtes, portant sa quenouille avec elle, et comme sa femme lui dit : *Il n'est pas séant de porter sa quenouille au bois !* elle en fut fâchée. Quelques jours après, le rencontrant, elle lui reprocha ce que sa femme avait dit, répétant : *Vous vous en repentirez !* — Bien est vrai que cette année même il leur mourut des bêtes, mais il ne sait si elle en est cause (1593) » ¹.

Si la bonne reine Berthe avait vécu à cette époque, on l'aurait brûlée comme Sorcière.

« David Cornu (même serment) dit être chose véritable, que, il y a eu un an à ces semoraisons passées, Jean Bertin et lui, gardant les bœufs au-dessus de Cormondrèche, lieu dit à *l'Homme-mort*, ouïrent un grand bruit et orage étrange et affreux, dont ils s'émerveillèrent, et ouïrent des cris de personnes, sans toutefois qu'ils vissent aucuns. Adonc ils écoutèrent, parce qu'on menait grand bruit, et il sait bien que c'était la voix propre de *l'Othenette Bertin* et de la femme de *Jean Perregaux*, qui depuis est décédée. Et alors que cela advint, c'était environ les onze heures de la nuit, et cela dura plus de demi-heure, *broudenant* contre le bois Dame-Othenette (1593) » ².

Nous avons fait allusion déjà aux bruits des oiseaux en migration, comme un fortifiant pour le peuple dans la croyance au *Sabbat* des Sorciers, au *Chasseur-revenant*, etc. Les magistrats étaient trop ignorants pour admettre des passages d'oiseaux ; et même ils auraient vu un vol en migration, qu'ils auraient dit encor : ce sont des Sorciers transformés ! — Peut-il y avoir l'ombre d'un doute, ici ? Cette

¹ Archives de Neuchâtel : N 60/197. — ² Id. : N 60/211.

époque des semailles, ce bourdonnement ou bruit d'ailes, ces cris d'oiseaux cherchant un gîte pour la nuit près des grands bois de Dame-Othenette, — cela ne saute-t-il pas aux yeux ? et peut-on s'arrêter sérieusement à une autre idée qu'à celle qui fait envisager les deux bergers superstitieux comme témoins éloignés de la halte nocturne d'une colonne d'oiseaux voyageurs ? — Cependant le Juge admet que c'étaient les Sorcières se rendant au Sabbat, car David Cornu a reconnu la voix d'Othenette Bertin, suspecte de sorcellerie !

« David Besson : Il y a trois ans, sa femme est morte d'une assez longue maladie, durant laquelle il alla trouver, entre autres médecins, maître Hans Leyrhan, qui lui donna des remèdes, puis lui fit dire par sa servante qu'elle était empoisonnée; lui et tout son ménage eurent soupçon que *La Niquelle* lui avait porté nuisance. Et quand sa femme fut morte, étant sur le point de la mettre dans la bierre, La Niquelle y vint sans être appelée et se présenta droit devant le corps, qu'on découvrit; à même temps le sang commença à sortir en abondance par les narines; ce que voyant, La Niquelle dit qu'il fallait porter le corps hors du poile, qu'il y faisait trop chaud; aussitôt qu'elle fut dehors, le sang s'arrêta : de quoi tous les parents s'étonnèrent fort (1648)¹.

« *La Frouchonna* confesse qu'il est vrai ce qu'on a déposé : étant entrée en la maison de maître J.-J. Tissot-Sanfin, menuisier, elle jeta du pusset sur un sien petit enfant malade qui en mourut aussitôt après; ayant été demandée pour habiller cet enfant avant que de l'ensepulturer, elle le prit sur elle; il se mit à jeter par la bouche, sur son fudar (*tablier*), comme du sang et autre affaire (1643) »².

C'était ce qu'on appelait *la voix du sang* : le corps accusait l'assassin en jetant du sang. Walter Scott parle d'une coutume semblable observée en Ecosse. On voit que les tri-

¹ Archives de Valangin : R ²/₂₉. — ² Idem : R ²/₂₃.

bunaux neuchâtelois n'avaient pas rejeté totalement les épreuves du moyen-âge, les antiques *jugements de Dieu*.

« Jean Fallet : Un jour il trouva *Madelaine Thiébaux* et sa fille avec une autre, qui coupaient du bois dans son parchet de forêt; faisant semblant de les gager, il fut tout ébahi que la Madelaine fût évanouie de devant lui (1619) » ¹.

La Sorcière s'est envolée ; c'est sûr ! — Jean Fallet était un myope ou un âne.

« Siméon Prince : L'année qu'il acheta la vendange du Châtelain, en ses vignes de Thielle, il s'en allait de Saint-Blaise à Thielle ; arrivé à Maupré, il trouva *Marie D'Epagnier*, tenant une verge à sa main. C'était par un dimanche avant jour. Il lui demanda ce qu'elle faisait là à ces heures. Répondit qu'elle cherchait leurs bœufs, que son mari avait laissés dehors, attelés ensemble (1667) » ².

Tenir une verge en sa main ! quel crime abominable ! rien que le feu n'était capable de punir un pareil méfait ! — C'est une Sorcière qui revenait du Sabbat ! cette recherche des bœufs n'est qu'un prétexte !

« La femme de maître Emer Dachsang : Par un lundi matin, *la Meunière* lui demanda à prêter une poule pour couver des œufs. Elle lui dit qu'elle ne le pouvait, parce que sa poule en couvait déjà. Après lequel refus ses œufs se trouvèrent pourris. Depuis ce temps, elle a toujours été incommodée ; ayant pensé recourir aux médecins, ils ne lui ont voulu dire sa maladie. Et la Meunière a dit à sa fille : Si votre mère fût venue quérir mes œufs, elle eût eu des poussins (1667) » ³.

La Meunière a jeté un charme sur ces œufs, c'est évident : les œufs ne pourrissent pas ainsi naturellement ! — Puis on l'a férue de maladie ; elle ne sait comment, mais la chose est certaine : les médecins n'ont pas voulu (ou pas su) lui dire quelle maladie elle avait.

¹ Arch. de Valangin : R 1/29. — ² Arch. de Neuchâtel : N 68/253. —

³ Idem.

« David Gabus : Un dimanche matin, il trouva la *Meunière* qui cousait à son poile. De quoi il la tança, comme son devoir d'Ancien d'Eglise l'y obligeait, lui disant qu'elle pouvait bien aller au prêche puisqu'elle n'avait point de ménage. Le même jour, retournant chez elle, il la trouva encor qui faisait des lacets (1667) » ¹.

« Marc Jardon : L'un des dimanches passés qu'on administrait la cène, je vis la *Madelaine Thiébaux* qui sarclait à son courtil ; lors je lui dis qu'elle devait laisser cela ; mais elle n'en tenait compte, ne sachant si elle m'ouit, mais sarclait toujours (1619) » ².

Ces femmes n'observent pas le sabbat, ce sont des impies, des Sorcières, si elles avaient l'amour de Dieu, elles iraient au prêche.

« Perrenon, relaissée (*veuve*) d'Isaac Renaud : Son mari disait en sa maladie que si Dieu lui faisait la grâce de guérir, il accuserait la *Bindithe Lardy*. Un jour que la déposante était au four [*banal*], son mari malade dit à sa fille, comme elle lui conta après, d'aller prendre la fourchette du fornec pour chasser la Bindithe qui était au chevet de son lit, et la *femme de Jean Sûr, qui était aux pieds*. La Bindithe vint un jour vers son mari et lui dit : Je vous prie, si vous avez opinion que je vous aie baillé le mal, de me le dire ! Lors il lui dit qu'il ne le savait pas (1593) » ³.

« Elisabeth Favre : Il y aura cinq ans à la Madelaine prochaine, qu'il survint une griève maladie à son mari ; il avait une grosse gongne allant par son corps et lui faisant si grande douleur qu'il ne savait parfois où il en était. Et il disait toujours : *La Mamette est aux pieds de mon lit, chassez-la dehors !* parfois aussi il disait qu'elle lui apportait une soupe aux choux, ce qu'il n'aimait rien. Un jour ensuite, la Mamette lui apporta du vieux fromage. Lors la déposante lui dit : Il dit toujours que vous êtes aux pieds de son lit. De laquelle maladie son mari est mort (1643) » ⁴.

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁸/₂₅₃. — ² Valangin : R ¹/₂₉. — ³ Boudry : L ¹³⁰/₁₇. — ⁴ Valangin : R ²/₂₆.

« Susanne Veuve : Elle avait une fille malade d'un côté, qui toujours priait sa mère de ne permettre que la *Clémence Bourquin* la vînt voir. Mais dimanche passé, assez tard, il sembla à la malade voir entrer la dite détenue dans leur maison : lors elle se mit à crier tant qu'elle put qu'on devait repousser cette Sorcière. Incontinent elle fut évanouie, à son avis (1619) » ¹.

« Pierre Clottu et le notaire Rosselet déposent que la femme de feu le secrétaire Jonas Clottu, étant malade et troublée d'esprit, criait par plusieurs fois que la *Sourde* lui avait baillé le mal. Quand même elle ne la voyait pas, elle criait : La voilà qui est en tel lieu ! et regardant par les fenêtres, on voyait qu'elle y était (1665] » ².

Il y a là de quoi répondre à l'Abbé Jeanneret, qui prétend que les juges du XVII^e siècle étaient de très-graves magistrats et des juges éclairés. Le Châtelain ne reçoit que les dépositions de gens sérieux ! La preuve, c'est que le Greffier transcrit dans l'enquête tout ce qu'un malade peut dire lorsqu'il bat la campagne. Je vous demande un peu, si je venais vous accuser de vol, parce que mon cousin m'a raconté, dans le délire, qu'il vous a vu soustraire quelque objet dans la chambre où j'étais moi-même, sans que j'aie pu vous apercevoir ! que dirait-on ?

« Pierre Berthoud : Il y aura trois ans à la foire, qu'il allait avec Josué Berthoud. Près du ruz de Mordigue, un peu devers bise, ils virent *Jean Cornu, sauthier*, devant eux, qui avait une bête noire de la grosseur d'un chien à l'entour de lui, qui lui sautait dessus, en telle sorte qu'elle le vira par terre. S'étant acheminés, pour voir ce que c'était, ils ne virent plus que Cornu couché à terre. Ils lui dirent : Que fais-tu ici ? Ne leur pouvant dire mot, ils le tirèrent fort rudement en lui demandant ce qu'il faisait là ? Lors il demanda s'il était Pierre Berthoud ? — Oui, levez-vous. — Répondit : A Dieu je me rends et recommande ! J. Berthoud

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₃₃. — ² Neuchâtel : N ⁶⁸/₂₃₉.

lui dit : Jean Cornu, mon maître, *c'était le Diable qui vous tenait !* ne dites plus que vous soyez à Dieu ! Lors le sauthier lui dit : Tais-toi, fol que tu es ! Et il leur disait : N'en dites mot, je payerai du vin ! — Depuis ils ne lui en ont pas reparlé, ni lui à eux (1620) » ¹.

« La servante de la Guéraulde rapporte que pendant la maladie de sa maîtresse, une fois elle vit un chien à la salle. Pensant avoir vu le chien d'Henry, elle l'appela. Subitement elle vit que c'était un *bélier noir* et en fut fort effrayée, et se recommanda à Notre Seigneur. Une autre fois, allant tirer du vin, on la toucha sur le bras, de sorte que derechef, ayant peur, elle fut contrainte de tout laisser pour remonter les degrés. Elle dit encor qu'on la voulut tirer par les pieds, hors de son lit. Toutefois, durant son service, elle n'a pas aperçu *la Claudia Jordan* (1569) » ².

On disait que le Diable pouvait apparaître à ses disciples sous la forme d'un animal : belle occasion de délation. On a vu telle ou telle seule, le soir, au bois, vers la fontaine, au jardin, à la vigne, avec un chien noir, un mouton, une chèvre ! c'était le Diable, elle est Sorcière ! — L'histoire du sauthier Cornu s'explique, si l'on sait ce que l'enquête établit, qu'il était souvent *dans les vignes du Seigneur*.

« Pierre Bertin et Jean Simonin, Anciens d'Eglise, racontent que maître Jaques Fatton, étant pour lors leur Ministre, les vint trouver et leur dit comme il avait entendu que *Othennette Tochenet* disait que la *feue* femme de Guillaume Bertin *revenait*. Ils allèrent donc tous trois lui parler et le Ministre la remontra « que ceux qui étaient morts ne revenaient plus, *que c'était l'Ennemi qui s'approchait d'elle....* Car ce n'était point la dite femme qu'elle voyait venir la nuit par le pertuis d'une porte, en forme de chevrette blanche, vers elle pour la battre en la couche, lui disant qu'elle avait tort d'elle, et qu'il y avait de la toile au fond d'un

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₇₉₉. — ² Gr. Arch. : A ²³/₂₂.

coffre, qu'on la lui devait donner, pour qu'elle pût aller en paradis, — c'était le Diable (1593) » ¹.

C'est quelque chose de si bien établi que la croyance aux *Revenants*, que chaque commune, presque chaque maison a les siens. On pourrait citer par centaines les récits populaires sur ce sujet. Encor aujourd'hui, beaucoup plus de gens qu'on ne se l'imagine, croient aux Revenants. Nous savons qu'en certaines maisons, des recherches sont faites après la mort d'un membre de la famille, de la mère surtout, pour se convaincre qu'elle n'a rien caché qui puisse la faire revenir et hanter les lieux où elle habitait de son vivant. Il y a même des gens qui vous citent, à l'appui de ces bizarreries, le passage : *Où est votre trésor, là aussi sera votre cœur*. — Une fois que ce qui avait été caché est découvert, les apparitions cessent, dit-on.

« Antoine Golneux dit y avoir deux ou trois ans que s'en revenant de Montmollin, étant dessus le Boù-Rond, il ouït, ce lui semblait, *un renard qui hurlait*. Regardant où cela était, il ne vit personne, sinon *David Symonin* qui, dès qu'il l'aperçut, s'enfuit contre Cormondrèche. — Il y a environ deux ans, que le dit Simonin, de crainte de la justice, s'était enfui, et Jean Bedaux lui porta ses habits jusqu'au Chablais (1620) » ².

On entend glapir un renard dans un lieu solitaire, on y voit un passant, c'est un Sorcier !

« Jaques Semel dit y avoir cinq ans, qu'étant brevard des vignes, par un soir, environ les dix heures, allant sur la brevardie, il rencontra *Rebecca Berthoud* sur chemin, au Planjeu, toute déchevelée et en état effroyable. Lequel tout épouvanté, nonobstant lui demanda d'où elle venait à telles heures, lui répondit, *ne sachant toutefois quoi*. Sur ce, ils se départirent, et l'épouvante le rechargea si fort, qu'incontinent il s'en retourna à la maison et n'osa repasser par ce lieu le lendemain avant jour, mais demanda avec lui An-

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₂₁₁. — ² Colombier : N ⁶⁵/₄₃.

toine Doudiet, son compagnon brevard. — Jeanne Semel rapporte y avoir environ dix ans qu'elle et plusieurs autres filles servantes, allaient une fois avant jour couper et quérir de la biole pour des balais ; et il était plus matin qu'elles n'espéraient (*croyaient*). Elles rencontrèrent la *Rebecca* toute déchevelée, sous Chastepeyne, un peu devers vent du Plan-jeu, à laquelle la déposante, qui était la dernière, parla d'où elle venait à telles heures. Répondit qu'elle venait de chercher un collet qu'elle avait, le jour avant, perdu par chemin, en venant de l'église. Après quoi l'épouvante les chargea si fort qu'elles n'osèrent pas s'arrêter jusque près de Voens, où elles ouïrent pour la première fois chanter les coqs ; elles y attendirent l'aube du jour. Duquel effroi et épouvante elle tomba malade et en tint la couche quelque espace de temps. — Jacques Lambert dit que, lorsqu'il demeurait avec feu Siméon Péters, allant et venant bien souvent avant jour, en l'étable vers le cheval, il passait par devant la maison de Siméon Berthoud et il trouvait et voyait toujours la porte ouverte, et par diverses fois, sa femme Rebecca, sur la porte, toute déchevelée, marquée à la face et en état effroyable (1592) »¹.

La gravité de ces dépositions disparaît si l'on songe aux *somnambules*. Il est probable que la pauvre Rebecca Berthoud était atteinte de somnambulisme. Combien en a-t-on vu, de ces gens, se lever la nuit, faire toute espèce de choses, accomplir parfois de vraies prouesses, puis le matin ne se souvenir de rien ! Le recueil des observations sur ce sujet est volumineux, et chaque année il s'accroît. — Y a-t-il quelque chose d'invraisemblable dans cette idée que bien réellement Rebecca Berthoud eût perdu son collet ? Elle s'en aperçoit en se déshabillant, et se promet d'aller à sa recherche le lendemain de bonne heure. Mais dans le sommeil cette idée la poursuit ; elle se lève. Ces jeunes filles la rencontrent ; elle leur répond, car les somnambules causent parfois sans s'é-

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/₂₁₁.

veiller. Pour les ignorantes filles de Saint-Blaise, la Rebecca est une Sorcière qui revient de la Secte ; c'est parce qu'elle a dansé qu'elle est tout échevelée. — L'instruction seule tuera la superstition ! Quel plus bel exemple de Sorcière pouvait-on découvrir qu'une femme atteinte de somnambulisme ? — Voici encor un fait de cette nature :

« Honoré Jean Bonhôte, juré en la justice de La Côte, s'est déclaré (tant en son nom qu'en celui de sa femme, de son fils et de sa fille) qu'il y a deux mois passés, il survint, environ la minuit, un grand bruit et tomba comme un grand orage sur sa maison, au haut de la couverture, où il y eut beaucoup de tuiles avec deux crenels rompus, qui apparaissent encor présentement. Eux tout effrayés sortirent de leur couche, ne sachant ce que c'était et se tinrent longtemps en repos pour voir s'ils n'apercevraient personne. Au même instant, le chien *embarressié* en la place du dit Bonhôte, se vint à remuer et sauter, avec un bruit impétueux et effroyable, et n'osèrent personne sortir de la maison, par ainsi n'ont rien aperçu. Et la *Judith Renaud* était en santé les jours auparavant ; mais d'empuis tel bruit survenu, elle demeura (dès le lendemain) malade, toute blessée et entamée par le visage, ayant été plus de six semaines sans se montrer que bien peu en rue, et porte encor présentement des marques et blessures (1624) » ¹.

« Jean Bonhôte : Il y a dix à onze ans, qu'étant brevard, environ les onze ou douze heures de nuit, avec ses compagnons, pour se prendre garde des fruits, il s'en retournait en sa maison, faisant fort obscur, il trouva l'*Esthevena Tachu*, semblant assise sur un tronc ; il l'approcha de si près qu'il se trouva assis sur elle. Lors il lui demanda : Que fais-tu ici, Sorcière ? Si tu étais femme de bien, tu ne serais ici à cette heure. Etant toute déchevelée, elle lui répondit : J'ai eu la *mara* (le globe hystérique), il m'a fallu sortir du lit et prendre du lait. — Va, si tu étais femme de bien, tu as

¹ Gr. Arch. : C ²³/₉.

des filles, tu ne serais pas sortie seule hors de ta maison à cette heure ! — En entrant en la maison de son frère, les cheveux lui dressaient sur la tête, d'appréhension (1608) » ¹,

Les faits les plus naturels deviennent des indices très-propres à convaincre de sorcellerie une pauvre veuve.

« Honorable Jérémie Lescuyer dépose y avoir environ douze ans que *Marie Jacottet* se serait allée un jour plaindre à lui pour quelque dispute qu'elle avait eue avec son mari. Elle lui dit entre autres, en pleurant, qu'elle était une femme perdue, mais qu'à lui elle ne lui ferait jamais aucun mal. — De plus dépose y avoir quatre ans que son serviteur, étant allé voir (sauf respect) de son bétail, trouva dans une rêche *un bresel*. De quoi étonné, il le lui apporta : lors il le reconnut avoir été fait avec le fer de la dite Marie. Et passant (sauf respect) un chien par devant sa maison, il le lui jeta ; le prenant dans sa gueule, il ne le mangea, mais l'abandonna. Ce qu'ayant remarqué, le déposant eut d'abord soupçon sur la Marie et trouva d'avis de le brûler, ce qu'il fit. En après, étant allé son serviteur en l'étable, il trouva deux de ses bœufs entrelacés, de sorte que le déposant remarqua évidemment y avoir du mal et vint à dire qu'il reconnaissait y avoir quelque Sorcière à l'entour de sa maison. Ce qu'ayant entendu, elle l'alla trouver un peu après et lui dit qu'il ne devait mettre tel soupçon sur elle, qu'elle le priait de ne faire grand bruit, car quant à lui, elle ne lui ferait jamais aucun mal (1662) » ².

Cette malheureuse est tout effrayée du soupçon que crie sur la rue son voisin, homme au jugement peu sain ; elle sait que si cette accusation est reportée au Ministre ou à un Ancien d'église, ou à un Juré (et c'était si facile !), il faudra qu'elle se fasse à laver du nom de Sorcière. Si ce voisin maintient son dire, c'est la géhenne qui l'attend ; et la torture, d'habitude, ne fait que précéder le bûcher. Elle le sait et le prie de ne rien dire ; c'est un indice grave.

¹ Arch. de Colombier : N ⁶⁵/₆₃. — ² Thielle : N ⁶⁰/₂₁₁.

« La veuve du Ministre Gélieu : Un peu avant que ses vaches devinssent malades, elle ouït dire, ne se souvenant à qui, que la *Barouda et sa fille* les avaient menacées. Quelque temps après, elles devinrent malades et elle en perdit une. — Environ deux mois après, elle ne put jamais battre la beurrière chez elle ; il fallait aller chez le voisin. De plus dépose que sa servante lui a rapporté avoir trouvé par deux fois *deux de ses vaches en un même lien*. — Elle a ouï dire à son mari que Jean Lavoyer s'étant venu conseiller à lui touchant le mariage qu'il voulait contracter avec la fille d'Abram Richardet, le sieur Ministre lui dit qu'il ne devait pas s'allier à un mauvais parentage, puisque *la veuve d'Abram Richardet* était soupçonnée d'être Sorcière et *sa fille de savoir tirer le lait des vaches*. Sur ce, Jean Lavoyer pensa se marier chez Martin à Peseux ; mais n'ayant pas réussi en son dessein, il épousa la fille Richardet. Dès lors, elle déposante a toujours eu soupçon que la fille et la mère eurent dépit de ce que le sieur Gélieu avait déconseillé Lavoyer de s'allier chez eux, et qu'elles ont donné le mal à son fils et fait tarir le lait à ses vaches (1666) »¹.

« Elisabeth Fallet : Quelque temps après la Chandeleur, menant une sienne vache abreuver au bornel, elle rencontra *Barbely Philippin* qui venait de l'eau, et qui passa par decôte sa vache : au soir elle fut tarie (1611) »².

« Jeanne Grandjean dit qu'ayant une vache, la *Forestière* allait souvent vers elle lui demander du beurre ; mais elle ne put continuer à lui en bailler à cause de ses petits moyens (*sa position modeste*). Lors la *Forestière* la vint trouver à Treyvaux et lui dit : Que le Diable vous mette au corps les cornes de votre vache ! Et ayant mis sa vache à *fruit*, elle n'eut presque plus rien de lait (1611) »³.

« La femme de Jean Quinche dépose que ne lui étant pas possible de battre du lait dans leur beurrière, la *Mariette*

¹ Arch. de Valangin : R 3/19. — ² Boudry : L 130/76. 82. — ³ Gr. Arch. : F 28/9.

Richardet est venue leur demander, de temps à autre, s'ils ne battaient pas leur lait; cela leur donna soupçon que ce pouvait être elle qui l'empêchait (1666) » ¹.

« André JeanFavre : Il y a environ sept ans que ses filles, faisant le seret en une chaudière, l'*Ursule Besson* y arriva ayant soif et demandant à boire. Prenant l'écuelle, elle en but et la remit; depuis on n'a pu avoir aucune jouissance de la dite chaudière pour faire et tailler fromage (1623) » ².

« Moïse Jacottet raconte y avoir environ six ans, qu'ayant élevé avec Siméon Berthoud une vache qu'il tenait de lui à chédal et une génisse d'accroît, portant son premier veau, il désirait fort retirer celle-ci, ainsi que la *Rebecca Berthoud*. Finalement elle la lâcha au déposant; tellement que l'ayant retirée, et ayant fait le veau en fort belle apparence, et bonne de lait, tôt après elle perdit presque tout son lait. Et de ce qui restait, ils n'en pouvaient faire beurre dans leur beurrière, ensorte qu'ils étaient contraints d'en emprunter une des voisins. Et parfois ils ne pouvaient faire beurre du dit lait quoiqu'il n'y eût lait d'autre vache. Mais quand elle était sur la montagne, elle revenait à bon lait, et ils en faisaient bon fruit. — De quoi se doutant de la Rebecca, lui et sa femme se prenaient expressément garde, lorsqu'ils la voulaient abreuver à la fontaine, qu'elle ne fût présente. Nonobstant quoi elle s'y trouvait toujours avec son bétail ou bien sur sa porte (1647) » ³.

« Michel Bonjour : Sa femme étant sur le point d'accoucher, il alla quérir une autre sage-femme que la *veuve de Janollet Bonjour*, ce qui vint à notice à celle-ci. Depuis, le déposant conduisant ses bêtes sur les champs, passa par devant elle. L'une de ses vaches perdit son lait entièrement et devint sèche, avec deux autres siens bœufs qui sont encor dans cet état, sans qu'il puisse savoir aucun remède (1641) » ⁴.

« Pierre Chevillard : Par un jour, descendant le village

¹ Arch. de Valangin : R ³/₃₀. — ² Id. : R ¹/₃₄. — ³ Thielle : N ⁶⁸/₆₆.
— ⁴ Landeron : S ¹/₄₁.

de Cornaux, il ouït que la femme d'Esaië Clottu criait plusieurs fois : *Sorcière, tu as ôté le lait à ma vache ! à Elisabeth Descombes*, sans qu'elle répondît non, passant toujours outre et n'en faisant semblant (1647) »¹.

Aujourd'hui combien de nos paysans croient encor au pouvoir des Sorciers sur leur bétail ! On entend parler de bœufs trouvés deux dans le même lien, de vaches auxquelles on ôte le lait ou qui périssent et sur le dos desquelles on voit l'empreinte d'une main, d'outils aratoires charmés, etc. Les *Devins* et les *Capucins* ont exploité avec grand soin cette veine productive, et à la Béroche on parlera longtemps des faits et gestes de *Charles Bart*, lorsqu'il chassait la *brouillerie* d'une maison. — Que d'écuries dans nos campagnes ont été parfumées, exorcisées, purifiées ! Nous savons une ferme du pays où les Capucins, pour arrêter les Sorciers, ont mis dans la muraille trois têtes humaines fraîches coupées ; elles y sont encor ; — le détail de l'opération se trouve sur le premier feuillet d'une Bible qui, dans les ventes, ne fait qu'un avec la maison. Charles Bart était fort pour recommander qu'on fît usage, après des parfumeries magiques autant qu'infectes, de petites fioles en noisetier, tournées et préparées par lui-même ; il les pendait à l'écurie à trois chevilles plantées dans un certain ordre. Les gens plus simples se contentaient de ne jamais enlever les toiles d'araignée qui tapissaient leurs étables, ces toiles devant arrêter les malins esprits que les Sorcières donnaient sous la forme de *moussilions*. Nous connaissons des paysans qui, à l'entrée d'une pièce de bétail dans leur écurie, usent de *charmilleries*, afin qu'elle ne puisse être grevée par un méchant voisin.

« Moïse Colin-le-Vieux rapporte ne rien avoir vu faire de mal à *Blaise Junod*, sinon qu'il avait une mauvaise habitude, en ce qu'il *lavait* rarement ses mains ; de quoi le déposant le tançait souvent (1619) »².

¹ Arch. de Thielle : N 68/71. — ² Colombier : N 65/65.

Et vive la propreté ! Les sales sont des Sorciers ! — Cela me rappelle que certain personnage, dans les environs de la Béroche, est appelé *Sorcier* tout net, parce qu'entre autres habitudes, il a celle de cracher sur la main qu'il veut tendre à un ami.

« Jean Péter : Il se trouva en la maison d'*Othenette Rosselet*, par un jour après souper, que l'on dansait et menait grand bruit. Etant entré avec ses compagnons, ils la trouvèrent avec d'autres qui *dansaient à la cave*, ayant un fifrelet, lequel à peine on pouvait ouïr. L'*Othenette*, toujours la première en la danse, criait : *Hop ! hop !* et sautait si haut qu'elle touchait à peu près au plancher dessus. Tellement que de l'appréhension et frayeur qu'il eut de voir cela, et de la lumière qui s'éteignit, il sortit et depuis n'y retourna. Là où ils dansent au *cellier* ou au poile jusqu'à la minuit et deux heures après, ou bien jouant aux cartes (1613) » ¹. — « Un autre raconte : Comme sa maison touche celle de la *Mariette*, étant couché avec sa femme, ils ouïrent, ce leur semblait un violon ; et ayant écouté par la fenêtre, ils entendirent que c'était chez elle (1666) » ². — « Jean Bonhôte, juré, rapporte avoir ouï dire, qu'étant une fois bien tard, des voisines devant la maison de la *Judith Renaud*, tillant leur chenève par ensemble, elles dirent à la Judith : Qu'y a-t-il chez vous ? on tire du vin à votre cave ! on mène grand bruit ! Peu après elle entra seule en sa maison ; au bout d'une heure elle revint et tel bruit fut arrêté (1624) » ³.

Nous avons dit les peines sévères dont étaient frappés les danseurs et les danserelles. Si *Othenette Rosselet* danse si fort, c'est qu'elle est habituée aux rondes du Sabbat ; l'on n'y va pas de pied mort. — Les témoins qui déposent contre *Judith Renaud* et la *Mariette*, croient que la Secte s'est célébrée quelquefois chez elles, et que les bruits qu'ils ont entendus n'étaient point naturels.

¹ Arch. de Colombier : N ⁶⁵/₄₅. — ² Valangin : R ³/₈₀. — ³ Gr. Arch. : C ²³/₉.

« Susanne Dessaulles : En sortant du *lœuvre* (soirées où l'on teillait le chanvre) avec *Madelaine Dessaulles*, le mal la saisit par le visage, dont elle est encor de présent enflée aux lèvres. — Et une nuit étant couchée à son lit toute seule, il lui survint un épouvantement qu'on l'empoignait par le bras. Elle se mit à crier et courut par la maison; son mari, couché à la grange par derrière les bœufs, se leva et ils furent tout ébahis (1643) » ¹.

« Pierre Gretillat et Pierre Catou déposent qu'ils ont oui dire à Gui, leur frère et beau-frère, qu'autre ne lui avait donné le mal, sinon la *Marie Junod*. Et un jour qu'elle venait de ramasser des buchilles, le dit Gui étant auprès, il lui *sembla qu'on le levait en l'air par le poil (les cheveux)* (1596) » ².

« Pierre Chevillard dit y avoir environ deux ans que l'*Elisabeth Descombes*, étant entrée dans sa maison, une jeune sienne fille devint malade et troublée en son esprit, tellement que l'enfant criait ordinairement qu'elle était auprès d'elle et l'empoignait par sa cotte, quoique absente. Il soupçonna qu'elle lui avait donné le mal, car elle se sent encor de cette maladie (1647) » ³.

« Abram JeanVallet dit que sa femme, après être revenue un soir du *lœuvre*, se couchait en son lit et se plaignait fort, disant qu'étant assise au *lœuvre*, en la maison de Daniel Girard-Bille, *il lui semblait qu'on lui eût jeté dessus comme chat*, dont elle avait pris mal depuis. Quelques jours après, elle lui dit : *Mon bon Abram ! c'est la Christine !* Tôt après, elle mourut de ce mal-là (1600) » ⁴.

« La femme du lieutenant Gauchat : La semaine passée, étant auprès de leur bétail *malade* (une épidémie régnait), elle entendit un bruit à l'entour de la maison, si effroyable, avec des hurlements étranges, qu'elle fut contrainte, avec grande frayeur, de s'enfuir au poile, auprès de son mari,

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₇. — ² Neuchâtel : ⁶⁰/₂₄₉. — ³ Thielle : N ⁶⁸/₇₁. — ⁴ Gr. Arch. : F ²²/₄₂.

toute tremblante et dans une couleur comme si elle eût été à demi-morte. Au lendemain matin, descendant pour visiter leur bétail, elle trouva un bœuf qui ne se pouvait plus remuer ni lever ; il dépérit et au bout de deux ou trois jours ils en perdirent encor deux, croyant fermement que cela provient de la Sorcellerie (1665) » ¹.

« Marie Matthey dit que *Catherine Matthey* l'alla trouver devant leur maison, menant boire ses brebis *et tenant un bâton blanc en sa main*, puis lui dit : Tu m'avais dit que tu ne voulais pas aller à Neuchâtel, et tu y as été ! Répondit qu'elle n'y pensait pas aller. Et sur ce, incontinent partant d'avec elle, le mal la saisit, d'une étrange façon : il lui semblait qu'elle eût des chiens qui lui rongeaient les reins, et des glaçons dans le corps. Et le soir même elle était comme hors de sens, tellement que quatre hommes ne la pouvaient tenir. Ce même vêpre, la Catherine alla veiller avec d'autres en leur maison, et la voyant ainsi, elle leur dit : Elle a un autre mal que vous ne pensez pas ! Et depuis, si elle passait par devant sa maison, il lui semblait *qu'elle l'avait sur ses épaules, encor qu'elle ne la vît* (1599) » ².

Ces dépositions ne rappellent-elles pas la frayeur qu'éprouvent les enfants auxquels on a raconté des histoires de revenants ? ils n'osent s'endormir seuls dans un lieu obscur, ni s'aventurer la nuit hors de la chambre ; ils ont l'imagination frappée par les récits fantastiques qu'on leur a faits, et ils se figurent voir ou sentir toute espèce de choses n'existant que dans leur esprit.

« Guillaume et Abram Cunier ont oui dire à leur belle-mère que la *Rose Aubert* lui a dit qu'elle ne savait comment elle était, qu'il lui semblait avoir *le ventre joint au dos* (1617) » ³.

« Barbely Falcon : Ayant prêté du lin à l'*Ursule Besson* et le voulant ravoir, elle en fit difficulté. Lors, s'étant prises de

¹ Arch. de Thielle : N ⁶⁸/₂₃₁. — ² Neuchâtel : ⁶⁰/₂₅₇. — ³ Valangin : R ¹/₁₄.

querelle, l'Ursule prit une échine de bois et la battit fort grièvement, tellement qu'elle en fut au lit environ trois semaines ; il lui semblait qu'elle était toute en feu, et même elle n'avait aucune force pour se défendre, estimant que cela fut cause qu'elle l'appela Sorcière (1623) » ¹.

« Jean Cuhe : Il y a cinq ans, sa servante menant son cheval pour herser, rencontra *Ursule Besson*, qui lui dit : *Choue ce cheval !* Sitôt qu'elle fut au champ, il tomba sans avoir force. Le déposant demanda à la servante : Qui as-tu vu ? Répondit : Je n'ai rien vu que l'Ursule Besson. Lors il dit : Il est à craindre qu'elle ne lui ait baillé cela. — Ne pouvant rien faire ce jour du cheval, il fut contraint d'emprunter celui de Jonas JeanFavre. Le soir, le déposant s'en alla rechercher vers la dite Ursule, quel remède il pourrait y avoir, après lui avoir fait entendre l'état du cheval. Elle répondit qu'une fois elle avait vu un cheval aussi malade *qui ayant été promené, guérit*, et qu'ainsi il devait faire. Le fit et ramena son cheval par devant la maison de l'Ursule ; celle-ci devant son mari, lui joignit les oreilles et dit : Frappe ce cheval et va toujours ! Ce qu'ayant fait il s'en alla allégrement et fut guéri. — En la saison des semailles, se servant de ses bœufs pour mener du bument, il trouva l'Ursule mangeant des prunes sur un arbre, qui lui dit : Jean, je mange des prunes ! Incontinent un de ses bœufs devint tout enflé, et il fut contraint de le déjoindre. Lors il lui dit : Depuis que vous avez mangé des prunes, mon bœuf est tombé malade, je ne peux dire qu'un autre ait cela fait que vous, et si vous ne lui ôtez le mal, dans trois jours je vous ferai prendre. Répondit qu'il y avait peu de remède à un fol, qu'elle avait mangé des prunes mais rien autre (1623) » ².

Il y a quelque vingt-cinq ans, on parlait beaucoup à Provence et endroits circonvoisins, des faits et gestes du *Sorcier-de-la-Pouette*. Il n'était bruit que d'*attelages charmés*, restés dans les fondrières. Un paysan surtout avait à se

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₃₄. — ² Id.

plaindre. Il était charretier. Pas de semaines qu'un de ses attelages ne s'embourbât et qu'il ne fallût un double pour retirer son char d'endroits *charmillés* par le Sorcier. — Le mot de l'énigme, le voici. De grand matin, le paysan se levait pour crier à ses fils : « Levez-vous pour *conduire* ! » « Oui, père ! » Le père se recouchait. Lorsque le moment de partir était venu, il s'habillait et demandait à ses fils : « Les bêtes sont-elles *conduites* ? » — « Oui, père ! » — « Eh bien ! allons ! » Et l'on partait pour aller sur la montagne, chercher du bois, du foin, un billon. Les pauvres bœufs pouvaient à peine se traîner, par la bonne raison qu'ils n'avaient rien eu à manger du tout. Les fils du paysan, qui s'amusaient le soir à courir les goguettes, ne pouvaient se lever le matin, et au lieu d'aller fourrager leur bétail, faisaient un somme de plus. Venaient les endroits difficiles, on voyait les bœufs, *plats comme des punaises*, ne plus pouvoir faire un pas ! Le père maugréait sur le Sorcier et les enfants faisaient chorus. — Disons aussi que les chemins étaient en si bon état que l'on comprend parfaitement comment les Sorciers avaient le pouvoir de *terbir* ceux qui charriaient.

« Humbert Henry dit qu'il peut y avoir une douzaine d'années, étant à la vigne avec David Vouga et *Pierre Mentha*, celui-ci disait : « Compère David, je sais d'une herbe que si j'en voulais user, je ferais à dépouiller ta femme toute nue. » Et un peu après : « Je sais d'une herbe qui croît en la rue de la Maladière, qui fait mourir gens et bêtes. » Alors Vouga lui dit qu'il se devait taire et ne plus parler de cela (1603) » ¹.

Pierre Mentha tenait ce prétendu secret d'un détenteur du *Petit-Albert*, ouvrage qui donne cette fantasmagorie microbolante comme *secret* : « Prenez de la marjolaine sauvage, de la franche marjolaine, du thym sauvage, de la verveine, des feuilles de myrthe, avec trois feuilles de noyer et trois petites souches de fenouil ; — tout cela cueilli la veille de la

¹ Arch. de Boudry : L ¹⁸⁰/₃₇.

saint Jean avant soleil levé. Faites-les sécher à l'ombre, mettez-les en poudre et les passez au fin tamis de soie. Quand on veut exécuter ce *joli badinage*, il faut souffler de cette poudre en l'air, dans l'endroit où est la fille, ensorte qu'elle puisse la respirer, ou lui en faire prendre en guise de tabac. L'effet suivra de près. Un fameux auteur ajoute que l'effet sera encor plus infailible si cette expérience gaillarde se fait dans un lieu où il y ait des lampes allumées avec de la graisse de lièvre et de jeune bouc ». Honni soit qui mal y pense ! — Quant à cette herbe qui fait mourir gens et bêtes, il suffit de prendre la première vénéneuse venue, la laitue vireuse, le bois-gentil, etc.

« Rose Veillard : Il y a assez long espace de temps, vivant encor son feu mari, Pierre Mentha était avec eux en leur maison, près du feu, qui leur dit entre autres choses, qu'il savait d'une herbe, croissant sur le cimetière de Bevaix, laquelle faisait mourir gens et bêtes. Son mari lui dit qu'il ne devait pas dire cela et qu'il n'en fallait pas user. Répondit qu'aussi ne le faisait-il pas. — Leur dit en outre qu'une fois, allant depuis Boudry à Cortaillod, il ouit du bruit au Courtil Nerdot, tellement que, pour savoir qui c'était, il se coucha sur le chemin : c'était la Synagogue ; il y reconnut quelques femmes, mais ne voulut les déceler (1603) » ¹.

Pierre Mentha était un bavard, se vantant de choses que ses yeux n'avaient jamais vues. Ses bavardages devaient lui coûter cher.

« Pierre Pochon est souvenant d'avoir oui dire à *Pierre Mentha*, il y a trois à quatre ans, son fils Jean étant malade, qu'on lui avait conseillé de trouver *une tête de mort* pour lui donner à boire dedans. Et pour ce qu'on lui avait défendu la cène, il disait que s'il était à l'âge qu'il avait eu vu, il abandonnerait le pays ; et qu'il voulait aller vers le Châtelain de Thielle se jeter à genoux devant lui, car tout le monde parlait de cette tête de mort, et que s'il avait ga-

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₃₇.

gné la mort, on la lui baillât. Le déposant lui dit qu'il ne fallait pas prendre cela tant à cœur (1603) » ¹.

« Jaques Barbier : Une fois, il ouït dire à *Pierre Mentha*, en sa maison, qu'un homme un jour lui prêta douze écus, à un lieu comme serait Vers-le-Bugnon (*lieu de la Secte*); le lendemain il alla pour faire la signature, mais ne trouva personne. — Un autre ajoute qu'il a ouï dire à beaucoup de gens qu'un homme lui devait un écu de cense sur le jour de la saint Bartholomé (1603) » ².

C'est le Diable, très-probablement.

« Zacharie Henry : Un jour il lui ouït dire : Bonnes nouvelles, le vin de LaVaux est gelé, notre vin se vendra bien ! Lors P. Pochon lui dit : Ce n'est pas bonnes nouvelles, car volontiers dit-on en commun proverbe, que celui qui est aise du mal n'est pas homme de bien. — Il lui a ouï dire encor qu'il ne voulait plus faire de bien, car de bien faire, mal lui venait, et qu'il voulait jeter là *ses chaînes de quoi l'on tire les dents* (1603) » ³.

Ainsi Pierre Mentha était *dentiste, tisserand, berger*, et par dessus *esprit fort* : de tant de professions s'arrangera qui voudra ! moi j'en conclus que c'était un Sorcier !

« Josué, Pierre et Jaques Mentha avec Pierre Barbier rapportent : Etant allés voir comment Abram Mentha se portait et d'où lui venait sa maladie, ainsi subite, il leur répondit : « Plût à Dieu que j'eusse su ne pas aller à Colombier le jour que l'on montait la dîme, car ce méchant homme de *Pierre Mentha* le *tissot* me pressa pour aller payer demi-pot, ce que je refusai. Après cela, j'allai devant la grange de la cour et y fus quelque temps. En après je fus tout ébahi de voir ce méchant homme derrière moi, lequel me pressa derechef pour aller boire, m'ayant poussé du coude. Je n'y voulus aller, lors il me frappa sur les épaules. Puis le mal me prit en froid, et je m'en allai par Bôle sans boire ni manger ; depuis Bôle, je ne cessai presque de courir pour

¹ Ach. de Boudry : L ¹³⁰/₂₇. — ² Id. — ³ Boudry : L ¹³⁰/₃₇. 41.

me réchauffer.» Sur ce, Josué lui remontra qu'il ne le devait soupçonner si légèrement ; qu'il n'était pas bon d'ainsi mécroire, que c'était un grand péché. Mais Abram répondit qu'il ne le soupçonnait à tort, voire qu'il gagerait bien sa tête que c'était lui et non autre qui lui avait donné le mal, racontant que par plusieurs fois il l'avait menacé à l'occasion d'un peu de terre qu'il avait recueillie au chemin, à l'endroit du champ du tissot, disant qu'il en aurait sa vengeance. Abram répétait: *La male terre ! la male terre !* Joint aussi que par ci-devant il avait craint le dit Mentha : Une fois allant à Neuchâtel en bateau, il ne voulut être assis à côté de lui, ains changea de place, et que même le tissot faisait semblant de se rire et gausser de lui ; lors il lui avait déjà répondu qu'il n'aimait pas ses gausseries et qu'il le laissât en paix. — Après que le dit Abram fut trépassé, ils le reverchèrent et trouvèrent que, aux flancs et aux reins, il semblait qu'il fût cassé et noir, où il y avait comme des places noires ; et leur beau-frère Claude Byzard leur dit qu'il l'avait trouvé fort violet et bleu par le dos, depuis la ceinture en haut »¹.

Comme les Kalmouks qui attribuent toutes les souffrances physiques à l'action du *Chaïtan*, et qui croient qu'il n'y a pas d'autre moyen de guérir le malade que d'expulser de son corps le malin esprit, et comme les Bassoutos qui attribuent leurs maladies à l'influence directe des revenants ou à celle d'un maléfice, — nos pères admettaient que leurs maladies étaient envoyées par Satan. Les Livres Saints nous apprennent que Job fut frappé d'un ulcère malin par le Diable, disaient-ils ; pourquoi ne croirait-on pas qu'il a délégué quelque chose de son pouvoir à ses Sorciers ? Le Clergé, au lieu de combattre ces erreurs, les accréditait.

« Scientifique Nicolas Prince, Ministre à Cortaillod : Mardi, la femme d'Abram Mentha vint le prier d'aller vers son mari, qui était fort malade. Et y étant venu, en le conso-

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₃₇. 41.

lant, il lui ouit dire que ce mauvais homme de *Pierre Mentha* l'avait touché de la main, sur l'épaule, et lui avait baillé le mal, à Colombier, le jour que l'on montait la dîme. Duquel attouchement il était tel qu'il le voyait : il le trouva fort malade, perclus et impuissant de ses membres, tellement que faisant la prière il ne pouvait joindre les mains, bien qu'il désirât fort le faire. — Il a aussi ouï dire à Pierre Mentha, en Consistoire, qu'il avait pris une tête de mort au cimetière, pour s'en servir il ne sait à quoi. — Quant à la conversation du dit Pierre, il le reconnaît assez mauvais, vindicatif et usant souvent de menaces. — Il a ouï dire qu'en parlant de lui, il avait dit : *Ce méchant homme de M. Prince est allé deux ou trois fois à Boudry pour me faire prendre (1603) »* ¹.

« Le même dépose que, suivant sa charge, il est allé visiter feu Guillaume Veillardoz et sa femme, tous deux malades, qui mescroyaient *Bindithe Lardy* de leur avoir donné le mal. Ils lui dirent que si l'on pouvait trouver le moyen qu'elle n'allât plus chez eux, ils iraient mieux. Et la femme étant décédée, il ouit dire au dit Guillaume, que la *Bindithe-chez-Blaise* était venue vers lui et s'était *aboclée* sur son lit : son mal empirait toujours depuis. Le vieux étant mort, un dimanche en revenant du prêche, il la rencontra et lui dit (présent Gédéon Barbier) : On dit que les deux décédés avaient mauvaise opinion de vous, car ils ne vous demandaient pas vers eux; voire, ai-je entendu, qu'au four vous voulez manier la pâte de tous, par quoi vous aviserez de faire autrement! — avec plusieurs autres admonitions qu'il lui fit suivant sa charge (1593) » ².

« Maître Gabriel Favre, Ministre à Cortaillod, rapporte que le Grand Jaques Mellier, étant malade, il allait souventes fois le visiter et consoler. En le faisant, le Grand Jaques lui dit que c'était *Elie Mentha* qui lui avait donné sa maladie, le jour des noces d'Abram Blaise, qui prenait sa fille en ma-

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/_{37. 41.} — ² Boudry : L ¹³⁰/_{17. 18. 39.}

riage. Etant allé chez le dit Elie, s'aider à quérir le trossel de sa fille, il le rencontra *qui lui souffla contre*, de quoi il avait sa maladie. — Et après grand languissement, le Grand Jaques en est mort (1618) »¹.

« Le Ministre de Bevaix écrit avoir appris d'une certaine femme, que la dite accusée, un jour, l'interrogeait si son mari la caressait assez; répondant que non, elle tira de son *vertugadin*² une certaine racine qu'elle lui bailla, avec promesse que si elle en faisait manger à son mari, elle le ferait très-amoureux. — Le Ministre affirme avoir tenu la racine. L'accusée porte de telles drogues continuellement sur elle, aux fins sans doute que faisait Cléopâtre. Et il termine un long réquisitoire par cette apostrophe au Châtelain : Le Grand Dieu de Justice qui nous a suscité un chrétien Hercule pour repurger l'étable du roi Augias, enflambe son cœur d'un vrai zèle de Justice, pour mettre au plus tôt la main à la besogne et mettre fin au cours continuel de telles méchancetés »³.

« Le Ministre Guillaume a dit que du temps que la Guéraulde était saisie de peste, *Clauda Jordan* la soignait. Et disant le *Credo* avec eux, la *Clauda* disait : *et en Jésus Saint !* au lieu de *Jésus-Christ*, et ajoutait : C'est Satan qui m'en empêche ! (avait les yeux rouges comme sang !) vous dites de bonnes choses, mais croire ne le puis ; j'ai quelque chose qui m'en garde ! — Alors il magnifia la bonté et grâce de Notre Seigneur, puis se mit à genoux (et il ne la voyait pas). Et étant *une heure* à prier, il vit que la dite *Clauda* ne priait pas, mais le regardait de mauvais visage. Lors il lui dit : Je ferai prier ma mégnie pour vous. Ensuite, doutant qu'elle

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/_{59. 80.} — ² « Quant au costume, les femmes s'environnent de certains cercles de tonneaux qui s'appellent *vertugadins* et qui leur donnent l'air solennel; elles occupent un plus grand espace dans un salon, et cela leur donne une haute opinion de leur valeur » (Critique de Paris en 1750). Nos aïeules avec une espèce de *crinoline*. — ³ Boudry : L ¹³⁰/_{95.}

ne fût Sorcière, il la fit payer et s'en aller le lendemain. Dès lors la malade se porta mieux (1569) » ¹.

« Madame la veuve du Ministre Gélieu : Pour ce qui est de Jean-Jaques son fils, elle est bien souvenante que son mari, étant encor ministre à Corcelles, monta à Fontaines avec ce fils, où ils avaient des chapuis qui travaillaient à la réfection de leur maison; ayant pris leur logement chez Jean Lavoyer, pour lors marié avec la *fille d'Abram ffeu Blaise Richard*, qu'il lui avait déconseillé de marier, et ayant dîné un jour chez lui, *il sentit un morceau qui lui était demeuré dans le gosier*. De quoi il fut extraordinairement altéré trois ou quatre jours, lui semblant que le col lui brûlait et devint tout comme transporté. Ayant montré de son eau au *prêtre* de Montbreuil, au sieur Assermet, son neveu, et à d'autres, ils en jugèrent qu'il avait été maléficié (1666) » ².

« Scientifique personne, maître Christophe Fabry, fidèle ministre de la Parole de Dieu à Neuchâtel, dit : Que quant à *Jeannette femme de Benoît Peter*, il y a longtemps qu'il la connaît, pour être sa voisine, ne sachant qu'elle soit autre que femme de bien, s'étant conduite fort paisiblement, ne sachant en elle chose qui mérite aucune punition corporelle ni répréhension de justice, fréquentant diligemment les prêches, comme une bonne chrétienne doit faire. — Quant à *Jaqua, femme du notaire Udriet*, il ne la connaît non plus que comme femme de bien, s'étant gouvernée honnêtement et paisiblement avec ses voisines. Et n'a jamais entendu aucun mauvais bruit d'elles, sinon depuis qu'on exécuta les dernières Sorcières, car on disait qu'elles les avaient accoulées, ayant été à la danse des diables avec elles (1583) » ³.

Certes voilà une déposition tout empreinte de charité évangélique; on sent que celui qui la fait a vu la persécution et qu'il connaît le malheur. Mais voici venir un pas-

¹ Gr. Arch. : A ²³/₂₂. — ² Arch. de Valangin : R ³/₃₀. — ³ Neuchâtel : N ⁶⁰/₁₇₉.

teur de la ville aussi, un vrai fils du pays, animé d'un tout autre esprit.

« Scientifique personne, maître David Chaillet, dit être fort ébahi de ce qu'on lui prête serment s'il a jamais vu faire mal aux susdites personnes, d'autant que quand quelqu'un veut faire quelque mal, il ne demande pas ses voisins pour y assister. Il s'émerveille de ce qu'on a brûlé les autres femmes qui ont accouplé les dites Jeannette et Jaqua, et sont allées mourir constamment qu'elles étaient avec elles à la Synagogue. Mais de les avoir vues faire mal, l'une ou l'autre, il n'en sait rien (1583) »¹.

Ainsi, pour ce Ministre, quarante témoins (car il y eut plus de quarante personnes entendues dans cet examen) qui déposent en faveur d'un accouplé, ne peuvent faire tomber l'accusation, si la Sorcière a soutenu son dire jusque sur le bûcher! Heureusement que le tribunal n'admit pas ce point de vue sanguinaire. — On nous dira peut-être que nous jugeons bien sévèrement des personnages appartenant à des temps qui ne sont plus les nôtres, et que l'amour de la religion seul poussait. Nous n'avons qu'une chose à répondre à cela, c'est qu'on ne pourra jamais assez s'élever contre les principes religieux qui sont étayés par la charpente des échafauds, contre les principes religieux qui s'appuient sur le bras temporel pour dominer le monde.

Mais nous devons dire que si les Ministres montrèrent un zèle ignorant et fatal, les Médecins ne furent pas moins crédules. Quand ils avaient laissé tomber la phrase sacramentelle : *Une méchante gens vous a baillé cela!* — *Vous avez été fêrue de mauvaises gens!* — *Vous êtes atteinte de mauvais œil!* — *Vous êtes atteinte de mauvais air!* ils croyaient avoir fait une prouesse. Vrai de dire que dans ce cas ils avaient beau jeu pour se faire payer de forts honoraires, et que c'était noblement déguiser une ignorance toujours désagréable à confesser.

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/179.

« Gui Gretillat, de Coffrane, dit qu'un jour fut par ci-devant, où il tomba malade. Et lors il fut requis d'envoyer au médecin, lequel dit qu'on lui avait donné le mal »¹.

« Ova Cheneva, de Cortaillod : A certain temps passé, elle tomba fort malade, tellement que ceux qui la voyaient étaient épouvantés. Et la *Guillaumette* vint vers elle, disant qu'une méchante gens lui avait soufflé contre, et qu'elle se recommandât à *Notre Seigneur*, puis ajouta qu'il fallait tondre la malade et brûler son poil (ses cheveux). Ce qu'on fit. Et l'on mit son poil au feu, lequel oncque ne voulut brûler, mais le fallut mettre au fumier. Lors on alla vers le docteur, qui dit qu'une méchante gens lui avait soufflé contre et lui avait cela baillé, et que si le mal fût descendu plus bas, elle en fût morte. Certain temps après, étant guérie, la *Guillaumette* lui demanda comment elle se portait; à quoi elle répondit qu'elle se portait bien, Dieu merci, mais que son poil n'avait voulu brûler. Lors elle dit : il était bien enchancré. Et quand la *Clauda Veillard* fut malade, la déposante alla vers elle, lui disant qu'elle avait un tel mal qu'elle avait eu. Elles allèrent vers le docteur, qui lui dit aussi qu'une méchante gens lui avait cela baillé (1575) »².

« *Clauda Veillard* a dit que la *Guillaumette* vint une fois à leur poile, où elle était seule avec ses filles, demander quelque chose qu'elles ne lui voulurent donner. La déposante fut fêrue de maladie, en tant que l'on porta de son aigue au docteur d'Estavayer, lequel dit qu'une méchante gens lui avait soufflé contre (1575) »³.

« *Guillaume Dessauls* : Ayant rencontré sa tante *Madelaine*, elle l'empoigna par l'épaule en lui disant : Guillaume, où vas-tu? Mais, continuant son chemin contre *Savagnier*, et étant hors du village, le mal le prit à l'épaule bien fort. A *Savagnier*, chez son beau-père, il dit qu'il avait bien mal à l'épaule. On le déshabilla de son *jupon* et aussi de sa chemise qu'il déchira; ayant regardé l'épaule toute rouge, ils

¹ Boudevilliers : N⁶⁰/₂₄₉. — ² Gr. Arch. : F²³/₃₂. — ³ Id.

la lavèrent d'eau et lui mirent autre chemise et autre jupon. Mais le mal empirant, il fut contraint de s'acheminer promptement à Saint-Blaise, vers maître Jaques Lahire, chirurgien, lequel incontinent vu l'épaule, leur dit qu'ils étaient venus à point et que c'était mal baillé. Lors il lui mit certains onguents qu'il *disait valoir plus de dix pistoles*. Duquel mal il a enduré fort longtemps, l'épaule lui ayant toute plumé; mais il en est guéri (1643) »¹.

« David Dessaulles, son frère : Il y a dix à onze ans que, s'étant taillé à un genou, il arriva qu'il ne pouvait se tourner, sinon à quatre sur ses mains. Fallut avoir recours au médecin, qui fut Jaques Lahire, lequel incontinent, vu la plaie, ne voulut y mettre la main, disant qu'elle était si enflammée qu'il y avait bien autre chose, qu'il était vu de Sorcellerie; il en fut longtemps malade (1643) »².

Tous ceux qui se mêlaient de pratiquer l'art divin d'Esculape avaient la même idée. Tels se présentent le *banderet* de Boudry, l'*apothicaire* Motteron et le *bourreau* de Neuchâtel, dans ces dépositions.

« Jeanne Mellier raconte avoir été contrainte de s'en aller trouver M. le Banderet à Boudry, lequel ayant vu son bras, et trouvant qu'il n'y avait ni *offense*, ni *rompu*, ni autrement, lui dit : *Ma fille, vous avez été atteinte de mauvaise gens !* Et il lui bailla de la graisse pour le frotter, mais cela n'a de rien profité (1593) »³.

« Blaisa Junod : Il y a plus d'un an qu'elle allait de Colombier à Auvernier, avec la *Forestière*, qui par chemin la frappa sur le bras. La nuit suivante, elle devint fort malade, et presque percluse d'un bras et des pieds. Abram Motteron fut mandé pour lui donner quelque onguent; mais cela ne lui fit rien. Motteron désira voir la *Forestière*, qui fut mandée. Il commença à lui dire : Méchante Sorcière, tu as donné le mal à cette femme ! — De quoi elle se défendit fort. Cependant elle ne pourrait dire, ni assurer qu'elle lui

¹ Arch. de Valangin : R 2/27. — ² Id. — ³ Colombier : N 60/197.

eût donné le mal. Bien est vrai que Motteron disait qu'il eût été bon d'avoir du pain et du sel de la Forestière. Ce qui fut fait; depuis, elle se porta bien (1611) » ¹.

Disons en passant que Motteron expia chèrement sa dangereuse crédulité : il fut accusé de Sorcellerie et supplicié.

« Pierre Godet : Le lundi, après que les dîmes furent échues à Colombier, *Pierre Mentha* lui demanda s'il avait entendu qu'Abram Mentha avait dit qu'il lui avait baillé le mal. Le déposant lui dit que s'il était homme de bien, il ne devait rien craindre, et il voyait bien qu'il était tout triste et fâché. — Depuis, il lui a oui dire que ce méchant homme de bourreau aurait dit à Abram qu'il lui avait donné le mal; puis, qu'il avait vu la femme d'Abram aller à son poile et prendre derrière la porte *de la terre*, sans lui rien dire; que c'était un mauvais signe pour lui. Tout du long de la maladie d'Abram Mentha, il était comme triste et pensif, disant qu'il savait bien que s'il venait à mourir, on lui en ferait de la peine (1603) » ².

« Susanne Sandoz : Il y eut hier huit jours qu'elle trouva *Pierre Mentha* à Chanelaz, grandement déconforté et comme au désespoir, tellement qu'elle lui remontra de se recommander à Dieu et ne pas ainsi faire. Lors il lui dit : Ne puis-je pas être désolé? ce méchant homme d'Abram Mentha est allé mourir là-dessus que je lui avais donné le mal; mais s'ils ne m'en font réparation, je mettrai le feu à une maison et puis m'en irai; j'ai cinq enfants; si ainsi est que je lui ai donné le mal, je prie Dieu que je les puisse manger de rage (1603.) » ³.

Pauvre Pierre Mentha ! Il avait de quoi être désolé. Les dépositions des témoins furent des coups de massue; suivant son pressentiment, il fut saisi et, chose peu difficile à croire, dans cet heureux temps où l'on brûlait si pieusement les chrétiens, Pierre Mentha confessa tout ce dont on l'accusait, en particulier d'avoir fait mourir Abram Mentha, en le frap-

¹ Gr. Arch.: F ²³/₉. — ² Arch. de Boudry: L ¹⁸⁰/₃₇. — ³ Id.

pant sur l'épaule de sa main, dans laquelle il y avait du pusset. Il fut brûlé vif sur la place des exécutions de Boudry.

« Elie Doudiet, juré: Il a reconnu qu'*Esabeau Doudiet*, avec son mari, mène mauvais train, avec grands jurements et imprécations ; elle est souvent sortie de la maison nuitement et venue dans la sienne, chassée par son mari. — Moïse Jacottet a oui Louis Doudiet disant à sa femme : Tu ne mérites que le feu ! tu le flaires tant que tu n'en peux plus ! — Sa femme ajoute que la dite *Esabeau*, ayant un cotillon neuf, son mari lui disait qu'elle l'avait tout à point fait à faire pour la mener brûler. De quoi son beau-fils fut obligé de lui dire avec reproche si c'était bien vivre que de dire à sa femme qu'elle devait acheter un cotillon neuf afin qu'il n'eût honte de la voir mener en jugement. Pour excuse, Doudiet répondit qu'il était loisible à un homme de dire ce qu'il voulait de sa femme. — Marguerite Simon dit ensuite qu'étant avertie par sa fille à venir voir le désespoir que menait l'*Esabeau*, elle alla dans une chambre et regardant par la fenêtre, la vit qui se tirait par les cheveux et se désespérait, ne sachant à quel sujet (1654) »¹.

Le désespoir même des accusés est considéré comme une charge. — Que dire de ces voisins qui ont pris si bonne note des méchantes raisons que le mari en colère jetait à sa femme ; que dire de ce Châtelain enregistrant gravement des témoignages qui, aux yeux de tout homme non prévenu, ne prouvent qu'une chose, c'est que la pauvre *Esabeau* n'était pas heureuse en ménage. — Au reste, le fait se rencontre plus d'une fois qu'un mari profita de la barbarie de l'époque pour jeter sur sa femme des soupçons de Sorcellerie, et que des parents accusèrent un membre de leur famille.

« Perrin Martenet dit que lui et sa femme allèrent visiter Philibert Martenet, avant qu'il fût trépassé, étant déjà au lit malade. Après l'avoir salué, il lui dit : Perrin, vous êtes heu-

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/180.

reux d'avoir un bon parti, car j'entends que la mienne est Sorcière et du tout méchante, ne sachant ce qu'elle veut faire (1612) » ¹.

« Moïse Clottu, juré : Il y a environ 12 ans que s'étant un jour rencontré avec Abram Clottu, y arriva en même temps la *Susanne* sa femme, laquelle d'abord se mit à quereller et maudire son mari, tant qu'étant sortis, ils vinrent à s'entre-battre, durant quoi Abram l'appelait à tous coups Sorcière et carogne. Il y a deux ans qu'il se rencontra dans les cantons allemands avec le dit Abram; entre autres discours, il vint à lui dire pourquoi il se plaisait tant par les Allemagnes, vu que quand il y était il ne pouvait retourner en sa maison. Sur quoi il répondit qu'il ne pouvait demeurer ni habiter avec son diable et sorcière de femme, à cause de sa méchante vie, vu même que quand il était couché près d'elle, il lui semblait qu'on le brûlait. — Josué Tissot, chirurgien, ajoute que le dit Abram lui aurait dit qu'il a été l'espace d'une quinzaine d'années, sans avoir habité ni couché avec elle, à cause de sa mauvaise vie et conversation, et qu'il était contraint souventes fois de s'en aller coucher par les granges et étables (1661) » ².

La conviction du témoin, c'est que cette chaleur qui brûle le mari provient de l'Enfer! — Ah! s'il n'y avait, pour trouver des Sorcières, qu'à prouver qu'une femme est acariâtre, hargneuse, méchante, il y en aurait encor joliment au pays!

« Pierre Diacon et Tobie Lespaye : Une fois *Emmanuel Jean Girard* se trouva derrière la maison de feu le secrétaire Lespaye. Et le voyant à cheval sur un *pau*, le premier dit à ceux de sa maison : Venez voir un exemple. Et ils le trouvèrent sur le pau qui sacramentait en allemand, mais ils n'entendirent pas ce qu'il disait, et il s'en alla, eux étant tout ébahis (1609) » ³.

Nul doute que le dit Emmanuel ne fût Sorcier et que

¹ Arch. de Valangin : R 1/5. — ² Gr. Arch. : D 28/9. — ³ Valang. : R 1/4.

chevaucher sur ce pau, fût sa manière habituelle de voyager ; un pau devait être une variante du manche à balai des Sorcières.

« Josué Tissot, chirurgien : *Susanne Clottu* alla un jour en son logis, où ayant quelque dispute par ensemble, elle vint à lui dire qu'il ne la devait fâcher, que lorsqu'elle était fâchée elle était fort laide. Il lui répondit qu'elle ne le devait menacer de la sorte. — Sa servante lui a dit que la Susanne, parlant une fois de lui, vint à dire qu'elle priait Dieu qu'il lui fît la grâce d'avoir autant de mal en l'autre monde, comme il avait de joies dans le présent (1661) »¹.

Ce chirurgien trouve que les prières que Susanne fait pour lui sont peu chrétiennes, — il en est ému, car il la craint de vieille date, parce qu'il la croit Sorcière. En déposant il donne à entendre que c'en est une.

« Susanne Barbier : Un matin devant jour, elle ouit du bruit à la rue, sortit et trouva *la Thévena*, toute nue à la rue, qui criait. Elle alla quérir une chemise pour lui mettre, laquelle on lui passa à la rue. Et en la lui mettant, elle vit qu'elle avait une queue derrière, longue, toute noire (1618) »².

Une queue ! effroyable chose ! Une Sorcière seule pouvait avoir une queue ! Le Diable sans doute lui a fait don de cet ornement ! — Pour expliquer la singularité de cette déposition, nous ne trouvons rien de plus naturel que de transcrire cette mention, prise dans le Bulletin de la Société des Sciences naturelles de Neuchâtel (1847). « M. de Castella rappelle qu'il a opéré, il y a une vingtaine d'années, une cuisinière âgée de 45 ans, qui portait depuis son enfance des végétations insolites, situées à la partie interne et externe de la cuisse droite. L'externe était une tumeur, implantée par un pédicule de deux pouces de diamètre, au pli de la fesse ; ce pédicule *allongé de toute la longueur de la cuisse*, supportait une tumeur du volume de deux poings, ulcérée

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/192. — ² Boudry : L¹⁸⁰/59. 80.

à son sommet, d'une fétidité très-grande ; quand la malade voulait s'asseoir, elle la passait sur son genou ; en marchant, elle pendait le long du genou. L'interne avait la même longueur ; elle s'implantait sur la grande lèvre ; son pédoncule était beaucoup plus étroit et son extrémité inférieure d'une apparence violacée comme les tumeurs et garnie de poils ; elle était comme digitée, molle et sans ulcération. L'excision des pédicules à leur implantation sur la cuisse et la grande lèvre suffit pour enlever ces végétations, remarquables par le volume qu'elles avaient acquis. » Si cette femme eût vécu au temps où la Sorcellerie florissait, et que son infirmité eût été découverte, on n'aurait pas manqué de la regarder comme Sorcière ; car elle offrait le phénomène de posséder non pas une queue, mais *deux*.

« Marie Nourrice dit que, chargeant du bument à l'étable, avec sa tante *Madelaine Cunier*, qui avait une chemise courte, elles virent à une de ses cuisses une *marque noire* dont elles eurent peur. Et en soupant, son oncle ne voulait rien manger, de quoi la dite *Madelaine* lui dit qu'il s'en repentirait. En ayant horreur, il lui dit qu'elle n'en devait rien dire ; et de la frayeur qu'elles eurent de ce qu'elle ne parlait que de méchantes gens, elles s'en vinrent hors de la dite maison. Quelque temps après, la *Madelaine* disait qu'elle avait montré la dite marque au sieur Jonas Clerc, et que c'était une *rape de meurons* (1643) »¹.

Ainsi une *envie*, un *nœvi*, peut devenir un indice de Sorcellerie ! Pour des gens prévenus, ce peut très-bien être la marque que le Diable imprime sur la peau de chacun de ses adeptes. L'explication si naturelle du sieur Clerc, que c'est une grappe des fruits de la ronce, ne parvient pas à enlever tous les soupçons chez la nièce, Dieu sait chez les voisins ! — Lisons la suite de cette déposition.

« Le même jour, en chargeant du foin, il survint des bêtes dans le grand pré proche du leur, et sa tante alla pour

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₆.

les revirer. Etant dans les buissons, elle se mit à crier fort à haute voix ; elle dit à son oncle : Ecoutez, ma tante crie alarme ! et ne voyait pas qu'il arrivât aucune bête. Peu après, elle revint vers eux toute défigurée par le visage, entre cuir et chair, et lignes noires dont son mari la *cria*. Elle répondit qu'elle était tombée sur un buisson (1643) » ¹.

L'explication que donne cette femme semble naturelle ; elle le paraît peu au témoin qui dépose. Pour elle, c'est le Diable qui battait la Sorcière ; les procédures pour Sorcellerie établissent que cela arrivait souvent. Le Châtelain ne repousse point cette idée, qui figurera dans son interrogatoire.

« La femme de Simon Pettavel dit que la *Jeanne Baillot* est souvent égratignée par la face. — Jaques Thiébaud ajoute que souvent elle est égratignée, et quand on lui demande d'où cela lui vient, elle dit que c'est une vache qui l'a cornée, ou bien que c'est du bois qui l'a raccrochée. — Pierre Monin dit qu'elle est souvent blessée par la face ; et qu'avant les vendanges passées, lui, étant brevard, s'en allant environ la minuit le contrebas des prés de Bôle, pour voir si l'on ne faisait point de dommages, il trouva dessus de la maison de Baillot son mari, une femme qui à son semblant était la dite Jeanne ; il eut grande frayeur de la voir là à telle heure (1623) » ².

« Adam Sunier dit y avoir un an qu'il conduisait ses bœufs du matin devant jour pour les pâturer, il rencontra *Josué Viouget*, qui n'avait que ses hauts-de-chausses ; ses bœufs firent difficulté de passer outre, n'en ayant pu tirer aucune réponse d'où il venait, nonobstant amiables demandes (1649) » ³.

Jeanne Baillot et Josué Viouget allaient à la Secte ou en revenaient.

« Paul JeanFavre, Ancien : Lui étant venu à notice que

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₆. — ² Colombier : N ⁶⁵/₆₂. — ³ Landeron : S ¹/₃₇.

l'Ursule Besson avait eu beaucoup de disputes et paroles atroces avec ses voisines, il en avertit le sieur Cugnet, Ministre à Dombresson ; ce fut la cause qu'elle fut citée devant les Anciens du lieu. Où étant comparue, elle fut admonestée de se faire à purger des paroles que Jaques Perrenet lui avait dites, l'ayant appelée Sorcière ; et qu'ensuite la Cène lui serait administrée. Néanmoins elle n'en fit rien, et ne parut ni l'un ni l'autre des deux dimanches, tellement qu'elle fut admonestée pourquoi elle n'était comparue à l'église. Fit réponse qu'elle n'avait pourtant pas laissé de prendre Dieu en sa maison, près du feu : pendant que l'on célébrait la Sainte-Cène, Dieu lui avait mis sa table auprès et lui avait donné le Saint-Sacrement. — Ayant perdu beaucoup de bêtes, il la soupçonne depuis longtemps d'être Sorcière et nonobstant qu'il lui soit défendu de se trouver parmi les bêtes de ses voisines, lorsqu'on les mène boire, elle ne laisse de se mettre parmi, y ayant une place au ruz, devant sa maison, où les bêtes accourent toutes et mènent grand bruit (1623) » ¹.

« Guillauma Chatru : Menant son cheval, elle entra au village et rencontra *Blaise Chuvin*, fort effrayée de le voir; lequel vint et prit le cheval par le chevêtre et le revercha pour voir s'il n'avait point de pous ; il s'épouvanta, de sorte qu'à grand' peine la déposante en put réchapper pour la vie, et par après le cheval en mourut. Elle n'entend que autre en soit cause que le dit Chuvin (1609) » ².

Chuvin et la Bessonna savent charmer et ensorceler le bétail.

« Barbely Mouchet : Etant à causer avec *la Bretonne*, il vint des agasses chanter au haut de sa cheminée. Adonc elle dit : Dieu soit avec nous ! mon Dieu, qu'est cela ? Lors la Bretonne répondit : Ce n'est rien ! Hélas ! ma belle commère, qu'est-ce que de nous ? Je crois que ce qui est mort, est mort ! il n'y a rien autre chose (1625) ³. — Et *Marie Leschot* :

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₃₄. — ² Id. : R ¹/₃. — ³ Gr. Arch. : C ²³/_{12. 18}.

Quelques jours avant sa détention, il survint nuitement certains oiseaux [*probablement des chouettes*] au haut de sa cheminée, qui se mirent à crier. Lors elle dit à ses enfants que si elle ne craignait de perdre son âme, elle irait se noyer ; car elle estimait que c'était son Maître qui la voulait aller trouver (1641) » ¹.

Le cri des pies, encor aujourd'hui présage de mort pour certaines gens, annonçait qu'une Sorcière se trouvait dans le voisinage. Il en était de même à l'égard des hibous, qui ont assez l'habitude de venir jeter leurs longs *houhouhouhouhou* ! du haut des cheminées, la nuit. — On en était venu à empêcher les populations de jouir des beautés de la Nature : l'attachement de certains animaux domestiques, le chant de certains oiseaux, la connaissance de certaines plantes, l'étude du ciel, tout cela était du domaine de Satan. Ainsi celle qui prenait plaisir à regarder les étoiles était fort soupçonnée ; une croyance populaire se rattache à ce fait : *Qui compte les étoiles aura autant de verrues qu'il en a compté*. Etrange et remarquable preuve d'amour maternel que cette croyance mise au cœur des enfants ! On voulait ôter de leur avenir les nuages qui menaçaient le ciel de ceux que l'on accusait de *connaître le cours des étoiles*. — La belle Lune qui brille comme reine dans la nuit, c'est l'enfer de Judas de Kérioth, c'est là qu'il rôtit à toute éternité ; cette charmante étoile qui a éclairé Abraham et Jacob dans leur vie nomade, l'Etoile-du-Berger, l'Etoile-du-Matin, est devenue le grand diable Lucifer, la diablesse Vénus qui induit en tentation par les plaisirs des sens qu'elle semble personnifier par sa molle clarté....

« Jeanne Bizard a déclaré au Ministre comme à d'autres, que sa fille Rose vit la susdite femme écorchant un mouton qu'elle avait dérobé, selon sa coutume très-coutumière, en la chambre du four du château ; et il apparaissait un lièvre sautillant autour d'elle ; *lorsque Rose priait*, le lièvre se ca-

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₀.

chait entre les jambes de la susdite, et lors elle entendait de *grands bruits*. De plus, comme eux ne pouvaient recouvrer un lièvre tout vif, la susdite soupçonnée se transporta au verger, où elle en prit un tout vif, — ce qui ne se pouvait faire sans magie »¹.

« Jeanne, femme du Maître-Bourgeois Claude Udriet, s'encourut il y a quelque temps trouver le Ministre, étant toute désolée et effrayée, auquel, en présence de sa femme et de Jaqua Barbier, elle déclara que la dite soupçonnée venait de la trouver tout fraîchement (comme Clauda Colomb l'avait vue entrer et Jaqua Barbier sortir); et qu'icelle en entrant dans le porche de sa maison, voyant une petite fille là, lui dit si elle saurait bien redire ce qu'elle orroit, puis la prit et la mit dehors, afin qu'elle n'entendît rien. Ayant fermé l'huis, elle lui dit qu'elle se devait bailler au Diable de ne savoir où était sa fille Laurence, que ce serait peu de chose encor qu'elle reniât Dieu pour se bailler au Diable, pourvu qu'elle ne fît cela de cœur. A quoi elle répondit : A Dieu ne plaise de renier mon Créateur ! Incontinent elle entendit un bruit épouvantable, comme si cela se fût fait avec de grosses griffes, dont elle s'écria que c'était.... L'autre répliqua que ce n'était rien, qu'elle était trop épouvanteuse; elle ne voyait rien, car le lieu était entièrement obscur. Et la sollicitante voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir, lui défendit d'en rien dire à personne, non pas même à son mari, lui promettant envoyer des poires. — Et la femme du Ministre lui disant qu'elle faisait peut-être cela par vengeance parce que son fils était prisonnier, avec horrible serment elle assura cela être très-véritable. Le lendemain elle réitéra les mêmes propos. Et un jour avant que de tomber malade elle vint remercier le Ministre, lui déclarant encor quelques particularités à ce sujet. Etant au lit de mort, elle envoya dire par sa nièce, à la femme du Ministre, qu'elle ne devait point craindre qu'elle fût malade de la peste, mais que la susdite lui avait baillé le mal au four »².

¹ Arch. de Boudry : L 130/95. — ² Id.

Cette déposition ne prouve qu'une chose : une haine violente entre l'accusatrice et la suspecte.

« David Maumary : Une fois la *Blaisa JeanGirard* voulut entrer en la rebatte qu'il tient : son fils avec d'autres, la voyant venir, fermèrent la porte et ne la voulurent laisser entrer. Adonc elle leur dit : Bien , vous vous en repentirez ! — Et tôt après le moulin fut tout désarié, on ne le pouvait remettre et il ne pouvait jeter farine (1609) »¹.

On pourrait, à la lecture de ces dépositions isolées, croire que nous n'avons voulu donner au lecteur que ce qui offre des singularités. Voici deux enquêtes transcrites en entier.

« Par ordre de Mgr le Gouverneur, examen et information a été prise de la vie et conversation de Madelaine Chatru, femme de Jaques Richard, habitant à Cressier, présents les sieurs Jn Varnier, Lieutenant, Urs Ruedin et le notaire Samuel Bonjour, Greffier soussigné, Conseillers du Landeron.

Le dit Urs Ruedin a dit, que venant un soir de la Cure du Landeron , il y a plus de huit ans, passant par le sentier de Guillemberg, il survint un grand bruit au-dessus des vignes, dans le bois, qui l'intimida fort et le fit descendre au grand chemin. Et passant outre, il rencontra cinq femmes qui se tenaient l'une l'autre, ayant leurs burets renversés. S'étant encherché ce qu'elles faisaient là, il n'en put tirer aucune réponse, ce qui l'obligea à courir à une haie pour en tirer une palissade pour sa défense, où il demeura court de l'épouvante qui le tenait. Et voyant qu'elles s'approchaient de lui, ça l'occasionna de déloger et prendre la fuite en bas les prés, où il perdit ses souliers, qui se trouvèrent le lendemain pendus à des échalas, au dit sentier des vignes. Des cinq femmes il n'en put connaître que deux, savoir la femme du dit Richard et Salomé, femme de Jean Schueler, demeurant au Landeron. Laquelle rencontre le rendit tout troublé, et ensuite lui causa une maladie qui lui dura quel-

¹ Arch. de Valangin : R 1/4.

que temps. — De plus, pendant l'embrasement du feu de Cerlier, lui et Henri Huguenin furent ordonnés de faire garde dans le village, au sujet de beaucoup de personnes qui y étaient accourues ; et en faisant la ronde ils ouïrent la dite Madelaine chanter, crier et danser dans son poile, fort hautement qu'il semblait qu'il y avait grand nombre de gens.

Catherine, femme de Jean Vaulet, dit y avoir environ deux ans que le bétail, s'en allant au pâturage et arrivant au-dessus de leur maison, il survint un grand bruit parmi les vaches et chèvres, qui se renversaient l'une l'autre par terre, ce qui donna grande terreur à tous les voisins voyant et entendant ce tintamarre, où était la dite Madelaine assise tout auprès.

Madelaine Junier, sa sœur : Quoique atteinte de surdité d'oreilles, elle a bien oui et entendu ce grand bruit survenu entre le bétail.

Henri Bussy, Sauthier de Cressier : Le même jour du bruit survenu entre le bétail, l'une de ses vaches s'en retourna à la maison tout enragée, et à grand' peine la purent-ils lier avec des cordes, l'ayant ainsi tenue attachée huit jours de suite.

Jean Bart, de Cressier, dit y avoir environ trois ans qu'il était dans le logis de Blaise Richard, où la Madelaine survint quereller sa femme, ce qui obligea Blaise Richard de la chasser hors de la maison, même la voulut battre. Après qu'elle fut sortie, en s'en allant à son logis, elle alla dire à la femme du déposant tout ce que lui et Richard avaient pourparlé par ensemble. Sa femme lui ayant fait récit de cela, il lui dit que si la Madelaine savait ce qu'ils avaient dit, c'était une Sorcière. Quelques jours après, il rencontra la Madelaine, qui lui demanda qui lui avait dit qu'elle était une Sorcière ; répondit que c'était par le moyen de ce qu'elle avait su dire à sa femme tout ce qu'ils avaient pourparlé par ensemble, sans qu'elle lui ait réparti là-dessus autre chose.

Jean Michel : Il y a six ou sept ans qu'il venait de la

montagne, menant un char de foin. Etant arrivé dans le village, il rencontra la Madelaine, allant au four. Et à même temps les deux broches de son char rompirent. Sur ce, le déposant l'appela Sorcière et que ce n'était autre qu'elle qui lui avait fait rompre son char; lesquelles paroles il lui dit publiquement et en présence de gens, sans qu'elle l'en ait fait repentir.

Jean Frossard, de Cressier, dit y avoir environ trois ans, que lui et son frère, allant à la vigne, trouvèrent deux *grands chats* sur des bérasses devant la grange du sieur George Varnier au haut du village; leur ayant jeté une pierre, ils délogèrent dans le courtil de la maison de Jean Varnier, où la Madelaine habitait. Etant passés au-dessus de la dite maison, elle sortit et leur cria pour quel sujet ils lui avaient jeté une pierre, qu'ils la lui avaient jetée presque dans l'œil. (*Elle était déguisée en chat.*)

Isabeau, relictte de Jaques Patton, dit comme il y a environ cinq ans, qu'ayant perdu une vache (sauf respect), on lui donna avis de brûler le lien; et en ce faisant, la Madelaine survint devant la maison de la déposante, et après avoir fait trois ou quatre fois le tour par devant, elle entra, ainsi que la servante qu'elle avait pour lors, lui a attesté de bonne foi. De plus rapporte qu'elle l'a souventes fois vue ivre, et qu'entre autres fois elle lui dit qu'elle avait parlé contre elle, et que si elle ne lui eût fait beaucoup de bien, elle en eût pâti.

Clauda Girardet, sa nièce, et Nicolas Martin, mari de celle-ci, ont fait leur rapport en même forme, et en outre disent que quelques jours après elle se rencontra proche de la fontaine, où la Madelaine survint en riant contre elle et disant qu'elle avait vu les personnes qui brûlaient les liens pour elle; là-dessus la déposante fut contrainte de s'en aller à son logis, sans lui donner aucune réponse.

Ysabeau, femme de Nicolas Junier : La Madelaine a aussi attaqué tant son mari qu'elle-même, par réitérées fois, l'espace de trois semaines durant, étant toujours ivre, les pour-

suivant en tous les lieux où ils allaient, sans qu'ils lui en aient donné aucun sujet. De plus rapporte que la Madelaine lui dit un matin qu'elle l'avait bien vue à neuf heures du soir aller quérir de l'eau à la fontaine ; là-dessus elle lui demanda où elle était. Répartit qu'elle était dans son courtil, couchée sur des épines ; que les malins esprits l'avaient chassée hors de la maison.

Frantz Michel a aussi rapporté que la Madelaine les a, lui et sa femme, attaqués et injuriés par diverses fois devant leur maison, laquelle se trouvait toujours ivre.

Marguerite, sa femme, dit la même chose et en outre rapporte qu'elle trouva la Madelaine si notablement chargée de vin qu'en pensant se lever elle tomba à la renverse ; et elle vit qu'elle avait regorgé (sauf respect). Ce que voyant, son mari lui dit que son jour approchait, qu'elle ne s'en pouvait plus cacher. Là-dessus la déposante sortit de la maison, et en sortant elle la trouva devant la maison et étant à genoux, mais ne sachant à quel dessein.

Pierre Junier-le-Jeune : Le soir du *premier jour de mai 1658*, en sortant de la maison de sa tante Susanne Perroud, avec d'autres garçons, environ douze heures du soir, il vit sortir la Madelaine hors de sa maison par la porte devant, et son mari la remena dedans ; elle pensa encor sortir par les fenêtres, son mari fut contraint de la retirer dedans en la criant et exhortant de tout son possible à ne plus faire semblable chose. Et non contente un peu après, le déposant la vit derechef sortir de la maison par la porte derrière ; son mari fut contraint de courir après elle et de la ramener dedans le logis, en lui disant qu'elle devait avoir souvenance de la mort et passion de Notre Sauveur Jésus-Christ. Sur quoi elle lui répondit : S'il disait qu'elle fût ivre ? Son mari répondit : Non, mais je dis que tu aies souvenance de Jésus-Christ ; j'ai crainte que tu ne nous fasses honte et vergogne. Après cela le déposant rentra dans le logis de sa tante.

Ysabeau, femme de Pierre Trissiard, a dit être souvenante

qu'elle a souventes fois vu la Madelaine chargée de vin, et qu'entre autres choses elle lui dit une fois, pour voir si elle n'était pas comme les autres personnes, qui la mécroyaient. Elle répondit que non; mais la Madelaine lui répartit qu'elle ne le devait pas nier; car elle savait bien tout ce qu'on disait d'elle.

Jeanne Jacob, ci-devant servante de la Madelaine : Lorsqu'elle entra dans leur maison pour y demeurer, elle voulut prendre une *remasse* pour remasser dans le logis, mais la Madelaine ne voulut permettre de la prendre; et elle reconnut que le bâton de la dite remasse était *gras*. De plus rapporte qu'une fois la Madelaine sortit de sa maison, de sorte que son mari fut obligé de courir après elle avec de la lumière pour la reconduire au logis. Une autre fois, étant aussi sortie de la maison à heure *nocturne*, elle y retourna tant seulement le matin à la sortie de l'église. Davantage rapporte qu'elle l'a vue par diverses fois chargée de vin, et menant grand bruit dans la maison.

Frène, femme de Daniel Martin, a rapporté qu'il y a deux ou trois ans, elle allait, à la pointe du jour, dans le bois pour aider à couper des *mays* à son mari, pour le jour Fête-Dieu. Comme elle fut dessus du village, nommé le Rable, elle trouva sous le *poirier* de la vigne de M. Scholl, un buret rouge, que la déposante, pour ne savoir à qui il appartenait, porta quelque temps sur elle, jusqu'à ce que les fils de la Madelaine le lui demandèrent, disant qu'il était à leur mère; elle le leur rendit sans difficulté.

Laquelle déposition de témoins, le sieur Lieutenant a commandé à moi, Greffier soussigné, d'expédier les jour et an que dessus (1662). S. BONJOUR, Not. »¹.

Est-il nécessaire de dire que Madelaine Chatru fut saisie, mise en prison et torturée. Mais *nonobstant toute douceur et rigueur ensuite, on n'en put tirer aucune confession, malgré*

¹ Arch. du Landeron : S¹/₄₀.

les indices assez notables contre elle ; elle échappa au bûcher, mais fut condamnée à cent et un ans de bannissement par les Justiciers du Landeron, qui « considérèrent bien au long sa vie et déportements, comme il était à voir par les divers rapports et dépositions qu'en avaient fait par serment plusieurs personnes, et notamment mis en considération celui du Maître-Bourgeois Ruedin. » — Le Chancelier de Montmollin, en lieu et place du Gouverneur indisposé, commua la peine en une prison perpétuelle dans sa maison¹.

«Témoins examinés à l'instance d'honorable homme Pierre Gauthier, Lieutenant de prudent homme Antoine Junod, moderne châtelain de Boudry, au nom de la Seigneurie, ce mercredi 25 de mai 1575, contre Guillaumette, femme de Jaques Aubert, de Cortaillod :

Jaquet Godet, de Cortaillod, a rapporté qu'il y a longtemps, lorsqu'il était encor petit, ils avaient gardé tout le chaud temps son frère malade. Et quand ce vint après les moissons, son frère s'en alla par vers la rive du lac, lequel étant fort pressé de maladie, se rebattait par le chemin. Survint certain homme qui lui dit : *Que fais-tu ici ?* Répondit : *Hélas ! j'ai tant mal !* L'homme lui dit : *Lève-toi d'ici, je te veux guérir !* Et s'y trouva Petit Claude, marchand, qui le fit lever. Ils s'en vinrent à la maison, cet homme avec eux. Là, chez eux, il disait qu'une casserôde lui avait cela baillé, et au malade : *Celle qui t'a baillé ce mal vient souvent ici, devant ta fenêtre et à l'entour de la maison, mais je te guérirai !* — De là ils allèrent devant chez la Guillaumette, laquelle s'y trouva. Et il lui dit : *Baille-moi à boire, casserôde !* Laquelle ne lui répondit rien qu'il ouït. Mais plus tard il a oui dire à la Guillaumette que si ce casserôd revenait au pays, elle le ferait brûler. — Une fois il lui a bien oui dire, étant au courtil, que le Diable y avait été et lui avait tout gâté, disant : *Regardez-ci les taupes et les pas !* — Aussi, étant au four comme fournier, il l'a ouïe dire que le Diable

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₂₈.

était près d'eux ; le déposant lui ayant dit qu'elle parlait mal et que le Diable n'avait que faire là, elle lui dit qu'il y était et se *vourtillait* par les haillons. — Aussi a oui dire à la Guillaumette que la fille de Claude Bergier, qui est *simple*, est casserôde et qu'il la faudrait brûler ; — que le Diable était à leur étable, qu'ils ne pouvaient rien allécher de bêtes qui vinssent à bien. Mais de lui avoir vu faire mal, jamais, ni déplaisir à personne. — Et ne connaît pas quel homme c'était qui voulait guérir son frère, lequel il mena avec lui ; on lui donna de l'argent et il le guérit ; même il retourna après lui pour ramener son frère.

Clauda, femme de scientifique maître Samuel Cherpilliod, Ministre à Cortaillod : Un jour elle était allée au four, où étaient la Guillaumette et la Clauda, fille de Claude Bergier, laquelle Guillaumette disait à la Clauda : « *Casserôde ! pute diable ! va feur d'ici ! tu peux bien aller gésir, car tu as été toute la nuit à la Secte, sous le village, virer le roz !* » Et la déposante dit à la Guillaumette si elle y était, laquelle dit que non. Et le fournier prit le fourgon du four pour accueillir feur la Clauda.

Alix, femme de Jean Michel : Un jour, se trouvant au four, la Guillaumette disait à la Clauda : *Pute diable, tu as été virer le roz ! en as-tu bien mangé ?* Et la femme du Ministre lui dit : *Y étiez-vous, sœur Guillaumette ?* Ne sait ce qu'elle répondit. La Clauda étant partie, elle disait : *C'est bien mal fait, elle ne fait que sauter toute la nuit !* Aussi une autre fois, au four, la Guillaumette dit à la Clauda : *Va feur de cestui four, pute diable !* ajoutant qu'elle était menée de l'esprit de Satan. Lors le fournier lui dit qu'elle se tût, car elle oserait bien renouveler des choses qu'elle en serait ébahie.

Guillauma, femme d'Abram Aubert : Il n'y a guère de temps, la Guillaumette était devant chez eux et la Clauda passait. La Guillaumette dit à la Clauda qu'elle était bien nommée, qu'elle avait un bon ventre. Sur quoi la déposante dit : *Il la fait bon voir, Dieu la bénisse !* La Guillaumette

ajouta : *Allez ! vous faut-il aussi dire.* Lors la déposante demanda si ce qu'elle avait dit n'était pas bien dit. Laquelle répondit : *Il vous faut dire : Que Dieu la maudisse ! car la terre sur quoi elle marche est maudite !* La déposante lui dit qu'elle ne disait pas bien. La Clauda allait toujours son chemin et ne lui répondait rien.

Jeanne, veuve de Claude Aubert, confirme la déposition de Jaquet Godet sur le Diable au courtil.

Esthevenon Aubert a rapporté être chose véritable que le vendredi de Pâques, faisant au four, elle vint à dire qu'ils avaient perdu une *esflange*. La Guillaumette lui dit qu'elle avait bon bec. Sur cela le mal la prit si fort qu'on ne l'osait toucher, mais la fallait porter dans des linceuls (*draps*). Elle fut ainsi douze semaines, et portait un enfant qu'elle mit bas, ne faisant que suer durant sa maladie, puis elle avait si froid, que rien plus ; et elle fut tolliette d'un bras. Ne dit toutefois point qu'elle eût suspicion que cela lui avait été donné, ni comment cela lui était venu ; mais la Guillaumette dit une fois à sa mère qu'il fallait cuire un linceul sur le feu, et l'en envelopper après l'avoir bien tordu ; ce qui fut fait, mais elle ne fut point tantôt guérie.

Pierre Tendron, fournier, confirme le récit touchant les scènes au four [*banal*].

Henri Godet-le-Vieux a rapporté être vrai, qu'une fois il vint un compagnon qu'il ne connaissait pas, et allant le long du village, le dit homme dit à la Guillaumette : *Nous veux-tu rien bailler à boire ?* Laquelle lui bailla à boire, et ils burent et mangèrent de compagnie en la maison de la Guillaumette, son mari étant présent. *Mais de lui avoir oui parler de casserôle, dit non.*

Abram Mellier : Une fois, revenant de la charrue, il passait devant la maison de la Guillaumette qui disait à la tante du déposant : *Pourriez-vous croire que le Diable a été à notre courtil et m'a tout gâté mes ognons ?* La tante répondit : *Il n'est pas possible !* Lors elle lui dit : *Je vous prie venir voir ; ce maudit Satan ! il me veut bien mal de venir à mon*

courtil! — Et une fois le déposant, lui ayant scié de l'herbe, entre autres propos elle lui dit : *Je crois que tu m'amèneras la Justice; il y a plusieurs mauvaises gens au village qui ne font que me dire des injures; si ce n'était pour l'amour d'autre chose, de mon bien et accroissance, j'irais demeurer autre part : car il y en a plusieurs qui me disent casserôte et qui ne se fient pas à moi : la Justice est comme deux doigts!* Lors le déposant lui dit : *La Justice est aussi bonne pour vous que pour moi.*

Henri Godet-le-Jeune : Etant malade de la fièvre, il alla là-bas chez Gollin, qui vendait vin, y étant Petit-Claude, marchand. Il demanda un quarteret. Y était un homme avec eux qu'il ne connaissait pas, qui le fit venir au poile, disant qu'il le voulait guérir, car il guérissait toutes fièvres, disait-il : Veux-tu payer un pot de vin, et je te guérirai ? Ce qu'il fit et paya son écot. Sur ce, étant sorti feur, il trouva Garriod qui lui dit : Que fais-tu ici avec cet homme ? Répondit qu'il le voulait guérir. Et ils allèrent chez eux par le long du village. Passant par devant la maison de la Guillaumette, le dit homme dit à icelle : *Dieu te garde !* Laquelle répondit : *Grand merci.* Et étant outre, il dit au déposant : *Ne te disais-je pas bien que je te la montrerais ?* En revenant, passant encor devant la Guillaumette, le dit homme lui dit : *Dieu te garde ! Nous veux-tu bailler à boire ?* Répondit que le bon vin n'était pas là ; sur cela ils allèrent boire ; et fut guéri tantôt après.

Marguerite, femme de David Godet : Etant au four, elle entendit la Guillaumette dire à la fille de Claude Bergier, qu'elle était une diablesse, qu'elle était aussi casserôte que sa mère, et qu'elle ne lui demandait rien que de s'en aller dehors. Les femmes lui demandèrent si elle ne lui donnait pas l'aumône à la maison ; laquelle dit qu'elle ne laissait pas pourtant de la faire. Aussi quand le frère de son mari était malade, elle lui demandait souvent comment il se portait, et comme elle lui disait qu'il était bien malade, elle répondait : *il aura bien mal !* »

On se sera demandé déjà quels indices on pouvait tirer de dépositions pareilles. Il paraît que les Jurés de Boudry furent embarrassés, car le 30 mai suivant, étant assemblés au château de Boudry, pour déclarer si cet examen de témoins était suffisant pour faire mettre la Guillaumette à la géhenne, ils demandèrent que la Seigneurie fît déposer d'autres témoins ; ce qui eut lieu.

« Gédéon Barbier, de Cortaillod : Il était une fois derrière chez eux. Or, Jaques Mentha et Pierre Aubert plaidoyaient pour certain chemin qu'Aubert voulait qu'ils lui aidassent à maintenir. La Guillaumette vint vers Jaques Mentha, lui disant : *Méchant garçon, que n'es-tu allé avec nos gens pour plaider !* Répondit qu'il ne voulait point plaider pour cela. Lors elle lui dit : *Pute fortune te viendra ! tu ne viendras jà beaucoup vieux ! la barbe ne te viendra pas grise ! ton oncle et ton père ne sont guère venus vieux, ainsi feras-tu, toi !* — De quoi la Guillaumette lui fit réparation en Justice.

Clauda, femme de Vuillème Veillard : La Guillaumette vint une fois à leur poile ; la déposante et son mari y étant seuls, pour avoir des *romanys*, mais ne lui en ayant voulu donner, la déposante fut fêrue de maladie, en tant que l'on porta de son aigue au docteur d'Estavayer, lequel dit qu'une méchante gens lui avait soufflé contre. Autre chose elle ne sait d'elle, sinon qu'elle avait suspicion qu'elle lui avait cela donné.

Vuillettemette, femme de Jaquillon Mellier, a oui dire à la Guillaumette que le Diable était à son courtil. Une fois elle dit à Jeanne Henry, étant au four, qu'elle l'avait fêrue ; mais la dite Jeanne répondit que non. Lors elle dit : *C'est donc le Diable !* Souventes fois elle a oui parler à la Guillaumette de choses infâmes et de paillardise dont elle était ébahie et lui disait qu'elle tenait de mauvaises paroles. Laquelle répondait : *C'est selon la chair.*

Ova, femme de Junod Cheneva : Elle a oui dire à la Guillaumette, une fois rencontrant la fille de Claude Ber-

gier, qu'elle avait mérité le *brûlier*; qu'elle était une enfant du Diable, une casserôde. Une fois, étant devant chez eux, survint *une* lièvre qui passa près d'eux et alla ensuite avau; or, elles ne se savaient remuer de là; et tantôt après elles allèrent voir par l'étable de l'école qui était ouverte devant et derrière, et ne la retrouvèrent plus. Le lendemain, la Guillaumette vint vers elle, disant entre autres propos : *Ils disent que vous vîtes hier une lièvre? — Oui, je ne sais si elle est bonne, mais elle était belle.* Et la Guillaumette : *Peu sera que l'on dira que ce n'était pas une bonne lièvre!* Certain temps après, la déposante tomba fort malade.

Clauda, femme d'Abram Cheneva : Que d'avoir oui dire à la Guillaumette les choses que l'on dit d'elle, elle n'en est souvenante, mais qu'elle lui a oui dire qu'elle avait mal à une cuisse et se la frottait, en disant : *J'ai mal ici, ce sont les diables qui y sont!* Elle a aussi bien oui dire à la Guillaumette, *quand on brûla la femme de Claude Bergier : On devait aussi brûler sa fille, car elle est aussi méchante que sa mère.*

Jaques Mentha dit Chapuis n'a rien vu faire de mal à la Guillaumette, bien qu'il ait eu une fois question avec elle à cause d'une cordelle qui était à lui, laquelle il lui ôta, et il ne lui a oui dire rien de mauvais propos, sinon lorsqu'elle lui dit : *Méchant garçon, pute fortune te viendra!* ce dont il la plaidoya. Qu'il a bien oui dire à la Guillaumette qu'il y avait des casserôdes à Cortaillod, et que Jaquet, son mari, ne l'entretenait pas comme un homme de bien doit à sa femme.

Moïse Garrot ne sait aucune chose des mauvais propos de la Guillaumette. Bien est vrai qu'une fois, ayant *apployé* son cheval, il dit : *Häye, de par Dieu!* et sur ce, le cheval tomba. Y était la Guillaumette, qui lui dit : *Ha! mauvais garçon, tu lui es trop rude!* Lors, de dépit, le déposant lui dit : *Tu es la plus laide femme qui soit!* y étant son mari, qui ne lui dit rien.

Marie, femme de David Veillard, a dit qu'elle n'ouit ja-

mais dire, ni vit faire à la Guillaumette, chose qu'une femme de bien ne doive faire.

Madelaine, femme de Moïse Garrot, a dit être chose véritable qu'un jour elle *accueillait* un porc; la Guillaumette lui dit : *Vous n'en ferez jà bacon!* Et tantôt après ils perdirent le porc et avaient déjà perdu une vache; néanmoins ils n'avaient pas mauvaise suspicion d'elle.

Loysa, femme de Guillaume Renaud : Un jour passé, la Guillaumette partit feur de leur grange, en disant que le Diable y était. Lors la Jaqua Aubert lui dit : *Chassez-le dehors!* Répondit : *Chassez-le hors vous!* Mais elle dit : *A Dieu ne plaise! accuillez-le hors vous-même!*

Perrenon Garrot dit ne point avoir oui dire mauvais propos à la Guillaumette.

Jeanne, relaissée de Pierre Aubert, dit ne jamais avoir oui, qu'elle sache, mauvaises paroles à la Guillaumette. Une fois cependant, la fille de Claude Bergier étant au four, la Guillaumette lui disait : *Va feur de cestui four, il y a des gens de ta génération qui en ont fait mourir des miens!*

Bernada, femme de Blaise Henry, n'a rien vu faire de mal à la Guillaumette. Un jour, se trouvant au four, ayant débat avec la Jeanne Henry, entre autres propos, elle lui dit : *Sœur Jeanne, vous m'avez férue!* Répondit : *Non!* Adonc elle reprit : *C'est donc le Diable!* puis lui disait encor : *On est beau defeur et pute dedans!* Un autre jour, au four, la Guillaumette nommant le Diable, le fournier lui dit qu'elle parlait mal, qu'il n'était pas là. A quoi elle répondit : *Si est, il est plus près de vous que vous ne pensez!*

Jaqua, femme de Jean Aubert, a rapporté être chose véritable l'histoire du Diable dans leur grange. — Une autre fois, la Guillaumette vint à leur neveau, parlant de plusieurs propos de casserôderie, elle lui dit : *Et comment savez-vous cela?* C'est d'après ce que j'ai oui parler à des filles de chemin que j'ai hébergées, lesquelles disaient qu'elles te-

naient toujours la Synagogue, le mercredi à onze heures de nuit (1575) » ¹.

Les Justiciers de Boudry trouvèrent-ils dans ces dépositions de quoi faire mettre à la géhenne Guillaumette Aubert? C'est probable, bien que les actes nous empêchent de répondre à cette question.

« Jérémie Vuillomenet, bourgeois du Landeron, a vu la *Susanne Sarrazin* plusieurs fois toute gâtée par le visage, et parfois il l'a ouïe crier, étant seule dans la maison ; une fois, un de ses fils y étant accouru, elle lui dit que le pot l'avait ainsi gâtée. — Melchior Chevalier a dit l'avoir vue toute gâtée, noire, défaçonnée par le visage ; comme sa mère s'informait du sujet, elle répondait qu'elle était ainsi tourmentée des mouchérons, étant ordinairement bouchée. — Jaques Chevalier dit avoir aussi vu la Susanne tout enflée et marquée par le visage, et comme on lui en demandait le sujet, elle répondait fort diversement, que les vaches l'avaient frappée, qu'une perche lui était tombée dessus, qu'elle était ainsi tourmentée des mouchérons, étant pour l'ordinaire bouchée. — Jean Labran : Etant fournier au Landeron, il y a environ cinq ans, lorsqu'elle venait au four, la Susanne apparaissait, la plupart du temps, toute marquée et presque noire par le visage, et ainsi que les femmes lui demandaient le sujet de ces marques, répondait tantôt d'une façon, tantôt d'une autre (1641) » ².

Probablement épileptique, la pauvre femme ! Mais pour les témoins c'est autre chose : Satan la battait. — Plusieurs témoins déposent contre une autre accusée, qu'elle ne dit bonjour, ni bonvêpre à personne, — qu'elle ne prie pas, — qu'elle aime fort les chats et en a plusieurs ; — que souvent de nuit elle se relève à heure indue, et qu'une nuit, disant qu'elle avait mal au ventre, elle se releva toute nue et déchevelée, ayant le poil hérissé comme un hérisson ; qu'une

¹ Gr. Arch. : F ²³/₃₂. — ² Arch. du Landeron : S ¹/₁₃ bis.

*fois elle était tellement endormie qu'on ne la pouvait éveiller, encor qu'on lui mît du feu sur le pied. — Peut-être cataleptique : pour les témoins, elle est au Sabbat*¹.

« Jérémie Vuillomenet : Ayant perdu une vache, il y a quelque espace de temps, le Maître [des hautes et basses œuvres] lui dit qu'elle avait été touchée ou piquée d'une aiguille ; étant de retour à la maison, la *Susanne* se déclara d'avoir vu cette vache sans qu'il lui en fît aucun discours.— Melchior Chevalier : Il a perdu plusieurs bêtes qu'il trouvait étranglées en son étable, comme aussi trois chevaux, dont l'un se trouva piqué d'une aiguille à un pied, laquelle il avait encor quand on le mit au creux. — Jean Labran dit avoir perdu une génisse avant la Chandeleur dernière : sur le soir elle était bien allégée ; le lendemain se trouva raide morte ; de plus une vache qui se trouva avoir été touchée de mauvaises gens ; et du tout il dit n'avoir soupçon que sur la *Susanne* ². »

« Louis Bonhôte : Il y a environ dix ans, son fils Blaise menait ses vaches à la montagne, et la *Tachute* en menait aussi. Pour ce que son fils ne voulait pas permettre que ses vaches se mêlassent avec les siennes, elle en eut dépit et frappa l'une des vaches du déposant, tellement que ce jour même elle perdit le lait entièrement. Au bout de trois ou quatre jours, la vache devint si malade qu'elle se ruait par terre, plantant ses cornes de rage dans la terre : tellement qu'à la parfin elle mourut de rage. Depuis, allant par la montagne, il la rencontra ès Planches de Montmollin et lui dit : *Casserôte ! tu as fait à mourir ma vache !* et il la frappa avec la garde et pommel de son épée, sur le visage, sur la forcelle et sur la tête bien fort, mais *il ne lui fit aucun mal*, demeurant ferme sur ses pieds, sans aucunement reculer, encor qu'il frappât rudement (1608) » ³.

Grâce à la mauvaise hygiène publique, les épizooties étaient beaucoup plus fréquentes alors qu'aujourd'hui ; l'é-

¹ Arch. de Neuch. : N ⁶⁰/₈₆₃. — ² Land. S ¹/₁₃. — ³ Colomb. : N ⁶⁵/₆₃.

ducation des bestiaux était mal entendue, et les agriculteurs ne pouvaient pas même les soigner comme ils voulaient : ainsi le sel ne leur était vendu que d'une façon parcimonieuse, à ce point que la commune des Bayards, pour son usage, ne recevait qu'une bosse de sel par mois ; à réitérées fois elle se plaignit de l'insuffisance de cette quantité¹.

« Moïse Genevellet : Il y a trois ans, sa fille était délivrée d'une petite fille bien allégre et avec de fort beaux yeux ; au bout de deux ou trois jours, la belle-fille de *Jeanne Baillot* étant entrée dans la maison du déposant, dit à sa fille qu'elle voulait porter l'enfant chez sa belle-mère pour téter, parce que la mère de l'enfant ne pouvait encor bonnement bailler à téter ; ce qu'elle fit. Incontinent l'enfant commença d'avoir mal aux yeux et peu après perdit la vue, les yeux lui étant fondus et il n'y eut jamais de remède ; estimant que la dite Jeanne lui a cela baillé parce qu'elle les menaçait.

Rose Pettavel : Etant entrée en la maison de la dite *Jeanne* avec Susanne, femme d'Abram Pettavel, pour s'aider à coter un ciel-de-lit à la sœur de la déposante, qui devait épouser le fils de la Jeanne, celle-ci donna un verre plein de vin rouge à la Susanne, en jurant qu'elle boirait le toutage sans en laisser une goutte ; ce qu'elle fit, ayant oui cela. Peu après, sortant avec la Susanne, celle-ci lui dit : *Ah ! ma fille, si l'on suspicionnait cette femme ! je ne sais qu'en dire, mais au nom de Dieu !* et se frappa l'estomac. Incontinent qu'elle fut à la maison, elle tomba malade, possédée des esprits.

La femme de Simon Pettavel a oui dire à la Jeanne : On dit que j'ai donné les malins esprits à la femme de Jaques Amyet et à celle d'Abram Pettavel, mais il n'en est rien et je suis femme de bien ! La déposante a dit à la belle-fille de la Jeanne qu'elle devait aller au four, mais non sa belle-mère, étant fort soupçonnée de Sorcellerie, mais elle ne laisse d'y aller.

¹ Voir *Musée neuchâtelois*, 1867.

Pierre Monin : Depuis que la Jeanne a eu difficulté avec la femme d'Abram Pettavel, qui est possédée des malins esprits, elle n'a pas été au prêche, ni participé au saint Sacrement (ce que Moïse Genevellet et Abram Pettavel, *Anciens* du Consistoire, ont confirmé par serment, disant que par trois diverses fois qu'on a célébré la sainte Cène, elle n'y a participé qu'une fois). Dernièrement elle dit aux enfants de la Susanne Pettavel que leur mère l'appelait Sorcière, mais qu'elle s'en repentirait.

Elise Favre : la Jeanne lui a demandé si la femme d'Abram Pettavel était toujours malade ? Lui ayant répondu que oui, elle lui dit : *Dites à la Susanne qu'elle aille trouver le Devin, il lui dira bien qui lui a donné le mal ; car ils me soupçonnent.* La déposante lui répondit qu'ils n'en feraient rien. Dernièrement étant au four plusieurs femmes, elle lui demanda encor si la Susanne était guérie. Répondit : *Oui, elle est maintenant dans son bon sens, Dieu soit loué !* Alors elle commença à dire : *L'on mescroit que je lui ai donné le mal, mais si je suis Sorcière, toutes les femmes du monde le sont, car je suis femme de bien.* — La déposante et la femme de Gribollet commencèrent à la *redarguer* et dire que si elle était si femme de bien *comme elles*, on ne la douterait point !

Madelaine Gribollet confirme ce que devant, puis que quelque peu de temps après qu'elle eût eu cet enfant, elle pensa aller puiser de l'eau au bugnon qui est dans les prés de Bôle. La Jeanne étant entrée dans un closel voisin, vint proche d'elle et lui semblait qu'elle voulait lui courir sus ; elle en eut telle appréhension qu'elle prit son seau qui n'était qu'à moitié, et s'enfuit dans leur maison, où étant, elle tomba malade et fut six semaines au lit. Etant guérie, elle rencontra de nouveau la dite Jeanne ; ayant eu les mêmes appréhensions, elle retomba malade pour derechef six semaines, et cela par trois diverses fois. Quand elle était malade, son enfant n'endurait pas comme quand elle était en santé ; puis le mal renforçait à son enfant, comme encor

maintenant, car il est fort malade et ne croît pas, ce que les voisins ont attesté.

Jaques Thiébaud : Il y a eu deux ans aux vendanges passées, qu'une sienne petite fille, qui allait le trouver à la vigne, commença de devenir malade et d'enfler ; lui ayant demandé qui elle avait rencontré par chemin, répondit : *Personne que la Jeanne Baillot !* Laquelle fille a été malade et enflée un an et a jeté une quantité de pauvretés et d'ordures hors de son corps.

Jaqua Girardet a oui dire à la Jeanne Baillot, au four, qu'elle avait perdu des bêtes, mais que cela ne lui avait rien *grevé* au prix du blâme qu'on lui avait appondu ; qu'elle priait Dieu de ne jamais pardonner, à la mort ni à la vie, celles qui lui avaient cela appondu, que Dieu les fît souffrir avant de prendre *pertuis en terre*, car elles lui faisaient tort comme méchantes femmes. — Une autre fois, elle disait que celles qui avaient des mauvais esprits faisaient méchamment, parce qu'elles étaient ainsi tourmentées.

Jeanne Genevellet : L'an passé, lorsqu'on cueillait les prunes, elle lui dit de l'approcher hardiment, qu'elle ne lui voulait pas faire de mal (1623) »¹.

Maintenant transcrivons les dispositions relatives aux témoins dans les *Instructions aux Juges pour fait de Sorcellerie* :

« On reçoit toutes sortes de gens à témoigner : — 1^o Les complices, ce qui est fondé en raison, puisque le crime de Sorcellerie est l'un des crimes exceptés, èsquels les complices font preuve les uns contre les autres, joint que ce crime se commet le plus souvent de nuit, et toujours en secret. Qui peut mieux déposer des Sabbats et assemblées des Sorciers que les Sorciers mêmes ? Car c'est chose assurée que les gens de bien ne s'y trouvent jamais que fortuitement. — 2^o Le fils contre le père, et le père contre le fils, conséquemment les autres parents et alliés les uns contre les au-

¹ Arch. de Colombier : N 65/62.

tres, bien que le droit écrit réproouve tous ces témoignages
ès autres crimes, si ce n'est au crime de lèse-majesté. — 3°
Les personnes infâmes et autrement reprochables : de droit
elles sont reçues en témoignage au crime de Sorcellerie. —
4° Les ennemis, à moins pourtant que l'inimitié qui règne
entre le témoin et l'accusé soit capitale. — 5° Les enfants
qui n'ont pas atteint l'âge de puberté, — d'autant qu'il s'est
reconnu que les Sorciers conduisent ordinairement au Sabbat
leurs enfants, quelque jeunes qu'ils soient, et ceux de leurs
voisins, voire les y portent s'ils sont en trop bas âge ; car
les Sorciers vouent et consacrent au Diable leurs enfants,
étant encor dans le sein de leur mère. — 6° Les gens singu-
liers ¹. »

L'étonnement produit par ces dépositions diminue, une
fois qu'on sait que presque tous les témoins étaient ennemis
des pauvres femmes qu'on appelait Sorcières. Plusieurs ne
s'en cachent nullement, ce qui fait voir que l'article du code
que nous venons de transcrire était bel et bien observé.

Pas une de nos procédures *accompagnées de l'enquête*, ne
peut, pour des gens non prévenus, soutenir l'examen et
laisser la conviction que bien réellement c'étaient de grands
coupables qu'on faisait bien de livrer au bourreau, ces Sor-
ciers accusés de tant de crimes !

CHAPITRE III.

Les Sorcières en prison.

Les témoins ont donc déposé.

Elle est seule dans les *krotons* du château, la Sorcière.
Elle attend le geôlier qui doit la conduire devant le terrible
Châtelain.

¹ Manuscrit DeBrot, art. 52 à 60.

Cela ne tardait pas : « Le Juge doit ouïr l'accusé tout aussitôt qu'il est fait prisonnier : d'autant que comme l'on vient à se saisir d'un Sorcier, *Satan est tellement surpris qu'il ne sait où il en est et l'abandonne à l'instant*, si bien que pour lors il est plus facile de tirer la vérité de lui, que si on le laisse quelques jours en prison sans le voir, parce que son Maître ne manquera pas de le conseiller¹. » — Aussi voyons-nous le Maire de Neuchâtel et les Quatre-Ministres venir le matin même de son arrivée, questionner la présumée Sorcière. Une seconde audition avait lieu à trois heures.

Le Châtelain lui posait des questions faites sur les dépositions des témoins. « Le Juge doit interroger l'accusé sans discontinuation, et le presser avec une véhémence de paroles *pleines de douceur* ; s'il fait refus de répondre à quelque interrogat, il faut passer à un autre, puis reprendre le premier, et répéter souvent les mêmes ; par ce moyen, il variera facilement, s'il est coupable². » — L'accusée niait-elle, il lui adressait une forte admonestation à se repentir, à donner gloire à Dieu : elle était accusée de Sorcellerie par tous ses voisins ! — On la reconduisait au cachot.

Le lendemain elle paraissait devant le Châtelain, assisté de quatre ou cinq Jurés, parfois de toute la Justice, comme au Vauxtravers en 1614. On l'exhortait de nouveau à faire une entière confession. « Le Juge demandera à l'accusé s'il a eu des enfants, s'ils sont morts, et de quelle maladie, parce que l'on a reconnu que les Sorciers vouent ordinairement leurs enfants à Satan, si avant qu'ils les tuent dans le ventre de leurs mères, ou tout aussitôt qu'ils sont nés. Le Juge examinera avec soin la contenance de l'accusé en répondant ; s'il ne jète point de larmes, s'il regarde contre terre, s'il barbote à part lui, s'il blasphème, s'il jure, — car de tout cela naissent des indices et présomptions de culpabilité³. » — Il était rare que la Sorcière confessât immédiatement : le sentiment de son innocence, le tort épouvan-

¹ Manuscrit DeBrot, art. 7. — ² Id., art. 8. — ³ Id., art. 9 et 10.

table qu'elle allait faire à ses enfants et l'horreur du supplice, lui faisaient vaincre les premières angoisses de la détention. On lui accordait un nouveau délai, pour mieux s'*aviser*. A Neuchâtel on en arrivait déjà à la question.

Le matin suivant, la Justice, sur la demande du Châtelain, donnait pour sentence que les dépositions des témoins devaient lui être lues, si c'était après une enquête qu'elle avait été saisie. Avait-elle été mise en arrestation sur l'*accouplement* d'une Sorcière, on procédait à leur confrontation, à moins que l'accusatrice n'eût été suppliciée, ce qui arrivait assez souvent. « Si le prisonnier est accusé par son complice, il faut tout aussitôt les confronter. La raison en est qu'il n'y a rien qui rende un Sorcier plus éperdu que de voir devant ses yeux celui qu'il a eu pour compagnon de sabbat, même si le complice demeure ferme et constant, — voire que l'on a profité quelquefois de supposer un étranger non Sorcier au confront ¹. »

L'accusée persistait à nier; on lui accordait un nouveau délai d'une journée ou d'une demi-journée, car on avait pour principe d'interroger souvent les accusés. L'aube venue, la Sorcière était par *connaissance de Justice* adjugée à la question.

Ici plaçons une parenthèse. Le Dr C. Lardy, dans son ouvrage : *Les procédures de Sorcellerie à Neuchâtel*, dit qu'on déshabillait l'accusée et qu'on la revêtait d'une chemise grossière, après toutes sortes de cérémonies particulières. — Ces cérémonies, dont on ne parle pas, ont un intérêt de premier ordre, à mesure qu'elles soulèvent un coin du voile qui couvre ces drames. Parmi les cérémonies préliminaires, mentionnons en première ligne l'*épreuve de la rasure et de l'épingle*, épreuve inconnue, croyons-nous, durant le XV^e siècle. « Il est licite de faire visiter l'accusée par tout le corps, car les Sorciers sont ordinairement *marqués*; mais il faut avoir un chirurgien bien expert, parce que ces *marques* sont difficiles à trouver ². »

¹ Manuscrit DeBrot, art. 12. — ² Id., art. 16.

Le bourreau et ses aides déshabillaient toute nue l'accusée et la rasaient : les cheveux, les sourcils, les poils, tout était enlevé par l'impitoyable rasoir. Le bourreau s'armait d'une épingle et commençait la plus exécrable des besognes : il l'enfonçait dans tous les endroits de la peau qui lui paraissaient suspects. Voilà un grain de naissance, vite deux ou trois coups d'épingle ; si la piqûre n'est pas sentie, la preuve de Sorcellerie est évidente, l'accusée a la *marque des Sorciers* ; une goutte de sang apparaît-elle, ce n'est pas une contre-épreuve décisive, car le Diable peut faire couler du sang pour sauver la Sorcière. Ne trouvait-on ni *nœvi*, ni marque, on admettait que le Diable les avait fait disparaître, ou que la Sorcière avait inséré dans son pacte la clause que Satan ne la marquerait pas, ou la marquerait en lieu non visible. Mais le plus souvent, exténuée de douleur, assouvie de souffrances, la Sorcière finissait par ne plus crier.... la marque était trouvée.

Qu'on essaye de se représenter la hideur de ces scènes où le bourreau et les geôliers avaient la manipulation de ces corps, jeunes parfois, mais vieux et ridés pour la plupart ; et le cœur se soulèvera de dégoût. Et qu'on n'aille pas croire que cela n'arrivait que rarement : d'après les procédures, on voit que l'épreuve infâme avait lieu partout.

Le Diable marque *Marguerite Junod* sous le bras droit, la *marque est bien apparente et éprouvée* ; met la main sur l'épaule droite de *Susanne Regnaud*, où il la marque dans une grande place, comme est bien apparu pour *n'y avoir point de sentiment, moins en pouvoir faire sortir du sang*¹. — Il marqua *Marie Rougemont* à la joue droite bien froidement, laquelle marque est *bien évidente*, et *Clauda Lambert*, sur l'épaule droite, où la marque est *bien apparente*². — Il marqua *Susanne Choupard* sur l'épaule, laquelle marque s'est *fort bien reconnue*, et *Blaisa Guya* fut marquée au dos, la marque ayant été *reconnue* par le Maître des hautes-œu-

¹ Arch. de Vauxmarcus : T VI/10.5. — ² Gorgier : Z ²/3.16.

vres¹. — *Perrenon Quinche* : il lui fit marque qui est bien *apparente* sous la mamelle droite ; il marqua *Perrenon Maignain* sur l'épaule droite qui paraît manifestement, *même se trouve insensible par la visite qui en a été faite*². — *Frény Poncot*, marquée sur les reins du côté gauche de l'épine du dos, où elle a été trouvée, et *Judith Nicoula*, marquée sur l'épaule, où la marque a été trouvée³. — Le Diable toucha *Guillama Bertin* sur le nez, entre les deux yeux, il lui demeura une marque qui y est encor, et *Rose Girardier*, sur le col, où la marque apparaît⁴. — *Barbely Chaillet* fut marquée sur l'épaule droite, comme piqure d'une grosse mouche (!) laquelle marque paraît encor manifestement, sur la visite qui en a été faite ; *Marie Rosselet* fut marquée à la jambe gauche, laquelle marque paraît par l'épreuve qui en a été faite et reconnue⁵. — *Elsi Jaquet* : Le Diable la marqua au bras droit, où la marque apparaît clairement ; il marqua *Marie Chasnel* au sommet de la tête⁶. »

L'examen du bourreau ne connaissait aucune pudeur : « *Frény Lidou* : marque trouvée aux parties honteuses⁷. — *Louise Vuarambon* : il la marqua dans ses parties honteuses⁸. — *Isabelle Gallandre*, marquée en lieu que la civilité ne permet pas de nommer⁹. » — Elle était bien placée, cette civilité ! Que ne s'en souvenait-on dans l'examen ! Quels temps ! quels pourceaux ! !

Nous avons dit que, malgré toute sa bonne volonté, si le bourreau n'arrivait pas à trouver la marque diabolique, on obligeait Sorciers et Sorcières à confesser que le Diable les avait marqués en des endroits que l'on ne pouvait voir : *Madelaine Girardet* confessa que le Diable l'avait marquée dans la bouche, ce qui lui causait quelquefois incommodité de manger¹⁰. Et *Raoul Deplan* dit que son Maître l'avait marqué dans la bouche, afin que cela ne parût pas¹¹.

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/_{79.50}. — ² Valangin : R ^{1 et 2}/_{28.10}. — ³ Neuchâtel : N ⁶⁰/_{469.813}. — ⁴ Colombier : N ⁶⁵/_{54.56}. — ⁵ Thielle : N ⁶⁸/_{158.83}. — ⁶ Landeron : S ¹/₁₀. — ⁷ Valangin : R ²/₃. — ⁸ Gorgier : Z ²/₂₄. — ⁹ Neuchâtel : N ⁶⁰/₇₁₅. — ¹⁰ Landeron : S ¹/₂₆. — ¹¹ Gr. Arch. : F ²³/₃₆.

L'Abbé Jeanneret, qui voudrait réhabiliter les juges des Sorcières, dit qu'à l'époque où vivaient des hommes aussi éclairés que le Chancelier de Montmollin, aucun innocent n'a pu être condamné. Or, il faut le dire, le Chancelier, tout éclairé qu'il nous paraisse, avait les idées de son temps, grâce à son éducation religieuse. Nous le voyons, comme Conseiller d'Etat, envoyer le tourmenteur pour soumettre à la rasure une Sorcière qui avait résisté aux premières épreuves. Il était donc, avec d'autres démonologues, partisan de ce procédé. — Cependant il est bon de faire remarquer que ce fut dans les dernières années de son âge mûr que les procès pour Sorcellerie cessèrent d'être portés devant nos Justiciers criminels.

Après l'épreuve de la rasure, terrifiant l'accusée par cette effroyable accusation qui se dressait devant elle, d'avoir sur son corps la marque des Sorciers, le juge s'apprêtait à faire fonctionner les instruments de torture. On l'avait revêtue d'un habillement particulier, habit de douleurs que prenait à son tour chaque Sorcier, — pour éviter tout subterfuge de sa part ou de celle de son Maître. « Cette façon de faire [raser et changer de vêtements] n'est pas impertinente, à raison du *sort-de-taciturnité* qu'ils portent caché sur eux¹. »

Rarement on essayait l'*épreuve des larmes*, regardée comme décisive seulement quand elle prononçait contre l'accusée. Un Ministre mettant la main sur la tête de la prévenue, la conjurait en disant : « Par les larmes amères que le Sauveur a versées pour notre salut sur la croix, si tu es innocente que tes larmes coulent, sinon que tes yeux restent secs ! » Si la Sorcière ne pouvait pleurer, sa culpabilité était bien près d'être établie ; au contraire, répandait-elle des larmes, on la réservait à d'autres épreuves, car le Diable était assez fin pour lui avoir mouillé les paupières et les joues. Il en était de même de l'*épreuve de l'eau* : « Satan

¹ Manuscrit DeBrot, art. 13.

peut tirer au fond le coupable et supporter sur l'eau l'innocent, afin de faire mourir mal à propos ce dernier et garantir le criminel¹. »

Avant d'appliquer l'accusée à la torture, le Châtelain, accompagné d'un Ministre et de deux ou trois Jurés, avait soin de lui expliquer, avec les détails les plus raffinés, les diverses fonctions et les effets de l'affreux arsenal qu'elle avait sous les yeux. C'était ce que l'argot des procédures nommait *présenter la géhenne à la pauvre malavisée, à cette fin de tant mieux l'émouvoir et inciter à confesser la pure vérité*². Cela faisait frémir d'entendre le froid Châtelain ; et parfois l'accusée se décidait à faire des aveux sur-le-champ. Mais cela n'empêchait nullement qu'elle ne subît les trois autres degrés de la question³, pour confirmer ses dires et les soutenir à la corde. Le contraire arrivait-il, les instruments de torture fonctionnaient également, mais beaucoup plus longtemps.

Quelle était la forme des questions adressées par le Châtelain à l'accusée ? Nous avons trouvé deux procédures donnant l'interrogatoire par demandes et réponses. Elles sont d'un grand intérêt. Les voici :

« Le 8 septembre 1628, a été menée prisonnière au Landeron, aux maisons fortes de S. A., une certaine nommée *Denise Fallet*, de Dombresson, saisie sur les accusations contre elle faites par quatre témoins qui ont déposé par foi de serment, — et sur l'accouplement de certaines trois, dernièrement exécutées, nommées *Jeanne Fargot*, *Marthe Jaquet*, *Adely Ballejan*, comme d'un qui s'est échappé de prison, nommé *Blaise Loclat*. — Laquelle a été interrogée et examinée comme s'ensuit :

« Si elle ne s'était pas de tant oubliée que de faire hom-

¹ Manuscrit DeBrot, art. 15. — ² Arch. de Boudry : L 130/80. —

³ On distinguait cinq degrés dans la question : 1° Menacer sévèrement l'accusé de la question. 2° Le conduire dans la chambre de la question. 3° Le dépouiller de ses habits pour l'attacher. 4° L'appliquer aux tourments. 5° Redoubler les tourments.

mage au Diable et de renier Dieu, son Créateur? — Dit que non.

» Si l'an passé, elle n'avait pas touché de sa main, un bœuf d'Abram Junod, *Juré* en la Justice de Lignièrès, en l'abreuvant à la fontaine, lequel au bout d'un jour en devint malade, combien que pour quelque médecine il fut guéri, — ainsi que le dit Junod a rapporté, l'ayant vue toucher son bœuf? — Dit que non.

» Si, y a environ un an, que s'étant mêlée parmi les enfants de Jean Perroset, aussi *Juré* en la dite Justice, en un certain champ où ils travaillaient, si bien que, après quelques propos tenus par ensemble, l'un de ces enfants devint incontinent malade et insensé, comme il est encor de présent, — si elle ne lui a pas causé cette maladie, comme le soupçonne Perroset, ainsi qu'il l'a rapporté? — Répond que non.

» Si, y a environ deux ans que Noë Bonjour, aussi *Juré*, menant de ses veaux en champs, la rencontra en son chemin; au bout de trois jours, les veaux moururent, dont par son rapport, il n'estime qu'autre les ait fait périr qu'elle, — si elle les a fait mourir? — L'a nié entièrement.

» Si, y a environ trois ans que Adam Chasnel, *Juré*, ne lui ayant voulu prêter son cheval pour arrer, il devint incontinent malade, de sorte que si le Devin d'Enges, dernièrement exécuté [*comme Sorcier*] ne l'eût médecine pour avoir été soufflé d'un mauvais vent, comme il lui dit, le cheval en serait mort, — si elle ne l'a pas soufflé, ainsi que Chasnel l'a soupçonné? — Soutient le contraire.

» Si, ensuite des accouplements faits contre elle par les Sorciers prénommés, elle n'a point été avec eux à la Secte diabolique, tant vers la Chapelle que vers la Vacherie de Lignièrès, par plusieurs fois, et si elle n'y était pas parfois des premières? — Dit que non.

» Si elle ne s'est point aidée à faire la grêle par quatre fois, vers la Fontaine-du-Chânet, vers la Fontaine-du-Saulmont, et vers la Fontaine-du-Sappel, où leur Maître les

faisait frapper dans l'eau avec des verges blanches? — Répond que non.

» Finalement si elle ne s'est pas aidée à semer sur les pasquiers, du pusset que le Diable leur avait donné, afin de faire mourir les bêtes? — Soutient que non¹. »

Ce sont les questions posées à Denise Fallet; voici celles adressées à « *Marie Loclat*, fille de l'évadé Blaise Loclat, de Lignièrès, saisie le 18 du même mois, et interrogée sur les accusations contre elle faites par une certaine exécutée rière la Montagne de Diesse et par les trois susdites, comme s'ensuit :

» Si elle ne s'était point de tant oubliée que de renier Dieu son Créateur, et faire hommage au Diable, en se donnant à lui? — Répond que non.

» Si elle n'a point été à la danse diabolique avec les trois exécutées et autres leurs complices, ès Chânetées et vers la Fontaine-du-Soufre? — Dit que non.

» Si elle n'a point aussi été à la danse, vers la Vacherie et vers la Chapelle de Lignièrès, avec elles par plusieurs fois, et si elle n'était pas des premières? — Répond que non.

» Si elle ne s'est point aidée à faire de la grêle vers la Fontaine de la Combe-du-Sappel, vers celle du Saulmont et celle du Chânet, où le Diable leur disait qu'on sonnait les cloches du Landeron, partant qu'elles devaient se dépêcher de la jeter et épandre, qu'autrement le tout se fondrait? — Dit n'y avoir jamais été.

» Et si elle ne s'est point aidée à semer du pusset sur les pasquiers pour faire mourir les bêtes, lequel leur Maître leur avait donné? — Répond que non². »

Tels étaient les interrogats des Châtelains ; nous les avons reproduits au long, car il est bon de faire voir qu'en agissant ainsi, ils violaient la *Caroline*, ce droit impérial d'a-

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₃. — ² Id. : S ¹/₃.

près lequel ils jugeaient, qu'ils rappelaient dans chacune de leurs sentences. — Le code de Charles-Quint disait : « La procédure peut devenir vicieuse, lorsque le Juge indique au prisonnier les circonstances du délit, et que sur cela il l'interroge ; nous ordonnons aux Juges d'être en garde là-dessus.¹ » — Et dans les observations on lisait : Dans ce cas, l'interrogatoire du Juge n'est plus un examen juridique, mais une pure suggestion, qui ne peut jamais être admise, et ne saurait opérer une condamnation de mort, puisqu'elle rend nulle la procédure.

Si l'on avait suivi la *Caroline*, nous n'aurions pas ces procédures racontant de si étranges choses, ces confessions qui frappent et qui font croire à un fond de vérité, lorsqu'on ne connaît pas la manière dont elles étaient arrachées.

Citons textuellement l'art. 52 de la *Caroline* ; on pourra voir comment nos Juges s'y conformaient : « Lorsque quelqu'un confesse un Sortilège, on doit l'interroger sur les causes et circonstances ; par-dessus cela on doit lui demander avec quoi, comment et quand ce Sortilège a été commis, de quelles paroles et de quelle action il s'est servi. Et si le questionné déclare qu'il a enterré ou caché quelque chose destiné à l'usage de ce Sortilège, on doit en faire la recherche pour le découvrir. Mais au cas que le délit ait été commis autrement, par des paroles ou des actions, on doit en connaître la qualité *pour voir si elles peuvent lui imputer le crime de Sortilège*. On doit aussi lui demander qui le lui a appris et de quelle manière il y est parvenu ; de plus, s'il a exercé son Sortilège contre plus d'une personne, et contre qui, et quel tort il en est arrivé. » Ces interrogats devaient être adressés au prisonnier *hors de la question*, lorsqu'il y était présenté ou lorsqu'il l'avait subie, car l'art. 58 défendait au Greffier d'écrire ce que le prisonnier disait durant les tourments.

Quant au temps et à la rigueur de la géhenne, la Caro-

¹ *Caroline*, art. 56.

line laissait à la prudence du Juge de les fixer. Pour fait de Sorcellerie, on pouvait mettre un accusé à la torture, en tout temps, même en un jour férié à l'honneur de Dieu ¹.

On voit par nos procédures qu'on n'agissait pas toujours de la même manière. — Voici comment il fut procédé vis-à-vis des deux suspectes de Sorcellerie dont nous venons de lire l'interrogatoire : « Toutes ces questions ayant été demandées par le sieur Officier, présents les sieurs de la Justice du Landeron, aux détenues, chacune à part, selon le crime dont elles étaient accusées, *nonobstant la géhenne et torture qui leur ont été données par cinq diverses fois et journées, ainsi qu'il est accoutumé de faire en tel fait*, elles n'ont voulu entrer dans aucune confession, mais ont mis le tout en négative, disant n'avoir jamais rien commis de telles affaires, ni fait aucun mal ². »

« Le 16 mars 1609, *Guillama Cornu* est constituée prisonnière au château de Colombier comme soupçonnée de Sorcellerie. Le 17, le Capitaine Abram Mouchet l'interroge en présence du Lieutenant et des Justiciers. Elle nie fermement. On lui accorde un délai pour penser à sa conscience et prendre bon avis. Mais étant *inconstante et variable* par réitérées fois, elle est adjugée à la corde simplement, sans pierre. Puis suivant son inconstance, elle est adjugée à la torture avec la petite pierre. Et demeurant auprès de son premier dire, elle est remise *en prison*, où étant *Dieu lui touche le cœur*, de reconnaître ses fautes, *librement et sans contrainte* ³. »

« Le lundi 26 janvier 1611, *Jeanne Tissot* est emprisonnée pour Sorcellerie. — Sur les trois heures, elle est examinée par le Châtelain, en présence des Jurés P. Barbier, P. Favre, P. Verdonnet, Cl. Udriet. Après quoi le Châtelain leur en demande le droit. Ils ont connu qu'on devait lui donner heure de délai pour s'aviser. — Le 27, ayant été derechef

¹ Manuscrit DeBrot, art. 25. — ² Arch. du Landeron : S ¹/₃. —

³ Colombier : N ⁶⁵/₅₁.

examinée, ensuite des rapports de témoins contre elle produits, les Justiciers ont connu qu'il lui devait encor être donné terme et délai pour mieux s'aviser. — Interrogée sur le soir, elle a tout nié et a été adjugée à la géhenne sans pierre. Ce qu'ayant effectué, elle n'a rien voulu confesser, alléguant lui être fait grand tort. — Le 28, elle a tout nié, malgré les exhortations du Châtelain. — Le vendredi 25 février, elle est remise à la géhenne avec la grosse pierre, mais ne veut rien confesser. — Et le 26, sur les accusations faites contre elle par *Thomas Delarchet* et *Collet Udriet*, Sorciers qui l'ont accusée d'être leur compagne, le Châtelain ayant fait assembler les Justiciers, ils connaissent qu'elle doit être remise à la géhenne avec la grosse pierre. Après avoir *tout enduré*, elle n'a rien voulu confesser, disant qu'on lui faisait grand tort ¹. »

« Le 27 mai 1601, *Bernada, veuve de J.-J. Aubert*, de Cortaillod, a été constituée prisonnière au château de Boudry, suivant le mandement verbal de M^{gr} le Lieutenant du Gouverneur. — Le lundi 1 juin, le Châtelain, en présence de quatre Justiciers et du Ministre, l'a interrogée sur les accusations de plusieurs témoins, faites contre elle, tant avant qu'après sa *première* détention, comme soupçonnée d'être Sorcière et d'avoir baillé le mal à aucuns, et pour avoir été accouplée par *Guillaume Cherlaud*, dernièrement exécuté lesquels articles lui ont été lus par devant. — Sur l'article du procès de Cherlaud, contenant qu'elle et autres complices ont été avec lui à la Synagogue, vers le bornel-de-Cortaillod, — elle a dit qu'il s'est fait grand tort et s'est grandement oublié, comme méchant homme qu'il était, n'ayant jamais eu tel cas avec lui. — Sur l'examen de témoins, soit d'avoir baillé mal à créature que ce soit, ni touché personne pour mal faire, il n'en est rien, car elle se tenait tant qu'elle pouvait d'approcher personne. — Et d'être Sorcière, d'avoir renié Dieu son Créateur, elle ne le confes-

¹ Gr. Arch.: C ²³/₈.

sera jamais, car elle se ferait grand tort et se damnerait premièrement : Dieu ne l'a pas abandonnée à tel cas. — Par quoi fut connu lui devoir bailler jour et heure pour s'aviser. — Le 3 juin, interrogée derechef, elle n'a rien voulu confesser, nonobstant toutes admonestations ; a été connu lui donner avis pour la seconde. — Le 5 juin, fut connu devoir lui présenter la géhenne, vu ses négatives ; ce qui a été fait. — Nonobstant plusieurs remontrances, à ce requises et pertinentes, elle n'a rien voulu confesser ; et il a été connu lui devoir encor donner avis aux jour et heure qu'il plaira au Châtelain ; ce qui a été fait. — Le lundi 8, examinée et ne voulant rien dire, les Justiciers sentencent qu'elle serait mise à la géhenne ; ce qui a été fait, étant levée en haut, toutefois sans pierre. Nonobstant plusieurs sérieuses remontrances, elle est demeurée constante, disant que tous ceux qui ont reporté ces choses lui ont fait grand tort, et que jamais elle n'a été en lieux et places pour porter nuisance à personne du monde. — Par quoi il a été connu lui devoir encor bailler jour et heure pour penser à sa conscience, lui mettant au-devant les preuves et que les témoins rapportant contre elle sont gens de bien et d'honneur, *qui ne lui voudraient faire tort pour tout l'or du monde*. — Le mercredi suivant, amenée vers la géhenne, elle a été interrogée, et comme devant, a toujours été arrêtée à son dire. Lors il a été connu la devoir mettre derechef en la géhenne, avec la première pierre, selon le droit d'empire ; elle fut levée en haut par trois fois, mais ne confessa rien, sinon d'avoir pris une corde à des pêcheurs, et aucunes fois cueilli des fruits et pris de l'herbe, de nuit au pré de la Communauté pour donner à son porc. — Par connaissance de Justice, elle a été remise en prison, pour lui donner jour et heure, afin de se mieux aviser. — Et sur ce jeudi 11 juin, étant amenée devant la Justice, et interrogée par le Ministre, le Châtelain et les Justiciers, elle n'a rien voulu dire plus outre, mais que l'on ferait ce qu'on voudrait d'elle en droit et raison, que jamais elle ne confesserait d'être Sor-

cière, ni d'avoir renié Dieu, ni d'avoir commis paillardise et autres méfaits. — Interrogée touchant un grand bruit et cri, comme d'une personne qu'on étranglerait dans sa prison, entre jour et nuit (où ayant couru, on la trouva tournée sur sa face, et lui disant qu'elle reniât ce méchant Satan, elle répondit qu'elle n'en ferait rien), elle n'a rien voulu confesser, après plusieurs exhortations et sur le témoignage du Maître-Exécuteur, mandé expressément pour ce regard. — Pour quoi il a été connu la devoir derechef mettre à la géhenne avec la grosse pierre, selon le droit d'empire. Ce qui a été fait, et par deux fois levée et tenue en la géhenne, elle n'a rien voulu confesser plus outre. — Ramenée en prison, pour attendre ce qu'il plaira à M^{gr} le Gouverneur d'ordonner¹. »

Il était dans l'usage de s'adresser au Gouverneur du Comté, quand on était embarrassé en affaires judiciaires. On lui envoyait aussi l'enquête préliminaire touchant une Sorcière non accouplée, et les accusations des suppliciés, pour savoir si l'on devait y donner suite (après 1645).

Les procédures concluant par la peine de mort ne mentionnent la torture qu'incidemment, et sans jamais désigner nettement le nombre d'épreuves; le Greffier se servait de tours de phrases de ce genre : « et après quelques dénégations et endurcissement, étant procédé contre elle selon rite de Justice, *émue de repentance et marrissement de ses fautes*, elle a confessé être chose véritable, etc². » — Beaucoup de procédures ne parlent pas de la torture; des Greffiers ont même eu le front d'écrire dans l'expédition, que telle ou telle a confessé *librement* ses méfaits; l'Abbé Jeanneret a osé dire que le *plus souvent les coupables reconnaissent eux-mêmes la justice de la sentence et avouaient leurs crimes sans être mis à la torture*.

Voici, d'après les *Instructions aux Juges en fait de Sorcellerie*, quels étaient les indices qui pouvaient faire appli-

¹ Arch. de Boudry : L 130/6. — ² Valangin : R 2/4.

quer un accusé à la torture. Ils étaient divisés en deux classes, les indices graves, et les légers.

Indices graves : 1° La confession volontaire du crime de Sorcellerie, devant un juge compétent ou incompétent, faite par l'accusé lui-même ; 2° l'accouplement d'un complice, accompagné de quelque autre présomption ; 3° la familiarité que l'accusé a eue avec un Sorcier, aussi accompagnée de quelque autre indice : ce qui est fondé sur la Sainte-Ecriture, qui dit que le bon fait le bon, et le méchant, le méchant ; 4° des menaces faites par l'accusé et suivies d'effet ; 5° si l'accusé se trouve porteur de poudres ou de graisses, principalement s'il ne peut rendre raison de leur emploi ; 6° le bruit commun joint à d'autres indices : il semble qu'il n'est pas nécessaire que l'on observe exactement en ce cas les circonstances qui sont requises pour la vérification d'une commune fâme ès autres crimes, puisque le crime de Sorcellerie est de ceux qu'on appelle *exceptés* et que la preuve en est fort difficile ; autrement le bruit commun ne servirait de rien ; 7° les mensonges et variations aux interrogats, assistés d'autres indices ; 8° plusieurs indices légers réunis.

Indices légers : 1° Lorsque le juge l'entend en réponse, si l'accusé jette les yeux fixement contre terre. 2° S'il a le regard affreux. 3° Si l'accusé est né de parents sorciers. 4° S'il est marqué. 5° S'il jure et blasphème. 6° Si l'accusé fait semblant de pleurer et que néanmoins il ne jette pas de larmes, ou qu'il en jette bien peu. 7° Si l'on a reproché à l'accusé d'être Sorcier sans qu'il ait répondu¹.

Lorsque nous parlerons des frais, on verra d'une façon plus détaillée comment la torture était administrée au Vaux-travers.

Les cachots avaient gardé leur sinistre ameublement : stock, pierres, chaînes, anneaux, etc. — Quelques procédures mentionnent une prison plus rigoureuse comme moyen de faire avouer : « Si le Juge ne peut rien tirer de

¹ Manuscrit DeBrot, art. 26 à 43.

l'accusé, il doit le faire resserrer en une prison fort obscure et étroite, parce que l'on a expérimenté que la rigueur de la prison contraint le plus souvent les Sorciers à venir à confession, principalement s'ils sont jeunes gens¹. »

« Le 13 août 1614, le Châtelain admonestant *Haubertier* à venir à une franche confession, comme avaient fait aucuns de ses complices, et au lieu de cela, se rendant plus revêche, la Seigneurie fut occasionnée le faire mettre au *kroton* et fosse de la prison². » — Etant venu à notice à la Seigneurie que *Pierre Maulsang* était de très-mauvaise et scandaleuse vie, a été fait examen de témoins, gens d'honneur et dignes de foi, par la déposition desquels il a été convaincu de crimes et larcins, outre l'accouplement d'une Sorcière exécutée à mort (*ayant été précédemment pour telle accusation emprisonné, puis sur sa dénégation libéré de prison, après rites de justice observés*); il a été pour la seconde fois emprisonné au château de Valangin. Ainsi détenu, et ayant entendu telles dépositions de témoins, et là dessus duement interrogé avec les remontrances requises, néanmoins toutes procédures contre lui tenues par la géhenne et torture, il est demeuré endurci, sans qu'on ait pu tirer de lui aucune confession, niant le tout, et affirmant être innocent pour être accusé à tort. Ce fait étant mis en connaissance de Justice, les Jurés ont connu que contre ce prisonnier il n'y a d'autre expédient, vu sa dénégation, que de l'adjuger à *confiner un mois entier en prison au pain et à l'eau*; espérant que durant tel espace de temps il détruira son mauvais vouloir, et par l'inspiration du Tout-Puissant, il décèlera ses forfaits, — sinon ne pouvant tirer autre chose de lui, au bout d'un mois, lui sera prêté serment solennel d'exil perpétuel des Comtés souverains (24 mars 1618)³. — « Les juges ayant considéré singulièrement que *Catherine Lorymier* est détenue pour la *seconde fois*, étant accusée de

¹ Manuscrit DeBrot, art. 17. — ² Gr. Arch.: Z 22/18. — ³ Valangin: R 1/20.

Sortilège, et que durant ce second emprisonnement, elle a été accusée par trois Sorcières de s'être tenue en l'assemblée diabolique; étant si endurcie en son péché qu'elle n'en peut déclarer la vérité pure, ils ont jugé qu'elle *tiendra prison deux mois entiers, nourrie à pain et eau*, sans autre substance, espérant que durant tel terme elle donnera gloire au Tout-Puissant, et que par son inspiration elle viendra à confesser la vérité *pour se tirer hors des peines et tourments de ce monde mortel*; sinon, au bout de ce terme, s'il leur en est demandé plus outre, ils en connaîtront comme Dieu leur en fera grâce, — ce 17 septembre 1617¹. »

Ce séjour, dans un cachot humide et glacé, était éminemment propre à persuader aux accusées qu'elles étaient un peu sorcières; quelques procédures mentionnent des hallucinations produites par la prison :

« *Marie Leschot* confesse qu'il y a environ trois ans qu'elle n'a vu ni aperçu son Maître, sinon que depuis qu'elle est en prison : *il lui était d'avis qu'elle voyait des nuées bleues et obscures*². » — « *Barbely Morel*, après avoir confessé plusieurs vols, remise à la torture, en arrive à confesser son Sortilège : Le Diable l'a assaillie, *elle étant en prison*, et lui a promis de la mettre dehors, si elle se baillait à lui; *il était en forme de guêpe*. Ayant invoqué Dieu, il disparut, mais il revenait toujours à l'entour d'elle, et il y a environ *dix jours* qu'elle renia Dieu³. » — « *Susanne Genid* confesse qu'en allant par les chemins, elle avait toujours crainte et peur depuis une telle misérable faute [faiblesse amoureuse] par elle commise, de laquelle étant merveilleusement marrie en son cœur, elle ne cessait de prier Dieu de la vouloir prendre à merci. Néanmoins il lui volait toujours par devant les yeux *une grosse mouche* qui la rendait plus que devant épouvantée; toutefois elle invoquait toujours son Créateur. Mais en un instant, la mouche lui entra dans l'oreille gauche, où étant, elle lui disait ordinairement :

¹ Arch. de Valangin : R 1/15. — ² Id. : R 2/20. — ³ Neuchâtel : N 60/389.

rement : Tu mourras de main de Justice ! Etant détenue *en prison, au fond de la tour, où l'on ne voit goutte*, il y survint une lumière qui donnait une si grande clarté dans la tour qu'elle voyait proprement les murailles à l'entour d'elle »¹. — *Perrenon Megain* confesse que la seconde nuit qu'elle fut détenue prisonnière, un peu avant jour, elle aperçut *comme un ombrage* entrant par la porte, qui s'approcha d'elle, la tâtant et égratignant sur la tête, estimant la vouloir décoiffer. De quoi elle s'épouvanta et cria tout haut, demandant les gardes qui s'approchèrent ; depuis elle n'aperçut nul autre mauvais ombrage². — *Jaquette Rougemont* a requis d'être confrontée avec la *Clauda Freytte*, lesquelles se sont consolées l'une l'autre ; même la Jaquette reconfortait la Clauda de son affliction, promettant avec serment qu'elle ne voudrait accepter le congé qu'on lui voudrait donner en la libérant, aimant mieux mourir en la crainte et amour de Dieu, que retourner ès mains du maudit Satan, admonestant la Clauda à faire de même, laquelle trouvait son dire véridique³. » Elle avait fini par se croire Sorcière.

On allait parfois jusqu'à user, pour faire avouer les Sorcières, d'un moyen abominable. « Il est bon aussi de supposer quelqu'un qui se dise prisonnier pour le même crime, afin d'induire le Sorcier, *par toutes voies licites*, à confesser la vérité⁴ ».

Le D^r C. Lardy dit avoir constaté, dans les procédures qu'il a parcourues, un assez grand nombre de cas où les Cours criminelles ont fait usage du droit de refuser l'application de la torture ou de la restreindre à la question simple. Quant à nous, ce qui nous a frappé, c'est la rareté de ces cas. Voici les seuls que nous ayons trouvés ; ils sont intéressants à plus d'un égard.

« 11 juin 1617. Vu l'accusation faite par *Josué Marthe*,

¹ Arch. de Boudry : L 130/36.40.56. — ² Thielle : 68/52. — ³ Gorgier : Z 2/9. — ⁴ Manuel DeBrot, art. 18.

dernièrement exécuté pour Sorcellerie, contre Jean Tinembart, Pierre Bizard, et la relictte de Laurent Rossier, de Bevaix, vu l'examen de témoins qui a été fait de leur vie et conversation, — a été dit que Tinembart et Bizard seront élargis hors des prisons, pour n'y avoir aucune accusation contre eux que la susdite, les témoins rapportant tous qu'ils ne les connaissent que comme gens de bien, et les parents ayant promis de les présenter toutes et quantes fois qu'ils en seront requis de la Seigneurie, comme aussi *de payer les frais de leur détention*. Mais pour la *femme Rossier*, d'autant qu'outre la dite accusation, la plupart des témoins rapportent qu'il y a déjà longtemps qu'elle est soupçonnée, même accusée d'avoir commis beaucoup de méchancetés, elle sera menée aux prisons de Boudry, pour là être procédé contre elle, comme en tel cas l'on a coutume de faire, ainsi que plus amplement a été ordonné verbalement au Châtelain de Boudry » ¹.

« Aujourd'hui 21 juillet 1593, par l'ordonnance d'honorable et prudent homme Antoine Verdonnet, châtelain de Boudry, etc., s'étant assemblés les sieurs Banderet et Justiciers de la ville, après l'exécution de *Guillaume Cherlaud*, le Châtelain leur a fait entendre ceci : *Marguerite Mentha*, femme de D. Godet, *Marie*, femme de *J. Champion*, et *Perrenon*, veuve de *J. Renaud*, ont été incarcérées par l'ordre de M^{gr} le Gouverneur, sur l'accusation que *Bendithe Lardy* a soutenue contre elles, constamment, voire en leur présence, étant allée sur cela au dernier supplice ; — en après, étant détenu Guillaume Cherlaud, lequel, par la Bendithe, avait aussi été accusé, et par d'autres auparavant, il fut ordonné par M^{gr} le Lieutenant du Gouverneur de savoir de Cherlaud si les trois prédites n'avaient point été ses complices. Lequel ayant été examiné sur cela, a dit tant à la torture qu'ailleurs, ne les avoir jamais vues ni connues à tel cas. — Ayant attendu suivant l'ordre du Lieutenant du Gou-

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

verneur, l'exécution de Cherlaud, le Châtelain demande aux Jurés de lui faire déclaration par sentence de droit comme il était de faire envers ces trois détenues, afin d'avertir M^{gr} le Gouverneur. Après avoir eu avis par ensemble, ils ont sentence que *selon droit et coutume de pays (!) une seule accusation ne suffit pas pour tourmenter et mettre une personne à la géhenne ou torture*, pour être d'une mauvaise et dangereuse conséquence, craignant qu'en telle accusation d'une qui a renié son Dieu, il n'y eût quelque malveillance ou appétit de vengeance; remettant le tout à ce qu'il plaira de faire à M^{gr} le Gouverneur ou son Lieutenant et à Messieurs du Conseil d'Etat »¹.

Trois accusées libérées, si l'avis venu de Neuchâtel a été favorable. — En 1593, les Justiciers de Boudry envisageaient comme bonne et observaient la règle de ne point tourmenter quelqu'un sur une seule accusation. Que dire à la lecture de la procédure suivante, sinon qu'ils avaient deux poids et deux mesures? — Une cause peut-être de la clémence montrée vis-à-vis de ces trois accusées, c'était que Bendithe Lardy avait dénoncé comme complices avec elles *la femme du Maire* de Cortaillod et sa sœur, dont la pièce ci-dessus ne dit mot².

« 18 avril 1596. *Clauda Marchand* est détenue en prison, sur l'accusation faite par *Esthevenon Berthoud*, exécutée, d'avoir été à la Synagogue avec elle; par sentence de droit, elle a été amenée en prison, et là confrontée avec l'Esthevenon, lui disant que jamais elle ne lui avait fait plus grand tort et qu'elle en avait menti sur elle. *Néanmoins la dite Clauda a été mise en la géhenne et attachée par trois fois, puis levée les mains derrière le dos, selon le droit d'Empire (!)*. Mais elle a soutenu que l'Esthevenon lui a fait grand tort, et que comme pauvre misérable elle a grandement surchargé son âme, car elle ne fut jamais vue ni trouvée à tel cas. La géhenne lui a été baillée par jours consé-

¹ Arch. de Boudry : L 130/117. — ² Boudry : L 130/17.18.39.

cutifs, selon le droit d'Empire, après lui avoir toujours donné jour et heure pour s'aviser. Elle a continué de déclarer que jamais elle ne fut à tel fait, que dût-on la briser et mettre en pièces, elle ne dirait jamais autrement, et finalement que si on la voulait démembrer, elle ne voulait faire tort à son âme, niant entièrement telle accusation. — Le Châtelain a demandé connaissance sur ce qu'il était de faire. Les Justiciers, après avoir eu avis et conseil, ont connu : Vu que la Clauda a soutenu le droit d'Empire, sans avoir du tout rien voulu confesser ; vu qu'elle et les trois autres complices accouplées par l'Esthevenon, *Guillauma Tissot, Jaqua Clerc* et la *vieille Gilletta*¹ n'eurent jamais le bruit d'être de telle condition et n'en avoir jamais ouï parler, sinon à l'Esthevenon, laquelle paraît avoir été menée de quelque vindication ou mauvaise volonté, *car elle l'a soutenu vers la mesure prochaine de la mort* ; — qu'elle doit être relâchée. Ce qui a eu lieu, après qu'elle a fait serment sur le bâton judicial »².

Quand on lit les considérants si bien motivés de MM. J. Esmonet, banderet, Cl. Bryde, Jq. Grellet, et Cl. Amiet, notaire, on se demande ce qui avait empêché ces honorables Justiciers de les énoncer avant de faire donner la question à la pauvre Clauda Marchand ! — Tant il faut peu se baser tout-à-fait sur une seule procédure, pour porter un jugement général.

« Sur ce jeudi 24 août 1603, Blaisa, femme de Jean Veillard, de Cortaillod, a été mise en prison au château (elle-même venue volontairement), sur ce que *Perrenon Renaud*, exécutée à Cerlier, a dit qu'elle a été à la Secte avec elle. Le lendemain, le châtelain Guillaume Péters a fait convenir les conseillers G. Amiet. Jq. Grellet et Cl. Amiet, greffier, avec M. Prince, Ministre à Cortaillod, venu expressément pour faire entendre aux Châtelain et Jurés la bonne conversation

¹ Cependant la Gilletta ou *Anne Comtesse* fut brûlée le 4 août et *Jaqua Clerc* bannie à perpétuité le 18 août 1603 ; *Perrenon Renaud* fut brûlée à Cerlier, où elle avait cru vivre non soupçonnée. Arch. de Boudry : L ¹³⁰/_{23.29.48.5}. — ² Boudry : L ¹³⁰/₃₅ B.

de la dite Blaisa (car s'étant enquis de ses voisins et voisines, il ne s'est trouvé nul qui soit mécontenté de sa vie et comportement, et aussi l'ayant examinée sérieusement, comme il appartient en tel cas, elle s'est déclarée innocente et n'ayant jamais hanté avec Perrenon Renaud, laquelle lui faisait grand tort, en priant avec larmes que l'on fît examen de sa conversation, sans ajouter foi à telle méchante qui l'a accusée à tort). — Le Châtelain ayant demandé aux Justiciers connaissance sur cela, ils en ont pris avis, et après avoir de nouveau consulté le fait, — vu qu'il n'y a sinon un procès qui l'accuse, et qu'elle prétend l'avoir été à tort, parce qu'elle l'avait menacée lorsqu'elle habitait Cortaillod, comme il a été prouvé par gens de bien, elle doit être relâchée. Ce qui a été fait. Moyennant quoi son mari a promis sur le bâton judicial ès mains du Châtelain, et elle aussi, que s'il se trouvait occasion légitime d'être appréhendée, de revenir si elle en était requise. — *En payant les missions raisonnables*, Jean Veillard est demeuré franc¹. »

Dix-sept ans plus tard, la malheureuse *Blaisa Veillard* était saisie de nouveau. Le 17 janvier, examen de témoins qui constate qu'un jour, elle et la femme de Tobie Renaud, étant à cheval, se combattaient ; cette dernière l'appela Sorcière, de quoi la Blaisa prit ses témoins, mais sans se faire à laver. — « Ayant été mise en prison sur les accusations, tant de *Perrenon Cheneva* que de *Jean Vouga* et de *Perrenon Ribaux*, exécutés, elle fut par le Châtelain sérieusement exhortée de déclarer la pure vérité du cas dont elle était accusée, par plusieurs fois, comme en tel cas est requis, puis mise à la géhenne par diverses fois, selon l'ordre en tel fait usité ; ayant soutenu le tout, en disant qu'ils lui faisaient grand tort. Le Châtelain a demandé connaissance comment il devait procéder contre elle, aux Conseillers sous-écrits, qui ayant participé d'avis, eux ressouvenants de la sentence précédente faite contre elle, les admonitions et ses

¹ Arch. de Boudry : L 130/29.

réponses, ont connu, puisqu'on ne pouvait tirer aucune chose d'elle, qu'elle serait libérée de prison et remise en sa maison et en son libéral, et qu'elle devait payer les frais et faire le serment accoutumé. Ce qu'elle a fait en présence des Justiciers S. Marchand, P. Amiet, Cl. Udriet et J. Barbier, le 18 janvier 1620¹. »

« La Seigneurie, ayant appris la très-mauvaise vie et scandaleux déportements de *Isabeau Renaud*, du Locle, âgée de 64 ans, et même qu'elle avait été accusée de Sorcellerie par plusieurs complices, à ce sujet *elle aurait été incarcérée, il y a environ dix ans, dans les prisons fortes de Valangin, où elle ne voulut pour lors faire aucune confession, durant environ un mois qu'elle fut détenue, — tellement qu'elle fut relâchée.* Mais sur les recharges d'autres ses complices, et plaintes contre elle faites, elle a derechef été saisie le 11 juin 1651, et le même jour confrontée avec *Susanne Perret* (dernièrement exécutée ri`re ce lieu pour fait de Sortilège). Laquelle lui a soutenu l'avoir vue à la Secte avec *Judith Ducommun*, aussi détenue. Ce nonobstant elle ne l'a voulu avouer, se rendant pertinace en négatives par plusieurs jours, quoique la dite Judith Ducommun lui eût aussi soutenu être de leur Secte. Néanmoins Dieu ayant permis qu'elle lui baillât gloire, elle est entrée en confession². »

Il y avait un seul cas, où la torture n'était pas appliquée aussitôt que l'*indice* avait été jugé suffisant, c'était si la présumée Sorcière était enceinte. La Caroline défendait d'appliquer à la torture et même de menacer de la question une femme pendant tout le temps de sa grossesse et les quarante jours après son accouchement. Trois procédures montrent que cet article était observé chez nous.

« Marie, femme de Jaques Darbre, ayant été amenée prisonnière et s'étant trouvée enceinte, fut libérée sous promesse d'elle et de ses cautions de reparaitre toutes et quantes fois qu'elle en serait sommée de par la Seigneurie. » — De

¹ Arch. de Boudry : L 130/36. — ² Valangin : R 3/4.

fait elle fut reprise peu de temps après son accouchement¹. — « Barbely, femme d'Abram Mouchet, d'Auvernier, ayant été accusée de Sorcellerie, sur les dépositions de témoins, de sa mauvaise vie et déportements, elle a été, suivant un arrêt du Conseil, amenée prisonnière en cette ville. Où étant détenue, le Maire, en présence des Quatre-Ministres, l'examina et somma de déclarer la vérité du fait dont elle était chargée. Laquelle ayant fait entière négative, et déclaré qu'elle était enceinte, fut jugée, vu les dites accusations, à *devoir tenir les prisons* jusqu'après sa délivrance de l'enfant qu'elle portait. Suivant cette sentence, étant resserrée en prison, elle a fait la folle et insensée, *s'étant elle-même battue, outragée et tourmentée violemment*, ce qui la fit accoucher longtemps avant son terme. Une fois le terme ordinaire expiré, le Maire et les Quatre Ministres s'étant derechef transportés vers elle, et l'ayant sommée de dire la vérité et déclarer son crime et forfait, elle en a encor fait négative, pour quoi elle a été appliquée à la torture sans pierre. Mais à cause de sa faiblesse et débilité, étant exténuée jusqu'à tout, *pour s'avoir pensé affamer*, et voyant qu'il lui était impossible de supporter ni endurer la torture, crainte qu'elle n'y mourût, les Maire et Quatre-Ministres l'ont condamnée (toujours endurcie et pertinace en ses négatives) à être confinée en sa maison, sans en pouvoir jamais sortir sans permission de la Seigneurie et à payer les frais encourus durant son emprisonnement ; — ce qu'elle a promis en faisant l'*urfeh* accoutumé et par serment solennel, en la présence des Quatre-Ministres D. Grenot, Jaquelliet-dit-Gui, D. Rosselet et N. Tribollet, le 14 octobre 1625. — Le même jour, en lui libérant sa femme, Abram Mouchet a promis, entre les mains du Maire, de satisfaire à tous frais et de la présenter toutes les fois qu'il en serait requis². »

« 20 septembre 1593. Suivant l'ordonnance de M^{sr} le Gouverneur et arrêt du Conseil, *Madelaine*, femme de Guillaume

¹ Arch. de Valangin : R 1/2. — ² Neuchâtel : N 60/705.

Bysard, a été mise en la connaissance de la Justice pour connaître si elle devait être relâchée ou bannie, ou ce qui était de faire. Au préalable, il a été déclaré par le Châtelain aux Justiciers, que pour les accusations de *Françoise Tissot* et de *Bendithe Regnaudt*, d'avoir été avec elles à la danse, où même elle disait : *Dansons gaillard ! la gaillarde et la musique !* — il avait été ordonné qu'elle serait emprisonnée *incontinent qu'elle serait relevée de son accouchement et gésine d'enfant* ; — ce qu'elle n'a attendu, car après 8 ou 9 jours, elle est partie de nuit, absentant le lieu. Mais certain temps après, étant revenue, elle a été appréhendée et mise aux prisons de Boudry. Où étant sérieusement examinée, voire par connaissance des Jurés, mise à la torture, et lui mettant au devant comment les deux qui l'ont accusée sont mortes constantes sur cela, elle n'a rien voulu confesser, mais a soutenu constamment le droit d'empire ; en tant que ne pouvant passer plus outre, les Jurés la remirent au bon plaisir et ordonnement de M^{sr} le Gouverneur. Mais le tout ayant été remis à leur connaissance, après avoir au long entendu le discours de ce qui s'en est passé, par le Châtelain, les Jurés assemblés au Château ont déclaré qu'ils ne trouvent pas occasion suffisante que la Madelaine doive être bannie, ni plus outre questionnée, vu la constance où elle a été à la géhenne, disant toujours qu'elle avait été accusée à grand tort (Dieu le sait !) et que plutôt on la démembrerait que de lui faire confesser cela pour faire tort à son âme, *qu'elle doit être libérée et renvoyée à son mari*, avec promesse toutefois de non venger sa prison, et de se comporter de façon que Dieu et la Seigneurie en soient honorés, et le prochain édifié, etc. ¹ »

Déjà nous avons dit qu'à notre avis aucun accusé n'est coupable des crimes de sortilège dont on le charge.

Certaines procédures lèvent les derniers doutes et montrent comment la Sorcière était obligée de répondre oui

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/26.18.58.

aux questions du Châtelain, ou de créer une histoire. Ce dernier cas est parfois palpable : dans les nombreuses variantes que l'accusée donne de ses crimes, on voit qu'elle ne sait pas son thème ; ce n'est qu'au bout de trois ou quatre séances que le récit est moulé et qu'il sort d'un jet de la bouche de la Sorcière. Mais pour se former cette conviction, il faut avoir lu toutes les procédures et surtout la minute de l'expédition, ce que le Greffier du Vauxtravers désignait dans cette phrase, écrite à M^{gr} de Bierville : « Nous vous envoyons le *broliar*.... vous priant ne trouver mauvais si nous ne l'avons pu mettre au net, pour être la chose trop pressée¹. » — Dans les procédures, l'on a un travail de rédaction du Greffier, et non les confessions des Sorcières dans leur spontanéité. Le brouillard est facile à reconnaître : à l'écriture qui est très mauvaise, aux phrases écourtées, à ce qu'il n'est jamais achevé tout à fait.

« 6 mai 1646. Présidant, le Maire David Favargier ; assistant, les sieurs Purry, Francey, Berthoud et Ustervalder. — *Madeleine Semey*, veuve de Jn. Fauche, ayant été par suffisante accusation réduite prisonnière, a été sérieusement admonestée de bailler gloire à Dieu et confesser ses fautes. Ce que n'ayant fait, il lui a été accordé délai afin de s'aviser et prendre goût aux remontrances et exhortations à elle faites. Touchant sa fuite, elle a dit que la petite fille de son frère David lui alla dire que les Sauthiers l'avaient cherchée, et que son beau-frère et son neveu la firent fuir, sa fille lui ayant persuadé d'aller vers sa sœur. — 7 mai. Les mêmes, de plus *maître Hans* (!). — Derechef examinée et admonestée, elle confesse être sorcière depuis demi-an, *mais ne sait comment elle l'est devenue*. (Maître Hans se charge de l'en faire souvenir, car bientôt elle fait un récit pareil à ceux des Sorcières). — 8 mai. Après plusieurs tergiversations, ayant été remise à la torture, elle soutient sa confession. Elle ajoute quelques articles, entre autres que le Diable lui a fait

¹ Gr. Arch. : F 14/6.

ôter son soulier et l'a marquée à la plante du pied; elle prie d'avoir avis et *relâche*, ce qui lui a été accordé. — *11 mai*. Reconfirme mais avec des variantes; ainsi c'est à l'œil qu'elle a été marquée. — L'après-midi, rappliquée à la torture, elle a soutenu avoir connu à la Secte la femme de P. Renaud, comme elle l'a confessé ce matin. Sentence ¹. »

«Le 3 août 1606, *Perrenon Berthoud* est constituée prisonnière au château de Colombier. — Le 4, le Châtelain la somme de dire la vérité, au sujet du procès criminel de *Péresson Banderet*, sorcière exécutée, qui dit l'avoir vue aux danses diaboliques. Elle nie. Il lui octroie délai pour penser à elle. Derechef convoquée devant lui et les Jurés, elle entre en confession : Une fois que, venant de Gorgier, elle passait par le bois de Bevaix, entre chien et loup, elle y entendit grand bruit et tourbillon, et des voix de personnes; mais elle se recommanda à Dieu et passa outre. Une autre fois, passant au même endroit, *Antoine Tissot* [exécuté depuis] la mena dans le bois, à la Secte, etc., où elle se donna au Diable. — Après cette confession faite sans torture, le *Président* Mouchet demande connaissance aux Jurés, comment il faut se conduire en tel cas; ils sentencent qu'elle doit être mise à la corde, sans pierre, pour savoir si elle sera constante en ses paroles. A la corde, *elle nie s'être abandonnée au Diable, disant s'être fait tort*. Bien est vrai cependant qu'elle s'est trouvée en mauvaise compagnie au bois de Bevaix. Autre chose ne peut-on tirer d'elle pour lors. Quoi voyant les Jurés prièrent le Président de lui donner terme jusqu'au lendemain, afin de se bien aviser. — Le 5, il lui est de nouveau fait lecture du procès de P. Banderet qui l'accoule. Mais *elle est variable comme le soir précédent*. — Là-dessus, sur la demande du sieur Mouchet, les Jurés connaissent qu'elle doit être mise à la corde avec la petite pierre. — La détenue reconfirme sa confession, y ajoute le récit de plusieurs méfaits, et raconte qu'en la Secte, ils étaient en si

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₄₂₆.

grand nombre qu'elle ne les eût su compter. *Elle soutient ses confessions à la corde.* — Sentence ¹. »

« *Du 19 janvier 1650. Prèsident, M. le Maire ; assistant, les sieurs Bergeon, Favargier, Dardel, et Perrot, Quatre-Ministreaux. Jaques Jaquet, de Lignières, ayant ci-devant pensé forcer et violenter la Justice du Landeron et arracher de ses mains Adam Jaquet, son frère [exécuté depuis], accusé de sorcellerie par lui et par Vuillomette Loclat et Ysabelle Yerle, suppliciées au Landeron, comme aussi par Esther Chasnel, exécutée à Colombier, il s'évada sur cela et se rendit fugitif pour quelque temps. Etant revenu pour se justifier, il a été saisi par ordre de M^{sr} le Gouverneur, constitué prisonnier, et sérieusement admonesté de bailler gloire à Dieu en confessant ses fautes. Lui ayant été fait lecture de diverses accusations et autres charges apparues par l'examen de sa vie, il a le tout nié absolument : Ça été dit par malveillance. MM. ne le voulant sur cela trop précipiter, lui ont donné temps et délai pour prendre avis et se résoudre sur ce qui lui a été présenté. Il sera pris plus ample information et circonstances de ces accusations ; à l'effet de quoi, écrit au Greffier du Landeron. — Du 21. Il continue à nier. Appliqué à la torture, il nie encor. Délai lui est accordé. — Du 22. Il nie être sorcier, mais confesse librement qu'étant en guerre et ayant eu dispute avec un autre, ils en vinrent à se battre, et il le tua à son corps défendant (en duel). Appliqué à la torture avec la petite pierre, il nie être sorcier et d'avoir commis adultère. A la fin il confesse que les accusations faites contre lui sont vraies et qu'il a mérité la mort, mais qu'il ne sait comment il s'est rencontré avec ceux qui l'ont accouplé. — Enfin il commence un récit dans le genre de ceux que rapportent toutes les procédures : Il s'est donné au Diable, il a été à la Secte, mais sans connaître personne fors celles qui l'ont accusé. Et lui a été accordé délai. — Du 24. Il a tergiversé et nié être sorcier, mais qu'il est bien*

¹ Arch. de Colombier : N ⁶⁵/₅₃.

vrai, comme il l'a dit, qu'il a fait un faux serment et tué l'homme. Après plusieurs variations, il confesse être vraie sa première confession, accusant pour complice le *lieutenant* Jaques Bonjour, de Lignièrès, qu'il a vu à la danse. — Appliqué à la torture, il demeure auprès de sa confession. Puis relâché, il reconfirme en ajoutant qu'il n'a point fait de mal avec la graisse que le Diable lui a donnée, et que sa marque doit être sur la tête ou sur l'épaule gauche. — *Du 25.* Derechef examiné, il a franchement accusé Jérémie Gauchat, la femme de Christ Semos, et Suzanne Chiffeli, de Lignièrès, Joseph Botteron et Jacob Derfin, de Nods, le *lieutenant* Jérémie Carrel, de Diesse, et bien des femmes de ce lieu qu'il ne connaît pas. Il s'est servi de sa graisse pour faire mourir deux chevaux et un bœuf. Il reconfirme ses accusations et accuse encor comme complices, la femme de Guillaume Corbières, du Landeron, et la femme du *lieutenant* Varnier, de Cressier, pour l'avoir vue danser avec Jaq. Baillod, près du ruz du Mortet, entre Cressier et Cornaux, il y a trois ou quatre ans, comme aussi Jaques Colomb, qui est fugitif, et autres qui déjà ont été exécutés. — *Du 26.* Soutient que le tout est vrai sans se faire tort ni à personne ; mis à la torture, il reconfirme le tout. — Sentence ¹. »

Que de réflexions cette procédure fait naître ! On y lit comme entre les lignes, que l'accusé, se voyant perdu quoique innocent du crime impossible de Sorcellerie, prend la résolution de dénoncer comme complices tous ceux qui se sont aidés à le précipiter dans l'abîme. — En lisant des procédures de ce genre, n'est-il pas permis d'avoir des doutes sur les lumières de nos magistrats poursuivant les Sorcières, et sur les bons effets de la torture ?

Cette torture était universellement redoutée. On savait très-bien qu'une fois une Sorcière à la géhenne, la vie de personne n'était plus en sûreté ; et celles sur lesquelles planaient des soupçons, frissonnaient d'épouvante.

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₄₃₉.

« Abel Jaquet, allant une fois à la montagne, depuis que la *Blaisa JeanGirard* fut en prison, rencontra sa fille Henriette et lui demanda d'où elle venait. De la Neuveville, dit-elle, où elle avait pensé trouver son oncle. Après plusieurs paroles inlicites à réciter, elle lui dit : *J'ai grand'peur que ma mère n'accuse mon père et moi de quelque chose qui redonde à notre désavantage! les cordes sont si dures qu'on la fera bien à dire qu'elle a mangé père et mère!* — Et Blaisa Galles dit qu'Emmanuel JeanGirard, mari de l'accusée, lui a dit : *On a pris ma femme; elle est de si petit courage, qu'elle nous fera encor de la peine* (1609) ¹. »

Les gens de Justice eux-mêmes comprenaient la toute-puissance des engins du bourreau, et l'on vit des Justiciers refuser de laisser mettre à la question, malgré plusieurs accouplings, un *mége* accusé de sorcellerie. Il leur avait sans doute, rendu des services, guéri du bétail peut-être; le fait n'en est que plus intéressant: ils ne croyaient donc pas que l'innocent pût toujours sortir à son honneur des épreuves de la question. — « Le 28 juin 1626, M^{sr} le baron de Gorgier a fait entendre la difficulté que les Justiciers de Valangin font d'adjuger à la torture *Pierre Laons*, détenu. Là-dessus, les dépositions faites contre lui ayant été vues, par lesquelles il apparaît qu'il s'est mêlé d'exorciser et médicamenter gens et bêtes par moyens illicites, ils seront admonestés par le Baron, à considérer les rapports des témoins, — où ils trouveront qu'il y a plus que suffisant sujet de procéder criminellement contre Laons par les voies ordinaires, afin de tirer la vérité du fait dont il est accusé, pour le faire punir et châtier selon l'exigence du cas, et donner exemple à d'autres ². »

Cette mention nous apprend que les Justiciers étaient réprimandés et obligés de revoir leurs sentences, lorsqu'au Conseil d'Etat elles paraissaient contraires à la règle.

Les cordes étaient si dures que les accusées ne reculaient

¹ Arch. de Valangin: R ¹/₄. — ² Manuels du Conseil d'Etat.

vrai, comme il l'a dit, qu'il a fait un faux serment et tué l'homme. Après plusieurs variations, il confesse être vraie sa première confession, accusant pour complice le *lieutenant* Jaques Bonjour, de Lignièrès, qu'il a vu à la danse. — Appliqué à la torture, il demeure auprès de sa confession. Puis relâché, il reconfirme en ajoutant qu'il n'a point fait de mal avec la graisse que le Diable lui a donnée, et que sa marque doit être sur la tête ou sur l'épaule gauche. — *Du 25.* Derechef examiné, il a franchement accusé Jérémie Gauchat, la femme de Christ Semos, et Suzanne Chiffeli, de Lignièrès, Joseph Botteron et Jacob Derfin, de Nods, le *lieutenant* Jérémie Carrel, de Diesse, et bien des femmes de ce lieu qu'il ne connaît pas. Il s'est servi de sa graisse pour faire mourir deux chevaux et un bœuf. Il reconfirme ses accusations et accuse encor comme complices, la femme de Guillaume Corbières, du Landeron, et la femme du *lieutenant* Varnier, de Cressier, pour l'avoir vue danser avec Jaq. Baillod, près du ruz du Mortet, entre Cressier et Cornaux, il y a trois ou quatre ans, comme aussi Jaques Colomb, qui est fugitif, et autres qui déjà ont été exécutés. — *Du 26.* Soutient que le tout est vrai sans se faire tort ni à personne ; mis à la torture, il reconfirme le tout. — Sentence ¹. »

Que de réflexions cette procédure fait naître ! On y lit comme entre les lignes, que l'accusé, se voyant perdu quoique innocent du crime impossible de Sorcellerie, prend la résolution de dénoncer comme complices tous ceux qui se sont aidés à le précipiter dans l'abîme. — En lisant des procédures de ce genre, n'est-il pas permis d'avoir des doutes sur les lumières de nos magistrats poursuivant les Sorcières, et sur les bons effets de la torture ?

Cette torture était universellement redoutée. On savait très-bien qu'une fois une Sorcière à la géhenne, la vie de personne n'était plus en sûreté ; et celles sur lesquelles planaient des soupçons, frissonnaient d'épouvante.

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₄₃₉.

« Abel Jaquet, allant une fois à la montagne, depuis que la *Blaisa JeanGirard* fut en prison, rencontra sa fille Henriette et lui demanda d'où elle venait. De la Neuveville, dit-elle, où elle avait pensé trouver son oncle. Après plusieurs paroles inlicites à réciter, elle lui dit : *J'ai grand'peur que ma mère n'accuse mon père et moi de quelque chose qui redonde à notre désavantage! les cordes sont si dures qu'on la fera bien à dire qu'elle a mangé père et mère!* — Et Blaisa Galles dit qu'Emmanuel JeanGirard, mari de l'accusée, lui a dit : *On a pris ma femme; elle est de si petit courage, qu'elle nous fera encor de la peine* (1609) ¹. »

Les gens de Justice eux-mêmes comprenaient la toute-puissance des engins du bourreau, et l'on vit des Justiciers refuser de laisser mettre à la question, malgré plusieurs accouplings, un *mége* accusé de sorcellerie. Il leur avait sans doute, rendu des services, guéri du bétail peut-être; le fait n'en est que plus intéressant: ils ne croyaient donc pas que l'innocent pût toujours sortir à son honneur des épreuves de la question. — « Le 28 juin 1626, M^{sr} le baron de Gorgier a fait entendre la difficulté que les Justiciers de Valangin font d'adjuger à la torture *Pierre Laons*, détenu. Là-dessus, les dépositions faites contre lui ayant été vues, par lesquelles il apparaît qu'il s'est mêlé d'exorciser et médicamenter gens et bêtes par moyens illicites, ils seront admonestés par le Baron, à considérer les rapports des témoins, — où ils trouveront qu'il y a plus que suffisant sujet de procéder criminellement contre Laons par les voies ordinaires, afin de tirer la vérité du fait dont il est accusé, pour le faire punir et châtier selon l'exigence du cas, et donner exemple à d'autres ². »

Cette mention nous apprend que les Justiciers étaient réprimandés et obligés de revoir leurs sentences, lorsqu'au Conseil d'Etat elles paraissaient contraires à la règle.

Les cordes étaient si dures que les accusées ne reculaient

¹ Arch. de Valangin : R 1/4. — ² Manuels du Conseil d'Etat.

devant rien pour s'y soustraire. On vit même des détenues sauter du haut des tours pour s'évader, — car les geôliers, pour affaires de sorcellerie, étaient incorruptibles : les propositions que faisaient les prisonnières étaient aussitôt dénoncées, puis envisagées comme circonstances aggravantes ; on disait qu'une brave femme n'avait rien à craindre des épreuves judiciaires. — « *Salomé Gaberel*, outre les indices qui témoignent contre elle, aurait encor pendant sa détention, tâché de persuader le Grand Sauthier pour la faire évader hors des prisons, sous promesse de tous ses biens et jurement sur la damnation de son âme de ne le point accuser, moins encor de retourner en ce pays, mais de s'en aller à Montbéliard, ou au Palatinat, — suivant le rapport qu'en ont fait deux ou trois des sieurs de la Justice, conformément à la déclaration du Grand Sauthier qui les avait appelés secrètement avec lui lorsque la Salomé lui parlait de la sorte, se procurant déjà par telle voie le bannissement d'elle-même, etc. ¹ »

On redoutait si fort la géhenne qu'assez souvent les accusées entraient en confession, avant d'avoir été tourmentées. Rapportons-en quelques exemples, intéressants parce qu'ils laissent constater d'une façon assurée quels motifs avaient fait que l'accusée s'était déclarée sorcière, aussitôt mise à la torture : *elle espérait échapper aux tourments qui précédaient le bûcher.*

En 1585, plusieurs Sorcières furent prises d'un même coup de filet, à Boudry. L'une d'elles, *La Bessonna*, protesta d'abord de son innocence, malgré l'accusation de deux de ses misérables compagnes, *Françoise Collin* et la *veuve Marchand*, qui, appelées devant elle, lui soutinrent avoir dit la vérité et qu'elles voulaient aller mourir là-dessus. Se sentant perdue, la malheureuse Elisabeth Besson avoue, à peine mise à la géhenne. Le vendredi 14 mai, elle confesse avec détails, qu'elle s'est donnée au Diable, qu'elle a été à la Sy-

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₂₈.

nagogue, et qu'elle a fait mourir trois personnes avec du pousset, — les crimes habituellement reprochés aux Sorcières. Le soir du même jour, elle certifie la vérité de sa confession, sauf qu'elle n'a pas renié Dieu. Le Châtelain lui demande si tout ce qu'elle a confessé est véritable, et si elle veut le jurer sur le péril et damnement de son âme. La malheureuse, sans doute remuée jusqu'au fond des entrailles, par cette apostrophe solennelle, et angoissée à la pensée des tourments de l'enfer qui lui étaient dévolus, se rétracte et déclare « que de le prendre sur le péril et damnement de son âme, elle ne le ferait jamais, et que de tout ce qu'elle avait dit, il n'en était rien, *car elle confessait ces choses pensant qu'on la ferait mourir tantôt.* » Sur cela, le Châtelain demande l'avis des Justiciers, lesquels décident de lui donner jour et heure pour s'aviser. Le lendemain, elle dit que dans ses confessions, elle a malheureusement menti, et que de tout ce qu'elle a dit, il n'en est rien, criant merci à Dieu et à la Seigneurie. Il a été connu lui devoir donner la géhenne pour la tierce. Ce qui a été fait, étant élevée *avec le gros mortier aux pieds*. Là elle s'est rétractée entièrement de tout ce qu'elle avait confessé, car elle disait ces choses *pensant qu'on lui donnerait tantôt la mort et qu'on ne la tirerait plus et ne la mettrait plus aux cordes*, ajoutant que les méchantes malheureuses qui l'ont accouplée ont menti, lui faisant grand tort et à elles-mêmes aussi. Et pendant la question présentée et donnée, elle a dit *qu'elle ne croyait pas qu'il fût jamais rien de casserôdes, en voyant comment l'on persécute les enfants de Dieu*. Elle a ajouté *qu'elle aimerait mieux que ses enfants fussent pasteurs de pourceaux que d'être de Justice*, pour les choses qu'elle voyait : qu'on tourmentait ainsi les enfants de Dieu. — Ce qui prouve que réellement elle était innocente, c'est qu'elle confesse divers larcins domestiques que sa mémoire lui rappelait à ce terrible moment. Ainsi elle a mis une seille d'eau dans de la vendange menée à M^{sr} de Bonstetten; elle a pris des fruits au Pré Landry, en passant sous les arbres, — de quoi elle a été grandement repentante et

en a crié merci à Dieu, dernièrement avant de recevoir la cène. — Comme la veuve Besson avait soutenu tous les degrés de la torture, le 16 mai le Châtelain ordonna au Greffier d'expédier la procédure et de l'envoyer au Gouverneur du comté, pour en ordonner comme de raison. La réponse du Pouvoir fut que l'on devait attendre que les complices qui avaient avoué, eussent été exécutées, pour voir si elles iraient mourir sur leurs accusations. — Les quatre condamnées au lieu de disculper leur compagne, voulurent l'entraîner dans leur ruine ; il fallait qu'elle montât sur le bûcher aussi bien qu'elles. Avant d'être conduites sur la place de l'exécution, on les amena devant la Bessonna. Les unes après les autres, toutes l'accusent ; elles lui soutiennent qu'elle a dansé avec elles, à la forêt et amon le Ruz. La Bessonna répond qu'elles mentent méchamment. Mais elles répètent leurs accusations et sont conduites au supplice. On allume le bûcher qui jette aux vents leurs cendres sans qu'elles aient voulu se rétracter. Si l'on pouvait faire comprendre à deux animaux menés à l'abattoir, que l'un des deux ne sera pas tué, l'autre sauterait de joie ; annoncez à deux criminels marchant à l'échafaud que l'un est grâcié, l'autre poussera des hurlements de rage et ne voudra plus mourir ; il demande que son camarade d'infortune soit supplicié avec lui : en vérité, l'homme est une laide chenille. — Le 9 juin, la veuve de Pierre Besson était remise entre les mains du tourmenteur. On lui a dit que les suppliciées ont maintenu leurs accusations sur le lieu patibulaire, et qu'en conséquence on va la retorturer. La malheureuse ne se défend plus. Epouvantée à la pensée d'avoir à subir à nouveau les horreurs de la géhenne, elle avoue tout ce que l'on veut ; elle a hâte d'en finir. — Mais ici encor, l'innocence de cette femme apparaît ; cette troisième confession n'est point celle déjà faite : Blaise Tissot seul est mort de sa main ; elle a baillé le mal chez Esmonnet, ôtant le lait de leurs vaches, ainsi que de celles du Banderet, en leur frottant la gorge avec de la graisse que son Maître lui avait donnée, etc., etc.

Elle touche le bâton judicial du Châtelain, en disant que tout cela est vrai. Mais le lendemain, au libéré, sa confession offre de nouveau des variantes. — Qu'importait ! Après avoir eu soin de faire déclarer à la Sorcière que ce qu'elle avait dit contre MM. de la Justice avait été le fait d'une malavisée, qu'elle en criait merci, — ils l'envoyèrent à la mort. Et fut la Bessonna, arse et brûlée sous le gibet de Boudry ¹.

« Le 31 juillet 1660, au matin, *Frénny Poncot*, demeurant en cette ville, suffisamment accusée, a été incarcérée. Examinée par les sieurs Maire et Quatre Ministraux du fait de sortilège dont elle est chargée, elle dit être fille de bien et n'avoir jamais été assaillie du Malin, et eu aucune accointance ni commerce avec lui ; que si elle a été accusée de cela, ça été par des personnes passionnées et malveillantes à son endroit ; elle a bien fait une faute en son jeune âge, mais elle en a crié merci à Dieu, et dès lors a vécu en sa crainte. Interrogée si elle n'a pas eu un autre enfant, elle répond que non : c'est une appelée Judith qui a été outre-lac faire son accouchement. Il y a quelque temps on tenait des Sorcières à Valangin : son neveu lui dit que si elle se sentait mal, elle devait se retirer, qu'on lui baillerait assez d'argent, mais elle n'en voulut rien faire, se sentant femme de bien. — Interrogée si elle n'était pas avec certaine Sorcière lorsque celle-ci se bailla au Diable, elle dit que non, mais qu'elle a bien oui dire comment elle s'était donnée à lui et s'en étonna fort. — A trois heures, *amenée à la question*, elle confesse *être sorcière*, que son Maître s'appelle Pierrasset, qu'elle s'est donnée à lui au Pertuis-du-Soth, et qu'elle est *marquée sur l'épaule*. Appliquée à la question sans pierre, elle demeure pertinace, ainsi le fait est remis à demain matin. Du 1^{er} août. Derechef examinée, elle a d'entrée hautement dit *qu'elle n'est pas Sorcière, et ne sait qui sait le Diable ; que ce qu'elle a dit hier, n'était que pour bailler de la*

¹ Arch. de Boudry : L.¹³⁰/₄ a), b), c), d), f).

satisfaction aux dits sieurs et pour éviter la torture. Appliquée à la simple torture sans pierre, elle confesse qu'ayant eu quelques disputes, dont elle avait regret en soi, ce fut la cause qui la fit s'abandonner au Diable, venant du bois, au Pertuis-du-Soth; il lui voulut bailler de l'argent, mais elle n'en voulut point, et *il ne l'a point marquée.* Plus outre examinée *touchant la marque qui est infaillible d'y être en un endroit que l'on ne peut voir,* elle dit qu'elle est à la cuisse droite et autre endroit. *Ayant été reverchée,* la marque ne s'est trouvée. Puis elle a dit qu'elle est sous une de ses tresses ou sur la tête; *ayant été tondue,* il ne s'en est trouvé aucune enseigne. Par après elle a dit qu'elle se trouve dans ses parties honteuses. Interrogée où elle allait à la Secte? répond : Au Pré-Baroud et sous le Mûrier. Sur ce, *elle a prié au nom de Dieu, d'avoir quelque relâche et répit jusque à demain.* Ce qui lui a été accordé sous la promesse qu'elle a faite par attouchement au sceptre, de bailler gloire à Dieu et de confesser *librement* la vérité.— Du 3 août. Derechef examinée ensuite du répit à elle accordé avant-hier, elle a d'abord confessé plusieurs faiblesses amoureuses. Ensuite elle nie d'être sorcière. Appliquée à la torture, elle a soutenu être vraies ses dernières confessions, mais qu'elle n'est sorcière en aucune façon. » (Inachevée.)¹

Lorsque par hasard, les Juges libéraient une accusée qui avait supporté jusqu'au bout les épreuves judiciaires, elle ne vivait pas longtemps. Le corps estropié, l'esprit dérangé, poursuivies par les soupçons de toute une population, on voyait ces malheureuses décliner rapidement, en maudissant ce monde, où une pareille religion d'amour était pratiquée, religion qui, pour réconcilier une âme avec son Dieu, faisait souffrir au corps d'ineffables douleurs.

Rappelons que les Bourgeois de Neuchâtel s'opposèrent constamment à ce que les leurs fussent appliqués à la torture. Mais dire d'une manière générale, comme le D^r Lardy,

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/469.

que les Quatre-Ministres (lesquels figurent toujours comme Juges sous la présidence du Maire dans les procès de sorcellerie) s'opposaient énergiquement à ce que la torture fonctionnât chez eux, c'est s'aventurer un peu, car les procédures du temps montrent qu'à Neuchâtel comme ailleurs, c'était par la torture qu'on convainquait les accusés sorciers. Dans les deux seules procédures aux Archives que nous ayons trouvées parlant de bourgeoises de Neuchâtel (1653 et 1660), il est dit qu'elles ont été appliquées *une fois à la simple torture*. Il y avait donc quelque chose dans les franchises de la Bourgeoisie de Neuchâtel qui nuisait à ce que bonne justice fût rendue. Aussi vit-on plus d'une fois, des prisonnières bourgeoises enlevées à la juridiction des Quatre-Ministres.

« 21 juillet 1625. Touchant *la femme de Jonas Maridor*, de cette ville, laquelle étant accusée de sorcellerie aurait été constituée prisonnière dans les prisons de Neuchâtel, et le lendemain de sa capture, conduite à Valangin, pour être confrontée à *Jeanne Lardin*, qui l'avait accusée, le Maire de cette ville l'y aurait laissée pour y être jugée, parce que la dite Lardin lui soutenait constamment qu'elle était sa complice; le Conseil l'ayant approuvé; — mais, les Quatre-Ministres en ayant pris quelque ombrage, comme si cela corrompait leurs franchises, et qu'il semblait que c'était douter de la justice qu'ils doivent rendre contre semblables personnes, firent des remontrances. Il leur a été déclaré ce que dessus, et qu'au cas que par ci-après, sur les accusations des dites Lardin et Maridor, il était nécessaire de faire quelque autre capture en cette ville, on ferait rendre leurs personnes à Neuchâtel, pour là leur être fait leur procès, et procéder ainsi que de coutume¹. » — Cependant le fait se renouvela. Ceux qui avaient intérêt à ce que les Bourgeois fussent bien et dûment torturés avant d'être jugés (comme Madelaine Hory, par exemple), cherchèrent toujours à faire

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

instruire leur procédure dans une juridiction voisine, à Colombier, à Thielle surtout, célèbre par les grillades dont semblait se repaître l'impitoyable châtelain Guillaume Trybollet.

Le *libéré*, *libéral*, ou *ban de Justice*, était une cérémonie importante dans la manière de procéder contre les Sorciers, car aucun jugement à mort ne pouvait être mis à exécution sans que le criminel y eût paru. Il avait lieu en plein air, habituellement sur un *pont*. Nos procédures ont presque toutes cette mention : *mené au libéré sur le petit pont, lieu accoutumé*. A Neuchâtel, c'était hors de ville : A trois heures après midi, on déliait la Sorcière, on la sortait de prison ; les Sauthiers l'accompagnaient avec des gardes. Le Châtelain et les Jurés l'attendaient debout ; le peuple assistait à la cérémonie. Le Greffier lisait la procédure, et à chaque article le Châtelain demandait à l'accusée, si elle le confirmait. Après cette lecture, la coupable jurait que tout ce qu'elle venait de dire était la vérité, en touchant le sceptre de justice entre les mains du Châtelain, et en prononçant d'affreux serments. Elle était ramenée en prison. Dès lors, on lui donnait une nourriture à son choix. Les Jurés s'assemblaient pour rédiger la sentence à prononcer le lendemain.

Mais si une Sorcière, après avoir été *vaincue* à la torture, niait sa confession au libéré, qu'advenait-il ? — Elle était remise à la question, conformément aux prescriptions de la Caroline. Et comme la Sorcellerie était comprise dans la catégorie des crimes *très-atroces* (c'est-à-dire des crimes qui n'entraînaient pas la peine de mort *simple* comme d'être fusillé ou pendu, mais la peine de mort *qualifiée*, être brûlé, roué, écartelé, empalé, traîné sur une claye, etc.) le prévenu qui avait nié au libéré, pouvait être questionné jusqu'à ce qu'il avouât ; et s'il niait une seconde fois au libéré, de nouveau torturé jusqu'à ce qu'il reconfirmât : ce n'était qu'après une troisième comparution au libéré, s'il persistait à nier, que le tribunal consentait à suspendre le procès et à prononcer une peine arbitraire. Justice de dire que nous

n'avons jamais découvert une procédure qui parlât de trois comparutions au libéral. Les pauvres Sorcières qui avaient montré des velléités de résistance, étaient bientôt matées. Une seule de nos Sorcières nia au libéré. — « Le 7 mai, *Collette Beney*, menée hors des prisons du château, comme il est de coutume en pareil cas, et interrogée sur un chacun des articles de sa confession, *a fait négative de la plus grande partie*. — Le lendemain, suivant l'ordonnance du Lieutenant Général et du Conseil d'Etat, en l'absence du Gouverneur, elle a été *examinée* et derechef *interrogée* de dire la pure vérité sans faire aucun tort à sa conscience et à son âme, et ne dire ni plus ni moins que la vérité; elle a de nouveau confessé, *franchement* et *librement*, que tous les dits articles sont entièrement véritables, sur le péril et damnement de son âme, touchant sur le bâton ès mains du Châtelain, en la présence des Conseillers et Justiciers, demandant pardon à Dieu et à la Seigneurie de s'être ainsi rétractée comme mal-avisée, voulant sur ses confessions vivre et mourir, et endurer selon ses démérites ¹ (1579). » — *Guillaume Vauthier*, ayant été accusé de meurtres et de sortilèges, confessa ses brigandages au libéré, mais nia d'être sorcier.

Si nous en croyons l'auteur des *Promenades autour de Valangin*, le Juge ne gardait parfois aucune mesure et se piquait d'honneur de vaincre une prisonnière, par la violence et la longueur des tourments : M. G. Quinche cite une procédure détruite autrefois par ordre de l'autorité, où il était fait mention d'une Sorcière qui, pressée d'avouer ses forfaits, n'avait voulu convenir absolument de rien, mais avait nié avec obstination les faits mis à sa charge : Le Juge irrité ordonna que la malheureuse fût murée dans son cachot.....

C'est sous les auspices de tels moyens que les Sorcières faisaient des soi-disant aveux et révélations, ou comme disent les procédures que *nonobstant quelques dénégations, étant touchées de marrissement et de repentance en leur cœur,*

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/7.

elles confessaient leurs crimes et maléfices. Aveux desquels la bêtise romantique et la méchanceté cléricale, tirèrent et tirent encor aujourd'hui l'admirable conclusion, qu'après tout il doit y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'on reprochait aux Sorciers.

CHAPITRE IV.

Confessions des Sorcières.

En général, les Sorcières disent s'être servies de graisses, de poussières, d'herbes pour faire mourir gens et bêtes. Toutes les procédures mentionnent des empoisonnements, parfois par kyrielles. Mais quand on sait que presque toujours c'était sur des accusations de témoins que les Sorcières étaient interrogées, on n'est pas étonné de les voir s'accuser d'autant de crimes. — La pauvre Sorcière, pressée par le Châtelain, faisait parfois des confessions dont la fausseté était si flagrante que l'on ne comprend pas comment les Juges pouvaient passer outre. Celle-ci par exemple : « *Marguerite Beyllard*, après quelques négatives, confesse avoir fait mourir une fille à Samuel Purry et une à Antoine Perrot (*cependant ne conste leur être mort aucune fille, ains des fils*)¹. »

Quelques confessions de Sorcières et de Sorciers nous donneront une idée nette de leurs crimes :

« *Antoine Burgat* : son Maître lui ayant donné une grosse épingle blanche pour faire mourir gens et bêtes, il l'essaya sur un sien chat qu'il piqua, lequel languit longtemps, puis fit une cruelle mort².

« *Clauda Henry* : après le décès de la femme de Jean Bart

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/458. — ² Gorgier : Z²/6.

son beau-frère, une sienne petite fille nommée Lysabeth était demeurée orpheline; voulant en décharger son beau-frère qui avait beaucoup d'enfants, elle la toucha avec ses mains, *enchancrées* parce qu'elles avaient touché les *taupes* (grosses mains) de son Diable; elle en mourut¹.

« *David Lambert* : s'étant levé fort matin pour aller quérir des cercles au *Creux* [du Van], il passa vers la Combe-de-la-Fosseta, où son Maître lui donna du pusset dont il frotta les oreilles d'un chevri à Claude Maillet, qui en mourut².

« *Marguerite Aubert* : le Diable lui a donné certaines herbes pour en faire du *pousset*. Plusieurs fois, elle pensa de faire mourir des gens et des bêtes; mais elle n'en pouvait venir à bout, n'ayant aucune puissance de faire cela pour lors. Jusqu'à ce qu'il y a deux ans, étant fâchée contre *Clauda Ganguillet*, elle mit sa main dans laquelle y avait du *pousset* sur le dos de sa vache, qui en mourut au bout de trois ou quatre jours³.

« *Marie Galles* : il y a dix à douze ans qu'ayant eu propos noisifs avec *Moïse Galles*, indignée et toute fâchée, pour s'en venger, étant un jour avec sa femme, elle lui jeta dessus du *pousset* diabolique. Incontinent elle en devint malade et impuissante d'un côté; présentement elle n'est pas encor guérie⁴.

« *Anne Evard* : *Sara Lavoyer* étant en gésine d'enfant, elle lui fit son lit avec ses mains engraisées; de quoi *Sara* tomba malade et mourut au bout de trois jours⁵.

« *Isabeau Aubert* : il y a un an, au four, elle pinça de ses doigts la bergère du bétail de *Valangin*, ayant du *pousset* dans sa main; elle s'en trouva aussitôt bien malade⁶.

« *Clauda Brunyé* : une fois en allant à *Fribourg*, elle avait cueilli une herbe que son Maître lui avait montrée et la portait en sa main. Elle rencontra *Pierre Gay* qui lui ôta l'herbe des mains; incontinent sa main demeura sèche et *corbe*. —

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₁₂. — Id. : Z ²/₁₄. — ³ Id. : Z ²/₁₇. — ⁴ *Valangin* : R ¹/₃₂. — ⁵ Id. : R ²/₁₆. — ⁶ Id. : R ²/₂₄.

Elle et ses complices baillèrent à manger certaines herbes et racines à Margueron Bero, tellement qu'elles la firent clocher, et qu'elle va aux crosses¹.

» *Susanne Regnaud* : étant allée voir la femme du sieur Banderet, qui était depuis peu accouchée, en regardant l'enfant, elle lui mit du pusset sur les pieds : ses bras et ses mains se renversèrent, sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles, et elle ne cessa de pleurer jusqu'au lendemain qu'elle mourut².

» *Junette Barat* : Elle jeta du pusset sur le fils de Jean Bindith, qui en devint tout rogneux, le lui ayant jeté par la tête ou sur les épaules³.

» *Françoise Collin* : Lorsque Claude Vauthier était fournier, elle le pria d'aller quérir la *mey* pour l'apporter au four, ce qu'il fit ; puis elle lui donna à boire, dont il fut grièvement malade, car elle avait trempé dans le vin son aiguille, qui était *enchancrée* et *envenimée* par son Maître, pour faire mourir gens et bêtes⁴.

» *Collette Garriaud* : Elle toucha la servante de Francey Varnier sur les épaules, ayant en sa main de l'herbe verte qu'elle avait cueillie où son Maître lui avait enseigné ; elle lui en bailla le mal, puis jeta l'herbe⁵.

» *Franceysa Chapuis* : s'en allant au four [banal], trouva un petit-fils à feu Thomas Colomb, vers la porte du four ; elle lui ôta le chapeau de dessus la tête, puis en lui disant : *Le bel enfant que voici !* lui frotta la tête avec la main à laquelle elle avait de la graisse donnée par son Maître, qu'elle avait prise au rebras de son chapeau. Depuis il devint grandement malade, le poil lui tomba de la tête, voire plumé par le corps, il fut longtemps languissant et finalement en mourut⁶.

» *Jaqua Cherland* : Elle a dit à un enfant de J. Moyni : *Le Diable te décesse !* puis lui a mis la main sur la tête avec

¹ Gr. Arch. : B 23/1. — ² Arch. de Vauxmarcus : T 6/5. — ³ Boudry : L 130/4. — ⁴ Id. : L 130/58. — ⁵ Id. : L 130/7. — ⁶ Id. : L 130/88.

du pusset; peu après il en mourut. Un dimanche, la femme de J^e Mathey apportait son enfant avau la ville de Boudry, elle lui dit : *Elisabeth, montre voir ce bel enfant !* Et s'approchant elle le baisa en disant : *Le bel enfant ! Dieu l'amende !* (l'amène à bien !) En faisant cela elle lui bailla le mal de son souffle, car elle avait pour lors l'Ennemi en sa bouche, — de quoi il est mort¹.

» *Jaqua DuBied* : étant chez la femme de P. Jacot, celle-ci lui mit du pain et du beurre devant pour manger; elle en fit une croûte et la mangea à demi, puis mit du pusset dans le reste, la Jacot étant allée à la cuisine; et s'en fut. Or le jour même, comme elle a entendu, la dite femme devint fort malade, pour ce qu'elle mangea le restant de la croûte. Mais Dieu permit qu'elle vomît incontinent le venin, rendant la grosseur d'une noix tout blanc et dur comme un os².

» *Clauda Gorgerat* : Une fois elle fit des beignets avec de la fleur et écume de vin rouge, pour les donner à Claude Udriet. Et c'était à la parole de Perrenon qui depuis fut sa femme, pour tant qu'alors il ne la voulait pas prendre, afin de lui ôter le cœur d'une autre fille qu'il aimait, et le mettre à la dite Perrenon. Elle y mit du pusset que Satan lui avait baillé, toutefois elle entend qu'il ne les mangea pas³.

» *Jaqua Barrat* : Elle poignit la robe d'un pauvre homme étranger qui demandait l'aumône devant sa porte, avec une aiguille que son Maître lui avait donnée pour faire mourir gens et bêtes, parce qu'il était fort ennuyeux et elle déjà fâchée. Il allait amon la ville; elle pense bien qu'il en mourut⁴.

» *Margueron Marchand* : Elle donna des *crottes d'or*, où elle avait mis du pusset, à Philibert Gorgerat, qui en mourut. Elle jeta aussi du pusset sur le fils de Pierre Clerc-le-Vieux, à la charrière, lequel en devint simple et maladiste⁵.

» *Bendithe Lardy* : Elle a touché le cheval d'Elie Mentha,

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₃₈. — ² Thielle : N ⁶⁰/₈₁. — ³ Boudry : L ¹³⁰/₂₄. — ⁴ Id. : L ¹³⁰/₄₂. — ⁵ Id. : L ¹³⁰/₁₄.

de la main sur le col, depuis il n'a pu ployer le col pour mordre à l'herbe, mais s'agenouillait pour manger ¹.

» *Guillaume Cherland* : Une fois, à la cure de Fontaines, chez maître Daniel Barbarin, ministre, étant decôte lui à la cuisine, il lui souffla contre, et lors il avait son Maître à la gorge. Daniel en devint malade et en mourut ; il ne lui avait fait mal ni déplaisir, et *il lui traisait bien grief* de lui faire cela, car il était son bon ami et lui avait fait beaucoup de bien ; mais ce méchant Rago, son Maître, le contraignait à le faire ².

» *Elisabeth Lagrand* : Un jour elle fut vers la Jaqua Udriet, tenant son enfant derrière le fornet. Elle lui traîna sa main engraisée en haut les cuisses et les jambes, et lui bailla le mal qu'il a encor, étant en fort piteux état, et du corps et des sens ³.

» Le Diable donna à *Anne Comtesse* du pusset dans un patton, qu'elle devait semer sur le Pontet, au chemin comme l'on va à Cortaillod, afin de faire mourir ceux qui y passaient ; ce qu'elle fit. Il ne lui a jamais commandé de faire mourir gens et bêtes en particulier, sinon de cette manière ⁴.

» *Guillaume Regnault* : Ayant eu quelque dispute avec sa belle-sœur, le sieur Jean Michel, maire de Cortaillod, lui était fort contraire. Et il trouva son Maître qui lui commanda de se venger de lui, et pour cet effet, lui toucha la main qu'il rendit *si envenimée* que le lendemain se trouvant avec le Maire, à la *favarge*, où il faisait ferrer un sien poulain, Guillaume le toucha de sa main ainsi envenimée : quelque temps après il mourut, — ne sachant toutefois si c'est de cela ⁵.

» *Guillaume Vauthier* : Son Maître lui donna certaine racine de la longueur de quatre doigts, qu'il devait racler et en user pour faire mourir gens et bêtes ; ce qu'il fit. Il mit de cette raclure dans un verre de vin qu'il fit boire à certain

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₃₉. — ² Id. : L ¹³⁰/₅₄. — ³ Id. : L ¹³⁰/₈₁. —
⁴ Id. : L ¹³⁰/₄₉. — ⁵ Id. : L ¹³⁰/₅₂.

Ministre nommé maître Jaques Guinand, lequel était venu voir un sien fils, *maître d'école* à Bôle ; quelque temps après il mourut à Neuchâtel¹.

» *Perrenon Blanchet* : Elle a mis de la graisse diabolique dans un plat de perchettes, de quoi Pierre Michaud et son fils sont morts ; elle aussi en mangea, mais n'en eut point de mal, sinon le cours du ventre².

» *Perrenon Renaud* : En allant à Neuchâtel, elle jeta de sa graisse et poudre diabolique dans le Lac, de quoi il arriva subitement un grand tourbillon de vent, où elle avait jeté cela, ensorte qu'elle ne pensait pas être assurée³.

» *Etienna Landry* : Ayant de la graisse en sa main et passant un jour près de l'étang, elle en frotta le dos d'un bœuf rouge, qui doit en être mort⁴.

» *Marie Andrié* : Un dimanche, elle trouva déjà en leur banc, au temple, la fille de Moïse Jacottet ; et voyant qu'elle s'éloignait un peu d'elle, elle lui souffla contre, dans l'intention de lui donner le mal⁵.

» *Elisabeth Besson* : Son Maître Joseph lui donna du pain fait tout avec des herbes amères, qu'elle mit sur la table ; il était si fort amer que nul n'en pouvait manger⁶.

» *Michel Gauchat* : Ayant reçu des malins esprits de son Maître, les donna de la manière suivante : il en souffla contre le visage de la femme d'Abram Racine, de quoi elle a été fort tourmentée ; — il en donna à un enfant d'Abram Racine en les lui soufflant contre, et en outre le toucha sur la tête avec sa main qu'il avait ointe, lequel en est mort ; — de même à un fils de Jérôme Murbel ; — il donna les malins esprits à un des fils de Jaques Berrudet dans du vin, qui en échappa, — et plus tard, les donna à un autre de ses enfants avec du pain et de la viande ; — et à la fille de Michel Bonjour, les donna dans du pain et de la *coniarde* ; ces trois-ci n'en sont pas morts⁷.

¹ Arch. de Boudry : L 130/71. — ² Id. : L 130/74. — ³ Thielle : Y 2/1.
— ⁴ Id. : N 68/214. — ⁵ Id. : N 68/2. — ⁶ Boudry : L 130/4. — ⁷ Thielle
N 68/242.

Madelaine Merlou : Leur Maître donna à la *Guillaume Vallezan* de l'herbe pour en faire de la graisse, afin d'en frotter les verrous et les serrures des portes de maison ; quand on les touchait, on en mourait »¹.

Et cétéra.... Avec les confessions des Sorcières brûlées dans notre pays, on pourrait faire un volume.

Première chose à remarquer ou première question à poser aux juges du temps passé : Pourquoi jamais une Sorcière n'a-t-elle été saisie portant de ce pusset, de cette graisse, ou une de ces aiguilles données par Satan ? pourquoi cela malgré cet ordre formel : Ceux qui ont la charge de prendre l'accusé, doivent rechercher soigneusement s'il n'a pas quelques graisses ou poudres sur soi, d'autant que ces gens-là se servent de telles drogues en leurs maléfices². Pourquoi les Sorcières confessent-elles, les unes qu'elles ont jeté leurs pussets, leurs graisses, leurs épingles, quelque temps avant d'être prises ; les autres qu'elles ont tout employé ? Pourquoi?... Parce que ni pusset, ni pucerette, ni graisse infernale, ni aiguilles enchantées n'ont existé, pas plus que les Sorciers eux-mêmes en tant que sectateurs du Diable.

Cette grande variété de confessions sorciériques ne doit rien avoir qui surprenne. D'après les examens de témoins, on adressait cette question à la Sorcière présumée : Avez-vous commis ce crime ? Si elle répondait oui, on transcrivait la déposition comme confession de la Sorcière. Nous insistons là-dessus ; c'est quelque chose qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on lit une procédure pour Sorcellerie. L'Abbé Jeanneret n'aurait pas cité comme une preuve de l'existence des Sorciers, cette étonnante facilité de leur part, s'il avait étudié ces procédures et s'il les avait confrontées avec les procès-verbaux d'enquêtes qui les accompagnent quelquefois.

D'ailleurs, comprendrait-on que ce pusset et cette graisse employés par les Sorcières pussent causer la mort de quel-

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁶/₁₄₇. — ² Manuscrit DeBrot, art. 4.

qu'un, quand la Sorcière qui triturerait cette graisse, qui semait ces poussières, n'en recevait aucune atteinte? Car nous n'avons trouvé qu'une Sorcière confessant qu'ayant frotté des portes avec de la graisse diabolique, elle devint malade de l'avoir touchée (encor dans la reconfirmation générale, lui fit-on biffer cet article). Répondre que bien sûr Satan les protégeait et empêchait qu'elles ne fussent fêrues, c'est tomber dans un tel chaos qu'il vaudrait mieux ne pas raisonner du tout, et dire : Tout ce qui est écrit dans les procédures pour Sorcellerie est vérité, c'est l'histoire du règne du Démon ! — Nous dirons simplement : c'est le règne du Mensonge ! Et toute personne de bonne foi en conviendra.

Si, pour répondre à une observation qu'on pourrait nous faire, nous comparons les effets des poisons employés par les Sorciers aux effets produits par nos plantes vénéneuses, on n'y trouve rien qui puisse laisser croire ou même soupçonner que nos Sorciers s'en soient servis, malgré tout ce qu'en disent et les traditions populaires et les noms dont on a affublé les vénéneuses. — En effet, voyons-nous les suc de la belladone, de la pomme épineuse, du bois-gentil apparaître dans les potions données par les Sorcières ? Jamais ! Et dans les cas où l'on pourrait croire que c'était un poison qu'elles délivraient, n'est-on pas amené à douter, à ne pas croire, en voyant le rôle universel et impossible que joue la même composition empoisonnée ?

Le *gouet* a un suc laiteux, âcre et brûlant, qui détermine une vive irritation sur les parties avec lesquelles il est mis en contact ; — le pain fait de farine où il y a du seigle *ergoté* agit sur la fibre musculaire, et les anciens disaient qu'il produit la danse de Saint-Gui ; — le *bois-gentil*, appliqué sur la peau, fait l'effet de vésicatoire ; — l'*euphorbe* la rougit et provoque des ulcères, — ainsi que la *renoncule scélérate*, etc. Reconnaissons-nous ces effets dans les poisons délivrés par les Sorcières ? Non. Ce sont toujours des langueurs, des refroidissements, des frénésies, etc.

Quant à l'espèce d'alluvion sorciérique restée sur les mots

dont le peuple se sert pour nommer une partie des plantes vénéneuses, il ne faut pas oublier que les *bonnes-femmes* ont été généralement envisagées comme Sorcières. Or ces bonnes femmes employaient les vénéneuses dans leurs potions, cela est hors de doute.

CHAPITRE V.

Les suicides de la Sorcellerie.

Mais, nous dira-t-on, si les tortures étaient aussi répétées que vous le dites, plus d'une Sorcière a dû trépasser entre les mains du tourmenteur? — En effet, cela eut lieu assez souvent; elles s'évanouissaient, tombaient en convulsions et mouraient à la géhenne: « Une enquête du 29 avril 1594, nous apprend qu'un Sorcier récalcitrant ou refusant de faire des aveux, fut guindé un peu haut par contrepoids, et qu'on lui secoua si bien les membres que le lendemain on le trouva mort dans sa prison. — Une pauvre femme disait au juge: *Mon bon seigneur, je veux tout vous dire, mais ne me mettez pas à la géhenne, j'ai déjà le corps tout dérompu!* Le médecin constata qu'elle avait une affreuse hernie; mais le Juge ordonna la torture qui, paraît-il, causa la mort de cette malheureuse »¹.

Ce qui provenait de douleurs inouïes, était aux yeux du Châtelain, du Ministre et des Justiciers, une machination du Diable qui voulait rendre insensibles ses adorateurs. Nous avons tenu une cinquantaine de procédures au moins, constatant que le Diable venait conseiller ou admonester ses ouailles en prison, nous avons vu une cinquantaine de mentions de ce genre: *Marie Bourquin* confesse qu'étant

¹ *Musée neuchâtelois*, 1867. M. Quiquerez.

à la torture, elle vit son Maître au-dessus du plancher; et d'abord qu'elle eut confessé, il s'enfuit; elle l'avait déjà entendu souventes fois rôder autour de sa prison¹. — C'était prévu par les instructions des Juges : « Tous les Sorciers confessent que Satan les assiste même lorsqu'on les interroge : aussi a-t-il été remarqué qu'ils regardent toujours contre terre et qu'ils *barbotent* on ne sait quoi, quand le Juge leur parle, — ce qui fait croire qu'ils communiquent avec le Diable pour prendre avis de lui sur les réponses qu'il leur convient de faire »².

Lorsqu'une Sorcière rendait le dernier soupir entre les crocs des *carnaciés*, c'était le Diable qui lui avait tordu le cou. De même, si une accusée s'était obstinée d'abord à ne rien vouloir répondre, on l'obligeait à confesser que le Diable lui avait ôté la parole.

« *Susanne Genid* dit que le Diable, après être entré dans son oreille, l'a grandement tourmentée, principalement lorsqu'elle fut du commencement menée par devant la Justice pour être interrogée; il lui montait au col et lui ôtait la parole (qu'était chose horrible, *étrange* à voir). Et le soir après avoir mangé un potage, il lui sortit par la bouche, en lui emportant une dent, ce qui a été vu »³. — « *Frény Comtesse* : Du commencement de son emprisonnement, son Maître est entré par une fenêtre vers elle en prison, l'ayant battue et lui défendant de faire confession de ses forfaits, et qu'il la ferait retourner en sa maison. Et même à la torture il entra dans son corps et lui empêcha de parler et faire confession de ce qu'elle était souvenante en sa mémoire⁴. » — « *Marguerite Thillet*, étant examinée par rigueur et appliquée à la torture pour tirer la vérité de ses malfaits, au contraire s'est rétractée de tout ce que dessus, tellement qu'étant *poursuivie* et ayant invoqué le nom de Dieu, elle a confessé qu'une heure auparavant, étant demeurée seule sans autre

¹ Arch. de Gorgier : Z²/₂₅. — ² Manuscrit DeBrot, art. 7. — ³ Boudry : L¹³⁰/_{36.40.56}. — ⁴ Valangin : R²/₁₀.

garde, son Maître se serait apparu à elle en la forme d'un homme habillé de noir, lequel lui aurait commandé de nier toutes ses confessions, *sous peine d'être battue et tourmentée rigoureusement*, tellement que s'étant recommandée à Dieu, et criant tout haut il la quitta et fut perdu »¹.

Si par impossible une Sorcière parvenait à s'évader, c'était encor le Diable qui lui avait prêté son concours. La chose arriva à Collette Monnier, à Perrenon Ribaux et à d'autres.

« *Collette Monnier*, étant au haut du Château de Colombier, en la prison contre l'ouberre, sortie de nuit par une fenêtre, s'est jetée en bas sur la *bercle*, puis s'en est allée contre Auvernier; elle trouva un homme noir qui lui aida à ouvrir la *draise du breuil*; près de la *Saunerie* elle vit son Maître; puis s'en étant venue à Auvernier, à certaine maison, elle fut conduite par certains outre le Lac, jusqu'à ce qu'elle fut reprise à Saint-Aubin-le-Mont »². — « *Perrenon Ribaux*: Le Diable la vint trouver le soir et lui aida à sortir par la fenêtre de la prison, et la fit sauter en bas. Elle se rompit la jambe, mais ne laissa pourtant de se traîner pour s'en aller, derrière certaine maison de Boudry, où elle fut trouvée avant jour et ramenée en prison »³.

Ce que nous avons trouvé de plus fort en fait d'aide prêtée par le Diable, c'est la confession arrachée à Colombier, au Sorcier *Pierre Girardier*. — « Etant au fond de la prison, *ayant les jambes dans les blocs*, Pierracet son Maître vint le trouver sur les dix heures du soir, et lui dit de sortir de prison, qu'il lui aiderait. Tellement qu'il lui aida à rompre les *blocs fermés avec le cadenas*, auxquels blocs il avait déjà commencé le même jour de faire une fente de l'autre côté du cadenas; incontinent il l'acheva. Et le Diable lui aida à dresser les blocs avec des *carrons* et deux *chavons de laons*, pour pouvoir prendre la porte de la prison avec ses mains. Ayant pu l'atteindre, il commença à tirer contre lui,

¹ Arch. de Thielle: N 68/47. — ² Colombier: N 65/30. — ³ Boudry L 130/21.

et son Maître qui était dehors, poussait aussi. Tellement que l'un des gonds de la porte sortit; elle tomba en arrière. Et *étant remonté*, son Maître lui aida à sortir de la porte de sa prison. Etant à la place du château, il lui dit qu'il devait sortir par le trou par où l'eau du bornel du château sort, contre l'allée du courtil. Mais il trouva que c'était plein de fange, et dit au Diable qu'il s'enfangerait par trop. Alors lui et son Maître prirent une échelle qu'ils posèrent contre le toit de la grange du château, où ils montèrent. Et son Maître le conduisit outre le toit, derrière la maison de Jonas Miéville, puis l'accompagna jusque près de Rochefort. En passant par Chambrelieu, le Diable lui fit cueillir des pommes et lui en donna, puis se départit de lui. Ensuite il alla *bouquer* à la porte de la maison de Jean Jaquet, et lui dit d'avertir les sieurs de la Justice qu'il était sorti et qu'il s'était fait tort à ses confessions¹. »

Ce qui est plus triste, plus grave que de voir les détenus mourir entre les mains du bourreau, c'est d'apprendre que les accusés se suicidaient pour échapper aux tourments, se suicidaient, s'ils pouvaient fabriquer une corde avec ce qu'on leur avait laissé de haillons ou avec leurs cheveux, s'ils pouvaient faire une arme de ce qu'ils trouvaient dans leur cachot. Plusieurs détenues se sont même laissées mourir de faim.... La justice de nos pères était si bonne que les accusés se tuaient pour ne pas tomber entre ses mains.

« Considérant que *Jeanne Galles*, durant sa détention, n'a voulu manger aucune substance, ni nourriture, et en est morte, les Jurés ont sentence que son corps sera mis en terre par l'Exécuteur de la Justice, près du gibet, lieu et signe patibulaire, — et de ses biens seront satisfaits les dépens à cause de son emprisonnement »².

« Au vu des crimes et maléfices de *Jean Jacot* et à cause qu'il s'est pendu et étranglé, le Châtelain Béat-Jacob Rognon en a demandé le droit aux Jurés qu'il lui soit adjugé

¹ Arch. de Colombier : C 65/55. — ² Valangin : R 1/33.

selon ses crimes et démérites. Lesquels, après avoir eu bon avis par ensemble, ont jugé et sentenced qu'il doit être mis entre les mains de l'Exécuteur de la Haute-Justice et par lui traîné et mené au lieu patibulaire ; où étant mis sur un échafaud de bois, il sera brûlé, sa chair et ses os réduits en cendres, afin que venant, les quatre vents de la Terre en fassent leurs effets et qu'il n'en soit jamais mémoire »¹.

« *Jonas Dardel* confesse que deux ou trois jours après son incarcération, étant ému et porté d'un mauvais courage, il pensa se meurtrir lui-même avec un demi-pot d'étain qu'il *conquassa* sur sa tête, comme il est apparu par le sang répandu sur lui et au demi-pot qui s'en est trouvé tout couvert. Interrogé par le Châtelain du sujet de telle entreprise, il déclare franchement que s'il pouvait se jeter dans la Thielle, il s'y précipiterait encor »².

« *Jean Beyfrare* confesse que le jour après qu'il fut constitué prisonnier, le Diable alla le trouver dans la prison, en forme de chat; lequel lui dit que *pour sortir des misères de ce monde*, il devait s'étrangler, qu'il lui aiderait. A quoi s'étant soumis, il employa à cet effet les *attaches de ses souliers*, lesquelles pour être trop faibles rompirent par *cinq* fois, et par ce moyen se trouvèrent trop courtes : il ne put exécuter sa mauvaise intention »³.

« Le 9 novembre 1626, *Guillaume Vauthier*, ayant été mené à son libéré, lecture lui ayant été faite de son procès, comme M. le Maire lui voulut prêter le serment accoutumé, il se rétracta du crime de Sortilège; ce qui fut cause qu'il fut reconduit dans les prisons, où il fut jusqu'au 29, qu'on l'y *trouva mort*. De quoi étant averti, le Maire a fait assembler presque tous les Conseillers de la ville, auxquels ayant communiqué le fait, il a fait sonner la grosse cloche, pris son siège avec eux et tenu les formalités accoutumées, ni plus ni moins que s'il avait été en vie. Le dit Vauthier ayant

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₂₁. — ² Landeron : S ¹/₂₁. — ³ Colombier : N ⁶⁵/₁₆.

été condamné à être traîné depuis la prison jusqu'au lieu patibulaire et là élevé sur une roue pour servir d'exemple à d'autres, le Sauthier n'a pu trouver personne jusqu'au lendemain pour traîner le cadavre; lequel jour justice fut faite.

A celui qui a fait la roue et à l'Exécuteur . . . L. 3

Et à celui qui l'a traîné L. 3 »¹.

» *Madelaine Girardet* dit qu'autant qu'elle était soupçonnée d'avoir donné les malins esprits au jeune fils de la pastoresse de Cressier, elle mangea de certaine herbe crue qu'on appelle vulgairement de la jessanne (?), afin de s'en faire mourir. — Et que droit le lendemain de son incarcération elle prit trois araignées dans la prison, qu'elle mit dans le potage que le Sauthier lui avait porté, aux fins de s'en faire mourir »² — « *Marguerite Beillard* dit s'être voulu noyer ces vendanges, et étrangler, sur les appréhensions du bruit qui courait par la ville qu'elle était Sorcière »³.

La malheureuse *Perrenon Ribaux*, dont nous venons de raconter la tentative d'évasion, voyant qu'avec sa jambe cassée il lui était désormais impossible de fuir, résolut de se suicider : « En la nuit devant elle fut trouvée morte et précipitée de la prison. La Seigneurie ayant ordonné au Châtelain d'en faire à faire la connaissance, son corps fut mené en jugement, et après lecture du procès, il en fut demandé sentence aux Jurés là assemblés. Lesquels ayant eu avis par ensemble, l'adjugent à être mise entre les mains de l'Exécuteur de la haute Justice, pour que par lui sa charogne soit menée au lieu patibulaire et mise sur un échafaud de bois, pour être brûlée et mise en cendres, à cette fin que les quatre vents qui soufflent sur la Terre, l'emportent et qu'il n'en soit jamais mémoire »⁴.

« Sur le 11 de février 1583, les Maire et Quatre-Ministres étaient en la tour, pour davantage examiner *Antoina Preudon*. Les sergents et officiers avec l'Exécuteur de la Haute-Jus-

¹ Arch. de Neuchâtel: N 60/637. — ² Landeron: S 1/26. — ³ Neuchâtel: N 60/468. — ⁴ Boudry: L 130/21.

tice, montés qu'ils furent en haut, en la *cage* et javiole de la Tour-de-Diesse, trouvèrent qu'elle s'était méfaite *avec les tressieux de ses cheveux*. Occasion qu'ils demandèrent les dits sieurs pour être spectateurs de tel désastre (duquel notre bon Dieu nous veuille préserver par son Saint-Esprit, amen !). Et le 12 février le corps de la dite Antoina étant mené au lieu accoutumé, et sa confession lue, elle fut adjugée à cause de ses maléfices à être *traînée avec un licou par le col*, jusque vers les fourches, et là être jetée dans le feu, de façon que son corps se réduise en cendres, tellement qu'il puisse être emporté par les quatre vents de la Terre, afin qu'il n'en soit jamais mémoire »¹.

Nos Juges étaient plus sévères même que leurs instructions ne le leur commandaient : « Si le Sorcier était mort en prison, avant que sa sentence de condamnation lui fût prononcée, il le faudrait mettre en terre sainte, encor bien qu'il aurait confessé, moyennant toutefois qu'il mourût contrit et repentant, et qu'il en apparût »².

« Etant détenues prisonnières quatre femmes, au château du Vauxtravers, accusées d'être Sorcières, l'une ce matin s'est trouvée étranglée d'elle-même en la prison, *avec certaine filasse qu'elle tressait ses cheveux*. Elle était des Verrières et n'avait été géhennée, ni torturée en façon que ce fût ; sinon, fait à dire contre elle, qu'en sa propre présence, hier, beaucoup de témoins, gens de bien, l'ont accusée de grands maléfices et actes de Sorcellerie, tellement que se voyant convaincue par la vérité, nous estimons que cela l'a occasionnée de se meurtrir ainsi misérablement d'elle-même »³.

« Sur le 13^e jour de février 1583, *Perrenon Gérard*, étant détenue prisonnière en la javiole qui est sur le portail de la Tour-de-Diesse, délibéra de se sauver. Et de fait, du matin, devant les trois heures, elle découvrit le toit et y fit un per-

¹ Arch. de Neuchâtel : 60/151. — ² Manuscrit DeBrot, art. 70. —

³ Gr. Arch. : F 14/6.

tuis par où elle sortit. Et étant sur le toit, elle s'en alla par sur les maisons, sur une petite terrasse à la maison de Jonas Secquenet, où elle fut jusqu'au jour. Voyant qu'elle était cherchée par les Sauthiers, et les entendant venir, elle prit un couteau que son mari lui avait porté auparavant avec un devantier, pour découdre une pièce de son gaudichon, duquel elle se pensa méfaire et tuer, se coupant à l'endroit de la *garguette* afin de s'ôter la vie. Ce qu'elle ne put totalement parachever »¹.

Puisque nous en sommes à parler des suicides causés par les poursuites contre les Sorciers, mentionnons un drame plus terrible encor. Ceci se passe au Val-de-Travers.

Deux femmes ayant été prises pour fait de Sorcellerie, accusèrent comme complice *Vincent Bergeret*, de Saint-Sulpice, et soutinrent leur dire jusqu'au bûcher. A peine exécutées, on envoya pour saisir le Sorcier. Mais un ami l'avait averti; il avait pris la clé des champs et passé la frontière française; un mandat d'arrêt fut lancé contre lui et il dut rester exilé. Il paraît que, sans moyens d'existence, et ne pouvant à son âge se résoudre à devenir domestique de labour, la nostalgie le prit si fort qu'il résolut de se détruire. Avant de mourir, il voulut revoir le village natal; il y revint dans le plus grand mystère, puis se prépara au départ; il désirait conserver son bien à ses filles. Aussi prit-il toutes les précautions possibles pour que le suicide ne pût être constaté. L'horreur des tortures et du bûcher était si grande que ses enfants ne lui refusèrent point leur concours pour cette chose terrible. Le père creusa lui-même une fosse dans sa cave et y descendit; puis, prenant son rasoir, il se coupa le cou. Mais la fosse était trop étroite ou sa main mal assurée, la plaie ne fut pas mortelle et il ne pouvait mourir; alors ses filles *parachevèrent de le tuer* et rejetèrent la terre sur lui, en lui *mettant une coupe sur la tête*. Au bout de quelque temps, les enfants vendirent ce qu'elles purent de

¹ Arch. de Neuchâtel : N 60/155.

leurs biens et s'en allèrent. On découvrit la tombe de Vincent Bergeret; une enquête fut dressée et la Justice du Vauxtravers rendit une sentence qui portait que : « Les os de *feu* Vincent Bergeret devaient être livrés entre les mains du Maître-Exécuteur des œuvres criminelles, et par lui menés et *traînés* depuis la sépulture d'iceux jusqu'au lieu patibulaire, près du gibet du Vauxtravers, et là avec feu ardent être ars, consumés et réduits en poudre et cendres, afin que les quatre vents du firmament les pussent emporter, et que de telle méchante créature ne fût plus mémoire, pour donner exemple à semblables malheureux » ¹.

La Justice était si bonne que les accusés se tuaient pour ne pas tomber entre ses mains.

CHAPITRE VI.

Les sentences contre les Sorcières.

Enfin le grand jour de la clôture du procès arrivait. On allait prononcer la sentence. Le Châtelain avait envoyé la procédure au Gouverneur ou au Conseil d'Etat, car alors la séparation des pouvoirs n'existait pas; il en avait reçu l'autorisation de faire rendre la sentence. C'était la coutume; les manuels du Conseil d'Etat contiennent une foule de mentions dans le genre de celle-ci. « Les procès criminels des trois femmes détenues au Landeron, *Jeanne Loclat, Marie Jaquet* et *Perrenon Monnier*, ayant été lus, il a été ordonné au Lieutenant du Landeron, de les mettre en jugement samedi prochain, et de faire rendre la sentence sur elles pour la faire exécuter. *A cette occasion, lui sera envoyé, jeudi prochain au soir, l'Exécuteur de la Haute-Justice* » ².

¹ Gr. Arch. : F ²³/7. — ² Manuels du Conseil d'Etat.

La Caroline portait, quant à la punition des Sorciers «Art. 109 : Celui qui cause dommage à quelqu'un par Sortilège, sera puni de mort ; la punition sera celle du feu. Mais celui qui se servira de Sortilège sans avoir par là nui à personne, sera puni selon la nature et l'exigence du cas, en quoi les Juges seront tenus de *consulter* (*aller aux entraives*, dans le dialecte neuchâtelois).

Ainsi c'était la peine du feu qu'encouraient les Sorcières, *mortes* ou *vives*. Mais comme un accusé ne pouvait être condamné à mort, selon les lois et us du temps, que sur ses aveux, nous trouvons trois espèces de peines infligées aux accusés de Sorcellerie. Les voici dans leur gradation ascendante : la réclusion à vie, le bannissement perpétuel et la mort qualifiée. Ces trois peines se rattachant à trois ordres de faits, reprenons-les.

RÉCLUSION PERPÉTUELLE. — Lorsqu'une Sorcière avait soutenu tous les degrés de la torture sans avouer, et que les faits à sa charge n'étaient pas trop criants ; si jusqu'alors on n'avait pas eu précisément à s'en plaindre, le Tribunal pronçait contre elle la peine de la réclusion perpétuelle *dans sa maison* : il lui était défendu d'aller au *four* communal, d'aller au *moulin*, d'aller à la *fontaine* et au *ruisseau* ; en un mot, elle était confinée sous le toit de son logis et n'en pouvait dépasser les bornes comme elles étaient indiquées par l'eau qui, en temps de pluie, tombait des chenaux.

Parfois le Gouverneur changeait par grâce la peine du bannissement en celle d'une détention de cette nature.

Voici quelques sentences de réclusion.

« Ce jourd'hui 20 juillet 1611, le Châtelain de Boudry a présenté à M^{sr} le Gouverneur la procédure tenue contre *Barbely Philippin* ; et la dernière connaissance rendue contre elle qu'elle doit être bannie de ces comtés pour 101 ans, en réservant la grâce de Madame ou de M^{sr} le Gouverneur, — lequel ayant le tout entendu, procédure et connaissance, lui a, d'autorité souveraine, fait grâce du bannissement, la ren-

dant à son mari, lequel la doit entretenir en sa maison, sans qu'elle puisse avoir *la liberté d'en sortir pour aller à fours, fontaines, moulins, ni moins hanter avec les autres, hormis qu'elle hantera les prédications sans porter nuisance aucune à personne, et se tiendra en un coin*. Et a été par devant Mgr le Gouverneur, Moïse Genevellet, son mari, assisté de Guillaume son frère, de Jean Gribollet et d'autres parents de la dite Barbely. — Le Châtelain a donc fait assembler les honorables P. Barbier, P. Verdonnet, J. Barbier, au château de Boudry, pour satisfaire à la volonté de Mgr le Gouverneur et relâcher la Barbely de prison, aux conditions susdites, ce qui a été fait : ayant promis, le dit Moïse et ses parents susnommés, de la remettre entre les mains de la Seigneurie, toutes et quantes fois qu'il lui plaira, ce qu'ils ont promis en touchant ès mains du Châtelain. Etant donc relâchée et menée devant les sieurs Châtelain et Justiciers, elle a fait serment, en touchant sur le sceptre, de ne porter malveillance ni à Mgr le Gouverneur, ni aux Châtelain et Justiciers, ni aux témoins qui pour ce regard ont rapporté, ce qu'elle a fait en présence des Justiciers susnommés »¹.

« A l'humble supplication faite par les honorables Jean Péters, banderet de la ville de Neuchâtel, Daniel Hugue-naud, conseiller, Guillaume Varnod, bourgeois de Neuchâtel, et Jaques Clottu, juré en la Justice de Saint-Blaise et aussi bourgeois, tous parents de *Jeanne Varnod*, présentement détenue aux prisons et maisons fortes de Madame, en son château de Thielle, il leur a été accordé de grâce et autorité souveraine de retirer la dite Jeanne, leur parente, des prisons desquelles elle sera élargie promptement, jacoit qu'elle eût mérité *châtiment exemplaire*, en payant par eux tous frais survenus à l'occasion de son emprisonnement, et à la charge qu'ils la tiendront *tellement serrée et enfermée en lieu fort* qu'elle ne fasse aucun maléfice ni mal à personne. Ce que les susnommés ont promis solennellement et pour ce regard

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/72.86.

touché en la main de moi, Secrétaire du Conseil, avec les obligations et instructions requises pour sûreté et accomplissement de la dite promesse. (Signé) HORY »¹.

« Les procès que devant vus, il a été ordonné par l'Ambassadeur, de l'avis d'aucuns Seigneurs du Conseil d'Etat, que la sentence rendue contre *Denyse Fallet* sortira son effet (*bannie*) — et au regard de *Marie*, fille de feu *Blaise Loclat*, le bannissement sera commué en relégation dans sa maison et curtil adjacent, sans en pouvoir sortir pour cause que ce soit, du défaut de quoi son mari s'obligera expressément répondre, laissant le reste de la sentence pour être exécuté selon son contenu. 19 septembre 1628. Montigny. — Christ Semos, *Lieutenant* en la Justice de Lignièrès, mari de la dite Marie, ayant été cité par devant la Justice du Landeron, pour satisfaire à l'ordonnance souveraine sus-écrite, il a promis par attouchement fait ès mains du Lieutenant Pierre Varnier, en forme de serment, de faire observer à sa femme la promesse sermentale qu'elle a faite de ne sortir de sa maison et curtil, sous peine d'en être répondant où il conviendrait. Présents, la plupart des Sieurs de la Justice, le dernier septembre selon le nouveau style 1628 »².

En parcourant les manuels du Conseil d'Etat, on les trouve farcis de mentions concernant des gens soupçonnés de Sorcellerie et soumis au régime de la réclusion domestique. A tout instant, le Conseil avait à prononcer sur des demandes d'élargissement. Il accordait assez souvent ces élargissements, et pour toute espèce de motifs : aux uns, parce que le Ministre leur avait donné un bon témoignage ; aux autres, parce qu'ils ne pouvaient s'entretenir sans travailler aux champs ; à d'autres, parce que leur existence était attachée au pain de l'aumône. Mais il était fort rare que l'élargissement fût prononcé d'une manière complète ; une *confinée* avait perdu pour jamais l'usage de sa liberté entière.

¹ Manuels du Conseil d'Etat. — ² Arch. du Landeron : S¹/₃.

« Accordé à *la veuve d'Abram Bourquin*, de Savagnier, qui a été recluse en sa maison, de pouvoir aller aux prédications du Dimanche seulement, mais sans se mêler avec personne »¹. — « Octroyé à *Blaisa Borrel*, femme d'Abram Matthey, de la Chaux-d'Étalières, reléguée dans sa maison pour lui servir de prison, d'aller à la porte de l'église pour ouïr le prêche »². — « Permis à *la femme de Pierre Vuagneux*, de Cormondrèche, de fréquenter les saintes assemblées, moyennant qu'elle se tienne à part et se retire promptement en sa maison au sortir de l'église »³. — « Il a été accordé à *Jaques Semey et à sa femme*, d'Hauterive, élargissement du *ban* qui leur avait été prescrit dans leur maison, en deux cas tant seulement : pour se trouver aux saintes assemblées et prédications et pour aller à son labeur, le ban qui les confinait dans leur maison, demeurant en son état quant au reste ; partant il est enjoint au Châtelain de Thielle et à son Lieutenant de se prendre garde sur les suppliants : s'ils sortent de leur maison pour autre occasion que les deux ci-dessus, qu'ils les poursuivent comme infracteurs de ban »⁴. — « A la requête des filles de *Susanne Perrenoud*, aux fins de leur permettre que leur mère, accusée du crime de Sorcellerie par les dernières suppliciées à Travers, quoique innocente comme elle a soutenu par la peine et torture qu'elle a endurée en son corps, soit allibérée de la maison à elle donnée pour prison, pour se retirer auprès de l'une des suppliantes et de son mari, rière la Neuveville ; — accordé »⁵.

» A la requête de Pierre Jacot, *la femme duquel* ayant été incarcérée, sa maison lui aurait été depuis baillée pour prison, en considération de sa pauvreté, attestation et vérification de l'exposé de s'être jusqu'ici contenue sans donner sujet de plainte, M^{er} le Gouverneur l'a allibérée et lui a permis de sortir pour chercher sa vie et demander l'au-

¹ Manuels du Conseil d'Etat, novembre 1654. — ² Id., décembre 1654. — ³ Id., avril 1644. — ⁴ Id., mai 1644. — ⁵ Id., septembre 1648.

même, moyennant qu'elle se contienne en sorte qu'il n'y ait sujet de plainte légitime, à peine d'être derechef saisie »¹.

« Supplie Jonas Cortailod, que *Susanne Passa*, sa mère, soit élargie de sa maison où elle est resserrée : Vu l'attestation du Ministre de Colombier, a été dit qu'elle pourra aller au prêche, chez son fils, et travailler sur son bien, sans toutefois lui être permis de hanter généralement le peuple, comme elle a fait auparavant². »

En envisageant la mort affreuse dont on frappait les accusés convaincus de Sorcellerie, on serait tenté de trouver bien doux le sort des *reclus*. Il ne faut pas se hâter de les envisager dans leur logis, l'été à l'ombre, l'hiver au chaud, assis au *kâchet* du poêle, et coulant ainsi paisiblement leurs jours jusqu'à la vieillesse blanche. Constamment ces malheureux tremblaient; la hache du bourreau ou plutôt sa torche les menaçait, planait toujours au-dessus de leur tête, car les recluses étaient exposées à être accusées à tous moments comme complices par les Sorcières qu'on brûlait : il était rare qu'elles mourussent tranquillement dans leur lit. D'un autre côté, elles étaient sans cesse sous l'œil de gardiens inflexibles.

Se représente-t-on le sort de cette nouvelle espèce de parias? Voyez-les dans leurs familles : elles sont un objet de suspicion même pour leurs enfants, qui surveillent tous leurs pas, qui s'attachent à elles comme des ombres, qui les tiennent à l'écart de tout, qui les font manger dans un coin et coucher dans un coin; à l'église, si elles y vont, elles sont aussi reléguées dans un coin, ou envoyées aux logettes des lépreux (car elles ont la lèpre de l'âme), pour y écouter un sermon hâté. Les parents trouvent qu'elles vieillissent trop lentement et qu'elles attendent de mourir, car la main de la Justice peut à chaque heure du jour venir les arracher de leur retraite, et en même temps s'emparer de leurs biens, tout en déshonorant la famille. Lorsque chacun devait s'absenter, aux grands travaux de la campagne, par exemple,

Manuels du Conseil d'Etat, juillet 1649. — ² Id., février 1654.

que faisait-on de ces soi-disant grands coupables impunis ? La seule ressource qu'on eût pour éviter tout écart, c'était d'enchaîner les recluses à un anneau dans la muraille (ce que les procédures appellent *les réduire en un lieu fort*). Quelles devaient être les souffrances de ces infortunées, alors que la nature en fleurs riait, lorsque le grillon semblait les appeler aux champs ? De quels sentiments leur cœur était-il rempli, lorsque une fois revenus, leurs parents semblaient mécontents de les trouver en santé, quand elles les voyaient épier avec une joie à peine déguisée, les progrès de leurs maladies, et heureux de les voir *s'en aller* ? N'était-ce pas le vrai moyen d'en faire des *Sorcières*, — en faisant ce mot synonyme de femmes désespérées, ayant perdu toute foi et toute espérance ? . . .

Voici, touchant une bourgeoise de Neuchâtel, une procédure qui fait voir quelle triste vie c'était que la vie des reclus.

« 31 juillet 1660. Présidant, le Maire Chambrier ; assistant les sieurs de Thielle, Purry, Gaillet et Trybollet (Les Quatre). — *Perrenon*, veuve de Josué Gallamey, de cette ville, ayant en 1644 été prisonnière, puis relâchée, sa maison lui ayant été donnée pour prison, sous condition de se bien comporter, il s'est fait plusieurs plaintes contre elle, par la générale et commune bourgeoisie, à laquelle elle est en horreur et scandale, voire chargée d'avoir baillé les esprits immondes à plusieurs en'ants : elle a été incarcérée ce matin par les voies ordinaires. Sérieusement exhortée de dire la vérité, notamment du fait de Sortilège, elle soutient être entièrement nette de ce crime ; qu'elle n'a jamais vu ni oui le Diable et qu'elle n'a jamais quitté son Dieu et son Rédempteur. — Interrogée si elle n'a pas baillé les Ennemis à une jeune fille demeurant en cette ville, elle dit que non et que même elle ne la connaît pas ; qu'il ne lui importe d'être crainte et soupçonnée, Dieu, qui l'a soutenue jusqu'ici, la soutiendra encor, connaissant son cœur et ses pensées ; et que jamais elle ne confessera un crime dont elle n'est pas touchée ; que l'on fasse d'elle ce qu'on voudra. — Le même jour à trois

heures : derechef examinée et interrogée s'il n'est pas vrai qu'une fille de Savoie possédée des malins esprits, entrant dans l'hôpital, ne la peut souffrir, y étant; elle dit que cela est vrai, mais *qu'il ne faut croire que cela vienne du Malin*. — Appliquée à la simple torture, elle n'a rien voulu confesser, soutenant toujours qu'elle n'est pas Sorcière. Et n'ayant rien voulu dire, relâche lui a été donné jusqu'à demain matin » (inachevée). Elle fut reconfinée¹.

Au point de vue des idées du temps, ces sentences de réclusion perpétuelle étaient un non-sens. Car il était reçu que les Sorcières pouvaient s'absenter du logis sans que personne s'en aperçût. Plus d'un Sorcier confessa avoir eu la puissance de frapper d'éblouissement les gens du logis, de manière à ce qu'ils ne pussent constater son absence. Ainsi *George Gauchat* raconta que son Maître, habillé de bleu et ayant cape verte, lui donna une boîte dans laquelle il y avait de la graisse avec laquelle il lui enjoignit de frotter un bâton ou verge blanche, et de la mettre à l'un des coins de son lit, toutes les fois qu'il s'en irait à la danse, — ce qu'il faisait en effet². — Et *Abram Lambert* confessa que son Maître lui avait donné un buchillon qu'il devait mettre auprès de sa femme, quand il allait à la secte des diables et de ses complices, afin que ses gens ne pussent prendre garde qu'il y était³. — Enfin *Anna Desarsens*, de Surpierre (Fribourg), dit que lorsqu'elle voulait aller à la Secte, elle donnait l'*endormie* à son mari avec son bâton, puis sortait par le gros guichet de la fenêtre.

BANNISSEMENT PERPÉTUEL. — Si une accusée s'était obstinée à nier qu'elle fût Sorcière, malgré les accouplings de Sorciers brûlés ou en jugement, malgré les dépositions de témoins les plus accablantes, les Juges la condamnaient à un exil perpétuel ou pour *cent et un* ans.

¹ Arch. de Neuchâtel : N 60/468, et Manuels du Conseil d'Etat. —

² Landeron : S 1/17. — ³ Gorgier : Z 2/15.

« Les Jurés étant informés des accusations faites contre *Denyse Fallet* et *Marie Loclat* et aussi des mauvaises façons dont elles ont usé durant leur torture et détention, pour n'avoir jamais pu jeter larmes ni pleurs, mais plutôt des jurements; — fort doutants de leurs crimes *et afin d'être éloignés des dangers qui d'elles pourraient arriver* comme il est à craindre, ils ont jugé que, leur vie durant, elles doivent toutes deux être exilées de cette Souveraineté, — réservant toutefois la grâce de S. A. S. et de ses Officiers » ¹.

« *Marie* femme de *Jaques Darbre*, ayant été accouplée par *Elisabeth Dar*, de Coffrane, d'avoir été à la danse avec d'autres, au bas de la Combe de Bussy, avec leur Maître, que la dite *Elisabeth* exécutée depuis, nommait *Rago*, fut saisie le mardi 15 septembre 1607, puis relâchée [pour cause de grossesse]. Appréhendée de nouveau pour avoir été accusée par *Elisabeth*, veuve d'*Esaïe Galles*, demeurant à Coffrane, de lui avoir donné le mal dont elle est en extrême peine et douleur; et examinée sur dépositions de témoins, voire appliquée à la torture selon le droit accoutumé, elle a fermement soutenu qu'il lui était fait grand tort, et qu'à pur et à plein, elle en était innocente. De manière qu'étant la chose mise en connaissance de Justice, les Jurés ont sentence que la dite *Marie* doit être bannie à perpétuité des terres et seigneuries de Neuchâtel et Valangin, sauf la grâce de S. A., etc. » ².

« Messieurs de la Justice, après avoir vaqué et travaillé divers jours à l'examen de *Jeanne Bourquin*, laquelle nonobstant toutes remontrances du maire *Hory*, et la torture à laquelle elle a été appliquée, n'a voulu faire aucune confession, — auraient été requis de rendre leur jugement. Tellement qu'ayant reconnu n'y avoir apparence pour ce coup, de tirer la vérité d'elle, ils donnent sentence qu'elle sera exilée perpétuellement hors des terres de S. A., si tant n'est qu'il plaise à M^{gr} le Gouverneur, de la reléguer dans sa mai-

¹ Arch. du Landeron : S 1/3. — ² Valangin : R 1/2.

son, à Savagnier, et la condamnent à tous les frais de sa détention »¹.

« Par commandement de Seigneurie, *Jaqua Clerc*, femme de Pierre Darchet, drapier, a été incarcérée aux prisons de Boudry, et là, selon coutume, examinée, torturée, questionnée par plusieurs et *divers* tourments, voire par le Maître des Hautes-Œuvres, rasée. Mais quoi qu'on lui ait pu faire et remontrer, elle s'est obstinément arrêtée en ses négatives, soutenant lui être fait grandissime injure et être femme de bien, sans avoir rien fait des choses dont on l'accuse. Ce qu'ayant entendu, la Seigneurie a ordonné que sentence fût rendue ce qui était de faire à l'encontre d'elle. — Vu les accusations faites par *Esthevena Berthoud*, *Pierre Mentha*, *Anne Comtesse* et *Guillaume Regnault*, contre la dite Jaqua, qui tous lui ont maintenu et soutenu devant qu'elle était telle, jusqu'à endurer beaucoup de tourments, voire la mort, qu'ils ne lui faisaient aucun tort, tant s'en faut, que c'était pour décharger leur conscience et *pour son bien particulier*, désirant qu'elle fût remise au droit chemin et entre les mains de son Créateur qu'elle avait pauvrement renié comme eux; — nonobstant qu'elle n'ait rien voulu confesser, il est très-difficile à croire que, vu le nombre des accusations faites sans aucune vindicte ni mauvais vouloir en son endroit, ains plutôt pour le sauvement de son âme, il n'y en ait pas une qui soit véritable; — pour ces raisons et d'autres qui viennent ici à considérer (la *grand'mère* et *mère* de la d. Jaqua ont été exécutées pour même crime), elle sera bannie pour cent et un ans des comtés de Neuchâtel et Valangin, réservant la grâce de S. A., etc., le 18 août 1603 »².

« *Judith Pettavel*, de Bôle, relicte de Gras Pignas, mercier savoyard, ayant été accusée de Sorcellerie par une complice qui l'avait reconnue à la Secte diabolique, fut par ordre de M^{gr} le Gouverneur, constituée prisonnière au château de Boudry, le 19 avril 1640. Après avoir été confrontée à la

¹ Arch. de Valangin : R ³/₅. — ² Boudry : L ¹³⁰/₅.

susnommée et convaincue; puis sur ce sujet interrogée suivant l'ordonnance de M^{sr} le Gouverneur et Seigneurs du Conseil d'Etat, par noble, prudent et vertueux Samuel Chambrier, Châtelain de Boudry, en la présence des honorables Is. Monin, Lieutenant, P. Favre, Cl. Gorgerat, Cl. Esmonnet et le Commissaire Amyet, le 26 du dit mois, à dire la vérité pour décharger sa conscience. Et dilation lui a été donnée jusqu'au jour suivant; où étant assemblés, elle fut sommée de déclarer la vérité de ce dont elle était accusée, lui en ayant représenté toutes les circonstances, mais elle a le tout nié, disant tort lui être fait. Fut remise au lendemain 27. Procédé contre elle, sur les négatives qu'elle faisait fut connu par les Juges que vu qu'elle avait été accusée pour crime de Sorcellerie, et que celle qui l'a accusée lui avait soutenu telle chose être véritable, personnellement, étant morte constante qu'elle était l'une de ses complices, et autres considérations, — elle devait être appliquée à la torture sans pierre, pour en tirer la vérité. Y étant, elle n'aurait rien voulu confesser. La chose remise jusqu'au 2 mai, étant derechef adjugée à la torture, elle serait demeurée toujours endurcie. Et sur le 14 mai, elle a été réinterrogée par les Châtelain et Justiciers, et nonobstant les sérieuses remontrances à elle adressées, elle aurait continué à son endurcissement, disant qu'on lui faisait tort et qu'elle était innocente. — Le Châtelain a demandé aux Conseillers à quoi elle devait être adjugée puisque d'elle on ne pouvait tirer confession par torture ou autre. — Lesquels après avoir consulté d'avis ensemble, l'adjugent, vu que la dite avant nommée qui l'a accusée, a été constante là-dessus jusqu'à la mort, et autres soupçons dont dès longtemps elle est chargée, vu la négative de tout, *et comme son mari l'aurait par mariage rendue étrangère*, l'adjugent à être exilée et bannie des terres rière les comtés de Neuchâtel et Valangin, sauf la grâce de S. A., etc. »¹.

¹ Arch. de Boudry : L¹³⁰/65.55.

« Sur le 26^e jour de mars 1583, les Maire et Quatre-Ministres, avec partie des Conseillers de la ville de Neuchâtel ci-après nommés, sont montés par ordonnance de la Seigneurie en la tour et prisons fortes de nos Souverains Princes, où était détenue *Marguerite Lambert*, fille de Claude, de Gorgier, afin d'ensuivre à l'examen qui déjà avait été commencé ci-devant. Et l'ayant fort sérieusement admonestée de dire la vérité sur ce qu'elle était accouplée par *Perrenon DeBrot*, *Antoina Preudon* et *Madelaine Merlou*, ci-devant exécutées, pour être de leurs complices ; même lui représentant la torture, elle n'a voulu confesser aucune chose, ains a toujours persisté ne s'être jamais trouvée en telle compagnie. Sur cela, en étant par le Maire demandé avis aux Ministres et Conseillers, après s'être retirés à part et considéré la constance de la dite Marguerite, nonobstant les tourments qu'elle a endurés, selon le droit d'empire, ils connurent : D'autant qu'elle était chargée par les procès des trois Sorcières ci-devant nommées, d'être de leurs complices, encor qu'elle n'ait rien voulu confesser, néanmoins, afin d'éviter tout soupçon et mauvaise réputation, *vu qu'elle n'était de ce lieu*, on la devait bannir perpétuellement hors des terres de ce Comté, sinon qu'il plût à Madame notre Souveraine Princesse lui mépartir sa grâce. — Suivant laquelle sentence, la dite Marguerite fut conduite sous le portail de la ville, où par le Maire Claude Clerc, tenant le bâton judicial en mains, lui fut donné le serment comme s'ensuit : Qu'elle promet et jure, en touchant le bâton judicial, et sur le péril et damnement de son âme, d'absenter le Comté et limites de nos Princes, dans vingt-quatre heures, et de sa vie à perpétuité, ne se retrouver jamais sur icelui, sinon que S. E. notre Princesse ou ceux qui d'elle ont charge et puissance, lui fassent grâce ; et au cas qu'elle fût retrouvée et appréhendée, elle pourra être mise en jugement comme perfide ayant contrevenu à son serment, et derechef être recherchée et tourmentée à cause des accusations que ces trois Sorcières ont faites d'elle, tout ainsi que si c'était

tout fraîchement et qu'elle n'en eût enduré nulle torture. — Et par même serment, elle a promis de ne se venger en aucune manière de son emprisonnement, soit envers M^{gr} le Lieutenant-Général et M^{grs} du Conseil privé de S. E., le Maire, Quatre-Ministres, Conseillers de Neuchâtel, Officiers ni autres personnes quelles qu'elles soient, sous peine de contrevenir à son serment et d'être châtiée comme parjure. — Duquel urfai et bannissement, ensemble du serment fait par la dite Marguerite, le Maire m'a ordonné, comme Secrétaire de Justice et personne publique, d'en dresser acte et l'enregistrer, afin quand temps et lieu sera qu'on le puisse trouver et y avoir recours. — Ce que par l'adjudication ensemble des choses, que dessus fut connu par les honorables, prudents et sages P. Jaquemet, P. Favargier, J.-J. Jaquemet, J. Voullame, P. Brestel, A. Trybollet et Collet Hainzely, tous Conseillers de Neuchâtel. — J. Clerc ¹.

Le D^r Lardy trouve la peine du bannissement perpétuel bien faible en comparaison du supplice du feu; il a raison. Cependant il ne faudrait pas croire que cette peine fût peu redoutée. Ces malheureuses exilées n'allaient pas loin. D'abord il y avait les suites de la torture : puis les autorités et surtout les habitants des contrées où elles se fixaient les soupçonnaient et les épiaient avec des yeux d'oiseaux de proie, et il était rare qu'elles ne fussent pas reprises et brûlées. En 1608, la Justice de Colombier condamna au feu une de ces bannies du Pays-de-Vaud, la veuve *Claira Crestain*.

Le sort de ces exilées pour Sorcellerie était si misérable qu'on en vit même venir se remettre entre les mains de la Justice en disant qu'elles ne pouvaient plus vivre ainsi : « Ce 10 septembre 1640, *Judith Pettavel*, de Bôle, bannie le 14 mai dernier, fut trouvée à Bevaix, à l'encontre du dit bannissement, en un certain logis où elle fut appréhendée et conduite au château de Boudry, par la commande du Maire de Bevaix. Tellement que le sieur Chambrier, Châte-

¹ Arch. de Colombier : N 65/6.

lain de Boudry, s'est transporté au dit lieu par l'ordonnance de M^{sr} le Gouverneur, et le 14 il a fait convenir les Sieurs de la Justice et fait comparaître la dite Judith par devant lui. Interrogée du fait en question, de son retour et derechef examinée comme précédemment, sérieusement admonestée de dire la vérité touchant le fait duquel elle était accusée. Mais n'en faisant aucun état, elle fut adjugée à la corde sans pierre; cela n'ayant servi à rien, elle pria le Châtelain de lui donner délai et que pendant cela elle s'aviserait de décharger sa conscience. Le lendemain, les Châtelain et Jurés étant retournés et l'ayant fait venir par devant eux pour savoir d'elle sa déclaration sur l'avis qu'elle avait pris, elle a dit qu'elle ne pouvait plus ramper par le monde, étant déchassée de tous, sachant bien qu'en revenant elle avait gagné la mort, ne désirant pas autre chose, priant Dieu et la Seigneurie de la vouloir pardonner. Puis s'est déclarée.... (Suit une confession qui fit que cette pauvre Judith Pettavel fut brûlée)¹. »

On vit aussi une Sorcière du Comté faire à pied le voyage de Paris, — or on sait ce qu'était un voyage à pied à Paris en 1584, — et aller auprès de la Princesse pour la prier de lui faire grâce de l'exil, comme nous l'apprend cette procédure.

« Le 23 janvier 1584, par l'ordonnance de M^{sr} l'Ambassadeur ordinaire au Comté de Neuchâtel, les sieurs J. Bonjour, Lieutenant, et Quatre-Ministres, se sont transportés aux prisons, où était détenue *Marguerite*, fille de Claude *Lambert*, chappui résidant en cette ville, pour le regard de ce qu'elle est allée quérir une *grâce* d'un bannissement (à elle fait par ci-devant pour les raisons qu'elle avait été accusée par certaines Sorcières d'avoir été aux danses du Diable avec elles, ce qu'elle n'a jamais voulu confesser) vers S. E. Madame; laquelle grâce elle a obtenue pour avoir mal informé Sa Grandeur, lui ayant donné à entendre qu'elle avait été

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/65.55.

accusée par une tant seulement qui lui portait malveillance, chose qui se trouve tout autrement, d'autant qu'elle a été accusée par trois qui ont été consonnantes et constantes pour dire qu'elles l'ont vue à la danse. — Laquelle grâce, voulant entériner, elle a été si osée et hardie de l'apporter à Monseigneur sans licence. Qui l'ayant vue, lui fit commandement, par le Concierge, de se retirer hors du Comté, jusqu'à ce que Madame fût avertie et bien informée, et qu'on eût sa réponse. Ce qu'elle a fait un espace de temps, ayant absenté le Comté ; mais depuis quelque temps en ça, sans licence de M^{sr} l'Ambassadeur, gens du Conseil, ni d'autres officiers de S. E., elle est revenue au Comté et y a fait sa résidence jusqu'à présent ». — (La Justice prononça un nouvel exil ¹.)

Avant d'arriver aux sentences de mort, il est à propos de dire un mot de la prison, bien qu'elle ne figure que comme hors-d'œuvre dans le code pénal appliqué aux Sorciers. Dans les nombreuses procédures pour Sorcellerie, nous en avons découvert *deux* mentionnant la prison infligée aux Sorciers comme châtiment ; encor le Gouverneur la modifia-t-il.

« *Isabeau Tissot*, veuve de Daniel Jouly, de Valangin, a été incarcérée aux prisons fortes de Valangin, le 7 juin passé, pour cas de Sortilège. Ayant été depuis, par diverses fois, examinée et sérieusement exhortée de son salut, elle n'a voulu y entendre, ni y prendre goût, nonobstant confrontation d'une partie de ses complices, et qu'elle ait été appliquée à la torture, selon les rites de Justice. Le capitaine Gui, Maire de Valangin, là-dessus a demandé jugement aux Jurés, lesquels ayant vu que nonobstant six accusations formelles contre elle, dont quatre lui ont été confrontées et lui ont soutenu qu'elle était leur complice, n'ayant amiablement, ni par rigueur et torture *extraordinaire* jamais voulu faire autre confession que quelques petits larcins, ils donnent pour sentence que la détenue est condam-

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₁₇₁.

née à tenir prison dans quatre murailles, à pain et à eau, sa vie durant, et à payer les frais déjà faits. 28 juillet 1643 ». — Le Gouverneur d'Affry commua cette peine en celle d'un bannissement.

Jaques Renaud et *Jean Fornachon*, de Peseux, détenus *dès longtemps* aux prisons et maisons fortes de la Seigneurie, en cette ville de Neuchâtel, Renaud dès le 20 novembre et Fornachon dès le 28 décembre de l'année passée, sur diverses accusations faites contre eux par leurs complices, Sorciers et Sorcières exécutés à mort, de les avoir vus de nuit aux assemblées diaboliques, à savoir : Renaud par *Susanne Lauxerrois*, *Madelaine Goguellet*, *Marguerite Lhoste*, dite La Verlessa, *Pierre Perret*, *David Simonin*, exécutés à Colombier, et *Marion Galles*, exécutée à Valangin (les trois derniers à lui amenés devant et confrontés pendant sa détention le lui ont soutenu fermement, voire ont tous persisté à leur dire jusqu'à la mort); — Fornachon par les dites Gogueletta, Verlessa, et Perret, Simonin (les deux derniers à lui représentés et confrontés de même le lui ont soutenu, et tous quatre sont morts sur telles accusations); — outre que les dits Renaud et Fornachon sont gens *maculés* et de mauvaise vie et conversation, y ayant examen de témoins qui les charge d'avoir tiré des bornes, forcé Justice et autres cas. — Après avoir été sur leurs négatives, examinés et appliqués par réitérées fois à la torture *ordinaire* et *extraordinaire*, sans avoir rien voulu confesser, soutenant au contraire que telles accusations sont fausses et que ces Sorciers leur ont fait grand tort, — Le maire Bailloa a fait appeler les Quatre-Ministres et leur a demandé ce qu'il était de faire de ces deux détenus. Mettant en considération tant d'accusations et que d'ailleurs les deux détenus sont de mauvaise vie et déportement, nonobstant qu'ils n'aient rien voulu confesser des cas à eux imputés, ils n'ont pas pu connaître qu'ils doivent être élargis dans le pays ou bannis dehors, par crainte que si on les sortait, les gens de bien n'en reçussent dommage *et les mauvaises gens de leur sorte ne pussent par*

tel exemple se roidir et s'obstiner contre la Justice, pour ne pas confesser leurs forfaits, afin d'échapper (!) partant ils ont connu et jugé qu'il valait mieux que Renaud et Fornachon fussent détenus en lieu de sûreté, et qu'ils doivent être confinés aux prisons de la Seigneurie, pour y être nourris de leurs biens et à leurs frais, et y être détenus le reste de leurs jours; toutefois qu'il plaise à la Seigneurie de les faire parfois consoler et admonester de leur salut, par les ministres et diacres de ce lieu, au moins une fois la semaine, réservant la grâce de S. A., etc. — Le 27 janvier 1620. — Ils furent plus tard confinés dans leurs logis.

Nous avons dit qu'il était assez rare qu'une présumée Sorcière fût condamnée à la réclusion. — plus rare encor qu'elle fût condamnée à la prison ou au bannissement; nous n'avons pas parlé de Sorcière relâchée après avoir subi la question. Il n'y en a pas, dira-t-on. Si, il y en a eu, mais deux seules! à notre connaissance, Madelaine Tissot et Guillama Bertin. C'est avec une vraie surprise que nous avons découvert cette dernière. Il paraît que dans le temps, l'étonnement fut bien autrement marqué, à en juger par les termes de la ratification du Gouverneur. — Nous transcrivons cette pièce telle qu'elle fut délivrée à l'accusée, qui avait demandé *de l'avoir par écrit pour s'en servir où besoin serait.*

« Comme ainsi soit que sur les plaintes faites à l'encontre de *Guillama*, femme de Pierre *Bertin* le Jeune, de Cormondrèche, soupçonnée du crime de Sorcellerie, la Seigneurie aurait ordonné que le Capitaine Mouchet devait faire des recherches et informations de sa vie et conversation; pour à quoi satisfaire, il aurait examiné plusieurs témoins au lieu de Colombier, en présence d'une partie des Jurés, ainsi qu'il appert de leur rapport qui demeure rière les mains du Capitaine Mouchet, par vertu duquel rapport elle fut incarcérée pour procéder contre elle, en tirer la vérité et la faire châtier, si elle se trouvait telle qu'on la soupçonnait, joûte le contenu des dits rapports. Mais nonobstant les interrogats *amiables* à elle faits avant que de procéder plus rigoureuse-

ment, on n'en put rien tirer; tellement que par connaissance rendue, elle fut adjugée à la torture. Ce néanmoins elle aurait soutenu jusqu'au dernier qu'elle était femme de bien, qu'on l'accusait sans cause et à tort, *et que ce qu'elle avait fait était à bonne intention*, — ce qu'elle soutint par le droit d'empire. Qui fut cause que par sentence rendue par les Jurés de Colombier elle fut relâchée, ainsi qu'il appert de la dite sentence de laquelle la teneur s'ensuit de mot à mot : Tous lesquels rapports de témoins et confessions ci-devant, ayant été représentés par le dit Capitaine Mouchet, présidant aux dits Jurés, il les a requis de rendre en leur conscience ce que la pauvre détenue doit mériter pour être punie selon ce qu'ils connaîtront être équitable et raisonnable pour punir les mal-vivants, afin d'en pouvoir communiquer plus particulièrement à M^{gr} le Gouverneur, Lieutenant et Gens de son Conseil. Lesquels ont rapporté par avis, après avoir oui les dits rapports : qu'ils adjugent la dite Guillama détenue à devoir, en pleine Justice, crier merci à Dieu, notre Souverain Créateur, à MaDame notre souveraine Princesse, et à M^{grs} nos Princes, à M^{gr} le Gouverneur et Gens du Conseil de S. E., au dit sieur Mouchet et sieurs de la Justice et à ceux qu'elle a offensés, — que le dit sieur Mouchet lui présentera le serment de ne se venger ni porter mal, envers la Seigneurie, la Justice ou autres, causant sa détention, — que son mari, ses fils et ses parents promettent, cas avenant que par après elle retombât en faute, de la représenter toutes et quantes fois qu'ils en seront requis de la part de la Seigneurie, — lequel emprisonnement et rapport de témoins lui seront remis; mais devant, elle promettra comme aussi ses parents, de ne s'attaquer à cause de sa détention, à personne que ce soit, sous peine d'être châtiée; — que si quelqu'un l'attaque mal à propos pour le susdit fait, la Justice sera pour lui en faire raison; — ils promettent aussi eux tous de payer les frais et missions justes et raisonnables encourus à cause de son emprisonnement et bailler bonne et suffisante fiance avant de sortir de prison; — moyennant

cela qu'elle doit retourner avec son mari, — réservé la grâce de M^{gr} le Gouverneur. — Laquelle connaissance a été ainsi rendue par les honorables G. Nardanent, Lieutenant, G. Vauquier, J. Gribollet, P. Perrin, D. Gaullieur, P. Rossel, M. Nicod, tous Jurés en la Justice de Colombier, le 5 juin 1605. — Laquelle sentence représentée à M^{gr} le Gouverneur et Gens du Conseil de S. E., ils l'ont trouvée *fort douce* et ont ordonné au sieur Mouchet de la faire exécuter, ce qu'il a fait le 7 juin, avec serment prêté par la dite Guillama, sur le bâton judicial, d'observer tous les articles ci-dessus, et ordinairement de hanter les saintes prédications. — Son mari, son fils et ses parents ont fait le serment à eux demandé¹. »

Cette douceur montrée par la Justice de La Côte, en 1605, ne fut, hélas ! qu'une étincelle. La procédure de Guillama Bertin nous a fait, à nous qui avons étudié avec sollicitude les procès pour sorcellerie, l'effet que produit sur un spectateur un coin du ciel clair dans une sombre tempête ; il ne peut y voir que l'effet du hasard, et pas un présage de calme avenir ou d'apaisement des éléments en courroux. — La malheureuse Guillama Bertin elle-même ne resta pas longtemps sans se sentir atteinte par la foudre qui continuait à gronder. Cinq ans après sa première détention, elle fut ressaisie et tant torturée, ou comme disait avec une sinistre naïveté le Greffier de Colombier, *convoquée par diverses fois*, qu'elle confessa ce qu'on voulut. — Chose singulière et qui montre combien peu alors les magistrats, les ministres, les moralistes comprenaient ce qui pouvait se passer dans un cœur, innocent ou coupable, on fait une circonstance aggravante, un crime de plus à Guillama Bertin, d'avoir violé le serment prêté par elle : « En disant la Prière Dominicale, confesse la pauvre femme, à l'endroit *Pardonne-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ! elle se remettait toujours en mémoire (si endurcie

¹ Arch. de Colombier : N 65/36.

était-elle !) qu'elle ne pouvait pardonner à ceux qui avaient fait rapport contre elle, durant sa première détention, encor qu'en sortant de prison, elle eût juré de ne pas s'en venger et de ne porter maltallant à personne. » — Ainsi on croyait de bonne foi qu'une femme qui avait été torturée à cause de médisances ou de calomnies de voisins, et de malignes interprétations de ses actes, pouvait l'oublier et laisser ses souvenirs dans la prison, comme le ramoneur quitte pour prendre l'habit du Dimanche, la noire défroque dans laquelle il a sué et étouffé durant les jours ouvrables ! On le croyait si bien que la sentence des Juges de La Côte porta comme aggravation de supplice, la peine des *estenailles* ardentes avant le feu.

PEINE DE MORT. — Une fois la procédure instruite, les confessions reconfirmées au *libéré*, les juges s'assemblaient pour conférer et rédiger la sentence : ceci nous explique comment les sentences prononcées à Gorgier, au Vauxtravers, pouvaient être soumises au Gouverneur, et encor exécutées le même jour : on lui envoyait la procédure et la sentence avant que celle-ci fût prononcée d'une manière solennelle. A Neuchâtel, comme le jugement avait lieu sur la terrasse au pied de la Collégiale, on était à la porte du Gouverneur, et il était facile d'avoir sa ratification.

Le Châtelain faisait convoquer les Justiciers, le Maître Exécuteur, les gardes et ceux qui devaient fournir le bois, les fagots ou la paille. Dans quelques localités, certaines classes de la population étaient chargées des apprêts du supplice ; au Vauxtravers, par exemple, c'étaient les tail-lables. Le Ministre arrivait aussi pour pouvoir de bon matin pénétrer dans le cachot du condamné et le consoler. Les charpentiers finissaient de monter une estrade en forme de cirque avec des gradins à l'entour, ce que les procédures appellent le *parquet*, où se plaçaient les acteurs du drame qui se préparait.

L'aube fatale arrivait. Les premières lueurs du jour des-

cendaient des froides Alpes qui se mettaient à étinceler comme des diamants; le soleil versait des flots de lumière sur la terre. Le condamné s'éveillait, s'il avait pu dormir. Le Pasteur entraît vers lui; le Geôlier apportait le dernier grand repas des trois jours. La foule s'amassait autour de l'estrade. Messieurs les membres de la Cour de Justice, avec les Ministres venus en nombre à cette solennité, s'occupaient à faire provision de forces, en avalant le *petit dîner*. La grosse cloche était mise en branle; ses notes graves passaient au-dessus des campagnes, et ses vibrations affaiblies venaient porter l'effroi du supplice au condamné qui, agenouillé, écoutait les paroles de l'homme de Dieu.

La Cour de Justice, réunie dans la salle ordinaire des séances, se mettait en marche; les Jurés étaient en grande tenue, costume *pers*, c'est-à-dire bleu foncé¹, manteau, grande perruque, tricorne, épée au côté; le Châtelain tenait le sceptre de Justice; ils marchaient avec gravité; en voyant venir cette procession d'hommes noirs, la foule se taisait avec une impression de crainte. La Cour arrivait à l'estrade et prenait place au milieu d'un profond silence; seule la cloche continuait ses tintements : le régent sonnait jusqu'à ce que le criminel fût arrivé au parquet.

Pendant ce temps l'Exécuteur et ses aides, sur le lieu patibulaire, dressaient le bûcher.

Le Châtelain ou le Maire (suivant les juridictions) adressait, d'après les prescriptions de la Caroline, l'interpellation que nos hommes d'âge mûr ont encor entendue : Connaissez-vous, M. le Lieutenant, qu'il soit temps et heure d'administrer justice criminelle? — Je connais, M. le Châtelain, qu'il est temps et heure d'administrer justice criminelle! — C'est aussi votre avis, MM. de la Justice? — Les Justiciers s'inclinaient en signe d'assentiment. — On était entré en jugement.

¹ « J'en appelle de la sentence de ces pourpoints *pers* », s'écria le page Dispos, dont Motteron, apothicaire et sorcier, s'était servi pour empoisonner le prince Henri II.

L'escorte, composée de quelques gardes et des Sauthiers, avec le grand manteau aux couleurs du prince, bleu et jaune, allait, sur l'ordre du Châtelain, chercher la prisonnière. A Neuchâtel, elle montait de la Tour de Diesse; dans les autres localités, elle sortait du château.

La prisonnière arrivait sur l'estrade; la cloche se taisait. — Le Châtelain lui ordonnait de se mettre à genoux. Elle était déliée. Le Greffier lisait la procédure rédigée d'après le plunitif où avaient été inscrites ses confessions au fur et à mesure qu'elles étaient faites. Elle les confirmait. Le chef de la Justice prenait la parole et lui faisait une admonestation; puis il adressait quelques mots au peuple. Enfin il demandait aux Jurés leur *connaissance* quant à ce que méritait la pauvre criminelle. Un Ministre faisait alors un sermon au peuple et à la criminelle. — Le Greffier faisait ensuite lecture de la sentence, telle que l'avaient rendue les Justiciers.

« Le Châtelain ayant demandé le droit et judiciaire connaissance à l'encontre de *Marguerite Junod*, afin qu'elle soit condamnée selon ses crimes et démérites; les Jurés, après avoir en premier invoqué le nom de Dieu, vu et entendu ses crimes, ont connu et jugé qu'elle sera menée en jugement, son procès lu à haute voix devant tout le peuple; et après reconfirmation par elle faite, elle sera mise entre les mains de l'Exécuteur de la Haute Justice, et par lui liée, garrottée, et conduite au lieu patibulaire, puis appliquée sur un monceau de bois préparé pour cela, la face contre le ciel; ensuite le feu sera mis aux quatre coins du bois pour qu'elle soit brûlée toute vive, sa chair et ses os réduits en cendres, afin que les quatre vents de la Terre en fassent leurs effets, sauf et réservé la grâce de S. A.; — et quant à ses biens, ils sont adjugés et confisqués à M^{gr} le Baron (de Vauxmarcus) ou à ceux à qui de droit ils appartiendront¹. »

« Après que les Sieurs de la Justice eurent oui les malé-

¹ Arch. de Vauxmarcus : T VI/10.

fices et actes criminels perpétrés par *Jean Compagnet*, *Jean DesCombes* et *Rose Fargot*, surtout d'avoir renié Dieu leur Créateur et Rédempteur, de s'être donnés au Diable et de lui avoir fait hommage, ils ont jugé qu'ils doivent être livrés entre les mains de l'Exécuteur de la Haute Justice; et tous ensemble, les mains liées sur leur dos, il les mènera sur la place accoutumée, où avec le feu il les terminera de la vie à la mort, et réduira leurs corps en cendres, pour être emportées des quatre vents, afin que d'eux il ne soit plus de mémoire, *selon le droit impérial*, pour que Justice ait lieu, et pour servir d'exemple aux bons, de punition aux méchants¹. »

« La confession de *B'aisa Monnier* ayant été représentée par le Maire aux Juges pour ce fait assemblés, il les a requis de rendre en leur conscience ce que la pauvre criminelle mérite pour être punie, afin d'en pouvoir communiquer plus particulièrement à M^{gr} le Lieutenant et Gens du Conseil de S. A. — Lesquels ont rapporté par avis : être déplorables de ce que la détenue s'est si pauvrement oubliée, qu'en leur conscience, puisqu'elle est entre les mains de Dieu et de la Justice, considérant que *par la Loi de Dieu, tous Sorciers et Sorcières doivent mourir*, et que la détenue s'est de tant oubliée que de renier Dieu notre Créateur, et de prendre l'Ennemi du genre humain pour son Maître, qu'elle a fait mourir son propre mari, sa fille et sa belle-fille, et autres à qui elle a donné le mal, — ils l'adjugent à être mise entre les mains de l'Exécuteur de la haute Justice, pour être menée vers les Fourches et mise sur un bûcher de bois qui pour ce regard doit être préparé, arse et brûlée toute vive, et son corps entièrement mis en cendres, afin que les quatre vents de la Terre l'emportent et que d'elle il ne soit plus mémoire jusqu'au jour de la résurrection, afin de servir d'exemple à d'autres, sauf et réservé la grâce de S. A.².

» *Marie Derfin*, ayant été mise en jugement, par sentence

¹ Arch. du Landeron : S¹/₁₁. — ² Colombier : N⁶⁵/₁₄.

il a été dit que ses crimes et maléfices l'adjugent, vu leur énormité, à être conduite en jugement public, où son procès derechef sera lu ouvertement devant tout le peuple; l'avouant comme dessus, elle devra être mise entre les mains de l'Exécuteur, qui la mènera au lieu patibulaire et la pincera avec des tenailles embrasées à ses quatre membres, et en après la jettera sur un bûcher pour la faire passer de la vie à la mort par le feu, que sa chair et ses os soient entièrement brûlés et réduits en cendres, et emportés des quatre vents de la Terre, afin que d'elle il ne soit plus de mémoire, ses biens confisqués à S. A.; et cela pour faire justice, afin que les gens de bien soient conservés et maintenus, et les malvivants châtiés selon leurs démérites, sauf, etc. ¹. »

Cette dernière sentence renferme le supplice que l'on infligeait le plus souvent aux grands coupables, parmi la gent sorcière : la morsure de tenailles ardentes, de *pinceaux embrasés*, aux bras et aux jambes. Parfois le bourreau ne pinçait pas seulement, il enlevait le morceau, de par la sentence ². Une autre aggravation de supplice consistait à être traîné sur la claye jusque sous les fourches patibulaires; ou d'être attaché par le cou avec un licol. — Ou bien on leur perçait la langue : *Jaques Jaquet*, qui avait nié longtemps d'être Sorcier et même avait juré ne pas l'être, fut condamné à avoir la langue percée comme parjure, avant d'être brûlé vif ³. — La sentence de *Jonas Dardel* portait qu'il serait traîné par le bourreau depuis le jugement jusqu'au lieu patibulaire, où, en premier lieu pour s'avoir pensé détruire et meurtrir lui-même, il lui couperait la main droite, puis l'exposerait sur un échafaud pour le brûler tout vif ⁴. — Celle de *Jean Beyfrare* portait qu'il serait étendu sur des blocs où on lui romprait les quatre membres en deux endroits, puis qu'on le jetterait sur un bûcher pour être *ardu* tout vif ⁵. » — Le seul adoucissement de la peine du feu pro-

¹ Arch. de Thielle : Y ²/₃. — ² Colombier : N ⁶⁵/₅₁. — ³ Neuchâtel : N ⁶⁰/₄₃₉. — ⁴ Landeron : S ¹/₂₁. — ⁵ Colombier : N ⁶⁵/_{16.42}.

noncée contre les Sorciers que nous ayons remarqué dans nos procédures, encor est-il très-rare, c'est d'être attachés sur le bûcher, la figure du côté du bois et non pas dirigée contre le ciel ; dans ce cas, le condamné était assez rapidement suffoqué.

Une fois le jugement rendu, très-sévère ou n'indiquant que la peine des flammes, on lisait la confirmation de la sentence par le Gouverneur du Comté. — Il faut reconnaître que le Gouverneur faisait usage de son droit de grâce d'une manière pleine d'humanité, et les condamnés le bénissaient, lorsque les chefs de juridiction n'étaient pas des juges dans le genre du Trésorier-Général Mouchet, à la tête de la Justice de Colombier. Il écrivait un jour à l'Ambassadeur Mareschal, touchant une exécution : « Pour les criminels d'hier, puisqu'il vous plut leur départir la grâce d'être étranglés, nous trouvâmes à propos et nécessaire pour l'exemple, que ce fût *après être roués* (!), ce qu'ils endurent *avec remerciements* et patience, et sont morts chrétiennement »¹. — Je ne sache pas qu'il y ait eu un seul cas où la peine de mort ait été commuée en celle du bannissement, mais le Gouverneur (Stavay-Mollondin surtout — 1645-64) eut toujours pour but de rendre moins cruelles les circonstances du supplice. Ainsi à ceux qui étaient condamnés au supplice du feu, aggravé de quatre tenaillées, il faisait grâce de deux tenaillées ; aux condamnés à deux pincées avant le bûcher, il accordait d'en être dispensés ; à ceux que l'on condamnait au supplice du feu, il faisait la grâce d'être étranglés sur le bûcher, avant qu'on y mît le feu, ou décapités, ou noyés ; dans ce dernier cas, le supplicié n'était pas brûlé, on l'enterrait au pied du gibet.

Pour donner une idée de ces adoucissements de peines, citons-en quelques-uns. En l'absence du Gouverneur, c'était le Conseil d'Etat qui usait du droit de grâce.

« Monseigneur le Gouverneur ayant vu la sentence rendue

¹ Gr. Arch. : M²⁰/24.

contre *Marguerite Junod*, et la peine qu'elle doit subir pour ses maléfices, inclinant autant qu'il se peut à l'amoindrir, a ordonné qu'en tout premier elle sera étranglée, pour être par après le corps mort brûlé; et tout le reste de la sentence exécuté en son contenu, sous les autorités et droits souverains de S. A. Fait au château de Neuchâtel ce 22 janvier 1655. De Stavay-Mollondin »¹. — « Grâce a été faite à *Guillama Jequier*, de Fleurier, au lieu du feu auquel elle avait été adjugée, qu'elle sera noyée, ce qui a été enjoint au Capitaine du Vauxtravers faire exécuter, comme aussi de faire rendre sentence contre *Huguette Griffon* »². — « En considération de son *bon et grand parentage* et de sa repentance, M^{gr} de Saint-Romain, Ambassadeur ordinaire de S. A., et les sieurs Conseillers d'Etat, ont fait grâce à *Isabelle Gallandre*, de n'être pas tenaillée en quatre endroits, mais étranglée, puis brûlée »³. »

L'aggravation, la confirmation ou l'atténuation de la sentence une fois lues devant le peuple qui assistait en silence à cette scène, le Châtelain livrait la condamnée au bourreau, qui la garrottait les mains sur le dos. — Nous avons un cas où l'exécution fut suspendue à cause du mauvais temps⁴.

On se formait en cortège, pour se diriger vers le lieu des exécutions, le Cret-des-Fourches. Venait d'abord un peloton de hallebardiers; la condamnée suivait avec le Ministre, qui était censé la consoler; le bourreau était après eux, revêtu du grand manteau bleu et jaune qui cachait à demi son glaive, porté à droite; puis apparaissait un second peloton de hallebardiers, suivi des Sauthiers; ensuite la Cour de Justice tout entière, le Châtelain en tête. Le peuple suivait. Funèbre cortège, d'autant plus triste et poignant que celui qu'on allait rendre à la terre, assistait vivant à son convoi!

Le plus souvent, la malheureuse condamnée était insensible à tout; la tête inerte, les traits d'une fixité livide, re-

¹ Arch. de Vauxmarcus: T VI/10. — ² Manuels du Conseil d'Etat, 1600. — ³ Neuchâtel: N 60/765. — ⁴ Id.: N 60/819.

couverts d'une teinte terreuse, elle allait en avant machinalement ; elle semblait par anticipation souffrir toutes les angoisses de la mort. On avait pourtant eu soin de lui remonter le moral ; on lui avait fait boire plusieurs verres de vin. — En revoyant cette malheureuse, tondue jusqu'à la chair, les sourcils rasés, la figure défaite, amaigrie par les angoisses de la torture et de la prison, les voisins disaient : Ah ! qu'elle a bien l'air d'une Sorcière !

La foule était nombreuse ; tous les enfants y assistaient, parce qu'on voulait qu'ils se souvinssent dès la plus tendre jeunesse des peines qui frappent tôt ou tard les malfaiteurs. Le principe dominant du droit pénal de l'époque, était d'appliquer la peine avec beaucoup de rigueur, une grande publicité et un appareil solennel, de nature à épouvanter les populations ; on s'imaginait par là empêcher les gens pervers de commettre des crimes : triste erreur ! Il ne régnait ni recueillement, ni crainte dans ces rassemblements immenses ; les Juges, tout en gardant un maintien sévère, causaient de ceci et de cela : on était si souvent appelé à brûler des Sorciers ! Et la mesure par laquelle le Législateur avait voulu que ceux qui avaient prononcé la sentence, assistassent à l'exécution, pour que leur conscience pût s'alarmer plus facilement en voyant verser le sang, était tout-à-fait inutile et n'empêchait nullement ces mêmes Juges d'aller gaîment finir la journée dans un banquet officiel.

Il arrivait même que la solennité de l'exécution dégénérait en farce, comme les Registres du Consistoire de Valangin nous l'apprennent : « Guillaume Perret se déguise en Diable et mène le violon par le bourg, un jour qu'on avait exécuté une Sorcière ». Les actes les plus sérieux de ces drames étaient envisagés à un point de vue grotesque, si bien que le discours même du Pasteur était tourné en dérision. M. F. Robert en cite un cas frappant dans ses *Souvenirs* : c'est le discours que le Pasteur Jaquemot fit avant l'exécution par la roue de *Samuel Bauer* dit *Paysan*, discours édifiant (comme on peut s'en convaincre en le lisant

dans la Collection de M. U. Matthey-Henry, du Locle), mais qui fut parodié dans la forme qui suit. Ce morceau d'éloquence populaire pourra servir à convaincre ceux qui sont partisans des exécutions pour l'exemple.

« Chrétiens, bourreaux et auditeurs de tout ordre, qui êtes ici assemblés pour rendre les derniers devoirs à notre frère *Samuel Paysan*, en lui cassant les os et en mettant ses tripes en évidence; la sainte et réjouissante cérémonie à laquelle vous assistez, mérite de notre part une attention sentimentale. Oh! qu'il est cruel de se voir étripper tout vif, d'être mangé après sa mort par les oiseaux! Qu'il est cruel d'avoir la Justice pour fossoyeurs et le bourreau pour marquer à son enterrement! Qu'il est cruel de descendre en enfer pour avoir délivré la terre d'un vieux pécheur de cabaretier, qui ne faisait crédit à personne, et d'une femme qui ne valait pas plus qu'une vieille cible après dix ans d'usage! O Dieu! qui as créé les montagnes pour y mettre les vaches, Samuel Paysan a correspondu aux vues de ta Providence tant qu'il fut vacher; mais quand il voulut se mettre à vendre des bœufs, il désobéit au Tout-Puissant et se fourvoya; il est tombé dans l'*abîme* du château de Valangin! Prenez exemple à cet homme pour planter des choux sans voler le fumier à vos voisins, et Dieu vous préservera tous de la roue et des douleurs de rhumatisme, du péché et du rôti brûlé, des tentations et de l'eau de cuve. Amen! »

Le peuple recevait donc peu d'impression de ces supplices si souvent répétés. Cependant, à cette époque où il n'existait pas grandes distractions, les exécutions étaient un spectacle recherché; le peuple y trouvait l'assouvissement de cet âpre désir d'émotions fortes qu'on remarque dans les masses ignorantes. A Neuchâtel, nous avons encor un monument généralement inaperçu, qui atteste quel grand concours de personnes se rendaient aux exécutions. Les chemins des vignes, sur le territoire de la ville, sont resserrés entre des murs, et généralement si étroits que deux chars ne peuvent s'y croiser. Un seul de ces chemins est d'ancienneté très-

large, aussi large que les routes modernes, c'est le chemin du Gibet : il fallait de l'espace pour la circulation de cette multitude qui accourait de toutes parts, avide de ces tristes spectacles¹.— Même fait dans les juridictions de Gorgier, de Vauxmarcus, du Vauxtravers, etc.

Enfin, l'on arrivait au lieu patibulaire. C'était toujours un cret d'où la vue était très-étendue : il fallait que les suppliciés que le vent entrechoquait aux piliers moisis, fussent aperçus d'aussi loin que possible, toujours pour l'exemple.

Le bûcher était dressé sur le cret : il était fait quelquefois de paille seulement, mais le plus souvent de fagots, de paille et de bûches coupées fraîchement à la forêt. — Dans l'origine, on n'y regardait pas de très-près, on ne ménageait pas le bois ; mais lorsque les supplices de Sorcières furent devenus des faits journaliers, les Communes s'alarmèrent et montrèrent du mauvais vouloir envers l'autorité, de la lésinerie envers le bourreau, touchant le bois qu'elles lui accordaient pour brûler une Sorcière. A ce sujet il s'éleva une difficulté, en 1585, entre les communes de Boudry et de Cortailod ; le Conseil d'Etat fut obligé d'ordonner au Châtelain de Boudry de prendre du bois dans les forêts de chaque commune alternativement ; malgré un nouvel arrêt de 1596, la difficulté subsistait encor en 1610, année où le pouvoir parvint à mettre à l'ordre ces communes récalcitrantes². — Au Val-de-Travers, quatre taillables mettaient un jour à fendre le bois nécessaire pour brûler deux Sorcières³. — A Thielle, on fit usage de vingt gerbes de paille et de quarante fagots de sarments pour le bûcher de deux Sorcières ; cinq jours après, on employa pour deux nouveaux suppliciés vingt-six gerbes de paille « n'ayant pu trouver des sarments ; » six jours plus tard, on exécute trois Sorcières avec vingt-quatre gerbes de paille⁴. — Or, deux douzaines de gerbes de paille et trois à quatre de fagots de

¹ Dr Lardy. — ² Manuels du Conseil d'Etat. — ³ Gr. Arch. : Z ²²/₁₈.
— ⁴ Thielle : N ⁶⁸/₂₂₆.

sarments faisaient un bûcher de belle prestance, et devaient produire un beau feu.

Le bourreau et la victime occupaient le milieu du vaste cercle produit par les spectateurs. Dans un réchaud rougissaient les tenailles.

A ce moment le Châtelain s'approchait et adressait pour la dernière fois la parole à la condamnée: il lui demandait si elle persistait à accuser comme complices ceux qu'elle avait indiqués durant son procès. Rarement son état de prostration lui permettait de répondre autre chose que non; cependant elle en *désaccoulpait* parfois: ainsi, en 1583, « *Marie Breguet*, étant vers les Fourches, prête à être jetée au feu, après avoir crié merci à Dieu de ses fautes et péchés, a désaccouplé *la Blaisa Purry, la vieille Ruyère, la Marguerite Gagnot et la fille de la Cartière*¹. » Ajoutons qu'elle avait indiqué quinze complices, et qu'un fait pareil est rare dans les annales de la Sorcellerie: dans les nombreuses procédures que nous avons parcourues, il n'y en a pas cinq qui mentionnent un désaccouplement².

Le Châtelain se retirait. L'Exécuteur jetait bas son manteau et commençait sa besogne.

Suivant ce que portait la sentence, ou bien le bourreau saisissait la sinistre corde, ou bien les tenailles. — A chaque morsure de la hideuse pince, le patient jetait un effroyable cri. Ce premier supplice terminé, la Sorcière avec l'Exécuteur montait sur le bûcher: celui-ci l'attachait à un engin appelé *échelle*, dont chaque masière était pourvue. Si la sentence portait que la condamnée devait être étranglée avant qu'on la brûlât, le supplice se simplifiait et perdait beaucoup de ses attrait pour les populations, impitoyables envers les Sorcières, que chacun exécrait; le bourreau passait une corde au cou de la condamnée, lui posait le pied sur la gorge et tirait à lui: quelques contractions nerveuses, une face devenant bleunie et défigurée, tel était le spectacle. Si la

¹ Arch. de Neuchâtel: N⁶⁰/139. — ² Id.: N⁶⁰/155.160.

Sorcière devait être décapitée, l'Exécuteur la faisait asseoir sur la chaise fatale, le grand damas tournoyait, un éclair brillait, la tête roulait et une gerbe de sang jaillissait, le bourreau donnait un coup de pied à la chaise, ses aides prenaient le corps, le hissaient sur le bûcher, y jetaient la tête, mettaient le feu à la manière, et avant que le sang eût fini de couler, les flammes avaient calciné le cadavre ; le bourreau tout ensanglanté disait : *Justice est faite !* recevait son salaire, se couvrait de son manteau.... le spectacle était terminé. — Mais lorsque la Sorcière était condamnée à être jetée vive au feu, le bourreau, après l'avoir liée à l'échelle, descendait du bûcher et mettait le feu aux quatre coins de la manière. Qu'on se représente ce spectacle ! une, deux, trois, jusqu'à cinq ou six Sorcières et Sorciers hurlant de douleur et se tordant comme des salamandres dans les flammes ! Cela faisait rire les spectateurs, les attristait rarement ; on ne pouvait qu'être heureux d'avoir purgé le pays d'enfants du Diable, dont les âmes très-probablement, à peine envolées du bûcher, allaient rôtir en enfer.

Puis l'Exécuteur s'approchait du Châtelain, qui jetait à ses pieds le prix de son travail. La Cour de Justice s'en allait, les aides-bourreaux jetaient les cendres du bûcher au vent, et les flots de peuple s'écoulaient.

Si, par une exception très-rare, la Sorcière devait être suppliciée par l'eau, au lieu de se diriger du côté des Fourches, on se rendait à un endroit de la rivière réservé à cela. Le bourreau jetait à l'eau la condamnée, lui pesait sur la tête si elle essayait de respirer, et le supplice était terminé : on jetait le cadavre dans un creux fait au pied du gibet : — scènes dignes de ces affreux temps !

Une chose excessivement rare, c'est que l'autorité consentît à livrer aux parents le corps du supplicié, pour l'ensevelir en terre sainte. « Le Juge subalterne¹ ne peut accorder à qui que ce soit le corps du Sorcier qui a été exécuté,

¹ Manuscrit DeBrot, art. 59.

pour être inhumé en terre sainte, ce que j'estime aussi qu'une Cour suprême ne voudrait pas faire pour l'énormité du crime, et même parce qu'il est ordinaire ès crimes atroces que les corps des exécutés demeurent à la vue de tous, pour servir d'exemple et horreur aux autres, — ce qui semble toutefois être contre le précepte de Moïse au Deutéronome ¹. »

— A vrai dire, je n'ai trouvé dans nos annales criminelles aucun cas où une pareille faveur ait été accordée; l'unique mention qui ressemble à quelque chose de ce genre, est celle-ci; ce dut être bien grave pour les contemporains :

« M^{gr} le Gouverneur ayant vu la sentence donnée à Saint-Blaise, condamnant *Jaques Baillod* à être brûlé vif à cause de ses Sortilèges, et ses biens confisqués, quoiqu'elle soit juridique, voulant user de grâce, il a, au nom de S. A., ordonné que la tête lui sera tranchée, et avec le corps enterrée, en considération de sa repentance, des prières de ses parents, et des services que ceux de cette maison ont rendus dans l'emploi aux charges de S. A., laissant le reste de cette sentence à exécuter; — et de plus par rescription au Châtelain de Thielle, M^{gr} lui a ordonné de rendre le corps aux parents, s'ils le désirent, pour l'enterrer en quelque une de leurs possessions ². »

Joignons quelques chiffres à cette étude sur le code pénal à l'usage des Sorciers. — Nous avons dit qu'une grande partie des procédures dressées par nos Cours de justice ont été détruites; cependant il en reste assez pour se faire une idée de l'épouvantable activité des Justiciers criminels. — Sur 222 Sorcières et Sorciers condamnés à la peine du feu, 17 furent jugés à être *tenaillés* avant le bûcher, 4 *traînés par un licol*, 5 à avoir la *langue percée*, 4 à être *roués*, etc.

¹ « Quand, ensuite d'un péché qui méritait la mort, un homme aura été mis à mort, et que tu l'auras pendu à un arbre, son corps ne passera pas la nuit attaché au bois; mais tu l'inhumeras le jour même, car le pendu est sous la malédiction de Dieu, et tu ne dois pas souiller ton pays, que l'Eternel ton Dieu te donne en propriété. » Deut. XXI, 22. — ² Manuels du Conseil d'Etat, 1653.

Sur ces 222 condamnations au bûcher, il y eut un assez grand nombre de *grâces* : 43 furent *étranglés* sur le bûcher, 14 *décapités*, 2 *noyés*, 10 non *tenaillés*, etc.

CHAPITRE VII.

Les frais de justice.

On pourrait s'imaginer peut-être qu'après que le condamné avait été dûment ars et brûlé jusqu'à ce que mort s'ensuive, et après que ses cendres avaient été jetées aux quatre vents de la Terre, la solennité était terminée et que chacun rentrait tranquillement chez soi pour s'y reposer des émotions de la journée ; mais telles n'étaient pas les mœurs de l'époque. Quoique, à en juger par leurs usages judiciaires et la rigueur de leur droit pénal, nos ancêtres fussent des hommes r des, ils éprouvaient le besoin de se reconforter après d'aussi grosses émotions que de voir brûler un homme tout vif. Aussi pendant qu'on brûlait le Sorcier, l'hôte de la maison-de-ville attisait ses fourneaux et préparait un bon repas, offert par la Seigneurie à tous ceux que leur office avait appelés à figurer au cortège¹.

Bien que ce soit de vrais drames, les procédures pour Sorcellerie peuvent se décomposer en quatre parties. Il y a un *prologue* qui explique pourquoi la détenue est envisagée comme Sorcière et comment elle l'est devenue ; une *narration fictive* exposant les faits et les dits de la Sorcière ; de l'*histoire*, c'est l'application de la torture, la sentence, l'exécution ; enfin un *épilogue*, les festins et les arrestations qui suivent le supplice d'une Sorcière. — Nous voici à l'épilogue.

¹ Dr Ch. Lardy.

« *Susanne Sarrasin* et *Susanne Berrudet* ont été 13 journées détenues ; leur entretien à 6 batz par jour L. 39 —

Le 12 novembre 1665, il a été dépensé lorsqu'on les exécuta, pour l'écot du Châtelain, du Maire de Lignièrès, de 4 Ministres, de 12 Justiciers, de 2 Sauthiers, de 2 maîtres d'école [qui ont sonné], soit 22 personnes à 3 livres . L. 66 —

20 gerbes de paille et 40 fagots de sarments pour la mesure L. 15 —

2 échelles L. 5 —

Pour avoir mené la paille et les sarments . L. 2 1/2

Dîner du Maître-des-Œuvres et de son valet L. 6 —

1 pot de vin pour les criminelles L. — 1/2

Total L. 134 — »

« *Michel Gauchat* et *Esabeau Junod* ont été détenus du 8 au 18 novembre 1665 L. 30 —

Le 18, il a été dépensé après l'exécution, par le Châtelain, le Maire de Lignièrès, 5 Ministres, 12 Jurés, 2 Sauthiers et le maître d'école de Saint-Blaise L. 66 —

26 gerbes de paille, n'ayant pu trouver des sarments L. 13 —

2 échelles L. 5 —

Dîner des 2 Maîtres-Exécuteurs L. 6 —

1 pot de vin pour les criminels L. — 1/2

Total L. 120 1/2 »

« *Jean Compagnet*, *Jean Gauchat*, *Pierre Fargot*, ont été détenus du 10 au 24 novembre 1665, qu'on les exécuta, à 6 batz par jour L. 63 —

Le 24 fut dépensé L. 78, après l'exécution, par le Châtelain, le Maire de Colombier, 7 Ministres, 12 Justiciers, 3 Sautiers, le Maître d'école avec le Messager L. 78 —

Dîner des 2 Maîtres-des-Œuvres L. 6 —

A reporter L. 147 —

Report	L. 147 —
3 échelles	L. 7 1/2
24 gerbes de paille et menu [bois]	L. 5 —
1 pot de vin pour les criminels	L. — 1/2
Plus 2 journées au bourreau pour avoir cherché les marques, à L. 3 par jour	L. 6 —
La paille fournie pour les criminels	L. 7 1/2
Le vin extraordinaire fourni à tous les criminels	L. 7 1/2
Au serrurier qui a raccommodé une serrure au bas de la <i>viorbe</i> [escalier en colimaçon]	L. 7 1/2
Aux charpentiers pour avoir raccommodé les blocs	L. 1 —
<hr/>	
Total	L. 183 1/2 ¹ »

Il y a 200 ans, le pot de vin se vendait donc en détail 6 gros, soit 2 batz, ou 28 centimes de notre monnaie; aujourd'hui il se vend fr. 1, d'où nous disons que l'argent vaut 3 1/2 fois moins qu'en 1665. ou que fr. 0,28 de leur monnaie équivalent à fr. 1 de la nôtre. Or les dîners coûtaient 12 batz à la Seigneurie, et 2 batz d'alors valant fr. 1, le dîner de ces Messieurs était un dîner qui aujourd'hui se payerait fr. 5 à 6 à l'hôtel, chiffre fort raisonnable. Concluons-en que nos ancêtres savaient se reconforter.

Le Bourreau ne mangeait pas avec la Cour de Justice et les Ministres. D'après quelques mentions du temps, il semble que le pouvoir regardait en horreur l'Exécuteur de la Justice; ainsi dans les registres consistoriaux de Valangin, on lit que « Ab. Coste qui s'accoste du Bourreau, boit avec lui, rompt des verres; — crierà merci et payera un ban de L. 10 (1591). » — Que dire de cette horreur des Châtelains et des Justiciers, d'hommes qui tuaient, pour le Bourreau, pour la hache qui leur servait à tuer?...

La pension de ces prisonniers se payait à raison de 6 batz

¹ Arch. de Thielle: N⁶⁸/₂₂₈.

par jour, soit plus de fr. 2,50 ; il semble que les prisonniers d'alors étaient mieux traités au point de vue de la pitance que ceux de nos jours, pour lesquels l'État ne paye que fr. 0,75. Mais il faut se souvenir qu'alors on ne gardait pas longtemps les gens en prison et que l'ordinaire des trois derniers jours était, suivant un vieil usage, monté d'une façon qui ne laissait rien à désirer, ce qui enflait la note. Il est probable que c'était pendant ces trois derniers jours que les condamnés de Thielle avaient bu les 15 pots de vin portés en compte pour L. 7. 6 gros. — Au reste, comme c'était avec les biens des Sorciers qu'on payait les frais, il n'y aurait pas à s'extasier beaucoup sur la générosité du Gouvernement.

« Moïse *Genevellet*, au nom de *Barbely* sa femme, confesse devoir à M^{re} le Châtelain Péters la somme de 230 livres faibles, qui est tant pour les missions de la détention de la dite Barbely, des sieurs Justiciers pour *répétitions* (quel mot élégant !) et examens, et de sa dépense particulière, que pour toutes choses payées à la requête du Châtelain, — et au défaut oblige ses biens. Fait ce 20 de juillet 1611, présents honnête Jean Gribollet et Claude Marthenet, Sauthier¹. »

— Barbely Genevellet avait été incarcérée le 19 juin : il y avait eu examen de témoins le 20, et jusqu'au 15 juillet, on l'avait *questionnée*, et tâché de l'*émouvoir à salut* ; le 15 juillet elle fut condamnée à être bannie pour 101 ans ; le même jour, le Gouverneur commua la peine en celle d'une réclusion perpétuelle dans sa maison ; le 20 elle est relâchée, en prêtant le serment accoutumé. — Sa détention avait donc duré un mois, ce qui fait que les frais montaient à plus de L. 7 par jour, un assez joli denier.

Il était d'autres cas qui augmentaient la somme des frais à payer par les Sorcières ou leurs parents : des gens se prétendant maléficiés réclamaient parfois une indemnité. « Le 22 janvier 1611, Pierre Bertin, *composant* au sujet des biens

¹ Arch. de Boudry : L. 130/76.82.

de sa femme exécutée comme Sorcière, donne de plus L. 30 pour le fils du maître d'école de Cortaillod, auquel elle avait donné les malins esprits¹. » Cela pourra nous expliquer pourquoi il y avait alors tant de *pauvres affligés des malins esprits*, de même que cette mention-ci : « Accordé en charités et aumônes à la femme de Guillaume Favre, de Gorgier, grandement affligée et tourmentée des malins esprits dont elle est dès longtemps possédée, L. 10, sur les parties casuelles¹. »

Mais ce n'était pas seulement après l'exécution que les Juges et les Ministres étaient en liesse, ils festoyaient pendant toute la durée de la cause, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en parcourant la pièce suivante :

« Dépenses soutenues par moi, Nicolas Verdonnet, Maire des Verrières, à l'occasion de certains Sorciers détenus aux prisons du Prince, en son château du Vauxtravers.

Pour le regard de la *Clauda Symoine*, le 28 juillet 1614, vu l'absence de M. le Capitaine et Châtelain du Vauxtravers, je suis allé vers M^{sr} le Gouverneur, pour savoir comment je me devais conduire en son endroit, *voyant le long espace de temps qu'elle était prisonnière*, et que l'on ne pouvait rien en tirer, nonobstant beaucoup de plaintes que les paysans faisaient d'elle, même qu'ayant été appréhendée aux Verrières, elle se sauva et fut fugitive passé deux ans, puis prise à la Chaux-de-Fonds et ici envoyée; sur quoi le Gouverneur ordonna de faire examen de témoins contre elle, pour reconnaître sa vie. Auquel voyage j'ai dépensé (tant moi, mon serviteur que cheval) en deux jours L. 7. —

Le lundi 1 août, je me suis transporté aux Verrières, pour m'informer de ceux qui pourraient connaître la vie de la dite *Clauda*, tant du Ministre que d'autres, que j'ai fait ajourner pour se trouver le lendemain au château du Vauxtravers, pour rendre témoignage contre elle. Où c'est que j'ai dépensé L. 2. 6 gros.

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

Le 2 août, avant de monter au château, le *petit dîner* de 26 personnes, chacune 12 gros, qui sont : Nicolas Wallier, maître Claude, Ministre à Môtiers, le Lieutenant Daniel Meuron, le Maire et le Lieutenant des Verrières, le Secrétaire de la Justice, 6 Jurés, le Concierge, les 2 Sergents du Vaux-travers, celui des Verrières, et autres L. 26. —

Le même jour, lorsque l'examen fut fait, le *grand dîner* des avant nommés et du Ministre des Verrières, 27 personnes, chacune 2 livres L. 54. —

Pour les chevaux du Lieutenant et du Ministre des Verrières, aussi du Lieutenant Meuron *qui se trouva mal* L. 3 —

Dépensé pour les 11 témoins venus des Verrières et de Sur les Montagnes, qui étaient demeurés fort tard L. 11. —

Le 3 août, avant que la Seigneurie et Justice allassent au château pour donner la question à la Clauda, suivant les *indices* qui s'étaient *témoignés* contre elle, et comme la *connaissance* de Justice l'avait porté ; petit dîner de 13 personnes : le Lieutenant Meuron, le Maire des Verrières, 6 Justiciers, le Secrétaire, 2 Sergents, le Concierge et Moïse Vauchier, aussi Secrétaire de Justice L. 13. —

En revenant du château, leur grand dîner . . L. 26. —

Pour le cheval du Lieutenant Meuron . . . L. 1. —

Le jeudi 4. Avant que de donner la *question* pour la seconde fois selon la connaissance rendue, petit dîner de 13 personnes L. 13. —

En revenant du château, leur grand dîner . . L. 26. —

Après cela, ils sont remontés *pour donner la tierce question* à la Clauda, *confirmer son procès* et *la mener sur le pont du château, si possible était*, et *pour éviter des frais*, selon connaissance de Justice. Et la Clauda fut *grandement repentante*. Pour leur souper L. 26 —

Pour le cheval du Lieutenant Meuron . . . L. 1 —

Fourni partie de la nourriture de la Clauda, à savoir le 2 août, délivré pour pain, vin et fromage . . . — 9 gros

Le mercredi, pour pain, vin et chair . . . — 9 »

Le vendredi, pour du pain, un pot de vin et 6 gros de chair, étant pour 3 jours L. 1. 3 gr.

Pour un morceau de chair et fromage . . . — 7 gr.

Le 5 août, par ordonnance du Châtelain, ils sont allés douze personnes prendre *Nicolas Aubertier* et *Guillaume Griffon*, que la *Clauda* avait accoulpés. Avant d'aller, ils ont soupé . . . L. 18. —

Ils ont pris avec eux 2 pots de vin, du pain et 2 *chandelles*, parce qu'il fallait aller sur les Montagnes et que *c'était de nuit* . . . L. 2. 6 gr.

Le samedi 6, ils les ont amenés prisonniers. Et les ayant mis en prison, ils sont venus dîner, en tout 14 personnes, à chacun 2 livres *pour avoir eu grand jeûne toute la nuit*, L. 28.

Le 7, je suis allé aux Verrières, afin qu'à la sortie du prêche je pusse tant mieux parler aux sieurs Ministre, Officiers, Justiciers et Anciens du lieu, pour me dire lesquels je pourrais faire ajourner pour déclarer la vie des dits détenus. Dépensé pour moi et mon serviteur . . . L. 5. —

Le 8, le Châtelain et la Justice sont montés pour ouir les témoins ajournés; le petit dîner de 12 personnes L. 16. —

Parce qu'il y avait beaucoup de témoins et qu'il fallait du temps pour écrire leurs rapports, on resta jusqu'à 10 heures, car s'il eût fallu aller dîner en bas et remonter au château, tous les témoins n'eussent pas été entendus, qui eût été grands frais, il fut apporté au château pour y dîner, tant en pain, vin et viande . . . L. 10. —

En revenant du château bien tard, après avoir examiné les témoins, le souper de 19 personnes . . . L. 38. —

Le jour avant, pour le souper d'un charretier qui a mené de la paille au château, pour coucher les prisonniers L. 1.

Pour le souper de vingt-quatre témoins contre *Aubertier*, à 15 gros . . . L. 30. 4 gr.

Pour le souper de onze témoins contre *Griffon*, à 15 gros . . . L. 13. 9 gr.

Pour les chevaux du Ministre, du Lieutenant des Verrières, et du Lieutenant Meuron, qui ne s'en purent retourner, occasion qu'il était tard . . . L. 4. —

Le mardi 9, petit dîner de 16 personnes avant que la Sei-

gneurie et Justice montassent au château pour interroger et confronter le Grand Nicolas Aubertier et Griffon avec la Clauda Symoine : Le Châtelain, le Ministre de Môtiers, le Maire des Verrières, le Lieutenant Meuron, le Secrétaire de Justice, 7 Jurés, le Concierge ou Geôlier, 3 Sergents dont celui des Verrières, qui était demeuré aux fins que si les détenus en accusaient d'autres, *il les appréhendât* . L. 16. —

Le même jour, *les détenus étant adjugés à la question*, tant *en vertu des accusations* que *des examens de témoins*, ils prièrent d'avoir 2 ou 3 heures de terme pour penser à décharger leur conscience : ce qui leur fut octroyé. Et afin de ne pas perdre de temps et *gagner une journée*, le Châtelain ne voulut permettre de descendre pour dîner, mais il ordonna d'apporter quelque peu au château L. 11. —

Après quoi Aubertier et Griffon ont derechef été confrontés avec la Clauda, qui leur a encor maintenu qu'ils étaient de ses complices. Sur quoi voyant les négatives des détenus et *leur opiniâtreté*, ils ont été adjugés à la question pour la première fois ; laquelle leur fut donnée. Puis il fallut souper, parce qu'il était fort tard L. 32. —

Le jour avant nommé, les Officiers des Verrières ont amené prisonnière la *Marguerite Plantemay*, qui a été accusée par la Clauda et *Guillaume Griffon* ; souper de trois personnes L. 4. —

Le 10, le Châtelain et la Justice sont montés au château pour interroger Aubertier et Griffon. Sur leurs négatives ils furent derechef adjugés à la question. Petit dîner de 19 personnes L. 19.

Leur dîner porté au château pour gagner du temps L. 15.

Après le dîner, Marguerite Plantemay a été confrontée avec la Clauda et Griffon, qui lui ont maintenu qu'elle était de leurs complices ; ce qu'elle a nié. Puis fut connu que Aubertier et Griffon devaient être appliqués à la *gehaine* pour la tierce. Ce qui leur étant déclaré, ils ont prié qu'on leur donnât délai pour penser à eux. Ce qui leur a été octroyé. Souper de 19 personnes L. 38. —

Pour le jour avant, le Lieutenant Meuron n'ayant pu s'en aller que trop tard L. 1. 8 gr.

Le jeudi 11, Griffon envoya de grand matin prier le Châtelain que la Justice ne remontât pas au château, parce qu'il *voulait se résoudre et se tirer hors de peine*, mais seulement qu'il plût monter au Châtelain, au Maire des Verrières et au Secrétaire de Justice, parce qu'il désirait se déclarer entièrement et faire rédiger par écrit les petites affaires de sa maison et amener avec eux le Ministre pour le conseiller et disposer au salut de son âme. Le petit dîner de ces quatre L. 6. —

Pour le souper, parce qu'ils furent longtemps au château, tant pour *consoler* ces pauvres détenus que pour confronter la Plantemay avec ceux qui l'avaient accusée, où Griffon fut *fort constant*, mais Aubertier et la Plantemay *fort opiniâtres* et *usant de grandes justifications* L. 12. —

Le vendredi 12, sur les opiniâtres et négatives d'Aubertier et de la Plantemay, le Châtelain et la Justice sont montés au château pour les *questionner*. Où ensuite de connaissances rendues, Aubertier a reçu la tierce torture, et la Plantemay la première. Mais des deux l'on ne put rien tirer, tellement qu'il fut connu qu'elle devait y être appliquée pour la seconde fois. — Petit dîner de 16 personnes, le Ministre et le Diacre de Môtiers y étant L. 16. —

Leur grand dîner L. 26. 8.

Après dîner, ils sont derechef montés au château pour donner la question à la Plantemay, aussi pour consoler la Claua et Griffon, et admonester Aubertier à confesser ses fautes, vu les grandes accusations qu'il y avait contre lui. Leur souper L. 32. —

Le 13. La Seigneurie et Justice remontèrent pour donner la tierce question à la Plantemay, pour *clorre et fermer le procès* de Guillaume Griffon, et le mener sur le Pont du Château, au libéré, selon coutume; puis admonester Aubertier à venir à une vraie confession, comme aucuns de ses complices ont fait. Au lieu de cela, *il s'est rendu tant*

plus revêche, tellement que la Seigneurie fut occasionnée le faire mettre *au croton et fosses* de la prison. Le dîner de dix-sept personnes, parce qu'il fallut beaucoup demeurer là-haut L. 28. —

Leur souper, quand ils revinrent fort tard . . . L. 34 —

Le souper des 2 hallebardiers qui assistèrent lorsqu'on mena Griffon sur le pont. L. 2. —

Le même jour, le Sergent des Verrières et Moïse Collon amenèrent 4 femmes des Verrières pour les confronter avec les avant-nommés qui les avaient accusés. Mais ils les déchargèrent. Souper L. 4. —

Le dimanche 14 août, envoyé le procès de Clauda Symoine et Guillaume Griffon à M^{sr} le Gouverneur, à Neuchâtel. Pour le dîner du Sergent qui avait cherché un homme, et pour Nicolas Clerc qui les porta L. 2. —

Paye du dit Clerc et son souper de lundi . . L. 4. 3 g.

Le 15. Le souper et le dîner du Sergent, qui est allé par les villages du Vauxtravers avertir les Justiciers de venir le lendemain au jugement des criminels, — et les taillables *d'amener du bois* L. 2. —

Quand le Maître-Exécuteur fut arrivé, lui et son aide firent collation (18 gros). Leur souper (4 livres) . . L. 5. 6.

Le souper de maître Daniel, Ministre des Verrières, qui vint ce même soir, *pour être tant plus matin pour savoir conseiller les pauvres criminels* L. 1. 8.

Le 16 août, jour que l'on exécuta Griffon et la Clauda. Avant que d'entrer en jugement, le petit dîner du Châtelain, des Ministres de Môtiers, des Verrières, de Saint-Sulpice, de Travers, le *Diacre*, le *Maire* des Verrières, le *Lieutenant* Meuron, les *Justiciers* qui sont M. Junot, J. Reuge, J. DuFour, P. Favre, B. Jeanrenaux, P. Guynet, J. Petit-Pierre, A. DuBois, J. Clerc, J.-J. Vauchier, G. Vauchier, J. Barellet, J. DuPrés, J. Tissot, J. DuBiedt, B. Collin, A. Martin, P. Borrel, le *Secrétaire* de la Justice, le *Concierge*, les 3 *Sergents*, — et les 2 Seigneurs du Terreau ; 33 personnages L. 33 —

Le petit dîner de l'Exécuteur et de son aide, avant que d'aller faire la masière, avec un pot de vin et du pain portés avec eux L. 3. —

L'exécution faite, le grand dîner des 33 ci-dessus, et en sus celui des deux Seigneurs de Travers qui *étaient venus voir* l'exécution, et que le Châtelain invita au nom de la Seigneurie, et J.-Nicolas Wallier qui leur tint compagnie, encore leurs deux serviteurs L. 76. —

Grand dîner du bourreau et de son aide du Vauxtravers, revenant de l'exécution. L. 4. —

Leur souper L. 3. —

Dîner de 3 *taillables*, étant *de retour de conduire les pauvres criminels* L. 3. —

Dîner de 2 *taillables*, qui ont *fendu le bois* pour faire la masière L. 2. —

Porté vers la Justice deux pots de vin, pain et fromage L. 2. —

Le cheval du Lieutenant Meuron L. 1. 3.

Le mercredi 17, *par ordonnance du Gouverneur et arrêté du Conseil*, il fallut remonter au château pour recommencer de donner la question *par le bourreau* au Grand Nicolas et à la Plantemay, voyant *leur félonie et mauvais courage*. Petit dîner de 14 personnes L. 14. —

Etant de retour du château, il fut connu qu'on remonterait après dîner pour ce que les détenus avaient prié qu'ils eussent un peu d'avis, et que l'on fît monter le Ministre pour les consoler. Grand dîner de 14 personnes . . . L. 24. 4.

Le grand dîner du bourreau et de son aide. . . L. 3. 4.

Après le dîner, étant montés au château, pour voir quel avis les détenus avaient pris ; mais ce ne fut rien, tellement qu'on leur donna derechef la question. De retour fort tard, leur souper L. 34. —

Le 18. Montés au nombre de 15 personnes au château. pour remettre à la question les détenus. Petit dîner L. 15. —

De l'Exécuteur et de son aide L. 2. —

Lors Aubertier *entra en confession*. Mais la Plantemay fut

toujours endurcie. Le dîner de ces 15 personnes et du Dia-
cre L. 26. 8 gr.

Dîner et souper de l'Exécuteur et de son aide, le Messa-
ger Josué Sallur L. 6. 8.

Vendredi 19. Petit dîner de 8 personnes, lorsque la Sei-
gneurie et Justice montèrent au château pour voir si Aubert-
tier était *constant* en ses confessions et pour rappliquer la
Marguerite à la question L. 8. —

Etant de retour, où Aubertier se *trouva constant*, et la
Plantemay toujours demeurante en son opiniâtreté. Dîner de
8 personnes L. 13. 4.

Petit et grand dîner de l'Exécuteur et du Messenger, L. 8. 8.

Le 20, lorsque l'Exécuteur et le Messenger voulurent s'en
aller, ils dînèrent L. 3. —

Vendredi 26. La Seigneurie et Justice sont montées au
château, parce que le Grand Nicolas *variait en ses paroles*, et
aussi la Plantemay. Petit dîner, avant d'aller, de 19 per-
sonnes L. 19. —

Grand dîner L. 31. 8.

On remonta au château, pour faire examen de témoins (!)
contre la *Susanne Vuillemenet*, accusée par la Symoine et
Griffon ; qui mena fort tard. Souper de ces 19, et du *Mini-*
stre des Verrières venu comme témoin L. 34. 2.

Souper de 8 témoins qui avaient attendu toute la jour-
née L. 8. —

Mardi 30. Avant que la Susanne fût appliquée à la ques-
tion pour la première. Petit dîner de 17 personnes L. 17. —

Grand dîner L. 28. 4.

Ensuite la Seigneurie et Justice sont remontées pour clore
et fermer le procès du Grand Nicolas, ce qui fut fait. Souper
de ces 17, et des Ministres L. 30 —

Le 31. Remontés au château pour donner la seconde gé-
henne à la Susanne, et voir *s'il y aurait moyen de tirer*
quelque chose de la Plantemay. Avant d'aller, petit dîner de
18 personnes L. 18. —

Où la Susanne *entra en confession*, puis pria d'avoir un

peu de temps pour penser à elle, et lui fut accordé jusqu'au lendemain. Grand dîner L. 30. —

Jeudi 1 septembre. Remontés 18, pour ouïr ce que la Susanne aurait trouvé d'avis. Ayant confessé tout ce qu'elle a commis, voulant vivre et mourir, voire le garder sur le péril de son âme qu'elle n'a commis d'autres crimes. Dont, *pour suivre à la coutume, elle fut appliquée pour la troisième fois à la torture, pour y soutenir son dire.* Petit dîner avant que de monter L. 18. —

Grand dîner au retour L. 30. —

Retournés au château, clore et fermer le procès de Susanne Vuillemenet. Etant de retour, au lieu de souper, *ils n'ont fait que boire un coup* L. 6. —

Le 2 septembre, Abram DuBois, Justicier, et le Geôlier, par ordonnance du Châtelain, *ont mené hors des terres de ce comté la Marguerite Plantemay, bannie.* Leurs dépens et souper L. 5. —

Le 3, le Sergent est allé par les villages pour faire à venir du bois et de la paille pour l'échofau. Dîner et souper L. 1. 6 gr.

Dimanche 4. Le Maître-Exécuteur est arrivé pour supplicier les détenus. Ce que lui et Josué le messenger ont dépensé avant souper, et leur souper L. 4. 4.

Le souper de maître Daniel, Ministre des Verrières, qui vint pour consoler les détenus L. 1. 6.

Le 5, jour de l'exécution. Petit dîner de l'Exécuteur et de son aide avant d'aller faire l'échafaud L. 2. —

Envoyé à 4 *taillables qui chapplaient le bois* pour l'échafaud, un pot de vin, du pain et du fromage . . . L. 1. 4.

Petit dîner des Ministres qui sont allés consoler les condamnés, savoir le Ministre de Môtiers, des Verrières, de Saint-Sulpice, de Travers, de la Chaux, et le Diacre L. 6. —

Petit et grand dîner des 4 *taillables* qui ont porté la halbarde pour la garde des prisonniers L. 6. —

Petit dîner du Concierge et des 3 Sergents . . . L. 4. —

Petit dîner du Châtelain, du Maire des Verrières, du Lieu-

tenant Meuron, du Secrétaire de Justice et de 17 Justiciers : 21 personnes L. 21. —

L'exécution étant faite, le grand dîner du Capitaine, des six Ministres, du fils du Capitaine, des 2 Seigneurs du Terreau, du Maire des Verrières, du Lieutenant Meuron, du Secrétaire, de 17 Justiciers, du Concierge et de 3 Sergents : 34 personnes L. 68. —

Dîner et souper de l'Exécuteur et de son aide L. 7. —

Un pot de vin qui fut porté vers la Justice, pour donner à boire aux criminels — 9 gr

Le 6, l'Exécuteur et son aide s'en étant allés, leur dîner L. 3. —

Lorsque la Seigneurie fit saisir la Susanne, Jérémie Besancenet le Concierge a été envoyé aux Verrières pour la saisir prisonnière, son dîner L. 1. 4.

Bien tard, le même jour, il l'a ramenée, accompagné du Sergent des Verrières, de Jaques Christin et Moïse Collon, leur souper, et dîner le lendemain, parce qu'ils ne purent s'en aller le lendemain que tard, occasion du mauvais temps L. 12. —

Ecritures du procès de la Clauda Symoine et l'examen des témoins L. 6. —

Ecritures concernant les 26 témoins qui ont rapporté contre Aubertier L. 6. —

Pour son procès, la façon L. 5. —

Pour les rapports de témoins faits contre Guillaume Griffon L. 5. —

Pour son procès criminel L. 5. —

Pour l'examen de témoins contre la Susanne Vuillemenet L. 5. —

Pour la façon de son procès criminel L. 5. —

Pour un voyage fait à Neuchâtel, vers M^{re} le Gouverneur, porter les procès de N. Aubertier et de Susanne Vuillemenet. Les frais que j'ai soutenus en ce voyage, *l'espace de trois, moi, mon serviteur et cheval* L. 10. —

Pour avoir fait ce compte le 1^{er} novembre, pour le Capitaine, Lieutenant et autres officiers L. 10. —

La présente dépense a été vue et diligemment calculée, article après autre, par M^{sr} le Capitaine et Châtelain du Vauxtravers, en présence du sieur Lieutenant Meuron et de moi, notaire soussigné, et se monte à la somme de L. 1427. 10 gros, sauf erreur de calcul, et ce qu'il plaira ordonner à M^{sr} le Gouverneur. Fait le 2 novembre 1614.

N.-F. VERDONNET.

(Ces parties ont été passées et allouées à N.-F. Verdonnet, sur ce qu'il devait à S. A. en décharge de feu Esaïe Hory.)¹»

En 1614, le vin se vendait, au Val-de-Travers, 9 gros le pot, soit 3 batz ou fr. 0,42; aujourd'hui fr. 1,25 en moyenne; 4 batz ou la livre vaudrait donc fr. 1,65 environ; les dîners *grands* ou *petits* de 1614 auraient donc coûté à l'Etat plus de fr. 2,350. — Ajoutez à cela les honoraires que Châtelain et Justiciers percevaient, et vous verrez ce qu'il en coûtait pour rendre la justice; au Vauxtravers, les Justiciers avaient 5 batz par jour s'ils n'avaient fait qu'une visite au prisonnier, 8 s'ils en avaient fait deux; ceux qui venaient de loin recevaient en outre 6 batz de surplus pour chaque procès. La journée du témoin déposant dans son ressort était de 4 batz.

Les biens des suppliciés étaient acquis au fisc; ils servaient à payer les frais. Une note en marge du compte que nous venons de transcrire porte: « Faut apporter attestation des moyens des suppliciés! »

Dans le principe, il paraît que les jurés de certaines juridictions ne recevaient pour tout payement que le repas du milieu du jour, le grand dîner; au moins c'est ce qui semble résulter de cet ordre du Gouverneur (28 avril 1580): « A été commandé au Maire de Bevaix de se saisir du *corps* de *Perrenon*, relicte de Claude *Tinembart*, de Bevaix, parce que par le procès criminel de *Michel*, fils de feu Claude *Ganguillet*,

¹ Gr. Arch.: Z ²²/₁₈.

exécuté pour cas de sorcellerie à Gorgier, elle a été accusée d'être complice avec autres Sorcières et Sorciers, et mener icelle aux prisons fortes de Madame à Colombier ; puis sera commandé au Maire de Colombier de prendre 4 de la Justice de Bevaix et autant de Colombier, pour l'examiner selon coutume. Et pour chacun jour leur sera donné un repas et non davantage ; que si les dits de Bevaix ne veulent venir, l'on commandera aux Justiciers de Colombier de passer outre à l'examen et procédure selon coutume¹. » Bevaix faisait alors partie de la Seigneurie de Colombier. — Cependant, en 1565, on avait fixé la journée des Jurés de Justice inférieure à 20 sols. En 1628, le trésorier-général Mouchet (Capitaine de la Juridiction criminelle de Colombier) écrivait à l'Ambassadeur Mareschal : « Vu les frais qui se trouvent *excessifs* en la détention et exécution des criminels, nous avons trouvé à propos, M. le Procureur et moi, de donner à chaque Justicier, en cette saison dure et en attendant qu'il en soit autrement ordonné, 12 batz travaillant dès le matin au soir, et que le nombre n'excédera 4 Juges avec le Maire, Gréphier et Southier, et qu'à midi on leur fît bailler une couple de pots de vin et un peu de pain et fromage, jusqu'à 4 ou 5 livres, lorsqu'ils seront obligés de vaquer toute la journée à l'examen de plusieurs, car autrement ils se dégoûteraient et ne tiendraient pied ferme². »

Quelle impression reste-t-il après la nomenclature, la liste de petits dîners, de grands dîners, de soupers, etc., établie par F. Verdonnet ?... L'idée que c'étaient plus ou moins des époques de galas, que les temps où l'on procédait contre les Sorciers ! — Les voyez-vous, ces Châtelains, ces Maires, ces Lieutenants, ces Justiciers et ces Ministres de l'Évangile, le ventre à table, se goinfrant sans bourse délier, même jusqu'à se trouver mal, pendant que des malheureux agonisent à la géhenne, — la géhenne, le seul mot qui fût vrai dans ces causes.

¹ Manuels du Conseil d'État. — ² Gr. Arch. : M²⁰/₂₄.

.
.
.

Nos historiens ont dit que les sentences contre les Sorciers n'étaient que justes, que le glaive de la Justice, tout sanglant qu'il paraisse, n'a frappé que justement, que les Juges pour Sorcellerie sont des juges éclairés et de très-graves magistrats.... Chacun doit en être convaincu.

LIVRE IV

LA SORCELLERIE AU XVI^e ET AU XVII^e SIÈCLE

1. Règne de Lucifer. — 2. La Youkke. — 3. Les Sorcières. — 4. Les Bonnes-femmes. — 5. Les Malins-Esprits. — 6. Neuchâtelois et Africains.
-

CHAPITRE PREMIER

Règne de Lucifer.

En général, les procédures sont d'une uniformité saisissante sur le rôle de Satan.

Suivant sa vieille et traditionnelle coutume, c'est toujours lorsqu'un des pauvres humains se trouve dans un moment de colère, de tristesse, de jalousie, d'amour déçu, de profond découragement, de noir chagrin, ou dans la misère, que Lucifer apparaît.

Parfois il se présente brusquement : à peine a-t-on jeté un juron, a-t-on poussé une plainte, qu'il est là ; il faut se garder de l'appeler à son aide ; on peut être pris au mot. Ou bien on le voit de loin, au coin d'un bois, sous un vieux biaissonnier. Il rôdait souvent en certains endroits, dans la ruelle Maillefer, sous le *Mûrier* et le *Pommier* de Neuchâtel, par exemple.

Il est richement vêtu : telle Sorcière l'a vu en *pourpoint rouge et chausses noires*, en *pourpoint jaune, bonnet vert et*

*chausses noires, en pourpoint noir et chausses grises, en bigar-
rures comme un arlequin, ou tout en vert, tout en noir. —*
Telle autre l'a aperçu en costume d'huissier, *moitié blanc,
moitié noir*, ou costumé de *noir avec des passements d'or et
d'argent*, ou habillé de *jaune, de rouge, de bleu, de violet, de
brun, de gris, de tanin*, rarement de *blanc*. D'autres l'ont vu
costumé à la française, ou de *drap pers à la suisse*; une Sor-
cière déclare qu'il était *honnêtement habillé de vert*. Sa tête
est couverte d'un *bonnet à la poisotte*, d'une *toque à panache*,
d'un *bonnet vert*, d'une *cape rouge*, d'un *chapeau grand ou
retroussé, gris ou noir, gris et fendu d'un côté avec un pa-
nache vert*, ou *vert avec un plumet vert*. — Bref! la garde-
robe du Diable est des mieux garnie: toutes les couleurs et
les nuances de l'arc-en-ciel y figurent.

Sa démarche n'a rien de particulier: *il va boitement,
comme s'il était las; il chemine lentement à cause de ses petites
et prinmes jambes. Court et grand, il est maigre et gros; il a
un visage noir, brun, tout velu, une grande barbe ou bien il
n'en porte pas; il n'a point de blanc aux yeux*, etc. La des-
cription la plus complète est celle d'une Sorcière de vingt
ans: « Il était habillé de vert et avait un fort petit visage,
la face noirâtre et de mauvaise couleur; ses chausses étaient
fort larges et tout appondues jusque sur les pieds, qui étaient
comme ceux d'une bête; son pourpoint était fort grand, et
il semblait ne rien y avoir dedans; il portait un chapeau
noir fort enfoncé en sa tête, avec un panache violet et vert,
attaché d'un grand ruban vert; il tira son chapeau et me
salua en me touchant la main, la sienne étant fort rude et
âpre¹. » — Cela rappelle un peu le croquis du chroniqueur
Raoul Glaber, qui reçut plus d'une fois la visite du Diable,
car dans ce bon vieux temps, tout le monde l'avait vu ou
croyait l'avoir vu, ce qui est à peu près synonyme: « Du
temps que j'habitais le monastère de Saint-Léger, je vis, une
nuit avant matines, paraître devant moi, au pied de mon lit,

¹ Gr. Arch.: C et F²³/20.30.15.

un petit monstre hideux qui avait à peine figure humaine et qui me réveilla en saisissant le bord du lit où j'étais couché; et en le secouant avec violence il me dit : Tu ne resteras pas plus longtemps ici ! Autant que je pus m'en assurer, il me semblait avoir une taille médiocre, — un cou grêle, — une figure maigre, — les yeux très-noirs, — le front étroit et ridé, — le nez plat, — la bouche grande, — les lèvres gonflées, — le menton court et effilé, — une barbe de bouc, — les oreilles droites et pointues, — les cheveux sales et raides, — les dents d'un chien, — l'occiput aigu, — la poitrine protubérante, — une bosse sur le dos, — les fesses pendantes, — les vêtements malpropres, — enfin tout son corps paraissait d'une activité convulsive et précipitée. — J'étais tout épouvanté : le fourbe grinçait des dents en répétant : Tu ne resteras pas plus longtemps ici ! »

Voilà qui n'est pas trop rassurant. Pour détruire l'effet de cette peinture un peu forte en couleur (car il faut avouer que ce chroniqueur avait l'œil investigateur au possible), disons que le plus souvent Lucifer ressemblait à s'y méprendre au commun des badauds qui se promenaient sur la Terre à cette époque. Rien d'extraordinaire dans sa personne, sinon ses pieds ou ses ongles, et une Sorcière, *Clauda Gauthier*, déclara même que « à son avis, il était beau homme, bien vêtu avec des chausses blanches ¹. » Quelquefois il emprunte la figure d'un mort aimé, car *Jaqua Boyvin* confessa, que « venant de la Prise-Boyvin et portant son enfant en ses bras, elle était bien triste et déconfortée de la mort de Jean Boyvin son mari et disait à son fils : *Mon enfant, tu n'as plus de père !* Tout à coup un homme vêtu de noir apparut, lui étant avis *que c'était son mari* ².... »

Après que le mortel infortuné auquel le Diable s'est montré, l'a salué, le dialogue s'engage.

Comme Satan sait lire dans les cœurs, il va droit au but. Il demande pourquoi l'on est triste ou fâché. Il est patelin ;

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₂₄. — ² Id. : L ¹³⁰/₄₂.

ses manières rappèlent celles du chat. Il emploie des formes élégantes ; il caresse de la langue et entre bientôt dans les secrets de son interlocuteur. Le Diable le plaint de ses chagrins ; il le retirera de la misère. Il s'intéresse à lui, donne des conseils ; il rend même de petits services : un jour il pousse la complaisance jusqu'à charger un faix de ramées sur le dos d'une pauvre femme qui en se lamentant avait appelé le Diable à son aide ; prompt comme autrefois la Mort à l'appel du bûcheron, Lucifer était accouru et n'avait quitté la forêt qu'avec une adepte de plus¹. — *Barbely Renaud*, de la Gratta, raconta que, revenant un soir du moulin, chargée d'un sac de farine, le Diable lui aida à le porter jusqu'au-dessus de Chambrelieu². — Et *Guillaume Vauthier*, que, 40 ans avant son emprisonnement, venant de Plamboz avec un char de foin, et passant à Kudret, où il tomba une roue de son char, il était grandement fâché et en souci de quelle façon il pourrait relever ce char et remettre cette roue. Un homme vêtu de gris lui apparut, assez grand et puissant, qui lui dit de se donner à lui, qu'il lui aiderait, et de fait il lui aida à relever son char et remit la roue³. — *Abram Descombes* se trouva dans le même cas, ainsi que *Antoina Preudon*.

Après être entré dans les bonnes grâces de ceux qu'il veut séduire, il présente ses services sans parler d'abord de reconnaissance à lui témoigner. Aux pauvres, il offre le bien-être ; aux amoureux sans espoir, l'objet de leurs désirs ; aux rancuniers et aux jaloux, une sûre vengeance ; à tous de l'or. Il en fait miroiter devant les yeux, il en fait sonner tant et tant que les merveilles entrevues par les personnages des contes arabes sont des pièces de vingt francs à côté de trésors.

A ce moment, il arrive assez souvent que la Sorcière tentée baisse les yeux pour réfléchir à ces étranges propositions. Horreur ! que voit-elle ? l'homme qui lui parle a des pieds

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/147. Thielle : N⁶⁸/52. — ² Colombier : N⁶⁵/28. — ³ Boudry : L¹³⁰/71.78.

ressemblant à ceux d'un *cheval*, d'un *bœuf*, d'une *chèvre*, d'un *chat* !... Peut-on imaginer quelque chose de plus repoussant ? Le Diable est bien sot, vraiment, d'apparaître avec de pareils pieds ! Que ne se montre-t-il tout à fait tel que le poète le peint :

« Vous figurez-vous
Ce Diable habillé d'écarlate
Bossu, louche et roux ?
Un serpent lui sert de cravate ;
Il a le nez crochu,
Il a le pied fourchu :
Sa voix rauque, en chantant, présage
Au château grand remûménagement ! »

Mais, disent nos procédures, s'il a toujours le pied d'un animal, le Diable n'a que rarement de *hideux ongles* et des *mains de feu* ou *toutes noires* ; il n'a point de queue, pas de cornes.

Tout épouvanté, cependant, le mortel qui cause avec le Démon se recommande à Dieu. Instantanément celui-là s'évanouit. Mais le Diable est tenace ; il reparait bientôt et rentre en conversation. Les malheureux tentés se familiarisent avec ce qu'il y a de choquant dans la personne du Roi des Enfers et s'enhardissent jusqu'à lui demander son nom. Quelquefois (et alors les procédures le notent comme circonstance aggravante) le personnage auquel Satan fait des propositions cède du premier coup et n'appelle point Dieu à son secours.

Lucifer décline toute une kyrielle. Ses noms sont aussi nombreux que les nuances de ses pourpoints : il y a, dit-on, dans ce bas monde des princes partageant ce privilège avec le Roi des Ombres. Il déclare se nommer le *Diable*, le *Démon*, l'*Ennemi*, l'*Esprit*, *Satan*. — Mais le plus souvent il s'affuble de noms baroques : *Piérasset*, *Robin*, *Miguet*, *Chermet*, *Carabin*, *Sulpy*, *Phrin*, *Volet*, *Jean de Vert*, *Sorcî*, *Roguet*, *Affaron*, *Rapha*, *Mermouche*, *Piquemouche* (contrefaçon de Béalzébut), *Jamin*, *Jacobé*, *Maniguet*, *Pouillet*, *Volan*, *Mur-*

guet, Piépla, Rago, Maître Mathurin; — ou bien il prend impertinemment des noms révéérés : *Gabriel, Moïse, Abraham, Jérémie, Samuel, Jonas, Isaac, Jacob, Joseph, Benjamin, David, Pierre, Jean*, — ou bien encor il se vêt de la défroque d'un simple mortel; il est alors *Martin, Guillaume, Vuillemin, François, Manuel, Maurice, Claude, Amyot, Henri*. Parfois il pousse l'ironie jusqu'au blasphème. il déclare s'appeler *Théophile*.

Après avoir décliné son nom, si Satan voit qu'on est disposé à causer encor avec lui, il rit dans sa barbe.

Il redouble ses assauts. Il abonde en paroles persuasives. — Femme, est-ce un chagrin d'amour qui te tourmente? j'ai des secrets irrésistibles pour ramener les infidèles, les volages, et pour balayer d'un cœur aimé les antipathies et la froideur : *Jeanne Garnachon* se laisse tenter parce que le Diable lui dit : Va, donne-toi à moi; je ferai bien que tu auras *Pierre Udriet* à mari et qu'il laisse l'autre qu'il a promise¹. *Esthevenon Berthoud*, qui pleurait parce qu'elle était veuve, écoute le Démon qui lui dit : Ne pleure pas, je te veux trouver un mari!² — Est-ce la jalousie qui te tourmente? ton voisin a-t-il trop de chance? le vent souffle-t-il trop bien dans l'aile de son moulin, ou l'eau y arrive-t-elle trop abondante? ses bœufs sont-ils de trop *bon agru*? ses vaches donnent-elles trop de lait? ses brebis trop de laine? la grêle ne ravage-t-elle pas assez souvent ses champs et la foudre respecte-t-elle trop les girouettes de ses toits? — J'ai des remèdes à tout cela. — As-tu soif de science? veux-tu revêtir une puissance semblable à celle dont parlent les légendes qui ont bercé ta jeunesse? une puissance qui te fasse un piédestal presque divin? Rien n'est plus facile! — Pareille proposition fut faite à *Jean Coste*; car un de ses voisins présent à la tentation, l'empêcha de résister plus longtemps en lui disant : *Regarde, il y a beaucoup de chênes dans le Chânet, si je voulais, ils te sembleraient tous des hommes!*³ — C'est aussi ce

¹ Arch. de Neuchâtel : N 60/160. — ² Boudry : L 130/35. — ³ Id : L 136/84.

qui amena le malheur de *Marguerite Basin*, qui, désirant semer de lin son ouche avait prié un Sorcier d'Enges de la lui arrer. Il lui aidait à porter la seille où était le grain ; après avoir fait un sillon, il vint à lui dire : Ne me donnerais-tu pas pour un *rabat*, si je te faisais croître ton lin de ta hauteur ? — Oui, voire deux, mais ce n'est pas à toi. — Je connais un homme pour cela. — Lequel apparut soudain derrière la haie de l'ouche, habillé de noir¹...

Le Diable voyant bien disposé celui qui l'écoute, frappe le dernier coup : *Me prends-tu pour ton Maître ?* — A peine fait-on un signe d'acquiescement que le Diable en a pris acte. Il fait renier Dieu, Créateur et Rédempteur. Puis il faut l'adorer et lui rendre hommage. En entrant dans cette vassalité, on baise le Sire au derrière, à la hanche, à la main, à la jambe. Il *marque* son nouveau serviteur d'un coup de griffes ou d'un coup de dents qui cause de grandes souffrances ou une légère douleur.

A dater de cet instant, le Diable entrait dans ses fonctions de Seigneur et Maître, et plusieurs procédures constatent qu'aussitôt le baiser d'hommage donné, la nouvelle Sorcière recevait un grand coup de pied à l'estomac. Mais d'habitude le Démon était plus doux ; il se montrait alors distributeur et de richesses et de puissance. Il puisait à pleines mains dans ses poches, vastes comme les coffres de Rothschild, et remplissait la bourse de ses adeptes. — Enfin, le Sire de l'Enfer donnait ce qui devait les faire puissants entre tous, ce qui devait les rendre comme des dieux, dispensateurs de la vie et de la mort, — de nombreux poisons sous la forme de poussières *noires, vertes, bleues*, le *pusset* ou *pousset*, la *pucerette*, — de graisses *vertes, grises, noires, rougeâtres, blanchâtres*, d'herbes pour en extraire des suc vénéneux, d'aiguilles et d'épingles avec lesquelles les Sorcières piquaient, de bâtons de coudre pour frapper, etc. Ainsi armés les Sorciers devaient s'en retourner dans la Société et y *faire mourir gens et bêtes*.

¹ Landeron : S $\frac{1}{25}$.

Très-rarement Satan promettait une récompense à celui qui exécuterait ponctuellement ses ordres. Nous n'avons trouvé qu'un petit nombre de Sorcières indiquant un salaire en argent comme clause de leur pacte : A *Jaquette Rougemont* le Diable promet 3 gros par personne ou par animal qu'elle ferait mourir; mais il ne lui donna jamais rien; — à *Clauda Henry* 3 gros aussi; il lui fit une avance de 3 gros qui se trouvèrent faux, à son grand mécontentement, car elle voulait en acheter du poisson, — à *Marguerite Aubert*, un sol de roi par gens ou bête, — et à *Catherine Pigeon* 3 gros¹.

Quelques Sorciers insérèrent des conditions et des clauses de nullité dans leurs pactes; mais hélas! malgré toutes les duperies de Lucifer, ces clauses n'annulèrent aucun pacte. En reniant Dieu, plusieurs Sorcières posaient au Diable la condition de n'être pas obligées d'aller au Sabbat. Il demandait un gage :

« *Marie Veuve*, âgée de 66 ans, après avoir été trois fois à la Secte, donne 2 batz à son Maître pour n'y plus retourner, ce qu'il lui accorde. — Le Diable sollicitant souvent *Marguerite Jacquier* d'aller à la Secte, elle lui répondit un jour qu'elle ne pouvait sortir de sa maison à cause de son infirmité; il lui dit que si elle n'y allait pas, il la battrait, ou bien qu'elle lui donnât un gage; lors elle demanda quel gage il voulait, répondit : quelque linge ou autre chose; comme elle avait encor *une chemise* de feu son mari, elle la lui donna à l'instant; depuis elle ne l'a pas revu. — Ne voulant plus faire de mal, et désirant ne plus se trouver aux danses, une Sorcière fit cet accord avec son Maître : tous les quart-temps elle lui donnerait, pour s'en exempter, un batz qu'elle lui porterait au-dessus du village de Saint-Blaise, sur Rochetta; ce qu'elle fit. Elle le mettait sous une pierre, et il était aussitôt emporté, son Maître venant le quérir. — Une quatrième dit qu'elle fit promettre à son Maître de ne pas la contraindre d'aller à la Secte, moyennant gage : lui

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/9.12.17.29.

ayant donné la première fois un *vieux couteau*, elle fut environ demi-an sans le revoir; puis elle lui bailla deux batz. — Afin d'être exempte d'aller souvent à la Secte, une autre lui donnait quelques *lames de couteau* et *vieilles fermentes*. — Le Maître de *Guillama Bertin* la sollicitant pour la mener à la Secte, elle le pria de l'excuser ne voulant être reconnue; à quoi il s'accorda moyennant un *cruche* de cense, qu'elle devait lui donner toujours en Saint-Martin, sur le portail de la porte derrière de leur cave, qu'elle a toujours payé.

» *Pierre Girardier* : son Maître lui ayant commandé de se trouver à la Secte, il répondit qu'il n'en ferait rien, étant un trompeur, et qu'il aimait mieux lui donner quelque chose; ils vinrent d'accord pour *demi-batz* qu'il promit de lui donner tous les ans, sur la veille Saint-Martin, sur une *grosse pierre grise*, sous le chemin de Fretereules. Lequel demi-batz il a payé les deux Saint-Martin passées. — *Sara Crible* : son Maître l'ayant trouvée, il la tança de ce qu'elle s'était desaisie de son pusset. Elle promit de lui donner un gage, à quoi il s'accorda; et lui donna un *vieux couteau* et un *vieux fer de cheval*, sur le jour avant la Saint-Jean. Mais ne s'en contentant, son Maître la vint trouver, il y a cinq ans, et ils firent un autre marché : qu'elle lui donnerait pour ne se trouver à la Secte, un *cruche*, la veille de la Saint-Jean, et le lui mettrait sous une planche près des courtils, ce qu'elle fit. — La plus curieuse de ces confessions est celle de *Blaisa Guya* qui déclare que, pour ne pas aller à la Secte, elle baillait à son Maître une *semelle de soulier* ! »

Ajoutons que le Diable apparaît quelquefois sous la forme d'un *bélier*, d'un *chien*, d'un *loup*, d'un *cheval*, d'un *ours*, d'un *chat*, d'un *taureau*, d'un *lièvre*, d'un *bouc*, d'un *aigle*, d'un *oiseau*, presque toujours *noirs* : Il semble affectionner d'une façon particulière la couleur noire avec le vert. Nos procédures nous apprennent que sous son enveloppe animale il conservait sa langue de démon, qui, pour avoir parfois des sons *rauques*, n'en était pas moins fort séduisante, au moins si l'on en juge par les effets.

Il donnait rendez-vous pour le prochain Sabbat.

En quittant sa nouvelle servante, Satan se laissait aller mais rarement à une caresse : en s'éloignant de *Collette Beney*, il la baisa sur la joue.

Le Diable avait à peine disparu, que le nouveau Sorcier mettait la main dans sa poche, pour palper l'or maudit et le voir rutiler devant ses yeux. Sur-le-champ il s'apercevait que s'il y avait une dupe dans le marché conclu, c'était lui : l'or du Démon s'était transformé... Il ne palpitait que des *feuilles de chêne*, de *hêtre*, de *bouleau*, quelques petites *brollyeries* ou *pierrettes*, des *boutons* d'habits, des *anneaux* de laiton, etc. Ou bien c'était de la fausse monnaie. Cependant il y avait presque toujours une pièce de bon aloi : rarement un écu, un batz souvent.

On reconnaît ici la fertilité d'esprit du Clergé. Pendant la période catholique, durant le XV^e siècle, temps des Inquisiteurs, on n'avait pas songé à contester sur la valeur de la monnaie ayant cours dans les Etats du Diable ou sortant de ses ateliers. Mais avec la Réformation, cela changea. Satan est le menteur par excellence, c'est le Père du Mensonge, il ne peut que mentir : l'or qu'il donne à ses sectateurs est de la monnaie fausse ; ou plutôt par le grand pouvoir dont il dispose, il éblouit les yeux de ses victimes, les faibles dans la foi, il leur fait voir toutes les feuilles de la forêt changées en pièces d'or. — Ce serait un trop grand appât pour les pauvres, disaient Châtelains et Ministres ; en apprenant qu'ils peuvent devenir riches au prix de leur âme, beaucoup n'hésiteraient pas à conclure le pacte sacrilège ; il faut couper le mal par la racine et creuser des trappes dans le chemin du Diable. — Ils auraient bien fait de présenter de cette manière l'histoire tout entière des pactes de Sorciers ; et dire que tout ce que le Diable avait donné, s'évanouissait : mais non, les Sorcières jouissent en paix d'autres dons de Satan, de dons plus funestes que l'or, des poisons qu'il leur a remis. On laissait aux mains des Sorcières ce qui plus tard les faisait condamner.

Mais d'après nos procédures le Diable ne donnait pas seulement des graisses pour faire mourir et de l'argent pour aider à vivre; il protégeait ses adeptes à ce point que parfois il se faisait médecin et les guérissait. « *Perrenon Tail-
lon* confesse qu'étant tombée, elle s'était mis l'un de ses bras hors de son lieu; le médecin l'ayant raccommodé et rattaché, son Maître vint vers elle, comme un gros chat gris, lequel avec ses ongles lui détacha et ôta l'emplâtre, puis *froya* le bras de sa graisse, de quoi elle se trouva mieux. Et mettant ce chat sur son bras, il était fort pesant¹. » — « *Jean DesCombes* dit que s'en allant en un certain pré, il rencontra l'Ennemi son Maître, qui lui dit s'il avait fait prendre à ses bœufs malades les matières que dernièrement il lui avait données; répondit qu'oui et qu'ils s'en étaient bien portés². »

C'était dans la Sorcellerie, une hérésie que les Châtelains et les Ministres se hâtèrent de combattre par les confessions mêmes des Sorciers, — comme aussi tous les récits qui parlaient *en bien* de Messire Satan. — « *Adely Ballejan*, de Cernier, dit qu'il y a vingt ans, elle descendait d'un certain leur pré, ayant grand regret de ce qu'elle avait mal aux yeux. Elle allait se déplorant, lamentant et désolant, et arriva un peu au-dessous des auges de la vacherie de Lignièrès; elle rencontra en son chemin le Diable en forme d'homme habillé de couleur grisonnée, avec un chapeau gris, ayant les pieds ronds, lequel lui dit qu'elle avait mal aux yeux, mais que si elle voulait se donner à lui, il lui baillerait de la graisse pour les guérir, voire de l'argent pour l'enrichir. Lui ayant demandé son nom, il dit qu'il s'appelait Benjamin. Comme mal avisée, obtempérant à sa volonté, elle se donna à lui et renia Dieu, puis lui fit hommage en lui baisant une jambe. Il lui donna de la graisse et certaines affaires dans son devantier, lui disant que c'était de l'argent; mais reconnaissant sa légèreté, elle invoqua le nom de Dieu,

¹ Arch. de Boudry : L 130/74. — ² Landeron : S 1/11 b.

et il s'évanouit. En allant contre la maison, elle trouva que ce n'étaient que des feuilles de chêne, et certaine brouillerie qu'elle jeta à terre. Ayant incontinent éprouvé la graisse sur ses yeux, elle reconnut qu'elle ne lui faisait que grande douleur, ce qui fut la cause qu'elle la jeta aussi en terre ¹. — *Suzanne Dubois* dit y avoir quinze ans que, sortant de sa maison, étant en grande douleur en son corps, de la maladie de la goutte, s'en déplorant et lamentant grièvement, comparut devant elle un en forme d'homme habillé de noir, portant boîte comme mercier, parlant langage savoyard, lequel la consola fort amiablement, lui demandant ce qu'elle avait d'ainsi se lamenter. Le lui ayant déclaré, il lui dit qu'il voulait lui délivrer de la graisse, moyennant quoi elle serait incontinent délivrée, étant expert médecin. La prit; mais le même soir, en s'engraissant vers le feu, sentit s'augmenter la douleur. Cependant lui ayant dit qu'il était le Diable et la voulait guérir, elle se donna à lui ².»

Satan poussait la complaisance jusqu'à jouer le rôle de bête de somme, vis-à-vis de certains Sorciers, non-seulement pour aller à la Youkke, mais pour leurs affaires particulières: «*Jean Berger* rapporte qu'à la Saint-Martin dernière, il passa à Morat pour aller à Berne, à la foire; étant en une fin de champs, il monta sur son Maître qui était comme un bouc, lequel le porta jusqu'au-delà du bois de Berne; mais arrivé là il le jeta bas si rudement qu'il en fut tout étourdi³. — «*Marthe Jaquet* dit que l'Ennemi son Maître la trouvant proche de leur maison à Lignièrès, la prit sur ses épaules, puis la porta le contremont de Forel. Mais pour ce qu'il lui faisait mal à une jambe, elle le lui dit, en nommant le nom de *Jésus*; et partant tout incontinent, il la laissa choir⁴. »

Le désir de trouver des défauts au Diable était poussé si loin, qu'on forçait les Sorciers de confesser des histoires où l'extraordinaire devient sottise pure: «*Guillaume Vauthier*,

¹ Arch. du Landeron: S ¹/₄. — ² Valangin: R ¹/₂₂. — ³ Boudry: L ¹³⁰/₇₅. — ⁴ Landeron: S ¹/₄.

torturé, conte que dix-huit ans auparavant son enclume lui fut prise; il demanda à son Maître ce qu'elle était devenue. Répondit que c'était lui qui l'avait portée à la Prise de Michel Perroud, où se tenait Le Carassa, disant qu'il avait cela fait parce que lui Vauthier ne le payait annuellement de ce qu'il avait promis par la cense contractée entre eux. Partant ils conclurent qu'il la laissait à son Maître pour 18 écus. Il ne laissa pourtant d'aller lui et Jean Audetta vers Le Carassa, sur l'espérance de trouver l'enclume. Où étant, celui-ci leur dit que la nuit que l'enclume fut prise, l'on avait mené grand bruit dans la maison, mais que d'enclume il n'en avait rien vu. Plus tard son Maître lui dit qu'il avait *vendu l'enclume à un serrurier de Soleure*¹. » — Le Diable devenu voleur, brocanteur!

Voyons quelques scènes de pacte, d'après les procédures :

« *Jean DesCombes* confesse y avoir environ cinq ans que, se désolant de ce qu'il perdait plusieurs pièces de bétail par maladie, dont il avait grand dommage, le Diable s'apparut à lui au pont derrière le moulin Gauchat, en forme d'homme habillé de noir, lequel lui demanda ce qu'il avait. Lui ayant dit son regret, il lui répondit qu'il lui aiderait bien et lui donnerait même des matières pour guérir ses bœufs malades, moyennant toutefois qu'il voulût se donner à lui et lui obéir; et lui ayant demandé son nom, il dit qu'il s'appelait *Jacobé*. Sur cela, comme pauvre mal avisé, il obtempéra à sa volonté, se donna à lui, renia Dieu, son Créateur et Rédempteur: puis *Jacobé* le marqua sur l'épaule gauche².

« *Adam Loclat* dit y avoir dix à onze ans qu'il descendait de la *jeure* avec un char de bois qui vint à se renverser et donna le tour; le crochet de la chaîne le surprit par une jambe et le serra si avant que bonnement il ne s'en pouvait allibérer. Commença sur cela à se regretter, jurer et maugréer, si bien que le Diable s'approcha de lui, en forme de *cheval*. Lequel lui dit que s'il voulait se donner à lui, il lui

¹ Arch. de Boudry : L 130/71.78. — ² Landeron : S 1/11 b.

aiderait bien et le mettrait hors de peine ; ce qu'il fit à l'instant. Et comme pauvre mal avisé, il se donna à lui et renia Dieu. Le Diable lui dit s'appeler Benjamin ¹. »

« *Abram Perrin* dit y avoir quatre ans que, retournant de la Neuveville à Lignièrès, se regrettant de certaine fâcherie et débat qu'il avait eus au dit lieu, il arriva à la Planche-du-Rafour ; frappé d'un vent chaud, il se trouva dans *une salle toute dépeinte*, dans laquelle il y avait plusieurs personnes masquées qui sautaient et dansaient ; et un grand homme rousseau, en forme de marchand, s'approcha de lui ; il lui demanda qui il était ; répondit être Sathan. Sur cela ayant réclamé Dieu, tout s'évanouit et il resta seul avec *Jean DesCombes* (dernièrement exécuté), qui se trouva auprès de lui et dit n'avoir su qu'il était à la Neuveville, il aurait suspendu pour venir de compagnie. Comme ils furent arrivés à l'entrée de la fin de Lignièrès, le Diable apparut derechef en même forme que dans la salle ; il le persuada de se donner à lui, sous plusieurs belles promesses, même sur l'avis et persuasion de DesCombes qui l'assurait de toute assistance de sa part ; sur quoi comme pauvre malavisé il se donna à lui et lui fit hommage en le baisant à une main, et en reniant Dieu. Et cela sous les conditions suivantes : 1° Qu'il ne le marquerait point ; 2° qu'il ne le contraindrait d'aller à la danse ; 3° qu'il l'assisterait d'or et d'argent bon et maniable ; 4° qu'il servirait cet or et argent à tout et pour tout ; 5° qu'il ne lui donnerait aucune graisse et poussière pour en faire mourir gens et bêtes. Ce qui lui fut accordé par l'Ennemi qui s'appelait Jacob, lequel en même temps lui donna quelques ducats et pistoles, qu'il trouva le lendemain être convertis en pierrettes et autres menus bois, *ce qui lui causa depuis très-grand regret dans son cœur*, tellement qu'il s'écartait toujours à part de sa femme pour se mettre en oraisons afin d'être délivré de la vision de l'Ennemi son Maître ; nonobstant quoi il fut obligé d'aller à la Secte et s'aida même à faire la grêle à Fontaine-Chêne ². »

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₁₂. — ² Id. : ¹/₁₅.

« *Jeanne DeBrot* confesse y avoir douze ans passés, qu'étant fâchée de ce que son mari par un jour l'avait fort outragée de mauvaises paroles, allant depuis sa maison le contremont du chemin des Perrières, se présenta à elle un certain en forme d'homme de haute stature, habillé comme de toile grise, lui semblant de loin qu'il se baissait contre terre cueillant des noix sous les noyers. En passant il se tourna contre elle, disant où elle allait; lui ayant fâcheusement répondu que cela ne lui souciait, il lui dit qu'elle se devait bailler à lui, déclarant qu'il était le Diable et s'appelait Josué. De quoi tout effrayée, elle se recommanda à Dieu; à l'instant il disparut; néanmoins tôt après, au même chemin, s'apparut derechef, la sollicitant à se bailler à lui, promettant lui donner or et argent pour la faire riche; nonobstant quelques refus, elle s'y adonna finalement et le prit pour son Maître, lui faisant hommage en le baisant au derrière; il lui fit à renier Dieu son Créateur et la marqua sur l'épaule gauche (qui paraît par la preuve qui en a été faite). Il lui bailla, à son avis, de l'argent dans sa poche et de la graisse dans un petit linge pour en faire mourir gens et bêtes¹. »

« *Barbely Chaillet* dit qu'il y a six ans passés, son mari était allé outre le lac; on avait fait courir le bruit qu'il était submergé avec ses compagnons, ce qui lui causa grand regret. Etant allée depuis leur maison, avec Elise sa fille, sur la rive du lac tirer leur bateau dehors, par crainte du vent, elle retournait contre la maison, suivant sa fille un peu de loin. Et en allant elle heurta du pied à une pierre assez rudement, de quoi s'étant fâchée, causa dire : *Que le Diable prenne cette pierre!* Sur quoi le Diable parut en forme d'homme, lui disant : *Je ne veux pas prendre la pierre, mais bien toi! tu es mienne!* Lui remettant au devant les serments qu'elle avait faits de n'avoir pris du fruitage en un closel à Claude Vallon. De quoi bien effrayée, elle demanda qui il était; répondit : *Le Diable!* S'étant recommandée à Dieu, il

¹ Arch. de Thielle : N 68/88.

fut à l'instant disparu ; mais aussitôt il se représenta en même forme et recommença à la solliciter à se donner à lui. Lors elle, comme épouvantée, répondit : *Dieu me préserve d'un tel maître !* par quoi il fut derechef perdu. Poursuivant son chemin et approchant de sa maison, il lui apparut pour la troisième fois, promettant qu'il la ferait riche, ensorte que comme mal avisée elle s'y accorda ; il la fit renier Dieu, et le prendre pour son Maître, en lui faisant hommage, le baisant sur le bras gauche ; et lui ayant demandé comment il s'appelait, répondit : *J'ai nom Pierre.* Il la marqua sur l'épaule droite, ce qu'elle aperçut comme piqure d'une grosse mouche. Puis il lui donna dans une boîte de la graisse pour en faire mourir gens et bêtes, et dans du papier une pièce, disant que c'était un écu d'or, qui ne se trouva plus tard être qu'une feuille de chêne ; ayant sur la fin reconnu qu'il avait les pieds fendus¹. »

« *Antoine Bullet* déclare qu'il y a environ trente-quatre ans, étant allé au Clos-Perrin, il vit un gros *humbre* : l'ayant regardé, il reconnut un homme tout noir, lequel s'approcha et lui dit : *Donne-toi à moi !* Lors il répondit : *A Dieu ne plaise !* Sur cela il s'éloigna un peu, toutefois il vit toujours l'ombre ; et tout incontinent il se rapprocha de lui et dit : *Donne-toi à moi, car tu es mien !* Le détenu lui demanda pour lors : *Qui es-tu ?* — *Satan, surnommé Jean !* — Lors il se donna à lui. Puis le Diable lui dit qu'il reniât Dieu, ce qu'il fit. Et Satan lui mit la main au milieu du dos et lui fit sa marque (laquelle s'appert encor maintenant). Puis lui donna du pusset enveloppé dans certain patton noir avec des feuilles et lui commanda de faire mourir gens et bêtes : ce qu'il promit faire. Lorsque le Diable l'*apugna* par le dos pour le marquer, il lui semblait que tout son corps fût en glace, et eut grande frayeur². »

« *Catherine Pommey*, veuve de Pierre Matthey, dit qu'il y a trois ans, étant avec son mari à Serroue, semant de l'avoine,

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/158. — ² Gorgier : Z²/13.

elle entra en question avec lui, et il lui donna un soufflet. Elle se mit à pleurer, et de dépit s'en alla contre leur maison, à Corcelles. Et par chemin elle rencontra Jean Junod, Ancien, qui de longtemps la poursuivait à déshonneur, sans que jamais elle eût voulu s'abandonner à lui, lequel lui tint encor propos pour l'induire à mal faire; mais elle lui dit qu'elle aimerait mieux s'abandonner à l'Ennemi du genre humain qu'à lui. Or incontinent après s'apparut à elle un homme habillé de noir et ayant les pieds comme un bœuf, lui disant qu'elle se devait donner à lui, et lui promettant de lui faire beaucoup de bien. Lors elle lui demanda quel il était : il répondit : *Satan !* Etant ainsi déconfortée de ce que son mari l'avait battue, et aussi *de ce que ses voisins l'appelaient Casserôde et Sorcière*, elle se donna à lui, reniant Dieu son Créateur, et prenant l'autre pour son Maître, combien que ce ne fût que de bouche comme elle l'affirme. Et son Maître lui fit faire l'hommage en la prenant par-dessus le col et lui faisant baiser son derrière ¹.»

Tous les pactes des Sorciers neuchâtelois sont pour la vie, c'est-à-dire qu'à leur mort le Diable venait et emportait leur âme; tous, sauf ceux de deux personnages qui firent un pacte à terme. *Pierre Choux*, de Gorgier, « fit pacte de se donner à Satan tout entièrement, pendant huit ans, *pour reconnaître comment il le traiterait*. » C'était le moins sot des Sorciers; Choux ne voulait s'engager d'une manière définitive qu'à bon escient. Il ne paraît pas qu'il fût disposé à renouveler le pacte, car à son engagement, le Diable lui ayant montré *des saches pleines de doubles pistoles*, et lui en ayant mis dans la *pochette* tant qu'elle semblait bien pesante et toute pleine, il n'y trouva plus tard que des feuilles des bois. Au bout de six ans, Satan commença de le presser chaque jour de se donner entièrement à lui contre belles promesses; — le Châtelain de Gorgier le sauva des pièges diaboliques en l'envoyant au bûcher ². — *Jean Berger*, de Boudry, se

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/79.257. — ² Gorgier : Z ²/23.

donna au Diable « sous telle condition que celui-ci lui livrerait 2 écus tous les deux mois pendant quatorze ans ; ce qu'il fit, le payant régulièrement ; le terme devait finir à la Saint-Jean 1636 ; le Diable devait l'emporter, en faire à son plaisir et le tempêter. » Il était moins prudent que le Sorcier bérochau : vrai de dire qu'il essaya de ne pas laisser au Diable le temps de le venir *tempêter*, de faire comme un enfant qui casse une noix pour en avoir la chair ; il mit du poison dans une tasse de lait ; mais le poison ne lui fit pas de mal, si bien que G. Tribollet, châtelain alors à Boudry, put l'envoyer rôtir sur une mesure de bois ¹.

Les Sorciers sont liés par un pacte.

N'est-il jamais arrivé qu'un Neuchâtelois du *bon vieux temps* ait résisté au Diable jusqu'au bout et n'ait pu se dépêtrer de ses pièges ? Jamais, sauf en un seul cas, soigneusement consigné dans les registres du Consistoire de Valangin : « *Jean Calame* dit qu'il a rencontré le Diable en chemin, a combattu avec lui et l'a vaincu par les armes de la foi, le Diable lui disant qu'il était sien, parce qu'il ne communiait pas. *L'affaire trouvée importante* sera traitée au prochain consistoire ; pendant cela la cène lui sera administrée pour le fortifier contre le Malin. Sentencé qu'il demandera pardon et promettra de mieux vivre (1640). »

Les Sorcières, en se voyant abominablement trompées, ne pouvaient-elles pas envisager le pacte comme non avenue ? Les procédures disent que c'était inutile. Ainsi *Françoise Callin* confesse qu'elle se cuidait bien déporter de Miguet son Maître, mais que jamais elle n'a pu jusqu'à ce qu'elle ait été *entre les mains de la Seigneurie et Justice* ². — D'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi ? Le crime était le même. Car n'allons pas croire que ce fussent leurs actes qui attirassent aux Sorciers un châtiment si sévère ! Le crime capital, celui qui est toujours indiqué comme le premier considérant de la sentence, c'est *d'avoir renié Dieu* ; les empoi-

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₇₅. — ² Id. : L ¹³⁰/₆₈.

sonnements, la fabrication de la grêle et autres sortilèges, ne pouvaient amener qu'une simple aggravation de la peine du feu. Et les procès de *Jean Vouga* et de *Blaise Bourquin* montrent très-bien qu'on ne faisait jamais grâce à un Sorcier, quels qu'eussent été son repentir et ses regrets.

Tous les Sorciers n'étaient pas d'aussi braves gens que ce Bourquin et ce Vouga. Cependant il était assez rare (au dire des procédures) que pendant sa carrière de crimes une Sorcière n'éprouvât pas des moments de remords et ne voulût s'amender, renoncer au Diable et à ses œuvres. Les moyens employés par Lucifer pour les faire rentrer dans l'ornière satanique sont curieux, mais ils ne prouvent guère en faveur du bon sens et de la raison des juges, laïques comme ecclésiastiques. Eux qui savaient si bien torturer, user de toute espèce de moyens pour contraindre les Sorciers à avouer ce qu'ils voulaient, n'avoir prêté à Messire Satan que les mesquineries et jeux d'enfants que nous allons rapporter! Que c'est peu logique! Comme c'est bien dire, quoique d'une façon involontaire, que Satan, tout Diable qu'il était, ne leur allait pas à la cheville dans la manière de tourmenter les pauvres humains!

« *Abram Lambert*, se repentant de s'être donné au Diable, était presque toujours en prières; un jour, en sortant de sa maison, il trouva son Maître qui voulut le battre et *qui pensa lui donner un grand coup de poing*; pour l'éviter, il pria Dieu et rentra au poile¹. — *Jeannot PierreHumbert* confesse que, une fois, son Maître étant en grande ire et courroux contre lui de ce qu'il ne faisait pas ses commandements, le trouva et *lui donna trois ou quatre gros soflects*; adonc il lui promit de les faire². — *Pierre Choux*, revenant de Châtillon, arriva vers la fontaine du Chauderon, d'où il ouït son Maître qui venait comme grand *jouran* et qui se mit sur un chêne, d'où *il lui jetait des burchillons de bois*; et bien qu'il ouït ses complices danser plus bas, il ne voulut

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₅. — ² Id. : Z ²/₁₁.

pas y aller¹. — Le Diable demandant à *Josué Viouget* s'il s'était servi du pusset qu'il lui avait donné, et celui-ci ayant répondu qu'il l'avait jeté dans le ruz, *il le rua à même sur des pierres fort rudement*, dont il fut malade passé quatre mois². — *Abram Jaquet* pria le Diable de ne pas le marquer comme les autres, lui promettant de se trouver aux danses toutes et quantes fois qu'il en serait requis de sa part; mais *il lui donna un grand coup de pied au derrière* qui lui causa forte douleur³. — *Elisabeth Maillet*: Son Maître la trouvant à sa Prise, la menaça rudement de ce qu'elle ne faisait point de mal; puis *il la battit furieusement* par derrière au col, et lui fit si grand mal qu'elle en perdit presque la vue; depuis elle en a toujours eu la vue courte. Puis il la rencontra en Pouillère et la battit fort rudement, la frappant au bras, de quoi elle fut grandement malade, et contrainte de faire venir une fille vers elle pour la panser; elle faisait croire à son mari qu'elle était tombée en la grange depuis le solier en bas. Et parce qu'elle ne voulait lui obéir et faire assez de mal, il l'a tant frappée qu'elle en est devenue presque impotente, aux bras, jambes, cuisses et ailleurs⁴. — *Guillauma Jacot* étant à la raiasse de Saint-Aubin, venant par le chemin et portant des buchilles de bois, son Maître lui abattit sa corbeille de sur la tête, et *il la battit bien fort par deux fois*, dont elle eut mal; ayant un couteau, elle pensa le lui planter au ventre, mais il fut déjà outre le ruz. Elle craignait grandement qu'il ne l'exterminât; étant couchée au lit avec son mari, elle lui faisait croire qu'elle avait bien froid, et l'embrassait tant fort qu'elle pouvait, afin qu'il n'aperçût pas son Maître qui la battait parce qu'elle ne voulait pas aller à la Secte⁵. — *Clauda Udriet* dit qu'un peu avant ses dernières noces, son Maître la vint trouver à sa cave, et *la battit* de ce qu'elle ne voulait faire ses commandements; puis il lui donna nouvelles graisses et

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₂₃. — ² Landeron : S ¹/₂₄. — ³ Id. : S ¹/₂₇. — ⁴ Gorgier : Z ²/₂. — ⁵ Id. : Z ²/₇.

nouveaux pussets¹. — *Clauda Tendron* dit que son Maître l'a battue plus de douze fois et qu'une fois il lui avait détruit une épaule². — *Guillaume Cherland* : Il tâchait à son possible de faire peu de mal ; pour ce regard, il était soigneux de lire à la sainte Ecriture, tellement que son Maître l'en battait souvent, voire fort rudement, en lui disant : Tu es mien ! Spécialement, il se trouva étrangement battu de plein jour, par son Maître, au lieu dit *ès Tailles*, en gardant son cheval, tellement qu'il le jetait par terre, le foulant grandement des pieds sur le ventre ; et nonobstant qu'il tâchât de se défendre, il lui était avis qu'il n'avait aucune puissance de le faire. Lequel combat a été vu par gens dignes de foi (attaque d'épilepsie?)³. — *Margueron JeanVallet* confesse qu'une fois elle trouva son Maître au Pré-Landry, appuyé contre un noyer, qui la battit avec un bâton par le dos pour ce qu'elle ne faisait assez de méfaits, mais il ne lui faisait pas bien mal comme il lui semblait. Samedi, son Maître l'étant allé trouver à la prison, lui défendit de rien confesser du tout, et la battit si rudement par les côtés de ce qu'elle avait déjà reconnu, qu'il lui semblait parfaitement qu'il la tuerait, ensorte qu'elle en est toute noire par les côtés comme il a été vu⁴. »

Nous pourrions citer des centaines de mentions de ce genre ; car, règle générale, sur vingt Sorcières il y en a toujours onze qui déclarent s'être repenties et avoir résisté, mais inutilement, à leur Maître qui les maltraitait pour les faire rentrer dans le devoir.

Bien qu'il semble qu'il n'y eût rien pour fuir la présence du Démon et ses mauvais traitements, des procédures signalent un moyen employé par quelques Sorcières pour échapper aux griffes de Satan et se réconcilier à demi avec le Dieu renié. — Ainsi *Guillauma Jacot*, de Saint-Aubin, dit que lorsqu'elle pouvait se laver les mains et dire : *Je crois*

¹ Arch. de Boudry : L¹³⁰/61. — ² Id. : L¹³⁰/15. — ³ Id. : L¹³⁰/52. — ⁴ Id. : L¹³⁰/27.28.67.

en Dieu ! elle était quitte du Diable¹. — *Abram Perrin*, de la Neuveville, confesse que s'étant *remamoré* d'une croix pleine de reliques et autres choses bénites, qui lui avait été donnée par la femme du feu châtelain Gibert (laquelle il avait mise dans son coffre), incontinent après s'être abandonné à l'Ennemi, il l'aurait portée sur lui ; au moyen de quoi il a été garanti de la vision de l'Ennemi son Maître, ainsi qu'il le croit fermement². — *Jeanne Fargot*, de Lignièrès, dit que pour éviter telle rencontre, elle porta l'espace de demi-an, de la chandelle bénite et du pain bénit avec elle, qu'on lui avait donnés au Landeron ; pendant qu'elle le portait, elle ne vit pas son Maître, sinon que, n'ayant plus ces choses bénites avec elle, elle le rencontra vers le moulin Gauchat, qui pour ce sujet la battit et lui commanda de faire tant de mal qu'elle pourrait³. — *Marthe Jaquet*, de Lignièrès, confesse que par diverses fois, n'ayant voulu accomplir la volonté de l'Ennemi son Maître, comme de faire mourir gens et bêtes, avec les graisses qu'il lui avait baillées, il l'a tourmentée et battue souventes fois ; qui fut la cause qu'elle alla quérir de l'eau bénite et du pain bénit en certain lieu, pour en boire et porter avec elle afin de ne le plus rencontrer ; durant qu'elle en buvait et qu'elle portait le pain bénit dans son chapeau, elle ne le trouva plus, jusqu'à une fois qu'ayant mis un autre chapeau, où il n'y avait point de pain bénit, il s'apparut incontinent à elle et la tourmenta derechef⁴. — *La Barouda*, de Fontaines, confesse qu'immédiatement après son reniement, en ayant conçu une juste horreur et n'ayant cessé jour et nuit de prier avec beaucoup de larmes et d'implorer la grâce de son Dieu, elle entendit dire à un Genevois, venant de Bourgogne, que celui qui aurait du pain de la cène et du pain de Noël sur soi, ne verrait jamais le Malin et ne ferait aucun mauvais rencontre : lors de la participation à la sainte

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₇. — ² Landeron : S ¹/₁₆. — ³ Id. : S ¹/₄ a. — ⁴ Id. : S ¹/₄ b.

Cène, elle retint en son mouchoir la grosseur d'une noisette du saint pain, qu'elle cousit ensuite avec un peu de celui de Noël, dans son corset, où il est encor présentement ; elle croit fermement que cela est cause qu'elle n'a vu depuis le Malin ¹. »

Voilà un moyen infailible, paraît-il, de ne pas être obsédé des visions où apparaît le Diable : ce cierge, cette eau, ce pain consacrés tranquillisent l'imagination de pauvres gens accusés de sorcellerie par la rumeur publique. Ces choses rendraient le même service à d'autres, si le secret était connu.... Eh bien non ! on ne le fera pas ; on trace la confession d'Abram Perrin, parce que cela empêchait que son procès ne fût complet. Et on note en marge de la procédure de la Barouda : « *Ceci n'a pas été lu, à cause de la superstition qui pourrait en suivre.* » — Les voyez-vous, ces ministres de l'Évangile, veiller avec un soin jaloux à ce que la plus légère teinte de superstition ne puisse se glisser parmi leurs ouailles ! Exilez le Diable de vos paroisses, niez ses excursions dans les campagnes, et vous aurez extirpé la superstition ! — Encor si ces Pasteurs, si attachés à la blancheur de leur troupeau, si empressés à séparer les boucs des brebis, avaient enseigné un moyen de résister au Diable : Mais non, ils professent la doctrine anti-chrétienne que celui qui a fait un pacte avec le Diable est perdu ; rien ne peut l'arracher de cette affreuse suzeraineté.

Jusqu'ici, le lecteur n'aura envisagé le Démon dans ses rapports avec les Sorcières que comme un menteur et un tyran. On l'a vu distribuant des richesses de mauvais aloi et des poisons d'un effet terrible ; ces derniers étaient renouvelés aussitôt que la provision d'une Sorcière venait à tarir, par Satan, grand alchimiste s'il en fût. Avant de parler du rôle du Prince des Sorciers au Sabbat, il nous reste à le laisser entrevoir avec les instincts et les appétits d'un don Juan féroce.

¹ Arch. de Valangin : R ³/₁₉.

Plusieurs Sorcières confessent avoir été en relations établies et allant fort loin, avec leur Maître. Citons quelques extraits des confessions de Sorcières (parlant à la torture, cela va sans dire), à l'appui de ce rôle d'amant des filles des hommes, prêté au Diable par nos gens de robe.

« Il y a sept à huit ans, son Maître s'approcha d'elle quand elle sortait de son curtil vers les étables à porc, et la séduisit pour avoir sa compagnie. A quoi n'ayant voulu s'accorder, il ne laissa pourtant la nuit du même soir de s'approcher d'elle dans son lit; elle le reconnut bien à son côté froid comme glace, et même lui faisant plus mal que bien. Depuis il vint encor deux autres nuits coucher auprès d'elle en son lit (*Perrenon Megain*)¹. — Après l'hommage, le Diable la suivit jusqu'à la maison, où elle eut sa compagnie par copulation charnelle, étant froid comme glace (*Vuillemette Loclat*)². — *Clauda Lespaye* dit avoir eu, comme il lui semblait, la compagnie de son Maître par deux fois³. — *Frény Lidou*, après avoir tout nié, ajoute à sa confession qu'un soir de l'hiver passé, elle eut copulation avec son Maître, celui-ci l'ayant jetée bas sur des *laons* dans une étable, lui étant avis qu'il était froid comme glace⁴. — *Isabeau Aubert* confesse avoir eu copulation avec son diabolique Maître par trois diverses fois, étant presque aussi froid que glace⁵. — *Henriette JeanFavre* a eu copulation avec son Maître, lorsqu'elle se voua à lui et qu'il la marqua aux parties honteuses, il lui était avis qu'il était froid comme glace⁶. — *Madelaine Simonier* dit qu'il la vint trouver deux fois dans son lit, où il eut sa compagnie; il mit ensuite de la diablerie dans son corps qui l'a tourmentée jusqu'à présent, sans lui donner aucun relâche⁷. — Une fois, en son lit, *Susanne Genid* pleurait et se déconfortait; arriva je ne sais qui, lequel *obstant* les ténèbres elle ne put voir, et qui de plein jeu se jeta sur son lit, sans parler ni dire mot, ensorte que, comme mal

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/₅₂. — ² Landeron : S¹/₂₇. — ³ Valangin : R¹/₂₁. — ⁴ Id. : R²/₂₃. — ⁵ Id. : R²/₂₄. — ⁶ Id. : R²/₂₅. — ⁷ Id. : R³/₁₉.

avisée elle renia Dieu son Créateur et se donna au Diable, et le prit pour son Maître, *sans toutefois lui parler* (!) lequel coucha cette nuit avec elle et eut sa compagnie, puis s'en alla ¹. — *Margueron Jean Vallet* dit qu'après l'hommage, le Diable l'ayant touchée au derrière, la sollicita d'avoir sa compagnie, et pour ce qu'elle n'y voulait obtempérer, il la menaçait de la tuer, ensorte qu'elle fut contrainte de lui obéir. Elle eut sa compagnie au même instant, de manière qu'il lui semblait que ce fût son mari, hormis qu'il était froid comme glace ². — *Jeanne Cherland* dit que son Maître a couché par deux fois avec elle, lui semblant qu'en la touchant il était froid comme glace ³. — *Marguerite Basin* confesse qu'étant allée quérir quelque chose au derrière de leur étable, elle y trouva l'Ennemi avec lequel elle eut copulation charnelle, étant froid comme glace. »

En voilà assez ! — Hier croyiez-vous que le Diable eût été en commerce charnel avec nos aïeules ?...

Le Diable jouit d'une fraîcheur assez prononcée pour le faire comparer à un glaçon ! On nous avait dit qu'en bonne orthodoxie il faut croire que le Diable habite un pays très-chaud. Comment Châtelains et Ministres laissaient-ils les Sorciers errer à ce point ? Il eût été plus logique, semble-t-il, de le représenter comme un tison rôtissant ceux qui l'approchaient et rappelant la traditionnelle *Péclette* de l'Enfer.

Il y a de curieuses anomalies dans le rôle de puissance dont nos inquisiteurs de l'époque protestante ont affablé le grand Lucifer. Par exemple, l'étrange inaction qu'il est obligé d'observer durant tout le temps qu'on instruit une procédure de Sorcière. Tout ce qu'il peut faire ce sont des visites à la prison, pour conjurer l'accusée de ne rien confesser, et surtout de ne pas dévoiler les noms de ses complices, sous peine d'être battue. Comment ! lui qui était si

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/_{36.40.56}. — ² Id. : L ¹³⁰/_{27.28.67}. — ³ Thielle : Y ²/₄.

puissant il n'y a qu'un instant, qui faisait sans fatigue traverser les nues à des centaines de Sorciers, il ne peut en faire sortir un de prison ? Incompréhensible histoire ! Parfois il a même l'air d'ignorer que ses adeptes sont sous les verrous ; témoin *Clauda Gorgerat*, qui confesse que son Maître a été devant la fenêtre, lui dire *pourquoi elle était là ?* à quoi elle répondit que c'était pour lui et par ses méchantes tentations qu'elle était entre les mains de la Justice et des gens *de bien*. Sur cela la Justice venant, il s'en alla¹. — Ces visites de Satan, tout au haut des tours, dans les cages ou dans les humides et profonds krotons, ont lieu sans mystère ; il ne se gêne pas et fait aussi grand bruit que s'il était dans son palais : une Sorcière confesse que durant sa détention, son Maître entra vers elle, lui commandant de nier ses confessions et lui promettant qu'elle n'en recevrait aucun tourment, géhenne, ni torture ; et lorsqu'il s'en alla *il fit bruit comme grand vent*. Une autre raconte que mardi en la nuit, ne pouvant prier, elle ouit comme un homme *qui au sommeil ronfle* ; c'était son Maître qui lui défendit de rien dire et de faire négative de sa confession, et notamment de ne devoir accuser ses complices. Une troisième dit que son Maître étant venu vers elle à la tour, il lui semblait qu'il *voltigeait* à l'entour d'elle.

Quelle pauvreté dans les moyens employés par le Diable pour faire garder le secret aux Sorciers ! Comment, pour clore la bouche à ses adeptes, il n'a que les mauvais traitements, de ridicules coups de poing, des soufflets, des coups de bâton, de méchants crocs-en-jambes, lui à qui on reconnaît le pouvoir de faire des miracles et de simuler des résurrections ! — Car plus d'une Sorcière confesse qu'elle a revu au Sabbat ses compagnes exécutées. La *Lokkemaille* confesse qu'il lui semblait qu'elles étaient plusieurs vers le curtil Nerdot (Boudry), et son Maître leur montrait, comme il leur semblait, celles que l'on avait déjà brûlées et exécutées, afin

¹ Arch. de Boudry : L 130/24.

de leur faire croire qu'il n'en était rien ¹. Et *Antoine Bullet*, étant à la Secte au Clos-Perrin (Saint-Aubin), son Maître lui fit venir ses complices qui avaient été exécutées et les lui montra, en disant : Regarde, voici tes *complices* ! tu penses qu'elles ont été brûlées ; non soit, les voici ! car c'est moi qui suis le Grand Maître ; pourquoi fais ce que je te commande ². »

Satan aurait été assez benêt pour ne s'assurer du silence des Sorcières qu'en les effrayant par des mauvais traitements, ou en les faisant jurer de n'accouper jamais personne ? Le Diable aurait donc eu foi aux serments que lui faisaient des gens dont le premier acte, en entrant dans la Société maudite, était une violation de serment, du serment des chrétiens ? — Tissu de contradictions dont essayera de sortir qui voudra !...

En vérité, en y réfléchissant, on ne comprend pas que les yeux de nos gens ne se soient pas ouverts !... Mais il fallait rester fidèle au rôle qu'on avait toujours fait jouer au Diable, dans les *Mystères* du moyen-âge : l'âme de l'intrigue, il tentait et les saints et les mortels, harcelait sans trêve ni merci, entassait les mensonges sur les ruses ; cependant pour finir il était toujours battu, toujours vaincu, et, chose curieuse, c'était par ses propres armes : il était dupé par des stratagèmes, malmené, bafoué par plus malins que lui.

Après avoir lu les turpitudes que nos procédures mettent sur le compte de Lucifer, voudra-t-on croire qu'il s'est trouvé une Sorcière qui dans sa confession, a tenté de le réhabiliter : *Jaqua Bourquin* dit avoir été deux fois à la Secte, derrière chez eux, avec son mari, et une fois au Pré-Landry ; son Maître leur disait qu'ils ne devaient point faire de mal ³.

Le D^r C. Lardy a écrit : « Nous croyons que des hommes pervers, abusant de la superstition, se disaient des diables, se déguisaient pour faire le mal. Nos procédures constatent quelques cas d'accusés qui reconnaissent s'être fait passer

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₈₁. — ² Gorg. : Z ²/₃. — ³ Boud. : L ¹³⁰/₅₃.

pour le Diable, pour épouvanter des esprits faibles. Ces hommes se servaient de ces déguisements pour entraîner à la débauche des femmes qui cherchaient peut-être l'occasion de mal faire. » — De son côté, le D^r P. Coullery a dit : « Le Sabbat était une réunion, le samedi, dans les forêts. Là, se rendaient des hommes déguisés et des femmes des villes et des campagnes. Elles y trouvaient des inconnus, avec musique et bon vin. Il y avait des orgies et des bacchanales. C'étaient les grands qui étaient déguisés, et parmi eux l'un portait des cornes et une queue. »

Cette opinion repose-t-elle sur quelque chose de vrai ? — Sur rien absolument !..

Nous avons recherché avec attention si quelques-unes de nos procédures peuvent autoriser cette manière de voir, partagée par F. de Chambrier, A. Matile, S. de Chambrier, et nous n'avons rien pu découvrir. Au reste, pareille manière d'envisager la Sorcellerie est tout à fait opposée à celle des Juges qui ont condamné les Sorciers, car aucun d'eux, comme nous l'avons déjà dit, n'a cru que ceux qui séduisaient les Sorcières étaient des hommes déguisés en diables ; et ils ont eu raison dans un sens, car la dixième partie seulement des choses reprochées à Satan ne pourraient être mises sur le dos d'un simple mortel qu'avec la dernière difficulté : le merveilleux y joue un trop grand rôle. — Et les Juges ont condamné les Sorciers *premièrement, principalement et surtout* parce qu'ils s'étaient donnés au Diable ; nous avons *plusieurs* procédures qui constatent l'existence de Sorciers n'ayant fait d'autre mal que de prendre le Diable pour leur Maître. — Mais puisque, de l'aveu de MM. Lardy, Chambrier et Matile, ce n'est pas le Diable qui figure au Sabbat, les Sorciers n'avaient pas, suivant la législation de ces temps, mérité la peine du feu ; les Juges ont donc condamné en s'appuyant sur un fait faux. Conclusion : Dans la Sorcellerie, les Juges ont *toujours* condamné des gens *innocents* du principal crime qui leur était reproché.....

M. Lardy dit avoir vu des procédures constatant que des

accusés s'étaient fait passer pour le Diable. Nous en avons trouvé une seule. Celle de *Pierre Henryod*, de Couvet (1601), accusé de complicité par un Sorcier et cinq Sorcières, et parmi celles-ci sa femme; tous six brûlés en soutenant leurs accusations contre lui, excepté sa femme qui le désaccoupa au lieu du supplice. Henryod eut assez de force pour résister aux tortures et déclarer avec constance qu'il n'était pas entaché de Sorcellerie. Seulement il confessa plusieurs fautes de son jeune âge, ceci par exemple :

« Y avoir passé trente ans qu'un nommé Antoine Grandjean, de Boveresse, avait des pruniers chargés de fruits, derrière sa maison. Pour ce qu'il en était chiche et n'en voulait donner à personne, et que même pendant cette saison-là, il venait depuis la montagne où était son ménage, pour coucher en sa maison du village, afin de garder ses prunes, de peur qu'on ne lui en prît, — lui détenu et plusieurs autres jeunes gens du Vauxtravers délibérèrent de lui jouer quelque tour, plutôt par pasetemps que par méchanceté. Et de fait, par une nuit assez tard, ils allèrent derrière la dite maison, se tenant lui détenu près de la porte, les autres commencèrent à secouer et faire trembler les pruniers. Grandjean, déjà couché, ouït le bruit, demanda qui était là, se leva tout en chemise et sortit pour voir qui c'était. Mais en ouvrant la porte, lui détenu l'empoigna incontinent, le chargea sur ses épaules et le porta à travers deux ou trois autres jardins, le jetant outre deux ou trois barres et haies basses qu'il y avait entre deux, et le laissa criant et pleurant fort, étant déjà de bon âge. Et en le portant, Grandjean lui demanda qui il était; il répondit qu'il était son Maître. Puis l'ayant jeté bas il s'enfuit avec les autres ¹. »

Il ne faut pas être excessivement clairvoyant pour remarquer l'immense différence entre le rôle que joue ce diable-là et le rôle de celui dont parlent les confessions des Sorcières; après avoir fait son mauvais tour, le soi-disant Diable

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₉₉.

s'enfuit sans plus; ailleurs. Satan ne se retire jamais sans avoir essayé de tenter son monde et d'engluier une âme.

Cette procédure seule a-t-elle suffi à nos historiens pour motiver leur jugement?

Ajoutons comme finale qu'un Sorcier, *Guillaume Renaud*, déclara avoir fait hommage à deux Diables différents, et qu'un autre, *Marc Jaquet*, confessa s'être donné successivement à trois Maîtres, sous des conditions diverses : il y avait donc plus d'un chef dans la Sorcellerie, et l'accord le plus pur n'existait pas entre eux, puisqu'ils se faisaient concurrence¹?.....

CHAPITRE II.

La Youkke.

Nous venons de voir que nos historiens sont partagés sur la question de savoir si, oui ou non, c'était le Diable qui apparaissait aux Sorcières. Ils sont d'une remarquable unanimité quant au *Sabbat*, à la *Secte*, à la *Synagogue*, à la *Youkke* : ils croient que c'étaient des assemblées où les Sorciers dansaient, festoyaient et se livraient à la débauche....

Eh bien ! nous le déclarons, de toutes les pratiques de la Sorcellerie, il n'en est pas une plus difficile à recevoir que la Youkke, et nous n'avons jamais compris que des hommes qui ne se font pas une opinion à la légère, aient pu l'admettre avec autant de facilité.

Il y avait dans chaque paroisse, dans chaque localité, des endroits malfamés, où les Sorciers étaient censés se rassembler pour leurs fêtes et leurs discussions. — A la Béroche c'étaient : Combamar, la Goulette, Chenalette, le Pré-Saint-Pierre, le Port-Conty, les Champs-de-la-Croix, Entre-deux-

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/₃₇, et Valangin : R²/₁₄.

Roches, La Vaux, le Clos-Perrin, vers le Moulin-de-Provence, le Pré du Contour, la Combe-du-Lagat, Derrière-la-Cottette, en Argilia, sur le Tombet, le Pré Marilier, les Sagnes, le Pré-de-Bayard, Brenna, la Foule, le Cret-de-Fossey, Mollin, etc. — Dans la Seigneurie de Valangin, c'était : en Pont-Seyon et Vaux-Seyon (Valangin), au Verger et à la Combe-Girard (Locle), vers la Raisse-de-Salomon Comtesse (Kugnets, Sagne), à Plamboz, vers le Closel-Tripet (Saint-Martin), etc. — Dans la châteltenie de Thielle, le Pré Brenier, au Plan Jeu, au Pertuis-du-Moitin, aux prés derrière le château, près du Pontet, aux Champs-de-la-Favarge, au Closel-de-la-Fontaine, à Ruaux, à Maupré, vers Epanier, au Crêt-du-Chêne, à la Planchette, aux Prés dessus Chuffort, vers la fontaine-au-Suppre, etc. — Dans le ressort de Neuchâtel : vers la Fontaine-de-la-Maladière ou Fontaine-aux-Lépreux, sous le Mûrier, vers la rive du Lac, vers les Halles, sous la Pommière-devant-chez-Perrot, vers les Epancheurs, au Curtil-de-la-Seigneurie (Jardin de l'Etat), dans la Rue de Ballevaux, dans la ruelle Maillefer, etc. — Dans ceux de Colombier et de Boudry : Kudret, vers la Boine entre Bevaix et Gorgier, vers le Bosson Bizard, au Bois de la Prieuré, à la Prise-aux-Favre, à Verd, dans la Pouette Combe, Vers-la-Tourne, au Bois-de-Biollet, au Creux-des-Meulles, sous le Grand-Noyer de l'Homme-Mort près de Kudret, près du Tilleul de Cormondrèche, aux Epancheurs d'Auvernier, à la Chavouna, aux Chenevières derrière ce village, vers le Merdasson, à Vernes, au bois dessus Chambrélien, à la Grasselière, sur le Pont de Noiraigue, Dessous-la-Ville, au Courtil-Nerdot, au Pré-Landry, au Closel Louis, au Closel chez Esmonnet, au Pré Cheneva, vers le bornel de Cortaillod, aux Esserts, amon vers le Ruz, etc. — Dans la châteltenie du Landeron : au Verdy, sur Frochaux, Derrière-les-Sassels, Sur-les-Rochettes, près de la Fontaine-du-Suppre, de la Fontaine-des-Armes, de Fontaine-Chêne, de la Planche-Raga, vers les Auges au-dessus d'Enges, en Combe-Bazin, aux Planches-des-Etangs, au Reposieux, au

Closel de Cornaux, proche le Closel dessous, au Bois de l'Eter, sur Cressier, sur les Planches vers la Chapelle de Lignièrès, vers la Vieille-Vacherie de Lignièrès, vers la Fontaine de Saulmont, ès Chânetées, etc.

Voici les récits des Sorcières touchant la Youkke, dans les termes mêmes de nos procédures. Jusqu'ici on a coordonné les diverses confessions des suppliciés, de manière à présenter un tout qui fasse tableau; le lecteur s'est trouvé trompé.

« Ils y sautaient et dansaient. — Y avait du feu, et pour instruments des braillements comme des hurlements de chiens. — Où leur Maître leur faisait de grandes défenses de ne s'accuser l'une l'autre. — Pour instruments, il y avait des fifres, tambours et autres hurlements. — Etant à la Secte, son Maître sautait et dansait avec eux, leur commandant toujours de faire des maux, et qu'il les ferait tous riches. — Où elles dansaient et faisaient beaucoup de tracasseries; et encor que le Diable leur fît du feu, le lendemain ne se trouvait aucun charbon, cendres, ni même aucune herbe *souplée*; leur Maître leur disait de ne pas être folles et bonnes de croire que Dieu eût aucune puissance et que ce n'était rien qu'un abuseur. — Au banquet que l'un de ses complices leur fit, fut bu grande quantité de vin qu'il allait quérir dans son cellier et apportait dans des barils, le buvant dans des tasses de bois, et cela se faisait vers le noyer Verdan. — Où ils faisaient plusieurs brouilleries. — Il y avait un peu de feu, comme une chandelle toute bleue, laquelle ne faisait pas grande clarté comme il lui semblait. — Ils y dansaient au son d'un fifre et à des notes et chansons, disant *frallalon, frallala!* — Elle fut au banquet du noyer Verdan, où l'on but le vin de David Bullet son complice; il y avait tant de gens que merveille, ne les pouvant tous bonnement connaître. Il y avait un feu bleu que le Diable faisait, à l'entour duquel étaient des pots pour cuire les viandes. — Leur Maître avait apporté force viandes et leur en faisait manger et leur donnait aussi à boire du bon vin. Cela fait,

il les faisait danser et leur commandait à tous de faire mourir gens et bêtes. — Il y avait grand bruit et du feu bleu ; on y entendait comme un fiffre. — Leur Maître leur commandait de ne jamais s'accuser l'une l'autre, sous peine d'encourir les tourments qu'il leur pourrait faire. — Où ils faisaient beaucoup de tracasseries, dansant avec un rebec, menant comme une raiſſe ou trompette, ne sachant connaître de cela, sinon un feu bleu. — On y dansait ; il y avait tambours, fiffres et instruments, avec du feu bleu ; et se levaient de grands vents ; il y avait de l'épouvante ; ils menaient mauvaise vie qu'ils se savaient aviser, hurlant comme chiens, raillant comme chèvres et de plusieurs autres façons. — Où ils étaient en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter, tant hommes que femmes ; ils y faisaient tels bruits et tracasseries, tant avec cornemuses, sonnaillies et autres instruments, que l'on n'en saurait faire le récit. — Il y avait des violons et du feu tout bleu. — Son Maître menait le rebec dont elles dansaient toutes, où ils faisaient beaucoup de tracasseries les uns avec les autres et beaucoup de brouilleries. — Ils y faisaient grande chère de toutes sortes de viandes, mais cela ne les rassasiait pas. — Ils dansaient vuillerez et rondeaux avec un fiffre et tambourin que leur Maître menait ; avant que d'avoir congé, il leur commandait de faire beaucoup de mal. — Nous banquetions en Combamar et faisions bonne chère ; il y avait fiffres et hautbois ; mon Maître était assis au-dessus de la table, il ne versait que dans de grandes tasses d'argent dorées. Mais ayant oui du bruit, on s'en alla banqueter en-deçà le terreau de la Microche, à une plaine de pré qu'il y a sous une roche ; on buvait par ensemble dans des tasses d'argent, en merçant joie, et disant : Nous avons de bon vin ! et y avait toujours le fiffre et hautbois. — (*Béroche.*)

« Leur Maître leur menait les danses avec un flageul ; elles étaient en si grand nombre qu'elles ne se connaissaient l'une l'autre, même dansaient dos contre dos, comme leur Maître leur commandait ; une fois, leur Maître avait une

émine de noix, et à chacun et chacune il délivra une noix ; il n'y en eut pas pour satisfaire à tous : quatre demeurèrent avec rien. — Le Diable menait le flageul et avait mis devant leur visage leur *fudar*, qu'elles ne se connussent l'une l'autre, et les faisait danser en se tournant le dos. — Le lendemain de la Saint-Martin 1618, elle se trouva à Kudret, par notification expresse que son Maître lui avait faite de s'y trouver, lui disant qu'ils y seraient en grand nombre ; mais ne s'y trouva que huitante personnes environ ; il y en eut qui étaient venus à cheval, mais le plus grand nombre à pied ; lesquels tous contribuèrent à leur Maître, moyennant ce qu'ils lui délivrèrent sur une *Pierre grise*. — Les femmes y disaient elles-mêmes les danses. — Aucunes étaient masquées et bouchées, dansant dos contre dos, le Diable leur sonnant les danses avec un flageul ou un tambourin, de nuit, éclairés de petits feux bleus assez obscurs. — Elles étaient toutes affublées de couvrechefs, et dansaient au son d'un violon que le Diable menait, à la clarté d'un petit feu bleu. — Ses complices étaient en grand nombre, mais ne les peut toutes connaître, parce que son Maître lui attacha son fudar sur les yeux. (*Comté de Valangin.*)

« Son Maître leur bandait les yeux, afin qu'elles ne se connussent ; il menait les danses avec une flûte. — Elles étaient masquées et dansaient le plus souvent à contredos, éclairées d'un petit feu bleu, cornées comme d'un petit tambour ; et c'était parfois avant soleil couchant. — Le Diable tenait la chandelle qui éclairait d'un petit feu bleu ; et quand elle s'éteignait il la rallumait. — Elle s'est aidée à tuer une vache qu'ils mangèrent en la Secte. — Son Maître les tenait parfois par la main ; on jouait sourdement de la flûte. — Elle a été à la Secte dessus les prés de Chuffort, avec Susanne Berrudet, où étant arrivées, elles trouvèrent déjà leurs complices qui avaient tué un bœuf, en intention de le manger par ensemble ; mais le jour les surprit et elles furent obligées de le laisser et de s'en aller. (*Thielle.*)

« A la Synagogue, elle et une de ses complices s'étaient

promis de non s'accuser l'une l'autre ; elles dansaient et son Maître leur disait : Ne craignez rien, car l'on ne vous veut rien faire ! — Elle y a été à la forêt, où étaient la Pailloda et la Bessonna, mais ne sait pas s'il y en avait d'autres, car c'était de nuit et ne se voyait-on pas l'une l'autre ; il lui semblait que son Maître leur baillait beaucoup de viandes, mais elles n'en mangeaient pas ; et son Maître disait : *Dansez gaillard !* et n'y voyait Maître sinon le sien. — Elle a été au Pré Landry sauter et danser avec ses complices, entre autres la femme de Guillaume Byzard, qu'elle n'eût connue si elle n'eût parlé, disant : Dansez gaillard ! la gaillarde et la musique ; c'était la plus danserelle et allait loin ; leur Maître était gris, en forme de bête comme un chien un peu haut. — Etant à la Synagogue, son Maître lui donna de la graisse dans du papier, de laquelle elle devait frotter les gainchettes des portes aux gens pour les faire mourir. — Elles ont été danser à la grange Piller avec ses complices, environ onze heures de nuit ; il lui était d'avis qu'elles avaient du pain, des viandes et du vin, toutefois elles ne buvaient ni ne mangeaient. — Son Maître venait la commander de nuit pour aller derrière la maison de l'Ecole ; se levant elle s'en allait, et toutes devisaient là de plusieurs choses. — Elles allaient danser par là comme de pauvres opiniâtres ; leur Maître leur donnait à boire et à manger, mais il n'y avait pas de goût au pain et au vin ; il les faisait à danser et leur baillait du pusset pour faire mourir gens et bêtes, et y étaient de ses complices qu'elle a connues, dont l'une est la maîtresse pour danser ; leur Maître les empoignait par la main l'une après l'autre ; ayant dansé, elles s'en retournaient chacune chez soi ; il leur disait qu'elles retournassent un autre jour et ne faillait jamais de s'y trouver. — Quand elles allaient à la Secte, elles étaient tout *embillodées* et n'étaient pas à leur aise ; et si ne fut que Miguet son Maître pressait toujours derrière, elle se fût volontiers départie ; mais il fallait y aller malgré qu'elle n'en eût envie et ne pouvait faire autrement ; elles sautaient et dansaient tant qu'elles pouvaient ; il les

voulait bien faire manger, mais ce n'était rien et ne mangeaient rien; elles étaient bien des fois quatre ans qu'elles ne le revoyaient pas; il leur a fait faire serment de ne s'accuser l'une l'autre, mais telle méchante promesse elle ne veut tenir. — Quand elle allait à la Secte, son Maître l'attendait et se trouvait toujours là; toutefois elle n'était pas des premières; de là elle et ses complices en oyaient d'autres plus bas qui menaient grand bruit et qui tenaient la Synagogue; parfois étant de nuit après souper, avant dix heures, ou un peu devant la minuit; et son Maître leur mettait des viandes devant et mangeaient, buvaient comme il lui semblait; et cela n'était rien, et ne voyait-on guère *bé* (clair). — Son Maître l'embilloudait quand elle allait à la Secte; elle trouvait toujours la porte ouverte quand elle y allait et quand elle revenait, mais n'était pas ouverte les autres nuits; elle y allait toujours environ la minuit; y étant, elles sautaient et dansaient et y cuisaient des viandes, mais elle n'en goûtait rien qu'elle sache être souvenante; les viandes étaient sur l'herbe, et là faisaient du feu comme il lui semblait; il y avait plusieurs de ces méchants Ennemis qui étaient tout noirs. — Son Maître et celui de la Pellionna étaient un même Maître; elles y dansaient; c'était environ les onze heures du soir; elles avaient de la chandelle et y étaient souvent à ces heures; il leur mettait des viandes devant comme il lui semblait, mais ce n'était rien, car ce n'est qu'un méchant trompeur et abuseur. — Leur Maître leur fit à faire serment de ne s'accuser l'une l'autre, encor qu'elles fussent appréhendées, en aucune manière ni façon que ce soit, en touchant sur sa main. — Y était toujours son Maître qui lui commandait de faire beaucoup de mal; elles y sautaient et dansaient, tantôt l'une disant les notes, tantôt l'autre, et n'y mangeaient point. — En la Synagogue il se faisait du feu bleu, et puis après elles s'égarèrent l'une deçà, l'autre delà. (*Boudry.*)

« Elle a été à la Synagogue, presque toutes les fois de jour. — Leur Maître menait tantôt le tambour sur le fond

d'une seillette, tantôt un instrument comme un cornet ou un fiffre. — Elle s'est trouvée au Pré-du-Clostre, dansant, tracassant et sautant, ayant tambour et fiffre pour ménétrier. — Un de leurs complices leur cornait les danses, et étaient allumés de petits feux bleus. — Ils y furent jusqu'à ce que le coq commença à chanter. (*Colombier.*)

« Elles avaient la face bouchée afin de ne se point connaître. — L'on y menait pour instrument la rebibe (trompe) et leur Maître les faisait boucher et virer le dos afin de ne se connaître. — Chaque fois elle fut assignée par l'Ennemi son Maître, toujours en divers lieux; étant en grand nombre, et parfois entre nuit et jour. — Chaque fois, son complice Josué Viouget la venait trouver, et il lui semblait qu'elle y était transportée par le moyen d'un vent, et cela après souper. — Où elles étaient en grand nombre, elle-même menant la lyre en dansant, et l'Ennemi leur faisait virer le dos l'une à l'autre, voire boucher la face avec leurs gorgières, afin de ne se connaître l'une l'autre. — Y étant le Devin d'Enges, qui menait la rebibe et leur Maître les faisait danser le dos viré l'une à l'autre. (*Lignièrès*)

« Elle a été à la Secte chez Marguerite Crible, à la Cour, où Etienne Norisse, de Vilars, *aveugle*, qui est mort, sonnait les danses avec sa viole. — Y étaient plusieurs de ses complices qu'elle ne pouvait bonnement connaître, à cause de l'obscurité de la nuit: elle y allait par contrainte, et de peur qu'elle ne fût tourmentée, s'en retournant incontinent et ne s'approchant pas trop d'elles, de peur d'être connue et décelée. — N'y a pas longtemps qu'elles dansaient au Closel chez Bertin, de nuit, y étant son Maître Muguet, qui menait le fiffre et qui leur dit de se trouver à Serroue, qu'il leur donnerait de l'argent. — Il y a quatre ou cinq ans que son Maître Jacobey l'alla trouver chez elle de nuit, sur le poile, et la prit par la main, menant le fiffre et la faisant danser avec lui. — Que gardant les bêtes d'Auvernier, elle se trouva il y a certain espace de temps, en plein jour, avec une sienne complice qui gardait aussi les bêtes, vers le ruz

du Merdasson, où elles se donnèrent à connaître, et Maniguet, son Maître, vint vers elles, leur commandant de faire toujours du mal; elles s'assirent avec lui à terre, et sa complice élargit son devantier; son Maître lui mit devant des beignets et des bressels, qu'elles mangèrent avec lui. — Cette année, au temps où l'on ébourgeonnait la vigne, elle se trouva par un matin vers la Fontaine de la Maladière de cette ville, où se trouvèrent aussi d'autres de ses complices, et y dansèrent par ensemble, leur Maître Vyolet menant la danse; le jeudi 24 septembre 1601, après midi, en plein jour, elles se trouvèrent derrière le Cret-de-Vieil-Châtel, y étant leur Maître qui menait le rebec et les fit danser de compagnie quelque temps, leur disant : *Dansez, dansez, on ne vous voit pas !* Et la détenue s'en vint seule, ayant laissé les autres; mais quand elle fut vers le jardin de Samuel Pourry, son Maître lui donna un soufflet et la battit parce qu'elle n'avait pas attendu qu'il lui eût donné du pusset. — Il y a environ demi-an qu'elle se trouva près de la ruelle Maillefer, en revenant de Serrières par le chemin du Moitin avec une sienne complice, où elles se mirent à danser par ensemble en plein jour; et lors son Maître apparut en forme d'homme noir, appuyé à un arbre, menant la danse avec la flûte. — Par plusieurs fois elle s'est trouvée avec ses complices à la Synagogue au Pra-de-Ballevaux; et une fois son Maître leur donna à chacune trois testons de roi, desquels deux se trouvèrent bons; il leur fit comme un banquet, leur donnant de la chair à manger qui ne leur semblait avoir aucun goût, sinon que comme du bois, et l'on allait quérir du vin dans une cave; au départ il leur donna du pusset pour nuire à gens et à bêtes, et qu'elles devaient jeter sur les paquiers. — Il y a quatre ou cinq semaines qu'elle se trouva avec plusieurs de ses complices à la Synagogue, à la rue de Ballevaux, devant la maison de Roset, dansant par la rue, elle-même tenant les chandelles, desquelles deux étaient toutes bleues; et son Maître vêtu d'une grande robe jaune, menait la danse; en ces entrefaites vint Moïse Gindre, qui

venait de la taverne, et s'en allait à sa maison, tenant un *mouchon* à sa main; son Maître s'approcha de lui et lui souffla son mouchon; au départir de la danse elles firent hommage à leur Maître en le baisant au derrière tout vêtu. — Cet été passé, *ainsi que l'on teillait le chanvre*, une sienne complice vint un jour vers elle, la priant de lui venir *serezer* de l'œuvre, environ 5 à 6 pleyons; or ayant tout achevé, il fut question de souper, plusieurs autres y vinrent, et toutes ensemble après souper s'en allèrent devant chez feu le Gouverneur de Grandcourt, où elles trouvèrent beaucoup de femmes, et commencèrent à danser, y étant comme flûtes qui borbotaient. (*Neuchâtel.*)

« Quand le coq chanta, tout fut perdu. — Incontinent que le coq chantait, ils s'en allaient tous, l'un deçà, l'autre delà, allant par l'air comme le vent, tellement qu'ils ne pouvaient être vus de personne, car leur Maître les transportait ainsi. — Lorsqu'elle allait à la Secte, le Diable la menait et elle y allait aussi vite que vent, ore, fullet ou nioles. — Son Maître l'allait quérir à la maison après souper et l'y ramenait. — Quand elles voulaient se départir, il semblait souffler grands vents, l'une tirait d'un côté et l'autre de l'autre. — Son Maître l'a portée par un soir, dans un orage, au lieu dit à Comba Cernet, où elle trouva Moïse Trottet, qui avait été supplicié, et autres ses complices qui dansaient; et fut rapportée en la même sorte. — Le dit Pierrasset le portait diverses fois depuis sa maison et le jetait bas à la renverse qu'il était tout étourdi. — Une fois le Diable la venant quérir pour aller à la Synagogue, en Combe-à-Mare, elle s'excusa de ce qu'elle avait mal aux dents; toutefois peu après, la douleur étant passée, elle y voulut aller; mais comme elle fut en chemin et près du dit lieu, le coq chanta, par quoi fut contrainte s'en retourner parce qu'elle n'y trouva personne. — Il s'en alla à la Secte, vers le Bataillard, son Maître l'étant venu quérir vers son lit; quand il rentra en sa maison, sa femme le sentant froid comme glace, lui demanda d'où il venait; dit qu'il venait d'avec les jeunes du village.

— Sur le refus qu'elle fit d'aller à la Secte, le Diable l'y porta sur ses épaules, et la rapporta jusque proche de chez eux, où il la jeta bas, tellement qu'il lui fit fort mal à un bras. — Le Diable la prit proche de la maison, à *charge-col* et la porta à la Secte, et ils allaient aussi vite qu'un oiseau. — Toutes les fois qu'elle allait à la Secte, son Maître l'y portait et la rapportait proche de leur maison. — Et toujours, elle volait comme un oiseau, hormis la dernière fois qu'elle y alla à pied. »

Voilà.

D'abord rappelons que jamais un témoin n'a déclaré avoir vu l'assemblée des Sorciers, et que tous les récits sur cette étrange chose sont l'œuvre des accusés, parlant à la torture, et dès lors ne pouvant dire que la vérité, rien que la vérité.

Peut-on se figurer qu'à deux siècles de nous, il y ait eu des réunions très-nombreuses, souvent renouvelées, tenues en plus de cent endroits, et que jamais personne ne les ait aperçues?

Est-il permis de croire que des réunions aussi bruyantes que ne l'étaient celles des Sorciers, qui avaient lieu même dans les rues de Neuchâtel, n'aient jamais été ni épiées, ni surprises?

Pourrait-on comprendre que les Châtelains, les Jurés, la force armée, n'eussent pas essayé de sonder le mystère, d'apprendre à connaître par les yeux cette association infernale, de la prendre d'un seul coup de filet et de la détruire radicalement? — Car si les Juges du temps de la Sorcellerie ont cru aux assemblées diaboliques, ils sont inexcusables de n'avoir fait pour les arrêter que les procédures qu'ils nous ont laissées.

Mais les récits mêmes de ceux qui déclarent avoir assisté à la Youkke ne permettent pas de croire à ces assemblées.

En les étudiant ces récits, de près, avec attention, avec réflexion, avec calme, on acquiert la conviction qu'ils ont

été faits sur des oui-dire, sur les bruits vaguant dans le peuple, sur les antiques traditions nationales dénaturées à travers les siècles et sur les confessions de Sorciers déjà exécutés (ces confessions étaient lues à haute voix devant le peuple).

Car ce qui frappe surtout dans ces récits sur la Youkke, c'est *le vague* qui y règne, les contradictions qui y foisonnent.

Les Sorcières ne peuvent dire nettement ce qu'elles ont vu à la Secte : ou elles étaient *embillodées*, à moitié endormies, ou la nuit était trop obscure, ou elles avaient le visage couvert. De trois Sorcières qui assistent à la même Synagogue, l'une dit que le Diable jouait du violon, l'autre qu'il sonnait de la trompe, la troisième que c'était de la flûte. A l'égard de l'habillement du Maître : l'une le voit en jaune, l'autre en noir, l'autre en bleu. Même fait quant au festin : la première dit qu'on allait chercher le vin dans une cave voisine et qu'on y mangeait de la viande; la seconde qu'on n'y mangeait rien; la dernière que ce qu'on y mangeait n'avait pas de goût ou avait le goût du bois, ou que ce n'était qu'un simulacre de repas; elles boivent dans des tasses de bois, elles boivent dans des tasses d'argent. Quant à la musique, l'une a vu le Diable jouant, l'autre une de ses compagnes qui chantait les notes, la troisième disait les danses en tournant. — Même histoire touchant l'éclairage : c'est le Diable qui tient des chandelles bleues, c'est une Sorcière qui les porte, c'est un petit feu bleu. — Chaos pareil dans la manière d'aller à la Secte et d'en revenir; les unes y vont portées par le vent, les autres par le Diable; des troisièmes à pied, d'autres à cheval; elles en reviennent au coq chantant et dans la nuit, portées par les nuages ou comme un simple piéton; la Secte a lieu le soir, à midi, en plein jour, dans la nuit noire. On danse avec un tablier sur la tête et dos à dos; — malgré ces précautions, on danse avec joie et l'on voit tout; on a même connu une foule de complices. Le même jour, à la même heure, le Diable assiste à plus de cinquante assemblées.

Peut-on croire que *les comparutions à la Youkke n'aient été que des hallucinations produites par des pommades ou des breuvages*? Nous répondons hardiment : *Non!* Car peu de procédures, pour ne pas dire point, parlent de frictions ou de boissons prises avant d'aller au Sabbat; nous n'en avons point trouvé dans les archives judiciaires de Neuchâtel.

Peut-on *comparer la Synagogue aux réunions d'un club, d'une société complètement organisée et dirigée par des chefs supérieurs et inférieurs*? — Non, car le Sabbat dont parlent les procédures est une tout autre chose, et n'a jamais qu'un chef, le Démon.

Les récits que les Sorciers ont faits touchant leurs réunions, sont les mêmes qu'on entend encor dans les campagnes, durant les longues veillées d'hiver. Mis à la torture, ces pauvres Sorciers confessaient des histoires qu'ils croyaient vérités, histoires qui n'existaient que dans l'imagination populaire. Ce fut alors qu'au moyen de la torture, les imaginatives de nos ancêtres prirent un corps et firent périr des milliers de personnes. Une fois que ces récits eurent passé de bouche en bouche, il ne fut plus possible d'en contester la vérité : comment mettre en doute ce qu'une légion de criminels avaient reconnu vrai avant d'être suppliciés? — C'est aujourd'hui encor le raisonnement de beaucoup de personnes. Cependant l'on commence à s'étonner que nous soyons venus jusqu'au milieu du XIX^me siècle avant d'avoir essayé de nous rendre raison de si incompréhensible histoire.

CHAPITRE III.

Les Sorcières.

Au mot *Sorcière*, l'esprit évoque habituellement toute une phalange d'idées.

Ou bien on se représente la Sorcière rançonnant la ville où ostensiblement elle s'est établie. Sa chambre de réception est meublée de façon à frapper le regard : partout des tentures noires, avec des hiéroglyphes d'argent, des triangles, des croissants, des cercles, des figures d'animaux ou d'hommes, un squelette humain debout à un coin, une bibliothèque fournie de volumes traitant de cabalistique, de magie, de chimie, de physique ; un fourneau et tous les instruments d'alchimie usités au moyen-âge par ceux qui se mettaient à la recherche du grand œuvre, alambics, cornues, fioles, chaudières ; un miroir d'acier poli, où l'on évoque les morts et les absents ; une grande cage habitée par des chouettes, des pies, des corbeaux, des poules noires ; un chat noir, vilain Grimalkin ; un aquarium où nagent des grenouilles, des lézards d'eau, des couleuvres à collier ; un crapaud vivant sous un bocal ; des serpents dans une caisse ; enfin, suspendus au plafond et rangés dans des armoires, des bottes de simples, de vénéneuses, des squelettes d'animaux, des oiseaux empaillés, tout ce qui encombre le cabinet d'un amateur d'histoire naturelle. Au centre du logis, descendant du plafond, une sphère bleue, sur laquelle se trouvaient peintes, argent ou or, les constellations dont la connaissance était nécessaire pour les pratiques de la science occulte ; une table chargée d'un tapis constellé de signes cabalistiques, une effigie de cire qu'on perçait au cœur pour faire mourir tel ou tel, des baguettes de coudrier, tous les ingrédients nécessaires à la composition des philtres et des onguents demandés à la Sorcière, des têtes de vipères, de la moëlle et de la graisse humaines, etc., etc.

Ou bien, en se souvenant de Shekspeare, on voit sur une plaine isolée et couverte de bruyères, par un orage, un trio de Sorcières, avec barbe au menton, vieilles, décharnées, livides, hideuses, accoutrées d'une façon sauvage, étranges créatures, dansant et chantant une ronde infernale autour d'une chaudière, où bouillonnent les poisons qu'elles y jettent, mêlés à des ossements humains, des crapauds, des serpents, pour en faire des charmes, — ou s'occupant à exciter les vents et les tempêtes, et à s'emparer des nuages qui pendent au croissant de la Lune, pour les distiller par des artifices magiques et produire les visions et les fantômes qui entraînent les hommes à leur ruine ; — ou encor égorgeant la truie qui a dévoré ses neuf marcassins pour en avoir le sang, écoutant le miaulement du chat sauvage et le cri plaintif du hérisson ; et allant s'emparer sous les fourches royales de cordes, de cheveux et de graisse de pendus, etc.

Ou bien on se la représente comme formant le dernier anneau de cette chaîne brillante autant que mystérieuse, formée par les Reines-Mages de la Perse, la Voyante celtique, la Sybille de Delphe, la Pythonisse d'Hendor, la Magicienne de Thessalie, la grande Médée, la fougueuse Circé, l'implacable Proserpine, car le Moyen-Agé n'a qu'un nom pour toutes : *Sorcières*. Nos vieilles Bibles elles-mêmes ne parlent point d'esprit de Python ou de Pythonisse : « *Pur ço cumandad Saül que l'un li quit une femme ki sout de Sorcerie, que par son devinement seust comme la bataille se prendroit.* »

— Dans notre pays, la Sorcière du XVI^e et du XVII^e siècle est une tout autre créature.

C'était une femme qui se distinguait par je ne sais quoi de particulier ; mais il est difficile de préciser les caractères auxquels on s'arrêtait pour accuser quelqu'un de Sorcellerie.

On soupçonnait ce qui était élevé et ce qui était bas, ce qui était sérieux et ce qui était risible : Une remarquable beauté comme la laideur exceptionnelle, une grande simplicité comme la science infuse, l'indigence presque autant

que la richesse, la santé comme la maladie, la bonne ou la mauvaise renommée, un coup d'œil de travers, un mot irréféchi, un mouvement brusque, un simple souffle ; — en un mot, *tout* pouvait être un indice de Sorcellerie.

Éclatait-il quelque part une épidémie ? c'étaient les Sorcières qui l'avaient provoquée. Le bétail était-il malade, elles en étaient la cause. La récolte paraissait-elle mauvaise, tombait-il de la grêle, y avait-il disette d'eau, une maison était-elle brûlée par la foudre, c'était la Sorcellerie. Une vache donnait de mauvais lait ou tarissait, un porc crevait, une poule allait pondre ses œufs ailleurs que dans son nid, une couvée ne venait pas à bien, quelque chose se perdait, était volé, un homme devenait impotent : Sorcellerie ! Une femme était-elle stérile ou trop féconde, accouchait-elle trop tôt ou trop tard, mettait-elle au monde un enfant estropié ou mort, trépassait-il au bout de peu de temps ; n'avait-elle pas de lait : tout était dû à la Sorcellerie.

Lorsqu'une femme était trouvée près d'un os, d'un batracien, ou les mains pleines d'herbes n'ayant pas un usage connu, ou de la graisse, du suif, de l'huile aux doigts, elle était sûrement Sorcière. Une femme égratignée au visage, regardant les gens fixement ou étrangement, était Sorcière. Son haleine peu saine venait-elle frapper quelqu'un au visage, Sorcière ! Elle souhaitait une chose qui arrivait, Sorcière ! Elle touchait de la main un voisin, Sorcière ! Une fille avait-elle une vie légère, une femme était-elle d'un tempérament amoureux, c'était une Sorcière. Cette femme acariâtre, souvent en chicane avec ses voisins, proférant journellement des jurements, doit être une Casserôle. Menace-t-elle quelqu'une de ses voisines, celle-ci a l'imagination frappée et se figure qu'elle lui a logé les *mauvais esprits* dans le corps ; elle tombe réellement malade : on saisit la Sorcière.

Une femme qui n'est jamais ni souffrante, ni malade, doit être Sorcière, le Diable la préserve. Mais est-elle malade, a-t-elle souvent des indispositions, lui arrive-t-il des acci-

dents, c'est le Diable qui lui administre des corrections. Ses yeux sont-ils rouges, éraillés, malades? est-elle borgne, boiteuse, impotente, a-t-elle une *envie* qui soit aperçue? sûr qu'elle a fait un pacte avec le Diable, qui l'aura marquée ainsi, ou qui lui aura joué un tour de sa façon.

De même, son bétail est-il dans un état florissant? signe certain que c'est par elle que la maladie tombe sur celui de ses voisins. Perd-elle quelques vaches? c'est elle qui les fait périr pour essayer l'arsenal infernal à sa disposition.

Une femme est Sorcière lorsqu'elle fréquente rarement l'église; mais si elle y va souvent et y montre beaucoup de ferveur, si elle prie chez elle, elle est fortement soupçonnée: elle aura fait un pacte avec Satan et cherche à s'en délier.

Le nom de Sorcière s'attache-t-il à elle, on la fuit comme la peste, ce qui n'empêche point qu'on n'étudie toutes ses actions. — Citée comme témoin, si elle montre quelque émotion, elle est suspecte, de même que si elle se présente et dépose avec aplomb. Fait-elle mine de vouloir se soustraire à la déposition par la fuite, ou s'enfuit-elle réellement, on la saisit, on l'applique à la torture: elle monte sur le bûcher.

Qui semble douter des crimes des Sorciers, est probablement entaché de casserôderie. Mais aussi quiconque parle beaucoup des Sorcières et leur jète la pierre, est suspect, car il cherche à diriger les soupçons sur d'autres, pour faire prendre le change à la Justice.

Celui dont les parents ont été brûlés, est fort exposé à l'être à son tour: il faut peu de choses pour le faire signaler comme complice par les torturés. Car c'est par le moyen des *accouplements* que le plus grand nombre d'arrestations a lieu. Des Sorcières accusent 10, 15, 20, 30, 70 complices!

Les *Instructions aux Juges pour fait de Sorcellerie* apprenaient que les Sorciers portaient leurs enfants au Sabbat dès leur plus bas âge et qu'ils les consacraient au Diable, même avant leur naissance. Il y eut plus d'un malheureux, accusé par l'opinion publique uniquement parce que les auteurs de ses jours avaient péri comme Sorciers, et forcé de con-

fesser à la torture que bien vrai, son père et sa mère l'avaient conduit à la Secte, l'avaient obligé de renier Dieu et de prêter hommage au Diable.

Quelque jeunes qu'ils fussent au moment de l'exécution de leurs parents, les enfants des Sorciers étaient à plaindre ; à la moindre chose on leur reprochait la honte qui avait flétri leur famille : *Sorcière ! fille de Sorcière, tu es aussi Casserôde que ta mère ! il y en a de ceux de ta génération qui en ont fait mourir des miens ! Depuis longtemps tu es une enfant du Diable ! Qu'on se réjouit de te voir brûler ! Je te promets un fagot d'épines pour ce jour*¹. — Tels sont les reproches qui ont été faits à *Jaqua Clerc*, dont la mère et la grand'mère avaient été exécutées comme Sorcières, à *Guillaume Renaud*, saisi dix ans après le supplice de sa mère ; à *Perrenon Bullet*, à *David Lambert*, à *Isabeau Aubert*, exécutée à l'âge de 24 ans, à *Marguerite Junod*, à *Clauda Bergier*, tous enfants de Sorciers. — Le bûcher les avait rendus orphelins, les avait ruinés et les avait exposés à périr du dernier supplice, ou tout au moins les avait laissés en butte aux soupçons pour tout le temps de leur vie.

Aussi était-ce l'un des grands sujets d'effroi d'une accusée, ce mauvais nom qu'elles laissaient à leurs enfants. *Marie Jacottet*, accusée de Sorcellerie par un de ses voisins, tombait à ses genoux en sanglottant et le priait de ne rien dire, en s'écriant : *Faut-il que je m'accuse et mon parentage, auquel il n'y eut jamais à redire* !² — *Marie Leschot* confessa : « Depuis que je fus entrée en confession dans ce lieu, m'en étant repentie, j'avais pris la résolution de plutôt endurer le droit d'Empire que de dire la vérité, parce que je m'imaginais que ce serait une perpétuelle honte et reproche à mes enfants, auxquels mes biens pourraient être ôtés et que par ce moyen ils seraient plus pauvres ; mais la lassitude et ennui (!) où je me trouvais a été cause que, par la Providence divine,

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₉. Gorgier : Z ²/₈. Gr. Arch. : F ²³/₃₂. —

² Thielle : N ⁶⁸/₁₈₇.

j'ai baillé goût aux remontrances qui m'ont été adressées, et *donné gloire à Dieu*, auquel et à la Justice humblement je demande pardon » ¹.

Les *Instructions aux Juges pour fait de Sorcellerie*, le *vade mecum* de nos Châtelains et Justiciers, ont même des dispositions à l'égard des enfants qui, ayant assisté à la Secte, étaient trop jeunes pour qu'on les rendît responsables de leurs fautes. Ceci peut aider à faire comprendre comment la Sorcellerie était envisagée ². — « La peine ordinaire des Sorciers, le feu, n'a pas toujours lieu ; s'il s'agit d'un enfant qui n'a pas atteint l'âge de puberté, on doit, selon Bodin, seulement le condamner au fouet ; Binsfeldius passe plus avant et dit que l'on ne doit jamais procéder à condamnation contre un qui n'a pas atteint les seize ans. Mais je suis bien d'opinion contraire, pour ce que j'estime que non-seulement il faut faire mourir l'enfant Sorcier qui est en âge de puberté, mais encor celui qui est en bas âge, si l'on reconnaît qu'il y ait de la malice en lui ; bien est vrai que je ne voudrais pas pratiquer en ce cas la peine ordinaire des Sorciers, mais quelque autre plus douce, comme la corde, etc. — Mes raisons sont : 1° L'énormité du crime, qui est le plus détestable de tous ceux que l'on puisse excogiter ; car l'atrocité du crime est cause que l'on transgresse les règles ordinaires du droit ; d'où vient que les enfants, ès crimes atroces sont bien souvent punis de mort pour leurs pères, sans que l'on ait égard à leur ignorance ; d'autres fois l'on passe jusque-là que de faire mourir les bêtes brutes, tout ainsi que si elles avaient de la raison ; je laisse ce qui se pratique à l'endroit des enfants de ceux qui sont convaincus du crime de lèse-majesté. — 2° Celui qui s'est jeté une fois dans les pièges de Satan ne s'en peut jamais retirer, sinon fort difficilement ; d'où j'infère qu'il vaut mieux condamner à mort les enfants Sorciers que de les laisser vivre davantage, au grand mépris de Dieu et intérêt du public. Je sais

¹ Arch. de Valangin : R ²/₃₀. — ² Manuscrit DeBrot, art. 63.

bien que Binsfeldius n'approuve pas cette considération, vu que Dieu, comme il dit, a toujours les bras ouverts pour recevoir le criminel à miséricorde ; mais ce que nous avons mis en avant des Sorciers s'est reconnu par expérience *et cela se fait*, selon que je crois, *par un secret jugement de Dieu*. — 3° Je me fonde sur la Loi qui punit de mort un enfant qui n'a atteint la puberté, pour n'avoir pas crié lorsqu'on tuait son maître, suivant laquelle on a donné plusieurs arrêts de mort contre des enfants qui n'avaient encor atteint les douze ans. — 4° J'ai l'exemple mémorable des 42 enfants de la cité de Beth-El, que deux ours dévorèrent parce qu'ils s'étaient moqués d'Elysée ; car si Dieu a eu à si grand contrecœur l'injure faite à son prophète, que doit-il faire lorsqu'il est indignement outragé et renié ; et *c'est aux Juges qu'il délaisse la charge de le venger du tort qu'on lui fait ici-bas.* »

Hâtons-nous de dire que nous n'avons rien découvert qui puisse laisser croire que cette doctrine atroce ait été mise en pratique dans notre pays. On attendait que les enfants fussent devenus des hommes avant de les poursuivre ; au moins c'est ce qui nous a semblé résulter des procédures parlant d'enfants de Sorciers. — Voici quelques-unes de leurs confessions.

« *Guillaume Renaud* : Il y a seize ans, je me trouvais *avec ma mère*, de nuit, derrière notre maison. Tout-à-coup, un homme vêtu de noir, à la française, nous apparut. Ma mère me pressa et sollicita grandement de me donner à lui ; de quoi je fus tout étonné et ne voulus le faire. Mais environ demi-an après, un soir, ma mère et moi nous cherchions une de nos brebis égarée, et nous nous trouvâmes au Bugnon, proche de Cortailod ; où étant arrivé, j'ouis un grand bruit, comme de gens qui dansaient, de quoi je fus tout épouvanté. Au même instant, cet homme se rapparut à nous et ma mère avec grande importunité me dit : Guillaume, donne-toi hardiment à lui ! car il nous fera du bien ! Et tant me sollicita que je fus occasionné de me donner à lui, non

de bon cœur toutefois ; je lui fis hommage en le baisant au derrière ¹.

» *Marguerite Junod* : Il y a bien vingt ans que j'étais allée au bois de Seythe, me regrettant fort de ce qu'on m'accusait d'être Sorcière. Je rencontrai un homme habillé de noir, ayant les mains comme du feu, et à sa tête un bonnet à poisotte, lequel me dit que je devais me donner à lui, que j'étais déjà sienne *dès mon bas âge*. Mais ayant dit être le Diable, je priai Dieu et il disparut. Ce ne fut qu'après trois tentations que je me donnai à lui ; je reniai Dieu, je fis hommage à Satan et il me marqua sous le bras droit. Je crois que *ma mère, par le consentement d'une mienne marraine, m'a donnée au Diable dès mon bas âge*, parce que j'ai une autre marque que celle que mon Maître me fit alors ; j'ai toujours soupçonné que cette marque avait causé mon malheur ².

» *David Lambert* : Il y a *trente-quatre* ans environ, m'en revenant avec mon père, de Bevaix, où nous avions mené des vaches que nous avions eues à *fruit* (à la fruitière) de feu le Lieutenant Borel, mon père m'emmena par la Combe-Fullet, où nous trouvâmes beaucoup de gens qui dansaient : c'était la Secte. J'eus peur. Mon père me dit : N'aie point peur ! Puis il se mit avec les autres à la danse. Cela fait, nous partîmes. Quand nous fûmes à Vauxroux, à la Croix-des-chemins, j'eus peur d'une ombre d'homme que je vis à la clarté de la Lune, proche du chânet de Vauxroux. Près de la Croix, je dis à mon père : Il y a ici un homme duquel j'ai peur ! — N'en aie point peur, et donne-toi à lui ! il te baillera tant d'or et d'argent que tu en voudras ! Alors le Diable s'approcha, en forme d'homme habillé de noir, me disant de me donner à lui, *que mon père m'avait déjà donné à lui*. A la sollicitation de mon père, je me baillai au Diable et reniai Dieu mon Créateur. Il me marqua à la lèvre dessus, comme la marque est encor apparente. Il me donna de l'or

¹ Arch. de Boudry : L 130/52. — ² Vauxmarcus : T vi/10.

et de l'argent dans mon chapeau tant que j'en voulus; j'en mis dans mes poches qui me semblèrent fort pesantes. Quand je fus à la maison, je cachai cet argent; au bout de quelque temps, pensant le regarder, je ne trouvai rien sinon quelques petites affaires de mousse. J'en fus fort triste et dis à mon père : Je ne sais que c'est de cet homme que vous m'avez fait donner à lui ! Il m'avait beaucoup donné d'argent et je n'en trouve rien ! Le père me répondit : Fol que tu es ! je l'ai caché, je t'en donnerai quand tu en voudras. — Mais au bout de quelque temps je le dis à ma mère. Alors elle me prit et me battit bien fort, en me disant : Bélitre ! pourquoi es-tu allé avec ton père ? ne sais-tu pas qu'il a *mauvais renom* ? — Puis elle m'instruisait tant qu'elle pouvait à prier Dieu ; si bien que je fus trois ans sans revoir Satan. J'espérais en être délivré, quand, m'en allant depuis le village [de Gorgier] contre notre Prise, je trouvai *Jean Lozeron* et mon père à la Combe du Chânet, qu'il était fort nuit. Ils me dirent d'aller avec eux à la Secte, ensuite nous trouvâmes Satan qui, avant d'aller à l'assemblée, me fit reconfirmer la pache faite auparavant. Je me rebaillai à lui ; il me dit qu'il avait nom *Jean*. Nous nous en allâmes de compagnie à la Secte, au Pré-Dupuis, où je trouvai *Barbely Jacot*, *Clauda Lambert* et autres, qui dansaient et sautaient : il me semblait que nous étions tantôt en l'air, tantôt en terre et parfois tous rangés comme des paux à une haie, ne remuant point. Il y avait des feux de diverses couleurs, tant bleus que rouges, lesquels se pouvaient voir, et des cris, tantôt hurlant, et puis comme des raisses et autres épouvantables instruments¹. »

D'après les dépositions de témoins déjà citées, *Madelaine Dessaulles* fut accusée de sorcellerie, parce qu'elle avait une grappe de mûres sauvages dessinée sur la jambe, et *Thérena Renaud*, parce qu'on l'accusait d'être porteuse d'une

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₁₄.

queue. De cette manière, la chose la plus simple pouvait devenir un indice grave : *Marie Breguet*, que ses voisines avaient vue avec *un ongle noir*, fut obligée de dire dans sa confession : que son Maître l'ayant touchée sur l'ongle du *gros artet* au pied gauche, il devint tout noir ; depuis, une bûche de bois étant tombée sur cet ongle, il tomba et il lui en revint un tout blanc ¹. — De même *Clauda Tendron*, qui avait les phalanges d'un orteil liées, dut confesser que c'était ouvrage du Diable. Après avoir fait hommage au Démon, il lui courba le gros artet en disant : *Il sera toujours ainsi!* ² — *Guillaume Vauthier*, paré de deux excroissances sur la tête (dans le genre de celle opérée à la femme Veuve par le Dr Valentini ³), confesse qu'après l'hommage, son Maître le toucha sur le sommet de la tête, duquel attouchement, trois ou quatre jours après, il lui leva deux *gon-gnes*, comme de petites cornes, qu'on peut présentement apercevoir, chose qu'avant cela il n'avait ⁴. — *Elisabeth Maillet* confesse que si elle est impotente et presque aveugle, c'est aux mauvais traitements de Béalial qu'elle le doit ⁵. — *Jeanna Monnet*, qui était borgne, en dit autant, ainsi que *la Bargagar*, atteinte de la même infirmité ⁶. — *Etienne Nourrice* dut à sa qualité de pauvre aveugle jouant de la vielle pour gagner son pain, d'être accouplé par *Perrenon Bonvespre*, qui déclara l'avoir vu sonner les danses du Sabbat ⁷.

Lorsqu'une femme accouchait d'un enfant mort-né, on en accusait une voisine présumée Sorcière. *Marguerite Marchand* déclara que « par le dépit qu'elle eut de ce que la femme de Pierre Perroset détractait toujours d'elle, en divers lieux, la dite femme étant pour lors enceinte, elle lui donna quelque peu de cougniarde sur du pain, dans laquelle

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₁₃₉. — ² Boudry : L ¹³⁰/₁₅. — ³ Voir Bulletins de la Société des Sciences naturelles, 1847. — ⁴ Boudry : L ¹³⁰/_{71.78}. — ⁵ Gorgier : Z ²/₁. — ⁶ Neuchâtel : N ⁶⁶/_{139.147}. — ⁷ Gr. Arch. : E ²³/₉.

elle mit du pusset que son Maître lui avait donné, aux fins de faire mourir l'enfant qu'elle portait ; lequel en effet vint mort au monde ¹. » — Des centaines de confessions établissent que les maladies de toute espèce qui frappent les enfants dans leur plus jeune âge, étaient l'ouvrage des Sorcières.

En exposant la manière de procéder de nos cours criminelles, nous avons montré que beaucoup d'accusés se suicidaient pour échapper aux terribles conséquences d'une accusation. Nous serions incomplet, en ne disant pas que ces accusations rendaient hallucinées les pauvres cervelles. Plusieurs confessions font entrevoir cet état de faits.

« *Abram Lambert* : Souvent, étant endormi en la couche, auprès de sa femme, il lui semblait qu'il voyait de grandes mascarades de *braves* gens qui dansaient et sautaient avec grand mélange et différence de personnes, les uns bien habillés, les autres mal, n'ayant point de tête ou point de joues ; — ne sachant si c'était songe ou s'il était en la Secte. Il était tout émerveillé de ce que ce pouvait être, et afin de se tant mieux raffermir, il priait incessamment ².

» *Elisabeth Maillet* : Il y a environ sept ans, étant accusée d'être Sorcière, elle en fut avertie par aucuns de ses plus proches parents, et en prit un si grand regret qu'elle ne faisait que penser à cela jour et nuit. Lui était avis, en songe la nuit, qu'elle s'enfuyait par un certain lieu dit la Perla, de crainte qu'on ne l'appréhendât ; parfois aussi elle songeait que le Métral était auprès d'elle pour la prendre, tellement qu'en s'éveillant elle avait grand' peur. De quoi son mari même s'émerveillait, lui demandant ce qu'elle avait ; elle répondait qu'il lui semblait être tombée en quelque lieu dont elle avait eu peur. Etant dans ce travail d'esprit, il lui semblait qu'elle devenait faible dans la foi et qu'elle diminuait grandement ; et dans ce temps-là le Diable lui apparut ³.

» *Barbely Chaillet* : Un peu avant les vendanges der-

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₁₅. — ² Gorgier : Z ²/₅. — ³ Id. : Z ²/₁.

nières, étant couchée sur son foyer, au lieu dit la Favarge, ainsi qu'elle dormait, elle fut prise et emportée doucement en quelque lieu, ne sachant toutefois où, mais finalement elle fut rapportée sans qu'autre mal lui arrivât. Elle croit que c'était le Diable. Sur cela, s'étant réveillée, il se fit un grand bruit dans la maison, qui semblait devoir se renverser¹.

« *Collette Beney* : Un soir, allant détacher les chevaux pour aller aux champs, elle trouva à la porte de l'étable une ombre, dont elle eut grand' peur. Et c'était lorsqu'on avait exécuté la *Jaqua Cherland*, Sorcière. Elle s'en vint devant la maison dire à ceux qui *tillaient* qu'elle n'irait plus détacher les chevaux, ayant eu trop peur². »

On a essayé d'expliquer le rôle d'amantes du Démon que les procédures prêtent à nos bisaïeules, en disant qu'elles étaient des hallucinées, des femmes à imagination surexcitée, à constitution nerveuse, affligées d'hystérie, des veuves agitées de ce mal terrible que quelques auteurs nous ont montré régnant dans les cloîtres avec une telle force que les malheureuses nonnes, enfermées dans leur couvent comme dans un tombeau, croyaient en songe posséder le Christ et les Saints. Il est vrai qu'on parlait tant du Diable qu'il n'y aurait rien de très-étonnant que de pauvres malades aient cru en faire leur amant. La femme possède un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. En ces temps d'ignorance barbare, où toute maladie singulière était un mal envoyé par le Démon, on comprend la situation des femmes attaquées de la terrible hystérie.

« *Isabelle Gallandre* confesse qu'étant en veuvage, poussée de lubricité, elle a commis sodomie avec quelques femmes à elles familières et amies, *ne pensant être que dû*³.

¹ Arch. de Thielle: N⁶⁸/158. — ² Boudry: L¹³⁰/7. — ³ Colombier: N⁶⁰/765.

« Appelée en témoignage, la fille de David Merloud déclare : Que sa mère lui a dit plusieurs fois, qu'un soir, étant chez la veuve *Judith Regnaud*, vers deux heures de la nuit, Pierre Renaud, d'Auvernier, y dansait et y sautait. Lors la Judith se mit à plaindre, disant qu'elle avait le mal ; elle sortit derrière la maison. La mère de la déposante, voyant qu'elle restait longtemps dehors, voulut voir ce qu'elle faisait, elle la trouva couchée par terre, criant, se maugréant et disant : Je brûle. Ses filles arrivèrent qui la reconfortèrent et la menèrent dans la grange ; elle se trouva toute blessée¹. »

Un cas qui ne peut guère être expliqué autrement qu'en le classant dans les délires érotiques est celui dont parlent cinq personnes de Cortaillod, hommes et femmes : « En septembre 1617, elles furent éveillées très-matin par un grand bruit dans la rue. Ayant regardé par la fenêtre, elles virent *Thévena Regnaud* devant sa maison, toute nue et en cheveux, qui menait grand bruit et criait : *Laisse-moi ! laisse-moi ! il m'empoigne et me désire ! Le miracle ! le miracle ! il est empéclé !* de laquelle elles pensèrent s'approcher. Mais elle criait : *N'approchez point ! vous verrez le miracle !* Elle était toute sanglante par le dos, d'une plaie qu'elle avait à la tête. Ayant vergogne, deux femmes lui apportèrent une chemise. Elle criait : *Ils m'arrachent ma vergogne !* Les voisins lui disaient : *Thévena, prie Dieu !* Répondait : *Je ne saurais, mon cœur n'est point porté à l'invoquer ! Vous verrez le miracle !* Sur quoi arriva Elie Mentha dit Jeanneret, qui la voulut mener à sa maison. Mais elle lui disait : *Oncle, allez toujours devant ! car vous savez trop que c'est et comme il y va ! Vous verrez le miracle !* Ils la menèrent à la maison et trouvèrent que le lit n'était point défait, et que sa chemise était pendue à la chambre de son lit. Et l'ayant reverchée, ils virent qu'elle avait une plaie à la tête et les épaules toutes bleues et égra-

¹ Gr. Arch. : C ²³/₉.

tignées. On lui demanda qui lui avait fait cela. Elle répondit : *C'est le miracle ! ne voyez-vous pas bien le pertuis ? Mais il n'y en avait point*¹. »

En parcourant les dépositions de témoins, on aura remarqué des accusations de personnes prétendant avoir été frappées de maladie par leurs voisins. C'était une opinion universellement admise dans les temps de la Sorcellerie que les maladies se *donnaient*.

La *commune renommée* commençait-elle à s'attaquer à la réputation d'une femme, celle-ci était perdue. Tous les faits, tous ses actes, venaient comme à la file témoigner contre elle.

Une Sorcière, pour éviter les médisances et les accusations, avait beau se condamner d'avance à un isolement complet, même à la réclusion, elle n'en était pas moins saisie un jour, témoin *Bernada Aubert*, qui se tenait tant qu'elle pouvait d'*approcher personne*², et *Madelaine Serneux*, qui, pour ce qu'elle était soupçonnée de tous, s'abstenait d'aller toute seule, afin de n'avoir pour ce regard plus grand bruit³. — Cette manière de faire devenait même un sujet d'accusation, car P. Ruedin, qui accusait *Madelaine Girardet* d'avoir perclus dans ses membres une pauvre fille, avança contre elle que *toutes les fois qu'elle la voyait en chemin elle en prenait un autre pour la fuir*⁴.

D'un autre côté, on fuyait les prétendues Sorcières. En les voyant de loin, on se détournait pour ne pas les rencontrer, on pressait le pas pour n'être pas devancé. Jaques Brochatton dépose contre la *veuve de P. Perrochet* que, s'en allant au moulin, il la rencontra, et comme il *fourvoya un peu son chemin afin de ne pas passer à côté d'elle*, elle lui dit : Ne te repentiras-tu rien⁵ ? Et *Madelaine Gribollet* dit que de loin voyant venir *Jeanne Baillot*, le long du village

¹ Arch. de Boudry : L 130/59. — ² Id. L 130/16. — ³ Id. 130/19.20. — ⁴ Landeron : S 1/26. — ⁵ Thielle : N 68/231.

[*de Bôle*], elle s'éloigna ; mais elle lui dit : Laide bête, tu me crains fort !¹ — On craignait leur voisinage : Guillaume Bronnel dépose contre *Susanne Sarrasin* que pendant la vie de sa première femme, elle les querellait toujours sur l'arrivée de chaque *bonne fête* de l'année, si bien que pour éviter ultérieures querelles, ils prirent résolution de s'éloigner d'elle². — On vit même des propriétaires vendre leur maison pour fuir le commerce de gens mal famés : Adam Junoud, Sauthier, déclare que depuis longtemps *Marie*, veuve de Janollet Bonjour, et *Elsi*, femme de Jean Des-Combes, sont soupçonnées de Sorcellerie ; ci-devant ayant la maison vis-à-vis de la leur, il fut contraint d'en acheter une autre et de s'éloigner d'elles, parce qu'il n'y pouvait garder aucune bête, les perdant entièrement³.

On craignait les Sorcières comme on craint le feu. C'était la peste de l'époque. — Lorsque les épizooties ravageaient une localité, les Sorcières travaillaient de leur sinistre métier, disait-on, et *masières* de s'élever ! Lorsque les fièvres décimaient la contrée, c'étaient encor les Sorcières.... et bûchers de flamber !

Si une de ces malheureuses, accusées par la voix du peuple, apprenait les soupçons qui pesaient sur elle, son désespoir était sans bornes, elle s'arrachait les cheveux, elle versait tout ce qu'elle avait de larmes, elle se jetait aux genoux de ceux qui l'accusaient ; la terreur la rendait folle, car l'affreux échafaud se dressait devant ses yeux. — Mais rien n'y faisait.

Ceux qui avaient du bétail malade arrivaient souvent comme des furieux vers la Sorcière et la menaçaient de la faire prendre, si elle ne guérissait pas sur-le-champ leurs bêtes. Ne sachant où donner de la tête, elle écoutait la voix de la peur, essayait d'aller médicamenter le bétail malade. De là ces dépositions contre certaines Sorcières qui nous

¹ Arch. de Colombier : N 65/62. — ² Landeron : S 1/13. — ³ Id. : S 1/41.

semblent accablantes, par exemple celle contre *Ursule Bes-son*, déjà citée, et les suivantes :

« Jaques Jaquet : Il y a deux ans que sa femme, se trouvant à Cerlier, fut chargée de faire un message à Adam Loclat et à sa femme, de devoir assister à l'ensevelissement d'une sienne tante de Saint-Blaise. Ce qu'ayant oublié de référer, s'en excusa vers Loclat, sur le soir. Le lendemain (qu'était dimanche), la femme du déposant s'en alla au bornel, où elle trouva la dite *Antoina Loclat*, qui commença de l'appeler orgueilleuse, et que pour ne lui avoir fait le message elle s'en repentirait. Le samedi après, le mal saisit deux bœufs qu'il avait mis à la pâture avec d'autres ; averti par son bouvier, il s'y transporta avec demi-pot de vin et autres remèdes qu'il prit pour les penser faire guérir. Et voyant qu'ils étaient presque tout enragés, *semblant vouloir monter sur les arbres*, il s'en revint en bas et trouva la femme Loclat, assise sous le grenier d'Olivier Perroset, qui lui demanda si ses bœufs étaient malades. Le déposant répondit tout en colère : *Oui, et plutôt à Dieu que celle qui leur a donné le mal fût à son dessein !* Ayant fait descendre ces deux bœufs, il les mit en la grange du dîme, proche la sienne, et déclara *tout ouvertement* qu'en cas que ses bœufs ne recouvrissent pas guérison, il emploierait ses autres quatre bœufs pour faire appréhender et saisir celle dont il avait soupçon. Sur quoi la femme d'Adam Loclat s'en vint du lendemain au matin, et s'adressant à la femme d'un certain chapui qui se tenait dans cette grange, elle lui dit si les bœufs de Jaquet étaient malades et *ce qu'on en disait*. Répondit que vraiment ces bœufs étaient malades et *ensorcelés*. Passant alors outre la grange, la Loclat leva les *borronfles* et donna du foin aux deux bœufs qui en mangèrent incontinent. Le lendemain, la Loclat revint s'informer comment les bœufs se portaient, entra derechef dans la grange et leur donna par les *borronfles*, à chacun une croûte de pain : pour le coup les bœufs furent guéris. Mais quelque temps après, la maladie reprit deux autres de ses bœufs,

qu'il perdit entièrement ; il ne peut avoir de soupçon que sur la femme d'Adam Loclat, pour avoir appris dès longtemps qu'elle est Sorcière ¹.

« Le même rapporte qu'il y a six ans, ayant un bœuf malade et soupçonnant *Elsi DesCombes*, il la rencontra sur le chemin et lui dit ouvertement et en colère, que si elle ne guérissait son bœuf il en ferait les plaintes à la Seigneurie, pour la faire appréhender ; à quoi elle ne répondit aucune chose, sans même lui en faire demande par Justice ; mais depuis le bœuf se trouva guéri ².

« *Jeanne Fargot* confesse qu'ayant donné le mal à une génisse d'Abram Junoud, avec du pousset diabolique, elle revint des champs fort malade et tout à rebours, que c'était chose étrange à voir ; Junoud l'ayant envoyé quérir pour le soupçon qu'il avait sur elle, afin de la voir, elle ne fit que la toucher avec la main, et elle fut guérie ³.

« Jean Lavoyer et sa femme déposent qu'ils avaient une vache malade et qui ne voulait rien manger de tout ce qu'ils lui donnaient, mais seulement ce que *Madelaine Simonier* lui donnait, laquelle à cet effet venait tous les jours chez eux. Se portant un peu mieux, ils la laissèrent aller aux champs. Un jour la Madelaine vint les voir, en apportant un peu de *recor* (regain) sous son bras, lequel était tout jaune ; elle le donna à la vache : mais elle ne fut pas seulement à la porte de derrière leur maison, qu'elle tomba morte. Dès lors, la Madelaine ne revint plus chez eux ⁴. »

Ainsi les Sorcières guérissaient parfois le bétail, parfois elles échouaient. C'était l'effet d'un pur hasard.

C'est dans des faits de cette nature qu'il faut rechercher l'origine de ces milliers de confessions de Sorcières qui constatent l'empoisonnement de pièces de bétail, ou par attouchement, ou par semailles de pousset sur les pâturages communs, ou même à distance par la simple volonté. Tout ce

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₄₁. — ² Id. — ³ Id. : S ¹/₄. — ⁴ Valangin : R ³/₁₉.

qui crevait, fût-ce un chat, était invariablement mis sur le dos des Sorciers. Et il faut lire les procédures pour se figurer l'incroyable quantité de bétail qui périssait. Aujourd'hui que la viande est chère, le campagnard sait mieux s'y prendre : au premier symptôme on abat l'animal, objet de craintes ; il est rare que l'agriculteur fasse de grandes pertes ; au reste, la manière de soigner le bétail a changé du tout au tout depuis deux siècles.

Un même état de choses existait à l'égard des maladies qui frappaient les populations. La médecine a fait d'immenses progrès depuis l'époque de la Sorcellerie, et les médecins se sont beaucoup multipliés. Il y a deux siècles, c'étaient en général d'ignorants personnages, fort contents d'abriter leur peu de science derrière le pouvoir des Sorcières.

Sitôt qu'un homme tombait malade, c'était de s'informer des causes probables de la maladie. Bientôt on arrivait à croire à un *mal donné*, à un *fait de Sorcière*. Le lendemain, on était certain de la chose et l'on criait sur les toits que si telle ou telle ne venait pas enlever le mal dont elle avait frappé son voisin, on la ferait prendre par les Sauthiers. — La Sorcière épouvantée accourait auprès du malade et essayait de le guérir en lui administrant quelque potion, ou même à l'aide de moyens plus simples.

« *Guillaume Renaud*, couturier, confesse qu'ayant acheté un char de bois, le fils de Bernard Doudiet le lui amena. Au départ, il lui bailla un morceau de pain sec qu'il avait oint de graisse diabolique ou pousset, duquel ayant mangé, il fut incontinent malade. Ce qu'ayant appris, il se transporta en la maison du dit Doudiet et *pria Dieu de le guérir*, ne sachant toutefois ce qui est arrivé depuis¹. — *Frény Comtesse* confesse qu'ayant soufflé du pusset contre une fille de Jean Maire, de La Sagne, elle en devint malade, mais depuis elle l'a guérie, comme elle croit, *par sa prière*². — *Clauda Gorgerat* confesse qu'elle trouva Claude Gorgerat et son fils

¹ Arch. de Thielle : N 68/37. — ² Valangin : R 2/10.

sur le chemin, allant au bois, qu'elle toucha de sa main, dans laquelle elle n'avait rien sinon de l'herbe ayant les feuilles larges, que Satan lui avait baillée; de cette façon elle lui donna le mal et ne s'avisa pas de le lui ôter, *combien qu'elle y ait été souvent durant la maladie, lui portant des pommes*¹. — *Clauda Petet* dit qu'une fois, étant allée chez Thomas Colomb, elle toucha son enfant en passant auprès, de quoi il devint malade. *Elle lui porta deux pommes, mais lui bailla encor plus le mal*². — *Jeanne Rougemont* confesse avoir baillé le mal à l'enfant de Jean Udriet; depuis elle donna à sa mère de l'herbe verte que son Maître lui avait donnée, en disant qu'on en devait faire manger à l'enfant; maintenant il s'en va guérir³. — *La Claudoleta* confesse qu'elle trouva Jean Chollet achetant un pied de bœuf, et le toucha avec du pusset qu'elle avait en sa main, à une cuisse, en intention de le rendre *tolliet*, d'autant qu'étant *brevard*, il lui avait tué certaines poules. Et de fait il en fut malade. Toutefois depuis, l'ayant menacée que si elle ne le guérissait, il l'accuserait et la ferait saisir prisonnière, d'autant qu'il disait que c'était elle qui lui avait donné le mal, elle le toucha avec d'autre pusset que son Maître lui avait baillé (lequel pusset servait pour ôter le mal donné et n'était pas si noir que l'autre, mais comme blanchâtre), de manière que quelques jours après il fut guéri⁴. »

Ceci nous amène à un autre ordre d'idées.

Le peuple n'avait-il aucun moyen de résister aux maléfices des Sorcières; ne lui avait-on rien appris pour conjurer les maux qu'elles dispensaient d'une main si libérale; était-il impossible de guérir des maladies dont elles frappaient amis et ennemis?

D'entrée, nous rappelons que les *docteurs* et les *apothicaires* confessaient ne pas avoir de remèdes efficaces contre *un mal donné*. — Mais il y avait les *bonnes-femmes* et les *devins*, auxquels on recourait lorsqu'on se trouvait dans

¹ Arch. de Boudry : L 130/24. — ² Id. : L 130/34. — ³ Id. : L 130/25. —

⁴ Neuchâtel : N 60/133.

l'embarras ; ils médicamentaient gens et bêtes. Par reconnaissance, on en faisait des Sorciers....

Il fallait un remède simple, un remède qu'on pût avoir facilement, qui ne demandât pas des courses vers les médecins titrés et lointains ; il fallait un remède populaire. Et ce remède, cette panacée, la *bonne-femme* la trouva, l'inventa. C'est peut-être le plus beau résultat où la nature l'ait amenée.

Grands connaisseurs du cœur humain, les *bonnes-femmes* comprirent, lorsqu'elles se virent traînées au bûcher comme Sorcières, que la Société serait à moitié guérie si l'on parvenait à ramener l'espérance chez les malades, à guérir l'imagination, à donner une base à la confiance ébranlée. Il fallait un remède énergique, en même temps un remède duquel on ne pût nier l'efficacité. — Où prendrait-on pour composer cet antidote souverain ? Sur quels principes devait-on se baser pour arriver au résultat ? Les *bonnes-femmes* s'appuyèrent sur cette passion qui a toujours plus ou moins guidé l'humanité : la foi au merveilleux ; on combattit le Diable avec ses armes.... Elles déclarèrent que le meilleur et souvent le seul remède à employer pour guérir d'un mal donné, c'était quelque chose provenant de la Sorcière même, en général *son pain et son sel*.

Le pain et le sel de la Sorcière?... Oui ! tous les examens de témoins, en parlant des méfaits des Sorcières, signalent ce moyen de guérison, et tous à peu près en constatent les effets radicaux. — Curieuse histoire et qui à elle seule ferait crouler la Sorcellerie, si quelqu'un y croyait encor.

Et remarquons que ce moyen de guérison avait fait son chemin, non-seulement au sein du peuple ignorant, mais chez les gens éclairés, chez les fils d'Esculape eux-mêmes.

« L'Apothicaire Motteron, voyant que son onguent n'avait produit aucun effet, disait à une malade qu'il *serait bon d'avoir du pain et du sel de la Forestière* ; ce qui fut fait : depuis elle se porta bien¹. — Jaqueline Monnier rappelle

¹ Gr. Arch. : F ²³/₉.

qu'au sujet de la maladie de la jeune réfugiée, on s'adressa aux médecins, qui la dirent *atteinte de mauvais air* ; mais un jour *on lui donna du pain, du beurre et du sel de Jeanne Quinche*, qu'elle mangea courageusement : par la grâce de Dieu, elle en fut guérie¹. — Fut dit à Gui Gretillat, atteint de mal donné, qu'il *devait tâcher d'avoir du pain et sel de Marie Junod* qui l'avait féru, et *des chous* de son curtil ; ce qu'il fit ; étant venue chez lui, *elle lui en fit une soupe elle-même et s'aida à la manger* ; depuis il commença à alléger². — Jeanne Bysard rapporte qu'un jour, ayant été férue de maladie par *Catherine Corthin*, elle fut tellement tourmentée qu'elle fut jusqu'au lendemain sans dormir ; elle demeura ainsi en extrême douleur jusqu'il y a quinze jours, que par le vouloir de Dieu, la femme de Guillaume Bula fit tant qu'elle eut un *tourteau* de la Catherine, lequel lui fut baillé : elle en fit une soupe qu'elle mangea ; depuis elle est guérie et se porte bien, Dieu loué !³ — *Isabeau Renaud* confesse y avoir douze ans qu'étant proche de la maison de Jaques Jeanneret, elle souffla à mauvaise intention contre un enfant, qui devint incontinent malade ; mais aussitôt après, le père, s'étant soupçonné d'elle, alla lui demander de *son pain et sel* qu'elle lui bailla *avec un cruche* ; l'enfant fut guéri⁴. — Marie Udriet, ayant été frappée de maladie par *la Bourquinna*, fut grandement malade un long espace de temps ; les membres lui tremblaient tout, jusqu'à ce qu'on lui enseigna d'avoir de *son pain, beurre et sel* ; ayant donc prié la fournière de lui en donner quand la Bourquinna ferait du pain, elle le fit ; et la fournière lui en fit un *gre-mieux* qu'elle mangea en plusieurs fois ; elle a cette espérance (*croyance*) que cela lui fut bon⁵. — Jeanne Perregaux dit y avoir trois ans environ, que le mal la saisit si fort qu'elle était *tolliette* d'un côté, de manière que son mari fut en délibération de la mener à Neuchâtel, vers le médecin,

¹ Arch. de Valangin : R ²/_{9.11}. — ² Boudevilliers : N ⁶⁰/₂₄₉. — ³ Neuchâtel : N ⁶⁰/₃₀₅. — ⁴ Valangin : R ³/₄. — ⁵ Boudry : L ¹³⁰/₈.

pour y pourvoir de remèdes. La *Marie Darbre* demandait souvent comment elle se portait, même l'alla visiter une fois; et comme elle, déposante, lui dit qu'on la voulait mener à Neuchâtel, elle répondit qu'elle devait suspendre, qu'elle guérirait, car les choses avaient terme; tellement que depuis, par les conseils d'aucunes voisines, elle eut *du pain et sel* de la dite Marie, avec lequel elle fit de la soupe, qu'elle mangea, de manière qu'elle s'est trouvée guérie¹. — Elisabeth Galles : à Noël passé, sortant de l'église de Cofrane, *Marie Darbre* l'empoigna, disant : Venez par cette porte ! tellement que peu après le mal la saisit d'une si extrême manière qu'elle en a été et est encor parfois en très-griève douleur. Même qu'une fois depuis, la *Marie* lui *envoya du pain par un serviteur*, qui lui dit que sa maîtresse l'avait envoyé pour s'enquérir comment elle se portait. Mais elle n'en voulut rien prendre, disant que la Marie ne lui devait pas donner le mal si extrême; déclarant être bien acertes qu'elle lui a donné le mal². — *Bindithe Lardy* confesse qu'une fois elle blessa la fille de Petit Jean Godet à une cuisse, étant au four; et lors elle était pleine du Mauvais Esprit, ce qui lui donna le mal. Certain temps après, cette fille vint vers elle et lui demanda *du pain* pour l'honneur de Dieu; elle répondit qu'elle n'en avait point là et ne lui en donna rien³. »

Ces deux derniers cas nous montrent une Sorcière refusant de donner du pain, et une malade d'en recevoir. C'était très-rare. En général, malades et Sorciers montraient le même empressement à demander et à donner, car chacun y trouvait son profit. Cependant la Sorcière savait que dans l'enquête ce serait un fait mis à sa charge : elle préférerait ce nuage dans l'avenir à la foudre dans le présent; car à peine un malade était-il mort avec l'accusation de *mal donné* sur les lèvres, que la prétendue coupable était saisie et que son procès s'instruisait.

¹ Arch. de Valangin : R 1/2. — ² Id. — ³ Boudry : L 130/32.

Il résulterait de certaines procédures que le simple bon vouloir d'une Sorcière suffisait pour que le malade ensorcelé par elle fût guéri. Au moyen d'un fruit, d'un mets quelconque, d'un attouchement, le malade était délivré.

« La femme d'Antoine Montandon rapporte qu'étant gravement malade, elle dit ouvertement que c'était mal baillé ; la *Jaqua Galles* le sachant, la vint trouver, lui apportant du *fromage pourri* qu'elle lui fit manger, duquel elle se sentit allégée : tous les jours à la même heure que le mal lui fut baillé, cela lui reprenait, et durait jusqu'au coq chantant ¹.

— Antoine Quinche : Sa petite fille était devenue fort malade, après avoir été en la maison de *Perrenon Quinche* ; que s'étant mis en grande colère et courroux, avec menaces contre elle, elle donna peu après *des poires* à l'enfant, qui incontinent fut guéri ².

« Guillaume Jaquet : Il est chose véritable que lorsque le forestier Christ Bovet demeurait à Chambrelieu, sa femme avait été vers celle de D^r Couichon, quérir des sécherons pour un sien enfant malade. Mais ne lui en ayant rien voulu bailler, parce qu'elle lui en avait déjà donné auparavant, et lui disant qu'elle n'en avait plus, elle s'adressa à la femme du déposant, se plaignant de cela, puis elle alla à l'eau. La femme du déposant l'attendit devant sa maison avec du miel dans un *grelet* qu'elle lui voulait bailler pour porter à son enfant. Mais elle n'en voulut rien, en disant que son enfant ne l'aimait pas, puis elle la poussa à l'estomac. Et s'en étant allées l'une et l'autre, le même jour sa femme commença fort à plaindre l'estomac, disant : *Je suis bien malade ! je crois que cette femme m'aura grevée !* Elle enfla comme un *bosset*. Au bout de quelque temps, plaignant toujours l'estomac, se sentant *étrainte* et serrée, elle dit à son mari : *Il faut que tu me mènes à Boudry, vers maître Jonas !* Qu'ils rencontrèrent au milieu de la ville. Lui ayant récité l'affaire, il leur dit : *Il vous faut venir à Colombier avec moi ; il y a*

¹ Arch. de Colombier : N ⁶⁰/₂₆₅. — ² Valangin : R ¹/₂₈.

*un médecin qui pourra reconnaître la maladie. Où étant, ayant visité le mal, il parlait en allemand et hochait la tête; il reconnut bien qu'il n'y avait rien de remède. D'effet, il leur dit qu'il ne pouvait donner secours à la malade; tellement qu'ils s'en retournèrent. Au bout de quelque temps, sa fille étant allée à la combe où la Forestière demeurait, celle-ci lui dit : *Que fait ta mère ?* Répondit qu'elle était fort malade. Le même jour elle la vint trouver avec deux *lèches* de pain, entre lesquelles il y avait de la kounyarde, et disant : *On ne sait que porter aux malades, car on m'a dit que vous étiez malade; voici de la kounyarde, il vous en faut manger.* Lors la malade lui répondit : *Je n'ai faute de cela, j'ai plus faute de santé!* La femme du Forestier, ayant un peu mal, lui dit : *Comment, vous n'en voulez rien ?* — *Si fait !* répondit-elle, et elle prit la kounyarde. La Forestière s'en étant allée, la sœur de la malade lui dit : *Il te faut manger cette kounyarde : si tu dois mourir, tu mourras; mais si par cela elle te veut guérir, tu le seras tant plus tôt !* Alors elle s'efforça tant qu'elle la mangea toute; mais du pain elle n'en put rien manger. Le soir étant venu, comme ils étaient en la couche, elle éveilla son mari et lui dit : *Guillaume, je suis toute guérie, Dieu soit loué !* — *Tant mieux !* répondit-il. Et le même soir elle fut presque toute désenflée¹.*

» Daniel Lescuyer dépose : Durant que Jérémie Lescuyer a été possédé des esprits malins, que *Marie Jacottet* lui avait baillés, disait-il, en lui soufflant dans les narines, devant la maison d'Abram Loup, il alla un jour trouver la Marie à dessein de lui donner avis d'aller vers le possédé pour se justifier de cette accusation, puisqu'elle disait être femme de bien et innocente. Etant entré en sa cuisine, elle se mit à pleurer et à dire : Faut-il que je m'accuse moi et mon parentage, auquel il n'y eut jamais à redire ? Puis elle se mit à genous et lui cria merci, disant que si on la voulait prendre, en tout le moins, on ne la devait attacher, qu'elle irait

¹ Gr. Arch. : F 23/9.

bien. Après que le déposant l'eut sérieusement exhortée à quitter telles paroles, si elle se sentait ainsi innocente, il alla avec elle auprès de Jérémie Lescuyer, lequel il admonesta de lui tendre la main pour son accusation. Ce qu'il ne voulut jamais faire, ains lui soutint toujours qu'elle était la Sorcière qui lui avait baillé le mal. Ce néanmoins, elle lui tendit la sienne et le toucha un peu au bas du bras. *Depuis cet attouchement, Jérémie fut allègre et n'eut aucune atteinte de son mal*¹. »

Une seconde manière de guérir des atteintes des Sorcières, tout en les punissant elles-mêmes du mal qu'elles avaient fait, c'était *la purification par le feu* et quelques autres pratiques indiquées par les devins et les bonnes-femmes.

« La veuve d'Ab. Richardet dépose qu'ayant oui dire que *s'ils brûlaient le lien de leur vache malade*, il fallait absolument que celle qui lui avait donné le mal passât la première; en le faisant, ils virent effectivement passer la Sorcière². — Guill. et Ab. Cunier disent que lorsque leurs vaches furent malades, il leur fut commandé *de battre les liens* qui les attachaient à la crèche, pour faire souffrir la Sorcière³. — Susanne Quinche dépose qu'allant quérir ses veaux dans un closel, elle rencontra *Elisabeth DesCombes*. En passant proche d'elle, elle sentit une fort puante et mauvaise odeur, ensorte qu'à son retour elle tomba dans l'étable, bien malade, toute troublée et percluse de ses membres, qu'elle ne pouvait remuer, tellement qu'il la fallut relever et porter au lit. Sur cela, soupçonnant l'Elisabeth, on prit ses habits et *on les fit brûler sur le feu*, ensorte que depuis elle fut restaurée par la grâce de Dieu. Elle a oui dire que lorsqu'on faisait brûler ses habits, l'Elisabeth sortait souvent hors de sa maison, toute pâle et comme forcenée et enragée de paroles⁴. — Le mari de Madelaine Clottu, voyant sa femme

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/187. — ² Valangin : R⁸/80. — ³ Id. : R¹/14.
— ⁴ Neuchâtel : N⁶⁸/71.

malade à un bras et comme troublée en son esprit, se doutant fort d'*Elisabeth DesCombes*, à cause du mauvais bruit qu'elle avait, estima y trouver quelque remède : sa mère et autres *parfumèrent les habits* qu'elle avait alors sur le corps *avec bonnes herbes*. A quoi la malade trouva quelque allègement en son corps, excepté que n'ayant parfumé ses souliers et l'attache de ses tresses, le mal lui tomba du tout aux pieds et à la tête, où il lui vint plusieurs *gongnes*. Ayant fait ensuite parfumer ses souliers et brûler l'attache de ses cheveux, le mal passa de petit à petit, excepté au bras, qu'elle s'en ressent encor, n'ayant force comme de l'autre ; voire que l'attache de ses tresses, quoique au feu, à peine pouvait brûler¹. — Jaques DesCombes : *Elsi Jaquet* par diverses fois l'a menacé ; aussi a-t-il perdu plusieurs bêtes. Même que dernièrement, ayant amené un sien poulain malade auprès du favre du Landeron, celui-ci lui dit, après l'avoir vu, qu'il avait été touché sur la *croupie* par une mauvaise femme, et qu'il s'en devait aller du matin en trois maisons proches de la sienne, pour y prendre de la poussière derrière la porte du poile, sans dire aucun mot, et puis d'en frotter le poulain par dessus la croupie. Ce qu'ayant fait, il fut guéri². »

Tant que c'était dans le peuple seulement, que de pareilles pratiques avaient lieu, il n'y avait pas grand mal, c'était de l'eau froide jetée sur le feu ; mais en recevant ces dépositions, les Châtelains étaient en opposition formelle avec le droit d'Empire, avec la Caroline, qui portait : « Art. 21. *De l'indice provenant de ceux qui se mêlent de deviner par le secours de la magie* : On ne pourra pas arrêter, ni mettre quelqu'un à la question, sur l'indice que donneront ceux qui par le secours de la magie ou d'un autre art se mêlent de deviner, mais on punira pour ce fait les devins et accusateurs. Et au cas que le Juge eût passé outre sur l'accusation

¹ Arch. de Neuchâtel : N 68/71. — ² Landeron : S 1/41.

de ces devins, il sera tenu de dédommager le questionné pour ses frais, douleurs et injures. »

On admettait si bien la validité de tels témoignages que les détenues à la question sont obligées de déclarer que ces moyens ont de la vertu. Ecoutez plutôt : « *Marie Leschot* confesse qu'ayant touché une vache à Abram Dubois, son ménage fut enseigné de battre et mettre en pièces le sang de cette vache. Ce qu'ayant fait, *était d'avis à la détenue qu'on la tourmentait fort à un bras*¹. — *Adely Ballejan* : il y a un peu plus de trois ans qu'elle eut certain dépit contre la femme de Noël Bonjour, de ce qu'elle murmurait toujours contre elle pour ses sortilèges; elle engraisa sa main, puis en toucha leurs bêtes, lesquelles incontinent devinrent presque enragées dans l'étable. Mais pour ce que Noël Bonjour fut avisé de brûler les liens, *la détenue en devint malade qui lui dura l'espace de huit jours*². — *David Berthin* : il y a quatre ou cinq ans qu'ayant un cheval malade, son père s'en étant allé trouver un certain nommé *André Perret*, de La Sagne, pour lui demander quelle maladie il avait, il lui donna avis de *perfumer ce cheval, et qu'en le parfumant le premier qui entrerait à l'étable serait un homme sur lequel il faudrait taper, qu'ils devaient le ruer et battre*. — Ce qu'ils firent. De manière que le jour même et à l'heure qu'ils le parfumaient, y entra *Pierre Vuagneux*. Mais parce qu'ils n'avaient autrement soupçon, ils n'osèrent rien lui faire; et le cheval mourut quelques jours après³. — (Il n'y a pas trente ans que de pareilles scènes étaient presque fréquentes à la Béroche, exploitée par le *devin et mége Charles Bart*.) — « *Antoina Colomb* confesse que pendant que *Jaques Jacquet*, de Lignières, battait ses bœufs qui étaient malades, *l'Ennemi son Maître la tourmentait avec une verge*⁴. »

Cependant les gens instruits avaient honte parfois de voir jusqu'où on allait : en marge de cette confession se trouve

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₀. — ² Landeron : S ¹/₄. — ³ Colombier : N ⁶⁵/₄₃. — ⁴ Landeron : S ¹/₁₀.

cette note : *Par ordonnance de M^{sr} le Gouverneur cet article n'a été lisu.*

Voilà donc les Juges si éclairés de l'Abbé Jeanneret en désaccord flagrant avec ce *droit d'Empire* qu'ils avaient soin de rappeler dans chaque *connaissance*. Notez que les observations accompagnant l'article 21 de la Caroline ne pouvaient laisser aucun doute : « 1^o Cet article regarde les personnes qui, dans quelque accident, ou au sujet de quelque vol, s'adressent aux devins ou à gens qui se mêlent de magie, pour découvrir ceux qui en sont coupables. *Ces sortes de découvertes ne sont point reçues en justice et ne peuvent jamais faire un indice suffisant et tel que la Loi le demande, pour arrêter celui qui sera accusé par cette voie, bien moins pour le mettre à la question* : ensorte que si un Juge était capable de fonder sur cette accusation son indice, soit pour informer, soit pour arrêter l'accusé, ou pour ordonner la question, il serait tenu à l'entière réparation des dommages et intérêts. — 2^o Un accusé contre lequel on aurait procédé sur l'indication des devins, tant par l'emprisonnement que par la question, ne pourrait jamais être condamné pour ce fait, quand même il aurait avoué ce dont il est accusé, parce que cette recherche, de même que la confession qui a suivi, devient nulle par le défaut d'autres indices. Il y a plus, c'est qu'un tel accusé ne pourrait pas être condamné pour ce fait, quand bien même, depuis son emprisonnement, il surviendrait de nouveaux indices contre lui, parce que la procédure faite sur un indice réprouvé par la Loi est viciieuse dans son principe ; par conséquent, tout ce qui s'ensuit devient nul, insuffisant, et ne peut donner aucune atteinte à sa réputation. C'est par la même raison que toute confession d'un tel accusé, extorquée par les tourments de la question, sur de nouveaux indices survenus, ne peut point donner lieu à sa condamnation. »

Quelques Châtelains eurent même la stupidité de provoquer des confessions de Sorciers déclarant (comme *Guillaume Renaud* et *Frény Comtesse*) qu'ils guérissaient un mal

donné, par prière à Dieu... Dieu pressé d'accourir aux invocations d'une Sorcière, d'une servante du Diable, et restant sourd aux prières d'un malade bon chrétien!... Comme c'était édifiant!!

Lorsqu'un malade se disait frappé d'un mauvais souffle, il demandait que la Sorcière lui fût amenée, ou bien il faisait appeler le Châtelain pour recevoir sa déposition.

« 11 décembre 1654. A été représenté par le Châtelain de Thielle, que Daniel Doudiet, d'Hauterive, se trouvant fort malade, affirme que *la femme de Louis Doudiet* lui a donné le mal, et désire fort que devant de mourir, elle soit menée en sa présence : A été dit que vu l'apparence de mort et l'instance du malade qui est si pressé, elle lui sera confrontée incontinent, de peur que la mort n'y prévienne, et le Sauthier de Saint-Blaise la lui mènera, la retenant aux arrêts jusqu'à ce qu'on ait averti le Gouverneur, à Soleure ¹.

— 13 décembre. Le Lieutenant Elie Bugnot atteste que sur le jour d'hier, il se transporta en la maison de D^r Doudiet, fort pressé de maladie, avec Ant. Clottu, Juré. Plaignant le mal au patient, il lui demanda s'il ne savait pas d'où lui procédait son mal. Lequel lui dit qu'il l'avait mandé quérir comme homme de Justice, pour lui déclarer sa maladie et d'où elle procédait, le priant d'en vouloir faire son rapport, afin qu'on fît justice. Il commença à lui réciter qu'il était tout plein de poison, et qu'il y avait lundi trois semaines, que passant devant la maison de son oncle Louis, celui-ci le fit monter chez lui. Où il trouva son oncle avec des *chapis* qui y avaient travaillé; n'ayant plus de vin, il commanda à sa femme d'en aller quérir; elle jura avec *maudissions* qu'elle n'y voulait aller; alors il fut commandé par son oncle d'y aller lui-même, mais *sa tante Esabeau* le lui défendit, avec menace que s'il y allait, il s'en repentirait. Etant pressé par son oncle, il y alla. Revenu qu'il fut, sa tante lui dit que *le Diable lui en crevât!* Ayant mangé et bu, il sortit de

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

la maison; et la maladie le saisit qui a duré jusqu'à présent; s'assurant et croyant, voire voulant vivre et mourir là-dessus que sa maladie ne procède que de là, et que ce serait tout son soulagement que sa tante Esabeau fût entre les mains de la Justice. — Après quoi le Lieutenant lui fit une très-sérieuse remontrance, d'aviser bien à son fait, se voyant dans les abois, autant sur la mort que sur la vie, que c'était le temps et l'heure de décharger sa conscience et de dire la pure vérité, afin que Dieu reçût son âme. Et s'il aurait bien le courage et la hardiesse de soutenir ses paroles par devant celle qu'il accusait. Ayant répondu qu'oui et qu'on la devait faire à venir, ce fut à l'instant effectué. La dite Esabeau présente, le patient lui soutint en substance les mêmes choses. *A quoi elle ne put beaucoup dédire et s'excuser, sinon à crier.* — Le même jour, sur le soir, il trépassa¹. — 8 janvier 1655. *Esabeau Falcon*, femme de L. Doudiet, confesse que son neveu Daniel, étant allé chez elle, pendant qu'il tirait du vin à la cave, par le commandement de son mari, outre son gré et volonté, elle mit du pusset sur un morceau de *tortet* qui était sur le bout de la table; lorsqu'il fut revenu, elle le lui bailla et fit manger, dont il devint tôt après malade; et après avoir beaucoup enduré, il en est mort². »

« Le Lieutenant Pierre Gauthier, au nom de la Seigneurie, tenant le bâton pour prudent homme Antoine Junod, Châtelain de Boudry, pour clarification du soupçon que l'on a contre *Jeanne Gorgerat*, s'est rendu avec les honnêtes G^{me} Fabvre, G^{me} Amyet, Jq. Byzard et Cl. Amyet, le 25 sept. 1576, auprès d'Abram Barat, au lit malade depuis 14 ou 15 ans, comme l'on dit. Lequel a déposé qu'étant à la prise de son Maître cueillant des *blessons*, la dite Jeanne entra vers lui par le dessus de la prise et lui dit : *Baille-moi de ces blessons!* Lors il lui versa son chapeau devant, où il y avait des blessons et des poires; mais elle lui dit : *Je ne veux rien*

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁰/180. — ² Id. : Y²/5.

de ceux-ci ! tu caches les meilleurs ! baille-moi de ceux qui sont en ton sein ! Elle lui mit la main au sein, sur le flanc droit, dont la main lui demeura écrite (comme il dit) ; il lui semblait qu'on lui tirait *feur* un charbon de feu ; puis lui mit la main sur l'épaule senestre, où il est tant malade que rien plus, et le tourmenta par là de sorte qu'il ne savait où il en était ; puis ayant mordu les blessons, les lui jeta par les jambes et s'en fut. Sur ce, il fut fêru et tant malade qu'il n'en pouvait plus ; il fallut qu'il s'en vînt avec un bâton. Il veut vivre et mourir qu'elle lui a baillé le mal¹. »

« Le Maire de La Côte, suivant l'ordre de M^{gr} le Gouverneur, ayant fait examen de témoins, en secret, touchant les grandes suspicions des actes sinistres et crimes de *Clauda Martenet*, assisté des honorables G^{me} Gruet, Ph. Junod et Jⁿ Fornachon, Jurés, ce 1^{er} septembre 1593, se serait transporté vers G^{me} Piedchaux, en sa maison, couché au lit. Auquel il a prêté le serment requis, après avoir été chrétienement remontré sur le fait en question ; lequel a déposé librement et franchement : être chose véritable que, il y a eu un an aux *fosseraisons du croc* passées, il s'acheminait sur Neuchâtel ; étant à la halle, il acheta du blé d'un certain jeune compagnon, où il y avait grande presse de gens. Lors il fut frappé d'une main à la hanche droite, dont il fut tout effrayé et rendu tout tremblant. Se retirant, il dit : *Oh ! le méchant coup ! qui m'a frappé ?* Il n'eût pensé que ce fût la *Clauda Martenet*, si elle-même ne s'en fût déclarée disant : *Est-ce vous, compère ? je ne pensais pas à vous ?* Il répondit : *Vous m'avez baillé un méchant coup !* Etant arrivé en sa maison, la cuisse lui faisait bien mal ; ne se pouvant tenir en un lieu, il fut contraint de se mettre en la couche, où il demeura quatre jours *criant alarme*, sans que l'on pût voir aucune macule, ni entresigne de blessure, ni enflure à la cuisse, comme encor maintenant. Au bout de ces quatre jours, son mal passa ; mais toujours il s'en est ressenti ; car

¹ Arch. de Boudry : L¹³⁰/₁₂.

allant au travail, il ne se pouvait baisser, du commencement qu'il voulait travailler, lui étant avis qu'on lui baillait des coups de couteau en la cuisse. Il s'est ainsi passé jusqu'à dernièrement, qu'on *fosserait* du croc, en la même saison que ce mal lui fut donné, il fut et est encor détenu de maladie, si étrangement que Dieu le sait, criant ordinairement comme une pauvre bête, et ne pouvant jamais se coucher sur son dos, mais sur sa face. Le *bourreau* de Neuchâtel lui avait baillé de la graisse pour s'en frotter, mais elle ne lui a de rien profité. Dernièrement le *barbier* de la ville le vint trouver, mais incontinent qu'il fut arrivé, l'ayant regardé, il s'en alla sans lui rien bailler. — Il dit qu'on le tirerait à quatre chevaux, avant que jamais il changeât de propos, que la Claua l'a ainsi frappé et lui a baillé sa maladie, priant Dieu d'avoir pitié de lui ¹. »

Voudra-t-on croire que, pour une simple *pincée*, une femme risqua le bûcher et qu'elle fut bannie à perpétuité ?

« *Marguerite Choupard*, veuve de François Roussel, du Val-de-Morteau, a été saisie, pour avoir *pincé au bras* la femme de Jérémie Favargier, lequel devint enflé et noir. Le Lieutenant et les sieurs Berthoud, Usterwalder, Favargier et Pourry, s'étant transportés vers elle, l'ont admonestée à dire la vérité. Après diverses tergiversations, elle a confessé avoir mis la main sur le bras de la dite femme, mais non en intention de la pincer ni de lui faire mal. Le fait rapporté à M^{gr} le Gouverneur, eu égard à ce que le bras de la dite Favargier est guéri, à une *attestation des Justiciers et Officiers* de Morteau, et à la *bonne conversation* de la détenue, elle a été relâchée moyennant bannissement perpétuel. 10 juillet 1648 ². »

On accusa de Sorcellerie une femme qui avait dit à un jeune garçon, en lui prenant brusquement le bras : *Jean ! vois-tu le gros loup ?* Ce que les enfants se disent encor les uns aux autres pour s'effrayer ³.

¹ Arch. de Neuchâtel : N ⁶⁰/₁₉₇. — ² Id. : N ⁶⁰/₄₃₄. — ³ Boudevilliers : N ⁶⁰/₂₆₅.

Une femme se sentant suspectée de Sorcellerie n'avait plus aucun repos; elle tâchait de savoir ce qu'on disait d'elle; elle y parvenait par toute espèce de moyens : de là des allures inquiètes, des allées et venues nocturnes, qui fortifiaient, qui généralisaient l'opinion l'envisageant comme Sorcière. On en vit même qui littéralement se mettaient la corde au cou; ainsi *Marie Jacottet* et *Etienna Duchsang*, qui promirent à des voisins les accusant, *de ne jamais rien leur faire de mal*, s'ils se taisaient. D'autres employaient la menace et disaient que les méchantes langues *n'y gagneraient rien*, qu'elles s'en repentiraient, etc. Des troisièmes allaient plus loin et juraient que *si elles étaient prises, elles accouleraient tous leurs accusateurs!*

« *Bindithe Lardy* disait : M. Tendron me mécroit d'avoir fait mourir son cheval, *mais si l'on me prend, l'on verra si c'est moi, et il y en aura de bien ébahis*; — un autre jour : *Il y en a qui seraient bien ébahis si l'on prenait la Bindithe!*¹ — *Barbely Philippin* : Il y a de ces filles et femmes qui sont possédées des esprits malins, qui me viennent crier que c'est moi qui leur ai cela donné; à Dieu en soit la vengeance! car jamais je ne leur pardonne cela! *On dit que l'on me veut empoigner, mais j'en ferai à venir d'autres que l'on s'en émerveillera*². — *Moïse Clottu*, en querelle avec *Elisabeth DesCombes*, lui disait : Sorcière, déclare-toi franchement, car on te veut saisir et mener au château! *En ce cas je t'accoulerais le premier!* répondit-elle. De quoi il se fit purger par elle en Justice³. — *Madelaine Simonnier* s'enquérail auprès du fournier de Fontaines, s'il avait parlé au Lieutenant; après qu'il lui eut dit : Si on vous mène au château, n'en ferez-vous pas venir d'autres? elle répondit : *Oui, par ma foi!* »

Toutes ces femmes et bien d'autres tinrent parole. Bindithe Lardy accusa même *la femme du Maire* de Cortailod

¹ Arch. de Boudry : L¹³⁰/_{17.18}. — ² Id. : L¹³⁰/_{72.86}. — ³ Thielle : N⁶⁸/₇₁.

et sa sœur, à l'exemple de Jaques Jaquet, que nous avons vu accoupler tous ceux dont il croyait avoir à se plaindre, parmi eux deux lieutenants de Justice.

Les accoulpés étaient saisis et questionnés, surtout si l'accusatrice était morte sans avoir voulu se rétracter.

Nous avons vu ci-devant *La Bessonna*, suppliciée ensuite d'accouplings soutenues jusque sur le bûcher par quatre femmes de Boudry qui voulaient la voir mourir avec elles; les mêmes femmes avaient accoulpé aussi *La Paillauda*: « 14 mai 1585. *Jeanne Paillaud*, examinée sur les accusations de *la Tissotta* et de *la Margueron*, détenues, et sur ce qu'elles ont soutenu à la géhenne, voire déclaré l'une après l'autre, devant elle, en sa prison, — elle a dit que jamais elle ne fut avec elles, à la forêt ni en autres lieux hors d'heure, qu'elle n'y a point été vue ni trouvée, et ne voudrait l'être (à Dieu ne plaise!). Elle a dit, en leur présence, qu'elles lui faisaient grand tort et qu'elles se damneraient premièrement. Mais les accusantes étant constantes contre elle, celle-ci, suivant la coutume, après avoir été présentée à la géhenne, fut levée sans pierre; n'ayant rien voulu confesser, lui fut donné jour au lendemain. — Le 15, disant toujours qu'elles lui faisaient grand tort, elle a été levée, avec le petit mortier aux pieds, et ainsi mise à la géhenne; examinée comme en tel cas est requis, elle a prié de ne la vouloir dépurer, mais qu'il plût à la Seigneurie avoir pitié d'elle; et qu'elle endurerait ce qu'il lui plairait ordonner, plutôt de confesser cela, car jamais à tel cas elle n'a été trouvée. Derechef étant à la géhenne avec la grosse pierre, exhortée de dire la vérité, elle a nié et n'a rien du tout voulu confesser, disant qu'elle ne se ferait jamais ce tort. — Il a été connu lui devoir donner relâche, et aviser de tout M^{gr} le Gouverneur, pour qu'il en ordonne comme de raison; toutefois elle attendra en prison. » — Le Gouverneur fit supplicier les accusatrices, pour voir si elles seraient constantes jusqu'au bout. Elles ratifièrent leurs accusations avant d'être conduites au supplice, mais le silence des pièces aux ar-

chives ne permet pas de dire avec certitude si Jeanne Paillaud fut brûlée. C'est probable ¹.

Cependant, si l'on avait de fortes présomptions que la dénonciation avait été faite par vengeance, les cours de Justice usaient de ruse pour arriver à connaître la vérité, comme dans ce cas :

« Pour ce que la femme de Guillaume Piedchaux (duquel nous venons de lire l'accusation) allait disant qu'elle, *Clauda Martenet*, avait donné le mal à son mari et le reprochait à ses enfants, quand elle les trouvait, étant examinée, mue d'un mauvais courage et appétit de vengeance, elle l'aurait accouplée de Sorcellerie, déclarant avoir été sa complice et s'être trouvées par ensemble à la Synagogue, et même que la Susanne Piedchaux lui avait donné, en Brenna, le pousset dont elle a usagé. Tellement qu'elle aurait été constituée prisonnière le 12 novembre [1593] et le même jour confrontée avec la Clauda, qui, du premier coup et en sa présence, aurait persisté à son accusation, en intention de faire à tourmenter et géhenner la Susanne. Mais Messieurs [les Quatre] ne voulant précipiter le fait, remontrèrent très acertes la Clauda de ne pas charger son âme, qu'il était à conjecturer par l'examen de témoins fait contre elle, qu'elle voulait mal à la Susanne, vu qu'elle disait que si on la prenait, elle la suivrait incontinent. Nonobstant elle ne voulut la désaccoupler jusqu'au lendemain, que lui ayant fait entendre que la Susanne avait été fort torturée et démembrée sans avoir voulu confesser ce qu'elle lui mettait à sus, et la remontrant encor au nom de Dieu de dire la vérité, elle déclara hors la torture et en la torture, comme encor elle reconnaît, avoir fait grand tort à la Susanne, et que ce dont elle l'avait chargée, il n'en était rien, l'ayant chargée par vindication ². »

En constatant cette prudente manière d'agir, disons qu'en certaines juridictions on faisait tout juste le contraire : Lorsqu'une condamnée se repentait d'avoir accusé à tort des

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₄. — ² Neuchâtel : N ⁶⁰/₆₇.

malheureux et voulait les désaccouper, on la remettait sur la sellette, puis à la question : « Sur le jeudi 9 septembre 1585, pour tant qu'au jour dessus dit, la *Jaqua Boyvin* s'était rétractée touchant l'accusation faite contre les deux de Cortaillod, la femme de Nicolas Veillard et la Bendithe mariée chez Renaud, étant derechef examinée, elle a déclaré que la nuit devant, environ les trois heures du matin, et encor au jour d'hier, son Maître Miguet vint vers elle en forme de bête comme un *chat*, et lui dit qu'elle devait découper les deux de Cortaillod, — qui est la cause de s'être rétractée ¹. »

Ce moyen de se venger, l'accoulation, le seul qu'on eût laissé aux Sorcières, était quelque chose de très-grave. Une fois qu'une femme avait été accusée de complicité par une des condamnées à périr sur le bûcher, elle était à peu près sûre d'y monter, car, eût-elle été jusqu'alors la plus brave femme du pays, les soupçons s'attachaient à elle et elle finissait par être envisagée comme Sorcière. C'est ce qui arriva entre autres à Blaisa Veillard : accoulatée par Perrenon Renaud, sa voisine, qui avait été brûlée comme Sorcière à Cerlier, elle est relâchée sur le témoignage général de ses voisins et voisines, et du Pasteur, qui tous la disent honnête femme. Cependant, de retour dans sa maison, elle n'est plus regardée du même œil; on s'éloigne d'elle, on la querelle, on l'appelle Sorcière, les mauvaises langues vont leur train, si bien que, dix-sept ans plus tard, trois Sorcières l'accusent de nouveau de complicité. Cette fois personne ne la défend; au contraire, il se trouve des témoins pour déposer contre elle; elle est mise à la géhenne, et ce n'est que parce qu'elle en supporte les tourments qu'elle est relâchée ².

Le D^r C. Lardy dit dans ses *Procédures de Sorcellerie* : « Cependant nous avons eu le bonheur de constater qu'on n'ajoutait pas toujours une foi absolue aux accusations des condamnés. Il résulte des documents que nous avons eus sous les yeux qu'à Neuchâtel, à la date du 15 août 1583, il

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₄₂. — ² Id. : L ¹³⁰/_{29.36}.

fut ouvert une enquête au sujet d'accusations formulées par des Sorciers contre Jeannette Grenot et Jaqua Maindrelly. On entendit les doctes et spectables Fabry et Chaillet, pasteurs à Neuchâtel, noble Jean de Merveilleux, le notaire Pierre Lardy, Pierre Favargier, Daniel et Josué Huguenaud, membres du Conseil, et beaucoup d'autres, en tout 46 témoins, dont les déclarations furent favorables. Les prévenues furent libérées — Le fait était assez extraordinaire pour que Marie de Bourbon, princesse de Neuchâtel, se fût adresser une copie de cette enquête. Ainsi, malgré la pression de l'opinion publique, l'innocence d'accusés a pu quelquefois être reconnue. Mais le nombre considérable de témoins qu'on dut entendre pour prouver l'innocence de ces deux inculpées, contrairement aux allégations des suppliciés, fait voir quelle terrible chose c'était qu'une accusation de Sorcellerie. » — Si M. Lardy avait eu en mains tous les documents concernant cette affaire, il aurait dit que Jeannette Grenot et Jaqua Maindrelly, femmes de Benoit Péters et de Jaques Udriet, *notaire*, accusées successivement par *treize* Sorcières, exécutées à Neuchâtel du 19 janvier au 26 mars, furent relâchées, puis reprises : au moins les Manuels du Conseil mentionnent-ils l'incarcération de Jeannette Grenot en 1584; et quelques années plus tard, la procédure de La Cartière¹, Sorcière de Neuchâtel, signale-t-elle comme complice la femme de Benoit Péters, en accolant à son nom le mot *défunte* : avait-elle été exécutée ? ou le chagrin l'avait-il emportée ? Une procédure² aux archives de Neuchâtel nous apprend que la femme du notaire Udriet fut saisie, conduite dans les prisons de Colombier, puis exécutée. — Dans cette série de 1583 figure Marguerite Crible, veuve du *Maître-Bourgeois* Henri Coinchelly.

Disons que nous avons trouvé des procédures constatant que, malgré les tourments de la géhenne, quelques Sorcières restèrent femmes vertueuses jusqu'à leur dernière heure et

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/99. — ² Id. : N⁶⁰/91.

refusèrent d'accuser comme complices des vivants : accuser les morts, cela allait de soi, puisqu'ils avaient reconnu eux-mêmes être Sorciers. Celles que nous avons vues persister dans un système de dénégation bien accentué, se servaient d'un moyen fort simple pour justifier leur ignorance : Le Maître leur avait mis sur la tête leur tablier ou leur cotte de dessus, afin qu'elles ne pussent voir personne.

Les pièces suivantes pour clore ce chapitre.

« Monseigneur le Gouverneur ! — Nicolas Gindraux, des Verrières, votre très-humble et affectionné serviteur, étant malade et infirme dans le lit, expose et prie très-humblement Votre Grandeur, en venant se jeter entre vos bras, qu'il soit de votre plaisir de faire déposer certains témoins, au nom de la Seigneurie, qui diront comme *Jaques Chédel*, des Verrières, se retirant un jour nuitamment en sa maison, disait : *J'ai bien chaud ! je viens de danser avec le Diable à la combe des Méges !* Dont sa femme répondit : *Vieil Sorcier ! vous avez si faute de brûler que vous n'en pouvez plus !* Et comme une autre fois toujours retournant à sa maison nuitamment, il disputait avec le Diable, et étant entré en sa maison, il disait à sa femme : *Donne-moi mon grand couteau, car je veux aller tuer le Diable !* puis ressortant, disait toujours qu'il allait tuer le Diable et disputait avec lui. Et comme une autre fois, venant de la foire de la Brévine, avec son frère Guillaume, encor nuitamment, le dit Jaques Chédel se trouva perdu, et bien que son frère le redemandât en criant, jamais il n'en put savoir nouvelles ; pensant le trouver en sa maison, il y alla, mais ne l'y trouva pas, étant tout étonné de cela ; il y a des gens de bien qui ont cela vu à la maison du dit Chédel ; même sa femme lui dit à toute heure, en présence de tous ses voisins : *Vieil Sorcier, quand vous mènera-t-on brûler ?* Et aussi se prouvera qu'il a dérobé du cuir à beaucoup de paysans, jusque là qu'on le lui a fait rendre. Et comme une fois, travaillant à ma maison, *il mit son couteau dans ma soupe* ; depuis lors je n'ai jamais eu jour de santé. — C'est pourquoi le dit suppliant prie très-hum-

blement Votre Grandeur d'ordonner de faire déposer des témoins au nom de la Seigneurie, à cette fin de châtier les malvivants; et cela faisant, il sera de tant plus obligé de prier Dieu pour l'illustre personne de Votre Grandeur¹. »

« La femme de maître Daniel OtheninGirard assure que, sur le refus de pouvoir prêter à l'accusée huit échevettes de fil, elle dit à la fille de l'accusante : *Ta mère ne m'a pas voulu prêter huit échevettes pour tramer demi-pièce de lin ! mais le Diable me crève, si elle ne s'en repent plus de dix fois.* — Huit jours après, l'accusée l'appela chez elle pour dévider du fil; en partant elle se sentit possédée (lui semblait) de quelques bestioles bourdonnant dans ses oreilles, qui la tourmentaient fort, dont elle se plaignit à l'accusée, qui sachant la maladie, entra au bout de deux jours chez la souffreteuse, à laquelle (comme assure la fille de la déposante) elle frotta les tempes et les joues; dès lors elle ne s'en ressentit pas. — Par une autre fois, l'accusante étant allée *quérir à la lessive*, l'accusée lui donna des prunes sur du pain; elle devint incontinent malade, restant ainsi affligée dix jours. Dans ce temps, elle lui apporta une soupe au eumin où était un œuf; peu après en avoir mangé, son mal se renforça de plus fort; elle devint comme transportée de son sens, et fut grièvement malade six semaines durant, abhorrant toutes sortes de potages. Sa fille ayant mangé le reste de cette soupe, le vomit incontinent et en fut aussi malade six semaines, sans pouvoir soutenir aucune viande, endurant comme si on lui eût transpercé les membres; encor à présent, parfois *il lui monte un morceau dans le gosier*. Il fallut aller au médecin *qui lui donna une purgation*. — L'accusante, remise sur pied, ce qui était en la puissance de l'accusée, quoiqu'elle s'efforçât de ne jamais plus s'en acointer, fut néanmoins contrainte de retourner chez elle. A l'entrée du poile, elle lui présenta un gobelet, ne sachant si c'était vin ou breuvage; faisant difficulté de le prendre, la nuisante

¹ Gr. Arch.: R 21/8.

lui saisit les mains, et par sa fille lui fit verser et avaler par force cette mixtion, disant que le Diable la crevât si la déposante ne buvait. Après quoi l'offensée lui dit : *Ne me voulez que cela ?* Répondit : *Mettez votre doigt dans cette graisse* (laquelle était dans un pot de verre) *et vous en frottez à la tempe !* — ce qu'elle fit. — Certain temps après, l'accusée alla chez la souffreteuse, qui se condoulait d'avoir été atteinte des mains de mauvaises gens, et de ce qu'on lui avait donné, un an en ça, les malins qui l'avaient plus tourmentée que ceux dont elle avait été possédée dès dix-neuf ans. La soupçonnée repartit : *C'est une grande pitié ! il advient toujours que celui qui est une fois atteint, se retrouvant parmi mauvaises gens, ceux-ci ne laissent jamais de regratter autour !* — *Oui*, dit l'affligée, *on m'a grattée par quatre fois !* — *Et qui peut-ce être ?* — *C'est celui qui me donne le mal !* — Sur cela elle s'en alla. — La pauvre affligée prit le lendemain un breuvage du médecin, qui lui dit qu'elle avait pris le pire poison qui se puisse donner. Ce breuvage la rendit tranquille jusqu'à ce que l'accusée, dès le point du jour, entra chez elle ; mais on l'empêcha d'aller au poile. Au bout de deux jours, y rentrant, l'accusante fut soudainement tourmentée et si violemment qu'elle croyait étouffer. Quoi l'accusée voyant, elle s'en retourna. — Le lendemain, l'accusée et son mari allèrent trouver la malade, à laquelle il dit : *Je suis marri de votre mal et de ce que vous dites que ma femme vous l'a donné.* L'accusante dit : *Oui je le dirai toujours !* et parlant à l'accusée : *Vous m'avez tenue par quatre fois pour me nuire !* — Elle répartit : *Le voudriez-vous soutenir sur le péril et damnement de votre âme ?* L'accusante dit : *Je dirai toujours que vous me l'avez donné.* Mais répliqua : *Ha ! ce n'est pas vous qui dites cela, vous m'aimez trop ! c'est ce méchant Satan !* — Et le mari de l'accusante dit : *Je ne dis pas que vous soyez Sorcière, mais je suis bien assuré que vous nuisez à ma femme, toutes les fois que vous entrez en mon logis ! Je vous prie de vous en déporter !* — Le mari de l'accusée dit : *C'est le meilleur !* et elle : *Je n'y reviendrai plus !* — Cepen-

dant, la possédée étant de plus fort pressée et tourmentée, l'accusée se jeta à genoux et serrant le mari de l'accusante par les chausses, elle disait : *Si je suis telle, que mon mari me noie!* Les esprits malins en elle criaient : *Non, mais brûlée, brûlée!* Après quoi son mari, continuant de dire à l'accusée de ne plus rentrer céans, elle s'approcha de la vexée et lui dit : *Touche-moi, sœur Madelaine!* Et en lui serrant raide-ment et assez longuement la main, elle lui disait : *Je veux tant prier Dieu qu'il vous guérisse, que nous serons encor meilleures amies qu'auparavant.* — Ainsi la main serrée, les esprits cessèrent de la tourmenter, et l'accusée étant sortie, elle dit : *Ha! mon mari, je suis guérie!* Elle ne s'en est plus ressentie dès lors. — Un peu avant Noël (1632), environ la saison des cènes, l'accusée étant venue vers elle, lui dit : *Je ne sais si je veux prendre la cène!* — *Et pourquoi?* lui fut-il répondu. *C'est pour ce que vous avez dit à la femme chez Legoulx!* La dépositante répartit : *Cela dure-t-il encor? pour moi je ne saurais tenir mon courroux deux jours; comment pouvez-vous prier Dieu tous les jours qu'il vous pardonne, si vous ne voulez pardonner ceux qui vous ont offensée? Vous priez à votre condamnation!* Puis elle l'exhorta à la pardonner pour communier à la cène; mais l'accusée lui dit *que quand bien elle serait au dernier soupir de sa vie et que tous les Ministres du monde l'en exhorteraient, elle ne la pardonnerait jamais*¹. »

Nous résumerons en disant que l'immense majorité des femmes qui ont paru sur le bûcher comme Sorcières, ne furent pas plus méchantes que ne le sont aujourd'hui les femmes réputées hargneuses et acariâtres : si celles-ci ont mérité la mort, nous passons condamnation pour les autres. Un grand nombre de ces prétendues Sorcières étaient des veuves; beaucoup étaient bergères; il y en avait dont le cerveau était malade; quelques-unes étaient des Bonnes-Femmes, héritières de la vieille médecine populaire, soignant et guérissant les populations des campagnes. En récompense,

¹ Gr. Arch. : E 23/10.

elles étaient emprisonnées, mises au kroton, torturées, pin-
cées de tenailles ardentes, étranglées, noyées, décapitées,
couchées sur des charbons ardents, brûlées à grand feu. —
Nous ne parlons que pour mémoire des Sorciers, très-peu
nombreux au XVI^e et au XVII^e siècle : c'est la grande diffé-
rence avec l'époque précédente. Ces Sorciers, Michelet les
appelle : « Sordides charlatans, jongleurs grossiers, taupiers,
tueurs de rat, jetant des sorts aux bêtes et les guérissant en
vendant des secrets qu'ils n'avaient pas. » — Peut-être y a-
t-il eu des crimes commis sous l'ombre de la Sorcellerie,
mais nous en croyons le nombre excessivement restreint, et
nous sommes bien loin d'admettre avec nos historiens en
général et l'abbé Jeanneret en particulier, que les Sorcières
fissent partie « d'une association dont le but et la tendance
étaient uniquement de nuire à la Société, qui vivait dans un
état permanent d'hostilité avec elle, qui attentait à la vie de
ses membres, en prodiguant le poison sous toutes les for-
mes, qui ruinait les habitants des campagnes en mettant en
œuvre tous les moyens possibles pour détruire les récoltes,
faire périr le bétail et empoisonner les sources.... »

CHAPITRE IV.

Les Bonnes-Femmes.

Dans notre pays, certains personnages furent accusés de
Sorcellerie, parce qu'ils connaissaient quelques recettes et
secrets dans l'art de guérir, parce qu'ils pratiquaient la mé-
decine populaire. Dans plus d'un cas, la seule chose qui fit
jeter les yeux sur telle femme pour en faire une Sorcière,
sur tel homme pour l'accuser de Sortilège, c'est qu'il était
Devin, c'est qu'elle était *Bonne-Femme*, — le nom craintif
et poli dont on appelait celle qui donnait des remèdes.

Ces Bonnes-Femmes paraissent avoir été assez nombreuses dans notre pays : il était rare qu'une juridiction n'eût pas la sienne ; assez souvent elles étaient en même temps *sages-femmes* ; elles s'occupaient aussi à soigner le bétail.

En revanche, les Médecins étaient très-clairsemés : Durant l'époque de la Sorcellerie, il y en avait un à Yverdon, un à Estavayer, un à Neuchâtel ; les populations neuchâtelaises les consultaient tous trois, au dire des procédures. Quelques *chirurgiens* et *barbiers* pratiquaient à côté d'eux. L'apothicaire de Neuchâtel se mêlait aussi d'exercer la médecine ; au moins voyons-nous par plusieurs dépositions que l'apothicaire Motteron traitait les gens atteints de *mal donné*. — Le *bourreau* du Comté était également consulté, surtout pour les fractures : à force de torturer, de démettre et de remettre bras et jambes, de casser et de rouer, ils devenaient experts dans l'art de *rhabiller* un patient, ces curieux personnages que les tragédies du temps peignent toujours comme des *loustics*, qui aimaient à égayer leur affreuse besogne par des lazzi et des quolibets. On disait que dans les onguents sortis des mains du bourreau il y avait de la graisse humaine, ce qui n'en diminuait pas le débit ; c'était vrai dans nombre de cas.

« Il est bon de rappeler, en quelques mots, les doctrines sur lesquelles la science médicale se fondait alors. Galien, après Hippocrate, le premier médecin de l'antiquité, établit sa théorie de l'organisme humain sur les quatre éléments : le feu, l'air, la terre et l'eau, qui, selon lui, étaient représentés dans le corps humain par les mucosités, le sang, la bile jaune et la bile noire. Pour lui, la santé devait dépendre de l'harmonie entre ces quatre éléments ou ces quatre sucs cardinaux. La maladie était la conséquence de la rupture de l'équilibre entre ces liquides, par l'augmentation ou la diminution de l'un ou de l'autre ; ce qui se trahissait par des symptômes particuliers. Ces quatre éléments possèdent quatre qualités élémentaires ou tempéraments : le sec, l'humide, le chaud, le froid, dont il admettait différents degrés. Selon

la prépondérance des symptômes de chaleur, de froid, de sécheresse ou d'humidité, il reconnaissait des maladies des mucosités, du sang, de la bile jaune et de la bile noire. — Or ces quatre qualités élémentaires se retrouvent aussi dans les médicaments avec lesquels on croyait guérir les maladies. On comprend dès lors tout le plan du traitement. Une maladie qui présente des symptômes de chaleur exige un médicament froid, etc. — Voilà en résumé sur quoi se basait la médecine de Galien et des médecins arabes ; elle fut suivie par tous les médecins du moyen-âge et jusqu'à une époque relativement récente ¹. »

La médecine des Bonnes-Femmes consistait surtout en une connaissance assez approfondie des simples et de leurs vertus. Le grand Docteur de la Renaissance, Paracelse, en brûlant les livres savants de l'ancienne médecine, déclarait ne rien avoir appris que de la médecine populaire, des Bonnes-Femmes, des Bergers et des Bourreaux.

Les débris de la science des Bonnes-Femmes sont intéressants à étudier ; on y retrouve des épaves de toutes les époques, même des plus anciennes.

Les sciences à l'usage des classes populaires ont toujours dû paraître mystérieuses pour être prisées. Aussi les secrets de ces médecins en cotillon sont-ils peu connus. On sait seulement que, pour maintenir intacts son pouvoir et sa réputation, la Bonne-Femme avait grand soin de pratiquer avec les minutieuses observances que lui avait indiquées sa mère ou sa grand'mère. Les premières traces de cette science, redoutée parfois autant que bénie, se confondaient dans la chronique de la localité, avec les traditions qui y avaient cours de toute ancienneté. Les pratiques des Bonnes-Femmes qui se trouvent parmi nous, car il y en a encore dans le pays, offrent des singularités qui forcent les souvenirs à se reporter aux temps de la *Druidesse*, et peut-être à une époque plus ancienne encore.

¹ *Musée neuchâtelois*. M. Favre.

C'est ainsi que l'on trouve des indications sur la manière de cueillir les simples, de les employer, sur le temps favorable à cette cueillette, touchant les lunaisons, les jours néfastes, les solstices, les équinoxes, divers jours du printemps, — qui ne sont pas autre chose que les observances des prêtres d'une antique religion.

Cependant ce n'est pas seulement de cette époque si éloignée que nous retrouvons des vestiges dans la science des Bonnes-Femmes. Les ténébreux *jugements de Dieu* du moyen-âge s'y retrouvent tout entiers : les vieilles formules par lesquelles la foi grossière et naïve de nos pères appelait l'action immédiate de la Divinité, s'y rencontrent nombreuses. — Peu de personnes voudront admettre qu'au milieu de nous, en plein XIX^e siècle, il y ait des gens qui fassent usage de formules datant du moyen-âge!.. Ces formules, qui nous sont arrivées par le canal des Bonnes-Femmes, et celles qu'employaient nos ancêtres il y a cinq cents ans, sont identiques ; aussi méritent-elles l'attention de ceux qui veulent reconstruire la vie des siècles passés. Nos campagnards y sont attachés ; cela ne se publie pas, mais nous savons de bonne source que d'aucuns usent de *prières* pour *faire passer la tache à l'œil* et les *verrues*, pour guérir le *décroît*, les maux de dents, pour *arrêter le sang coulant d'une coupure*, une *hémorrhagie*, etc. ; beaucoup de faucheurs ne passeront jamais la faux sur la gueule d'une guêpière sans murmurer une formule qu'on leur a apprise pour empêcher les piqures ; à la mort du père ou de la mère de famille, on se croit dans l'obligation d'avertir chacune des ruches par trois coups de baguettes frappés sur la *capote*, en marmottant quelques mots¹.

L'époque qui a précédé celle du moyen-âge proprement dit, l'époque *barbare*, a laissé des souvenirs très-reconnais-sables dans la science des Bonnes-Femmes ; c'est la tendance à ajouter à leurs fonctions médicales, l'art divinatoire.

¹ Voir le *Premier Mars* du 7 et du 14 juillet 1867.

Dévin et Somnambules ont hérité des pratiques des augures germains : on sait que la Loi burgonde, qui régissait notre pays, fixait le salaire dû aux Devins par celui qui, ayant perdu une pièce de bétail, se servait de leur ministère pour la retrouver. Or chacun peut dire si, parmi nous, les Devins et les Somnambules ont été rares. Ces *Devins* étaient le plus souvent des fils uniques de Bonnes-Femmes, car celles-ci transmettaient de préférence à leurs filles leur trésor de connaissances. Nos procédures en signalent quelques-uns qui furent poursuivis et brûlés : Le Devin d'Enges, celui de Valangin, Pierre Laons, celui de La Sagne, André Perret, celui de Corcelles, Guillaume Le Tondu, etc. — Dans le XV^e siècle, Rollin Borguignon, Petit Jean Colin, Girard Lespaule, etc., étaient probablement des *Devins*.

Ici nous suivons Michelet.

Les Bonnes-Femmes furent les médecins du peuple pendant le moyen-âge.

Chaque siècle se caractérise par une grande maladie : le XIII^e fut celui de la lèpre, le XIV^e celui de la peste noire et des tendances épileptiques, le XV^e et le XVI^e de la syphilis : d'abord la métamorphose choquante de l'extérieur, les maladies de la peau ; ensuite le mal intérieur, bizarre autant qu'effrayante stimulation nerveuse ; puis tout se calme, mais le sang s'altère, l'ulcère prépare le grand fléau des siècles suivants. Les maladies du moyen-âge, autant qu'on peut l'entrevoir, moins précises, ont dû être surtout la faim, la langueur et la pauvreté du sang, cette étisie qu'on admire dans les sculptures de ces temps-là. Le sang était de l'eau claire ; les maladies scrofuleuses devaient être universelles, la rêverie, l'illusion, le somnambulisme un état habituel.

Sauf le médecin arabe ou juif, chèrement payé par les grands, la médecine ne se faisait qu'à la porte des églises, au bénitier. Aux malades qui demandaient des secours, on donnait ces mots : *Vous avez péché ; Dieu vous afflige ; remerciez ; c'est autant de moins sur les peines de l'autre vie ; résignez-vous ; souffrez et mourez : l'Eglise a ses prières des*

morts! Faibles, languissants, sans espoir ni envie de vivre, ils suivaient ce conseil et laissaient aller la vie.

Arrive la lèpre : la maladie du sang devient furie; la chair elle-même se dévore en titillations cuisantes; les yeux ne connaissent plus le sommeil. Quel remède l'Europe chrétienne trouve-t-elle à ce mal? La captivité. Rien de plus, sinon son éternel refrain : *punition de Dieu!* — *Il tomba du ciel de petites croix qui causaient la lèpre à ceux qu'elles touchaient*, dit Boyve lui-même (958). — On dit aux lépreux : Descends dans un *in pace*; ou fais-toi une *logette* retirée; on t'accordera peut-être d'en sortir et de mendier pour subvenir à tes besoins, ce sera sous conditions : tu vivras la clochette en main, que l'on fuie devant toi. Quelqu'un s'approche-t-il, montre ton manteau gris et ton large chapeau; si tu viens quêter dans nos villes et villages, n'approche pas des maisons, et ne te mets point sous l'avant-toit; qu'il pleuve ou grêle, reste au loin; ne touche pas, la main nue, *guinchette* ou *manette* pour ouvrir une porte et n'empoigne pas les pieux des *passerelles* et des *draises*; en buvant, n'approche pas du goulot ta bouche, ni ta main nue, prends ton écuelle de bois et, après avoir bu, jète au loin ce qui y restera; ne va pas infecter les sources et les eaux courantes; n'entre dans aucune taverne, et si la nuit te surprend hors de ton logis, retournes-y tout de suite et n'accepte point le gîte que l'on voudrait t'offrir; lorsqu'on te fera l'aumône, tends le pan de ton manteau, ton chapeau ou ta main couverte; si tu craches, incontinent marche sur ton crachat, efface-le; que rien de ce qui sort de toi ne puisse être touché par une personne nette, ni troubler les eaux, ni infecter les pâturages; enfin oublie ta famille, car désormais aucun rapport ne peut exister entre ta femme et toi! — Si tu contreviens à cela, tu encours la haine et la vengeance du peuple qui pourra te courir sus¹!....

¹ Serment du lépreux Abram Menoud, de Neuchâtel, prêté à la Maladière, le 10 janvier 1646, entre les mains du Maire, à la réquisition

La lèpre fut le dernier degré et l'apogée du fléau. Cependant mille autres maux moins affreux sévirent. Les femmes furent frappées de tristes fleurs, qu'on regardait comme le péché visible, comme un châtiment de Dieu. On fit alors ce que l'amour de la vie n'eût pas fait faire ; on déserta la vieille médecine sacrée et l'inutile eau bénite ; on alla à la Bonne-Femme, bien que l'Eglise déclarât que si la femme ose guérir sans avoir étudié, elle est Sorcière et doit mourir. Aux premiers bouillonnements qui ensauvageaient le sang, en grand secret, quand la nuit était tombée, on allait à la Bonne-Femme.

Ce que nous savons le mieux de la médecine des Bonnes-Femmes, c'est que, pour les usages les plus divers, pour calmer, pour stimuler, elles employaient une grande famille de plantes, équivoques, fort dangereuses, qui rendirent les plus grands services. On les nomma avec raison les *Consolantes* (les Solanées). Famille immense et populaire que nous trouvons sous nos pieds, aux haies, partout, famille tellement nombreuse qu'un seul de ses genres a huit cents espèces. Rien de plus facile à trouver, rien de plus vulgaire ; mais ces plantes sont la plupart d'un emploi fort hasardeux. Il a fallu de l'audace pour en préciser les doses.

Prenons l'échelle ascendante de leurs énergies. Les premières sont tout simplement bonnes à manger, les *aubergines*, les *tomates*, les *pommes de terre* ; d'autres sont le calme et la douceur même, les *molènes*, si utiles aux fomentations. Au-dessus vous rencontrez une plante déjà suspecte, la plante miellée d'abord, amère ensuite, qui semble dire le mot de Jonathan : *J'ai mangé un peu de miel, voilà pourquoi je meurs !* Mais cette mort est utile, c'est l'amortissement de la douleur ; la *douce amère* (c'est son nom) dut être le premier essai de l'homœopathie hardie qui peu à peu s'éleva aux plus dangereux poisons. La légère irritation, les picote-

des Quatre-Ministres, en présence des sieurs Ministres et du peuple.

ments qu'elle donne, purent la désigner pour remède aux maladies dominantes de ce temps, celles de la peau. — La jeune fille désolée de se voir parée de rougeurs odieuses, de boutons, de dartres vives, venait pleurer pour un remède. Chez la femme, l'altération était plus cruelle ; le sein est pour la facilité de s'injecter, de s'engorger, le plus parfait instrument de douleurs, douleurs âpres, impitoyables, sans repos.

De la douce-amère trop faible, on monta aux *morelles noires*, au principe alcalin de la *solanine* ; c'était plus énergique ; cela calmait quelque temps. Puis on revenait. Si la potion n'était plus efficace, on montait un échelon nouveau. C'étaient les *jusquiames*, cruel et dangereux poison, mais puissant émollient, doux cataplasme sédatif qui résout, détend, endort la douleur, guérit souvent. — La *belladone* arrivait sur la même ligne ; elle était puissante pour calmer les convulsions qui parfois surviennent dans l'enfantement, qui ajoutent le danger au danger, la terreur à la terreur de ce suprême moment ; elle aidait au travail de la nature. — La *pomme épineuse* possédait des propriétés analogues, car son alcali, la *daturine*, est peu différent de l'*atropine* ; tel était aussi le cas de la *mandragore*, dont les propriétés stupéfiantes étaient déjà connues d'Hippocrate.

Par un changement de régime¹ et de vêtements (la toile remplaçant la laine), les maladies de la peau perdirent de leur intensité. La lèpre diminua et sembla rentrer pour produire des maux plus profonds : le XIV^e siècle oscilla entre trois fléaux : l'agitation épileptique, la peste et les ulcérations.

¹ Quelques Arabes prétendent que l'immense éruption des maladies de la peau qui signale le XIII^e siècle, fut l'effet des stimulants par lesquels on cherchait à raviver les défaillances de l'amour. — Les épices brûlantes apportées d'Orient et mêlées à nos boissons fermentées, durent y avoir une grande action. Il en était fait grand usage chez nos dynastes de Grandson, d'Estavayer, de Valangin, de Neuchâtel. En 1431, chez ces derniers, on préparait du *tribouley*

Chaque grande période a déteint sur les connaissances des Bonnes-Femmes. Inutile donc de rappeler que les trois siècles pendant lesquels dura la Sorcellerie, leur amenèrent un fort contingent de pratiques nouvelles. Lorsque apparut cette épouvantable épidémie morale qui créa les Sorciers, les Bonnes-Femmes crurent trouver un vaste champ à moissonner; elles en profitèrent. Ce ne fut qu'en se voyant traînées au bûcher qu'elles modifièrent leur manière de voir; elles s'aperçurent que la Sorcellerie avait plus besoin d'être arrêtée que stimulée. On leur doit cette pharmacopée très-simple à l'usage du peuple, dont nous avons dit un mot.

Les Bonnes-Femmes prêtèrent leur concours à des guérisons de gens atteints de *mauvais air*, *ensorcelés*, *possédés d'esprits malins*, etc. Mais ceci leur amena bien des déboires.

Personne alors ne pensait qu'appliqués extérieurement ou pris à faibles doses, les poisons sont des remèdes. Les plantes que l'on confondait sous le nom général d'*Herbes-aux-Sorcieres* semblaient des ministres de mort; telles qu'on eût trouvées entre vos mains vous eussent fait passer aussitôt pour un empoisonneur ou un fabricant de charmes maudits.

avec du vin, dans lequel on jetait 21 onces de *gingembre*, 3 livres de *cannelle*, 4 onces de *poivre long*, 4 onces de *cardamome*, 4 onces de *clous de girofle*, 4 onces d'*épices*, 4 onces de *macis*; — en 1445, pour les couches de la comtesse de Neuchâtel, on fait 56 pots d'*hypocras*, avec 24 livres de *sucré*, 2 livres de *cannelle*, 4 onces de *girofle* et *cardamome*, 3 onces de *gingembre*; — et du *clarey*: 60 pots de vin, dans lesquels infusaient 2 livres de *gingembre*. — Ajoutez à cela des viandes excessivement épicées, la plupart de venaison, et vous aurez un régime incendiaire que n'était pas propre à beaucoup corriger la pharmacopée domestique, au moins si l'on en juge par l'*emplâtre* que le *barbier* du comte de Neuchâtel lui appliquait en 1446: il y fait entrer 4 onces de *cire*, 4 onces de *clous de girofle*, 4 onces de *gingembre* et 1 once de *safran*!... Aussi qu'advient-il? Après le comte Louis et sa fille Isabelle, qui atteignent 70 ans, aucun de leurs successeurs n'arrive à la vieillesse: deux de ses fils meurent dans leur lit avant lui; le comte Conrad trépassé dans la vigueur de l'âge; son fils Jean à 61 ans et il ne peut garder d'enfants; son neveu Rodolphe de Hochberg meurt à 57 ans.

En 1568, une Bonne-Femme, *Clauda Brunié*, faisait métier de guérir non-seulement des maladies ordinaires, mais des malins esprits. Mal lui en prit, car elle fut saisie comme Sorcière. Écoutons-la : « Touchant ce qu'elle voulait guérir la Châtelaine de la Bonneville qui avait le Diable au corps (comme elle disait), elle prit un gobelet d'argent plein de vin, en but la moitié et jeta le reste sur le seuil de la porte, usant de charmilleries pour arrêter la Châtelaine : il faut faire sortir le Diable de son corps, et le faire rentrer au mien, disait-elle. Sur cela elle fut incontinent si malade qu'elle tomba à terre et qu'il fallut la ramasser. Elle causait beaucoup d'admiration, mais faisait le tout par mauvaiseté. — Touchant les *charmilleries* dont elle usait à l'entour des malades, elle et les deux oncles du gendre chez Paris allèrent pour sa guérison, avec *la Maria*, en un seul jour, sur *neuf* mairies, cueillir sur chacune *certaines herbes* pour faire de la poussière pour poser sur le mal, ensemble faire rôtir un chat tout vif pour en faire de la poussette. — En un pré elle cueillit de *quatre herbes*, pour en faire du pousset, qui faisait enfler incontinent ceux auxquels on en baillait. — Un homme ayant *charmillé* et fait arrêter quatre chars avec les chevaux qui ne pouvaient aller ni avant, ni arrière, elle les décharmilla, en prenant *un bâton de coudre plumé* et en demandant le Diable pour aide ¹. »

C'est ce qu'il y a de curieux chez ces Bonnes-Femmes et qui aurait dû faire réfléchir, à notre avis, ceux qui leur intentaient des procès pour sorcellerie : on les voit *décharmiller*, c'est-à-dire figurer dans des scènes où il s'agit de combattre des Sorciers, des sectateurs du Diable, comme l'entendaient le Châtelain et la bande noire. Or Satan peut-il être divisé contre lui-même ?

Il est difficile d'avoir bien au net les pratiques des Bonnes-Femmes, parce que les Châtelains ont la bêtise de faire in-

¹ Gr. Arch. : B ²³/₁.

tervenir le Diable à tout propos, dans leurs procès de Sorcières.

Nous avons vu *Guillaumette Aubert* conseiller à une malade *de faire cuire un linceul et de s'en envelopper après l'avoir bien tordu*; à une autre *de se faire couper les cheveux et de les brûler*; et *Jeanne Rougemont* donner à la mère d'un enfant malade *une herbe verte* pour le guérir. Voici, d'autres mentions signalant des Bonnes-Femmes dans nos campagnes : *Collette Garriaud* confesse qu'ayant donné le mal avec du pusset à son beau-père, parce qu'il avait repris une jeune femme, *on envoya quérir une femme d'Enges pour le guérir, ce qu'elle fit*¹. — *Esthévenon Berthoud* : Par un dimanche, allant à la forêt cueillir des *belosses*, son Maître lui donna du pusset et de la graisse; mais elle jeta tantôt graisse et pusset avau le ruz, *pour ce qu'elle allait souvent vers les bêtes pour les guérir de maladies*². — Perdant beaucoup de bêtes, *Pierre Jacot* fut obligé d'envoyer quérir *une certaine femme* pour guérir une vache. Laquelle lui dit : Vous m'avez envoyé quérir à la bonne heure, car on a entrepris de ne vous laisser aucune bête, mais j'y mettrai bon remède. Ce qu'elle fit, car *la vache fut guérie* et depuis ses bêtes se sont bien portées. Elle lui dit aussi qu'ils devaient *user de privauté à l'endroit de celle qui leur faisait tort, et de lui prêter tout ce qu'elle leur demanderait, hormis le levain*³. — *Rose Aubert* répondit un jour à la belle-mère d'Abram Cunier, qui lui disait en menant boire ses vaches, qu'elles n'avaient guère de lait : *Faut prendre un torchon de til et qui n'ait pas été mis en œuvre* (chanvre non teillé) *et l'en frotter*⁴.

Lorsque le traitement d'une Bonne-Femme réussissait, c'était bien, mais si le contraire arrivait, on lui en faisait un crime. *Elisabeth Lagrand* confesse qu'étant allée vers la femme d'Ab. Tissot, malade de la *mère* (globe hystérique), elle lui mit un *bocon* de pain rôti au sein *et du pusset dessus*,

¹ Arch. de Boudry : L 130/7. — ² Id. : L 130/85. — ³ Colombier : N 60/265. — ⁴ Valangin : R 1/14.

de quoi elle a été grièvement malade ¹. Et *Margueron Grellet* : Que le fils de Cl. Amiet, s'étant coupé à un genou et M. le Banderet le gouvernant, elle y alla, le *remua et mit du pusset sur les emplâtres*, dont il fut fort malade, le feu s'y étant mis, tellement qu'il ne pouvait durer et qu'on n'y pouvait trouver remède ².

C'en était venu à un point tel que les Bonnes-Femmes ne pratiquaient plus qu'en secret ou avec toute espèce de précautions : « *La femme de Pierre Bonjour, qui s'entend bien en la maladie des bêtes*, étant venue, lui fut déclarée la maladie de la fille, elle répondit que *si c'était mal donné, elle n'y entendait rien*. Comme on lui dit que vraiment c'était *mal donné*, elle dit toutefois qu'on devait demander à l'Othennette (la Sorcière) pour l'honneur de Dieu, du *beurre*, du *bacon* et du *bresy*, cuire le tout par ensemble pour en faire de la graisse, et en *froyer* la fille à la plante des pieds. Sur quoi on la pria de faire cela elle-même, ce qu'elle fit. Avec cette graisse, elle revint visiter la jeune fille; l'ayant regardée et la trouvant si enflée, elle lui dit : *Ha ! ma fille, recommande-toi à Dieu, car il n'y a remède quant à ton corps ; je ne te saurais aider !* Et avant que d'employer la graisse, elle dit : *Afin que vous puissiez reconnaître que ce n'est pas mauvaise graisse, j'en mangerai !* Elle en prit par deux fois avec le doigt, et en mangea, disant que *c'était pour obvier au bruit des gens et pour ôter tout soupçon*. Ensuite elle en frotta l'estomac et les pieds de la fille, ordonnant à la déposante, sa tante, de faire ainsi *neuf* jours durant, car si ce n'était pas mal donné, cela lui tuerait sa maladie ³. » — Cette franchise dans la manière d'apprécier la gravité d'une maladie, que nous venons de constater chez la femme Bonjour, nuisait aux Bonnes-Femmes. Dire brusquement et sans détour à quelqu'un qu'il doit faire son paquet, n'est pas une manière de s'attirer son amitié. Aussi voyons-nous Louise

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/₈₁. — ² Id. : L ¹³⁰/₈₃. — ³ Colombier : N ⁶⁰/₂₁₁.

Mouchet, atteinte de langueur, accuser *Clauda Jaynin* de lui avoir donné sa maladie, parce qu'un jour en la rencontrant, celle-ci lui avait dit : *Belle fille, tu ne relèveras jamais de ce mal*¹. — Et les Coinchon, de Chambrelieu, accuser *la Forestière*, parce qu'elle avait dit de leur enfant malade : *Votre belle-sœur n'aura pas joie de sa porture; mais il ne le lui faut pas dire, elle m'en saurait mal gré*².

Une Bonne-Femme, brûlée à la fin du XVI^e siècle, à Neuchâtel, assez célèbre dans le pays, était celle qu'on appelait *la Tante Clauda*. On lui reprocha d'avoir mal conseillé sa filleule *Clauda Martenet*, pauvre femme dont l'enfant malade l'avait obligée à frapper à sa porte. Voici comment celle-ci conte la chose : «Ayant mon enfant malade, et très-enflé autour du col, duquel je n'attendais que la mort, je le portai à la Tante Clauda; elle me dit qu'il avait été vu de mauvais yeux; que pour le guérir, je devais le porter, environ les onze heures de nuit, sur la *boine* de Brenna, entre la Seigneurie de Colombier et la Mairie de La Côte, et le tenir là jusqu'à ce qu'il eût poussé trois cris. L'ayant fait, il est revenu un peu et a été finalement guéri³.» — Ose-t-on dire qu'à cause de cela, la mère de l'enfant guéri fut accusée de Sorcellerie et brûlée?

Ces Bonnes-Femmes étaient assez souvent ce qu'on appelle aujourd'hui des libres penseurs, c'est-à-dire que les formes et les pratiques de la religion étaient peu de chose à leurs yeux. Beaucoup de procédures disent qu'elles n'observaient pas le repos du Dimanche par exemple, ou qu'elles n'allaient pas à l'église. Perrenon Quinche fut même accusée de ne pas respecter la sainte Cène, par Manuel Mauley, qui déclara l'avoir vue plusieurs fois à l'église pour participer au saint Sacrement de la Cène, ne faisant que le signe de mettre le pain à sa bouche et ne le mangeant pas, à son avis⁴.

Elles n'étaient pas respectueuses à l'excès vis-à-vis de l'au-

¹ Arch. de Colombier : N 60/197. — ² Gr. Arch. : F 23/2. — ³ Colombier : N 60/67. — ⁴ Valangin : R 1/28.

torité temporelle : Un témoin déposa contre la *Mamette*, — qu'étant allée voir Son Altesse (le Prince Henri II), lorsqu'il était en ce pays, elle a raconté depuis qu'il *mangeait des pois comme un loup et comme un caïon*¹.

Quant aux *Devins*, nos procédures en parlent beaucoup moins souvent que des *Bonnes-Femmes* ; ils jouaient cependant un grand rôle dans le pays ; les registres des Consistoires en font foi. Une de leurs principales fonctions était de découvrir les Sorcières, ce qui ne les empêchait nullement de paraître à leur tour sur le bûcher, car une femme, apprenant qu'elle avait été désignée comme Sorcière par le Devin, l'accusait aussitôt d'avoir paru à la Secte. C'est ce qui arriva en 1623 au Devin d'Enges : *Marthe Jaquet* déclara l'avoir vu *mener la rebibe* derrière la Chapelle de Lignièrès. — Cela faisait aussi que les *Devins* et les *Bonnes-Femmes* s'aimaient peu. Nous verrons plus loin *la Renaude* manifester une vive aversion pour le devin Guillaume le Tondu, et celui-ci expliquer ainsi le conseil de la *Tante Claua* : « Pauvre simplette, vous pensiez que vous étiez vers la boine, mais tant s'en faut, car c'était auprès de votre foyer, à l'entour du comacle que les Sorcières parfumaient votre enfant². »

Ces Devins étaient les médecins vétérinaires de l'époque ; les témoins qui peignent les méfaits des Sorcières s'en louent souvent. — Lorsque leurs médicaments ne produisaient pas l'effet voulu, ils savaient se tirer d'affaire d'une façon adroite. — Voici un cas dont on remarquera la singularité. Une femme de La Gratta était allée quérir un breuvage vers *André Perret*, de La Sagne, pour être guérie de sa maladie ; à son retour, elle le montra à *Elisabeth Nicoula* ; celle-ci y mit un peu de pousset qu'elle portait ordinairement en sa poche ; tôt après la malade fut toute transportée de son sens et comme enragée ; néanmoins, par après, elle se porta mieux³. — On avait probablement fait des plaintes au Devin,

¹ Arch. de Valangin : R²/₂₆. — ² Neuchâtel : N⁶⁰/₁₉₇. — ³ Colombier : N⁶⁰/₈₁₉.

sur les effets de son breuvage : Mais n'avez-vous rencontré personne, demande-t-il ? — Oui, telle ou telle, qui a même examiné la potion ! — C'est ça, elle a maléficié le breuvage ! c'est une Sorcière !

D'après les registres consistoriaux, l'Eglise poursuivait et les Devins et les Bonnes-Femmes et ceux qui se servaient de leur ministère.

« Seigneurie de Valangin. J^a Gianel et sa femme, admonestés pour avoir demandé *la femme Valangin* et lui avoir fait faire des actes superstitieux (1552); Jq. de Fernay parle de remèdes superstitieux, remontré (1554); Blaise Grosclaude emploie des moyens superstitieux pour retrouver de l'argent, remontré et menacé (1555); J^a Matthey va au Devin, à Fribourg, avec J^a Blandenier pour son cheval, et J^a Gaberel pour objets volés ; ils feront réparation à l'église (1561). Les fils Richard vont au Devin, id. (1566). Esthevenin Girardier ressotèle un Devin qu'elle a envoyé chercher pour objets volés, réparation publique (1592). Bastian Simonier, Claudet Challaud et Jq. Dessaulles vont au Devin, id. (1596). Jeanne Guenot pour prédictions et sortilège, remontrée (1606). Abram Perret, Devin, guérit les bêtes, découvre les voleurs, mis en prison pendant l'inquisition (1612); Abram Breuchaux pour charmes et impiété avec simonie, 3 jours de prison et réparation publique à genoux (1617); Susanne Dessoulavy dit que depuis que J^a Chavernay lui a donné une herbe (contre la peste, disait-il), elle n'a pu se débarrasser de lui, est devenue paillardes et enceinte, inquisition à faire (1630); P. Perret, excommunié pour avoir conduit ses enfants possédés à un Prêtre et avoir eu recours à un charmissement pour son bétail malade; Perret dit s'être comporté en bon père, étant homme de bien, et raconte que le prêtre l'a exhorté à prier Dieu (1639); J^a Matthey consulte un Devin, remontré (1641); J^a Bersot va au Devin, id. (1645); Bourquin, Matthey, Coulet, Gaberel et Aubert vont au Devin, alléguant *avoir été recherchés par les Sarrazins*; chacun un ban de L. 3 (1646); Perroud, Soguel, Carrel, Cortaillod,

Mojon et Gaberel, recherchent de nuit la racine dite *main-dreliay* pour s'en servir à mauvais usage, remontrés (1646). J^e Vuagneux dit qu'il est le Diable, id. (1650); Damien Credoiz voudrait voir la Synagogue et Beelzébuth, réparation publique (1654); Ab. Favre emploie des remèdes superstitieux pour les verrues, remontré (1673); Ab. Sandoz volé s'adresse à une femme qui a des secrets, id. (1675); P. Cloud et autres font des actes superstitieux au sujet d'effets volés, id. (1687); Marie Cosandier et sa fille font moudre un *cruche* dans un moulin pour retrouver des échevettes perdues (1694); P. Montandon et autres vont au Devin au sujet d'un vol (1731), etc.

Il y a encor des *Devins* et des *Bonnes-Femmes* parmi nous, tout au moins des gens qui exercent les mêmes fonctions pour lesquelles Bonnes-Femmes et Devins étaient poursuivis; il y en a à Saint-Aubin, au Locle, aux Ponts, etc., sans parler de ceux de Lyss, d'Orvins, etc. Au commencement de ce siècle, on parlait beaucoup de la Bonne-Femme Soudre, du Mége des Ponts, du Devin Perrenoud, de la vieille Lampercier, de la Tantella, de la Somnambule de Chez-le-Bart, mise sous surveillance en 1813, de celle de Gorgier, de celle de Concise, etc., etc.

Chose curieuse, ces gens font à la lettre ce qu'ont fait leurs devanciers; c'est une observation que nous avons pu faire de visu, sur une *consultation* de Charles Bart, le dernier Devin de la Béroche. — Un chasseur de Fresens, à deux reprises, avait placé des pièges à renards, des trappes, aux Champs-Salomon; chaque fois les trappes avaient été enlevées. Courroucé de se voir volé si effrontément, il descendit à Saint-Aubin, et vint trouver Charles Bart. Celui-ci lui donna, contre argent comptant, cette *ordonnance* que nous garantissons d'une rigoureuse exactitude: « Achetez un *kakelon* de terre de Porrentruy, qui contienne un quart de pot, *sans le marchander*; achetez un quart de pot d'huile à brûler que vous verserez dans le kakelon; mettez-y encor *neuf* pervenches, *trois* aiguilles et *trois* épingles neuves qui n'aient pas servi, *trois* clous de cheval qui déjà aient été au

pied du cheval ; coupez avant soleil levé deux verges de noisetier qui n'aient pas porté de fruits ; allumez le feu entre onze heures et minuit ; mettez-y le kakelon : quand l'huile commencera à bouillir, frappez *en croix* sur le kakelon avec les recrues de noisetier, en disant : *Que le voleur ou la voleuse brûle comme cela jusqu'à ce qu'ils aient restitué les trappes !* » — Tout cela fut exécuté mieux qu'une bonne action ; cependant le voleur n'en reçut pas grand mal, car les trappes ne furent pas retrouvées. — Des scènes de ce genre ont eu lieu par centaines dans nos campagnes.

Disons un mot des *charmes*. — On accusait les Bonnes-Femmes de savoir en frapper dextrement la pauvre humanité ; et le peuple craignait plus celles qui possédaient pareille puissance que toute autre Sorcière. En voici quelques-uns qui ont le mérite d'avoir été employés soi-disant dans notre pays.

« *Jaques Busset*, sommé de dire à quoi servent les *carachtaires* qu'on a trouvés sur lui, répond que c'est maître Lude qui les lui a donnés pour les manger *afin de se préserver des dangers de l'épée*¹.

« *Blaise DuCommun* confesse qu'on lui a appris *l'art de se charmer pour être invulnérable aux coups de canon, de mousquet et d'épée* ; on prend un peu de levain sur lequel on écrit le nom du Diable, puis on le mange en son nom, en disant : *Le Diable préserve mon corps pendant qu'il sera dedans !* Un Français lui a appris le secret de *se rendre invisible* : on prend un chat noir, qu'on enterre tout vif, les quatre pieds contremont, en mettant sur chaque pied une fève noire de Rome ; lorsqu'on s'en veut servir, il faut prendre une de ces fèves et la mettre en sa bouche². » — Nouveau Gygès.

« Il dit avoir eu un charme dans un sachet, où il y avait de l'herbe et un petit caillou blanc, qui lui fut donné par Pierre Robert-Charrue ; il l'avait fait faire par un prêtre, qui

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₂₈. — ² Id. : R ³/₂₁.

lui défendit de regarder dedans et d'avoir accointance charnelle de femme en le portant. Ses oncles David et Pierre avaient aussi des charmes ; mais voyant qu'ils n'avaient jamais eu bénédiction depuis, il avait tant plus été engagé à brûler le sien, et quand il brûlait, il semblait que tous les diables fussent dans le feu¹. »

« Abram-Guillaume Vauthier, examiné sur *l'herbe de fougère* de laquelle il s'est trouvé saisi, dit l'avoir cueillie nuitamment sur l'ouï-dire qu'elle servait à être heureux au plaid et au jeu, à ouvrir les portes, comme aussi envers les filles et contre la colique (ô panacée !) mais il ne s'en est servi en façon quelconque². »

Parmi les charmes, il en était un particulièrement redouté : celui de *l'aiguillette nouée*.

Elisabeth Cornu ayant dit à l'étourdie qu'elle avait du pouvoir sur les mariages, le Consistoire seigneurial de Valangin s'alarma et ouvrit une enquête. — Dans un grand procès qui se déroula devant la Matrimoniale de Valangin (1611), on vit un mari attaqué en divorce par sa femme pour cause d'impuissance, avancer qu'un charme avait été jeté entre eux, qu'on lui avait noué l'aiguillette, que depuis un an qu'il était marié il n'avait pu la connaître. Les juges eurent le bon sens d'ordonner la visite d'un médecin. Malheureusement il n'en était pas ainsi dans les enquêtes pour sorcellerie et les Châtelains admettaient sans autre les témoins qui déposaient sur ce fait.

« Le fils d'Abram Jaquet déclare que *Madelaine Thiébaut* lui a grevé son cheval, de manière que depuis *il ne veut plus voir les juments*³. »

« Bendithe Berthin : Il y a quelques années que ma fille Susanne était allée de Corcelles, où elle demeure, à Dombresson, à un baptême, où *Catherine Corthin* se trouvait, étant parente. Ainsi qu'ils étaient à table, celle-ci donna à

¹ Arch. de Valangin : R⁸/₂₁. — ² Neuchâtel : N⁶⁰/₄₁₈. — ³ Valangin : R¹/₂₉.

boire à ma fille, mais avant que de lui bailler le verre, elle fit semblant de boire, ce que toutefois elle ne fit, puis le lui présenta pour qu'elle bût. A ce baptême était Pierre, qui l'a épousée, estimant que ce fut là qu'elle le promit, lui touchant la main en signe de mariage et promettant de ne se quitter *jusqu'à la pelle et au fossoir*. Depuis et incontinent que Susanne eut bu, elle devint hors de sens, tellement qu'elle ne voulait ni voir, ni ouïr, ni souffrir auprès d'elle son mari. Demeura ainsi la chose *un an*, sans que l'on pût y trouver remède, jusqu'à un jour, où l'on me donna pour avis d'en parler au *bourreau* de Neuchâtel, qu'on fit venir. Incontinent qu'il eut vu ma fille, il dit : *Elle est mal logée !* Puis il bailla pour avis que je devais aller devant la maison de la Catherine, et lui dire seulement *Bonjour !* à quelle heure que ce fût ; je ne devais rien dire autre, ni répondre, mais ensuite par *trois* fois crier : *Aide-moi de par Dieu !* La Catherine ne devait rien répondre d'abord, mais un peu après elle viendrait comme hors de sens et enragée. Ce qui advint : tellement qu'elle me suivit longtemps en me criant des injures. Et ma fille fut incontinent guérie et depuis se porta bien¹. »

Cette déposition a le mérite de tout indiquer, maladie et guérison. Mais chaque Bonne-Femme à peu près avait sa recette contre ce sortilège-là. Pour l'édification du lecteur, nous en citerons quelques-unes parmi celles qui se laissent écrire. — Il fallait porter dans un petit sachet pendu au cou trois sortes d'herbes : de l'*armoïse* et du *gui de chêne*, cueillis le jour du solstice d'été, avant soleil levé, et de l'*alkermis* cueillie le 23 septembre, aussi au point du jour. — Il fallait manger à jeun, rôti avec du sel béni, un *pic-vert* ; — il fallait respirer *la fumée de la dent brûlée* d'un homme mort depuis peu.

Mais assez causé charmes et maléfices ! Revenons à la médecine populaire. Les simples, les *bonnes herbes* y jouaient

¹ La Côte : N 60/305.

le grand rôle. Ils devaient être cueillis, pour avoir toute leur vertu, ou le premier mai, ou le jour du solstice d'été, ou le jour de l'équinoxe d'automne; de là encor les expressions proverbiales : *toutes les bonnes herbes de Mai, toutes les bonnes herbes de la Saint-Jean*. On trouvait dans la pharmacie des Bonnes-Femmes : l'*Herbe Sacrée* ou Verveine, qui jouit d'une certaine célébrité, mais qui jadis jouait un grand rôle dans les enchantements, l'*Herbe-de-Saint-Jean* (*Artemisia vulgaris*, L.), qui possède des propriétés stimulantes, la *Fleur-de-Saint-Jean* ou Gaillet Jaune, dont les fleurs autrefois faisaient cailler le lait, l'Antillide vulnéraire, l'*Herbe-de-la-Saint-Jean*, *Herbe-aux-Piqûres* ou Millepertuis; l'*Herbe-à-la-Coupure*, *Herbe-au-Charpentier* ou Achillée mille-feuille, autrefois considérée comme un excellent vulnéraire, l'*Herbe-Blanche*, *Pied-de-Chat* ou Gnaphale dioïque, le Thym Serpolet¹, l'Absinthe, le Fenouil, le Cumin, l'Anis, le Persil, la Marjolaine, l'Ail, le Raifort sauvage, le Sureau, le Tilleul en fleurs, la Camomille, la Mélisse, la Menthe crépue, la Menthe poivrée, le Genièvre, les Scabieuses, le Romarin, la Gentiane, le Myrthe, le Laurier, la Ronce, la Joubarbe des toits, les feuilles de Noyer, la farine de Lin, le Bois gentil, le Houx, le Souci, l'Ellébore, les Vénéneuses en général, etc., etc. — Les Bonnes-Femmes savaient les doser, les employer en potions, en graisses, en bains, en cataplasmes, souvent d'une façon heureuse.

Ce serait toute une étude que d'examiner les noms dont le peuple décorait les plantes qui entraient dans les potions de Bonnes-Femmes; quelques-uns laissent entrevoir le Sorcier d'une façon très-nette. Que dire par exemple de *felouk* (chélidoine éclair), de *garou* (bois gentil), de *lok* (douce amère), de *girou* (gouet), de *pied-de-Griffon* (ellébore fétide), de *seigle cornu* (seigle ergoté), d'*herbe-du-Diable* (pomme épineuse), d'*herbe-aux-Sorciers* (*datura*, *circea lutetiana*), d'*herbe-aux-Gueux* (renoncule scélérate), de *pain-aux-Loups* (ellé-

¹ Dr Guillaume.

bore fétide), de *tue-Loups* (aconit bleu), de *tue-Chiens* (colchique), d'*herbe-d'Ivrojne* (ivraie enivrante), d'*herbe-au-Pauvre-Homme* (gratiole officinale), d'*Endormie* (pomme épineuse), de *Potelée* (jusquiame), etc. Cela éveille toute une série de souvenirs. Ne semble-t-il pas qu'ils sont évoqués les récits fantastiques de nos procédures? On entrevoit le coin d'un bois, éclairé d'une lueur phosphorescente, où résonne ce refrain sautant des Sorcières de la Béroche, dans leurs rondes autour du *Greub-lyou*, comme elles appelaient Satan¹ : *Fral-lalon, Frallala, Frallalilalalonlala!* mêlé aux notes aiguës du fifre et du flageolet et aux coups frappés sur le tambourin? — Nous ne connaissons plus le sens attaché à beaucoup de ces mots; ce serait pourtant quelque chose de curieux à savoir. *Lok* se trouve dans le sobriquet d'une Sorcière brûlée à Boudry (1596), la *Lokmaille* : était-ce quelque allusion sinistre aux goûts et au savoir-faire de la Sorcière²?

Les Bonnes - Femmes joignaient à ces médicaments la *récitation* de formules, de *prières* qui mettaient la volonté divine en demeure de se produire, l'*imposition des mains*, la *consultation du sort* par des piqûres dans la Sainte-Ecriture, etc.

Si c'était pour arrêter le sang découlant d'une blessure ou du nez, la Bonne-Femme prononçait gravement et à voix si basse que personne n'entendait : *Rouge fontaine qui coules, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tu es arrêtée, Amen; tu es arrêtée, Amen.* Si c'était pour guérir une plaie grave, un coup de faux par exemple, elle commençait par bien la laver avec une eau de sa façon, faisait quelques tours, trois le plus souvent, autour du malade, en marmottant quelques paroles; puis s'arrêtant et levant l'index au-dessus de la plaie, elle faisait une croix et disait : *Jésus-Christ est né* (nouveau signe de croix), *Jésus-Christ est mort* (signe de croix), *Jésus-Christ est ressuscité* (signe), *Jésus-Christ commande à la plaie que le sang s'arrête* (signe), *Jésus-Christ*

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₁₂. — ² Boudry : L ¹³⁰/₈₁.

commande à la plaie qu'elle se ferme (signe), *Jésus-Christ commande à la plaie qu'elle ne ramasse pas* (signe), *ainsi qu'ont fait les cinq plaies qu'il reçut en son saint corps* (dernier signe). Elle prescrivait ensuite un traitement. — Les yeux de quelqu'un étaient-ils malades, vite on allait chez elle : La Bonne-Femme promenait le doigt autour de l'organe avarié, y soufflait légèrement plusieurs fois, puis récitait cette formule : *Aussi bonne et efficace soit cette prière qu'il est vrai que notre Seigneur a souffert la mort; et ce mal s'en retournera comme sa mort : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen! Amen! Amen!* Puis elle donnait quelque utile direction, indiquait quelques pratiques bénignes, des promenades dans les prés avant soleil levé, des lotions de rosée faites en tournant la tête de certains côtés, etc.

« Pierre Renaud dit y avoir quelque temps qu'il avait un enfant, tombé en une si extrême maladie qu'il avait perdu toute sa force, ce qui étant venu à notice à *Perrenon Quinche*, elle se transporta en leur maison et trouva sa femme qui tenait l'enfant près du feu. La Perrenon se mit à genoux *et fit mention de prier*, puis *toucha l'enfant au côté senestre* : lequel un peu après commença à se mieux porter. Mais encor de présent il s'en ressent¹. » — « Louise Coinchon dépose qu'il y a bon espace de temps *la Forestière* et son mari demeuraient en sa maison de la combe; elle disait toujours à la sœur de la déposante qui était enceinte : Il faut que vous me fassiez votre commère ! Ce qu'elle fit. Environ demi-an après, l'enfant étant dans le berceau, vers le feu, la Forestière arriva en leur cuisine, prit le berceau *à croix*, *et fit trois tours* par la cuisine, *en marmottant*. Lors la déposante lui dit : Que faites-vous ? Répondit qu'elle avait une sœur qui faisait ainsi à ses enfants tout petits, qu'on lui avait enseigné qu'elle devait ainsi faire pour changer la fortune². »

C'est peut-être ici le lieu de dire un mot de la littérature

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₂₈. — ² Gr. Arch. : F ²³/₉.

des Sorciers. Bien que assez pauvre en ouvrages, elle n'en est pas moins remarquable à un certain point de vue. — Toutes les religions et presque toutes les sectes ont un livre, leur trésor, le dépositaire de leurs dogmes, de leurs maximes; la Sorcellerie, envisagée comme la secte par excellence, ne pouvait manquer d'avoir le sien. Les Mahométans ont le *Coran*, les Chrétiens la *Bible*, les Hindous les *Védas*, les Sorciers eurent le *Grand-Grimoire*. A l'imitation des livres des grands systèmes religieux, le Grand-Grimoire est un livre collectif, c'est-à-dire un recueil de plusieurs ouvrages comme les *Clavicules-de-Salomon*, le *Petit-Albert*, etc. Le Grand-Grimoire était le *vade mecum* de toute vraie Sorcière. — Mais de quoi parlait ce Grand-Grimoire dont le souvenir s'est transmis de génération en génération, et qui se trouve encor, prétend-on dans nos campagnes, entre les mains de certaines familles; qu'était-ce? — Un fouillis de recettes pour les guérisons, pour la destruction des insectes, de secrets pour se faire aimer, pour vivre longtemps, pour la découverte des trésors, la transmutation des métaux, la fabrication de talismans, de notions sur les génies et esprits inconnus, etc., etc. Honni soit qui mal y pense!

Pour clore cette trop superficielle étude sur les Bonnes-Femmes, transcrivons l'enquête dressée contre *La Renaude*, de Corcelles, accusée de Sorcellerie parce qu'elle avait médicamenté ses voisins.

« Clauda Collin rapporte qu'un jour, étant allée quérir de l'eau, elle trouva La Renaude et lui demanda comment Drogy se portait. Lors elle répondit qu'elle ne croyait pas qu'il allât jamais son chemin et qu'elle ne l'orrait (l'entendrait) *plus siffler*. »

C'est une réflexion que les connaissances médicales de cette femme ont amenée tout naturellement. On y trouve un fait à sa charge.

« Josué Guérault un jour lui dit : Je m'en irai vers le Devin de Fribourg, pour savoir la personne qui a donné le mal

à ma mère; voire il m'en coûtera plutôt dix écus, *puis je la ferai prendre*. Alors elle vint vers la Guéraulde, et la *tâtonnant*, dit qu'elle serait guérie dans quelques semaines : si cela n'advenait, il pourrait aller au Devin. De sorte que peu après, lui donnant quelque chose, elle guérit. »

Le témoin croit qu'elle a donné le mal à sa mère et ne l'a guérie que sur sa menace d'aller au Devin.

« Guillaume Morard, Sauthier en la Justice de La Côte : Il laisse la Renaude en tel degré qu'elle peut être, ne la voulant accuser, ni blâmer. Toutefois il est bien souvenant que certains enfants lui ont dit qu'une fois elle allait par son curtil et y jetait quelque chose. Peu après, elle lui demanda une vache à vendre, la meilleure qu'il eût. Il la lui refusa; le lendemain au matin, quand on voulut la traire, elle n'eut du tout rien de lait : avant cela c'était la meilleure vache qu'il fût possible de voir. Davantage, cette même année, il lui mourut la valeur de cent écus de bêtes. »

Cet homme de Justice ne veut ni blâmer, ni accuser sa voisine; et tout ce qu'il dit tend à prouver qu'elle est Sorcière. Ce qu'elle semait, c'était quelque diablerie. Une épidémie règne; la Renaude demande à lui acheter une pièce de bétail, il refuse; le lendemain, la vache, déjà attaquée sans doute, n'a plus de lait : c'est une Sorcière ! elle s'entend à tirer le lait des vaches. On n'a pas voulu me la vendre; je n'en aurai pas moins son lait ! et de plus gare à ton bétail, rustre entêté !

« Pierre Philippin : Etant au service du *favre* de Corcelles, mari de la Renaude, il lui vint une grosse *gongne*, bien âpre, au dos. Toutefois ne sait si la Renaude la lui bailla, mais il est mémoratif qu'il se mit entre les mains d'un *Sarrazin* qui lui dit qu'une méchante main lui avait cela baillé : en cette *gongne* lui vint *sept* pertuis. »

Il ne pouvait pas lever le moindre furoncle, la plus légère enflure ne pouvait apparaître qu'on ne criât dans cet heureux temps : *C'est œuvre de Sorcière !*

« Etienne JeanFavre : Un jour étant à sa grange avec

d'autres et sa femme, ils devisaient de plusieurs *bons* propos, *même parlaient des Sorcières* de Cortaillod. A l'instant survint la Renaude qui, après les avoir salués, demanda à acheter du *chenève*; lui fut répondu qu'ils n'en avaient point. Là-dessus la Renaude, se promenant par la grange, ouvrit les *buranches* pour voir pâturer les vaches en leur crèche. Le *vêpre* même, l'une de ses vaches avorta, et était en tel état que les dents lui *loquaient* et les yeux lui *plouraient*; tellement que ses enfants, craignant le mal qui leur en pouvait advenir, *brûlèrent les liens* des vaches. Le lendemain, ainsi que la Renaude passait par le chemin, ses enfants la virent qui devint toute rouge par le visage. »

La rougeur de cette femme indiquait autre chose qu'un sentiment de culpabilité; on n'est pas Sorcière quand on rougit. — Il faut avouer que les témoins s'y prenaient fort bien pour la mise en scène.

« Michel DeBrot, couturier, de Cormondrèche : Par ci-devant, il se trouva fort pressé de maladie, ensorte qu'il fut transporté de son sens. Toutefois il ne veut *mécroire* que la Renaude lui ait baillé ce mal. Pour recevoir guérison, il envoya vers elle; la Renaude lui bailla du *sermontin* : après en avoir usé par trois fois, il se trouva guéri. »

Ce témoin subissant l'effet des idées du temps, a pu accuser la Bonne-Femme de lui avoir donné le mal; mais en présence du Maire, il ne se souvient plus que du bien qu'elle lui a fait. — Voici venir sa femme.

« Jeanne DeBrot : son mari avait usé de beaucoup de remèdes; ne se trouvant pas guéri, elle s'avisa d'aller elle-même vers la Renaude quérir quelque médecine. Etant en sa maison, celle-ci lui dit entre autres propos : *Votre fille et vous, vous êtes journellement ici! allez-vous-en; j'espère que vous trouverez votre mari guéri, et que demain il viendra coudre chez moi; usez du sermontin que j'ai naguère baillé à votre fille.* La déposante, se reposant sur ces paroles, s'en alla en sa maison, où elle trouva son mari un peu mieux. »

Cette femme et sa fille ennuyaient la Bonne-Femme de

demandes intempestives. Ignorante comme on l'était à cette époque, elle ne comprenait pas pourquoi la Renaude ne guérissait pas son mari sur-le-champ. La Bonne-Femme impatientée la renvoie un peu brusquement, en lui disant de continuer de se servir des simples qu'elle a donnés pour que son mari *bût dessus*, et d'attendre l'effet avec confiance. Cette maladie était probablement une fièvre accompagnée de délire. Elle s'en retourne à la maison tranquillisée, et croit remarquer du mieux dans l'état de Michel : les dispositions dans lesquelles on se trouve ont tant d'influence sur le jugement ! — Tout cela n'étant pas bien concluant, appelons la fille.

« Perrenon DeBrot : Son père étant grièvement malade, elle s'en fut par un jour vers la Renaude, et, après quelques propos, lui dit : *Sœur Renaude ! je vous prie de me donner quelque remède pour mon père, qui est fort malade.* La Renaude déclarant *marrissement de sa maladie*, lui bailla du sermontin, pour en boire avec du vin blanc, et lui dit qu'il fallait y mettre *sept grains non pairs*, après les avoir broyés avec le manche d'un couteau : en ayant usé par *trois fois*, son père se trouva guéri. »

Elle fait remarquer que la Renaude parut étonnée et attristée en apprenant la maladie de son père : il est probable qu'elle cachait son jeu. Si elle n'avait pas paru surprise, on eût dit qu'elle savait bien qu'il était malade, puisque c'était elle qui lui avait donné le mal. — Cependant ces dépositions ne témoignent pas précisément d'une forte rancune contre la Bonne-Femme. En voici d'autres.

« Perrenon Jonny : Elle avait une petite fille si malade qu'elle en avait le col renversé et courbé de travers. Elle s'avisa d'aller vers la Renaude quérir quelque remède ; étant entrée dans sa maison, elle lui déclara le mal de son enfant. Et après avoir goûté, la Renaude lui dit : *Je suis contente d'aller voir votre fille, mais je ne veux pas aller avec vous, parce que l'on mécroit des choses que je n'ai jamais faites.* Peu après la Renaude arriva pour voir le mal de sa fille ;

après l'avoir visitée, elle prit une pomme sous son bras et la lui bailla pour la manger; laquelle sa fille mangea entièrement, de grand appétit, et la Renaude ne se bougea du poile qu'elle ne l'eût mangée, puis lui dit : Prenez des estorses, de la prinme subjecte, du son et du beurre, faites bouillir cela par ensemble, puis mettez-le sur le mal. Lors elle lui répondit : J'ai déjà fait cela plus de trois fois, il n'y a rien profité, même en voici que je lui avais apprêté. De recharge la Renaude dit : *C'est tout un ! remettez-le encor, celui-là même est trop bon !* Et fit ainsi, tellement que sa fille se trouva du tout guérie et droite comme auparavant. »

Encor une bonne action qui va tourner contre la Renaude ! Elle ne vient pas chez la malade au grand jour, c'est chose suspecte ! — La Bonne-Femme sait que les méchantes langues jasant sur son compte, elle ne veut pas s'exposer à être de nouveau *délavée*, car elle connaît la rigueur des gens de Justice. — Elle lui a apporté une pomme enchantée, c'est sûr, car une simple pomme ne peut être un remède : Il est probable que la Bonne-Femme avait donné cette pomme pour agir sur l'imagination, comme c'était assez la coutume de ses pareilles; la maladie de l'enfant était peut-être un simple torticolis; quelques soins en viennent à bout. — Mais cette Perrenon ne s'en tient pas là; jusqu'à présent elle n'a fait qu'un récit; libre au Maire d'en tirer les conclusions qu'il jugera à propos; voici un coup de Judas, un trait de noire ingratitude envers celle qui avait guéri son enfant.

« Elle est mémorative que le frère de son mari, étant détenu de grande maladie, demandait toujours qu'on lui allât quérir la Renaude, l'accusant de lui avoir baillé sa maladie; elle avait beau lui dire qu'il oubliât cela, il l'avait logé dans son cœur et en mourut. »

Voilà qui est grave. Car dans ce temps où il y avait des magistrats si éclairés, au dire de l'abbé Jeanneret, on envisageait comme une forte charge l'accusation d'un mourant. *Il est allé mourir là-dessus*, disait-on sans réfléchir en ces temps d'ignorance, où l'on n'envisageait aucune maladie

comme naturelle, qu'un malade avait l'imagination frappée; telle indisposition, sans gravité réelle, se changeait par surexcitation en fièvre dangereuse; dans les insomnies de ses nuits, il recherchait la personne qui avait pu le *grever*; ses soupçons se portaient sur les femmes suspectes de par la *commune renommée*; ce qui n'était d'abord qu'un soupçon se changeait en certitude, si bien que le malade mourait avec le nom de la Sorcière sur les lèvres; s'il en relevait, il devenait son ennemi, prudent par peur, mais acharné aussitôt qu'elle était entre les griffes de la Justice.

« Honorable Claude Montmollin : Un jour, il a oui dire à sa mégnie, que la Renaude était venue chez lui demander à acheter de la toile; après en avoir eu pour un teston, elle en voulait encor; mais sa femme lui dit : *Sœur Renaude, je ne vous en laisserai pas davantage, parce que j'ai des petites filles; il me convient et est de besoin que je leur appareille leur trossel; contentez-vous de ce que vous avez!* Subit la Renaude lui dit en lui mettant la main sur l'épaule : *Ma belle femme, comment pouvez-vous aller ainsi en coiffe? je ne sais comme vous n'avez froid! Car moi, encor que j'aie une coiffe fourrée, un doublet et un chapeau, sy est que j'ai froid à la tête!* Et peu de temps après, elle se trouva saisie de maladie bien grièvement et est encor malade. »

C'est donc en la touchant sur l'épaule que la Renaude a donné le mal. Que dire alors quand la femme de Montmollin vient déposer qu'elle n'est bonnement souvenante si la Renaude la toucha sur l'épaule! Cependant le procès prouve que c'était un fait capital de l'enquête. — Il était de croyance populaire que lorsqu'une Sorcière vous avait touché de la main, il fallait, pour éviter de mauvaises suites, immédiatement rendre le coup donné, et toujours à un endroit plus haut que celui où l'on avait senti l'attouchement; si c'était sur la tête, il fallait donner un grand soufflet à la Sorcière.

« Jean Jordan, de Corcelles : Le Dimanche devant que l'on saisît la Renaude, il fut vers elle, la prier de venir vers sa mère malade, qui désirait fort la voir. Ce que la Renaude

différa de prime face. Toutefois étant pressée d'y aller, elle répondit : *J'y veux aller, mais je ne veux pas que Le Tondu le sache; demain j'irai!* Là-dessus il s'en alla; et ce même jour, voyant la Renaude sous le tillet, qui était d'assez bon propos, il s'en retourna vers elle et la pria de venir; ce que jamais elle ne voulut lui accorder, encor qu'elle en fût grandement priée; elle alléguait toujours qu'elle n'y voulait aller de peur que Guillaume-le-Tondu (*Devin brûlé plus tard à Neuchâtel*) le sût. Il lui dit : De quoi avez-vous peur? je suis assuré que Le Tondu n'en sera point fâché, mais fort joyeux. Cela ne profita de rien et n'y voulut venir. »

La Bonne-Femme avait senti qu'il y avait dans l'air quelque chose de menaçant pour elle; des chuchotements à son approche, les allures des voisins lui ont conseillé de nouveau la plus exacte prudence. Elle est allée sous le vieux tilleul, où le soir, chacun dans le village, a l'habitude de venir causer; elle tâte l'opinion publique; Jordan arrive justement pour la mettre mal à l'aise; aussi le reçoit-elle mal. Jordan s'étonne qu'elle n'ait pas voulu venir vers sa mère, une femme dans la caducité probablement, et à laquelle la science de la Bonne-Femme était inutile. Mais la vieille voit autre chose dans le refus de la Renaude; elle en arrive enfin à croire que c'est elle qui l'a maléficiée. Son fils expose cette accusation devant le Maire.

« Il a oui dire à sa mère qu'un jour la Renaude étant vers chez Bouselier, se dirigeait de son côté; elle ramassait des buchillons de bois, mais elle s'en alla en fuyant devant la Renaude qui lui cria : *Comment! vous avez peur? ne craignez rien!* Elle entra en sa maison, mais peu après en sortit et s'assit avec elle devant la maison, devisant par ensemble. La Renaude lui dit entre autres propos : *L'on mécroit que je suis casseroude, mais Dieu veuille que ceux qui me font ce tort, puissent venir à cette fin!* Sa mère lui répondit : *Si vous êtes telle, Dieu vous amène à la fin de vos jours et détourne votre iniquité!* Et d'ailleurs il a aussi oui dire à sa mère que de la part qu'elle était assise devers la Renaude,

elle fut toute *tolliette* et grièvement malade. Elle en mourut et disait toujours que la Renaude lui avait cela baillé ; et ne pouvait-on le lui ôter de la tête, quelques bons propos qu'on lui dît. »

Il est très-probable que la peur causée par la vue de la Sorcière était la seule cause de la maladie, s'il y avait une autre cause que la vieillesse.

« Jean Bouselier, de Corcelles : Un jour j'étais à mon cellier. Ayant vendu du vin, ma femme y vint avec une seille quérir des lies pour la Renaude, qui était à la cuisine avec Margueron Bouselier. Sur cela je me courrouçai contre ma femme, lui demandant qui la menait de bailler des lies à la Renaude, vu que nous en avions peu et faute ; la Renaude ouit ce langage et dit à la Margueron : *J'entends que Bouselier se fâche de ce que sa femme m'apporte une seille de lies, mais il s'en repentira assurément!* Lors, à l'heure de minuit, mon enfant fut saisi de maladie, ensorte qu'après avoir jeté grands cris, il expira. Et ce propre jour, en allant me coucher, je fus aussi frappé de maladie et transporté de mon sens. La Renaude survenant, me fit un potage avec un œuf ; et après l'avoir mangé je me trouvai guéri. En ces entrefaites, la Renaude me demanda comment l'enfant était mort, et s'il n'avait pas *deux mains toutes bleues* écrites sur le dos. Je dis que je n'en savais rien ; m'informant je vis qu'il était vrai, non toutefois sans me donner merveille. Quelque peu de temps après ma femme trouva la Renaude, entre nuit et jour, en notre étable ; elle lui demanda ce qu'elle faisait là. Répondit : *Je crains tant votre mari que je n'ose aller par dessus!* Et ma femme lui demanda comment elle était venue là, vu que l'étable était fermée, mais ne répliqua aucune chose là-dessus. Le jour après, mon cheval fut fort malade ; pour le guérir je mandai *le fils de la Renaude* (consulté plus tard comme *Devin*), qui vint et trouva qu'il avait les *vuies* (?). Et pour les lui ôter et guérir, il brûla de la paille sous le cheval, sans que le poil fût aucunement *seplé* : il fut guéri. D'ailleurs, un samedi, étant sorti de ma

maladie, de nuit, ma chemise me fut ôtée, en mon lit, sans que je m'en aperçusse, ni que je susse qui m'avait fait cela ; et on mit mes chausses sur un coffre. »

C'est effrayant ! ... En lisant cette déposition, on se demande si Bouselier avait son bon sens : Des mains bleues écrites sur le dos ! une femme qui se trouve transportée dans une maison close ! une chemise et des chausses maléficiées ! C'est incroyable, pourtant il a tout vu. Il est probable que la Renaude, sachant par ses connaissances médicales à quel mal l'enfant avait succombé, avait pu donner ces indications de *bleus* sur le dos ; avaient-ils quelque ressemblance avec des mains ? un œil prévenu voit ce qu'on veut. La maladie de Bouselier, un refroidissement pris à la cave sans doute, est guérie par une forte potion ; elle était peu grave si on en juge par la *forte* maladie de son cheval, maladie qui disparaît par l'effet d'un feu ne *séplant* pas un poil. — Bouselier était un pauvre homme.

Après avoir entendu encor quelques témoins, le Maire fit clore l'enquête. L'*indice* était trouvé suffisant. L'accusée avait été saisie d'avance ; elle niait ; on la mit à la question. Elle avait soixante ans. Sa résistance fut courte ; elle *entra en confession*. — La fertilité d'imagination des Juges fit des merveilles, car la malheureuse vieille en vint à raconter la plus incroyable histoire qui ait couru le monde, un conte à dormir debout :

« Il y aura à la Saint-Jean prochaine un an qu'une femme ayant un *gauldichon* gris, la vint trouver en sa maison, à Corcelles : elle faisait des trussettes et les portait pour vendre. Après lui avoir donné à manger et avoir causé de choses et d'autres, l'étrangère tira *deux sachets d'herbes* et les montra à la Renaude. Adonc celle-ci lui dit : *A quoi sont-elles bonnes ?* — Quand quelqu'un vous aurait courroucé, vous ne feriez que le toucher de l'une de ces herbes ; elle le ferait mourir ou venir *hors de sens*, ou *non puissant* ; en après, si vous le vouliez guérir, vous prendriez de l'autre herbe et l'en froteriez, il serait guéri. — Et la femme lui en pré-

senta; mais la Renaude fit aucunes difficultés, disant : *A Dieu ne plaise que j'en veuille prendre, ni user !* L'autre répondit : Quand vous voudrez, vous toucherez de l'une de ces herbes la personne qui vous aura courroucée, et après, avec l'autre la frottant, elle sera guérie. Prenez-la hardiment! elle ne vous portera point dommage.

Elle en prit et s'en servit comme suit : Jean Bouselier, l'ayant courroucée, elle prit deux feuilles de cette herbe et les mit en son lit, arrière le coussin; toutefois par après étant avertie que Bouselier était si fort malade, même transporté de son sens, elle alla chez lui, et avec de l'autre herbe lui frotta l'estomac; lequel fut incontinent guéri. Ayant pris aussi une feuille de cette herbe, elle la mit au berceau de son enfant, ensorte qu'il fut saisi de maladie et qu'il expira. Dont elle eut si grand regret qu'elle *brûla l'herbe qui guérissait* (! !). — Le frère de Pierre Favre lui ayant jeté de la neige dans l'œil, elle lui dit : Le chancre te mange, crapaud! pourquoi m'as-tu jeté de la neige? puis s'approchant de lui, elle prit de l'herbe en sa bourse et l'en toucha à la tête : quelque temps après il en mourut. — La Toudechay, une fois qu'elles devisaient par ensemble, lui ayant dit : Si vous êtes casserôde, Dieu vous amène à la fin de vos jours et détourne votre iniquité! du regret qu'elle en eut, elle lui frotta un bras qu'elle lui montrait en s'en plaignant, avec *le restant* de l'herbe qu'elle avait en sa bourse. — Causant avec la femme de M. l'Amodieur Montmollin, elle cherchait des épingles en sa bourse pour se restreindre, et la vit qui riait. Sur ce, elle lui dit : Vous êtes mauvaise, sœur Olivière! puis la toucha sur l'épaule, ne pensant pas toutefois que cela devait lui nuire, ni lui préjudicier¹. »

La Renaude fut condamnée à être brûlée vive, par les *honorables, prudents, sages* Messieurs les Maire, Quatre-Ministres et Conseillers de la ville de Neuchâtel, et suppliciée le 22 mai 1569.

¹ Gr. Arch. : A ²³/₂₄.

CHAPITRE V.

Les malins Esprits.

Dans le premier livre de cet ouvrage, nous avons consacré quelques pages aux *esprits familiers* dont le souvenir s'était conservé au milieu du peuple. — Que sont devenus ces hôtes du foyer?

Comme aux temps de la conversion chrétienne, les ministres de la religion essayèrent après la Réforme de reléguer au rang des démons tous les *esprits* qui hantaient le pays, et il faut l'avouer, ils y réussirent mieux que leurs devanciers des V^e et VI^e siècles. — On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté déployée par le Clergé pour en arriver à ses fins.

La chose la plus simple et qui se présentait naturellement, c'était de faire complices de la Sorcellerie tous ces êtres à tenace existence. L'un des premiers procès intentés aux Sorcières (seconde période) essaye d'identifier avec le Diable un *esprit familier*; il l'appelle l'*Ennemi familier*; remarquez la nuance.

Cependant on n'osa pas tout d'abord les mettre sur le même rang que les mauvais anges, en faire des démons. Il fallait leur ôter un à un leurs attributs; c'est à quoi l'on s'occupa : l'*invisibilité* leur fut enlevée la première. Jamais jusqu'alors niton, follaton, ou servant n'avaient été vus en face; ou bien ceux qui les avaient aperçus étaient morts sur-le-champ. Mensonge, disent les procédures, en voici un qui a été gardé sept ans dans une fiole, en voilà un autre qu'on met dans sa bourse; un troisième logé dans une boîte! — Mais lisons les dépositions.

« *Clauda Brunyé* reconnaît avoir gardé l'*Ennemi familier*, son Maître, sept ans durant dans une fiole. Il se nommait Cajy. Elle s'en servait vers les malades qu'elle gouvernait

et pour savoir à dire et deviner ce que l'on avait perdu. Quand elle voulait faire du mal, son Maître lui enseignait tout ce qu'elle devait faire. Le serviteur du capitaine Frölicher le lui a vendu : lors elle fut trois jours sans parler ; le dit capitaine et autres lui ouvrirent la gorge et le firent sortir hors de sa bouche. Elle donnait tous les jours à son Maître Cajy quatre gros pour salaire. Cajy lui avait fait renoncer Dieu, et elle ne s'en pouvait défendre. Etant à Lignières, ce familier la battait par les jambes, parce qu'elle voulait ôter la maladie de la Châtelaine. Cajy lui savait dire ceux qui étaient casserôds et les lui montrait ; une fois entre autres, il y en avait un à Savagnier-Dessous, et une casse-rôde assez âgée à Fontaines ; étant avec elle en un pré, Cajy lui dit : *C'est celle-même !* elle avait une *croix noire* dans la main. Son Maître lui montrait les herbes bonnes pour guérir ; mais quand elle n'en faisait du pusset pour faire mourir gens et bêtes, il la battait et tourmentait fort. Et quand elle fut en prison, Cajy vint vers elle et la garda cinq à six jours de manger et de boire. Il lui disait : *Je te supporterais bien à la corde avec tous tes maux et peines, de sorte que rien de mal ne t'advierait, si tu voulais me croire ! Mais si tu ne me crois, je te ferai étrangler et te tordrai moi-même le col.* Elle ne savait que répondre ¹. »

« Jean Berger dit qu'il y a six ans, il alla trouver le charlatan Zimerlé, qui lui donna un petit livre et certaines drogues, disant que quand il les aurait avec lui on ne le blesserait pas ; — il lui vendit aussi un *familier* pour deux ducats, lequel était pour gagner tout ce qu'il voudrait. Il fallait lui donner à manger ; il le tenait en son sein, en une boîte de tôle. Quand il voulait vendre ou acheter, il devait lui dire : *Oui, baby ?* Il disait alors s'il devait, oui ou non, faire le marché pour gagner. Avant cela, il y a environ quarante ans, il acheta à Zurzach un autre *familier* pour vingt rixdaler. Il devait lui donner à manger de tout le pain qu'il mangeait ;

¹ Gr. Arch. : B ²³/₁.

il le tenait parmi son argent ; il croissait plutôt que de diminuer et s'appelait *Frantzlet*. Il lui savait à dire s'il gagnerait ; mais il ne devait point acheter de chevaux au premier marché de l'an. Il ne perdit jamais ; toutefois il avait mené en Bourgogne des chevaux qu'il ne put vendre, et en les ramenant il dit à Frantzlet pourquoi il l'avait trompé ; répondit qu'il s'était mépris. Au bout de vingt ans il le revendit à un Gruyérin pour vingt rixdaler. Interrogé ce qu'est devenu son dernier familier, il répond qu'il ne sait où il peut être, s'il n'est à la maison pour garder sa poudre ¹. »

« *Jean-Jaques Bovet* confesse qu'il a acheté, il y a trois ans, à Lyon, un *diable familier* qui lui rendait toutes sortes de services, lui disant où il y avait de l'argent ; à son échappatoire de Saint-Blaise, il l'avait dans sa pochette, qui l'éveilla. Il l'a vendu à son complice Thors pour ce qu'il lui doit encor ; samedi 10 mai [1628] passé, Thors lui envoya son familier, l'assurant que le lundi suivant il le viendrait sauver, qu'il avait entrepris de mettre la porte du château par pièces avec une hachette ². »

« *Manuel Henry* dépose qu'en présence de *Perrenon Vouga* et d'un sien serviteur, il a oui dire à la *Bendithe Lardy* qu'un *mége* avait médecine sa fille pour les yeux : ce mége venait de nuit vers elle et lui tenait le *Malin* par derrière la capette, qui se promenait dans les cheveux et puis allait s'asseoir sur le banc et l'équerre de la table. Lors la *Perrenon* dit : Peut-être que c'est un *diable familier* ? La *Bendithe* répondit : Je crois bien que oui, car ces méges en ont volontiers ³. »

L'une des divisions du Grand-Grimoire consacrait la croyance à des esprits servants, appelés *mandragores* ; il en signalait de trois espèces. Voici comment il parle de l'un d'eux : « Je me suis trouvé dans un château où il y en avait un qui depuis six ans avait pris soin de gouverner une horloge et

¹ Arch. de Boudry : L 130/75. — ² Gr. Arch. : F 23/4. — ³ Boudry : L 130/17-18.

d'étriller les chevaux; il s'acquittait de ces deux choses avec toute l'exactitude que l'on pouvait souhaiter. Je fus curieux, un matin, de voir ce manège. Mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans être conduite par aucune main visible. — Le palefrenier me dit qu'il s'était attiré ce farfadet à son service en prenant une petite poule noire qu'il avait saignée dans un grand chemin croisé et que du sang de la poule il avait écrit sur un petit morceau de parchemin : « *Berite fera ma besogne pendant vingt ans et je le récompenserai !* » Et qu'ayant enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que de temps en temps il faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose. »

Voilà donc ces *esprits familiers* qu'on adorait près d'une grotte, d'un biaissonnier, de la fontaine, du foyer, ces esprits qui empruntaient la voix des bois, le murmure des ruisseaux, le chant d'un oiseau, pour signaler leur présence, les voilà donc dépoétisés tout à fait.

Ils sont devenus visibles. — On savait bien qu'ils mangeaient et on leur mettait de côté le premier morceau de pain, le premier œuf, la première tasse de lait, mais on ignorait qu'il fallût les payer, mais on ne les avait jamais vus manger. En voici un qui mange sans gêne, et qui plus est, devient gras : quelle chute ! Quoi ! ces follets aux formes impalpables, qui ne trahissaient leur présence que par d'insaisissables souffles, de légers bruissements, les voilà en pleine matière ! Comme Lucifer, ils s'habillent de noms baroques !...

Malgré cette décadence, ils sont restés fidèles à leur vieux rôle de prédire l'avenir et de deviner, d'aider à guérir et de faire gagner de l'argent ; ils satisfont toujours à ces trois passions, peut-être les plus enracinées dans le cœur de l'homme, le désir de vivre longtemps, le désir de posséder beaucoup et de jouir, le désir de connaître l'avenir. — On les retrouve ainsi jusqu'au commencement du XVIII^e siècle : (en 1678, Ab. Calame *prétendait avoir un esprit familier*, et en 1709 Ab. Credoz *cherchait à s'attirer un esprit familier* ;

ils furent *censurés* par le Consistoire seigneurial). — Les croyances populaires assurent que certaines maisons ont encore un familier à leur service.

Mais comme nous l'avons dit, le pouvoir ecclésiastique tendait à saper cette croyance aux vieux esprits du foyer, et il venait de leur rogner l'invisibilité. Maintenant il fallait leur donner un corps. C'était le difficile. On reconnaît qu'il avait trouvé là une épine, car les premières procédures faisant mention de ces familiers ne décrivent jamais leur figure.

On se mit à l'œuvre. On chercha si dans les saintes Ecritures il n'y avait pas quelque jalon indicateur. On trouva la désignation *esprit de python*, ainsi que le prouve une mention de 1618 : « Clauda Lespaye dit que son mari lui a souventes fois montré l'*esprit de python*, qu'il avait en main et par lequel il devinait.¹ » — Mais c'était une forme qu'on cherchait, pas un nom. Le titre de *Beelzébuth* donné au Diable tira l'affaire au clair ; dès lors les procédures ne furent plus embarrassées pour parler des esprits familiers : ils ont la figure de *mouches*, de *mouchérons*, etc. ; plus de cent procédures les dépeignent ainsi. Une ou deux confessions les comparent à de *petites bêtes noires*, ou à des *fourmis*, ou à des *vers cuards* (larves de hanneton), ayant une *queue fourchue qu'on ne pouvait casser ni rompre*².

Une fois les *familiers* avec la forme de *mouches*, et Satan-Béelzébuth, *dieu des mouches*, il était facile d'en tirer cette conclusion que les esprits familiers étaient les satellites du Diable. C'était clair, les Châtelains se chargèrent de le faire évident. On fit même confesser à quelques Sorcières que le Diable leur était apparu en forme de *mouche*³.

C'est une face peu connue, ce nous semble, de l'existence de ces curieux esprits familiers qui jadis hantaient en si grand nombre la contrée habitée par nos pères, et que même

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₂₁. — ² Colombier : N ⁶⁵/₃₀. — ³ Neuchâtel : N ⁶⁰/₃₈₉, et Boudry : L ¹³⁰/_{36.40.56}.

aujourd'hui nous retrouvons dans certains lieux. Leur souvenir s'est transmis de grand'mère à fillette pendant plus de quarante siècles ; ils ont été mêlés à la vie intérieure de nos ancêtres, ils ont donc droit à notre attention. — Quel monde singulier que celui-là, peuplé non-seulement de servants, de follatons, de nitons, de farfadets, de gracieux lutins, de gentilles fées, mais encor des *mânes de nos aïeux*, car la vieille créance populaire a toujours, quoique sourdement, rejeté les dogmes chrétiens sur la destinée des morts. L'Eglise, suivant sa savante coutume, ne pouvant avoir raison de cette croyance, la confisqua à son profit : il n'y eut plus que les ombres des damnés qui *revinrent* se promener sur la terre. Tel est toujours assis sur un tonneau de sa cave, tel autre court les combes ; celui-ci gîte sous un *neveau*, celui-là sous un poirier : témoin les légendes de la Béroche sur le *Tsachâé Nikolâ*, sur le *Charbonyé-do-Creu*, etc. : témoin encor une idée répandue non-seulement dans les pays de ce côté-ci du Jura, mais en Franche-Comté et Outre-Joux, sur les *feux-follets*. Qu'est-ce que ces insaisissables lueurs qui courent sur la plaine ou au fond des combes marécageuses, au long des haies de vernes ou des rigoles de marais ? ces feux toujours sautillants, glissants, mais qui ont l'air cependant d'affectionner certains endroits, qui semblent prendre plaisir à vous suivre, qui semblent vivre, en un mot ? Des émanations du sol, des gaz qui s'enflamment au contact de l'air, répond la science. Pas du tout, des *Porte-Bouênes*, disent les croyances populaires ; ce sont les *esprits* de ceux qui ont arraché des bornes pour agrandir leurs possessions ; ils doivent *hanter* les prés qui les ont vus mal faire.

Les esprits familiers sont au nombre des serviteurs du Diable. De là à les faire passer pour vrais *esprits malins*, il n'y avait qu'un pas. On le fit. On ressuscita l'atroce époque des *démoniaques*. Les *esprits* devinrent des *esprits malins*, et ils furent les compagnons obligés de toute Sorcière. — Presque toutes les procédures mentionnent, au nombre des pouvoirs donnés par le Diable aux Sorcières, celui de *faire*

des possédés, de donner les malins esprits. Les Sorcières confessent que le Chef des Bahalins, leur Maître, leur donnait ces esprits malins dans des boîtes, des fioles, du papier, pour en tourmenter les pauvres humains.

Les Juges distinguaient divers degrés dans les faits et gestes des Sorcières : Si elles avaient fait entrer les *malins* dans le corps d'une personne, il y avait *possession*, tandis que si la Sorcière n'avait fait que des essais sur une personne, l'avait *grattée*, suivant le langage populaire, il y avait *obsession*. Le *maléfice* était une maladie ou une infirmité donnée au nom du Diable, mais sans participation des esprits malins.

La variété était grande dans les méthodes employées par les Sorcières pour faire entrer ces malins esprits dans le corps des chrétiens. — C'était en leur soufflant contre le visage, ou bien en leur donnant *un* ou *trois coups*. Un jour, la Sorcière les mettait dans *du vin* et les faisait avaler à la personne désignée; les esprits avaient la vie dure et malgré le proverbe *mal comme Diable en bénitier*, ils gardaient dans les liquides toute leur satanique puissance. Une autre fois, c'était dans *une rôtie à l'huile* : les diables étaient dans leur élément, car chacun sait qu'à l'imitation des salamandres, les démons ne se plaisent nulle part plus que dans le feu. Le cas qui se présentait ordinairement, avec le souffle et l'attouchement, c'était que la Sorcière avait logé les esprits immondes au moyen de *raisinée*, de *kounyarde* : se représente-t-on la désagréable position de ces intéressantes créatures aux ailes luisantes, dans de la *kounyarde* ? La Sorcière les mettait aussi dans un *potage*, avec du *pain* et de la *viande*, dans des *cerneaux de noix*, dans des *cerises*, des *pommes*, d'autres *fruits* et même dans des *fleurs*, comme le confesse *Perrenon Maugain*. « Un an a passé depuis que, revenant de mon curtil par un matin de mai, portant à ma main des roses et autres fleurs, je rencontrai en mon chemin la fille de Pierre Ustervalder, allant à l'église, qui me demanda une rose ; je la lui baillai avec du *baiselic* ; mais

j'avais mis dans cette rose sept ou huit malins esprits qui entrèrent en elle ; de quoi elle a été tourmentée et l'est encor¹. »

Ces malins esprits, *une fois entrés au corps des gens*, y faisaient le Diable à quatre. Ils produisaient toute espèce de maladies ; la science n'avait pas encor osé donner les causes de la plupart. — L'*épilepsie* était la première et la plus terrible ; l'*hystérie* était commune chez les filles et les veuves ; la *folie* était aussi une des formes de maladie qu'affectionnait le Diable ; il y avait en outre les *maladies de la gorge et du cou* et les *maux imaginaires*. Quoique assez obscures pour la plupart, les procédures permettent de se faire à ce sujet une opinion de bon sens ; il y a peu de cas qui ne puissent, même dans les termes qu'ils sont racontés, être expliqués d'une façon satisfaisante. — Rappelons aussi que des gens, voyant que l'on s'occupait des possédés, qu'on leur donnait beaucoup d'aumônes, de secours, qu'une partie des biens des Sorcières leur était parfois cédée, jouèrent ce rôle de démoniaques, à l'ébahissement des crédules. Enfin, quelques cerveaux faibles se crurent réellement possédés ; c'était une contagion. L'horreur vous saisit en pensant qu'il y a eu des pauvres gens qui ont cru de bonne foi sentir le Démon en eux ; se croire une vie double ! sentir un monstre dans soi, qui parle, qui s'agite, qui commande, quelle affreuse chose !

Le plus souvent ces *malins esprits* étaient muets. On s'apercevait de leur présence aux symptômes des maladies que nous venons de nommer. Quelquefois cependant, on les entendait *gronder* ou *parler* ; leur verbiage était curieux. « Elisabeth Meyer dit qu'ayant conduit sa sœur Sara, *possédée des esprits*, au château de Joux, pour lui trouver des remèdes, les *malins* commencèrent à parler dans elle, après qu'elle eut pris quantité de breuvages ; ils criaient à tout moment que c'était la *Rognonne* qui les avaient mis où ils étaient². »

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/₅₂. — ² Id. : N⁶⁸/₂₃₇.

Les esprits malins ne se contentaient pas de parler dans la langue des pauvres possédées; ils jargonnaient *latin, allemand, malais*, etc. Ce fait, constaté nombre de fois à l'étranger, n'est rappelé que par une de nos procédures; la plupart se contentent de dire que les possédées s'exprimaient en langue *étrange*. Andréa Bulard dépose : « Il y a quelque temps, étant possédée des mauvais esprits comme encor à présent, elle s'en alla un soir veiller chez *Othenette Bedaux*, qui lui bailla à boire du vin. Au bout de deux ou trois semaines, les esprits commencèrent à parler tantôt *latin*, tantôt *allemand*, et *autres langages*, et ils lui disaient et soutenaient que l'Othenette les lui avait baillés ¹. »

Si Messieurs les Juges avaient donné un morceau de Virgile à traduire aux esprits, ils auraient été édifiés sur le latin des possédées. Mais c'était une chose trop simple pour qu'elle vînt dans la tête des gens de Justice; d'ailleurs, si les possédées hâchaient l'allemand ou le latin, elles parlaient fort bien le chinois, le pali, l'iroquois. Ils en pouvaient d'autant mieux juger qu'ils n'en avaient jamais entendu un mot.

Sitôt que les démons parlaient, indiquaient qui les avait logés chez telle ou telle personne, il ne pouvait pas y avoir d'inconvénient à ce qu'on les appelât en témoignage. Et l'on vit (*étrange imbécillité !*) le Diable lui-même cité à la barre des tribunaux pour déposer contre les Sorcières. Ils ne connaissaient donc pas, ces Juges, la parole du Christ répondant aux Pharisiens qui l'accusaient de chasser les démons par Bézébuth ! Les esprits malins, serviteurs du Diable, en déposant contre les Sorcières, affaiblissaient le royaume de leur Maître.... C'était une réflexion qui aurait pu sauver des accusées; elle ne vint à personne; on préféra l'absurde; des citations furent prises dans les Livres Saints pour prouver que dans plus d'un cas les démons avaient rendu hommage à la vérité.

¹ Arch. de Colombier : N ⁶⁵/₄₄.

On comprend tout ce que ces *malins esprits*, appelés devant le Châtelain, pouvaient se permettre dans leurs récits. C'est là une des causes qui font que le lecteur de certaines procédures est amené à se demander si ce que tenaient à la main les gens chargés d'instruire la cause était un sceptre de Justice ou la marotte d'un fou.

« La femme de D. Gabus dépose que, par un samedi, la femme de Balthazar Matthey la pria d'aller voir sa fille, âgée de *quatre* ans, malade et possédée des malins esprits. Y étant allée, elle lui dit : *Maudit malin, qui t'a mis là-dedans ?* — Et la fille ou les malins esprits répondirent : *C'est la Meunière !*¹ — Susanne Pettavel : Il y a quelque temps, étant à l'église de Pontareuse (1611), un dimanche, *Barbely Philippin*, assise auprès d'elle, lui dit près de la bouche : *On baptise l'enfant de Jean Béguin.* — *Je le sais bien !* qu'elle lui répondit. Depuis elle sentit ne sait quoi au col ; ayant cette opinion que la Barbely lui a cela fait en lui parlant ; maintenant *l'esprit malin qu'elle a dans elle lui dit ni plus ni moins tout ce qu'elle croyait d'elle.* Depuis que cet esprit est ainsi en elle, elle ne s'est jamais pu asseoir sur le banc où cela lui avait été donné². — La femme de J. Perret et Susanne Compagnet : Etant possédées des esprits malins, elles sont contraintes d'éviter la rencontre de *la veuve de P. Perrochet* et de *Susanne Sarrazin*, au sujet que *les démons qui les possèdent protestent ouvertement que ce sont elles qui ont tué le bœuf de P. Chiffelle*, et que souventes fois ils les poussent à se ruer sur elles pour les dévorer si possible³.

« Susanne Busseveux dépose : Qu'il y a quelque temps, étant possédée des mauvais esprits, ceux-ci lui avaient dit et soutenu que *la Barbely* les lui avait donnés dans de *l'eau ardente*, qu'elle avait bue en sa maison, en prenant le verre, ayant soufflé dedans. Par un jour, estimant être guérie et délivrée de ses esprits, elle se trouva aux chenevières, der-

¹ Arch. de Thielle : N 68/253. — ² Boudry : L 130/76.82. — ³ Thielle : N 68/231.

rière le village d'Auvernier, pour y visiter son chenève. Où il y avait plusieurs femmes qui l'interrogeaient si elle était bien guérie et délivrée. Elle leur répondit qu'elle estimait qu'ainsi était. Au même instant la Barbely passa par le sentier, qui s'en allait chez le Maire Chambrier *quérir de la lye pour faire de l'eau ardente* (1625). Et ne l'ayant encor vue ni aperçue, elle tomba à la renverse, ce que voyant la Barbely accourut vers elle pour la relever. Et une fois loin, *les esprits commencèrent à parler*, disant : *C'est notre maîtresse qui est passée ici ; mais elle reviendra bientôt, nous lui courrons sus et la tuerons !* Peu après, elle passa par le même lieu, portant une seille de lye. Lors la déposante ne se put jamais tenir et empêcher les malins esprits de lui courir sus. Dont la Barbely lui pensa jeter sa seille sur la tête. Voulant se reculer, elle tomba à terre, en disant aux esprits qu'ils devaient aller en enfer. Mais eux répondaient : *Tout beau ! tout beau ! notre maîtresse ! Nous irons avec vous !* Et depuis elle a longuement été tourmentée des esprits qui lui ont toujours soutenu que la Barbely les lui avait baillés¹. »

Les Sorcières ont le pouvoir de donner les mauvais esprits. Reste à savoir si elles ont celui de les chasser ou de les reprendre.

« Madelaine Othenin-Girard dit que *la Danielle*, étant en son poile, se jetait à genoux, serrant son mari par les chausses, et disant : Si je suis telle que vous dites, que mon mari me noie ! Et les mauvais esprits qui étaient en elle, criaient : *Non, mais brûlée, brûlée !* Elle s'approcha d'elle et lui dit : Touchez-moi, sœur Madelaine ! Puis, *en lui serrant la main raidement et assez longuement*, lui dit encor : Je veux tant prier Dieu qu'il vous guérisse, que nous serons encor meilleures amies qu'auparavant ! Et *la main ainsi serrée, les esprits cessèrent de la tourmenter*. Dès lors elle ne s'en est plus ressentie². — *Jaqua Ducommun* ayant reçu de son Maître dans un patin six esprits immondes, de la grosseur

¹ Gr. Arch. : C ²³/_{12.13.} — ² Id. : E ²³/_{20.}

d'un *musselion*, les souffla contre Marie Genril ; ils entrèrent en son corps ; elle en fut incontinent et grièvement tourmentée et en pitoyable état. Soutient qu'elle a le moyen de les lui faire sortir ; interrogée comment, elle a déclaré que ce serait par prière à Dieu ¹. — *Susanne Sarrazin* confesse qu'ayant donné les malins esprits à la fille de J. Compagnet, en forme de *musselions*, dans des cerises, elle les lui a ôtés et endormis, et qu'elle ne s'en est plus ressentie ². »

C'était douer les Sorcières d'une puissance presque pareille à celle du Christ. On ne pensait pas que les Sorcières, revêtues d'un tel pouvoir, devaient empêcher les esprits de les accuser, elles leurs maîtresses. — Est-il possible de ne pas s'arrêter et de ne pas s'extasier devant les monumentales oreilles des Juges si éclairés de nos historiens ? — S'il a existé des follets, des follatons et des fous, ne serait-ce pas sous la perruque des juges laïques et ecclésiastiques de ce temps qu'il faudrait les chercher ?...

Nous avons dit un mot de la guérison des possédées. Lorsque la Sorcière ne guérissait pas elle-même, il fallait recourir aux soins des médecins. Pour avoir quelque soulagement à ses maux, une possédée dut aller à Berne, puis au château de Joux, où on lui fit prendre *quantité de breuvages*. Assez souvent c'était à un *Devin* ou *Mége* qu'on s'adressait pour ces guérisons ; ils avaient un grand nombre de pratiques, toutes plus singulières les unes que les autres, pour se tirer d'affaire. On avait aussi recours aux exorcismes : les Consistoires frappaient d'amende ceux qui recouraient au ministère du prêtre de Morteau, de ceux d'Estavayer, des Capucins et Jésuites du voisinage.

« Jeanne, veuve de G. Tryponay, demeurant à Cressier, a rapporté y avoir environ dix ans que l'un de ses fils, âgé de sept ans, se rencontra possédé des *ennemis* ; elle le conduisit à Noirmont et humblement le recommanda au Curé du lieu ;

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₁₈. — ² Thielle : N ⁶⁸/₂₃₀.

et sur les adjurations et invocations du nom de Dieu, il fut déclaré par réitérées fois par la bouche de son fils possédé, que *Madelaine Girardet* lui avait mis les ennemis dans le corps, s'en rapportant à la déclaration du dit curé qui est encor en vie, qui même en donna avis à feu le sieur *Bacular*, pour lors curé de Cressier, par lettre écrite¹. »

Mais les pasteurs eux-mêmes se mêlèrent d'exorciser. « *Sara Marion*, bergère du bétail, fut accusée d'avoir, par sortilèges et maléfices, introduit deux diables dans le corps d'un garçon de quatorze ans. Par l'enquête, on voit que le Ministre de la paroisse, *Jean-George Parrot*, adoptant aveuglément la prévention, avait pratiqué des exorcismes auxquels les *esprits malins et diaboliques* résistèrent, quoique le nom de Dieu eût été invoqué à réitérées fois. Ce ne fut qu'à la faveur d'une bouillie appelée *papei*, que ces diables (qui avaient déclaré se nommer *Jaques de Roppe* et *Jean de Savoie*) demandèrent et qu'on leur donna par la bouche du jeune garçon, qu'on parvint à les expulser ; ce *papei* était composé de farine blanche et de cinq œufs pondus par une poule noire et trouvés dans la crèche du bétail ; après leur sortie, qui fut précédée de sifflements que les assistants ouïrent très-bien, l'enfant fut aussitôt guéri et put comme auparavant se livrer à ses occupations². »

Il est très-probable qu'il se rattache à ces histoires d'esprits, des supercheries dans le genre de celles que nous a dévoilées le D^r Guillaume dans le « *Diable des Ponts* ». Au moins une note tirée du *journal* du *Maire* de La Côte, *Abram Chaillet*, le fait-elle entrevoir. (1664.)

« Aux mois de février et de mars, il y eut un *démon* ou *esprit malin* en la maison du sieur *Isaac Merveilleux*, à *Pe-seux* ; lequel y faisait des bruits et tintamarres et des choses très-étranges que c'était merveille d'en ouïr parler, et chose effroyable : on l'entendait jouer du *bar* ; il agençait les habits du sieur *Merveilleux* et de sa femme au fond du poile,

¹ Arch. du Landeron : S¹/₂₆. — ² Ephémérides de M. Duvernoy.

séparément : on voyait bien remuer les habits, mais on n'apercevait personne. Il battait la servante ; il la rehaussa une fois dans une farinière, pensant la fermer dedans, avec le couvercle ; elle criant en aide, son maître y accourut, eut grand'peine à la défendre et tirer dehors. Plusieurs y allèrent coucher, car c'était principalement la nuit qu'il faisait tels bruits : il commençait comme si on jetait ou rebattait quantité de pierres par les planchers ; on l'entendait rire, et après faisait d'autres grands bruits. — L'on dit qu'il y eut une certaine qui se tenait à Neuchâtel, mais qui était des Jeannerets du Locle, qui le chassa, — à laquelle le dit Merveilleux donna la pièce. »

CHAPITRE VI.

Neuchâtelois et Africains.

Il est remarquable d'apprendre par les explorateurs qui visitent certaines parties de l'Afrique inconnues jusqu'ici, qu'on y découvre, à peu de choses près, des coutumes, des croyances et des faits tout pareils à ceux qui existaient chez nous dans le *bon vieux temps*. On met bien bas dans l'échelle sociale les noirs Africains : nous sommes obligé de dire, pour notre compte, qu'ils sont remontés dans notre estime, à mesure que nous nous sommes convaincu que nos pères n'étaient pas, il y a deux cents ans, au-dessus des Nègres d'aujourd'hui : nous parlons de la Sorcellerie.

Si l'on examine la vie intérieure de nos ancêtres et leurs croyances, on y trouve la crainte des mauvais esprits, des démons, beaucoup plus accentuée que l'amour de Dieu : le rôle des démons est dix fois plus grand que celui des anges. — Que dit un voyageur moderne des Noirs Kimbouda¹ :

¹ M. Magyar : Voyages dans l'Afrique méridionale, 1857.

« Ils reconnaissent un Être Suprême ; ils croient aussi à un autre monde ; mais la seule croyance qui au fond détermine leurs sentiments et leurs actions, est celle aux *esprits* : ces esprits sont bons ou mauvais ; naturellement les mauvais sont les plus nombreux, les plus actifs et les plus influents. » — Écoutons ce qu'on raconte des Nègres de la région du Gabon¹ : « La croyance aux fétiches n'est qu'une inoffensive absurdité ; mais un véritable fléau, c'est la croyance à la Sorcellerie. Elle est universellement répandue parmi les Noirs ; elle les obsède à tout instant, elle trouble leur raison et quelquefois les pousse à d'effroyables cruautés. Quand un Nègre en vient à se figurer qu'il est ensorcelé, on le voit aussitôt tout bouleversé ; il ne regarde plus qu'avec une sombre inquiétude ses plus intimes amis : le père a peur de ses enfants ; les fils ont peur de leur père, la femme de son mari. Le malheureux s'imagine qu'il est malade et il tombe malade en réalité par l'effet de ses appréhensions. La nuit il se croit entouré de méchants esprits : en vain il se couvre le corps de talismans, en vain il invoque ses idoles, il a des rêves terribles et tout le village lui semble rempli d'une funeste magie. Peu à peu ses craintes se propagent autour de lui. Chaque famille est dans un état de défiance, et l'on cherche d'où peut venir l'influence malfaisante ; bientôt les soupçons se fixent sur quelque innocente créature qui devient la victime de cette panique générale. »

Pourrait-on faire une peinture plus vraie, plus fidèle, plus exacte de ce qui se passait chez nous aux temps de la Sorcellerie ? lorsque quelqu'un se figurait avoir été *grevé*, croyait avoir reçu les malins esprits, avoir été fêru de maladie ? — La même chose peut se dire de ce que raconte M. Casalis dans son bel ouvrage sur les Bassoutos (1859) :

« Tous les moyens de nuire d'une manière surnaturelle, que le délire de l'imagination a pu conjurer, sont connus et

¹ M. Paul du Chaillu : Explorations et aventures dans l'Afrique équatoriale, 1861.

redoutés de ce pauvre peuple. Le mauvais œil, la menace sinistre, le geste suspect vont de pair avec l'emploi de substances enchantées, mêlées aux aliments, ou tout simplement déposées dans l'habitation, au jardin, à la source favorite de l'individu que poursuit la haine ou la vengeance. — Ces idées superstitieuses ont les effets les plus désastreux. Dans une foule de cas, elles font dégénérer une simple indisposition en maladie mortelle :

« Manahilé, femme du chef Moshesh, fut atteinte d'une indisposition sérieuse. Sur l'invitation de son mari, j'allai la visiter et lui trouvai les symptômes d'un commencement d'hydropisie. Aidé de bons livres, je commençai un traitement qui ne tarda pas à produire une amélioration visible. Mais convaincu qu'une guérison parfaite ne pouvait s'opérer qu'au moyen de beaucoup d'exercice et d'un régime généreux, je m'attachai surtout à obtenir de Manahilé qu'elle reprît quelques-unes de ses occupations habituelles et qu'elle se nourrît d'aliments secs et fortifiants. Toutes mes instances furent inutiles. — Les Bassoutos sont trop méchants, me disait-elle, ils ont mis une *fontaine* dans mon corps. — Comment cela? — Je revenais un jour des champs; quelques femmes du chef me donnèrent de la bière à boire; la mort était dans le vase. — Pourquoi le pensez-vous? Quelles raisons avaient-elles de vous haïr? — Ici le frère de Manahilé qui se trouvait là, répondit pour elle : Manahilé était belle. Aujourd'hui elle est maigre et défigurée, mais alors elle était belle et laborieuse; son lait caillé et son beurre étaient toujours si blancs et si frais! son champ avait de si beau blé! Moshesh aimait Manahilé! Voilà pourquoi on l'a tuée! — Mes amis! dis-je alors à ces malheureuses victimes de la superstition, croyez-moi : Dieu seul fait vivre et fait mourir; à moins qu'il n'y eût du poison dans le vase, ce n'est pas la bière des femmes de Moshesh qui a fait du mal à Manahilé. — Non, répliqua-t-elle, il n'y avait pas de poison, mais le vase était ensorcelé! Hier encor, tandis que je reposais auprès de la hutte, un corbeau s'est jeté sur moi! —

Eh bien ! ce corbeau?... — Il était envoyé ; on n'attend pas que je sois morte ! — Obsédée de ces sinistres pensées, Manahilé se refusa complètement à suivre mes conseils ; et mes efforts pour la guérir devinrent inutiles.

« On aura remarqué que cette pauvre femme ne pouvait se rendre compte de son hydropisie qu'en supposant qu'on lui avait mis une source d'eau dans le corps. L'ignorance absolue où sont la plupart des indigènes des causes naturelles et des symptômes des diverses affections morbides, fait qu'ils se représentent généralement les maladies sous la forme d'un corps étranger. Il s'agit le plus souvent de quelque chose qui rampe, se tortille, court de tel endroit à tel autre. J'ai connu un malade qui prétendait avoir un essaim de bourdons noirs dans l'estomac. Un autre auquel on avait extrait un lipôme adipeux, montrait triomphalement le suif qu'on lui avait mis entre la peau et les muscles. Cette erreur tourne au profit de certains imposteurs, qui prétendent enlever par la succion les innombrables articles que les Sorciers ont l'art d'introduire dans la pauvre machine humaine. »

Pareille chose existait chez nous. Nous avons lu plusieurs dépositions de malades qui établissent comme quoi la Sorcière leur avait logé des *morceaux*, des *insectes*, des *vers*, divers objets, dans le corps, et qu'ils ne furent guéris que lorsque ces matières eurent été expulsées. Nous avons même trouvé un cas fort semblable à celui que cite M. Casalis : en 1592, Elisabeth Doudiet accusa Othenette Berthin de lui avoir donné le mal en lui baillant un *morceau de pelaye* ; « aussitôt qu'elle l'eut avalé, elle devint malade, ensorte que le *morceau lui est toujours resté, comme il est encor, à l'estomac*, sans que depuis elle ait pu boire et manger comme avant ; elle est devenue enflée par tout le corps, et toute sa vie *elle sera une pauvre fille dépurée*. » — Elle était probablement hydropique, mais c'est le morceau de pelaye qui l'a ensorcelée, qui a causé son enflure et qui a fait sortir tant d'eau de son corps.

Prenons une scène dans l'ouvrage de M. Magyar.

« Nous atteignîmes une clairière au bord d'un ruisseau, où une troupe de guerriers étaient déjà rangés en cercle. Au milieu de ce cercle brûlait un feu, et sur ce feu reposait un pot de terre dont un homme bizarrement accoutré remuait le contenu avec une cuillère de bois. Le costume de cet homme se composait de peaux de petits quadrupèdes, chats sauvages, gazelles. Ces peaux, assujetties par une courroie au-dessus des hanches, ne couvraient que le bas du corps. A son cou étaient pendues par un étroit cordon plusieurs petites cornes de gazelles, avec des griffes de lion et de léopard. La tête était ombragée par une touffe de plumes ; les parties nues du corps étaient rayées de rouge et de blanc. A côté de cet homme étaient plantées en terre quelques cornes d'antilopes.

» De tout cet appareil, il m'était facile de conclure que ce personnage devait jouer un rôle important dans la scène qui se préparait, et je ne me trompais pas. Mon *kissongo* m'apprit que les ingrédients qui cuisaient étaient la boisson d'épreuve ou *boulongo*, et que celui qui la préparait était le *kimbanda* ou prêtre. Le plaignant et l'accusé n'étaient pas encor arrivés.

» Après quelques minutes d'attente, j'entendis un grand tintamarre de clochettes, et bientôt déboucha d'un bois voisin une troupe d'hommes, la plupart armés. En approchant, ils se divisèrent en deux groupes distincts qui se placèrent à environ cinquante pas l'un de l'autre. Alors le *kimbanda* entra, son vase à la main, dans l'espace qui séparait les deux groupes, et il somma à haute voix le plaignant et l'accusé, en les appelant par leur nom, d'avoir à s'avancer. Aussitôt sortant l'un d'un groupe, l'autre de l'autre, parurent deux hommes qui s'approchèrent du *kimbanda*. On voyait sur leur visage deux expressions bien différentes, et un œil pénétrant pouvait voir tout de suite lequel des deux serait vainqueur. Celui qui sortit du groupe de gauche, où se trouvait le *sécoulou* du district, marcha d'un air ouvert et assuré vers le *kimbanda*, qui remuait toujours la boisson en

murmurant des paroles inintelligibles. L'autre, au contraire, qui était l'accusé, approchait lentement et jetait autour de lui des regards craintifs. Cependant un profond silence régnait dans l'assemblée, et tous les regards étaient tournés vers le kimbanda, qui remuait toujours le breuvage et continuait à marmotter.

» Je ne savais pas encor quelle était l'affaire qu'on allait juger par l'épreuve, et je chargeai mon kissongo de s'en informer. Voici l'étrange histoire qu'il me rapporta. Une vingtaine de jours auparavant, deux hommes du bourg, Chakipéra et Kimbiri, étaient allés ensemble chercher du miel. En arrivant à la forêt, ils s'étaient séparés pour continuer isolément leurs recherches; soit habileté supérieure, soit effet du hasard, Chakipéra trouva quatre grands arbres remplis de miel, tandis que Kimbiri n'en put découvrir qu'un. Ils revinrent chez eux avertir leurs parents, suivant l'usage, et réclamer leur aide pour emporter le butin. Kimbiri se plaignit devant ses connaissances d'avoir été moins favorisé du sort que son voisin. Chakipéra retourna immédiatement avec ses gens dans la forêt; mais pendant la nuit il fut attaqué et mis en pièces par un lion, tandis que ses camarades se hâtaient de grimper aux arbres pour s'y cacher. — Les parents du défunt, surpris de cet accident et ne voulant pas le croire naturel, s'adressèrent au kimbanda afin de découvrir la véritable cause de cette mort. Le kimbanda, après plusieurs simagrées magiques, finit par déclarer que Kimbiri, jaloux de la riche cueillette de miel qu'allait faire son voisin, avait pris, pour se venger, la forme d'un lion, et que c'était lui qui avait dévoré Chakipéra. Cette sentence du Devin avait été rapportée au *soba* de Kiakka, et celui-ci, vu l'obstination avec laquelle l'accusé niait le crime, avait permis que l'affaire fût décidée par l'épreuve du boulongo.

» Cependant le plaignant et l'accusé s'étaient assis en face l'un de l'autre, dans l'intervalle qui séparait les groupes, et restaient tranquilles pendant que le kimbanda sautait

autour d'eux, en marmottant toujours avec des contorsions ridicules. Enfin il tendit à chacun une demi-calebasse remplie du liquide qu'il avait brassé ; puis il agita la main vers les quatre points cardinaux, et cria par trois fois : *Que celui qui est coupable reconnaisse sa faute ! il en a encor le temps ! car ma boisson ne peut manquer de le tuer ! — Prenez et buvez !* Là-dessus, tous les deux portèrent la calebasse à leur bouche, et après en avoir avalé le contenu, la posèrent à côté d'eux, renversée sur la terre. L'assemblée continuait à garder le plus profond silence.

» Environ vingt minutes après, le plaignant commença à vomir sans grands efforts, tandis que l'accusé se livrait à des contorsions toujours plus violentes, si bien qu'il était tout en sueur. La bouche écumante, en proie à des crampes affreuses et avec l'expression d'une vive douleur, il cherchait à rejeter la boisson empoisonnée qu'il avait dans l'estomac. Tout fut inutile. Alors le kimbanda s'approcha de lui et le somma d'avouer son crime, ce que la malheureuse victime de cette superstition sauvage finit par faire. Le prêtre lui donna alors une autre boisson qui le fit aussitôt vomir. L'infortuné échappa ainsi à l'empoisonnement ; mais à quoi cela lui servait-il ? Maintenant déclaré Sorcier, il n'avait plus qu'à attendre une mort effroyable.

» En effet, à peine le malheureux se fut-il un peu remis de ses vomissements, et eut-il jeté de tristes regards sur les spectateurs, que ceux-ci, jusqu'alors tranquilles, commencèrent à crier avec force : Sorcier ! Sorcier ! (*ganga ! ganga !*) Ils saisirent le prévenu et l'attachèrent à l'arbre le plus rapproché. La scène, qui n'avait été que ridicule ou dégoûtante, se changea en une épouvantable tragédie. Un des plus furieux fit au cou de la victime une profonde blessure ; puis toute la foule se rua sur lui comme une meute de loups enragés, et fit subir au malheureux toutes les tortures que peut imaginer une populace sauvage, cruelle, exaspérée. Quelques-uns lui brisaient le crâne avec leurs massues, ou appliquaient à ses blessures béantes des charbons ardents pris

au feu du kimbanda, tandis que d'autres lui déchiraient le corps.

» Je ne pus soutenir la vue de cette scène d'horreur. Je quittai cette place souillée, où mes prières ne pouvaient rien pour arrêter ces atrocités. »

On s'est déjà demandé quels traits de ressemblance il peut y avoir entre de pareils faits et ceux qui se sont passés dans notre pays, aux XVI^e et XVII^e siècles.— Il y en a plus d'un. D'abord le fond de la chose, le trait qui forme l'accusation, cette transformation d'un homme en lion, pour faire du mal, déchirer un voisin ou son troupeau.

Plusieurs de nos Sorciers et Sorcières sont morts, parce qu'ils se sont transformés en *loups* et en *chats*, pour dévorer le bétail et faire périr les bergers. Vrai de dire que semblables confessions se trouvent dans les procédures d'une seule juridiction, celle du Landeron, à une exception près. Mais cela ne change rien à l'affaire, car toutes les causes devant passer sous les yeux du Gouverneur ou du Conseil d'Etat, ils sont solidaires des inepties des Cours de Justice.

Un seul cas, avons-nous dit, s'est rencontré à Valangin ; encor, à vrai parler, n'en est-ce pas un, car à peine le Greffier eut-il transcrit cet aveu de *Marie Galles* : « *Plusieurs fois je me suis transformée en loup....* », que le Châtelain et les Jurés, effrayés sans doute de l'épouvantable puissance de la torture, le firent biffer, comme on peut le voir en parcourant la procédure (1619)¹.

Mais au Landeron, on fait confesser, — et le Greffier écrit tout au long pendant que Châtelain et Juges ouvrent toutes grandes leurs oreilles — comme quoi, après avoir fait la grêle, telle ou telle Sorcière s'est transformée en animal malfaisant pour attaquer les troupeaux et le berger, dans les pâturages communaux.

Ceux qui savent que, dans ces temps-là, les loups étaient

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₃₁.

assez répandus sur le pays¹, ne voient rien d'extraordinaire dans des attaques pareilles. Mais alors, si l'on apercevait à la lisière des côtes, ou trottant sous bois, un vieux loup, l'œil perçant et enflammé, humant l'air de son muffle allongé, ou si, pendant les nuits où soufflent les bises glacées de l'hiver, ses hurlements sinistres retentissaient dans la campagne, on disait : *C'est une Sorcière !*

« Marie Chasnel confesse que du grand dépit qu'elle eut, il y a quinze jours, sur Michel Bonjour, *s'étant mise en forme de loup*, par le commandement de son Maître, elle s'aida à renverser par terre et mettre à mort son cheval, auquel elle *poucha* les deux yeux hors de la tête ; il était deux heures dans la nuit, sous le premier chânet². » —

« Rose Fargot, désignée comme complice par la première, dit y avoir trois semaines qu'elle s'aida à renverser et mettre à mort un cheval à Michel Bonjour, avec Marie Chasnel, dernièrement exécutée, *s'étant mise en forme de loup* par le commandement de son Maître, et elles lui pouchèrent les yeux hors de la tête. Survenant Jean Compagnet, il s'aida aussi à le renverser, parce qu'elles n'étaient pas assez fortes ; ayant oui quelqu'un venir, ils s'enfuirent sous la loge de David Rémond³. » (1641.)

Qui n'a compris la chose : un cheval a été attaqué par les loups au pâturage ; des gens arrivent, les loups s'enfuient.... Ce ne sont pas de vrais loups, mais des Sorcières.

« Abram Jaquet confesse y avoir sept ans qu'Esther, sa femme, ayant fait sortir d'avec eux les enfants qu'elle avait eus d'un premier mari, par le dépit qu'il en eut et déjà à cause des assistances qu'elle leur faisait des biens de leur maison, il alla de Lignièrès, où il restait, à Chavannes, où ils s'étaient retirés, gardant les chèvres du lieu. Et afin de n'être connu par gens, ni aperçu des enfants, *il se mit en*

¹ Jeanne Girardier confesse « s'être donnée au Diable, parce qu'étant très-pauvre, les loups avaient mangé sa chèvre » (1626). Arch. de Colombier : N⁶⁵/₃₁. — ² Landeron : S¹/₁₀. — ³ Id. : S¹/₁₁.

forme de chat, pour les approcher. Et trouvant l'une de ses filles assise au haut d'une roche, appelée la *Roche-au-Corbeau*, il la rua en bas. Elle fut relevée agonisante et portée par aucuns de Chavannes, en une maison où elle mourut incontinent. Et lui avec sa femme partirent de Lignièrès et la portèrent enterrer à la Neuveville. Ce qui a été avéré par information prise à Chavannes ¹. » (1649.)

Pourquoi ne pas admettre que ce chat-là était un chat sauvage, dont l'espèce autrefois très-commune a presque disparu de la Suisse? Chacun connaît la force de ce félin, et il a très-bien pu arriver que, dans les solitudes de la Roche-au-Corbeau, où broutaient les chèvres, il y eût des chats sauvages, et qu'un de ces hôtes ait attaqué l'enfant, poussé on ne sait par quels motifs, l'existence de chatons dans le rocher, peut-être.

Mais la Cour de Justice du Landeron n'envisagea pas les choses de cette façon. Suivant son manuel ², le Châtelain a demandé au prévenu s'il a eu des enfants et ce qu'ils sont devenus? Jaquet raconte ce qui s'est passé à Chavannes. Le fait est invraisemblable; le Juge refuse d'y croire; et la torture oblige Jaquet à conter cette histoire.

« *Vuillemette Loclat* confesse qu'avant les fenaïsons dernières, elle se mit par l'industrie de son Maître en forme de chat, et s'en alla au moulin Gicot à Lignièrès, pour y épouvanter les enfants, avec une autre et Abram Jaquet. — Lequel confirme cette confession et ajoute que son Maître lui ayant commandé de se mettre dans un sac, il se trouva en figure de chat, rencontra la Vuillemette et une troisième; ils sortirent du moulin par une fenêtre ³. »

La croyance aux transformations était une idée accréditée

¹ Arch. du Landeron : S ¹/₂₇. — ² Manuscrit DeBrot, art. 9: *Instruction pour un Juge en fait de Sorcellerie*, par Henri Boguet, Dolanois, Grand-Juge en la terre de Saint-Oyant-de-Joux. — « Ce livre (1602) eut une autorité immense : Messieurs des Parlements étudièrent comme un manuel ce livre d'or du petit juge de Saint-Claude. » Michelet. — ³ Landeron : S ¹/₂₇.

dans les campagnes; une autre procédure rapporte qu'en 1575 les gens de Cortaillod accusaient *Guillaumette Aubert* de s'être déguisée en lièvre pour traverser le village!¹ — Les créances populaires ont gardé beaucoup de récits touchant ces transformations des Sorcières en *renards*, en *lièvres*, en *chevreuils*, etc. : pour les abattre, il fallait une balle d'argent, disait-on.

L'ouvrage de Boguet recommandait de ne faire aucune grâce à ceux qui se changeaient en bêtes, aux *loups-garous*, aux *chats-garous*, etc. Les Justiciers du Landeron appliquèrent consciencieusement la Loi : *Marie Chasnel* fut condamnée à être tenaillée avant le feu ; *Rose Fargot* et *Vuilemette Loclat* à être brûlées vives, celle-ci avec *Abram Jaquet*, que le bourreau, au préalable, devait *étendre et appliquer sur un esterteau* pour lui briser les membres avec la *roue*. — Le nom d'un personnage qui a joué un rôle considérable dans la Sorcellerie, le Châtelain Trybollet, devenu Conseiller d'Etat, se trouve mêlé à ces procès, compagnie assez sauvage et méchante pour les lous-garous : au nom du Pouvoir Souverain il affranchit Jaquet de la roue, la Chasnel des tenailles, et ordonna que les autres fussent étranglées avant d'être jetées au feu.

Il est probable que le Clergé avait pris cette croyance à la transformation des Sorciers et magiciens dans les écrits des Pères de l'Eglise. Lactance, Marcellin et Saint-Jérôme admettaient la puissance d'*Apulée*, de Carthage (114 à 190), le plus grand magicien de son temps et le coryphée du paganisme ; ils lui prêtent des *miracles nombreux, mais qui ne sauraient cependant être regardés*, dit Marcellin, *comme plus significatifs que ceux de Notre Seigneur*. L'Africain saint Augustin nous apprend que les païens opposaient Apulée à Jésus-Christ, et il nous le représente comme un adepte consommé en matière d'études magiques ; il avance avec gravité qu'Apulée devait à ses connaissances un pouvoir sur-

¹ Gr. Arch. : F ²³/₃₂.

naturel. Rien de plus curieux à cet égard que le passage suivant du saint évêque : « Nous aussi nous entendions des récits de ce genre en certains endroits de la contrée ; on prétendait que des hôtelières, familiarisées avec les maléfices, servaient aux voyageurs quand elles le voulaient et le pouvaient, quelque ingrédient qui les changeait incontinent en bêtes de somme ; ils portaient tous les fardeaux nécessaires ; et après un pénible service, ils revenaient à eux ; cependant leur âme n'était pas devenue celle d'une bête : ils avaient conservé la raison et le sens humains. C'est ce qu'Apulée, dans son livre intitulé *l'Ane d'or*, rapporte lui être arrivé ; à l'en croire, après avoir pris certaines drogues, il aurait été changé en âne. »

Comme cela se rattache indirectement à notre sujet, et que nos lecteurs désirent peut-être un peu plus de détails sur une transformation, que le *sac* d'Abram Jaquet, nous transcrivons les paroles d'Apulée, en faisant remarquer que ce savant, ayant noué par curiosité une intrigue avec la suivante d'une célèbre magicienne de Thessalie, obligea en quelque sorte cette jeune fille à lui laisser voir sa maîtresse se métamorphosant, et ensuite à lui apporter les ingrédients qui permettaient à sa maîtresse d'accomplir ses transformations. Il en fut bien puni. Lisez plutôt :

« La magicienne commence avant tout à se déshabiller entièrement ; puis elle ouvre un petit coffret, en tire plusieurs boîtes, ôte le couvercle de l'une d'elles, et prenant certaine pommade, elle en frotte longtemps le creux de ses mains qu'elle se passe par tout le corps, depuis la plante des pieds jusqu'au bout des cheveux. Ensuite, après avoir longuement chuchoté avec sa lanterne, dans un grimoire intelligible, elle donne une petite secousse à ses membres qui obéissent à un mouvement imperceptible d'ondulation. Un duvet léger paraît d'abord, puis de fortes plumes ; son nez se courbe et se durcit ; ses ongles se resserrent et deviennent crochus : Pamphile est métamorphosée en hibou. Dans cet état elle jète un petit cri plaintif ; et après avoir voltigé

quelque temps à fleur de terre pour s'essayer, elle prend bientôt son vol, s'élève et s'échappe de la chambre à tire d'aile. » — Témoin de ce fait, et apprenant que pour revenir de la métamorphose il suffit de boire une gorgée de l'eau d'une source dans laquelle on a jeté un peu d'aneth avec des feuilles de laurier, et de s'y baigner, Apulée prend avec empressement la boîte que la suivante a dérobée dans le cabinet de sa maîtresse : « Je me débarrasse en hâte de mes vêtements ; je plonge avec avidité les mains dans la boîte, et prenant le plus de pommade que je puis, je me mets à m'en frotter par tout le corps. Je balance ensuite alternativement mes deux bras, et je cherche à imiter les mouvements d'un oiseau. De duvet, point ; de plumes, pas davantage. Mais les poils de mon corps se durcissent comme des soies ; ma peau, loin de rester douce, devient un cuir horriblement dur ; au bout de chacun de mes pieds, de chacune de mes mains, à la place des cinq doigts qui se trouvent perdus, il se forme un sabot ; du bas de l'échine, il me sort une longue queue ; mon visage perd toutes ses proportions ; ma bouche s'agrandit ; mes narines s'élargissent ; mes lèvres deviennent pendantes, mes oreilles se hérissent et croissent d'une façon démesurée.... j'étais un âne !. . L'oreille pendante et secouant la tête à côté de ma maîtresse qui se lamentait d'avoir par inadvertance échangé les boîtes, je m'acheminai vers l'écurie pour prendre place à côté de mon honnête monture, — attendant le jour où je pourrais mâcher des roses pour quitter ma figure d'âne. » — Il attendit des années, le pauvre aliboron.

Nous avons dit qu'il existe plus d'un trait de ressemblance entre ce qui a eu lieu dans le Comté de Neuchâtel et ce qui se passe en Afrique. — Essayons d'en faire voir d'autres, en citant une scène racontée par M. du Chaillu.

« En arrivant dans un village où j'avais déjà séjourné, je fus invité à me rendre près de mon vieil ami Mpomo qui était malade. Toute la nuit, les Nègres avaient battu le tam-

bour autour de sa demeure pour écarter les méchants esprits. Ni tambours, ni médecins ne pouvaient le sauver : l'empreinte de la mort était déjà sur sa figure et il n'avait plus que quelques heures à vivre. Beaucoup d'individus, réunis dans son habitation, le regardaient avec une expression d'attendrissement. Il me tendit la main, en me disant d'une voix languissante : Sauve-moi, je me sens mourir. Après m'en être défendu (j'en savais l'inutilité), je leur remis une potion calmante pour adoucir ses derniers moments, et je répétais que je ne pouvais ni prévenir, ni même retarder la mort, car Mpomo et ses amis avaient la conviction que j'avais la faculté de le guérir. — Le lendemain matin, je fus éveillé par des cris de douleur d'une tristesse profonde. C'en est fait ! nul espoir ! Nous aimions Mpomo, nous ne le reverrons plus. — Le jour même où Mpomo était enseveli, on s'enquit de ceux qui avaient exercé sur lui leurs maléfices, car on ne pouvait admettre qu'il fût mort naturellement, par l'effet d'une maladie irrémédiable. »

Nous avons dans nos archives plus de cinquante procédures qui indiquent qu'après un décès on ouvrait des enquêtes pour découvrir ceux qui avaient ensorcelé le mort, c'est-à-dire qui lui avaient donné la maladie dont il était parti. — Le Ministre d'abord contait ce que le moribond lui avait confessé touchant l'origine de sa maladie ; — les parents et les amis venaient ensuite, qui redisaient les accusations faites par le malade : C'était telle ou telle vieille qui l'avait regardé d'un œil de travers ; telle autre qui lui avait soufflé contre le visage, ou qui l'avait touché, etc.

« Un célèbre *ongango* (prêtre magicien), qu'on avait fait venir aussitôt pour cette grave circonstance, préluda lentement à sa fatale opération. Il resta deux jours absorbé dans son mystérieux travail, deux jours pendant lesquels l'agitation et l'impatience de la foule s'accroissaient d'heure en heure. — Je me suis souvent appliqué à étudier les manœuvres de ces terribles docteurs : j'en ai connu plusieurs qui étaient d'impudents fourbes ; mais d'autres agissaient de

bonne foi dans leurs extravagances. Je les ai vus soumis aux mêmes craintes que leurs dupes, et attachant la même importance à la nature de leurs rêves. »

Plusieurs personnages remplissaient ce rôle d'*ongango* dans notre pays. D'abord le *Devin*, poursuivi par l'Eglise, non reconnu par l'Etat, et cependant jouant un très-grand rôle dans les poursuites contre les Sorcières, car le Pouvoir judiciaire reconnaissait sa science pour les découvrir et enregistrerait ses sentences avant de procéder contre elles. Ensuite le Châtelain, les Justiciers, les Ministres, dont le travail secret, l'enquête, excitait l'impatience populaire.

« Enfin il convoqua la foule sur la place publique et accomplit sa dernière incantation. Jeunes et vieux, hommes et femmes, tout le monde se réunit dans une attente fiévreuse. Sur chaque physionomie on pouvait voir l'impression d'une farouche pensée et d'un désir sanglant. Les hommes étaient armés. Tout le village était dans un état de fureur et de délire. »

Nos Châtelains ne convoquaient le peuple qu'une fois les épreuves subies par les Sorcières. C'était le jour du jugement. Les hommes paraissaient armés. On retrouvait dans nos populations les mêmes dispositions que chez les Nègres.

« J'essayai de parler à cette tourbe frénétique qui, en d'autres circonstances, m'avait écouté avec respect. Elle ne m'entendait plus. Je dis que je m'adresserais au roi Kangueza, qui châtierait ceux qui se rendraient coupables d'un meurtre. Mais cette menace ne pouvait plus produire d'effet : le jour même de la mort de Mpomo, des habitants du village étaient allés en secret trouver Kangueza et lui avaient demandé l'autorisation d'égorger leurs Sorcières. Le pauvre homme, déjà malade et tourmenté aussi par la crainte des maléfices, leur avait donné pleins pouvoirs d'agir selon les prescriptions de leurs *ongangos*. »

Celui qui jouait le rôle du roi Kangueza, dans notre pays, était le Gouverneur du Comté, parfois aussi superstitieux

que les membres de nos Cours de Justice. Il commandait d'agir d'après les résultats de l'enquête.

« A un signal de l'ongango, le tumulte s'apaisa. Un calme sinistre dura quelques minutes ; puis la voix du docteur se fit entendre : *Il y a là, dans cette maison, une méchante femme qui a ensorcelé Mpomo !* A peine avait-il parlé qu'une légion de forcenés, criant et hurlant, se précipita comme un troupeau de bêtes féroces vers l'habitation désignée, et s'empara d'une pauvre fille nommée Okandaga, la sœur de mon guide. En brandissant leurs armes sur sa tête, ils la traînèrent au bord de la rivière et la lièrent avec des cordes, puis revinrent en groupe autour du docteur. Un nouveau silence se fit, puis la voix diabolique du magicien retentit de nouveau : *Dans cette autre maison, il y a une vieille femme qui a ensorcelé Mpomo !* Cette vieille femme était une nièce du roi Kanguenza, une vaillante et majestueuse créature. Quand les féroces Noirs entrèrent dans sa cabane, elle se leva froidement et dit : Je veux boire le *mboundos*, mais malheur à mes calomniateurs si je n'en meurs pas ! Elle fut conduite sur les bords de la rivière, mais sans être garottée. Elle ne versa pas une larme et ne proféra pas un murmure. — Une troisième fois la voix de l'ongango se fit entendre : *« Il y a encor une femme, mère de six enfants, qui demeure dans cette plantation, elle a ensorcelé Mpomo !* Quelques minutes après, cette honnête mère de famille était liée et conduite près de ses deux compagnes d'infortune. »

C'était avec moins de bruit, mais autant de rigueur, que nous procédions à l'arrestation des Sorcières. — Les personnes haut placées n'étaient pas plus à l'abri des atteintes de nos ongangos que les pauvres, les mères de familles que les célibataires, les jeunes que les vieilles.

« L'ongango s'avança vers elles, suivi de la foule, et formula son accusation : Il y a quelques semaines, Okandaga demanda un peu de sel à Mpomo, qui était son parent. Il refusa ; pour se venger, elle jeta sur lui un maléfice. — Cette seconde femme, la nièce du roi Kanguenza, est restée stérile ;

elle portait envie à Mpomo, qui avait des enfants ; elle l'a fait mourir. — Cette troisième voulait obtenir de Mpomo un miroir, qu'il n'a pas voulu lui donner ; c'est pour cette raison qu'elle l'a maléficié. »

Des accusations aussi futiles se retrouvent dans nos procédures pour Sorcellerie, comme on a pu déjà s'en convaincre.

« A chacune de ces accusations, le peuple répondait par des malédictions. Les parents mêmes des accusées les invectivaient à haute voix, de peur d'attirer sur eux-mêmes les soupçons et la colère de la foule. Les trois malheureuses entrèrent dans un large canot, avec l'ongango, les exécuteurs et plusieurs hommes armés. — Le tamtam résonne et l'on prépare le mboundos ; c'est une potion vénéneuse par laquelle, dans ce pays, les accusés peuvent prouver leur innocence, comme en Europe au moyen-âge, par l'épreuve du fer et de l'eau. »

La torture peut être mise en parallèle avec le mboundos des Noirs : elle ne laissait pas échapper plus de coupables que cette boisson d'épreuve. On sonnait la grosse cloche chez nous le jour des exécutions.

« Le mboundos fut successivement présenté à la mère de famille, à la vieille et à Okandaka. Toutes trois le burent. Et le peuple criait : *Si ce sont des Sorcières, le mboundos les tuera !* — Il se fit un grand silence. Bientôt l'effet du poison se manifesta : l'une tomba. Aussitôt sa tête fut tranchée par une douzaine de rudes épées. La nièce de Kanguenza s'affaissa aussi et sa tête fut immédiatement coupée. Okandaka luttait contre l'action du mboundos et pleurait ; mais elle tomba et fut aussi décapitée. Puis les corps des trois victimes furent coupés en petits morceaux et jetés dans la rivière. Après cette épouvantable scène, chacun rentra dans sa demeure, et le village reprit sa tranquillité habituelle. »

Les effets de la torture étaient pareils, et tout aussi cruels ; seulement la mort ne suivait pas instantanément la culpabilité prouvée ; on gardait les criminels quelques jours. Etait-

ce un bien ? — Nos pères ne décapitaient pas leurs Sorcières, ils les brûlaient : étaient-ils plus humains que les Nègres ? — Ils ne donnaient pas leurs Sorcières en pâture au peuple des eaux, la sentence portait que les vents devaient disperser leurs restes aux quatre coins du ciel. — Après le supplice, les Noirs rentraient chez eux. Nos pères, ou plutôt leurs *ongangos*, faisaient un grand repas où le cœur s'égayait et où l'on mangeait le bien des Sorcières. — Lorsque les Nègres se sont défaits de leurs Sorcières, ils reprennent leur train de vie habituel. A peine nos Châtelains avaient-ils fait leur sanglante holocauste, qu'ils prenaient des mesures pour en offrir une seconde, grâce à la sage mesure des *accouplements*, mesure inconnue aux Africains.

M. Casalis cite comme une des plus ridicules extravagances des Bassoutos, la croyance aux *faiseurs de pluie*, au pouvoir qu'ont leurs Sorciers de faire pleuvoir, alors que le sol desséché et crevassé s'entr'ouvre partout en lèvres qui semblent demander de l'eau avec instance. Nous ne sommes pas des Bassoutos, nos ancêtres du XV^e, du XVI^e et du XVII^e siècle n'étaient pas Bassoutos, cependant ils croyaient aux *faiseurs de grêle* !...

Des procédures de toutes les périodes de la longue existence de ce fantôme ensanglanté portant le nom de Sorcellerie, parlent des faiseurs-de-grêle. Les premières procédures après la Réforme (1568) font déjà mention de cette incroyable chose ; les dernières (1669) la rappellent encor.

« *Esthevenon Brunyé* confesse que les Louche mère et fille, lui avaient aussi appris à *faire la grêle*, en prenant un bâton et en battant dans l'eau : elles venaient en deçà des monts pour *tempêter* les vignes de Neuchâtel¹ (1568). — *Clauda Brunyé* dit qu'elles *furent la grêle* ; ils se dévêtaient tout nus et gestoyaient en dansant et en jetant des feuilles contre le ciel (1568)². — *Marguerite Aubert* confesse qu'elle

¹ Gr. Arch. : A 23/13. — ² Id. : B 23/1.

est allée avec d'autres en la Secte, vers la Fontaine-chez-les-Maillet, auquel lieu elles dansaient. Même leur Maître leur ayant donné à chacune un bâton, leur commandait de battre dans l'eau pour *faire de la grêle*, afin de détruire les fruits de la terre. Mais elles n'en purent rien faire (1579) ¹.

— *Marie Gauchat* dit que s'en étant allée par le commandement de son Maître à Vuidange, pour s'aider à faire la grêle, elle y trouva ses complices, *qui en avaient déjà suscité un grand monceau*, qu'elles épanchèrent et firent conduire par dessus les Champs-Enrosier ² (1628). — *Adely Ballejan, Jean Compagnet, Guillama Cattin*, confirment cette disposition ³. — *Antoina Colomb* dit avoir été par deux fois avec son Maître et ses complices, tant dessus de Monthey, auprès d'une fontaine que dessous du chânet du Landeron, vers la Fontaine-des-Armes, où par le commandement de leur Maître, elles battaient avec des bâtons blancs dans les fontaines pour *faire de la grêle*, afin de ruiner les vignes et les biens de la terre, en quoi faisant, il survenait grande multitude de grêle; et après qu'elles entendaient sonner la grosse cloche du Landeron, elle se perdait toute ⁴ (1641). »

Voilà qui vaut bien les *faiseurs de pluie* du Sud de l'Afrique.

Comment cette monstrueuse idée avait-elle été reçue par les gens instruits, les Juges, les Châtelains, les Ministres ? — Ces derniers, fatigués des piailllements qu'ils entendaient après chaque orage désastreux, prirent le parti d'en accuser le Diable et sa séquelle. La grêle cause du mal, le Diable est le Prince du mal, c'est lui qui nous envoie cela ! et les Sorciers lui ont prêté leur concours ! Cette croyance est si bien enracinée qu'on la trouve encor au XVIII^e siècle ; alors le pouvoir ecclésiastique cherche à la déraciner ; le Consistoire poursuit un Sagnard pour avoir dit : *Le tonnerre est art du Diable ; il a tué des personnes auxquelles on n'apercevait*

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₁₇. — ² Landeron : S ¹/₁₄. — ³ Id. : S ¹/_{4.11.56}. — ⁴ Id. : S ¹/₁₀.

*aucune blessure !*¹ — Aussi fallait-il voir chaque fois qu'une colonne de grêle avait ravagé un coin de pays, comme les poursuites contre les Sorciers s'y ravivaient, et comme on avait vite préparé de la besogne au bourreau. Lorsqu'un orage éclatait au ciel, on rageait contre les Sorciers, bien bas cependant, car il en pouvait passer au-dessus de la cheminée ; on savait par les procès des derniers Sorciers brûlés que c'était pendant les tempêtes qu'ils se rendaient à leurs assemblées, en poussant des cris qu'on entendait très-bien, mêlés aux sifflements des vents et aux éclats du tonnerre.

Ces idées avaient suggéré au peuple celle d'essayer de conjurer le fléau de la grêle. Lorsqu'on voyait s'approcher une nuée de sinistre aspect, vite les ménagères apportaient leur trousseau de clefs ; on les passait dans une corde et on en faisait un cercle sur le gazon ; la colonne de grêle s'éloignait. Ou bien on apportait des miroirs qu'on présentait à l'opposé de la nuée.... — Au reste, cette croyance à la puissance des Sorciers sur les éléments était admise chez les peuples du nord de l'Europe, et l'on en vit un triste exemple sous le règne de Jaques VI (1519).

Les ecclésiastiques des siècles passés ne parlent de ces faits qu'avec des textes qui les justifient. Pour les catholiques c'était facile : ils ont les in-folios des Pères. Les Réformés eurent de la peine ; cependant ils en vinrent à bout. — Avez-vous lu les deux premiers chapitres du livre de Job ? Je ne sache rien qui, expliqué par des gens intéressés, ait pu produire un plus pernicieux effet.

On y voit le Diable entrer en gageure avec Dieu ; on y voit Satan disant qu'il respecterait la vie de Job, et faisant massacrer une foule de ses serviteurs, ses sept fils et ses trois filles, sans que Dieu l'en reprenne : on voit le Diable *suscitant un vent du désert* qui fait crouler la maison où étaient réunis les enfants de Job ; on voit le Démon *faire tomber le feu du ciel* sur ses brebis et les serviteurs qui les gardaient ;

¹ Arch. de Valangin : R 1/12.

Satan se mêlant aux enfants de Dieu, continuant son défi, racontant qu'il vient de se promener ça et là sur la Terre, et y retournant pour frapper le saint homme Job, l'homme intègre et droit, qui n'avait pas son pareil parmi les mortels, d'une maladie de peau si cruelle qu'il prend un tesson pour se gratter.

Ailleurs, dans le livre de Samuel (ou plutôt de Gad-le-Voyant), nous lisons non-seulement l'évocation de la Pytho-nisse d'Hendor, évocation réussie, mais encor les récits qui parlent du mauvais esprit envoyé de Dieu sur Saül, d'un esprit qui lui causait des transports au milieu de la maison ; — or, ces transports, nous les revoyons dans toute leur hideur chez les possédées du moyen-âge.

LIVRE V

LES CAUSES REMARQUABLES

1. Apollonie Tröscher. — 2. Raoul DePlan. — 3. Othenette Berthin, Marie Junod et Françoise Bourquin. — 4. Blaise Bourquin, Jean Vouga et Jean Coste. — 5. La Pionnière. — 6. Marc Jaquet. — 7. Madelaine Hory. — 8. Dernier coup-d'œil.

M. le D^r Ch. Lardy dit que bon nombre d'accusés sont de ces soudards, de ces reîtres qui s'enrôlaient comme soldats dans les pays où l'on recherchait leurs services, dont la vie n'était trop souvent qu'une série de vols, de meurtres et de rapines, pour lesquels le crime était une seconde nature et qui n'avaient d'autre Dieu que le Diable. — Nous avons trouvé quelques cas où, après avoir arraché à de profonds scélérats l'aveu de leurs crimes, on les obligeait encore à se déclarer Sorciers. Tels sont les procès de *Jean Beyfrare*, d'*Ursuly Maillet*, de *Guillaume Vauthier*, d'*Antoine Reuge*¹, etc. C'est même un fait dont il faut se souvenir, car à la lecture de certaines pièces, on pourrait se faire de fausses idées sur les Sorciers en général.

Mais cela excuse-t-il le Juge qui les a condamnés comme Sorciers? et peut-on dire que la Loi était juste qui punissait du supplice effroyable du feu, des gens qui, d'après la législation du temps, n'étaient passibles que de la pendaison ou de la décollation? La même question se pose, avec plus

¹ Arch. de Colombier : N⁶⁵/16.42, et Neuchâtel : N⁶⁰/779.637.331.

de force, au sujet des Sorcières que M. Lardy nous présente « comme des femmes haineuses, rancunières, se vengeant d'une injure en nuisant à gens et bêtes. »

Nous allons citer deux cas qui peuvent être envisagés comme les deux extrêmes dans les fastes de la Sorcellerie, celui d'*Apollonie Tröscher* et celui de *Raoul DePlan*.

CHAPITRE PREMIER

Apollonie Tröscher-la-Sorcière.

Interrogée par le Maire de Neuchâtel, *Apollonie Tröscher* confesse ce qui suit :

Il y a neuf à dix ans, son beau-frère *Samuel Henry*, demeurant à Saint-Aubin-le-Lac, vint à Othnuss (Suisse allemande), où il avait pris femme, pour en ramener un sien fils qu'il avait laissé chez son beau-père, dans les premiers temps de son mariage. Mais comme on ne voulut pas lui rendre ce fils, il pria fort son beau-père et sa belle-mère de laisser venir avec lui leur fille, sa belle-sœur, la dite *Apollonie*, pour être en soulagement à sa femme, étrangère et sans connaissances en la Comté, sous promesse qu'ils en auraient du soin comme de leur propre enfant. Sur ces promesses, leur disant de n'en point être en peine, encor qu'il fâchât fort à ses père et mère de lui accorder sa demande, vu qu'elle n'était âgée que de neuf à dix ans, ils la laissèrent venir avec lui à Saint-Aubin, où elle a été fort longtemps avec eux, assez bien entretenue, selon leurs moyens. Ce qui l'occasionna à servir sa sœur et son beau-frère le mieux qu'il lui était possible. Et tant qu'il lui semblait que son beau-frère lui en portait une plus grande amitié de jour à autre, dont même elle en était en quelque

façon étonnée, sans néanmoins se douter que ce fût à mauvaise fin. Elle ne s'en bailla pas autre peine, jusqu'à ce qu'il commença de la mignarder et de folâtrer avec elle plus que de coutume et qu'il tâcha fort souvent de la surprendre et de jouir d'elle. De quoi s'étant plusieurs fois préservée en le rebrouant et en le menaçant de l'accuser, il ne laissa pourtant de suivre son mauvais dessein. Voyant que par amitié il n'en pouvait venir à bout, ce fut avec menace de la battre et malmener, et même un jour de la jeter dans le ruisseau de Saint-Aubin. Enfin, il y a deux ans, son beau-frère vint travailler avec un garçon, pour le sieur Marvad, en sa *papeterie* de Serrières, et l'emmena avec eux pour les gouverner. Un dimanche matin, étant demeurée seule en la maison de David Seyne, en une chambre (le serviteur s'en étant allé devant jour à Saint-Aubin), son beau-frère l'alla trouver, étant encor dans le lit, se coucha près d'elle, la prit par force, lui étouffa la bouche avec le linceul et la couverture, afin qu'on ne l'entendît pas crier, et eut sa compagnie, dont même elle fut quelque temps malade. Dès lors son beau-frère eut un tel pouvoir sur elle que, poussé du Malin, à tout coup il avait sa compagnie, même par les chemins, quand la fantaisie l'en prenait. Car il la menait toujours avec lui, étant tellement jaloux d'elle, que lorsque un de ses serviteurs lui parlait seulement, ou qu'elle ne se voulait promptement accorder à sa volonté, il la battait fort rudement. Puis, comme elle douta d'être enceinte, elle le lui déclara, le pressant souvent de la remener en son pays ; mais il répondait toujours que ce n'était rien, qu'elle ne s'en devait pas bailler peine, qu'il y avait encor bon terme et qu'au premier argent qu'il pourrait recouvrer, il la remènerait. L'ayant toujours ainsi entretenue jusqu'au soir de son accouchement, qu'elle déclara leur mauvaise vie à la sage-femme en sa présence, disant que l'enfant lui appartenait ; lequel l'avoua. Et sur le reproche qu'elle lui fit, l'appelant misérable, de l'avoir ainsi méchamment débauchée, qu'il était cause de la vergogne, déshonneur et peine qu'il lui fallait endurer, il ne répondit

autre chose, sinon qu'il priaît Dieu de l'en vouloir pardonner, qu'elle devait avoir bon courage, qu'on aurait égard à sa jeunesse ; et sur le matin, il s'en alla et évada, la laissant au piteux et misérable état qu'elle se rencontre, et dans les grands et énormes péchés qu'il lui a fait commettre, au lieu qu'il lui devait servir de père. »

Telle est la confession de la pauvre fille. — La procédure apprend que :

« La Seigneurie a été avertie comme Apollonie, fille de Hans Tröscher, barbier, était accouchée d'un enfant et que sur l'admonition faite par la sage-femme à son accouchement, de dire à qui il appartenait, elle avait déclaré l'avoir pris et conçu de son beau-frère Samuel Henry, de Saint-Aubin, avec lequel elle résidait en cette ville. Qui fut la cause, vu un tel inceste et conjonction illicite commise, que M. le Maire de cette ville, par ordonnance de la Seigneurie, la fit garder jusqu'au 5 février passé. Etant pour lors en convalescence, il la fit conduire dans les prisons de S. A. Où l'étant allé visiter avec une partie des Sieurs du Conseil et Justice de ce lieu, il l'aurait sérieusement admonestée de confesser franchement sa faute, et dire à qui son enfant appartenait, sans se faire tort ni à autrui ; qu'il n'y avait point d'apparence que la déclaration faite à la sage-femme fût véritable, ni qu'elle se fût de tant oubliée de s'abandonner à son propre beau-frère, que c'était peut-être pour quelque déplaisir qu'il lui avait fait qu'elle le chargeait. Bien que s'excusant sur sa jeunesse, elle avait fait un si grand péché contre les lois divines et humaines qu'elle ne pouvait échapper d'en recevoir le châtiment, partant qu'elle devait penser à son âme. — Là-dessus elle réitéra la déclaration qu'elle avait faite à la sage-femme à son enfantement, et en outre déclara n'avoir jamais eu autre compagnie que celle de son beau-frère. De quoi le Maire n'ayant contentement, lui représenta la chose être douteuse, de s'être ainsi légèrement abandonnée à lui, qu'il devait y avoir grandes promesses, pactes et conventions faites entre eux, et qu'elle devait

aviser à dire la vérité et comme le fait s'était passé, et aussi déclarer le sujet de sa venue en ce pays.

Mais elle demeura constante à ses précédentes déclarations, racontant ce qui est transcrit plus haut.

« Par cette faute et crime, ayant grandement offensé Dieu et transgressé ses saints commandements, elle lui en a demandé pardon de bon cœur, et a crié merci à S. A. et à tout le peuple qu'elle a ainsi scandalisé.

» Puis étant menée hors des prisons et mise à son libéré, sur le petit pont, lieu accoutumé, elle réitéra sa confession et la confirma par le serment qu'elle en prêta sur le péril et damnation de son âme, en touchant sur le sceptre de justice que le Maire tenait en ses mains, sans se faire tort ni à son beau-frère, en présence de Messieurs du Conseil et Justice de cette ville, Secrétaire, Sauthier, etc. »

Si la pauvre enfant s'était tue au moment de sa sentence, elle eût été condamnée à périr par le glaive — c'était la peine portée contre l'inceste — mais la frayeur de la mort l'ayant saisie, elle nia tout, le jour du jugement.

« Le 26 février, le Maire l'ayant fait mener hors des prisons, au lieu accoutumé, pour conclure son procès, lecture lui en fut faite en présence de la plus grande partie de Messieurs du Conseil et Justice de ce lieu. S'en étant *rétractée et dédite*, elle fut, par connaissance des dits Sieurs, ramenée dans les prisons. Et de nouveau il fut procédé contre elle, selon la forme ordinaire [par la torture]. Etant sommée de dire le sujet pourquoi elle s'était ainsi dédite, elle a déclaré que c'était par grande appréhension de la mort, mais que la confession qu'elle avait faite de l'inceste commis avec son beau-frère et de l'enfant qu'elle avait eu de lui, était véritable. »

Jusqu'ici rien de changé à sa position, mais une question du Maire est venue, qui ouvrira des horizons nouveaux.

« Davantage elle a confessé qu'étant étonnée d'où pouvait venir, et pourquoi elle portait une si grande amitié à son beau-frère quand elle le voyait, elle le lui demanda un jour. Il lui répondit que c'était à cause d'un breuvage qu'il lui

avait baillé avant d'avoir joui d'elle : Si elle ne se souvenait pas d'un jour de foire de Saint-Aubin, qu'ils avaient habergé un Loclar et sa femme : le soir, lorsqu'ils furent couchés, ayant empli une écuelle de vin, il y mit du pain et fit une *gomette*; après qu'il en eut bu et mangé une partie, il lui voulut faire porter le reste à sa femme; sur le refus qu'elle en fit, doutant qu'elle ne fût déjà endormie parce qu'il était tard, il le lui fit manger et boire. Dont elle eut grande douleur à l'estomac; elle lui reprocha même que si c'eût été un autre, elle aurait estimé qu'il lui eût donné le mal. Il lui déclara que cette *gomette* lui avait été donnée afin qu'elle l'aimât.... »

Il aurait mieux valu que la jeune mère se fût mordu la langue jusqu'au sang que d'avoir avancé une chose probablement fausse. Elle avait voulu présenter une circonstance atténuante; elle voulait faire croire qu'elle n'avait pu résister, que c'était par sortilège qu'elle avait été séduite.

Son beau-frère s'entend à faire des breuvages, il est donc Sorcier, réfléchit le Maire; ne serait-elle pas Sorcière elle-même? — Une fois cette idée apparue, la procédure changeait de forme. La torture fonctionna à nouveau. Bientôt elle entra en confession. Mais quelle confession!

(1^{re} variante.) — « *Le dimanche avant son accouchement, étant après le prêche du soir, au poile, assise derrière le fourneau, en la maison où son beau-frère résidait, il la sollicita fort de jouer avec lui aux cartes pour un mariage. Auquel elle fit une aigre réponse, disant qu'il se moquait d'elle, qu'il savait bien que personne ne voudrait se charger d'elle en l'état qu'elle était. Il ne laissa pourtant de la presser davantage, disant qu'il lui baillerait un beau jeune garçon des Montagnes, qu'il lui ferait voir quand elle voudrait. Comme ils étaient en ces disputes, regardant vers la porte du poile, elle vit entrer un jeune garçon, habillé de violet qui s'approcha d'eux. Son beau-frère lui dit : *Le voici! il faut que tu sois sa femme et que tu te donnes à lui!* De quoi étant effrayée, elle dit en invoquant Dieu, quel il pouvait*

être. Mais il fut évanoui. Au même temps, elle reprocha à son beau-frère qu'il lui avait fait voir Satan et qu'il la voulait perdre, l'appelant Sorcier et lui disant beaucoup d'autres injures. Alors le jeune homme se retrouva et la pressa d'être sa femme, de renier Dieu, de se donner à lui et de le prendre pour son Dieu. Son beau-frère la pressa fort, lui disant qu'elle devait toucher en la main du jeune homme, pour conclure la *pache*; il prit même un pot dans lequel il y avait de l'eau, en versa dans un verre, et lui en voulut faire boire en nom de mariage. Ce que n'ayant voulu faire, son beau-frère la pressa, puisqu'elle n'avait voulu boire ni toucher en la main du jeune homme, qu'à tout le moins elle touchât à la sienne, et que la *pache* se ferait. A quoi ne se voulant non plus accorder, elle invoqua le nom de Dieu; le jeune homme fut derechef évanoui. — Le lendemain de grand matin, aidant à aiguiser un couteau à son beau-frère, en leur *pourche* ou *neveau*, le jeune homme s'y trouva habillé de noir, ayant un fort petit visage, etc. (voir cette description page 278). Après avoir tiré son chapeau et l'avoir saluée, il la toucha en la main, la sienne étant fort rude et âpre. Lors son beau-frère dit que la *pache* était faite et conclue, qu'elle ne s'en pouvait dédire, qu'il ne cherchait autre chose. Sur cela, elle demanda au jeune homme quel et d'où il était. Après avoir répondu d'abord qu'il était d'un village des Montagnes, dont elle a oublié le nom, il déclara qu'il était Satan et s'appelait Pierre, puis la pressa fort d'être sa femme, et de croire tout ce qu'il lui commanderait, qu'il ne lui laisserait jamais avoir faute de rien, qu'elle devait se donner à lui et renier Dieu. A quoi comme mal avisée et pressée de deux côtés, elle s'accorda. Ils se touchèrent derechef la main, et lui l'accolant, la baisa à la joue, elle de même. »

Ici il y a ces lignes tracées : « La tierce fois ayant conclu son mariage avec son Maître, par promesses et attouchement de main, après avoir dansé au son d'un fifre et tambour, s'être assis à terre, mangé les viandes portées pour leurs

noces et bu dans un gobelet d'argent, ils s'en retournèrent. »

« Après l'avoir marquée au derrière, où la marque est *apparente*, entendant venir quelqu'un, il dit qu'ils se retrouveraient un autre jour et prendraient résolution pour faire leurs noces. Le même jour, au soir, en menant coucher les enfants, le jeune homme son Maître s'étant réapparu à elle, son beau-frère présent au haut des degrés, sur la cuisine, il lui présenta un sachet qu'il disait être plein d'or et d'argent, l'assura que, suivant sa promesse, il ne la laisserait jamais avoir faute de rien, puis s'en alla. Elle entra dans la chambre vers les enfants et les coucha *après les avoir fait prier Dieu*. En sortant, s'étant assise au haut des degrés, elle vida le sachet sur son devantier (*tablier*) pour voir quel argent il y avait dedans. Mais il ne s'y trouva rien que des feuilles de foû qu'elle jeta parmi de l'écorce et des bibes. Voyant qu'elle avait été trompée, et reconnaissant alors la grande faute qu'elle avait commise, elle en fut grandement repentante, ne dormit rien et ne fit que soupirer toute la nuit, priant Dieu de le lui vouloir pardonner, et qu'il fût de son plaisir de la retirer à sa part cette nuit. »

(2^e variante.) — « *L'année passée*, allant avec son beau-frère et ses serviteurs depuis la ville à Saint-Aubin, pour semer de l'orge, il fit passer ses serviteurs à Cortaillod, pour y prendre un cheval pour herser. Lui et elle allant le droit chemin, il commença à parler de la marier, et quand ils furent assez avant, en la fin d'entre Boudry et Bevaix, s'étant assis pour se reposer proche d'une haie, son beau-frère continua ses propos, et dit qu'il lui ferait avoir un beau jeune garçon. Elle répondit qu'elle en serait contente, mais qu'elle le verrait volontiers. A même temps, ils virent venir un jeune homme contre eux, habillé de violet, ayant un chapeau noir avec un panache de diverses couleurs. Lors son beau-frère dit : *Le voilà ! n'est-il pas beau ?* Les ayant abordés, ce jeune homme la toucha à la main ; et après avoir demandé comment elle se portait (ayant répondu à l'accou-

tumée), il lui dit si elle voulait être sa femme, se donner à lui et le croire, qu'il ne la laisserait jamais avoir faute de rien. Sur cela, elle invoqua Dieu, et il disparut; mais tout incontinent il se rapprocha et s'assit auprès d'eux. Son beau-frère la pressait de le croire, et comme le jeune homme en faisait autant, elle lui demanda quel et d'où il était et comme il s'appelait. Il répondit qu'il était des Verrières, qu'ils avaient de grands moyens chez eux, et enfin qu'il était le Diable et s'appelait Pierre. En après il la sollicita de plus fort à se bailler à lui, de renier Dieu et de le prendre pour son Dieu. A quoi comme mal avisée elle s'accorda, poussée aussi par son beau-frère. Après qu'il l'eut marquée au derrière (où la marque est apparente) et qu'elle l'eut baisé à la joue, il lui bailla une belle pièce d'or, en nom de mariage; et en outre de la graisse pour faire mourir gens et bêtes. Ce qu'étant fait, ils passèrent outre tous trois, de compagnie, contre Bevaix; comme ils voulurent passer la haie proche du village, les serviteurs venant de Cortaillod les ayant sifflés, il se disparut. Ils s'en allèrent tous de compagnie jusqu'à Saint-Aubin, où ils semèrent la dite orge. Etant curieuse de voir la pièce que Satan lui avait baillée et cherchant dans la poche où elle l'avait mise, elle ne trouva qu'une feuille de bois ronde; par où reconnaissant sa faute et qu'elle avait été trompée, elle en fut grandement marrie et repentante, et elle en demanda pardon à Dieu.

» Après avoir semé cette orge, son beau-frère ayant pris à écarrer certain bois du Châtelain de Saint-Aubin, lui dit qu'elle s'en devait revenir. Comme elle fut en la *fin* d'entre Bevaix et Boudry, son Maître se rapparut, et lui demanda ce qu'elle avait fait de la graisse qu'il lui avait baillée. Répondit qu'elle l'avait encor. De quoi étant fâché, il lui dit qu'elle le devait croire, sinon qu'il la battrait. Et comme ils marchaient ensemble, après l'avoir longtemps pressée, il la mena derrière une haie, eut sa compagnie et en fit à son plaisir. Après cela, il lui bailla du pusset pour faire mourir un cheval qu'il lui montrerait quand elle aurait passé la

ville de Boudry. Comme elle fut outre, il se rapprocha d'elle, et lui ayant montré le cheval, lui dit qu'elle devait semer le pusset par dessus le pasquier où il mangeait, qu'il en mourrait. A quoi ayant répondu qu'il en serait dommage, elle passa vers le cheval, mais jeta le pusset dans l'Areuse. Quand elle fut à la *fin* delà, s'étant retrouvé, il lui demanda si elle n'avait pas fait ce qu'il lui avait commandé. Répondit que non. Derechef il la menaça de la battre, et au haut de la montée de Colombier il la quitta. Ayant passé outre le village, elle trouva une femme d'Auvernier qui portait une corbeille de pommes qu'elle lui aida à porter jusque chez elle. Comme elles allaient le long du chemin, elle voyait entre la haie son Maître qui allait toujours à côté d'elle; mais il ne put l'approcher pendant qu'elle fut en la compagnie de cette femme. Quand elle l'eut quittée et fut outre le village d'Auvernier, il se rapprocha d'elle et lui bailla de la graisse qu'elle mit avec celle qu'elle avait déjà; il lui commanda d'en mettre dans du pain que la femme d'Auvernier lui avait donné, pour le bailler à une fille qu'elle trouverait proche de Serrières, amassant des épines, pour la faire mourir. Mais quand elle fut près d'elle, lui en prenant pitié et les larmes lui en venant aux yeux, elle passa outre et jeta la graisse vers les Maladières de Serrières. Mais au haut de la montée, l'ayant retrouvée, il voulut la battre de ce qu'elle ne lui avait pas obéi, et lui dit que si elle n'était obéissante et ne faisait ce qu'il lui commandait, il la battrait tant qu'il la ferait bien croire.

» Depuis son Maître a encor eu par trois diverses fois sa compagnie, mais elle n'en avait point de plaisir ni de contentement. L'une des fois il lui donna, sur leur cuisine, un sachet qu'il disait être plein d'or et d'argent. Quand il l'eut quittée, s'étant assise sur les degrés, elle vida le sachet dans son devantier; mais ne s'y étant du tout rien trouvé que des feuilles de foû qu'elle jeta, elle reconnut tant plus sa faute, et comme elle avait été trompée; elle en fut fort repentante et en cria merci à Dieu. »

Il est facile de comprendre le but du Juge en demandant cette seconde version : le terme du dimanche avant son accouchement comme date du pacte, ne permettait pas de charger la Sorcière de beaucoup de méfaits, tandis que d'une année on fait bien des choses. Cependant ces deux variantes ont quelque chose qui serre le cœur ; à chaque phrase, on y sent un cœur innocent. Tel ne fut pas le sentiment du Maire et des Quatre-Ministres, car poursuivant la marche du procès, ils exigèrent de nouvelles confessions.

« Son Maître est allé la trouver sous leur *pourche* et bas de maison, où elle et son beau-frère aiguisaient un couteau ; il lui bailla derechef de la graisse, et lui commanda d'en faire mourir gens et bêtes. Ce qu'ayant pensé effectuer, par plusieurs fois, elle n'en pouvait venir à bout. Enfin pour l'essayer, elle en mit dans l'écuelle d'un petit chat qu'ils avaient, qui tôt après en mourut ; lequel elle porta dans une seille, allant laver le linge de leurs enfants, et le jeta dans le Lac. — Un jour s'étant pris garde que la servante du sieur Abram Dardel menait abreuver leurs veaux, elle entra dans l'étable et jeta du pusset sur le foin dans la rêche : tôt après l'un des veaux sécha et mourut. — Il y a quelque temps que l'une des vaches du Receveur J^e Chambrier ayant fait un veau, la servante étant montée sur le solier, pour abattre du foin, elle entra dans l'étable, s'approcha du veau, lui engraisa le museau et la tête, dont il mourut ; et la vache l'ayant léché, en fut fort malade, mais n'en mourut pas. — Un soir revenant de quérir des chous en un curtil, elle rencontra un pauvre jeune garçon qui venait de contre Saint-Blaise, et qui lui déclara être de Mutrux, lequel vint avec elle jusque proche de la maison ; elle lui donna un reste de potage où elle avait mis de la graisse. Après qu'il l'eut mangé, il s'en alla chercher son abri. Elle ne l'a jamais revu depuis, et ne sait ce qu'il en est advenu. — Son beau-frère lui ayant par plusieurs fois dit qu'il fallait aller à la Danse, il la mena un soir avec lui à l'*Eclouza*, vers les cibes, où avec d'autres, tant hommes que femmes, ils dansèrent assez longtemps, au

son d'un fifre et tambour. Après y avoir mangé du fruitage, comme pommes, noix et noisettes, ils s'en revinrent à la maison. Depuis elle est allée diverses fois avec son beau-frère à la Synagogue, vers le *Meurier*, et devant le *Poids-de-fer*; même un soir, dansant au son d'un rebet, le *Guait* survint, et ils allèrent se cacher derrière un fumier, contre la rive du Lac; une autre fois, survenant de même, ils se sauvèrent et s'en allèrent le contremont de la ruelle contre chez DuPlan. — Son Maître lui ayant une fois baillé trois noix en sortant de la danse, afin d'en faire mourir quelqu'un, les ayant longtemps portées en sa poche et ne sachant comment s'en défaire, elle prit avis de son beau-frère qui lui défendit de les bailler à ses enfants. Un jour étant devant leur maison, un pauvre homme lui demandait l'aumône; elle lui donna les trois noix qu'il mit dans sa poche; il s'en alla sans qu'elle sache ce qui en est advenu.

» Finalement elle a confessé que son Maître l'est allé trouver par trois fois dans la prison, lui défendant de confesser de s'être donnée à lui, que si elle le confessait on la brûlerait à petit feu, que Messieurs lui faisaient croire que son beau-frère était prisonnier, mais qu'il n'en était rien, qu'il était au Pays-de-Vaud; que si elle voulait, il la sauverait et la mènerait vers lui, ce qui a été aussi la cause qu'elle s'est *si souvent* rétractée de ses confessions, et qu'elle a tant baillé de peine à Messieurs, de quoi elle les a priés de pardon.

» Lesquels crimes ayant ainsi été reconnus et confessés par la détenue, *tant à la torture que dehors*, étant derechef mandée et conduite hors des prisons, mise en son libéré au lieu accoutumé, elle a reconfirmé le tout par le serment qu'elle a prêté sur le péril et damnation de son âme, en touchant sur le sceptre de Justice que le Maire tenait en ses mains, sans se faire tort ni à autrui, le jour de hier 1^{er} de mars 1633, en la présence des dits Conseillers, Secrétaire et Sauthier.

» Lecture et confession étant publiquement faites du pro-

cès et crimes ci-devant écrits, *vu l'énormité de ses maléfices, elle a été condamnée à être brûlée toute vive, sa chair et ses os réduits en cendres, et même si elle avait dix vies, elle les devrait perdre*, sauf la grâce de M^{gr} le Gouverneur, qui a été *d'être étranglée, puis après brûlée, à forme de la sentence*. Ce qui a été exécuté le 2 de mars 1633¹. »

Pour que rien en fait d'étrangeté ne manquât à ce procès, le Maire sut arracher une confession contenue « en la déclaration particulière d'Apollonie Tröscher qui n'est couchée en son procès². » En voici la substance : Elle a déclaré que son beau-frère ayant été avisé qu'il devait y avoir un trésor dans la cave de la maison qu'ils habitaient, alla en avertir Pierre Dryol, de Provence, son allié, lequel dit n'être assez fort seul pour en faire la recherche, mais qu'on en devait avertir Jean LeBlanc, de Cortaillod, qui s'entendait à cela. Celui-ci répondit qu'il savait bien d'autres trésors plus faciles, où il y avait assez d'or et d'argent caché, qu'il ne s'en voulait pas mêler. Nonobstant ce refus, Dryol ne laissa pourtant de le presser pour en faire la recherche. Mais sur l'avis qu'ils eurent y avoir un homme outre lac qui s'y entendait, ils allèrent le quérir. Et un soir, étant assise auprès du feu, elle les entendit qui devisaient du trésor, disant qu'il y avait été d'ancienneté caché, qu'il devait y avoir force or et argent, de gros *goubelets* d'argent de la hauteur d'une cou-dée, des chaînes d'or qui baillaient trois tours autour du col ; ils pensaient que c'était dans un grand coffre, — qu'on porterait le tout à des Juifs qui le leur *chapuiseraient*. Et Dryol avec deux hommes étant dans la cave, elle fut curieuse de savoir ce qu'ils y faisaient ; étant allée les écouter, elle les ouit qui disaient : *C'était là que le trésor était !* comme s'ils l'eussent déjà trouvé ; et en sortant, ils témoignaient grande joie, mais disaient que le trésor fuyant, il fallait prendre résolution d'aller à Lutry chercher et vouloir tirer

¹ Gr. Arch. : C ²³/_{20.30} ; D ²³/₁₁ ; F ²³/₁₅. — ² Id. : D ²³/₁₁.

hors de terre une grosse épée blanche dont ils prétendaient se servir en cette affaire, etc. »

La procédure que nous venons de lire peut faire voir si bien réellement les Quatre-Ministres cherchaient à sauver ceux qu'on accusait de Sorcellerie.

Veut-on voir, à une année d'intervalle, une procédure qui en tout soit le contrepied de celle d'Apollonie Tröscher, prenons celle de Raoul DePlan.

CHAPITRE II.

Raoul DePlan-le-Sorcier.

« Le 12 juin 1634, Raoul DePlan est incarcéré au château de Boudry, comme complice d'Abram et de Pierre Germanet, suppliciés à Neuchâtel, dans *plusieurs meurtres, brigandages, vols et larcins*.

» Le lendemain, *Guillaume Trybollet*, bourgeois de Neuchâtel, Châtelain de Boudry, le fait amener devant lui et une partie des Conseillers [ou Justiciers] de Boudry ; et après l'avoir exhorté à dire la vérité, lui fait plusieurs interrogats, auxquels il répond en disant son nom, son âge, sa profession : Raoul DePlan est âgé de 44 à 45 ans ; il est originaire du Faucigny ; d'où il est sorti petit enfant, s'étant mis à garder le bétail dans les terres de Berne et de Fribourg ; devenu plus fort, il aidait aux vacherins ; puis ayant gagné quelque argent, il acheta un peu de mercerie, comme aiguillettes, jarretières, etc., et des épices en poudre ; il est allé à la guerre du Piémont, et s'est marié à la femme qu'il a maintenant, avec laquelle il a voyagé en Suisse, revendant leurs marchandises et gagnant leur vie au mieux qu'il leur était possible.

» Interrogé s'il connaît les Germanet, il dit qu'il les a vus en plusieurs lieux, mais ne faisant point de mal. — Sur cela le Châtelain lui représenta qu'étant surpris en larcin à Neuchâtel, ils y avaient été emprisonnés, et qu'ils l'avaient chargé de plusieurs crimes, l'exhortant sérieusement à donner gloire à Dieu, en les confessant franchement. — Ce qu'il n'a voulu faire, soutenant qu'ils lui faisaient tort. — Sur quoi le Châtelain a demandé sentence aux Conseillers ce qu'il en devait faire. Lesquels ont connu qu'il lui pouvait donner délai jusqu'au lendemain pour s'aviser.

» Le 14 juin, le Châtelain l'ayant fait amener par devant lui et les Conseillers, l'exhorta derechef sérieusement à confesser ses crimes, lui représentant à cet effet plusieurs preuves de sa méchante vie. — A quoi Raoul DePlan ne voulut acquiescer, mais persista en sa dénégation. — Alors le Châtelain demanda sentence aux Justiciers ce qu'il était plus outre de faire. — Ceux-ci mettant en considération entre autres preuves de sa méchante vie, les accusations des Germanet, qu'ils ont soutenues véritables sur le péril et la damnation de leur âme, et même qu'ils ont été exécutés à mort pour les crimes qu'ils le chargent de s'être aidé à commettre, ils ont connu qu'il pouvait être appliqué à la torture ordinaire, selon le droit d'Empire. — Suivant cela, au même instant, il fut attaché à la corde, sans pierre aux pieds, et laissé le temps accoutumé. — Mais il ne voulut rien confesser.

» Le lendemain, étant derechef appliqué à la corde avec la petite pierre aux pieds, et tenu suspendu, il a prié d'être mis à terre promettant de confesser ses crimes. — Ce qu'il fit. Dès lors et depuis, en plusieurs reprises, il a confessé une infinité de meurtres, brigandages, vols et larcins, et même d'avoir, au retour d'Italie, commis le crime de sodomie et de bestialité. »

En effet, dans la minute de la procédure, restée aux archives de Boudry, on lit une si grande quantité de meurtres qu'on en frémit. Lié avec une trentaine de coquins de son

espèce (dont plusieurs du pays), gargotiers insolubles ou isolés dans les bois, rôdeurs de grands chemins, chaudronniers pour le coup d'œil, etc., il sillonnait la Suisse dans tous les sens, volant les passants et très-souvent les assassinant dans les coupe-gorge, maraudant, pillant les magasins et revendant ensuite les marchandises volées, toujours en compagnie de *garses*, comme le procès nomme les femmes qui vaguaient avec lui, s'essayant à pratiquer une sorcellerie effroyable (réelle celle-là); c'était le plus hideux bandit que le sol suisse portât.

Aussi lorsque Trybollet, le Châtelain impitoyable, eut entendu l'interminable chapelet que lui égrenait ce Savoyard, il se prit à trouver que la Caroline ne frappait pas d'assez fortes peines les scélérats de son espèce. Mis sur la voie peut-être par l'article que nous allons citer, le Châtelain résolut de lui intenter un procès comme Sorcier, en même temps que comme assassin.

« Etant près d'Oberdorf (terres de Soleure), confesse De Plan, lui et deux complices trouvèrent une femme enceinte, sur laquelle ils se jetèrent, puis ils la menèrent dans un bois et la violèrent, ayant eu les trois sa compagnie; ensuite ils l'étranglèrent, puis lui fendirent le ventre et en tirèrent l'enfant qui avait déjà vie, duquel ils prirent du sang, arrachèrent le cœur, coupèrent les doigts et serrèrent le tout pour faire leurs charmes : le cœur étant sec, ils le mirent dans une bouteille avec du vin pour donner à boire. Ils jetèrent la femme à l'eau. »

Quelque pénétré d'horreur que fût le Châtelain, à l'ouïe de cette confession, il dut tressaillir de contentement, en voyant DePlan s'enferrer. Ah! tu as fait des charmes! tu as voulu singer les grands Sorciers! attends!....

Sa femme saisie avec lui fut aussitôt accusée de Sorcellerie. *Examinée*, elle confessa ce qu'on voulut, comme toutes les Sorcières, mais surtout elle confessa que son mari était Sorcier.

Le Châtelain confronte la femme et le mari; elle soutient

qu'elle dit la vérité. DePlan, sentant qu'il est condamné d'avance, et ne voulant pas se faire torturer à plaisir, confesse *librement et franchement* qu'il est *Sorcier*. Et voici l'étrange récit qu'il improvise, tout en ajoutant onze complices nouveaux aux vingt-huit déjà inscrits pour assassinat, vol et autres peccadilles pendables : chose remarquable, dans l'envoi au Gouverneur, ce crime de Sorcellerie prime tout, est seul indiqué avec détails; on ne fit mention qu'en passant de l'épouvantable série de crimes qui avaient signalé le passage de ce criminel dans la Société.

« Etant dans un bois à Saint-Cierge (Vaud), il y a deux ans, il monta sur un sapin pour recueillir de la poix; survint là auprès un grand bruit, lequel fut cause qu'il descendit de l'arbre. Lors s'apparut à lui un grand homme vêtu de vert, lui disant de n'avoir peur, et de se donner à lui. Réclamant Notre Seigneur Jésus, il disparut, mais ne tarda guère à réapparaître, lui disant qu'il se devait donner à lui, qu'il était déjà sien. S'enquérant qui il était, répondit : *Le Diable!* Puis le pressa tant que comme mal avisé il se donna à lui et renia Dieu son Souverain Créateur. Le Diable pensait le marquer; il ne voulut le *permettre* pour ce coup; mais il prit de la graisse pour en faire du mal; de laquelle, pour essai, il donna à manger à un chien, qui en mourut. »

Puis il raconte que : il a engraisé les serrures et boucles de portes et de fenêtres; — il a mis de la graisse dans du foin, pour quoi son Maître le battit en lui disant que la graisse ne ferait point d'effet, parce que le foin avait jeté sa sueur; — il a jeté du pousset dans une auge à porcs; — il en a mis sur des pommes éparses sous un pommier; — dans du pain qu'il donna à une vieille femme; — ayant mêlé le reste de sa graisse avec son pousset, il en toucha la main d'un vieux passant; — il jeta de la graisse et du pusset parmi des noix, au marché de Morat, en faisant semblant de les marchander; — il jeta de sa poudre sur un homme de Faoug qui mangeait, sur une femme et sur des poules; — une Sorcière lui ayant dit qu'elle avait fait une miche avec

de la graisse diabolique, pour la donner au curé de son village, il lui dit qu'elle avait bien fait; — achetant de la graine il jeta du pusset sur le col de celui qui la mesurait; — il fit de la grêle en frappant d'une verge blanche sur des orties; — aidé d'un complice, il frotta de sa fameuse graisse les colliers des chevaux et les timons des chars du banderet de Talent; — pour rendre service à un cabaretier de ses amis, il jeta de la poudre infernale sur sa tante qui ne vieillissait pas assez vite; — il a semé de cette poussière sur des viandes; — il en a aussi semé sur les pâturages; — enfin, son Maître lui fit cueillir, pour s'en servir à mal, plusieurs herbes et racines vénéneuses sur la montagne du Grand-Velard, où avait lieu la grande assemblée des Sorciers.

Comme on le voit, toutes les manières de nuire usitées en la Sorcellerie sont passées en revue, et je ne sache rien de plus complet et de plus varié, sous ce rapport, que ce procès-là. Notons que les porcs, poules et chevaux, victimes de ses maléfices, avaient vu aussitôt le fil de leurs jours coupé, et que tous les personnages engraisés ou sur lesquels il a jeté du pusset, sont morts, voire le curé « qui ayant mangé ce pain, en devint malade, tout enflé, même en creva et mourut. » Malgré ce beau dévouement, le Diable est peu satisfait. Deux ou trois fois il le menace de le rosser d'importance, de le marquer, même de l'étrangler, puis finalement il le bat, l'égratignant d'une façon fort douloureuse, et le marque, mais dans la bouche, afin qu'on ne puisse s'en apercevoir. — Avant cela, le Diable lui avait déjà joué un tour de sa façon : « Une *laide femme* de Payerne lui ayant vendu du pain, il en devint malade et tout enflé; lors son Maître alla le trouver, lui demanda ce qu'il avait; DePlan répondit qu'il le savait bien; et son Maître l'étreignant fort, l'enflure descendit aux jambes, puis aux pieds, et il fut guéri. »

Pour donner plus de relief encor à son procès, pour que rien n'y manque, Raoul-le-Sorcier imagine de faire scandale, en compromettant un homme haut placé dans le pouvoir

judiciaire, un Châtelain. Voici comment il narre la chose : « Il s'en alla à Saint-Martin de Vaud, d'où sa mère était, croyant y avoir quelque chose ; il s'adressa au Châtelain qui lui dit qu'il voyait bien et savait ce qu'il était, lui demandant s'il avait de la *poudre*. Lui ayant répondu que oui, il lui conseilla d'en aller mettre dans le lit de son oncle, qui, d'après son opinion, tenait le bien de sa mère. Ce qu'il fit ; et son oncle en devint malade, ce qu'ayant appris, le Châtelain dit : *Bon !* S'étant entretenus jusqu'à la nuit, celui-ci le mena avec lui, sous le village, en une petite combe où se trouvèrent une quinzaine de personnes, hommes et femmes, des corbeaux, des chats et du feu ; on y jouait de la flûte. Le Châtelain lui demanda s'il avait jamais vu telle affaire ; ayant dit que non, un peu après il s'endormit. Mais le Châtelain l'éveilla et le fit asseoir en une table entre lui et son beau-frère, où ils mangèrent et burent, et furent jusqu'à ce que le coq chanta, qu'ils se levèrent et s'en allèrent. »

Trybollet n'en avait jamais tant oui. Pareil gibier de potence n'avait pas encor comparu devant lui ; aussi se promit-il de mettre toutes les bonnes herbes de la Saint-Jean dans sa sentence.

« Le 4 juillet — car cette cause avait pris beaucoup de temps, et les comparutions à la question s'étaient renouvelées souvent — le 4 juillet, Raoul DePlan est appliqué pour la dernière fois à la torture, selon le droit d'Empire. Il soutient avoir déclaré la vérité, sans se faire tort ni à autrui. Il est sincèrement repentant de ses crimes et de ses maléfices, et il en demande pardon à Dieu, à S. A. et à tous ceux qu'il a offensés.

» Le même jour, à trois heures après midi, le Châtelain ayant convoqué toute la Justice, fait amener le détenu devant eux, hors du château, et le fait mettre à son libéré ; on lui lit ses confessions. Lui ayant prêté serment sur le péril et damnement de son âme, de dire franchement si elles étaient vérité, il les confirme par serment, en touchant sur le sceptre, disant ne se faire tort ni à autrui.

» Au même instant, le Châtelain demande aux Conseillers droit et judiciaire sentence, de ce à quoi les crimes et maléfices du dit DePlan l'adjugent.

» Les Jurés s'étant retirés à part pour prendre avis, ont connu et jugé que les crimes et maléfices de Raoul DePlan le condamnent aux supplices suivants : *Primo*, sera mis et livré au parquet, entre les mains de l'Exécuteur de la Haute Justice, qui, au même lieu, lui mettra la hart au col, pour marque de ses larcins; — *secundo*, en cet état, sera étendu sur une claye pour être traîné jusqu'au lieu patibulaire, comme indigne de marcher sur terre; — *tertio*, en quoi faisant, devra être par trois fois en chemin pincé et tenaillé de tenailles ardentes, chaque fois en quatre endroits de son corps; — *quarto*, étant au lieu patibulaire, devra être étendu sur des blocs, et, à cause de ses meurtres et brigandages, rompu en huit endroits, savoir : les bras en chacun deux, et les cuisses et jambes pour le reste; — *quinto*, pour s'être aidé à fendre le ventre de la femme et en tirer l'enfant, aura la main droite coupée; — *sexto*, et ainsi sera mis et élevé sur une roue, sous laquelle sera *depuis* fait et dressé un bûcher de bois, distant de quatre pieds de la roue, pour le brûler à *petit feu* et le réduire de vie à mort, par ce moyen, à cause de la sodomie et du sortilège dont il est atteint. »

Qu'on dise que nos ancêtres ne s'entendaient pas à condamner leur monde !

Le même jour, le Gouverneur d'Affry, en son château de Neuchâtel, parcourt la procédure et fait grâce au condamné de la main coupée, « quoique les crimes énormes du détenu méritassent plus grièves peines ¹. »

On se demande ce que François d'Affry entendait par *plus grièves peines* : il était difficile de trouver dans la Caroline quelque chose de plus raffiné en fait de supplices, à moins qu'on n'y ajoute le pal et l'écartèlement avant le feu. Il nous semble que la sentence était épouvantable. Raoul

¹ Gr. Arch. : F ²³/₃₆, et Boudry : L ¹³⁰/_{63.89}.

DePlan était sans contredit le plus affreux scélérat que le cachot muré de la tour de Boudry eût vu; mais pourquoi faut-il que la barbarie du supplice vienne s'opposer à la vie barbare du condamné? On en arrive à se demander lesquels étaient les plus cruels, du criminel ou des Justiciers?

Au reste, il y a dans nos annales judiciaires d'autres exemples d'une sévérité aussi cruelle : Esthevenon Brunyé, coupable des crimes reprochés aux Sorcières en général, et de plus d'avoir étouffé plusieurs de ses bâtards, « en leur mettant la main sur la bouche », fut condamnée par la cour de Justice de Neuchâtel « à être conduite vers le signe patibulaire, et là *mise en un creux, toute vive, avec des épines dessus et dessous, jusqu'à ce qu'elle fût étouffée*; cela étant fait, on devait couvrir de terre les épines; sur cette terre et fosse élever une borne en signification qu'elle était meurtrière; et permettre à l'Exécuteur de la Haute Justice de faire un gibet sur cette borne. » (1568.) — Mais le Gouverneur du Comté, J.-J. de Bonstetten, plus humain que d'Affry, ordonna que la sentence serait exécutée, *après que la tête de la condamnée aurait été ôtée de dessus ses épaules*¹.

Ursely Maillet, coupable de Sortilège, et en outre d'avoir commis plusieurs meurtres et jeté sa petite fille à l'eau, fut condamnée aussi par la Justice de Neuchâtel à être *traînée* jusqu'au lieu patibulaire, à avoir les membres *rompus*, puis à être *tenaillée aux deux mamelles* et enfin à être mise *toute vive* sur un bûcher de bois pour être arse et brûlée (1622). — Le Gouverneur fit grâce des tenailles et de la claye².

¹ Gr. Arch. : A ²³/₁₈. — ² Neuchâtel : N ⁶⁰/₇₇₉.

CHAPITRE III.

Othenette Berthin, Marie Junod, Françoise Bourquin.

Notre vieille et loyale organisation judiciaire avait été modifiée par l'Inquisition. Cependant nous avons trouvé deux cas où les anciennes formes sont observées : c'est dans la juridiction de La Côte et dans celle de Boudevilliers, où les corps de Justice n'avaient pas le pouvoir *de juger sur le sang*.

A. « Moi Jean Perrochet, d'Auvernier, bourgeois de Neuchâtel, Maire de la Justice de La Côte, savoir fais que m'étant venu à notice, même par plaintes, qu'il y aurait une pauvre fille à Corcelles, atteinte d'une maladie à elle baillée par certaine femme, laquelle malade requérait ses parents d'en faire recherche, je me serais transporté à Corcelles, avec le domzel Vauchier et le Notaire sousécrit, A. Cortailod.

» Où nous avons trouvé la dite fille, nommée Elisabeth, fille de feu Blaise Doudiet, de Saint-Blaise, servante de Jean DeMay, laquelle étant gravement malade, fut par moi interrogée (sans toutefois lui faire prêter aucun serment) comment cela lui était advenu. Laquelle déclara qu'il y eut vendredi passé sept jours, qu'elle trouva *Othenette Berthin*, portant le dîner à la montagne, qui la pria de lui aider ; ce qu'elle fit. Mais il advint ainsi qu'elles marchaient, qu'elle choqua contre une pierre qui causa qu'elle laissa tomber de la soupe. L'Othenette en fut fâchée et la menaça ; au même instant, reprenant son dîner, elle lui bailla un morceau de *pellaye*, en disant : *Tiens, ma fille, grand merci !* Elle le prit, ne doutant rien, et fut si mal avisée de le manger sur le pied. Incontinent elle devint malade, ensorte que le morceau lui est toujours resté (et y est encor) à l'estomac, sans que depuis elle ait jamais pu boire ni manger ; elle devint

enflée par tout le corps, comme il est à voir. Et sur certain jour de la semaine passée, la femme de Pierre Bonjour, forestier, la vint trouver, ayant certaine graisse avec laquelle, disait-elle à la pauvre fille, les pieds lui fourmillaient si ce n'était mal donné ; mais n'y a jamais rien senti. Sur ce, la froyant, *elle lui défendit de dire à personne qu'elle eût été là.* Et par après la déposante pria la femme Bonjour de lui faire à venir l'Othenette pour lui parler, ce que jamais l'Othenette ne voulut faire, nonobstant que par plusieurs fois elle l'ait mandé quérir, et par espécial, par sa tante la femme de Jean DeMay, laquelle s'adressa, comme elle-même le déclare, à l'Othenette, la priant de venir vers sa nièce, gravement malade et enflée, voire que sa nièce disait que c'était un mal donné et qu'elle savait bien qui le lui avait baillé, la nommant par son nom. Sur ce, elle répondit qu'elle ne s'entendait point en médecine, qu'on devait s'adresser à la femme Bonjour ; ce qu'elle fit. Laquelle lui donna de la graisse. Mais elle n'en a jamais voulu toucher ni employer, parce que la femme Bonjour avait dit qu'il n'y avait remède en son corps.

» La femme de Jean DeMay dit en outre que mercredi passé, l'Othenette la vint trouver qui déchargeait du foin, disant : J'ai entendu que votre nièce dit que je lui ai baillé le mal ; elle me fait grand tort ! — Il lui fut répondu qu'elle le disait voirement. Elle alla donc trouver la malade et lui dit qu'elle la devait *décorper*, car en la pelaye qu'elle avait mangée il n'y avait que des œufs, du beurre et du sel. Mais la fille lui répondit : *C'est vous sans autre qui m'avez baillé le mal, et je le soutiendrai jusqu'à la mort !* Autre chose l'Othenette ne put avoir d'elle.

» Après avoir entendu cela, moi le Maire, j'aurais sérieusement remontré la dite Elisabeth qu'elle avisât de ne se faire tort, ni à la dite Othenette, et que ce n'était pas petit cas, lui mettant en avant le danger où elle se mettait ; et si elle voudrait faire serment que son dire fût véritable. Mais de son propre mouvement elle se présenta d'en faire le ser-

ment, et qu'elle ne changerait jamais de propos pour ce fait, disant qu'elle voulait vivre et mourir que l'Othenette lui avait baillé le mal; car auparavant tel méchant rencontre, elle était saine et allègre; se déclarant avoir grand'pitié en elle, voire plus qu'on ne saurait estimer. Et qu'elle soutiendrait à l'Othenette, devant Dieu et le monde, qu'elle, sans autre, lui a baillé le mal, priant Dieu lui être en aide. — Ainsi passé ce 14 juillet 1592.

» La chose fut ainsi suspendue jusqu'au 28 juillet, que Othenette Tochenet, relicte de Jaques *nourri* de feu Claude Berthin, demanda justice contre Elisabeth Doudiet, ce qui lui fut concédé. Et par un parlier à elle octroyé, elle aurait fait dire que pour ce qu'il lui était venu à notice que la dite Elisabeth avait proféré les propos ci-devant contenus, tendant à son déshonneur, elle demandait droit et judiciaire connaissance contre elle, que de tels propos par elle proférés elle se devait rétracter, en disant qu'elle avait pauvrement et malheureusement parlé contre elle, qu'elle lui en devait faire réparation, en déclarant ne la connaître que comme femme de bien et d'honneur, et d'en avoir acte et lettre testimoniale. Et pour les maux, pertes et dommages, elle demandait jusqu'à 200 écus, ou ce que par droit lui serait connu, demandant passément si elle ne lui savait que répondre; ne voulant néanmoins ignorer lui avoir donné un morceau de pelaye, en portant le dîner à ses enfants, sur la montagne; ce morceau, elle le lui donna de bonne foi pour la peine qu'elle avait prise de lui aider à porter le dîner, laquelle pelaye n'était faite que d'œufs, de beurre et de sel.

» Et pour ce que la dite Elisabeth ne se trouvait là, à cause de sa grande débilité, il fut connu que la demande ci-dessus devait lui être laissé savoir, et qu'elles sont renjournées quand il plairait à M. le Maire leur faire justice.

» Et afin de tant mieux être certain de la constance de la dite fille, j'aurais derechef (suivant même le commandement de M^{grs} les Ambassadeur et Gouverneur de ce Comté) ordonné partie des Sieurs de la Justice pour aller trouver

Elisabeth Doudiet, afin de savoir si elle voulait toujours persévérer à son dire. Laquelle fut plus constante que jamais et que ce qu'elle avait dit, elle le voulait maintenir sur sa vie.

» Sur le 31 juillet, Justice assemblée à l'instance d'Othenette Berthin, demandant passément de sa demande.

» Là étant présente Elisabeth Doudiet, qui à grand'peine pouvait marcher et parler; elle demanda un parlier après avoir entendu la demande de la dite Othenette, disant qu'elle n'était tenue de lui faire aucune réparation, et de sa propre bouche que ce qu'elle a dit est véritable; et que c'était elle qui lui avait baillé telle maladie, le voulant soutenir sur sa vie, en la forme que déjà elle l'a déclaré, et que jamais on ne la ferait changer de propos.

» Sur ce, la dite Othenette, répondant le contraire, lui proteste ne lui avoir baillé le mal et qu'elle ne le lui saurait montrer; car de la même pelaye qu'elle a baillée à l'Elisabeth, ses enfants en ont mangé, qui pourtant ne s'en sont pas mal portés; demandant toujours passément.

» La dite Elisabeth dit *n'avoir que faire d'autre prouveau que son pauvre corps et l'évidence qui est en elle* de la grande pitié et souffreté qu'elle en a; car, dit-elle à l'Othenette, vous savez bien qu'avant que j'eusse mangé tel morceau, j'étais saine et allègre, mais incontinent après je suis devenue ainsi que vous voyez. — Et je demande connaissance de n'être tenue à sa demande.

» Que par moi, le Maire, fut demandé aux Jurés le droit; lesquels pour ce que la cause était de grande importance, prirent temps pour s'aviser.

» Et sur le même jour, ceux de la Justice voulurent encore particulièrement la dite Elisabeth. Laquelle leur déclara, soutenant toujours son dire, qu'il y a eu mardi passé sept jours que l'Othenette la vint trouver, étant en la couche, lui disant qu'elle se devait déporter de son dire et lui faire réparation. Mais elle lui répondit qu'elle ne saurait changer son propos que préalablement *le morceau qu'elle avait à*

l'estomac lui fût ôté. Et incontinent qu'elle fut partie, elle reprit un peu de manger. Et le samedi après, elle vint encor la trouver, s'agenouillant d'un genou devant elle, la persuadant de lui faire réparation. Mais elle fut toujours à son premier dire.

» Depuis, Othenette Berthin n'a fait aucune instance jusqu'au 12 mai 1593. Ce jour, moi le Maire, ayant reçu un mandement de la part de M^{sr} le Gouverneur, pour faire rendre sentence de ce fait et donner avis de ce qui se serait passé (comme est à voir au dit mandement), par vertu de cela, j'aurais fait savoir à la dite Othenette que si elle ne poursuivait pas à sa cause contre la dite Elisabeth, je la ferais conduire à Neuchâtel.

» Alors elle s'est présentée en Justice, demandant passément de sa demande, faisant toujours ses négatives.

» La dite Elisabeth, étant présente, aurait toujours persisté en son premier dire que l'Othenette lui avait baillé le mal duquel encor de présent elle est détenue. Et que toute sa vie elle sera une pauvre fille *dépurée*, voulant toujours soutenir son dire.

» Que là-dessus, par moi le Maire, en fut demandé la connaissance aux Jurés.

» Lesquels, après avoir eu avis et conseil par ensemble, considérant que c'est fait de crime, et qu'il ne leur appartient pas de juger sur le sang, ont renvoyé et renvoient la présente cause à la Seigneurie.

« Suivant quoi j'ai assigné journée à la dite Othenette pour se trouver par devant M^{sr} le Gouverneur, lundi prochain, ce qu'elle a accordé, même désiré, comme le tout j'ai demandé avoir par écrit. — Ce qui m'a été connu par la connaissance des honorables Cl. Vauchier, G^{me} Gruet, P. Vattel, G^{me} Barellier, D. Philippin, P. Junod, J. Fornachon, clerc, le 12 de mai 1593. A. CORTAILLOD.

» Du 17 août 1593. Présidant le Sieur Maire ; assistant le Lieutenant Vauchier et Philibert Junod.

» Suivant le commandement verbal fait au Sieur Maire de

La Côte, de faire examen sur les maléfices d'Othenette Berthin, ont été examinés les suivants.

(L'examen étant un peu long, nous n'en donnons que la substance; plusieurs de ces dépositions figurent dans le Livre : *Les Causes pour Sorcellerie*).

» Guillaume Bedaux l'a trouvée lui volant du raisin; sa mère, morte dernièrement à Colombier, croyait que l'Othenette lui avait baillé le mal.

» Marie Auzon dit que sa fille est morte en demandant à Dieu la punition de l'Othenette, qui lui avait baillé le mal.

» Jeanne Berthin, Susanne Bedaux et deux anciens d'Eglise, l'ont entendue dire que la première femme de défunt son mari *revenait* sous forme de chevrette blanche

» Henri Cornu dit que sa femme malade a songé que l'Othenette et son garçon l'étranglaient. Après avoir battu ce garçon, une de ses vaches creva, et deux de ses pourceaux, qui mangeaient des *lavures* de l'Othenette, périrent aussi.

» Plusieurs l'accusent de petits larcins. »

A tous ces chefs d'accusation, il ne manquait que l'accouplement d'une Sorcière. Cela arriva, et le 13 novembre, Othenette Berthin fut saisie et conduite à Neuchâtel.

» Le 19, Henri Cornu et Jean Bertin viennent l'accuser d'avoir entendu sa voix, à onze heures du soir, au milieu d'un bruit et orage affreux.

» Mais le 14 déjà, Othenette Berthin a été examinée, tant sur les faits contenus aux informations des témoins que sur l'accusation de *Clauda Martenet*, de s'être trouvée à la Synagogue avec elle, à la Chavona près d'Auvernier.

» Elle a nié et dit qu'il n'en est rien, ni de ce que les témoins ont rapporté.

» Et confrontée avec la *Clauda*, celle-ci l'a désaccouplée, disant que c'était outre heure et de nuit, et qu'on ne se pouvait pas bien connaître, pour quoi elle craignait de la faire tourmenter à tort.

» Le 19 du dit mois, ayant été mise à la torture, sur le contenu du rapport des témoins, elle a nié le tout avec exé-

cration et serment. Et étant levée, *elle s'est endormie à la corde (!)*.

» Le même jour, au soir, *elle en a fait de même (!)*.

» Le 20, *s'endormant toujours (!)*.

» Le 21, *comme dessus (!!!)*.

» Le 23, *tout de même (!!!!)*.

» Le 26, voyant qu'on ne pouvait rien tirer de l'Othenette et qu'elle *s'endormait toujours à la torture*, M^{gr} le Gouverneur a ordonné de la *lâcher*, à la requête de Pierre Berthin, son fils, Guillaume et Othenin Tochenet, de Plamboz, ses frères, et Claude Girardier, de Fretereules, son beau-frère, sous la promesse qu'elle a faite par serment sur le bâton judiciaire que le Maire tenait entre ses mains, de vivre mieux qu'elle n'a fait, et de se représenter et mettre entre les mains de la Seigneurie, toutes et quantes fois que requise elle en sera ; aussi de ne se venger de son emprisonnement, de faits et de paroles, contre M^{gr} le Gouverneur, ses Officiers, etc., etc., à peine d'être punie, châtiée comme perfide et toute jugée.

» Fait en présence des honorables Pierre Quelin, Henri Bonvespre, Balthazar Baillod, Conseillers de Neuchâtel, moi Notaire, et Louis Montmollin, Sauthier¹. »

La chose qui frappe, n'est-ce pas l'incroyable force d'organisation qu'il avait fallu à cette femme pour *s'endormir*, alors qu'elle était suspendue à la géhenne ?... à moins que ce sommeil étrange ne fût tout simplement des évanouissements.

Mais n'allons pas croire qu'on envisageât cela comme une preuve de non-culpabilité, ni comme circonstance atténuante. Au contraire, ceux auxquels pareille chose arrivait, étaient fortement soupçonnés de compter parmi les *grands* de la Secte, d'avoir plus de pouvoir que les autres Sorciers, de connaître de plus profonds secrets. Les livres qui ont fait tant de mal dans le peuple, sous les noms de Clavicules de

¹ Arch. de Neuchâtel: N⁶⁰/211.261.

Salomon, de Petit-Albert, consacrent cette opinion et citent même des formules et des exemples de faits de ce genre observés. — « Il y en a qui se servent de certaines paroles » prononcées à voix basse, et d'autres de petits billets qu'ils » cachent en quelque partie du corps. Voici trois vers qu'ils » récitent *pendant* qu'on les applique à la géhenne :

« Imparibus meritis triapendant corporam is,
» Dismas et Gestas en medio est Dibina Potestas ;
» Dismas damnatur, Gestas ad astra levatur. »

» Voici ensuite les paroles qu'ils prononcent *lorsqu'ils sont*
» *appliqués* à la torture : *Comme le lait de la benoîte et glo-*
» *rieuse Vierge Marie a été doux et souef à Notre Seigneur*
» *Jésus-Christ, ainsi cette torture et corde soit douce et*
» *souève à mes membres !* Le premier que je reconnus se
» servir de ces sortes de charmes, nous surprit par sa cons-
» tance, qui était au-dessus de nature ; car après la pre-
» mière serre de la géhenne qu'on lui eût donnée, il parut
» dormir aussi tranquillement que s'il eût été dans un bon
» lit, sans se lamenter, plaindre, ni crier ; et quand on eut
» continué la serre deux ou trois fois, il demeura immobile
» comme une statue de marbre, ce qui nous fit soupçonner
» qu'il était muni de quelque enchantement. Pour en être
» éclairci, on le fit dépouiller nu comme la main ; et après
» une exacte recherche, on ne trouva autre chose sur lui
» qu'un petit papier où était la figure des Trois-Rois, avec
» ces paroles sur le revers : *Belle étoile, qui as délivré les*
» *Mages de la persécution d'Hérode, délivre-moi de tout*
» *tourment.* Ce papier était fourré dans son oreille gauche.
» Or, quoiqu'on lui eût ôté ce papier, il ne laissa pas d'être,
» ou au moins de paraître insensible aux tourments, parce
» que, lorsqu'on l'appliquait à la géhenne, il prononçait
» entre ses dents certaines paroles qu'on ne pouvait enten-
» dre distinctement. Comme il persévéra constamment dans
» sa négation, on fut obligé de le renvoyer en prison jusqu'à
» ce qu'on eût de plus fortes preuves contre lui. — On peut

» faire cesser l'effet de ces paroles mystérieuses en pronon-
» çant quelque verset de l'Ecriture-Sainte ou des Heures
» Canonicales, — comme sont les suivantes : Mon cœur a
» proféré chose bonne, je dirai toutes mes actions au roi et
» lui déclarerai mes œuvres. Le Seigneur ouvrira mes lèvres
» et ma bouche annoncera vérité. — Que la méchanceté du
» pécheur soit confondue ; tu perdras, Seigneur, tous ceux
» qui disent le mensonge. »

Comme seule punition à l'auteur de ces lignes, il faudrait qu'il se fût trouvé entre les mains du Châtelain Trybollet : il aurait été édifié sur la vertu de ses formules.

B. La procédure de *Marie Junoud* fut ouverte dans la mairie de Boudevilliers, qui dépendait aussi de Neuchâtel pour le criminel.

« Du lundi 21 juin 1596. L'honorable et prudent Abram Rosselet dit Cherpilliod, bourgeois de Neuchâtel, Maire de Boudevilliers, au nom de la Seigneurie, a fait demande judiciaire à *Marie*, femme de *Huguenin Junoud*, de Boudevilliers, pour avoir souffert, par plusieurs fois, qu'on lui ait dit en sa présence : *Casserôte !* sans avoir personne repris et *s'en avoir fait purger*. A cette cause, le Maire lui demande *confiscation de corps et de biens*, d'être prise et menée aux prisons de MaDame notre Souveraine Princesse, afin d'être châtiée suivant le démerite du fait.

» Le même jour, *Huguenin Junoud*, au nom de sa femme et assisté de *Claude Germain*, son frère, a demandé jour à répondre. — Qui lui a été connu dans la huitaine.

» Du lundi 28 juin 1596. — Le sieur Maire, poursuivant toujours à sa demande, veut avoir passément d'icelle. — *Huguenin Junoud*, au nom de sa femme, a nié que nul l'ait appelée *Casserôte*, ni injuriée en sa présence. — Sur ce le sieur Maire a demandé traite, de laquelle lui a été connu dans la huitaine.

« Du 7 juillet 1596. — Témoins produits au nom de la Seigneurie, à la Justice de Boudevilliers : honorable Emma-

nuel Cornu, Lieutenant, poursuivant en la cause que le sieur Maire a faite à Marie Junoud, poursuivant à la dite traite.

» Jean Cornu et Abram Lavoyer déposent avec détails avoir entendu David Girardbille l'appeler Casserôde ; qu'elle avait donné le mal à son enfant. — Gui Gretillat : qu'il l'a appelée Sorcière, lui disant qu'elle lui avait donné le mal. — Pierre Gretillat, Jaques Borgey, Jean Girardbille, le confirment avec longueurs. — Pierre Cattou, Loys Cornu et Pétremand, de Sappet, l'ont entendu appeler Casserôde, et ajoutent des détails. — Plusieurs répètent les mêmes choses.

» Du 21 juillet 1596. — En la même cause, le sieur Maire Rosselet, au nom de la Seigneurie, a demandé passément, et le tout au contenu de sa demande ci-devant formée à Marie Junoud, assistée de son mari et de Claude Germain, lesquels ont voulu savoir, parlant par la bouche de leur parlier, si M. le Maire faisait restraintion. — Le sieur Maire a fait restraintion, d'avoir passément de sa demande.

» Les sieurs Jurés ayant eu avis et conseil par ensemble, après avoir oui le rapport de témoins, ont connu que le sieur Maire doit avoir passément de tout au contenu de sa demande. Et sont les Juges : les honorables Em. Cornu, Lieutenant, P. Cornu, Et. JehanVallet, J^e Cornu, D. JeanBerthoud, Cl. Philippin et Jq. Berthoud, tous Juges en la dite Justice, l'an et jour que dessus.

» Le mercredi 21 juillet 1596, au soir, la dite Marie. étant détenue prisonnière, a été interrogée par les Quatre-Ministres.

» Le même jour au soir, *examinée* par les mêmes, *elle entre en confession.*

» Il y a douze ans qu'elle s'est donnée au Diable, habillé d'une robe taneyse, d'un chapeau long de couleur noire, sans cordon, de chausses rouges, et ayant un bâton à la main, parce qu'étant bergère, elle était désolée de ce qu'elle avait perdu quelques bêtes. Lui disant qu'il la ferait riche, elle le prit pour son Maître et lui fit hommage en le baisant au genou, neuf semaines après qu'elle l'eut vu pour la pre-

mière fois et après avoir résisté à deux tentations ; toutefois elle ne renia pas Dieu. Son Maître lui montra de l'herbe sur les pasquiers, pour en donner le mal à gens et à bêtes, dont elle cueillit. Mais elle n'en a usé sinon à l'endroit de l'enfant de Girardbille qu'elle *baisa* et toucha avec de cette herbe qu'elle avait en la main, et à l'endroit de Gui Gretillat, qu'elle toucha de la dite herbe au genou, ensorte que tous deux en ont été grièvement malades. Elle leur a ôté le mal et *a jeté le reste de l'herbe en la rive*, afin de n'en plus user. Depuis qu'elle s'est abandonnée à Satan, il ne lui est apparu, parce qu'elle se recommandait à Dieu aussitôt qu'elle entendait quelque bruit.

» Le samedi 24, examinée par le Maire, elle a persisté en sa confession. Et de plus dit avoir dérobé un gorgerin.

» Le lundi 26, au matin, elle a tout nié, hormis le gorgerin.

» Le dit jour, au soir, elle persiste à sa négative.

» Le 28, au matin, nie encor.

» Le jeudi 29, au soir, elle a répété ce qu'elle avait dit le 23, hormis que il n'y a que huit ans qu'elle est Sorcière, et qu'en prêtant l'hommage, elle baisa Satan au pied. — De plus, elle a pris le gorgerin et une gerbe de blé, chute d'un char devant sa maison.

» Le samedi 31, au matin, elle a nié ce que devant, disant s'avoir fait tort et n'avoir commis que le larcin. Qu'elle n'a pas donné le mal aux deux devant nommés, ni ne s'est donnée à Satan, se soumettant d'en faire serment, *en prenant les chambres d'enfer pour son paradis*, et quittant son salut, qu'elle n'a commis autre mal que ces larcins, dont elle soit souvenante; qu'elle s'avait fait tort du surplus. Lequel serment elle a fait en touchant le bâton judicial que tenait le Maire, présents les Quatre-Ministreaux.

» Du même jour, au soir, on l'a fait descendre en la place de la maréchaussée pour la bannir; présents le sieur Maire et Henzely, Coinchely, Herbe et Pourry, et moi le dit Montmollin avec Henri Steiner, Sauthier.

Et sur les remontrances à elle faites, elle a confessé librement avoir mérité la mort, disant vouloir décharger sa conscience, étant vrai qu'elle s'est donnée au Diable, le prenant pour son Maître et lui faisant hommage en le baisant au pied; lui la toucha au genou et lui donna une poignée d'argent qui ne se trouva que des feuilles; et de l'herbe pour donner le mal à gens et à bêtes; mais elle n'en a pas usé, ni ne renia Dieu, ains se repentant grandement, elle jeta l'herbe à la rivière. Depuis son Maître, qui s'appelait Jean, voulut la mener en quelque lieu, mais elle ne voulut aller, et se recommandant à Dieu, il disparut. Aussitôt qu'elle l'apercevait, *elle disait certaine prière qu'elle sait* pour le faire disparaître, voulant prêter serment véritable, priant de pardon pour le serment par elle fait ce matin.

» Après quoi le Maire Huguenaud lui a vié et prêté le serment de bannissement perpétuel de ce comté de Neuchâtel et seigneurie de Valangin, sauf la grâce, etc., etc., et de ne se venger en aucune façon de son emprisonnement envers qui que ce soit à peine d'être toute jugée¹. »

En lisant cette procédure, et lorsqu'on voit ce dernier aveu arraché au moment où la pauvrese partait pour la frontière, on se demande quel pouvait être le but des Juges de Neuchâtel. L'on est forcé d'accepter de deux suppositions l'une : ou c'était par un faux point d'honneur, ne voulant pas passer pour avoir tourmenté une innocente, ce qui est assez peu probable, — ou bien c'était pour pouvoir prononcer la confiscation des biens de la Sorcière, ce qui est le plus vraisemblable.

Ainsi quand les Consistoires ou la voix publique, ou quelques citoyens ne demandaient pas la punition des Sorcières, celles-ci étaient poursuivies d'office. — Au surplus, les Maires et Châtelains faisaient toujours partie des Consistoires, et dans une séance de celui de La Côte, où deux femmes s'étaient réconciliées pour s'être appelées Sorcières,

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/₂₄₉.

le Maire prit la parole, « protestant au nom de la Seigneurie que quelque réconciliation qui se fît, il entendait, au nom de S. A., en procéder contre elles, ainsi qu'il en trouverait son avis, et qu'il en avertirait M^{sr} le Gouverneur¹ »; — et, en effet, il y eut bientôt enquête, puis sentence de mort.

C. « Il est survenu, ces jours passés, qu'une certaine fille de Provence, âgée de seize à dix-sept ans, servante chez les hoirs de Moïse Favre, à Boudry, s'est trouvée réduite en un pitoyable état, par le moyen (à ce qu'elle a toujours soutenu) d'un attouchement fait sur son épaule droite par Franceysa fille de feu Francey Chapuis, femme de Blaise Bourquin, de Boudry, en sortant de l'église de Pontareuse, le dimanche 1^{er} juillet 1610, lequel attouchement (*par la permission de Dieu*) lui a causé d'étranges douleurs, non-seulement au bras auquel elle a senti comme une piqure continuelle, mais aussi à son intérieur, y sentant par intervalles *certain morceau qui lui montait au gosier* et lui empêchait entièrement la respiration, demeurant quelque temps immobile et comme sans vie, — au grand étonnement de tous ceux qui en avaient la vue, spécialement à Boudry, où ce fait est advenu : chacun y accourait comme par merveille pour voir l'étrangeté du fait (cataleptique?). — Et parce que la pauvre affligée accusait, devant chacun, la Franceysa d'être cause (*Dieu le permettait ainsi par un attouchement si venimeux*) de la véhémence de son mal, lui étant même avis de l'appréhension qu'elle en avait, qu'elle était toujours en sa présence encor qu'elle n'y fût pas; le Châtelain fut occasionné de la faire saisir prisonnière, le 5 juillet, pour plusieurs autres raisons et indices, spécialement pour avoir déjà été par ci-devant accusée, *par certaine femme sa complice, exécutée à Boudry, comme en outre par certain rapport de témoins, fait hier comme suit* :

« Marie, veuve de Thomas Colomb, dépose : que Daniel, son fils, était assis un jour sur la porte du four. Par là passa

¹ Arch. de Neuchâtel : N⁶⁰/₃₀₅.

la Bourquinna qui lui tira par deux ou trois fois son chapeau de dessus la tête, et la lui frotta de la main en disant : *Le bel enfant que voici !* comme il leur raconta, étant en la maison. Depuis il vint grandement malade et languit l'espace de six ans. Et une fois, elle alla devant la maison de la Bourquinna, criant : *Casserôde ! viens ôter le mal à mon enfant !* mais personne ne répondit. L'enfant étant à l'article de la mort, criait par plusieurs fois et enfin jour et nuit, de grande douleur : *La méchante femme !* La mère demandant qui c'était, il répondit : *Je vous l'ai dit tant de fois, c'est la Bourquinna !* Le poil de la tête lui était tout tombé, voire plumé par tout le corps ; et après sa mort *on vit l'entreseigne de la main* sur la tête. Et une fois Thomas Colomb fut demandé par Bourquin pour aller coudre chez eux ; elle, la dite Marie, ne le voulait ; néanmoins il y alla ; dès lors il languit toujours jusqu'à la mort ; ayant cette espérance que c'est elle qui leur a cela fait. Rencontrant Blaise Bourquin, en son chemin, elle lui dit : *Votre femme a fait mourir mon enfant ! mais je lui garde un fas d'épines pour quand on la brûlera !...*

» Marie, femme de Jean Udriet : Etant à son curtil qui sarclait, y arriva la Bourquinna qui l'approcha par derrière sans qu'elle la vît, et se clama contre elle, disant : *Que faites-vous ?* De quoi elle eut frayeur et lui dit ce qu'elle demandait. Répondit : *Rien !* et s'en retourna sans lui rien dire. Depuis elle fut grandement malade un long espace de temps, les membres lui tremblaient.

« *Icelle ayant donc été incarcérée, le Châtelain trouva à propos de faire à convenir la dite pauvre fille en la présence de la détenue, pour voir si elle continuerait en l'accusation de l'attouchement.*

» Il est donc survenu cas étrange, qu'incontinent que la pauvre fille l'eut aperçue, elle se trouva si étrangement tourmentée que les spectateurs mêmes en furent étonnés ; parmi lesquels, toute tremblante et épouvantée, elle se jetait avec des cris étranges et douloureux, l'appelant Sorcière et

disant : Otez cette Casserôle de devant moi ! Il ne lui fut jamais possible de la regarder en face, de manière que le Châtelain, Guillaume Péters, fut occasionné de la resserrer en prison.

» *Le samedi 7 juillet, examinée, elle nia fort et ferme être autre que femme de bien ; et dit que cette fille lui faisait grand tort de la soupçonner, ne l'ayant en aucune façon quelque touchée. — Pour plus grand éclaircissement de sa vie et comportement, le Châtelain a fait à faire l'examen de témoins suivant.*

» Lancelot Byzard, Suzanne, sa femme, et Marie, sa fille, déposent par serment : Celles-ci faisaient du pain. Tirant un *gremieux* du four [banal], *Suzanne Genid*, étant vers la bouche du four, l'empoigna ; la dite Marie lui dit : *C'est le nôtre ! — Je le donnerai bien à ta mère !* Elle vit qu'en le portant, elle et la Bourquinna devisaient basement ensemble ; puis qu'elles le mirent sur la pannièrre, lequel alors se trouva en deux pièces. Et la dite Marie fit entendre aussitôt à son père que s'ils mangeaient ce *gremieux*, il serait à craindre qu'ils ne s'en trouvassent pas bien, car ces deux femmes l'avaient tenu entre leurs mains. Ils dirent entre eux qu'ils en devaient donner à manger à leur chat, ce qu'ils firent, lui en donnant un *loupin*. C'était environ les huit heures du matin ; sur le soir, le chat vint comme tout enragé, et s'il n'eût vomi, ils espèrent qu'il serait mort de rage sur le pied ; depuis ils lui en ont voulu donner, mais il n'en a jamais voulu ; et au bout de six semaines qu'il languit, il périt. Ils mirent ce pain à leur grange, pour voir si quelque chat ou ratte en voudraient ; mais ne pensent pas qu'ils en aient mangé, sauf certain chat qui languit toujours. Depuis la femme Genid leur ayant demandé ce qu'était devenu leur chat, ils ne lui répondirent mot. Ils espèrent que la Bourquinna faisait cela parce que Marie avait dit que leur petit-fils avait été malade depuis que la Bourquinna lui demanda, étant derrière leur maison à leur courtil, cer-

taine herbe qu'il lui bailla ; en ce faisant, elle l'empoigna par la main, dont il fut malade deux ou trois jours.

» *Le samedi au soir elle n'a rien voulu confesser, disant que tout ce dont on l'accusait était menteries, et qu'elle n'était rien de tout ce qu'on l'accusait.*

» *Le mercredi 14, à heure de prime, elle n'a rien voulu confesser.*

» Le même jour, Collet Udriet vient rapporter qu'il y a quelque temps, il a plu à Dieu retirer à lui une sienne fille, âgée de neuf ans, qui avait été languissante environ quatre ans ; laquelle lui déclara quelque peu avant sa mort : qu'ayant mené leur vache jusqu'au Belmont, avec la Bourquinna qui en menait aussi une, les deux vaches s'entrebat- taient, de sorte que sa fille, pensant les départir, frappait dessus. La Bourquinna lui dit : *Pourquoi frappes-tu ainsi la nôtre ! babouyne que tu es !* et la frappa sur le bras d'une verge qu'elle tenait. Tôt après, elle eut la dite maladie, principalement grande douleur au bras, qui ordinairement lui tremblait.

» *Et au soir, adjugée à la géhenne sans pierre, elle n'a rien voulu dire.*

» *Le jeudi matin, interrogée, elle dit que les témoins lui font tort, encor qu'il lui fût soutenu devant. Ayant été LONGUÉE à la géhenne avec la grosse pierre, elle n'a rien voulu confesser.*

» *Le vendredi matin, interrogée et mise à la géhenne avec la grosse pierre, selon le droit d'Empire, elle n'a rien voulu du tout confesser.*

» *Le mardi 17, au matin, de même.*

» Le même jour, Blaisa Marchand rapporte qu'étant une fois au four, la Bourquinna avec d'autres femmes y mangeaient des poires. Et la Bourquinna lui en donna. Depuis elle eut une grande maladie et croit que c'était de cela.

» *Le soir, elle est entrée en confession. »*

Sa confession ressemble à tous les récits des Sorcières. Elle s'est donnée au Diable au Pré-du-Chêne, ayant grande

tristesse au cœur, parce qu'ils n'avaient pas de pain à la maison, et n'avaient point pu trouver de graine pour en faire. Rites habituels de l'hommage. — Elle a fait mourir son chat et sa chèvre, avec du pusset comme essai; et le fils de Thomas Colomb, en lui frottant la tête de sa main engraisée; elle a frappé la fille de Provence avec sa main pleine de pusset. Enfin la Susanne Genid ayant empoigné un gremieux sortant du four, appartenant à Bizard, lui dit : Je le leur ai accommodé, car ils sont trop mauvais, et m'ont même tondu une brebis! Elle a été avec elle à la Synagogue.

» Le mercredi 18, Susanne Genid est emprisonnée, et le lendemain matin, elle est confrontée avec la Bourquinna, qui lui soutient qu'elle est aussi Sorcière qu'elle; le soir même la Genide entre en confession; elles seront brûlées sur le même bûcher.

» La Bourquinna accuse encor comme complices Madeleine Marchand, la femme de Jean Beney, Thomas Delarchet et Collet Udriet (*un des témoins*), qui seront suppliciés plus tard.

» Le 19, elle reconfirme ses confessions et les certifie véritables.

» Le 25, elle en fait autant au libéré, en compagnie de Susanne Genid, *par la foi qu'elle a en Dieu* (une Sorcière, belle ironie!), *par la part qu'elle prétend en paradis* (voilà qui est aussi fort que naïf! un Sorcier en paradis!) *et sur le péril et damnement de son âme* (comme si elle ne s'était pas damnée en faisant pacte avec le Diable!).

» Le 26, elles sont jugées et le 27 exécutées ¹. »

¹ Arch. de Boudry : L ¹³⁰/8.9.10.16.37.40, et L ¹³⁰/36.40.56.

CHAPITRE IV.

Blaise Bourquin, Jean Vouga, Jean Coste.

Nos historiens ont eu soin de mentionner les scélérats qu'ils ont trouvés inscrits, sous le nom de Sorciers, dans nos annales judiciaires; ils ont tû le nom des Sorciers qui n'ont absolument pas fait d'autre mal que d'avoir renié Dieu, — ce qui prouve bien que ce n'était pas tant pour leurs empoisonnements, enchantements et autres méfaits qu'on suppliciait les Sorciers, que pour leur damnable hérésie. Les procès des Sorciers avaient donc de la ressemblance avec ceux des personnages qui ont été mis à mort pour leurs croyances.

A. — *Blaise Bourquin*, des Geneveys-sur-Coffrane, ayant été constitué prisonnier au château de Valangin, pour fait de Sorcellerie, a, *sans torture et à la torture*, confessé d'avoir perpétré les crimes suivants :

« Il y aura 7 à 8 ans, à la Saint-Martin prochaine, qu'il allait moudre de la graine à Serrières. Sur le soir, ayant chargé son char de sacs de farine, il y attela deux juments et revint contre la maison. Etant au lieu dit *Bois-Dame-Othenette*, ses juments commencèrent à s'épouvanter et à courir assez fort, tellement qu'un de ses sacs tomba et peu après un autre. Il parvint en courant, à retenir ses juments qu'il attacha toutes deux à des racines de bois; puis avec grand'peine et regret, il rechargea ses sacs sur le char. Pendant qu'il faisait cela, se trouvèrent là *Ursely Besson* et *Jeanne Maulsang*, Sorcières naguère exécutées [elles l'avaient accouplé], qui l'empoignèrent chacune par une main : il se trouva avec une grande assemblée de personnes qui dansaient. Puis l'Ursely et la Jeanne dirent : *Voici celui que nous avons toujours promis de t'amener!* Voyant qu'il était

mêlé à méchante compagnie, il appela Dieu à son aide, tellement que toute la compagnie fut perdue et évanouie, excepté les deux susnommées, qui ne le quittèrent point, le tenant toujours par la main. Et en s'en allant vers ses juments, il s'apparut à lui, un à forme d'homme habillé de noir, ayant les pieds ronds comme un bœuf, qui lui dit : Tu es à moi ! j'ai donné charge à ces deux femmes de te faire venir ici ! — Lors, tout effrayé, lui semblant qu'il ne touchait pas terre, il demanda qui il était. Il déclara franchement être le Diable, et qu'autrement il s'appelait Pierracet. Entendant cela, lui détenu, invoqua le nom de Dieu, et il disparut. Mais au même instant il rapparut et lui dit derechef qu'il était sien, et qu'il devait se bailler à lui. Et il le persuada en telle façon qu'il renia Dieu le Créateur, et prit le Diable pour son Maître, auquel il fit hommage en le baisant au genou. Puis le Diable lui délivra, comme il lui sembla, deux testons en pièces, qui néanmoins ne se trouvèrent être que deux feuilles de chêne. Il voulut en outre lui délivrer de la graisse et poussière pour faire mourir gens et bêtes, mais il n'en voulut recevoir. Le détenu déclare qu'après qu'il lui eût fait marque apparente à l'épaule dextre (bien vue et reconnue), il n'a jamais revu Pierracet, ayant été depuis toujours fort repentant de telle faute et requérant humblement pardon et miséricorde à Dieu. Laquelle confession il a maintenue constamment et sans variation aucune. »

Le pauvre Blaise fut jugé à périr sur le bûcher. sentence bien douce et bénigne. Le Gouverneur du Comté commua la peine du feu en une décapitation pure et simple; après quoi l'on mit son corps en terre, le 21 septembre 1623¹.

B. — « Il y a un an que *Jean Vouga* s'en allait à la jour de Cortailod, pour y voir et accommoder certaine pièce de bois qui lui avait été donnée pour sa partie d'alors. Il trouva

¹ Arch. de Valangin : R ¹/₃₆.

qu'on la lui avait prise, de quoi il fut grandement courroucé, tant pour sa peine perdue à l'entour, comme pour le besoin qu'il en avait. Laquelle fâcherie entremêlée avec plusieurs regrets déjà en son cœur amoncelés, lui causait grand ennui. Il s'en retourna contre la maison. Arrivé aux *Chusses*, entre jour et nuit, à lui s'apparut un homme vêtu de bleu, lui disant qu'il le reconnaissait grandement fâché, courroucé et dolent en son cœur, que s'il voulait le prendre pour son Maître, lui l'homme bleu avait bien le moyen de le décharger de ses tristesses; s'il le voulait croire, il lui ferait beaucoup de bien et d'assistances. Il lui demanda quel il était. Répondit être le Diable et s'appeler Isaac. Grandement épouvanté, il n'en voulut rien faire pour ce coup; mais tant insista, le pressa et molesta par promesses, qu'il lui fut force de se donner à lui, comme mal avisé. Le Diable lui commanda de renier Dieu son Créateur, ce qu'il fit, mais non de bon cœur. Puis il lui fit hommage en le baisant au flanc, près du derrière, et le Diable le toucha et marqua à la jambe gauche, laquelle marque a été vue et s'apparaît facilement. — Ensuite son Maître voulut lui donner de la graisse et du pousset pour faire mourir gens et bêtes; mais en manière quelconque il n'en voulut recevoir, lui disant qu'il en prendrait une autre fois; son Maître ne le pressa pas davantage. Deux ou trois mois après, il s'est trouvé à la Synagogue, vers le Bugnon, où il vit et où l'ont vu *la femme de Jean Veillard, la veuve de Jaques Vouga, la veuve de Pierre Godet et Jean Mentha dit Jeanneret*; ils y dansaient et sautaient, disant les notes, tantôt l'une, tantôt l'autre; — une autre fois, étant allé à la foire de Cernier, il se trouva en revenant, à Kudret, avec plusieurs à la maudite assemblée, où il ne connut personne. — Dès lors, il n'alla plus nulle part, ni de jour, ni de nuit, qu'il ne menât son fils avec lui, de la crainte qu'il avait de revoir son Maître. Il croit que si sa femme ne l'eût bien et acertes admonesté et remontré de prier Dieu et de lire les Saintes-Ecritures, il aurait fait beaucoup de mal, parce qu'elle voyait bien qu'il

était en angoisse : choses qui le contregardaient de mal faire, ensorte qu'il n'a fait mourir ni gens ni bêtes. — Lesquelles choses il a reconnues véritables, sans nullement faire tort à sa conscience, ni à âme vivante, *par la foi qu'il a en Dieu, par le devoir et serment qu'il a à S. A., par la part qu'il prétend en paradis et sur le péril et damnement de son âme.* »

Il avait été saisi le 5 janvier 1620; les témoins avaient été entendus le 6. Le soir même il était examiné; mis à la torture le lendemain, il endure selon le droit d'Empire, pendant trois jours: le 9 il est jugé; le 10, sa sentence est confirmée par le Gouverneur; le 11, il est mené en son libéral, puis ars et brûlé¹.

C. — « Il y a 15 à 16 ans, *Jean Coste* fut demandé par un certain *tissot* (tisserand), nommé Claude, qui demeurait en cette ville, lui faisant entendre qu'il avait été au bois en la combe dessus le pont de pierre comme l'on va derrière Treymond, où il avait vu dans la roche des mouches à miel, lui disant s'il voudrait aller avec lui, pour les prendre par ensemble, chose qu'il lui accorda. Ils prirent jour pour y aller; qu'était un dimanche, où après avoir longtemps cherché, ils trouvèrent; mais ce ne fut mouches à miel, ains certaines mouches qui avaient de la semblance d'icelles, et n'y en avait pas grande quantité. — Où s'apparut à eux un homme vêtu de toile, de la corporence et âge d'un tissot, lequel était Satan, etc., etc., auquel sur les conseils et devises du tissot, il se bailla, etc., etc., lequel depuis il n'a jamais revu. Etant grandement repentant d'une si lourde faute par lui commise, de laquelle il crie merci à Dieu, comme depuis il a toujours fait, le priant bien humblement le pardonner et aussi tout le monde; *se trouvant merveilleusement ébahi, comment il a pu se faire qu'il ait été vu en l'assemblée de ces méchants*, vu qu'il ne s'y est jamais trouvé; ceux qui l'ont accusé de cela lui ont fait un grandissime tort. — Lesquelles

¹ Arch. de Boudry : L 130/65.

confessions Jean Coste a maintenu être véritables, ayant pour ce regard soutenu le droit impérial, et les a reconfirmées par serment, ce 29 janvier 1611.

» Et ce jour 25 février, le Châtelain Guillaume Péters, ayant fait assembler les jurés après nommés au château de Boudry, leur a demandé sentence contre Jean Coste, ce qu'on doit faire de lui. Lesquels après avoir eu avis et conseil par ensemble, oui, entendu et vu la procédure contre lui tenue, et la confession qu'il a faite d'avoir renié Dieu, son Créateur, et pris l'Ennemi pour son Maître; entendu de même les accusations contre lui faites par ses complices qui ont soutenu qu'il a été avec eux à la Secte, voire trois qui le lui ont soutenu devant, et même *il avait confessé y avoir été, mais depuis s'en est rétracté*; aussi les grands indices contre lui, par les rapports de témoins; — ils l'adjugent à être mené au lieu patibulaire, où il doit être fait un *chaffau* de bois, sur lequel il sera mis et brûlé tout vif, afin que sa chair et ses os soient réduits en cendres, que les quatre vents de la Terre l'emportent, à cette fin qu'il ne soit jamais mémoire de lui, — réservant toutefois la grâce de Ma Dame notre Souveraine Princesse et de M^{sr} le Gouverneur, — *retenant néanmoins d'en communiquer aux jurés qui maintenant ne sont présents, lorsqu'il sera mené sur le petit pont, pour en juger plus sainement quand il sera mené en jugement*. Et ç'a été par la connaissance des honorables P. Barbier, G. Amyet, P. Favre, F. Verdonnet, P. Vauxtravers, S. Marchand et P. Amyet, tous bourgeois et conseillers de Boudry.

» Reconfirmé ses confessions en son libéral, le 27 février suivant¹. »

« Monseigneur le Gouverneur Général des Comtés de Neuchâtel et Valangin.

» Très-honoré Seigneur! — En toute humilité et due révérence, par devant votre Excellence et Grandeur, se présentent vos très-humbles et obéissants serviteurs, Daniel, Abram,

¹ Arch. de Boudry: L 180/84.

Jean et Isaac Coste, de Boudry, exposant qu'il y a quelque temps, Jean Coste, leur père, aurait été emprisonné au château de Boudry, étant accusé de Sorcellerie, de sorte qu'après avoir été *questionné*, il aurait confessé (comme il leur est venu à notice) s'être trouvé avec un certain tisserand en certain lieu, qui lui fit faire la faute qu'il a confessée, — de laquelle les pauvres suppliants sont fort ébahis, ayant reconnu et vu leur père se toujours comporter parmi le monde fort honnêtement, lisant à la Sainte Ecriture, hantant les prédications, et non jureur ni blasphémateur du nom de Dieu, sans faire tort à personne. — En telle sorte que les pauvres suppliants ont pris la hardiesse de se présenter par devant Votre Excellence et Grandeur, pour l'implorer, que votre bon plaisir fût de faire grâce à leur père, de permettre qu'il puisse retourner en sa maison, *duquel eux et leur pauvre mère s'en prendront si bien garde, qu'il achèvera le court reste de sa vie sans faire mal ni tort à personne.* Néanmoins, très-honoré Seigneur, ils remettent le tout à votre prudence; ils vous supplient de les excuser et de croire que si vous permettez que sa vie soit sauve, *ils feront tant en son endroit que vous en recevrez tout contentement.* Ils vous supplient, très-honoré Seigneur, que si cela ne se peut faire, votre bon plaisir soit de lui faire telle grâce que vous connaîtrez, soit en sa maison ou hors du lieu, qu'il puisse faire et finir le peu qu'il a encor à vivre. En faisant cela, vous éviterez à quatre pauvres jeunes compagnons le déshonneur du monde, comme de même à tout leur parentage; ayant cette confiance que vous reconnaîtrez par sa confession qu'il a été surpris par illusion du tisserand, n'ayant fait aucun mal à personne. Ils vous supplient bien humblement les avoir en recommandation : ils tâcheront tant de leur métier (qu'à chacun d'eux leur père les a fait apprendre), comme de tout leur pouvoir, à rendre tous devoirs à S. E. Ils vous supplient d'avoir pitié d'eux, de leurs femmes et enfants, car ils sont tous quatre mariés. En faisant cela pour

eux, ils seront tenus de plus en plus de prier Dieu le Créateur pour l'heureuse prospérité de vos nobles états¹. »

Nous voudrions pouvoir dire, en l'absence des pièces nécessaires à l'éclaircissement de la chose, que le Gouverneur Vallier fit droit à cette requête ; malheureusement, nous penchons à croire le contraire : la demande des enfants Coste (non datée) a dû être envoyée au Gouverneur, un des derniers jours de janvier ; il n'y a répondu que quatre semaines plus tard ; il était sans doute absent, car il était hors d'usage qu'un condamné attendît un mois l'exécution de sa sentence, et Jean Coste est le seul, à notre connaissance, auquel pareille chose soit arrivée ; — si le Gouverneur avait appointé la requête, la procédure qui mentionne le jour du libéré et du jugement (27 février) en dirait un mot, car on sait que le jour même du jugement public, le condamné était supplicié ; or la procédure n'en parle pas.

Mais dirons-nous avec le poète, si Bourquin, Vouga, Coste et tant d'autres sont morts innocents, c'est que souvent

L'échafaud est le lieu du triomphe sinistre,
Le piédestal dressé sur le noir cabanon,
Qui fait tomber la tête et fait surgir le nom ;
C'est le faîte vermeil d'où le martyr s'envole,
C'est la hache impuissante à trancher l'auréole,
C'est le créneau sanglant, étrange et redouté,
Par où l'âme se penche et voit l'éternité.

V. HUGO.

¹ Gr. Arch. : P ²¹/₂₉.

CHAPITRE V.

La Pionnière.

Le lecteur qui parcourt l'ouvrage des *Sorciers du Pays de Neuchâtel*, par l'Abbé Jeanneret, peut être arrêté net par des allégués de ce genre : « On a vu une malheureuse Sorcière, Madelaine Simonin, se livrer elle-même à la Justice de Valangin, sans aucune espèce de contrainte du tribunal, qui ignorait ses crimes, déclarant à la face de Dieu et de la Justice qu'elle ne pouvait plus porter le poids de ses remords et de son désespoir, et demandant la mort comme une grâce » (page 6).

Il est bon de citer la procédure de cette Sorcière, ne serait-ce que pour édifier le lecteur sur l'amour de la vérité et la bonne foi de certains personnages.

« Le 9 mai 1666, le sieur Maire de Valangin, Trybollet-Hardy, avec le Lieutenant Vuilleumier, le Greffier Perregaux et le Grand Sauthier, se sont transportés à Fontaines, par ordre de la Seigneurie, pour ouïr les témoins contre *Madeleine Simonier*, dite la *Pionnière*.

« Jean Billon : une fois parlant à la Pionnière qui paraissait *inspirée*, il lui dit qu'il n'était pas vrai qu'elle le fût. A quoi elle répondit que non, mais que parfois *elle avait le sang troublé*. Il a ouï nuitement du bruit extraordinaire sur son toit, et s'enquérant que c'était, elle lui dit que *ce n'étaient que les chats*.

» La femme de D. Breuchaux : ayant perdu deux vaches, en deux ans, elle donna quelque échec à la Pionnière lorsqu'elle perdit la dernière, la soupçonnant de lui avoir donné le mal ; et ne lui répondit pas grand'chose.

» La femme de Jonas Girardier : le dernier soir du *læuvre*, un vendredi, la Pionnière était sur le fourneau ; elle y voulait prendre les draps de son enfant, étant en bonne santé ;

la Pionnière dit qu'elle les lui donnerait; en ayant emmailotté son enfant, il fut fort mal toute la nuit, et au bout de trois semaines de grandes douleurs, il mourut. Quelques temps après, la Pionnière l'ayant accostée lui dit : *On dit que vous m'accusez d'avoir fait mourir votre enfant !* Répondit : *Je ne le dis pas, mais depuis que vous avez tenu les draps, il n'a jamais eu bien !* A quoi elle répondit : *Je suis aussi femme de bien que vous !* Alors la déposante se courrouça fort et lui dit : *Au cas que vous le vouliez dire, vous en avez faususement menti, comme une Sorcière que vous êtes, et je vous veux maintenir telle !* Ce qu'elle lui a soutenu en présence des Anciens du lieu et autres, sans qu'elle l'en ait repris.

» Jonas Girardier : il y a environ un an que revenant de Cernier, à dix heures du soir que la lune luisait, il rencontra la Pionnière et *la veuve de Damian Baroud*, qui parlaient ensemble, étant affublées et déguisées avec des drobiets; il les connut à la voix; la peur l'ayant saisi, il prit un pau, s'approcha d'elles et leur dit : *Ha ! Sorcières, peut-être que vous m'attendiez pour me faire mal !* — Là-dessus elles s'enfuirent contre Cernier. — De plus il dit que la Pionnière n'a jamais fait l'insensée, ni l'inspiritée que depuis la mort de son enfant.

» Jean Nourrice : se trouvant devant chez David Simonier qui avait une vache malade, la Pionnière étant allée la voir, lui dit : *Cousin David ! on m'a enseigné qu'il lui fallait donner une soupe !* Elle se mit à en faire une, quoique le fils de David s'y opposât; l'ayant donnée à boire à cette vache, avant même que la soupe fût au bas du col de la vache, elle se mit à bramer et se démener d'une étrange façon, rompit son lien, et immédiatement après tomba raide morte. Et sur ce, Jaq. Simonier lui dit *Sorcière !* sans qu'elle le reprît.

» Jean Lavoyer et sa femme (voir page 335).

» D. Simonier dit qu'après cela, elle leur appourta de la *pourrée*, dont David, son fils, ne voulait manger. Elle leur dit : *Ne craignez pas que Diable jamais je fasse mal à vous ou à votre ménage !*

» Madelaine Lavoyer et sa fille : la Pionnière fréquentant souvent chez elles, elles lui dirent un jour : *L'on nous trouve à redire que nous vous laissions hanter chez nous, d'autant qu'on vous tient pour Sorcière!* Sur quoi elle répondit : *N'ayez peur que je vous fasse aucun mal, ni à vous, ni à vos enfants!*

» Marie Challandes : Une de ses voisines l'ayant mandé quérir, lui dit : *Je ne peux plus compâtrir avec la Pionnière!* Etant sorties ensemble, elles la virent qui avait la face plombée et aboyait. La déposante l'ayant remontrée, elle quitta d'aboyer. Elle a oui dire à son mari que la Pionnière lui a dit que si on la brûlait, elle en ferait bien brûler d'autres.

» Pierre Simonier, fournisseur de Fontaines : Quinze jours après la mort de l'enfant de Girardier, la Pionnière vint le trouver, le priant d'aller avec elle chez M. le Lieutenant, pour avoir raison des injures que la femme de Jonas Girardier lui avait dites. Mais il lui dit que c'était trop tard, qu'elle devrait lui avoir formé demande dans huit jours. Sur ce, elle lui voulut mettre de l'argent dans la main ; il le refusa. De plus elle a dit à D. Richardet : *Fouille-moi, tu verras que je n'ai pas la marque des Sorciers!* A quoi il répondit qu'il n'était pas le bourreau.

» Le Secrétaire Moïse Richardet : Etant chez D. Simonier lorsque la vache fut périée, son fils David lui dit qu'il voulait aller quérir Jean-Jaques le Grand-Sauthier, pour l'emmener en prison dans le château ; pour l'apaiser elle donna à Jaques son frère l'autre moitié d'une obligation qu'ils lui devaient, afin qu'ils ne l'accusassent, ayant fait déjà précédemment présent au dit David de l'autre moitié, sous condition qu'ils lui en payeraient la cense sa vie durant. Les filles Simonier se plaignant que leur père ressotelait cette femme, une Sorcière, il les tira à part et leur dit qu'elles se tussent, qu'elle leur voulait donner tout son bien : ensuite faisant son testament, effectivement elle leur donnait tout, et aux filles des chemises. »

« Madelaine Simonier, dite la Pionnière, ayant été fort soupçonnée du crime de Sortilège, et même d'avoir fait mourir un enfant à Jonas Girardier (ce que sa femme lui soutint en présence de témoins sans qu'elle l'en reprît), elle serait venue le 9 de mai passé, se rendre d'elle-même entre les mains de la Justice. Tellement qu'après avoir, sur cela et autres indices, pris information de sa mauvaise vie par rapports de témoins, le lendemain 10 du dit mois, par ordre de la Seigneurie et commandement de noble et vertueux Henri Trybollet-Hardy, Maire à Valangin, elle a été incarcérée et réduite en prison. Où ayant été fort sérieusement exhortée par le Maire de donner gloire à Dieu par une franche et *libre* confession de ses forfaits, *après plusieurs variations et tergiversations*, elle a fait les confessions suivantes :

« Dès son jeune âge, elle a été adonnée à la paillardise.

» Il y a fort longtemps, demeurant dans la maison du capitaine Purry, à Morat, elle alla voir une certaine femme à Payerne, qui lui donna une *salée*, en lui disant : Mange-la toute chaude ! ce qu'elle fit. Etant montée au haut de la maison qu'il était nuit close, elle trouva dans une chambre le Diable, qui lui dit : Donne-toi à moi ! ce qu'elle fit ; puis il la marqua à la cuisse droite (au même lieu que le bourreau a trouvé la marque des Sorciers), lui disant qu'il s'appelait Gabriel. De là sortant de la chambre, elle vit un homme auprès du feu qui faisait quelque chose, et elle s'enfuit en bas la maison. — Depuis, elle n'a pas revu le Diable jusqu'à son retour à Fontaines, qu'il la vint trouver deux fois la nuit dans son lit, où il eut sa compagnie. — Il est aussi venu souvent dans la prison pour la tourmenter.

» D. Simonier ayant une vache malade, elle y alla et s'aida à faire un breuvage avec du beurre et des œufs ; ayant mandé quérir par ses filles davantage de beurre et d'œufs, elle souffla dans le petit pot de terre où était le breuvage, lequel étant donné à la vache, elle périt aussitôt.

» Le Diable lui ayant mis quelque chose au col et sous la langue, elle souffla contre l'enfant de Jonas Girardier et le fit mourir.

» Etant enquisse si elle n'avait pas fait périr la vache de Jean Lavoyer, elle a répondu que cette vache étant malade, Lavoyer ayant fauché un petit closel, derrière sa maison, et le recor étant demeuré près de quinze jours sur place, elle en prit un peu qui était tout jaune, qu'elle pila avec ses souliers, et le donna à Lavoyer en lui disant : Donnez-le à la vache ! pour moi, je m'en vais glaner à La Sagne ! Et l'ayant mangé, la vache en périt ; mais elle ne sait ce qu'elle avait à ses souliers.

» Etant enquisse si elle n'a point été à la danse, elle dit que non ; — de nommer ses compagnes, elle dit qu'elle n'en connaît point.

» Lesquelles confessions elle a dit vouloir soutenir sur la perte et damnation de son âme, comme elle a fait par la peine de son corps, etc., etc.

» Le 14 juin 1666, elle est condamnée à huis clos à être brûlée toute vive.

» Le 19, son jugement public et son exécution ont eu lieu¹. »

Nous avons déjà parlé de ces malheureux qui vivaient avec cette épée de Damoclès suspendue sur la tête : l'accusation de Sorcellerie. Cette procédure nous fait pénétrer dans l'intérieur d'une réputée Sorcière.

Madelaine Simonier est une pauvre femme dont l'enfant est mort. Elle en a éprouvé un profond chagrin. Elle en devient singulière, un peu folle, *inspiritée* ; elle aboie. A ce moment elle est accusée sourdement d'être Sorcière. Circonstance malheureuse, elle se trouve chez le bonhomme Girardier, le soir que son enfant devient malade ; cet enfant meurt, on accuse la Pionnière de l'avoir fait mourir. Celle-ci l'apprend. Une pareille nouvelle ébranle sa raison chancelante. Dès lors son unique souci, c'est de ne pas faire naître de nouvelles plaintes : elle médicamente le bétail malade

¹ Arch. de Valangin : R ³/₁₉.

pour qu'on ne l'accuse pas de l'avoir maléficié. Elle s'y prend fort mal, paraît-il, car le premier effet de ses remèdes est de faire crever l'animal en traitement. Cela renforce ses craintes ; le bûcher l'épouvante ; elle déclare à plusieurs qu'elle ne leur fera jamais de mal, aux autres que si on la prend elle en fera brûler plus d'un (ce qu'elle ne fera pas, tant s'en faut) ; elle offre de l'argent à ceux qu'elle sait influents ; elle institue ses héritiers des voisins qu'elle craint. — Bref, la pauvre Madelaine en fait tant qu'elle se perd elle-même et qu'à tous coups on lui crie Sorcière. Ne sachant plus où donner de la tête, plus que faire, mais comme *Marie Jacottet*, ne voulant pas être conduite garrottée en prison, elle se rend à Valangin, pour se justifier. Elle croyait peut-être qu'elle pourrait supporter les épreuves de la torture, ou préférerait-elle ces épreuves à la perspective de continuer sa vie de damnée ? ... Après quelques *variations*, elle présente une confession (étrange, mais qu'importe !) qui, lue le jour de son jugement, devant tout le peuple, confirmera les soupçons des gens de Fontaines et les abrutira un peu plus. Elle a nié avoir été aux danses, avoir eu des complices, mais elle sera signalée elle-même comme ayant conduit à la danse et ayant voulu séduire la femme que Girardier a vue aller au Sabbat avec elle, au clair de la lune, par *la Barouda* contre laquelle on fait une enquête aussi le 9 mai, par la Barouda qui, « à cause de l'appréhension qu'elle avait d'être prise pour ce fait, s'était évadée des Comtés ¹ » jusqu'au 14 juillet qu'elle y rentra pour se faire saisir ; torturée, elle avoua, fut jugée, puis suppliciée le 23 août 1666.

Et ensuite un historien, plusieurs historiens viendront nous dire qu'il y a eu des aveux spontanés ! Car le D^r C. Lardy s'exprime ainsi : « On voit d'ailleurs, dans les divers pays, des Sorciers venir se dénoncer eux-mêmes et faire des aveux spontanés. Ainsi les registres de la Cour crimi-

¹ Arch. de Valangin : R ³/₁₉ bis.

nelle de Valangin constatent que, le 14 juin 1666 (?), Madeleine Simonin est venue *se dénoncer* elle-même comme Sorcière et se livrer volontairement entre les mains du tribunal, s'accusant *librement* d'avoir fait hommage au Diable, d'avoir été marquée de son sceau, *d'avoir reçu de lui du poison*, et d'avoir tué un enfant avec le souffle diabolique. *En présence de ces dénonciations spontanées, il n'est pas possible de dire que la torture seule ait créé les procédures contre les Sorciers* » (page 45).—De son côté, M. F. de Chambrier dit que les *Sorciers*, tourmentés tour à tour par le Démon et par les remords, allaient au-devant des supplices comme au-devant d'une expiation et d'une délivrance.

Notez que ce n'était pas la première fois qu'on voyait une Sorcière s'offrir à prouver son innocence : « Vu l'examen de témoins fait à Valangin contre *Elisabeth Cornu*, accusée de plusieurs maléfices et crimes, il a été dit que l'affaire sera encor sursise, ainsi qu'il fut déjà arrêté en Conseil, il y a quelque temps, et que si elle se présente au Maire et demande d'être incarcérée, *comme elle a déjà fait*, pour sa justification, il en avertira le Gouverneur avant que de le faire (21 juin 1659) ¹. »

CHAPITRE VI.

Marc Jaquet.

Nous avons fait remarquer ailleurs la gravité des accusations de complicité faites par des condamnés pour Sorcellerie ; nous avons dit qu'il était rare qu'un *accoulpé* pût sortir tout à fait net des épreuves par lesquelles on constatait s'il

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

était Sorcier ou non. Pour pénétrer au cœur de la position, voyons l'histoire de *Marc Jaquet*.

Ce Marc Jaquet était l'un des dix-huit enfants de maître Guillaume Jaquet, un pasteur de Dombresson, connu par ses rimes. — Les registres du Consistoire seigneurial de Valangin nous apprennent que, tout jeune homme, il eut des différends avec son *père* : En 1583, le Ministre Jaquet se plaignait de son fils Marc, qui refusait de lui payer une pelisse; le Consistoire sentençait que les parties devaient se pardonner et que le fils payerait 11 livres pour la pelisse; plus tard, on décidait que la cène serait donnée à Marc, puisqu'il avait fait sa soumission et que son père l'avait pardonné. — Marc Jaquet avait des goûts tout autres que ceux de son père; il choisit la profession d'aubergiste, comme celle qui lui plaisait le mieux. Mais bientôt il fut mis à l'index et appelé de nouveau devant le Consistoire, parce qu'*il tolérait chez lui le désordre, les propos lascifs et n'obéissait pas à son père, le Ministre*, qui l'accusa d'être une *allumette de débauches* dans sa paroisse.

Dans l'âge mûr, Marc garda, paraît-il, ses mauvaises qualités : en même temps que *tracassier, ami des injures et des picoteries*, il était d'une avarice remarquable.

Comment arriva-t-il que la commune renommée s'occupât de Marc Jaquet ? On ne l'a jamais su.... Toujours est-il qu'en l'an 1619, d'effroyable mémoire dans les fastes de la Sorcellerie, par le grand nombre de sectateurs du Diable qui furent suppliciés, il fut indiqué comme complice par plusieurs Sorciers. Le 8 novembre, *la Verletta*, incarcérée à Colombier, dit l'avoir vu à la Secte, lui quarante-sixième; *Marguerite Vuille*, qui faisait partie de la même fournée, l'accusa ensuite avec dix-huit autres; enfin, *Pierre Perret*, fruitier, l'accusa le 3 janvier suivant, ainsi que trente-un autres personnages; il déclara l'avoir bien vu et reconnu à la grande assemblée du 4 de mars. La raison de cette dernière accusation était, paraît-il par le procès de Marc Ja-

quet, *une aigre dispute qu'ils avaient eue par ensemble au sujet de certain prétendu d'herbe.*

C'était la troisième accusation qui s'élevait contre lui ; les Sauthiers furent envoyés pour saisir Marc, afin de le confronter avec P. Perret. En sa présence, le rancunier *vacherin* confirma son dire et répéta qu'il était aussi Sorcier que lui.

Marc Jaquet avait fait de bonnes affaires comme aubergiste, de plus il était fort bien apparenté ; un Merveilleux avait épousé sa fille ; sa sœur Esther était la femme de Gabriel Mellier, Ministre à Cornaux. Ses parents prirent peur, car c'était quelque chose d'infamant que de compter un Sorcier dans sa famille ; ils vinrent à Colombier et tâchèrent par tous les moyens possibles, mais surtout par des raisons *sonnantes*, que le fruitier Perret retirât son accusation. Peine inutile ; le Sorcier marcha au supplice, et avant qu'on lui tranchât la tête, renouvela l'accusation qu'il avait portée contre Marc Jaquet ; et pour donner plus de poids à ses paroles, il raconta les tentatives faites auprès de lui pour l'engager à le désaccouper ; Marc fut conduit dans les cachots de Valangin.

Voici comment la procédure rapporte cette démarche des parents de Jaquet : « 10 janvier 1620. Présidant le sieur Maire ; Juges, les sieurs Morel, Pettavel, Nicoud, Vauchier et Dubods. Le Maire aurait exposé les paroles suivantes : Messieurs de la Justice, il m'est venu à notice comme le sieur J.-J. Merveilleux et Esther Jaquet, femme de maître Gabriel Mellier, ministre à Cornaux, se seraient de tant et si pauvrement oubliés que d'entrer dans le château de Colombier, le 6 de ce mois, pensant pratiquer et solliciter, corrompre et gagner par argent feu Pierre Perret, étant au lieu de la Grande-Cuisine, où je l'avais fait à mettre par le Sauthier pour illec le faire à échauffer, pour et à cette fin qu'un peu auparavant qu'il fût mené au supplice le Ministre y pût entrer tant plus commodément, pour le remontrer de son salut, — les dits Merveilleux et sa tante lui promettant de donner à la femme et enfants du pauvre détenu la somme de 100 écus,

en tant qu'il *décorpasse* ou dît le contraire de ce qu'il avait soutenu par son serment, sur le péril et damnation de son âme que *Marc Jaquet, beau-père et frère des sollicitants n'était de ses complices et qu'il n'avait été à ces danses et sectes diaboliques*. Et pour ce que par telle maudite sollicitation les dits Merveilleux et sa tante n'ont pas manqué de faire perdre et damner une pauvre âme qui s'en allait rendre compte devant Dieu de toutes ses actions, comme le pauvre patient le nous avait toujours démontré durant sa détention et notamment le jour qu'il fut mené sur le Petit-Pont, où il soutint sur le péril et damnation de son âme ce qu'il avait dit être véritable, et à la même heure comme on lui amena Marc Jaquet pour le confronter, il lui soutint l'avoir vu à ces danses, en présence de toute la Justice et trois ou quatre officiers de S. A. — D'empuis il l'a reconfirmé au lieu du supplice, en disant tout haut que Merveilleux avait pensé à faire perdre son âme, — ce qui n'aurait pas manqué d'advenir si Dieu, par sa divine bonté, n'avait eu plus de pitié de lui que les suppliants. Partant, je dis que c'est un crime qui ne se peut châtier que criminellement, c'est la cause que je demande droit et judiciaire connaissance à l'encontre de J.-J. Merveilleux et d'Esther Jaquet, sollicitateurs de telle méchanceté, et parce qu'ils sont entrés dans le château sans ma permission, sachant bien qu'ils étaient suspects, leur frère et beau-père étant accusé par le détenu, — qu'ils me doivent être échus en corps et en biens, pour donner exemple à d'autres, me paroissant, en cas de négative, de vérifier mon mis en avant, — demandant d'avoir passément. — N'étant présents, fut connu que cette demande leur serait communiquée et qu'ils seraient renjournés quand bon semblerait au Maire. »

On n'entendit plus parler de cette affaire. Marc Jaquet fut aussi relâché sans que l'exil fût prononcé contre lui. Il est probable que des influences occultes mais puissantes étaient intervenues.

Il fut oublié pendant dix-neuf ans. — Puis la *commune re-*

nommée s'occupa de nouveau de Marc Jaquet, et *Jeanne Quinche* l'ayant accusé de complicité, il fut saisi et réintégré dans les cachots de Valangin. Cette fois, le Gouverneur d'Affry envoya le Châtelain Guillaume Trybollet, auquel ses moyens de *persuasion* commençaient à faire une réputation de grand justicier modèle. — D'abord, Marc « interrogé sur les accusations de ses complices, en fait entière dénégation, faisant l'ignorant ; mais lui étant représenté la vérité d'un si grand nombre de condamnés morts constamment et en soutenant qu'il a été avec eux aux assemblées diaboliques, et *étant procédé contre lui en première instance*, il fait *franche et libre* confession des crimes par lui commis, *étant ému et touché en son âme.* »

Le châtelain de Thielle n'avait pas son pareil pour toucher le cœur des accusés.

La confession de Marc Jaquet est curieuse, car on y constate le fait étrange de *trois* pactes faits successivement avec trois diables différents. Trybollet faisait bien les choses : Marc était convaincu d'être toute autre chose qu'un Sorcier vulgaire.

Quarante-trois ans auparavant, il était à sa montagne, le cœur rongé par l'avarice. Le Diable lui apparut et lui dit que s'il voulait se donner à lui, il le ferait riche en grande abondance et à son contentement. Marc accepta. Le Diable lui fit à la cuisse droite une marque fort apparente, *éprouvée et reconnue par moyen légitime*. Il lui donna de la poussière grise, et pour commencer de le faire riche, un écu d'or, trois testons et quelques pièces de quatre gros de bon aloi, desquels il a fait son profit. En après, ils firent un arrangement par lequel Marc n'était pas tenu d'aller à la Secte, moyennant *un écu d'or* qu'il livrait à Satan, en Saint-Martin et Noël, ce qu'il fit jusqu'à son second pacte.

Vingt-deux ans plus tard, il eut une dispute à la montagne, avec le fruitier P. Perret. Le Diable lui apparut : l'autre avait des chausses bleues, un pourpoint noir, des pieds de loup et disait s'appeler Théophile ; celui-ci se

nomme Bernard, a des pieds de bœuf, un pourpoint noir et des chausses jaunes. — Il lui dit qu'il ne devait pas tant crier, ni se fâcher, qu'il lui ferait avoir autant d'herbe qu'il en voudrait, pourvu qu'il se donnât à lui. Marc y consentit. Ce Diable lui fit une marque (fort apparente) à l'*ognon* du pied gauche, et lui donna de la poussière infernale et de l'argent, bien que Marc lui eût dit impertinemment qu'*il en avait plus que lui*.

Dix à douze ans ont passé depuis un jour, qu'étant entre Saint-Martin et Dombresson, Lucifer se montra de nouveau à lui, avec des pieds de chèvre, habillé comme un marchand et s'appelant Josaphat. Il lui dit qu'ils s'associeraient et qu'il le ferait beaucoup gagner, s'il voulait se donner à lui. Marc accepta sans scrupule, comme bon Sorcier qu'il était ; le Diable lui donna une rixdaler d'arrhes. Ils se touchèrent la main en forme de marchands ; mais en lui serrant la main Josaphat le blessa, d'une marque apparente, puis lui donna du pousset pour empoisonner gens et bêtes.

En fait de maléfices, Jaquet s'est contenté de faire périr un de ses moutons, quatre de ses veaux, une sienne truie et un veau appartenant à son voisin Preudhomme. Il est allé une seule fois à la Secte, à cheval, vingt ans auparavant, à Kudret, un jour de saint Martin.

Le 26 juillet 1639, Marc Jaquet fut condamné à être brûlé vif. — Trybollet, qui avait instruit le procès, remplaça le Gouverneur dans cette occasion : il commua la peine en celle de la décapitation avant le feu.

Telle est la lamentable histoire de Marc Jaquet, tombé entre les griffes de Satan et de Trybollet, pour avoir trop aimé le veau d'or¹.

¹ Arch. de Valangin : R²/₁₄.

CHAPITRE VII.

Madelaine Hory.

Il nous reste à parler de la plus sanglante tragédie rapportée dans les annales neuchâteloises.

Chacun connaît la biographie du chancelier Hory; on sait que son désir de devenir Gouverneur de l'Etat lui attira la disgrâce du prince Henri II, et la haine d'un parti qu'on peut faire connaître d'un mot : il ne recula devant rien pour satisfaire sa haine.

Les chefs de ce parti étaient François d'Affry et David Favargier. Le premier ne pouvait oublier les tracasseries dont il avait été l'objet à sa nomination au poste de Gouverneur et s'offusquait des talents d'Hory ; le second , « génie vigoureux, caractère d'une trempe forte, homme violent, vindicatif, méchant » élevé sur les ruines du crédit d'Hory, ne pouvait monter qu'en abaissant celui-ci. Ils s'associèrent les Trybollet, envisagés comme les chefs de ce nombreux parti que la haute fierté du Chancelier et sa faveur auprès du Prince avaient faits ses ennemis acharnés, ennemis qui voulaient la ruine d'Hory et qui la voulaient éclatante. Ce parti avait remporté un premier triomphe ; le Chancelier avait été destitué et remplacé en 1628 par Nicolas Trybollet; Favargier avait été nommé Procureur-Général, et Guillaume Trybollet, Maire de La Sagne, en attendant mieux.

Mais Henri avait ordonné qu'on réintégrât Hory dans la place de Président du Conseil. Profondément irrités de cela et sachant qu'il avait conservé en partie l'amitié du Prince, d'Affry, Favargier et les Trybollet résolurent d'employer tous les moyens pour le ruiner d'abord dans l'esprit d'Henri II, dans l'esprit des populations ensuite.

Fier comme un républicain, Jean Hory avait refusé la

grâce du Prince Henri, poussé peut-être aussi par un travail occulte de ses ennemis. Ceux-ci eurent soin de faire sentir à Henri II toute l'inconvenance de cette conduite. Dès lors Hory est poursuivi ; on l'oblige à payer immédiatement ce qu'il doit à l'Etat (143 mille livres) ; on le traite avec la dernière rigueur, et lorsque son fils Félix et lui se plaignent avec une amertume véhémence de la violation des franchises à leur égard, Favargier les poursuit criminellement comme séditieux. Hory doit s'enfuir.

Une seconde fois, le Prince intervient ; il fait grâce à Hory de la peine qu'il a méritée en s'attaquant à ses officiers. — Pleins de rage, en voyant leurs espérances déjouées, les ennemis de Jean Hory choisissent un autre champ d'action pour l'attaque. — Ils le font paraître devant les tribunaux, d'abord comme faussaire, puis comme adultère, enfin comme *Sorcier*. — Nous rentrons dans notre sujet ; ce qui précède n'a été qu'une digression historique.

On était en l'an de grâce 1634. Guillaume Trybollet était devenu Châtelain de Boudry.

L'idée d'accuser Hory et sa famille d'un crime assez grand pour les faire périr se présenta-t-elle de prime abord à ses ennemis ? Nous ne le croyons pas ; il est probable qu'en voyant la réussite de leurs manœuvres iniques, ils prirent de l'audace.

L'instrument sur lequel ils jetèrent les yeux pour exécuter leur abominable dessein, fut une ancienne domestique du Chancelier, Anna Risman. Le mari de cette servante fut impliqué par Trybollet dans un procès de sorcellerie et exécuté *pour ses maléfices*. Sa veuve, terrifiée sur les suites que pouvait avoir pour elle une accusation, fit ce qu'on exigea d'elle. Le 11 juin 1634, un jour avant l'ouverture du procès de Raoul DePlan, appelée au château de Boudry, devant le terrible Trybollet, et sommée de dire au vrai à qui était l'enfant duquel elle était enceinte lorsque Jean Cosmillon l'épousa, elle dit qu'il est au sieur Jean Hory, ainsi qu'elle l'a déjà déclaré *après la mort de son mari* ; que Jean Hory

a livré 600 livres à Cosmillon, ne sachant néanmoins si c'était pour la lui faire prendre. — Interrogé touchant cette accusation, plus d'une année après, le vieil Hory nia énergiquement et qualifia cette imputation d'infâme calomnie. Le 31 octobre 1635, Anna Risman fut rappelée devant le Châtelain de Boudry : En présence des Jurés, elle renouvela son accusation et se déclara prête à la soutenir jusqu'à la mort ; la Cour de Justice sentença que Jean Hory devait être confronté avec cette femme¹.

En voyant où ses ennemis en arrivaient, étant en outre accusé d'avoir altéré des écritures de sa main, Hory prit le parti de quitter le pays. Ses ennemis allaient profiter de son éloignement pour lui porter le dernier coup, un coup dont il était impossible de jamais se relever, qui devait le ruiner entièrement.

La femme d'Hory, la fière Madelaine Fornachon, était restée à Neuchâtel ; elle gérait les biens qu'on n'avait pu saisir à Hory, parce qu'ils venaient de sa femme.

Un des premiers jours de juin 1640, les Sauthiers de Neuchâtel vinrent appréhender au corps Madelaine Hory. Une terrible accusation planait sur sa tête : une Sorcière de Thielle l'avait accusée de complicité. Disons que le Châtelain de Thielle était alors Guillaume Trybollet. Pendant vingt jours on la tient en prison à Neuchâtel, mais elle ne veut rien confesser et les privilèges des bourgeois de Neuchâtel empêchent Favargier de la torturer comme il l'entend. Sous prétexte de confrontation, il la livre à l'impitoyable Trybollet. Là elle est tant torturée qu'elle avoue ce qu'on veut. Et pour répondre d'une manière écrasante aux rumeurs de Neuchâtel, rumeurs prétendant que les accusations des Sorcières étaient loin d'être toujours véridiques, Trybollet invente contre elle la terrible accusation d'un *parricide* et la lui fait confesser : son mari et ses frères ayant appris que la mère de Madelaine avait été accusée de

¹ Arch. de Boudry : L 130/85.

Sorcellerie, prirent le parti, il y avait bon nombre d'années, de la faire disparaître par le poison. C'est Hory qui a fourni la potion, qui l'a préparée ; son beau-frère Jean-Jaques l'a portée à Auvernier et l'a fait prendre à sa mère ; Madelaine y a consenti. Elle sait qu'elle a mérité la mort pour ce crime, car elle devait laisser faire la justice de sa mère ; elle croit que *Dieu a permis qu'elle soit accusée du crime de Sorcellerie, pour découvrir ce parricide (sic)*. — Tout cela arrangé avec un art infernal, et tel que si l'on n'avait pas le témoignage de contemporains on n'oserait croire à cette épouvantable chose. Madelaine fut condamnée à être rouée ; par grâce on lui trancha la tête. Ses deux frères, arrêtés immédiatement et *questionnés* par Favargier, avouèrent aussi. Dix jours après ils étaient suppliciés. Quant à Hory, il était absent ; qu'il rentre au pays, l'échafaud l'attend¹.

L'orage mugissait, Hory ne parut pas. Ce ne sera qu'après douze ans d'exil qu'il osera prier le Prince Henri de le laisser venir mourir dans sa patrie. *Confiné* dans sa métairie, près de Combe-Varin, il y mourut en 1656. — La haine de ses ennemis, de ceux qui avaient intérêt à ce que la vérité ne fût pas découverte, lui a-t-elle survécu ? tout ce que le savant Chancelier avait écrit a été détruit, et nous ne connaissons les œuvres de cet homme que Montmollin envisageait comme son maître en tout, que par les fragments transcrits par celui-ci dans ses mémoires.

Mais, nous dira-t-on, est-il possible que cet assassinat juridique ait eu lieu ainsi ? ne s'est-il élevé aucune voix pour révéler l'affreuse iniquité ? — D'Affry, Favargier et les Trybollet étaient à la tête de l'administration et de la justice. S'attaquer à eux, c'était risquer sa vie : l'exemple d'Hory, l'un des premiers de l'Etat, était là pour décourager ceux qui auraient eu des dispositions à résister.

« D'accord avec la tradition, un témoignage grave sorti d'une plume contemporaine, celui du Chancelier de Mont-

¹ Arch. de Thielle : N⁶⁸/₅₉.

mollin, est parvenu jusqu'à nous pour déclarer l'innocence de Madelaine Hory. Il dit que son seul crime était d'avoir blessé les autres femmes par ses hauteurs, pendant que son mari était chef de l'Etat, et qu'accusée de Sorcellerie par une machination des ennemis assez connus d'Hory, elle fut tant torturée qu'elle avoua tout ce qu'on voulut ¹. »

Dans le moment même, il n'y eut aucune protestation contre la violation des franchises de Neuchâtel ; mais lorsque les Quatre-Ministres virent que ces jugements de leurs bourgeois à Thielle menaçaient de devenir la règle, ils s'adressèrent au Conseil d'Etat. Sous les yeux des bourgeois, pensaient-ils, on ne pouvait forcer les accusés à des dénunciations mensongères comme chez le Châtelain de Thielle, tout-puissant et impitoyable.

Le 20 juillet 1640, on vit arriver dans la salle du Conseil d'Etat (où assistaient le baron de Gorgier, David Merveilleux, *David Favargier* et *Nicolas Trybollet*, présidés par le Gouverneur d'*Affry*), les Quatre-Ministres, le Conseil des Vingt-Quatre et celui des Quarante, et le dialogue suivant s'engagea :

Les Bourgeois — Nous avons appris que, sur l'avis baillé ou notification faite par l'officier, à Perrenon Megain, relict de Guillaume Fussy, qu'elle était chargée du crime de Sorcellerie par Moïse Trottet, prisonnier à Thielle, prévenu du même crime ; et qu'elle devait s'en décharger avant son exécution, selon qu'elle jugerait de son mieux ; — elle s'est transportée à Thielle et a été confrontée à Trottet, puis retenue dans les prisons ; — comme telle procédure est préjudiciable aux droits et franchises des Bourgeois, attendu que nul ne doit être incarcéré sans le consentement des Quatre-Ministres ou que ce ne soit par connaissance et jugement de cause, — nous nous sommes transportés vers M^{er} le Gouverneur, à Colombier, et l'avons requis de vouloir faire sortir la dite Fussy de prison. Ayant été remis, nous réi-

¹ Chambrier, page 412.

térons la même instance à la rendre à la liberté, suivant même le serment fait à l'établissement du Gouverneur de nous maintenir en nos franchises et usances, — *protestant néanmoins ne vouloir empêcher la punition des mauvais*; mais voulant que l'ordre et la pratique soient observés, nous prions d'en avoir déclaration.

— Le Gouverneur. Votre intention est-elle que S. A. ne puisse appréhender aucun bourgeois rièrè cette Souveraineté, non plus que dans la ville, sans votre consentement?

— Les Bourgeois. Oui !

— Le Gouverneur. « A mon marrissement, il s'est trouvé » rièrè ce lieu de mauvaises gens, meurtriers, sorciers » et autres; désirant prévenir le dommage public, tant » pour l'acquit de ma charge que de ma conscience, j'ai » fait devoir de les réprimer, et j'ai procédé selon les formes pratiquées, *par l'avis des Gens du Conseil d'Etat.* » A l'effet de quoi il me semblait bien que les Sieurs Ministres devaient, comme officiers subalternes, contribuer leur soin et leur devoir. Mais au contraire, ils y ont le plus souvent apporté de l'obstacle, tellement qu'on a été contraint plusieurs fois de réduire les prisonniers en autres prisons, hors la ville. Dont toutefois ils n'ont fait autre plainte formelle, jusque à quelque temps en-çà, qu'en *procédant à l'extirpation de la Sorcellerie, on a remarqué des supports, faveurs et connivences, des conventicules et monopoles, menaces et finalement des émotions et soulèvements des corps de commune*, comme si l'on voulait user de quelque tyrannie sur les Bourgeois. Je suis bien aise de pouvoir parler à la Commune et au Conseil pour les désabuser des artificieux prétextes de ceux qui veulent leur persuader qu'il y va de leurs libertés. Pour cela, je veux bien que mes actions soient représentées au public, si jamais pour l'événement de procédure contre aucun prisonnier j'ai usé de rapine, extorsion, ou autre injustice; si j'ai participé ou demandé aucune confiscation ou échute de biens; mais, au contraire, si au lieu de gros

» biens confisqués, je n'ai pas épargné les héritiers des sup-
» pliciés, en les quittant, voire impétrant parfois de S. A.,
» la remise entière des biens confisqués, même aux parents
» collatéraux. — Je trouve donc étrange tant de bruit au
» sujet d'une misérable Sorcière; mais il est apparent que
» la cause motrice n'est le respect d'icelle, non plus que la
» lésion prétendue des franchises, *mais la crainte des au-*
» *cuns que la contagion du mal régnant touche de près*, ainsi
» qu'il appert de ceux qui agissent à procurer et émouvoir
» le peuple par des imaginations plutôt que par des raisons.
» Je suis recors de mon serment, à l'observation duquel,
» notamment à administrer justice et conserver les droi-
» tures souveraines de S. A., et les franchises et privilèges
» du pays, je me suis porté sincèrement jusque ici, voire
» autant favorablement pour les Bourgeois que nul autre de
» mes prédécesseurs; mais m'imputer à défaut d'avoir ré-
» duit en prison des Bourgeois, *hors le district de la Mairie*
» *de la ville*, c'est une erreur non moins grossière que pré-
» somptueuse, c'est s'arroger comme une coseigneurie avec le
» Souverain qui ne se pourrait jamais souffrir, et le fruit de
» tels attentats ne pourrait être que funeste, etc. Partant, je
» vous veux exhorter de ne vous laisser persuader ni porter
» à des choses si dangereuses, afin de conserver les incli-
» nations gracieuses d'un si bon Prince, qui a protesté pu-
» bliquement ne chercher que les occasions de maintenir
» vos privilèges et de les augmenter avec tous autres bien-
» faits. Regardez vos droits et vous trouverez *que le conten-*
» *ment allégué ne regarde que la ville et non l'Etat en gé-*
» *néral*; aussi ne s'est-il pas pratiqué autrement, car la
» Fussy n'a été saisie dans la ville, mais à Thielle, où elle
» s'est transportée volontairement (et Madelaine Fornachon?);
» se trouvant chargée de crime, le Châtelain du lieu a fait
» son devoir en l'arrêtant, et je suis résolu de ne la sortir
» que par les formes de la Justice, crainte de faire brèche
» aux souverainetés de S. A.; si tant n'est toutefois que
» vous fassiez paraître autres actes légitimes et privilèges,

» auquel cas vous pouvez être assurés que non-seulement
» ils seront maintenus dès à présent pour l'avenir, mais
» que je vous en concéderai acte pour leur réintégration.

— Les Bourgeois : Nous nous enquerrons de nos franchises¹.

Disons, pour éclaircir quelques points, que ce droit que contestait avec tant de raideur François d'Affry, fut reconnu aux Bourgeois par le Gouverneur de Stavay-Molondin en 1653, — que ceux que d'Affry accusait d'être les chefs des émotions populaires, étaient surtout Félix Hory, fils du Chancelier, et Samuel Pury, son gendre, homme d'un caractère droit et ferme, au jugement de l'historien Chambrier, et qui résistait hautement à Favargier.

Les amis d'Hory avaient raison de s'alarmer. La procédure de cette même Perrenon Mégain, exécutée le 24 juillet 1640, leur laissa entrevoir tout ce qu'ils pouvaient craindre. Cachés dans la foule qui écoutait la lecture des confessions de la malheureuse Sorcière, ils purent entendre cette accusation qui pour eux était une menace funèbre : « Elle a été plusieurs fois aux danses diaboliques avec ses complices, qu'elle n'a pu reconnaître sauf aucuns, aux Epancheurs, sous le Mûrier, vers la Pommière chez Perrot ; *elle remarqua et reconnut y avoir deux compagnies, l'une desquelles était de plus grandes maisons que la sienne ; les deux compagnies étaient séparées par une nuée obscure qui empêchait de se voir et connaître*². »

Veut-on savoir sur la tête de qui le glaive de la Justice était suspendu, qu'on lise la lettre que Trybollet envoyait ce même 24 juillet au Gouverneur :

« Je vous envoie le procès de la première détenue [Perrenon Mégain] laquelle a perpétré de grands maux ; cependant Messieurs de la Justice et moi, vous supplions bien humblement lui vouloir mépartir vos grâces, eu égard à sa *facile confession*. Vous verrez ses accusations, qui sont : d'a-

¹ Manuels du Conseil. — ² Arch. de Thielle : N⁶⁸/52.

voir été à la Secte à Auvernier, il y a nombre d'années, avec la vieille Châtelaine de Boudry (*la femme de Guillaume Péters*), la vieille Blaisa Junod et Jean-Jaques *Fornachon*; et il y a quatre ou cinq ans, avec le dit Fornachon, *sa femme Marie* le tenant par la main, et Hanz Mag, le gros meunier qui menait la danse avec un sifflet; — et à Neuchâtel, sous le Mûrier et ailleurs, avec la Rosa Bosset, femme du sieur Legoulx, *la femme de Jean Hory, la Fracheboula*, la Clauda Breguet, la Villarda, femme de J.-J. Huldry, la Francisa Maiote, la fille de la Jeanne Lardy, avec les dernières suppliciées, et un réfugié nommé Gènerri; enfin avec la femme de N. Jouly, *maior*. J'ai jugé de mon devoir d'en donner avis à Votre Seigneurie et lui assurer que suis son très-humble et bien obéissant serviteur. G. TRYBOLLET.

» Du château de Thielle, ce 24 juillet 1640¹. »

On comprendra que les amis d'Hory se tinrent cois. — Cependant un procès qui se relie à celui de Madelaine Hory, nous montre qu'on accusait sourdement Favargier et ses complices.

Le 21 février 1642, Barbely Jeanrichard, une veuve connue sous le nom de *Fracheboula*, qui habitait Neuchâtel, fut saisie et conduite à *Valangin*. Comme elle était de La Sagne, on avait l'air de la soumettre à son juge naturel, mais ce qu'on voulait, c'est qu'il fût prouvé que Trybollet n'était pour rien dans les faits qui avaient fait condamner la femme d'Hory. La *Fracheboula* que le châtelain de Thielle nommait dans sa lettre comme une des complices de celle-là, fut donc accusée de Sorcellerie. « Sommée d'en dire la vérité, du commencement elle n'aurait voulu y entendre, mais depuis, sur les sérieuses remontrances et exhortations à elle adressées par M. le Capitaine *Guy*, Maire de Valangin [et parent de Favargier], elle a, *dans la torture et hors d'icelle*, confessé ses crimes. » En effet, et sa confession est celle de toutes les Sorcières. Mais ce qu'il fallait à Favargier, d'Affry,

¹ Gr. Arch. : O 19/19.

Trybollet, c'est qu'il fût constaté que les Fornachon avaient été ses complices. Ils ne purent y parvenir; faute d'avoir été assez géhennée? c'est peu probable, car la pauvre femme mourut en prison. Écoutons le greffier Perregaux : « La dite Barbely, *sur les variations et pertinaces résolutions au fait de ses complices*, ayant été reléguée aux prisons pour s'y mieux aviser et *résoudre*, y serait morte le jour d'hier, d'ENNUI et maladie (!!!). Le Maire ayant sur ce demandé la connaissance des sieurs de la Justice, convoqués exprès, lesquels considérant qu'elle a toujours été constante sur le fait du sortilège et d'avoir donné les *esprits* dans de la *cougnarde* à Anne Junod, et aussi d'avoir fait mourir la vache de D. Cussy, ce nonobstant n'ayant été mise à son libéré, ni reçu serment, — donnent pour sentence que ses crimes et forfaits l'adjugent à être abandonnée entre les mains de l'Exécuteur de la Haute-Justice, pour la faire conduire jusqu'au signe patibulaire, où elle sera mise en terre ¹. »

Les meurtriers étaient dans la joie. Leurs désirs de vampires étaient assouvis. Ils se promirent de jouir en paix de leurs adroites opérations judiciaires. — Car le Gouverneur d'Affry, qui étalait son désintéressement aux yeux des bourgeois, aurait été embarrassé d'en dire autant de ses amis, de Favargier entre autres, de Trybollet, etc. Un autre Trybollet, bailli à Avenches pour LL. EE. de Berne, s'empara au nom du fisc d'une propriété de Madelaine Hory, et ne voulut pas même donner à ses enfants la légitime que la Loi leur accordait. Ce qui fit que la famille Hory fut réduite à la médiocrité, car les biens d'Hory avaient été saisis par Favargier au nom du Prince.

Du reste, on n'aurait pas d'autre pièce que celle-ci pour appuyer ce dire : *Les Châtelains d'alors faisaient de bonnes affaires*, que l'on serait édifié. Elle est d'un secrétaire anonyme du Gouverneur de Stavy-Mollondin : « 1646. Les confiscations et échutes des suppliciés étaient autrefois maqui-

¹ Arch. de Valangin : R ²/₂₁.

gnonnées par les Officiers, qui les achetaient pour peu de la Seigneurie et les revendaient chèrement aux parents, si bien qu'il n'en entrait comme rien au casuel. Mais M^{sr} le Gouverneur (de Stavay-Mollondin) abolit ce manège-là et y fit tout entrer¹. »

De là bien des fortunes dont les enfants de ces Juges ont joui durant des générations.

Une mention tirée des mêmes mémoires fera voir si nous poussons trop loin la censure à l'égard des gens haut placés, Châtelains et Maires, de l'époque de la Sorcellerie, et si l'on ne doit pas flageller d'une verge de fer la mémoire de ces iniques personnages : « Ayant vu comme les pauvres prisonniers qui étaient ès mains des Châtelains et Maires des Justices criminelles, *étaient mis à la question sans fondement, desquels on exigeait des confessions forcées* qui ne pouvaient attirer après elles que de l'injustice ; M^{sr} en attira à lui la connaissance et ralentit ces mouvements précipités ; il voulut que personne ne fût plus saisi, ni moins mis à la question, qu'il n'en eût auparavant ordonné ; et pour cela, il voulait voir l'information et le procès, et faisait là-dessus ses réflexions². » — Après tant d'autres, ces récriminations seraient un lieu commun de l'histoire, si ce n'était pas l'honneur de la conscience humaine de ne point admettre de prescription à l'anathème dont elle poursuit à travers les siècles les violateurs de sa liberté.

Nous n'avons pu voir qu'une plaisanterie dans cette idée du D^r C. Lardy, que prudemment nous devons éviter de juger avec trop de sévérité en cette matière, par cette raison, que nous avons un intérêt de famille à nous montrer cou-lants, personne ne pouvant se croire entièrement franc de Sorcellerie de par ses ancêtres.

Ces châtelains cupides et cruels, ces Trybollet, ces Favargier, ces d'Affry, et tous ceux qui leur ont ressemblé, sont-ils morts la conscience calme et le cœur tranquille ? Le croire

¹ Musée neuchâtelois, 2^e année, page 307. — ² Id., page 306.

serait un blasphème. Une plume contemporaine, celle d'Abram Chaillet, *Maire* de La Côte, s'est chargée de soulever à cet égard un coin du voile que les années ont étendu entre nous et les faits : « Le 25 janvier 1649, *David Favargier*, *Maire* de Neuchâtel, Conseiller d'Etat, a été enseveli : avait été Procureur-Général. C'est merveille comme cet homme s'était avancé aux honneurs et charges, même s'était anobli et a eu un fief sur le grenier de Valangin, pour être en son commencement de si petite considération. — L'on a parlé diversement de lui, il était assez violent en ses actions ; *il avait acquis de grands biens*, il a eu des faveurs *extraordinaires* de M^{sr} d'Affry, qui était Gouverneur de Neuchâtel durant son commencement et qui a beaucoup aidé à sa fortune. L'on fit des vers après lui avec des termes fort respectueux, de son ire et conversation. N'a laissé guère bon renom après lui. *Il mourut d'une maladie étrange, et assez longue et fâcheuse, qui a fait parler le monde, et endura bien durant sa maladie* ; il est écrit en marge : *Telle vie, telle mort !* »

Et cependant, dans ces temps reculés, le peuple était si ignorant que beaucoup brûler de Sorciers était une bonne note, ainsi que l'indique ce passage des mémoires de Pierrefleur : « Nonobstant que le Prieur de Romainmotier ne fût bâtard, il était savant en lettres, rempli de bonne renommée et vertu, et malgré le *Signe* de Savoie qui lui était fort contraire, il ne laissa qu'il ne mît officiers et qu'il n'exécutât toute justice, comme bon Seigneur doit faire, car durant sa tenue, *furent brûlés et exécutés par justice plusieurs Vaudois* et autres, *dont il eut bon bruit.* »

S'il était fort rare, comme on l'a dit, que les Grands Brûleurs mourussent sans remords, c'était une juste punition : le sang de tant de malheureux criait vengeance et le Ciel eût été injuste en laissant mourir, sans que les tortures de l'Enfer fussent venues les assaillir, ces hommes qui s'étaient gorgés de biens, repus de sang.... Car, notez que ces bourreaux avaient pris leurs précautions contre les Sorcières :

elles n'avaient aucun pouvoir sur les gens de Justice, leur faisait-on confesser ? *Marie Breguet* avoue être vrai qu'elles n'ont pas le pouvoir de nuire à un chacun¹, et *Esthevenon Berthoud*, que son Maître l'a sollicitée et pressée de bailler le mal à ceux de la Justice, mais qu'elle n'en a rien voulu faire, car aussi Dieu ne le lui a pas permis².

Juges intègres et pieux que le Seigneur couvrait de son égide !...

La vie n'avait pas de longs jours pour eux. Tandis que le malheureux Hory vécut plus de 80 ans, ses ennemis descendirent relativement encor jeunes dans la tombe. *Nicolas Trybollet*, qui l'avait remplacé dans la place de Chancelier, mourut en 1648 ; *François d'Affry* était mort déjà en 1645 ; noble *David Favargier*, trépassa en 1649. Or, le Secrétaire anonyme dont nous avons rapporté quelques jugements, dit que ce dernier était déjà malade en 1645 : « M^{gr} le Gouverneur [de *Stavay-Mollondin*] le voyait malportatif et diminuer de jour à l'autre, et son mal se rengrenger par la mésintelligence entre lui et *Merveilleux*, qui le haïssait irréconciliablement. » — L'idée ne vint-elle jamais à *Favargier*, dans ses souffrances, qu'il avait été fêru de mauvaise main par une de ces Sorcières dont l'existence lui avait servi de prétexte pour perdre ceux desquels il avait juré la mort ? Non ; il était trop esprit fort pour se laisser aller à ces idées, mais combien de fois a-t-il dû regretter, au sein de sa grandeur criminelle, l'heureux temps, où simple bonnetier, son babil amusait ceux pour lesquels il confectionnait des calottes !

¹ Arch. de Neuchâtel : N 60/139. — ² Boudry : L 130/35.

CHAPITRE VIII.

Dernier coup d'œil.

Cependant le temps venait où les procès pour Sorcellerie allaient cesser. Après avoir brillé comme un météore sanglant dans les fastes judiciaires, elle allait s'éteindre tout à coup.

Nous avons transcrit les noms de plus de 600 Sorciers poursuivis par la Justice; mais ce chiffre n'est qu'une fraction du grand total des accusés pour Sorcellerie; on pourra s'en convaincre quand l'on saura qu'il n'y a plus dans les archives aucune procédure pour Sorcellerie à Valangin avant 1617, à Thielle avant 1619, au Landeron avant 1628 (sauf une de 1556), et que nous n'en avons eu qu'une dizaine du Vauxtravers et quatre de Vauxmarcus. — Quant aux procédures qui manquent, il est facile de comprendre les motifs qui les ont fait disparaître; on anéantissait une flétrissure de famille. On a accusé deux greffiers de Valangin d'avoir détruit des procédures concernant les Sorcières, mais le fait a eu lieu ailleurs; nous avons été surpris de ne pas trouver une seule procédure signalant des Sorciers au Landeron: une main prévoyante n'a-t-elle pas fait un choix dans les pièces qui y sont restées dans la poussière des archives? Il est permis de se le demander, car le Landeron aurait été le seul coin du pays qui n'eût pas de Sorciers; or, on sait que les Sorciers se rencontraient en pays catholiques comme chez les protestants.

Quand l'on feuillète ces tristes annales de l'erreur, on est frappé par quelques dates. A certains moments on brûlait les Sorciers par douzaines; à chacune des années 1583, 1585, 1596, 1640, *treize* Sorciers sont pris, *quatorze* en 1600,

seize en 1626 et en 1649, *dix-sept* en 1628, *dix-huit* en 1613, *vingt* en 1603 et en 1647, *vingt-deux* en 1642, et *trente-six* en 1619.

Stavay-Mollondin avait compris toutes les iniquités qui pouvaient se commettre avec le système en usage avant lui. Il ordonna, avons-nous dit, qu'on ne saisît plus personne sans son autorisation, et surtout il régularisa l'emploi abusif de la torture. Ce fut dans les terres des vassaux qu'il eut le plus de peine à faire observer ses ordres. Encor en 1653, nous trouvons des injonctions de ce genre, adressées aux Châtelains de Gorgier et de Vauxmarcus : « Il est ordonné que dorénavant il ne soit plus procédé de la sorte, mais qu'avant de passer à aucun examen, torture ou condamnation, on s'en adresse préalablement au Gouverneur, comme représentant S. A.; les Officiers du baron tiendront la main à effectuer ce que dessus ¹. »

Mais la Sorcellerie était difficile à arrêter. Une fois lancé dans les procès contre les Sorcières, on n'en pouvait sortir, on n'en pouvait finir. C'était comme un laminoir : le bout du doigt pris à l'engrenage, il faut que le bras, puis le corps y passent. Une Sorcière accusait dix complices, qui, à leur tour, en accusaient vingt, et la progression continuait tellement que nous avons tenu des procédures où une seule accusée dénonce trente, cinquante, septante complices. Dans ce nombre figuraient toujours ceux que la Justice avait envoyés au bûcher, de sorte que la chaîne était continue; tous les chaînons se soudaient; les procès étaient tous liés les uns aux autres; les premiers prétendaient que ceux qu'ils accusaient, ils les avaient vus au Sabbat, et ceux-ci, une fois saisis et torturés, mettaient toujours leurs accusateurs au premier rang parmi leurs complices. La chaîne ainsi s'allongeait et se montrait forte; un coup d'épée était nécessaire pour la rompre. Car de faire la lumière dans le peuple, il n'y fallait pas songer.

¹ Arch. de Gorgier : Z ²/₁₆.

D'ailleurs personne n'était bien disposé à combattre la Sorcellerie par le raisonnement. N'avait-on pas vu, en 1611, un homme courageux autant qu'instruit, JEAN TISSOT, de Boudry, traduit devant les tribunaux pour avoir soutenu que la Sorcellerie était un fantôme : comme Galilée, il avait dû reconnaître qu'il s'était trompé et avait méchamment parlé. Ecoutez plutôt :

« 28 janvier 1611. *Jean Tissot*, pour avoir semé des écrits pleins d'erreurs et d'impiété, et *comme pour défendre la cause des Sorciers et Sorcières*, et pour avoir, par d'autres moyens, nourri et soutenu Jean Marchand en ses chicane-ries et opiniâtres, s'étant soumis à la déclaration qui serait sur ce faite par le *Conseil d'Etat*, n'ayant voulu attendre la condamnation de la Justice, — de grâce et en considération de sa famille, il a été dit et arrêté que jeudi prochain il entrera en prison, où il demeurera jusqu'au dimanche suivant, et de là sera conduit au prêche du matin, où il fera réparation publique devant toute l'Eglise, criant merci à Dieu, à la Seigneurie, au Ministre du lieu, et à tout le peuple, des fautes qu'il a commises, *notamment d'avoir fait les dits écrits*, promettant de n'y plus retomber, et surtout de ne plus parler et écrire du fait des Sorciers et Sorcières; et puis devant tout le peuple, il brûlera lui-même ses écrits, en détestation et pour en ensevelir le contenu; promettra de ne plus hanter les tavernes et cabarets, et payera 30 livres d'amende. Il fera aussi réparation à deux genoux devant le Conseil, — à quoi il a satisfait sur le pied¹. »

La juste sévérité déployée contre les Sorciers, dit l'Abbé Jeanneret, fit disparaître cette Secte abominable; il n'en fut plus question dès la fin du XVII^e siècle, ni en Suisse, ni ailleurs. Cet allégué n'est pas véridique. A l'époque où le pouvoir défendit d'instruire contre les Sorcières, leur nombre était considérable, au moins si l'on en juge par les condamnations et par les listes de complices des

¹ Manuels du Conseil d'Etat.

années 1666, 67, 68, 69. — L'année 1675 peut être considérée comme la date d'arrêt des procès de Sorcellerie chez nous; cependant, encor en 1685, deux femmes étaient exposées trois heures au pilori pour s'être appelées Sorcières.

Que s'était-il produit? Le peuple était-il plus éclairé? Comprenait-il que le crime de Sortilège était « un crime impossible, une chimère dévorante cependant, qui tirait sa force d'une législation fanatique et trouvait sa proie dans un triste délire sorti des souffrances et de la misère morale du peuple. » (Bornet.)

Non! La lumière se fit d'en-haut cette fois. Lorsqu'on vit la France, sous Colbert (1672), défendre aux Juges de recevoir des plaintes contre les Sorcières, les gouvernements voisins s'émurent et abolirent ces procès.

Si l'on compare, dit F. de Chambrier, les mœurs publiques du commencement et de la fin du XVII^e siècle, on y remarque un grand adoucissement: On avait cessé de faire mourir pour cause de Sorcellerie, pas depuis longtemps toutefois, car en 1666, une femme de Fontaines, déclarée Sorcière, fut brûlée. En 1669, on trouva sur une autre femme la marque diabolique, et, en 1675, le Conseil envoya le Commissaire-Général Sandoz à Travers, pour vérifier si deux enfants avaient en effet reçu les esprits malins et parlaient des langues étrangères.

De son côté, S. de Chambrier dit: Cette Secte dura jusqu'au commencement du XVIII^e siècle; mais enfin les lumières et l'instruction pénétrant généralement partout, parvinrent à détruire les idées de Sorciers et de Sortilèges, tant parmi le peuple que chez les Juges, *qui n'en firent plus naître en en cherchant là où il n'en existait pas.*

Nos historiens ont-ils senti leurs yeux s'ouvrir en voyant comment finissait cette fameuse Secte qui avait causé tant de frayeur?

Mais la Sorcellerie debout, il était très-difficile de l'abattre. On ignore les combats qu'a eus à soutenir le pouvoir pour enlever du milieu des populations la croyance à la Sorcelle-

rie. En 1743, un Sorcier fut encor condamné à être roué et brûlé vif, par la cour de Justice de Môtiers¹, et on trouve, jusqu'en 1809, des menaces de la part du Pouvoir à certaines gens qui voulaient contre vents et marées qu'il y eût des Sorciers, qui les accusaient, qui demandaient leur punition, leur mort. — C'est si vrai, qu'aujourd'hui même la Sorcellerie n'a pas dit son dernier mot; il y a chez nous, en plein XIX^e siècle, des gens qui croient à la Sorcellerie. Beaucoup admettent encor la puissance de certains personnages. Dans chacune de nos paroisses nous pourrions indiquer des familles que l'on craint de père en fils, par tradition, et dont les membres sont accusés d'être des serviteurs du Diable, des détenteurs du Grand-Grimoire, de vrais Sorciers : ils possèdent un pouvoir mystérieux, mais redouté.

Nous empruntons au D^r Guillaume le récit de scènes superstitieuses qui se passèrent au commencement de ce siècle dans les Montagnes neuchâteloises : ces scènes forment la transition entre les procès de Sorcellerie, où le bras séculier s'unissait à l'autorité spirituelle pour venger la Divinité, et l'épidémie des tables tournantes et parlantes, contre laquelle la science seule combattit victorieusement.

Vers le commencement de 1809, le bruit se répandit que la maison de Moïse Perrenoud, à la Combe-des-Glottes, était *hantée*. Le propriétaire avait dû quitter le logis.

D'après la déposition des témoins, le premier acte suspect avait été la chute de dessus une armoire de deux chandeliers d'étain; puis la Bible, le Psautier étaient tombés *d'eux-mêmes* de l'étagère; ensuite des outils d'horloger avaient été lancés dans le fond de la chambre, des chaises, des caisses pleines de ferraille, les seilles d'eau, la pétrissoire remplie de pains, avaient été renversées violemment.

Bientôt les faits prirent un caractère plus grave : des pierres brisaient les vitres, les *écuelles* tombaient des *tablars*.

¹ D^r Ch. Lardy.

les pierres de la cheminée dégringolaient dans la cuisine, la tête d'un poêle en pierre, qui pesait deux quintaux, tombait avec fracas sur le plancher, une pierre blessait grièvement Moïse Perrenoud; les cornes des vaches se trouvaient avoir mis des bonnets de femmes, une dent de herse avait été ramassée *encor un peu chaude*, un morceau de poix avait été découvert dans le logement. . . . Moïse Perrenoud quitta la maison.

Cependant on s'occupa des moyens de lever le charme qui avait dû être jeté sur cette maison, tous ces faits paraissant surnaturels. — *Pierre Peyler*, fermier à Petit-Martel, promit d'abord de faire *démontrer* l'individu qui causait cela. — La *femme d'Isaac Soudre*, qui traitait gens et bêtes et qui passait pour connaître les causes de ces faits ténébreux, parfuma la maison et donna des herbes magiques pour continuer la conjuration les jours suivants; mais un coup violent s'étant fait entendre à l'écurie, tandis que l'on cuisait les drogues dans la cuisine, et tout le monde étant allé voir ce qu'il y avait, la poêle fut renversée et pendue à sa place ordinaire, ce qui fit que la femme Soudre déclara qu'elle n'avait pas assez de connaissances pour arrêter ces manœuvres et que celui qui les exerçait était plus fort qu'elle. — *Daniel-Louis Bouvier*, le mége des Ponts, fut alors appelé; mais il ne voulut se charger de désinfecter la maison que moyennant six louis; s'il ne réussissait pas, il ne demandait rien. — Un Allemand, qui demeurait près de la frontière française, également consulté, déclara ne rien vouloir entreprendre s'il ne recevait de l'autorité civile une autorisation formelle, autorisation qui fut refusée. — On s'adressa alors aux curés de Morteau, de Cressier, de Fribourg, pour des exorcismes. — Un fermier allemand du ministre Bonjour parfuma la maison et dit que si, contre son attente, tout n'allait pas bien, il s'adresserait à un père capucin de Fribourg.

Ce qui donnait beaucoup de force à la croyance que c'était œuvre du Diable, c'était la crédulité d'hommes qui passaient

pour sérieux et une immense frayeur qui s'était emparée de chacun. — Un Assesseur de Justice, qui s'était rendu sur les lieux en compagnie du major Benoit, déclara « qu'il n'avait rien vu d'analogue à ces événements. » — Un témoin raconte que le coup qui brisa les vitres fit une explosion semblable à un grand coup de fusil : « Je me sentis la tête comme si elle était électrisée, avec une telle violence que j'y sautai des deux mains, croyant que j'étais blessé; je fus proprement électrisé; je voulus m'évanouir et on me donna de l'eau-de-vie. »

Ces désordres duraient depuis une dizaine de jours. La Justice de Travers, envoyée sur les lieux par le Conseil d'Etat pour faire une enquête, avait assisté à plusieurs de ces scènes et n'était pas rassurée sur leurs causes; ces bons Justiciers n'étaient pas tous des esprits forts; on peut s'en convaincre en lisant le procès-verbal. — Le lieutenant Huguenin du Locle arriva.

Il avait veillé deux nuits déjà sans avoir rien remarqué; durant la troisième, il eut des doutes, puis acquit la certitude que l'auteur de ces actes était un garçon de 13 ans (appelé plus tard *Jaquet-de-la-Setta*), filleul et domestique des époux Perrenoud. Il vit l'enfant faire un geste avec le bras, et entendit le bruit d'une pierre jetée dans le corridor; puis étant seul avec lui et son maître dans le *poile*, il le vit s'approcher de l'établi : l'instant d'après, Moïse Perrenoud recevait la pierre-à-huile à la tête et croyait avoir la mâchoire cassée; le polisson faisait quelques pas en arrière, s'asseyait promptement et se cachait pour rire. Voulant en avoir le cœur net, le lieutenant Huguenin fait coucher le jeune garçon dans le *poile*; lui-même veille et se promène dans la chambre; le polisson jette un morceau de plomb à la pendule et, se levant précipitamment, déclare qu'il ne peut ni ne veut rester dans cette chambre. Huguenin, voulant intimider l'enfant, sort un pistolet de sa poche et déclare que c'est pour sa sûreté : le reste de la nuit fut calme.

Le lendemain matin, le lieutenant obtient, non sans peine,

que le jeune homme quitte la maison. Il est emmené à la Molière, près du Locle. Dès ce moment tout fut calme. Il n'y avait plus de doute pour Huguenin. — Il se rend auprès du malin gars, et finit par obtenir des aveux complets. Le Conseil d'Etat, informé, le charge de dresser une nouvelle enquête, de concert avec la Justice de Travers, et d'incarcérer le coupable.

Les aveux de Jaquet-de-la-Setta sont assez curieux pour être rapportés ici : ils nous donnent une idée de l'état de superstition qui régnait au commencement du siècle, et nous prouvent une fois de plus que le public aime à trouver une cause mystérieuse aux faits les plus simples et qui s'expliquent le plus naturellement. Deux cents ans plus tôt, cela se serait terminé par le supplice de quelque malheureuse.

« L'accusé a déclaré : Que lui-même a jeté au fond de la chambre deux chandeliers d'étain posés sur le tablar d'une garde-robes peu élevée, Moïse Perrenoud et sa femme étant dans la chambre.

» Qu'il a pris des limes sur l'établi et les a jetées de derrière le fourneau, du côté de l'établi, dans un moment où on ne l'observait pas ; l'une des limes se cassa en trois morceaux.

» Qu'il profita du moment où personne ne pouvait le voir, Moïse Perrenoud étant près de son établi, sa femme et Julie Perrenoud assises sur le lit de repos, pour renverser à deux reprises les chaises et le fauteuil.

» Qu'il a jeté à terre deux seilles d'eau, Marianne Perrenoud en entrant à la chambre l'ayant laissé seul à la cuisine ; une autre fois il prit une seille à moitié pleine d'eau et la renversa au moment qu'elle en portait dans une casse.

» Qu'étant seul à la cuisine, il prit deux écuelles et une théière en terre, qu'il jeta au fond de la cuisine pendant qu'on coulait la lessive ; une autre fois, étant seul, il y renversa une pétrissoire dans laquelle il y avait du pain.

» Qu'il a cassé le premier carreau à la cuisine avec une pierre dont son maître se servait en guise de fournaise pour tremper.

» Que le lendemain, la femme d'Isaac Soudre ayant donné des ingrédients propres à désinfecter la maison des esprits qui la fréquentaient, il choisit le moment où tous les spectateurs allaient à l'écurie, pour renverser ces ingrédients ; après quoi l'ayant nettoyée, il la remit à la place où on la tient ordinairement.

» Qu'il a de même cassé un carreau à la fenêtre de la chambre avec des ciseaux.

» Qu'il a fait tomber en plusieurs fois une boîte contenant des coiffes et qui était sur un tablar, jusqu'à ce qu'enfin le couvert et le fond en sautèrent, en présence de plusieurs personnes, sans que nul s'en aperçût.

» Qu'étant seul avec Moïse Perrenoud au moment où ce dernier coupait du tabac à fumer, il renversa la tête du fourneau qui tomba sur le cachet ; le lendemain il la poussa sur le plancher.

» Que Moïse Perrenoud étant à la chambre, et d'autres personnes à la cuisine, il arracha un bout du ratelier qui contenait la vaisselle d'étain ; cependant elle ne tomba pas ; — que la salière d'étain est tombée sans qu'il la touchât, à mesure que Marianne Perrenoud se leva de sa chaise ; — qu'il a jeté au fond de la chambre, où étaient six personnes, une boîte de ferraille placée sur le fourneau.

» Qu'il a jeté à terre, à plusieurs reprises, la Bible, le Testament et autres livres, ainsi que la râpe à tabac, une tête de lit de repos, des pommes de terre, une corne, un bout de canon d'arme à feu, et différents objets dont l'énumération serait trop longue.

» Qu'étant hors de la maison, il a lancé par la fenêtre de la cave, un bout de pieu sur le dos du gendre de Moïse Perrenoud, qui mesurait des pommes de terre.

» Que lorsqu'il y avait plusieurs personnes dans la chambre, il avait soin de se tenir à l'écart, pour jeter les objets dont il s'était muni dans ce but.

» Qu'étant allé à la chambre haute avec Marianne Perrenoud, pour chercher du linge, il prit une de ses chemises, et, en la dépliant, jeta un paquet d'argent au milieu de la chambre; puis en mit encor un paquet dans un habit noir, que H.-F. Perrenoud, qu'on avait envoyé quérir pour voir l'argent, découvrit en secouant l'habit.

» Qu'une fois allant à la grange avec la veuve de P.-H. Pellaton, qui le précédait, il y jeta du haut de l'escalier un écu-neuf de Brabant, qui ne fut ramassé par les gens de la maison qu'avec beaucoup de cérémonies.

» Que la veille, étant allé à la chambre haute avec H.-F. Pellaton, il jeta une pièce de dix batz à ses pieds, lequel ne la ramassa qu'avec de grandes précautions.

» Que le même jour il jeta un marteau à terre, et profitant du moment où Moïse Perrenoud se baissait pour le ramasser, il lui jeta une enclume derrière la tête et le blessa; que déjà précédemment il lui avait fait une blessure derrière la tête en lui jetant un marteau, et une autre aussi à la tête avec un chandelier. Après que son maître eut été pansé, il profita du moment où les assistants lui tournaient le dos pour lui lancer la pierre-à-huile, qui risqua de lui fracasser la mâchoire. Un moment après, il lui jeta encor un fragment de brosse, qui lui effleura la tête.

» Que l'argent qu'il a jeté a été volé par lui à son maître, à son père et à plusieurs.

» Il avoue qu'il a fait toutes ces mauvaises actions de son pur mouvement, uniquement pour se venger de ce que Moïse Perrenoud l'a battu, il y a environ cinq semaines, lui ayant fait de fortes égratignures à la main droite, et de ce que sa femme l'a battu pour n'avoir pas bien fait la pâte: dès ce moment il prit la résolution de se venger, et il a satisfait son ressentiment par ses mauvais tours, affirmant qu'il les a exécutés tout seul sans que personne l'y ait engagé directement ni indirectement, et que c'est après avoir entendu son maître et sa famille exprimer des craintes superstitieuses au sujet d'une sœur de Moïse Perrenoud,

aliénée, morte chez eux l'été dernier, laquelle, suivant eux, *revenait* et faisait du bruit, qu'il résolut de profiter de leur erreur et de les épouvanter en jouant lui-même le revenant, — de quoi il a témoigné du repentir. »

Tels furent les aveux d'un enfant de 13 ans.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que beaucoup de gens blâmèrent le lieutenant Huguenin d'avoir découvert le coupable, et prétendirent même que ces aveux avaient été extorqués par la torture, ce qui était faux ; la femme de Moïse Perrenoud prétendit qu'on l'obligeait à dire des mensonges, et qu'en tout cas s'il était l'auteur de ces actions coupables, on lui avait certainement donné *quelque chose* pour agir ainsi. Son fils était du même avis, et un témoin raconte : qu'il avait nié le fait avec beaucoup d'humeur, jurant qu'il ne le croirait que lorsqu'il s'en serait convaincu par lui-même, accompagnant ces mots de gestes emportés, jetant son bonnet d'un côté et sa veste de l'autre.

La Cour de Justice de Travers condamna le jeune homme à entendre à genoux la lecture de sa procédure (99 pages), à faire amende honorable, au fouet, et à six mois de prison. Le premier considérant de la sentence l'accusait d'être *l'auteur de tous les faits qui avaient donné lieu à la croyance qu'il existait des Sorciers dans la maison de Moïse Perrenoud*.

Le mége des Ponts et la femme Soudre furent condamnés à trois jours et trois nuits de prison et aux frais¹.

Faut-il dire que, dans notre époque, il s'est passé des faits qui nous autorisent à admettre qu'il y a eu, comme aux temps de la Sorcellerie, de véritables épidémies morales, épidémies hystéro-démonopathiques dont les détails, par leur ensemble, rappèlent les étranges histoires des siècles passés. Dans quelques coins de l'Europe, il s'éveille une

¹ D'après le Dr Guillaume, dans *le Diable des Ponts*, ainsi que ce qui suit.

sorte de réminiscence des croyances les plus ébranlées par les idées modernes, et on découvre avec étonnement que la civilisation a contourné une province ou un village, en oubliant d'y pénétrer. Que ces faits se produisent dans un pays à peine connu, inaccessible, en dehors du mouvement européen, la chose paraît presque naturelle ; mais que la démonopathie apparaisse avec ses terreurs superstitieuses au milieu de nos contrées, on se refuse à le comprendre et ce n'est pas d'un médiocre enseignement que de voir la crédulité prendre, même de notre temps, des proportions déli-rantes.

Le D^r Constant, aliéniste, a publié la relation d'une épidémie d'hystéro-démonopathie qui a éclaté vers 1860 dans la Haute-Savoie, épidémie qu'il eut l'occasion d'observer.

La scène se passe à Morzines, dans le Chablais. C'est une commune pauvre, située à une altitude qui en rend l'accès difficile, et où la population est chétive, physiquement et moralement.

Dans le courant de mars 1857, des accidents étranges, à forme convulsive, se manifestèrent chez deux petites filles, et gagnant de proche en proche, se reproduisirent chez des enfants et des femmes. On les attribua non-seulement à une cause surnaturelle, mais à une véritable possession du Démon.

Jusqu'au mois de février 1858, le nombre des malades n'atteignit que le chiffre de 27. Sous l'influence présumée des exorcismes, dont on étendait la vertu même aux animaux malades, 17 avaient guéri. Ce que voyant, on décida malgré les avis de l'autorité ecclésiastique, que les exorcismes ne seraient plus seulement individuels, mais généraux et publics.

« Au jour convenu, toute la commune étant réunie dans l'église, on commence la cérémonie ; aussitôt un affreux bouleversement se produit : on ne voit que des convulsions sur tous les points, on n'entend que cris, jurements, coups frappés sur les bancs, invectives et menaces aux exorcistes. »

A partir de ce jour, la maladie fit de rapides progrès, et le nombre des malades s'accrut dans une proportion jusqu'à inconnue. A la fin de 1860, le chiffre des convulsionnaires était de 110; il monta à 120 sous l'action des jongleries d'un charlatan qui renouvela à Morzines les pires conjurations du moyen-âge.

Aux désordres purement maladifs vint se joindre, comme d'habitude, une grande irritation contre les prétendus auteurs du maléfice, et l'exaltation prit une telle gravité que l'administration, jugeant son intervention indispensable, chargea le D^r Constant d'aviser en son nom. — Dans le XVII^e siècle, l'autorité, partageant les préjugés des masses, aurait sévi autrement: les auteurs du maléfice une fois trouvés, on les eût envoyés au bûcher.

Ce médecin, à son arrivée (16 avril 1861), trouva 64 malades, la plupart âgées de 16 à 22 ans; quelques-unes étaient hystériques avant la maladie, d'autres atteintes accidentellement par suite des croyances régnantes. Toutes répondent, comme santé générale, au type commun et assez uniforme dans son apparente diversité, de l'hystérie; les crises qui, au début, présentaient des phénomènes d'alaxie, de catalepsie, de somnambulisme, sont devenues simplement convulsives. Après une série de mouvements cloniques, saccadés, les malades entrent dans une sorte de furor, elles frappent, vocifèrent, injurient. C'est toujours le Diable qui parle par leur bouche et il n'a garde de puiser ses exclamations aux honnêtes vocabulaires. — Absolument comme celles du XVII^e siècle qui se prétendaient possédées des malins esprits.

« Cependant les mouvements gagnent le tronc et les membres inférieurs; la respiration est haletante; les malades deviennent agressives; elles déplacent les meubles et lancent sur les assistants chaises, tabourets, tout ce qui tombe sous leurs mains; elles se précipitent sur les assistants, étrangers ou parents, pour les frapper; elles se jettent à terre en criant, se roulent, frappent des mains sur le sol,

se frappent elles-mêmes sur la poitrine, le ventre, le devant du cou. »

Cette crise dure plus ou moins, dix, vingt minutes, une demi-heure ; puis elle va s'éteignant, sans qu'aucune idée érotique se mêle ou s'ajoute à l'idée démoniaque.

Pendant l'attaque, les malades étaient insensibles à la douleur, sans anesthésie vraie ; elles conservaient le libre exercice de leurs sens, entendaient et voyaient parfaitement, et gardaient assez de conscience pour éviter les causes d'accidents.

Les hommes subissaient l'influence de la maladie à un moindre degré ; l'âge n'était pas chez eux une raison absolue d'immunité.

L'administration de médicaments était presque impossible ; il fallut recourir à des moyens moraux, et le D^r Constant ne les choisit pas dans le cadre ordinaire à l'usage des médecins. Pour chasser les prétendus démons, il fit venir une brigade de gendarmerie et un détachement d'infanterie. L'arrivée de ces auxiliaires particulièrement inattendus produisit tout d'abord une intimidation générale.

Le D^r Constant suivit l'exemple du curé de Saint-Sulpice Languet, au XVIII^e siècle, homme aussi recommandable par sa piété éclairée que par sa bienfaisance : un jour on lui amène une intrigante, Marie Bucaille, qui se prétendait possédée du Diable et cherchait ainsi à exciter l'attention et la pitié publiques, et on l'invite à l'exorciser : « *Esprit malin*, dit le curé, *je t'ordonne de te rendre immédiatement à la Salpêtrière, sinon je t'y ferai conduire avec ton étui !* » Marie Bucaille fut délivrée sur-le-champ.

La population de Morzines fut avertie officieusement que la gendarmerie emmènerait quiconque troublerait l'office. Les cris cessèrent aussitôt.

Les malades furent transférées et dispersées peu à peu dans les hôpitaux du voisinage et le D^r Constant exprime la conviction qu'en conduisant les plus rebelles dans un asile d'aliénées, on aurait eu plus tôt raison de l'épidémie. Il in-

dique les améliorations matérielles qui, mieux que tous les traitements, modifieraient la population de Morzines, et finiraient par la régénérer.

Mes bons amis, laissons les romanciers
Vanter le temps de leurs preux chevaliers
Et les tournois et les travaux champêtres !
Plaignons plutôt nos malheureux ancêtres ;
Ils étaient serfs, *ils brûlaient les Sorciers*
Et payaient cher les plaisirs de leurs maîtres,
Chargés d'impôts, hébétés par leurs prêtres ;
Le fier baron sans pitié les taillait,
Et le vassal à son tour les pillait.
On s'égorgeait pour la moindre bisbille...
— Cet âge n'est pas du tout mon fait.

M. d'IVERNOIS,
Conseiller d'Etat et Maire de Colombier.

FIN.

TABLE

	Pages
Introduction	III

LIVRE PREMIER.

La Sorcellerie suivant Michelet.

X I. C'est une création du moyen-âge	29
II. Les dieux domestiques	36
III. Le Sabbat	43

LIVRE DEUXIÈME.

Les Sorciers avant le XVI^e siècle.

X I. L'Inquisition chez nous	48
II. L'Enquête	51
III. La Prison	56
IV. La Question	58
V. L'Interrogatoire	62
VI. La Sentence	80
VII. La Confiscation	82
VIII. Les faits et gestes des Sorciers	86
IX. Rôle du Diable au XV ^e siècle	94
X. Soixante-et-dix ans de tolérance	101

LIVRE TROISIÈME.

Les causes pour fait de Sorcellerie.

X I. Les Consistoires ou l'Inquisition des Réformés	108
II. Les témoins contre les Sorcières	120
III. Les Sorcières en prison	174

	Pages
IV. Les confessions des Sorcières	212
V. Les suicides de la Sorcellerie	220
VI. Les sentences contre les Sorcières	228
VII. Les frais de Justice	260

LIVRE QUATRIÈME.

La Sorcellerie au XVI^e et au XVII^e siècle.

I. Règne de Lucifer	277
II. La Youkke	306
III. Les Sorcières	319
IV. Les Bonnes-Femmes	360
V. Les Malins-Esprits	392
VI. Neuchâtelois et Africains	405

LIVRE CINQUIÈME.

Les causes remarquables.

I. Apollonie Tröscher-la-Sorcière	427
II. Raoul DePlan-le-Sorcier	439
III. Othenette Berthin, Marie Junod et Françoise Bourquin	447
IV. Blaise Bourquin, Jean Vouga et Jean Coste	464
V. La Pionnière	471
VI. Marc Jaquet	477
VII. Madelaine Hory	483
VIII. Dernier coup d'œil	496



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez **SAMUEL DELACHAUX, Editeur**

LA SAGNE

Un vol. in-12. — Prix : 2 fr.

LA BÉROCHE

Un vol. in-12. — Prix : fr. 3»50.

